



O LO LÊ



RÉDACTION-ADMINISTRATION
Editions du Léon
Landerneau Finistère

JOURNAL ILLUSTRÉ DES PETITS BRETONS
PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT :
1 an : 17 francs
6 mois : 9 francs

L'APPEL d'O LO LÊ!

Chers Petits Bretons,
O lo lè est le titre de ce journal fait spécialement pour vous. Dans les heures sombres que nous traversons O lo lè s'élance vers vous dans un cri d'espérance, pour mettre un rayon de soleil dans vos cœurs, en venant vous voir chaque quinzaine. Nous voulons qu'O lo lè soit pour vous, garçons et fillettes de Bretagne, un véritable ami. En sa compagnie, vous passerez des heures agréables en écoutant de beaux récits pleins d'aventures, de merveilleuses légendes bretonnes recueillies de bouche en bouche à travers les siècles. O lo lè vous contera une grande et belle histoire : Celle de la Bretagne, il vous révélera les merveilles et curiosités de notre pays, vous montrera le peuple breton au travail, et vous fera voyager à travers le monde en explorateur breton. Ensemble vous chanterez nos mélodies, nos hymnes celtiques aux airs si agréables ! Et avec les jeux, joie de nos aïeux, combien de parties amusantes n'organiserez-vous pas ? Et vous, coquettes petites amies, vous voudrez consacrer bien des loisirs à la broderie bretonne ! Et tant d'autres choses attrayantes encore que vous offrira votre cher O lo lè ! Mais pourqu'oi, direz vous, notre journal s'appelle-t-il O lo lè ? Ne trouvez-vous pas d'abord, que ce titre sonne comme un cri d'appel ? Mais oui, c'est l'appel des Petits Pères bretons qui autrefois se le lançaient, et l'écho répétait à l'infini dans nos vallées les notes prolongées des pères et pastourelles :
O lo lè, O lo lè, O lo lè, O lo lè,
O lo lè, O... O !
N'aimeriez-vous pas, enfants de Bretagne, qu'O lo lè devienne votre cri de ralliement afin que jamais ne meurent chez nous la tradition, la beauté, la pureté, mais qu'elles s'épanouissent et serapendent dans tous les Cœurs.
L'Echo d'O lo lè.

Le Korrigan de la Forêt de Brocéliande par Benjamin RABIER



Brogorn, le Korrigan de la Forêt de Brocéliande avait un ennemi : un mulot. Cet animal, continuellement à ses trousses, ne lui laissait pas un moment de répit.



Brogorn, se promenant un matin dans la forêt, cherchait, dans sa petite cervelle, le moyen de se débarrasser de son ennemi...



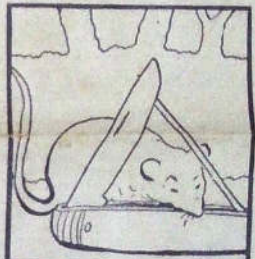
lorsqu'il trouva à terre deux allumettes et un canif.



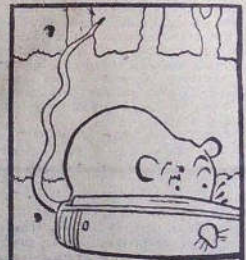
J'ai une idée, et voilà les ustensiles qui vont me servir à la mettre à exécution ! s'écria-t-il en ouvrant la lame du canif avec une pierre pour ne pas se couper.



La lame à moitié ouverte fut maintenue dans cet état par une des deux allumettes.



Dans le creux du canif, Brogorn sema des résidus de glands, dont les mulots sont très friands. Le rongeur, ennemi de Brogorn, ne tarda pas à paraître.



Il promena son museau sur le manche du canif, fit tomber l'allumette. La lame, n'étant plus maintenue et poussée par le ressort, se ferma brus-



quement, coupant net le bout du museau du mulot.



Brogorn est débarrassé de son ennemi. Il peut fumer tranquillement sa pipe en terre à l'ombre d'un champignon.



LE FILS DU PECHEUR

(CONTE DE LA TOUSSAINT)

Où était au soir de la Toussaint. Les fidèles se pressaient nombreux et recueillis dans la petite église du Croisic. L'orgue s'était tu, et puis, une voix lente, grave et solennelle s'élevait du fond du sanctuaire, réveillait les échos endormis de cette vieille église de Notre Dame de Pitié, toujours si chère aux marins croisicais. L'Eglise elle-même avait quitté ses ornements de fête et s'était voilée de deuil : l'office des morts commençait. Un prêtre rappela bientôt, du haut de la chaire nos devoirs vis-à-vis de ceux qui ne sont plus. Il évoqua le souvenir de la mer, de ses tempêtes, des naufrages qu'elle occasionne, des victimes qu'elle fait chaque année : " Pour ceux trop nombreux, hélas ! que l'Océan a engloutis... priez !... " s'écria-t-il

et la foule demanda au Seigneur de faire miséricorde aux âmes des fidèles trépassés. L'office terminé, la procession se rendit au cimetière. Là, chacun put à son aise, prier pour ses chers défunts. A l'entrée du cimetière, un enfant vêtu de deuil quitta les rangs et, par un sentier détourné, prit le chemin de la grève. J'aperçus à genoux sur un rocher que le flot, alors dans son flux, était sur le point d'entourer, un enfant égrenant pieusement son chapelet. C'était celui-là même que j'avais vu, une demi-heure auparavant, se retirer des autres fidèles, à l'entrée du cimetière. Je le regardai pendant longtemps. Sa piété me touchait. " Bel enfant ! me dis-je en moi-même, prie, tu ne pries pas en vain, il est impossible que Dieu résiste à ta prière. M'approchant je lui demandais, doucement " Que fais-tu là, mon petit ami ? " L'enfant arraché par ma voix à sa prière et à sa réverie, se détourna, puis me regardant avec des yeux noyés de larmes :



LE BRICK FANTÔME

(Drame de la Mer)

qui ne se gênaient point pour traiter de tous ce commandant, ces matelots et ces passagers.

Ils avaient couru un grand danger assurément, mais non pas celui qu'ils disaient. Que Pluton ne relevait pas de celles-ci et il n'avait pas besoin de torpilles pour couler les navires ! Si ce yacht qui avait nom *Indiana*, se trouvait sain et sauf c'est que le brick-fantôme l'avait bien voulu.

Cependant, la cloche d'alarme carillonnait toujours, à toute volée, à l'extrémité du quai, sous son petit arc-boutant. Les pêcheurs du bateau de sauvetage, déjà, avaient ouvert les portes du hangar donnant sur l'océan et tiraient le canot, le lâchant sur ses quatre roues jusqu'au premier flot. Ils se ceinturaient de liège, sautaient à son bord, saisissaient les avirons et s'élançaient dans la nuit commémorative. Or, comme ils quittaient le rivage, quelqu'un se jeta dans le canot en un bond de chat. C'était le mousse Jean-Marie.

« Malheureux, veux-tu bien sauter à terre, s'écrièrent les pêcheurs. Il n'y a pas de place ici pour les marmots ! »

Mais les vagues furieuses avaient emporté l'em-

était en péril... mais ils ne voiaient plus dans le crépuscule l'effroyable silhouette du vaisseau de mort. Il s'était rendu dans la nuit dont il portait la couleur. Mais il était là bien sûr, quelque part... tout près peut-être !

Allait-il surgir des ténèbres se révéler aux sauveteurs couler leur frêle barque, les livrer à la mer en toute ?

« Doux genrez truce ouatim » (Dieu nous



Le recteur bénissait...

prene en pitié ! dit Quillivic.

Le phare s'était allumé, son fort étroit balcon encastrant la lanterne, une forme noire se tenait immobile, la droite levée. Le recteur bénissait ceux qui, jetant un défi aux éléments déchaînés, allaient tenter d'enlever sa proie à l'océan...

Cinq barques avaient réussi à rejoindre le port leurs voiles gonflées à craquer. Mais la sixième, hélas, était en perdition ! son mat unique s'était brisé au ras du pont. Les gens de l'équipage avaient réussi à trancher les cordages à coups de hache et à jeter à l'eau le mat et la voile. Maintenant ils étaient le jouer des flots. C'était miracle qu'il n'avaient pas sombré.

« Holà, de la barque, tenez bon ! » hurla Quillivic.

Jean-Marie se démenait comme quatre, riant avec les autres. Ils arrivèrent à la barque en détresse. Une corde fut jetée, reçue et le sauvetage commença. L'un après l'autre, le patron et ses cinq pêcheurs quittèrent leur embarcation et gagnèrent le canot de sauvetage. De nouveau, les mains calleuses empoignèrent les rames et naviguèrent vers la terre. C'est alors qu'une vague monstrueuse monta du sein des eaux, s'enfla démesurément, vint au canot, dressée comme une muraille et crevant, s'abattit sur l'équipage. Le canot chavira, tourna deux fois sur lui-même et se mit d'aplomb. Les pêcheurs agrippèrent son bordage, se hissèrent. Le flot leur jeta quelques-unes des rames qu'ils parvinrent à saisir. Ils se comptèrent. L'un d'eux manquait : le mousse !

« A cette même heure, implorait Ste-Anne et Notre-Dame de la Mer de le protéger... »

Sous peine de risquer la vie de tous, il ne fallait pas songer à le chercher, hélas !... D'ailleurs, c'était une peine perdue... Il faisait nuit maintenant. Tristement, Quillivic dit : « Pauvre petit ! nageons, les gens ! Les rames plongent à l'unisson. Le canot bondit sur les lames vers le feu tournant du phare, étoile de salut, qui indiquait aux sauveteurs le chemin du port.

Jean-Marie avait coulé à pic. Et puis il était revenu à la surface. Il nageait comme un poisson. Les vagues houleuses le portaient. Il lança un appel, mais sa voix se perdit dans le bruit du vent et de la mer :

« Santez Anna, supplia-t-il, si vous daignez me secourir à cette heure de péril, je fais le vœu de porter un gros charge à votre chapelle de la Padul et d'y graver mon chapelet durant une grande heure aux pieds de votre image ! »

Il n'avait pas achevé mentalement sa prière, qu'un navire surgit à quelques brasses, dans la nuit, un navire qui ne portait aucun feu. Un navire enfin qui n'était autre que le brick-fantôme.

(La fin au prochain numéro) L. D'ARVOR

En ce triste après-midi d'hiver, les cabarets alignés sur les quais du petit port étaient gorgés de clients couffés de bérets, vêtus de chandails et de pantalons de toile huilée, chaussés de sabots, bien qu'il fût grand temps d'embarquer pour la pêche.

« Ce serait fol de prendre la mer aujourd'hui ! se disaient ces marins. « Folie pure ! » rendraient le débauché qui trouvait son compte à cette prudence. Antables, bien au chaud, dans ce petit cabaret breton, ils causaient.

« Oh ! dit Quillivic, le patron de la *Stardon-Vor*, ce n'est pas que nous ayons peur. Le vent souffle en tempête et la mer est démontée c'est entendu, mais nous en avons vu bien d'autres, tous, et cela ne nous a pas empêchés d'embarquer... Seulement, voilà : aujourd'hui, il y a autre chose... Il y a... » Lentement sa main monta à son front. Il se signa, imité par les autres.

Le cabaretier ricana. Quillivic l'interpella d'une voix furieuse : « Il est aisé, dit-il, de jouer à l'épave fort quand on demeure bien à l'abri derrière un comptoir, entre un tonneau de cidre et un fût de thum. Au lieu de rire, essaye donc d'aller là-bas... »

Là-bas, c'était le grand large que l'on apercevait entre les deux jetées et qu'il désignait du doigt. Le débitant répondit :

« Ce n'est pas mon métier de pêcher la sardine ou le merlan. En attendant, Joanno, Le Guennec, Porhel, et quelques autres y sont là-bas... Tenez ! »

A son tour, désignant le large, il montra six voiles rousses qui dévotaient sur les vagues rangées d'écume glauque. Une voile d'enfant s'élevait :

« Oui, mais ceux-là n'ont pas l'apparition... tout comme vous ! »

Le débitant jeta un rire moqueur. Jean-Marie se fâcha tout rouge.

« Je ne suis qu'un simple moussaillon, cria-t-il, mais je n'ai pu peut-être demander au patron Quillivic et aux autres ? »

Tous approuvèrent du béret.

« Eh bien ! poursuivait le mousse, pour rien au monde je ne consentirais à quitter le port aujourd'hui... parce que je l'ai vu de mes yeux, le brick-fantôme... et le capitaine du port l'a vu lui aussi, qui n'est pas un menteur, je pense, et M. le Recteur l'a eu, comme ça, devant ses yeux, à dix mètres... C'est un beau navire, un terrible navire. Il est noir de la pointe des mâts à la ligne de flottaison, de la poupe à la proue... Il va à une vitesse incroyable, bien que ses mâts ne portent pas de voile et qu'il n'ait point de cheminée... Son pavillon, noir comme la nuit, est orné d'une croix de mort et de deux os croisés. Il se déplace loin derrière le mat qui se porte et ondule au vent, ainsi qu'un long serpent... Mais cela n'est rien ! Il y a l'équipage... le capitaine sur la dunette, les matelots sur le pont, ne sont plus de ce monde... Ce sont des défunts. Deux trous noirs remplacent leurs yeux et l'on voit leurs dents briller... Ils sont vêtus de noir. Au tableau arrière est inscrit le nom : *Pluton*, que M. le Recteur dit être le roi des enfers et le dieu de la mort. Jean-Marie s'interrompit. Blanc de peur, le visage aux vitres, il regardait la mer.

« Va Doué ! » murmura-t-il.

Là-bas, un grand yacht blanc, empanaché de fumée, lutait contre les flots déchaînés, se dirigeant vers le petit port où il comptait s'abriter. Loin encore derrière lui, une grande silhouette se profilait sinistre sur l'horizon déjà ensombé ; celle du navire grec en brick, filant à grande vitesse sans voile ni cheminée. Il était noir entièrement et de sa corne d'artimon, s'échappait une longue flamme noire où grimaçait une face maigre qui dansait sous le vent. « Le brick-fantôme ! » balbutiaient les pêcheurs.

A cet instant même, la cloche d'alarme se mit à sonner. Le yacht lança un long hurlement. « Il demande libre passage, dit le patron Quillivic. Il peut entrer sans crainte. Nulle barque n'a l'intention de sortir du port ! » Le brick-fantôme grandissait à vue d'œil. Il semblait qu'il poursuivait, pourchassait le yacht. Soudain, une traînée d'écume se dessinait au ras des flots. Elle passa à quelques mètres du yacht. Celui-ci arri-



Or, comme ils quittaient le rivage, quelqu'un se jeta dans le canot.

vait au port. Au risque de se jeter et de se fracasser contre les piles du phare, il passa entre les jetées sans réduire sa vitesse. Alors seulement, sur les eaux agitées, il fit machine en arrière et stoppa au ras du quai.

Le commandant sur sa passerelle, l'équipage et les propriétaires du yacht, un homme d'une cinquantaine d'années, une dame, une jeune fille et quelques amis manifestèrent une violente émotion touchant à l'effroi. L'officier jeta ces mots au capitaine du port qui s'empresait :

« Monsieur, au nom de mon maître, M. Clarence, je dépose une plainte contre le *Pluton*, qui, au mépris de toutes les lois humaines, me prit en chasse et tenta de me torpiller, m'obligeant à chercher refuge en ce port ! »

Des haussements d'épaules accueillirent ces paroles. Les pêcheurs qui s'étaient rassemblés sur le

barcon loin de la rive.

« Celui qui est en perdition là-bas est un mien parent. Ses matelots sont mes amis... J'entends les secourir ! » dit le mousse...

Le canot blanc volait sur la mer... Ces braves gens qui avaient refusé de quitter l'épave du port pour gagner les lieux de pêche n'hésitaient pas à risquer la pire pour secourir leurs camarades.

Da vent qui soufflait, des vagues monstrueuses qui l'emportaient comme un fétu de paille, leur crachant l'écume au visage, ils ne se souciaient pas. Les dents serrées, le regard fixé, les mains crispées aux rames, ils soulevaient en cadence sous de peur à en hurler, parce qu'ils allaient droit, tout droit vers ces eaux où, tout à l'heure, le *Pluton* était apparu !

Un distinguant encore les voiles couleur de rouille des six barques de pêche, dont l'une seule



Un navire se perdait sans doute...

« Je priais pour les morts, fit-il. — C'est bien ; mais dis-moi : pourquoi ne vas-tu pas prier pour eux au cimetière où à l'église, pourquoi viens-tu ici ? — Les autres prient sur la tombe de leurs parents, mais moi... et l'enfant ne put achever sa phrase, dominé qu'il était par le chagrin. — Mais dis-moi comment t'appelles-tu ? — Yvon, répondit-il gentiment.

« Et les parents, où sont-ils ? — Mon père, ma mère mes frères !... ils sont là. Et l'enfant regarda l'océan, et son petit doigt décrivit un arc de cercle en limitant l'horizon. — Mais comment, lui demandai-je étonné, tu es orphelin, pauvre petit ? Le petit s'était signé une dernière fois puis s'approchant de moi : « Ecoutez, me dit-il... — Il y a huit ans, une barque quittait un soir le port de Saint-Nazaire. Elle

portait trois personnes, deux marins et une mère. Mon père étant pêcheur, ma mère vendait les produits de sa pêche. Le patron de la *Rozen Wean* qui la connaissait, et qui le soir même revenait du Croisic, lui offrit de la ramener. Elle accepta. Le vent poussa la barque sur un rocher, et le patron seul put se sauver et venir nous raconter cette triste aventure...

« Hélas ! dit un soir mon père à mes deux frères aînés, votre mère est morte ; seul, je ne puis vous nourrir tous les trois : toi, Léon, tu as douze ans ; toi, Arnel, tu en as dix ; je vous ai embarqués sur le *Grand-Colomban*, vous gagnerez désormais votre pain... Ils parlèrent tous les deux pour Bergen avec un chargement de sel ; jamais nous n'en avons entendu parler... pas plus que des six hommes qui formaient l'équipage.

« La mer était mauvaise, et un brouillard épais enveloppait l'océan. Il faisait la nuit la plus noire qu'on puisse imaginer. Soudain, un coup de canon retentit. Un navire se perdait sans doute. Mon père n'écouant que son courage, fut en un instant rendu au port. Le canot détacha une barque du rivage. Le canon grondait toujours et guidait la marche incertaine au milieu de l'épais brouillard. Il fut assez heureux pour recueillir les naufragés dans son canot et les ramener au port. Le capitaine venait d'en descendre, et mon père lui-même se disposait à sortir lorsqu'une lame sourde prit la barque par le côté et l'emporta. Mon père jeta un

cri, puis plus rien... « Quelques planches furent jetées le lendemain sur la grève, c'étaient les débris de la barque... Le corps de mon père ne reparut jamais. »

Ces paroles m'avaient touché. Deux ans plus tard je retournais au Croisic, curieux de savoir ce qu'était devenu mon petit Yvon : « Il est marion lui aussi ! », me répondit-on. Alors, pour lui une prière s'échappa de mon cœur : O mon Dieu, faites-lui la mer clémente !

J. de Kermartin.

Prochainement
un grand roman
Les Loups de Coatmenez
par C. Danilo
Illustrations de Le Rallie.

Le Prochain Numéro
paraîtra le 1^{er} Décembre
Réclamez-le
à votre Marchand de Journaux

UNE GRANDE & BELLE HISTOIRE :

celle de notre Bretagne.

Combien d'entre vous la connaissent ? Et cependant elle est riche d'événements qui vous donneront joie ou tristesse et qui se sont déroulés sur cette Terre bretonne où vous êtes nés.
Et lorsque vous aurez appris l'Histoire de nos ancêtres qui formèrent l'un des peuples les plus braves et les plus glorieux de l'Europe vous serez fiers d'être Bretons.



I. — Nos ancêtres les Bretons, avant de s'établir en Armorique, habitaient l'Île de Grande Bretagne, aujourd'hui l'Angleterre. C'était un peuple puissant et civilisé. Comme tous les Celtes, les Bretons étaient très braves, intelligents et artistes. Ils aimaient les belles choses, la poésie, la musique et tous les arts. Ils étaient d'habiles agriculteurs et avaient des métiers et des industries développés et prospères. De grands chefs les gouvernaient, parmi lesquels le plus célèbre d'entre eux était le Roi Arthur, que vous voyez entouré de sa Cour et des légendaires Chevaliers de la Table Ronde, écoutant le barde Marzin chanter au son de la Harpe, la grandeur des Bretons...



II — Malheureusement, profitant de leurs discordes, les Saxons envahirent l'Île de Bretagne. La résistance des Bretons fut longue, mais finalement ils furent vaincus et s'exilèrent en Armorique ou « Pays de la Mer ». Ce pays qui avait été conquis par les Romains était ravagé au point d'en devenir presque désert. Nos ancêtres s'y établirent, le repeuplèrent et en souvenir de leur Patrie perdue lui donnèrent le nom de Bretagne, en breton Breiz.

les saints de BRETAGNE

Chaque Pays a des gloires nationales dont il est à juste titre fier et dont on conserve jalousement la mémoire. La Bretagne n'a rien à envier sous ce rapport aux autres. Mais hélas, nos gloires à nous sont souvent bien oubliées. Combien parmi les enfants de Bretagne ont entendu l'histoire de nos Saints, de nos héros, de nos rois ?

Cette ignorance profonde, prise la Jeunesse Bretonne de grands exemples de courage et de foi, d'autant plus puissants qu'ils sont dus à sa propre tradition. Et ce, au moment où dans le malheur des temps on a besoin de retrouver le maximum de sa force pour se retremper et devenir meilleur.

De toutes les gloires de notre Pays, il n'en est pas de plus éclatante que celle d'avoir été la Patrie d'un très grand nombre de Saints. Chaque village, chaque coin de notre Terre a vu naître et vivre autrefois un Saint, son nom très souvent est oublié, parfois sa statue existe ; pourtant c'est lui, par son labeur patient qui a contribué à fonder notre Bretagne.

Nos Saints, comme je voudrais que chacun des Enfants de Bretagne les connaissent, les aiment et les prient ! Pendant leur vie ils ont vécu sur ce sol que nous foulons aujourd'hui. Ils y ont inlassablement travaillé pour la Gloire de Dieu et le Salut de la Bretagne, car maintenant Lâ-Haut, ne sont-ils pas nos meilleurs, nos plus vigiliants protecteurs ? Ensemble nous apprendrions comment vécurent et quelle fut l'œuvre des plus connus de nos Saints.

Vieudrion d'abord les vies des Saints fondateurs des Sept Evêchés bretons : Saint Samson, primat de Bretagne, Saint Briec, Saint Tugdual, de Tréguier, Saint Pol de Léon, Saint Corentin, de Quimper, Saint Patern, de Vannes. En leur honneur on faisait le pèlerinage des Sept Saints : le Tro-Breiz, qui allait de Vannes à Dol.

Encore aujourd'hui on retrouve des chapelles qui leur sont dédiées et qui autrefois jaloussaient la Bretagne, étapes des pèlerins. Ces sanctuaires étaient le plus souvent des lieux de refuge et si vécurent ceux qui s'y réfugièrent, devaient le Protégé des Saints et échappait même à la justice des hommes.

A l'exemple des Evêques fondateurs, d'autres saints, des moines comme Hervé, des rois comme Judicaël, des femmes comme Enora seront ensuite pour nous une source d'édification...

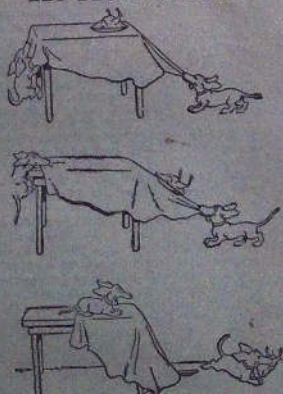
Danjo.

LE COIN DE TOUTOUIG

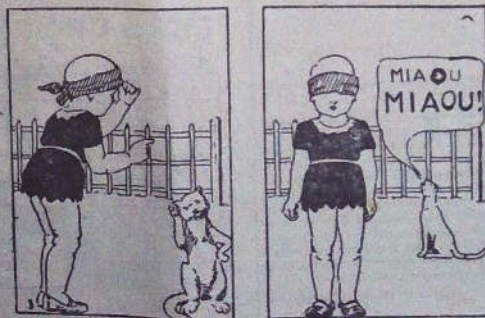
TOUTOUIG PREND SON BAIN



LES DEUX LARRONS



" MOUCHIG-DALL "



PARENTS !

O lo lè !

est dirigé et rédigé par des éducateurs, des pères et mères de famille.

PRENEZ NOTE

Toute correspondance concernant l'Administration et la Rédaction du Journal doit être adressée :

aux Editions du Léon
Landerneau (Finistère)

ABONNEMENTS A O LO LÈ :
1 an : 17 fr., 6 mois : 9 fr.
(Règlement par Mandat-Carte)



PHOSCAO
EXQUIS DÉJEUNER
Puissant reconstituant
A. Dardanne et fils - Paris

La Gérante: Mme Veia de BELLAING
Imprimerie du Léon, Landerneau

Pour les lecteurs et lectrices d'O LO LÉ notre collaborateur Kersanton est allé visiter le plus beau des Clochers de Bretagne.

UN ARCHITECTE INCONNU A CONSTRUIT LE KREISKER



Qui n'a pas entendu parler du Kreisker de St-Pol-de-Léon, ne serait-ce que dans la célèbre chanson populaire ?

Le Kreisker a à son origine une légende : on rapporte qu'une lingère du Léon fut frappée de paralysie pour avoir travaillé un jour de fête de la Vierge, et touchée de repentir, elle fut guérie par saint Guirec qui évangélisait à cette époque le pays. En mémoire de ce miracle, cette femme fit bâtir une chapelle en l'honneur de la Vierge sous le vocable de Notre Dame du Kreisker.

Beaucoup plus tard, le très excellent et très victorieux Prince Jean IV^e du nom, dit le Conquérant, Duc de Bretagne rebâtit magnifiquement ce sanctuaire tel que nous le voyons aujourd'hui.

La chapelle fut couronnée d'un majestueux clocher, véritable merveille d'architecture : le Kreisker, mesurant 77 mètres de hauteur.

En entrant dans la chapelle on est frappé d'étonnement devant les quatre piliers sur lesquels il est appuyé, et l'on conçoit avec peine que des fondements aussi faibles puissent supporter cette aiguille de granit qui s'élevait dans l'espace d'un essor si sûr, si hardi.

Mon étonnement grandit encore lorsque après avoir pénétré par la porte basse, je grimpe l'escalier des 174 marches me conduisant à la tour. Là, l'air et la lumière circulent, les vents du large chantent de toutes parts, dans les quelques 80 ouvertures ajourées aux ciselures les plus variées du merveilleux clocher que Vauban considérait comme le morceau d'architecture le plus hardi qu'il eût jamais vu.

Quel beau panorama je découvre de là-haut ! D'un côté c'est l'Armor, de l'autre, c'est l'Argoat. Les clochers d'alentour, de dentelles eux aussi, me paraissent minuscules... Le Kreisker de toute sa majesté les domine : il est leur Roi, le roi des clochers bretons, le roi de tous les clochers ! Bouteux en effet, ce qu'en pensait le savant et archéologue breton Cambry qui visita l'Allemagne, la Suisse, l'Italie : « Le Kreisker n'est pas seulement "le plus beau d'alentour" Rien de léger, de svelte, d'élégant, comme ce clocher, il l'emporte sur toutes les aiguilles de ce genre que j'ai rencontrées dans mes longs voyages. Ce brillant clocher efface à mes yeux les flèches de Saint-Louis à Paris, celles qui parent la ville d'Auxerre, les clochers de la Flandre, les tours de Malines même, plus élevées, mais moins tutées, moins élégantes... »

J'ai admiré encore longuement notre Kreisker, éclairé en plein soleil, ou le soir se découplant en silhouette sombre sur un fond de ciel flamboyant.

En songeant que l'auteur de cette « si noble et si belle œuvre » est *inconnu* je me demandais si ce génial constructeur n'a pas plutôt recherché la gloire de Dieu et de la Bretagne, en élevant dans notre ciel cette merveille, symbole de la piété bretonne ?

... Et la Sagesse léonarde prétend que si les anges avaient affaire sur notre planète, c'est à la pointe du Kreisker qu'ils commenceraient par prendre pied...

KERSANTON.



Saviez-vous mes petits amis qu'une belle industrie, artistique, la broderie, a aidé et aide encore à vivre un grand nombre de jeunes filles et de femmes, en Bretagne ?

Vous avez certainement admiré les broderies somptueuses des costumes bretons : gilets glazils ou bigouden, robes, tabliers et coiffes. Ceux d'entre vous qui portent ces beaux costumes en sont fiers et il ne voudront certainement pas les échanger pour le banal uniforme européen, sans caractère et sans grâce. Mais, il y a les autres enfants, ceux qui sont vêtus "à la mode des villes", qui voudraient bien, eux aussi, porter le costume breton, mais qui ne le peuvent pas ou qui n'osent pas... qui dirait-on ?

Voici un moyen de leur permettre une petite compensation, en attendant mieux : les fillettes qui aiment la broderie, la dentelle, la tapisserie, trouveront ici des modèles qu'elles sauront utiliser et, elles aussi, porteront avec plaisir, au col, aux manches, à la ceinture, nos belles et si ouvrières broderies bretonnes.

J'ai pu réunir un grand nombre de dessins provenant, uniquement, de l'art populaire breton à travers les âges. Quelques uns ont été recueillis sur des débris de poteries, en Amérique, aux époques préhistoriques et galloises, et d'autres nous viennent des Celtes, d'autres enfin, plus près de nous, sont l'œuvre de Bretons de Haute et de Basse-Bretagne.

Je mets cette cueillette à la disposition des lecteurs de "O LO LÉ". Ils y trouveront des dessins originaux dont ils tireront parti. Vous donc, lectrices, vous en ferez des broderies pour votre toilette et l'embellissement de votre petite chambre; vous les garçons, pour de jolis travaux de peinture, cuir ou émail repoussé et vous passerez de bonnes soirées d'hiver, sous la lampe camouflée, en ayant une pensée pour les artistes délicats, mais trop ignorés, que furent nos pères et vous apprendrez à être fiers de votre race, chers petits Bretons.

Marie Droüart.

Primes à nos Abonnés

Tout abonné à O LO LÉ recevra gratuitement, au choix, l'un des deux beaux livres ci-dessous, d'une valeur de 10 francs.

Légendes de Bretagne
vue par les Bretons

BÉCASSINE
vue par les Bretons

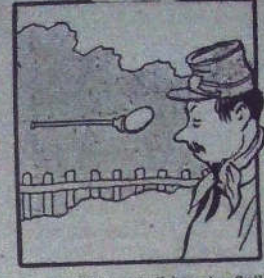
Dans le prochain Numéro O LO LÉ commencera la publication d'une captivante histoire en images pleine d'aventures amusantes.

LE DRAGON DU MENEZ ARE
par BENJAMIN HABIER

A la manière de... Guillaume Tell



Fanchig est un garçon adroit... du moins c'est lui qui le dit... Il passe ses lois à tirer au pistolet et, au fusil, à la carabine. Tout lui est bon pourvu qu'il ait à exercer son adresse.



Avec des amis il joue à Guillaume Tell, c'est lui qui fait le libérateur de la Suisse. Son fils tient sur sa tête en équilibre un œuf qui remplace la pomme traditionnelle.



Fanchig vise l'œuf avec son fusil-jouet, la flèche part, le caoutchouc s'adapte à l'œuf qu'il entraîne dans le vide sans le casser. Passe à ce moment le garde champêtre...



... qui reçoit l'œuf en plein sur le front, où il s'écrase. Le blanc, le jaune, la coquille s'étaient sur la figure du représentant de la loi qui pousse des hurlements de surprise et de peur. Fanchig en sera quitte pour un procès-verbal.

Notre Boîte aux Lettres.

Nous pensons vous être agréables, jeunes lecteurs et lectrices de "O LO LÉ", en publiant une boîte aux lettres. Vous pourrez y traiter tous les sujets qui vous plairont, y poser toutes vos questions embarrassantes, y émettre toutes les bonnes idées qui illumineront votre esprit... à la simple condition de respecter le règlement clair que nous vous donnons ci-après.

Fonctionnement

de la " Boîte aux Lettres "

Donner NOMS, PRENOMS, et ADRESSE exacte, pour la direction du Journal, et choisir un PSEUDONYME pour votre courrier.

Nous ne saurions trop vous conseiller le choix de l'un de ces beaux noms bretons, de héros, de saints ou de saintes

qui ont fait la grandeur de notre Bretagne.

Exemples : ARZUBERWAN TIGDAL-MOBYAN-JUDICAEI-GWENOLA-ANNA.

Ou une location postique en langue bretonne.

Exemples : Sterdent-Vor, Brug, Ermitag, etc.

Ou une devise bretonne que vous aurez entendue, trouvée au cours de vos lectures et qui correspondra à vos goûts.

Ces pseudonymes seront ainsi propres à votre illustré et auront plus d'intérêt chacun de ses membres à la grande famille bretonne d'O LO LÉ.

Tout pseudonyme n'ayant pas encore été attribué deviendra la propriété de celui ou de celle qui le choisira. Ceci sera alors stipulé sur une fiche d'admission à la " Boîte aux Lettres ", retournée au lecteur. A chaque correspondance,

rappeler nom, prénoms, adresse et pseudonyme.

Pour une réponse personnelle, envoi de documentation, brochures : joindre deux timbres de 4 fr. pour les non-abonnés.

Pour les abonnés :

Même procédé, un seul timbre de 4 fr. joint à leur dernière bande-adresse d'abonné est par faveur exigé.

Ainsi dans la quinzaine prochaine, nous recevrons vos lettres, nous donnant votre impression sur " O LO LÉ ", vos désirs pour son avenir. Et nous ne doutons pas que tout en vous distrayant fort, nous ne fassions encore du bon travail.

Touton Yann répondra aux lecteurs et Marivon aux lectrices.

AMUSONS-NOUS

MOTS-CROISÉS

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1									
2									
3									
4									
5									
6									
7									
8									



1 - L'allumette bûchée et cacomodée.

Vous prenez une allumette absolument ordinaire - garantie par la régie, Messieurs ! Ainsi qu'un mouchoir. Placez cette allumette dans le mouchoir dont vous assemblez les plis au-dessus. Faites tater à plusieurs spectateurs l'allumette à travers la toile ; puis vous priez l'un d'eux de la saisir entre le pouce et l'index à travers le mouchoir, et la casser bien nettement tout l'entourage s'il a fait attention, a pu entendre distinctement le bruit. On palpe le mouchoir, on sent très bien à travers la toile les deux fragments séparés. Alors, montrant vos mains absolument vides, faisant quelques passes magiques, vous déployez le mouchoir. O miracle ! vous en sortez l'allumette absolument intacte. Et pour bien prouver que c'est la même, vous aurez eu soin de la marquer au crayon avant l'expérience. Tout le monde, en effet, étonné, peut constater qu'elle est bien réparée.

Voici comment se réalise ce prodige. Il est bien vrai qu'il faut deux allumettes. L'une a été placée à l'avance dans l'œuflet bordant le mouchoir et cet œuflet assez large a été quelque peu décollé, pour introduire l'allumette dans cette paine, puis on le recoud ensuite de nouveau. On comprend facilement que c'est cette allumette que l'on fait palper et casser à travers la toile. Quant à l'allumette libre, mise sous la toile, on garde dans la main la partie du mouchoir où elle se trouve et c'est elle que l'on représente quand on le déploie. (Aussi facile qu'ingénieux).

Merlin « le récréateur mystérieux »



O LO LÊ



RÉDACTION-ADMINISTRATION
Editions du Léon
Landerneau Finistère

JOURNAL ILLUSTRÉ DES PETITS BRETONS
PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT :
1 an : 17 francs
6 mois : 9 francs

Les Jeux de chez nous

Chers petits Bretons,
Vous préparez votre avenir. Travaillez sérieusement, consciencieusement, comme de bons petits Bretons que vous êtes. Mais pour bien travailler, il faut savoir jouer aux heures des récréations, et vous aurez pour vous récréer des jeux qui sont des jeux de chez vous : Ceux qui ont servi vos pères. Nous vous donnerons une douzaine de ces jeux, en cultivant à la fois votre santé intellectuelle et votre santé physique, mais en conservant le caractère de notre race.

Nous allons remettre en honneur les jeux qui amusèrent nos pères : jeux collectifs, ou simplement jeux d'aventure populaires en Bretagne depuis longtemps.

Il y a des jeux de garçons et de filles, des jeux tranquilles, des jeux remuants, vous choisirez ceux qui vous conviennent le mieux et les enseignerez à votre tour à vos camarades.

Cousine Mia

LE DRAGON DU MENEZ ARÉ par Benjamin RABIER



1. Le Menez Aré était habité par un féroce dragon appelé Marlonk, lequel, tous les ans, enlevait un enfant d'un village. Cet enfant servait d'otage au monstre qui exigeait des habitants de la contrée une dime sur tous les produits du pays.

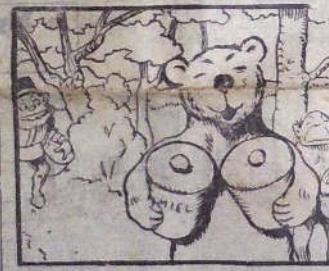


2. Si la dime était bien servie, - ce qui était toujours le cas, vous le pensez bien, - l'enfant était rendu à ses parents sans qu'il lui fut fait le moindre mal. Les victuailles de toutes sortes étaient portées aux Kragou, repaire du monstre et de ses cinq compères.



3. Il y avait le géant Rouf, sorte de brute de deux mètres cinquante de haut, taillé comme un menhir, le serpent Job al Lonker, surnommé et felleux. Ce sont les plus terribles sujets de la bande. Puis viennent :

O LO LE
Vous offre chaque quinzaine des Contes des Nouvelles des Histoires Amusantes des Reportages des Biographies des Pages d'Histoire des rubriques de Jeux, Broderie, etc... et un grand roman



4. Le vain Fistoulig, taquin et adroit, le singe Marmouz, malin et rusé et l'ours Genauzek, bête à faire pleurer, tous deux échappés d'un cirque. Ces lieutenants de Marlonk sont chargés de défendre la retraite du monstre et d'empêcher les habitants d'arriver jusqu'à son antre.



5. L'année venait de s'écouler. L'enfant détenu par Marlonk n'était pas rendu à ses parents qu'un autre était ravi. La victime, cette fois, était la fille de braves cultivateurs de Kerguz, enlevée au moment où elle se rendait à l'école.



6. Le chagrin des pauvres parents faisait peine à voir. Le frère de Monig, Youenn, brave petit garçon intelligent, n'eut plus qu'une pensée : délivrer sa sœur. Il lut un jour dans un livre que lui avait donné un vieux sorcier, l'histoire de Marlonk et les mœurs de sa bande.

LA PUNITION DE L'AVARE (Légende Bretonne)



Un vieil avare du nom de Yann Jamik étouffait la population de Quimper pour la dévotion qu'il paraissait avoir pour saint Corentin : il passait des heures entières devant la statue du bon saint. Pensez si les quolibets pleuvaient !

- Il a vendu son âme au diable, disaient les uns, et il prie saint Corentin de la racheter ; mais voilà : ils ne peuvent tous deux se mettre d'accord sur le prix.

- Vous n'y êtes pas les gars, disaient les autres, il fait monnaie pour l'autre monde de ses signes de croix, de ses larmes et de ses prières.

- Peut-être est-il sincère, ajoutaient les plus charitables, et il pleure ses péchés ; c'est bon signe.

Mais ils se trompaient tous et personne ne connaissait le motif qui faisait que Yann Jamik restait agenouillé devant saint Corentin. Vous ne le devinez jamais, vous-même si je ne vous le disais.

C'est que la statue était en argent massif et que l'argent est le dieu des avares ; aussi l'usurier rêvait-il de le voler pour la monnayer ensuite en beaux écus sonnants.

Combien saint Corentin devait être vexé d'être ainsi contempné par ces re-



gards cupides d'oiseau de proie, par cet homme qui ne voyait en lui que la valeur du métal.

La statue d'argent devait braver d'horreur devant le traître à figure d'apôtre.

Un soir, Yannik n'y tint plus ; il s'en approcha tout près, et de ses mains sacrilèges, il vola saint Corentin.

Mais voici que dans ses bras la statue devint pesante, si pesante que l'avare en blêmit de peur ; il en suait d'épouvante. Son cœur battait à se rompre et ses cheveux se hérissaient.

La statue devenait de plus en plus lourde.

N'en pouvant plus, de stupeur et d'effroi, il se résigna à la laisser tomber et ouvrit ses bras, où saint Corentin ne se plaisait guère. Mais la statue ne tomba pas et se fit encore plus pesante.

Yann Jamik hurlait de frayeur.

Le curé arriva et du premier coup d'œil il comprit ce qui était arrivé.

(suite page 2)

O LO LE de Noël
paraîtra le 15 DECEMBRE
et commencera la publication
d'un grand roman inédit.





LE BRICK FANTÔME

(drame de la mer)

(SUITE ET FIN)

RÉSUMÉ DE LA PREMIÈRE PARTIE.
Un navire mystérieux, *Le Pluton*, a été vu au large de la côte bretonne par des pêcheurs, qui furent effrayés par son aspect sinistre : un cabaret au petit port, ce bâtiment qu'ils ont surnommé le brick-fantôme est l'objet des conversations ; soudain la tempête fait violence, un yacht blanc poursuivi par *Le Pluton* entre dans le port. Mais au même moment, des barques sont en perdition. Malgré la frayeur qu'ils éprouvent du brick-fantôme, les pêcheurs courent au secours des camarades. Le mousse Jean-Marie, malgré les protestations des « anciens », saute dans le canot de sauvetage. Les barques ont réussi à rejoindre le port ! Mais l'une d'elles est en détresse. On réussit à sauver l'équipage. On se compte : le mousse manque ! Il a coulé à pic, mais ayant réussi à revenir à la surface, il lutte courageusement contre les flots déchaînés, en implorant Sainte Anne de le secourir, quand à quelques brasses, surgit dans la nuit, un navire sans feu : LE BRICK-FANTÔME !

Cette fois, Jean-Marie n'appela point à l'aide :
— Sainte Anne, benoîte, implore-t-il, laisse-moi mourir ! car n'est-ce pas, bien mieux vaudrait la mort que d'être sauvé par ce bateau là !...
Mais une lueur, à cet instant, courut sur la mer, venant du phare. Des exclamations, des ordres retentirent à bord du sombre bâtiment qui s'approcha lentement. Jean-Marie allait se laisser couler à pic quand il se sentit saisi, emprisonné dans les mailles d'un filet, arraché à l'élément liquide, hissé, suspendu dans le vide, enfin déposé assez rudement sur le pont.
— Donnez-lui un coup de gin ! dit une voix. La pêche est bonne. Ce mousse saura bavarder.
Deux bras le prirent et l'emportèrent jusqu'à l'écouite proche.
Le pauvre mousse avait fermé les yeux. Lorsqu'il les rouvrit, il jeta un cri d'épouvante ; il était déshabillé, éclairé par des puissantes lampes électriques éclairant intensément. Des faces de cauchemars, aux machoires béantes, aux os saillants, aux orbites vides, se penchaient sur lui.
— Ah, ah, ah ! ricana l'un des étranges matelots, le petit gars a peur ! Cela se conçoit... Bas les masques tous !
D'un même geste, ils arrachèrent leurs masques macabres, découvrant des visages de vivants. Les gens de ce mystérieux équipage étaient non seulement en os, mais aussi en chair...
Leurs faces glabres se penchaient sur lui et leurs yeux étaient plus vifs. Ils étaient tous grands et forts.
— Les gens du yacht avaient raison, balbutia le mousse, stupéfait. Ces gens sont des bandits. Ceux du Pluton entendent ces paroles. L'un d'eux répondit :
— Hé oui, garçon, pas autre chose... Et désormais pour jusqu'à la fin de tes jours, tu seras des nôtres... Celui qui, une fois, posé le pied sur le pont de ce beau navire lui appartient corps et âme !
Une sonnerie grésilla, un haut-parleur pro-

nonça ces mots : « Le maître veut parler au garçon répêché. Bien vite on fit avaler à Jean-Marie un verre d'eau-de-vie :
— Le Maître est sur le pont... C'est là son poste quand le Pluton est à l'ouvrage. As-tu repris des forces ? Non ! En bien, nous allons te porter, il faut s'entraider, lampin... et puis à présent, n'est-ce pas des nôtres !
Ils le prirent de nouveau et l'emportèrent...



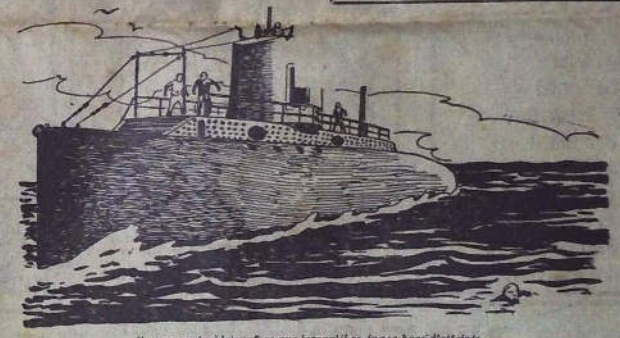
Des faces de cauchemars, aux machoires béantes...

Pourquoi Jean-Marie feignait-il une fatigue qu'il ne ressentait pas ? En réalité il avait envie de gambader, de sauter, de courir ! Ses porteurs le déposèrent sur le pont, aux pieds d'un homme qui était le Maître et gardait sur son visage de découpiné le masque fumé que nous connaissons.
A ses côtés étaient des appareils téléphoniques, des manettes, des commandes, des câbles. Il dit rudement au mousse :
— Ecoutes de toutes tes oreilles et réponds franchement ou sinon... Il eut un geste de menace et poursuivit :
— Ce petit port dans lequel s'est réfugié le yacht que je poursuivais, quelle est sa profondeur ?
Jean-Marie répondit :
— Je ne pourrais vous le dire exactement, mais il est très profond et peut abriter des bâtiments de fort tonnage ! Cette réponse parut être agréable au chef qui se tourna vers son second et dit : « En bien, mais c'est parfait. Nous allons plonger, passer entre les jetées, nous poser au fond de ce port. Alertez l'équipe des scaphandriers. Il auront à travailler cette nuit, forer un large trou dans la quille du yacht qui doucement coulera... Ensuite, il s'agira de le dépouiller de toutes ses richesses et de reprendre la mer vers d'autres aventures.
Un coup de sifflet strida. A ce signal, les machines s'éveillèrent dans les flancs du navire...

Les mâts lentement descendirent, à la façon d'une longue vue dont les tubes restèrent les uns dans les autres ; le bout dehors et le bastingage glissèrent dans un alvéole rainurée sur le pont, les hauts bastingages se rabattirent comme d'habitude et le Pluton, privé de sa superstructure qui le caoutchoutait de belle taille, commença par la course de combat. Le Maître donna à Jean-Marie quelques dédicaces d'une voix quelque peu narquoise :
— Tu seras en bonne compagnie, garçon, tes nouveaux camarades, mes braves matelots, je les ai choisis parmi les forçats... les plus réputés... Ils ne sont dévoués jusqu'à la mort. Nous avons aujourd'hui manqué le vase du richissime Américain Clarence. L'exécution du pointeur est qu'il ne connaît pas encore très bien les appareils. C'est notre première sortie. Mais patience, bientôt le monde entier parlera du Pluton. J'entends semer la ruine, l'épouvante et la mort sur toutes les côtes de l'ancien monde et du nouveau ! La tempête faisait rage, nous le savons. Jean-Marie qui l'on ne s'voyait pas parce qu'on le croyait à demi-mort de fatigue, se dressa soudain et d'un élan, se jeta à la mer en criant : « Entendez, mais ne comptez pas sur moi pour ce joli métier ! »

Cette fois, Jean-Marie se parla bien de rester à la surface. Mettant sa confiance une fois de plus dans la Providence, il se laissa couler et n'alla entre deux eaux. Il ne se monta que lorsqu'il se joga hors d'attente. Alors il entendit la voix d'un baudit, d'une enclaire, qui hurlait colérique :

— Nous n'allons pas perdre notre temps à répêcher deux fois ce naïf... Qu'il se noie tout à son aise !
Jean-Marie, dont les yeux étaient accoutumés à l'obscurité, aperçut la masse sombre du Pluton s'enfoncer lentement sous les flots. Ah ! rassemblant toutes ses forces, appelant à lui toute sa volonté et priant Sainte Anne de ne pas l'abandonner, vaillamment il nagea vers le phare dont le feu intermittemment balayait l'horizon et accrochait des reflets d'or aux arêtes des vagues.



Il ne remonta à la surface que lorsqu'il se jura hors d'attente...

« Pour Jean-Marie ! » Avec d'autres ses pêcheurs qui avaient repris leur place dans le bâtiment. On n'avait pas encore retrouvé les traces de sa disparition. On espérait encore... Soudain, le port s'ouvrit et Jean-Marie, à la manifestation générale parut, rutilant. Il avait eu la chance inespérée de buter le troupeau dans le bastingage saaragie. Il s'était emparé à bras armés et avait saisi, avait gagné le croquis.
— Ne cries pas au réconfort, on au réconfort cria-t-il des le seuil. Tout cela n'est pas le sien payé pour le savoir.
Et à ses amis les pêcheurs, en parlant d'aller il dit : « Venez. On se croquera. Avant tout, il fallait prévenir les gens du yacht. Jean-Marie s'en chargea. Bientôt M. Clarence, son ami et son équipage débarquèrent. Il était temps. Peu après, le joli yacht s'enfonçait lentement. Une visite vide d'eau s'était déclarée à son bord.
— Nous les aurons vivants, murmura l'un de la mousse en guise de consolation. M. Clarence répondit :
— Hahaha ! la capture sera bonne. Quant à mon cher bateau, il n'a rien d'autre. A la marée basse, sous le raccommoder, le mouillage en cale sèche, au zénith de la parachever, et il se verra de nouveau sur la mer innocente sans crainte des torpilles, cette fois !.
Il fut des plus aisés de capturer les sinistres matelots et l'infatigable bateau pirate. D'abord qu'ils accomplis aient sous les yeux leur criminelles les sages, un petit cargo côtier, mouillé là, fatigué entre les jetées et coulé sur l'heure.
Il était chargé de pierres de taille. Cette masse obstrua l'étroit goulet commandant l'entrée du port. Les gendarmes du pays et les troupes caennaises non loin furent appelées en hâte. C'est pourquoi, le lendemain, sous le soleil ensoleillé, les zéniths sans s'étant retirés, découvrirent le fond du port où semblait dormir le redoutable sous-marin prudemment inoffensif, assis qu'un squelette échoué sur la grève.
Soldats et gendarmes, armes braquées sur l'engin de mort, s'alignèrent sur les quais. Le capot se souleva et, l'un après l'autre, les Maîtres en riva, les pirates se rangèrent sur le pont du Pluton en levant bien haut les mains...
Est-il besoin d'ajouter que Jean-Marie, le petit mousse, reçut les félicitations auxquelles il avait droit. On le félicita comme un héros - et de fait il méritait bien ce titre - M. Clarence se contenta de lui serrer la main sans démonstration bruyante, mais, dans cette main, il y avait un chèque d'argent signé, paraphé et représentant une fortune pour Jean-Marie, qui s'empressa de le porter à sa pauvre mère.
Et le dimanche suivant, le petit mousse, son chapelet d'une main et son bâton de pèlerin de l'autre, prenait le chemin de Sainte Anne La Palud pour la remercier de l'avoir sauvé...
L. D'ARVOR.

Prochainement
le Mystère du "Reder-Mer"

La punition de l'avare

(suite de la 1^{re} page)
— Qu'as-tu fait malheureux ? s'écria-t-il. Repens-toi bien vite car saint Corentin est lourd de tout l'argent que tu as volé ; promets de restituer le bien mal acquis.
— Vous n'y pensez pas, monsieur le Curé, répondit l'avare, baléant. Donner mon argent, mon pauvre argent !... Je vous assure que ma conscience est pure. Mais de grâce, délivrez-moi : le saint s'alourdit de plus en plus.
— Décharge ton âme, te dis-je. Ce sont les péchés qui l'écrasent. Rends ce que tu volas et le saint s'allègera.
— Je ne le puis. O ! mon argent, mon pauvre argent...
— Qu'il ne te soit pas plus cher que la vie, misérable. Vois, le saint se lasse. Mais de grâce, dépêche-toi.
— Oh ! mon argent, répétait l'avare. J'étouffe... Grâce... Pitié... O ! mon argent. Mon pauvre argent !...
Et sur ces mots, Yann Jamik mourut. Alors, de lui-même, le saint retourna à sa place.
Ainsi s'en alla vers l'éternité, un vieil avare qui préféra la mort à la restitution du bien qu'il avait volé.

Conditions d'Abonnement à O LO LE
Un an : 17 francs ; six mois : 9 francs
PAIEMENT PAR MANDAT-CARTES PRIMES
L'abonnement d'un an donne droit à une prime d'une valeur de 10 francs au choix :
LÉGENDES DE BRETAGNE EN IMAGES BÉCASSINE VUE PAR LES BRETONS

Un as de l'aviation. (Illustrations de Benjamin Rabier)

Yannik s'adonne depuis peu aux mathématiques. Il rêve de devenir savant et de s'illustrer dans l'aviation par une découverte sensationnelle.

Après maints calculs et plus géométriques notre chercheur imagine la création d'un appareil volant sans précédent.

Et justement dans la cour, on vient de plumer une oie. Bonne Aubaine !...

Volci notre inventeur pourvu d'ailes en plumes d'oie. Ça prend tournure...

Il s'achève de s'équiper avec une large queue qui lui permettra de se diriger dans les airs.

Le toit de la maison lui paraît tout indiqué pour prendre son vol.

L'appareil vivant décollé, plane, tourbillonne, exécute quelques loopings...

Atterissage imprévu !

Métiers en Bretagne



LES TISSAGES DE LOCRONAN

Connaissez-vous les toiles de Locronan, ces toiles qui firent la richesse de cette vieille cité bretonne pendant plusieurs siècles ? Au XVII^e siècle surtout, la renommée de Locronan était grande. A travers toute la région, fileuses et tisserands travaillaient à la confection des toiles à voile que les ports de Lorient et de Brest réclamaient pour gréer leurs navires. La Compagnie des Indes, une des premières et des plus importantes sociétés marchandes de l'époque, monopolisait les voiles, entassait à Locronan les tissages du pays qui avaient une vogue d'échange très grande.

Malheureusement cette entreprise disparut à la fin du XVIII^e siècle. Locronan perdit son activité et son industrie resta en sommeil pendant longtemps, jusqu'à ce XX^e siècle !

En effet, il y a trois années, deux artisans bretons : Madame Andrieux et M. Marc Le Berre, tels des magiciens, firent tourner de nouveau les rouets et travailler les métiers des aïeux à Locronan même ! Là où elle avait connu autrefois une vogue sans pareille, renaissait la vieille industrie bretonne des tissages.

Des métiers sortaient des toiles, des laines, des napperons, des services de table, des

tentures, enchevêtrées de tons vifs qui constituent pour l'ameublement, la table et la mode, des créations d'un effet véritablement artistique et breton.

J'ai admiré ces services à thé, de table, aux coloris savamment harmonisés et assortis aux façennes de Quimper, formant un ensemble parfait.

Les ouvrières de Locronan, confortablement installées dans les Ateliers Saint-Ronan, dont les bâtiments sont conçus dans un style breton moderne, tissent en suivant d'un regard très attentif les pièces qui deviennent nappes, napperons, écharpes, tentures, qui rappellent à ravir par leurs couleurs et leur harmonie, nos landiers, nos bruyères, nos ajoncs, et nos costumes.

« Notre œuvre de Locronan est une véritable résurrection, une résurrection artisanale », nous disait avec enthousiasme M. Le Berre en nous invitant à visiter les Ateliers Saint-Ronan.

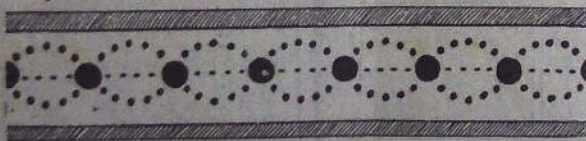
Et avec notre sympathique et actif compatriote concluons : « Espérons qu'elle obtiendra tout le succès mérité, non seulement pour le plus grand bien du pays de Locronan, mais encore pour celui de notre Bretagne, pays du bon goût et de la tradition. »

Annick Le Guyader



— Les Ateliers de Locronan —

Pour vous, lectrices !...



Quelques jolis motifs de broderie bretonne

Les premiers dessins armoricains que je vous présente sont d'un effet très décoratif et très moderne ; les couleurs originales étaient rouge et noir ; vous pouvez en choisir selon le goût de votre toilette, et à vos tapisseries. Je vous les propose par exemple pour un petit sac et ceinture (fig. 1) et manchettes, platonnier (fig. 2) ou napperon, abat-jour, serviette ou serviette, (je n'ose plus vous parler de menuisier, avec notre régime triple-sec) ... Tout ceci peut s'exécuter à peu de frais, avec ce que vous trouverez chez vous : vieux rubans, restes de laine, ou laine ayant déjà servi, en guise de coton perlé, restes de toile, morceaux de drap provenant de toilettes au rétro. Avec un peu de goût, vous ferez des merveilles.

Ces dessins peuvent s'exécuter au point de croix, au lancé, au point de chaînette, au plumetis ou au feston. En les agrandissant, il est facile de les reproduire au pochoir fabriqué par vous dans du carton et d'en faire des fries pour votre chambre.

Marie Drouart

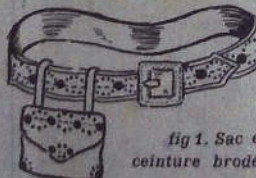


fig 1. Sac et ceinture brodés



fig 2. Platonnier



O LO LÉ!

Cette curieuse et très vieille mélodie, toute imprégnée de fraîcheur et de poésie, est spéciale à la région du Péléem, en Haute-Cornouaille. Elle fut recueillie il y a quelque quarante ans, sur les lèvres d'un petit père, dans les landes de Saint-Nicolas, par le poète Evnig Arvor... Il n'est pas de Pélémoise ou de Pélémoise de 25 à 50 ans, ayant naguère gardé les troupeaux qui ne connaissent ce « galv du bugel-sout » (cet appel du petit vacher), qui s'est transmis dans nos campagnes de génération en génération.

Les petits pères lançaient le cri d'O LO LÉ, d'abord, pour savoir dans quel champ ou dans quelle lande se trouvaient leurs petits voisins ou voisins ; ceux-ci répondaient de la même manière et aussitôt des dialogues naissant, des couplets s'improvisaient, aussi frais que variés.

C'est un de ces dialogues que le poète Evnig Arvor a recueilli en même temps que la mélodie et qu'il a arrangé pour le Cercle Celtique du Péléem (car les petits pères n'avaient pas toujours le souci de la rime !)

Pendant bien longtemps l'O LO LÉ ne franchit pas les limites des collines pélemoises. Mais depuis quelques années, la voix pure et pressante de Mlle Tinaig Lucia, soliste de notre Chœur de Bretonne, l'a fait résonner en tous coins de Bretagne, et même l'a lancé à tous les échos du monde, sur l'aile de la Radio... Et plus d'un compatriote exilé a été ému par cet appel « lointain », appel du Péléem, appel du Pays, évocateur des claires et joyeuses heures d'enfance vécues dans les champs et les vallées des bords du Blavet et du Faodell...

Marie RIVOALLAN, Directrice du Cercle Celtique du Péléem.



Photo Clément VÉRY-DELAIR
Mlle TINAIG LUCIA chantant l'O lo lé dans un Concert breton

O lo lé, o lo lé, o lo lé, o lo lé...
O lo, Yannig, va Yannig-me, O !
Lo lé, o lo lé, o lo lé, o lo lé,
O lo Yannig, deus 'ame' (1) !
O lo lé, O !

Aus d'hon asout, teo' r vorana, O
N'o gwelimp ken o vreskean.
Leun eo c'hof a c'havez flour, O !
Gourvet int holl hed an dour.
O lo, Yannig, deus da c'hoari, O !
C'hoariou brao a gavi :
Eun dervenn vras e lost va vad, O
Eun eur vranigell vad.
Hed ar c'hleusioù, kors ha kanell, O !
Daavez flât ha c'houtell.
Eun vazig dour leun a beaked, O !
Kouskerzed ha loched.
Grilhed 'kana' n'o soulligou, O !
Ha rann glas er poullou.
Ni' gavo mour, avalou, O !
Kraon-kelvez, krampouez-koukou.
O lo, Yannig va Yannig-me, O !
O lo, Yannig, deus 'ame' !

Recueilli et arrangé par (1) Ame et élé pour aman dans la région de Péléem.

O lo, Yannig, mon petit Yannig
O lo, Yannig, viens ici !
Au-dessus de nos vaches, la brame est épaisse
Nous ne les errons plus courir.
Répues d'herbe tendre,
Elles sont toutes couchées au bord de l'eau
O lo, Yannig, viens t'asseoir
Tu trouveras de jolis jeux !
Un grand chêne au bas de ma prairie
Dans ce chêne une bonne balançoire,
Des roseaux la long des fossés ;
De quoi faire des flûtes et des sifflets
Des ruisselet plein de poissons
Des « dormeuses » et des loches,
Des grillons chantent dans leurs reduits
Et des rainettes dans les mares,
Nous trouverons des mûres, des pommes
Des noisettes, et des « crêpes de coco »
O lo, Yannig, mon petit Yannig, o
O lo, Yannig, viens ici !

Tous droits réservés.
« EVNIG ARVOR. »

Pour vous, lecteurs !...

Tir à l'arc et à l'arbalète.
Ce fut un jeu très pratiqué dans toute la Bretagne.
Un acé d'atfageement (1) au sieur Haslé, en 1967, mentionne à Lamballe, le terrain de « l'Arbalétrerie ».
Haslé était chargé de faire et entretenir les huttes couvertes pour le feu de l'arbalète et l'arbalète et d'y laisser tirer le Comte de Penhler, ceux de sa maison et les manants et habitants de la ville. En 1590, l'Arbalétrerie occupait encore ce terrain.
A Rennes, en 1592, s'édifiait, rue du Champ Jaquet, la hutte aux Arbalétriers.
Ce jeu d'adresse vous intéressera certainement.

Vous pourrez fabriquer vous-même vos arcs et flèches, et une cible.
Pour l'arc, vous prendrez un bois flexible, se courbant facilement et vous tendrez une ficelle entre ses deux extrémités.
Vous fixez de la main droite la fléchette sur la ficelle que vous attirez sur votre épaule gauche, pendant que de la main gauche vous maintenez l'arc et, après avoir visé le but, vous lâchez brusquement ; si vous êtes adroit, la fléchette atteindra son but.
Vous pouvez, pour fabriquer vos fléchettes, employer du bois plus dur. Un des bouts doit être taillé en pointe.
Cousino Mio

Le courrier d'O lo lé

C'est avec joie que nous publions notre premier Courrier ! A l'heure où nous mettons sous presse, notre bureau est encombré d'un grand nombre de lettres auxquelles il sera répondu dans les numéros suivants. Nous recommandons à nos lecteurs et lectrices de bien se conformer au règlement du Courrier, car quelques-uns n'ayant pas donné leur adresse complète, nous ne pouvons leur envoyer leur fiche d'abonnement.

Petit Cornouaillais. - A la bonne heure, O lo lé réside votre rêve ! Oui, nous publierons des articles sur la Lutte, notre grand sport breton ! Kenavo.

Corsaire. - Rassurez-vous, futur coureur des mers, O lo lé vous contera des aventures de corsaires, de Bretons à travers le Monde ! Un petit conseil, soignez bien votre écriture. Amitiés.

Tonton Yann.

Fleur du Léon. - Parmi tous les journaux vendus en gare, j'ai découvert un nouveau : O lo lé ! Tout mon voyage s'est passé à le lire.

Très bien, Fleur du Léon, trouvez-vous de nombreuses abonnés parmi vos petites amies. Le prochain Numéro sera encore plus captivant

avec son beau roman où filles et garçons seront mêlés. Mais je n'en dis pas davantage. Amitiés.

Gwenola. - Je vous félicite de tant aimer l'Histoire de Bretagne et celle des Saints bretons. O lo lé vous instruira beaucoup sur le passé de notre si beau pays.

Breiz-izel. - Beaucoup de petites filles voudraient avoir comme vous une bonne maraine pour recevoir ainsi O lo lé ! Vous réussirez certainement cette jolie pochette que vous lui destinez ; bientôt nous donnerons le bonnet de broderie bretonne pour votre petit frère. Comment s'appelle-t-il ?

Marivonig.

UNE GRANDE & BELLE HISTOIRE :

celle de notre Bretagne.



3. — LES BRETONS EN ARMORIQUE

A leur arrivée en Armorique, sous la conduite des moines et des chefs militaires, les Bretons fondèrent des petites colonies, nommées « plou » qui sont à l'origine de nos plus anciennes paroisses : Plouneour, Plougastel, etc... Les moines défrichèrent les forêts et bâtirent des monastères ou « lann ». Avec l'aide des chefs de clans, ils aidèrent puissamment à la formation morale et matérielle de notre pays. Ainsi encouragés, nos ancêtres transformèrent l'Armorique et lui donnèrent une vie nouvelle...



4. — LE CHEF WAROK

Mais à peine s'étaient-ils établis qu'ils eurent à défendre leur liberté, principalement contre les Francs qui envahissaient la Gaule. Le premier des chefs bretons qui eut à lutter contre eux fut Warok, comte de Vannes, qui réussit aux prix d'efforts incessants et de nombreux combats à infliger plusieurs défaites aux Francs et à les contraindre à respecter la Bretagne. On lui a donné le titre de « Champion de la Bretagne ».

les saints de BRETAGNE

SAINT SAMSON Premier Primat de Bretagne



Saint Samson naquit en Grande Bretagne vers l'an 480, au temps où nos ancêtres luttèrent contre les cruels Saxons. Il était de race illustre. Tout jeune, sa pieuse mère Anne, le conquist au Lann Iltud pour le confier au grand saint breton Iltud le plus renommé des maîtres. Samson fit de grands progrès dans toutes les sciences, mais bientôt il comprit que Dieu l'appelait et fut ordonné prêtre.

Il se retira dans l'île de Pir pour vivre dans la solitude, puis il passa en Irlande pour commencer son apostolat.

Avant d'entreprendre sa mission, il voulut auener à une vie plus parfaite sa famille qui bientôt, d'un commun accord renoua au monde. Puis Samson se retira dans une forêt profonde pour y faire pénitence. Il aurait voulu y demeurer ignoré, mais un Ange apparut à l'évêque. Dabrice lui ordonnant de le sacrer évêque. Le nouveau Prélat dut abandonner sa vie d'ermite pour se consacrer à son peuple ; ce qu'il fit avec zèle. Un jour de Pâques, tandis qu'il disait sa messe, un ange lui apparut aussi : « Va en Armorique. Dieu fera de toi le premier dans l'Eglise et le premier dans l'ordre épiscopal ».

Samson obéit, passa en Bretagne avec son cousin saint Magloire et son disciple saint Malo ; il s'établit à l'embouchure du Guauou et fonda un monastère ou lann, qui plus tard, devait être la ville épiscopale de Dol, si longtemps métropole de Bretagne.



Il évangélisa la partie de Bretagne alors nommée Royaume de Domnonée. Ce pays était ravagé par Conomor, qui avait assassiné le roi Ionit et livré aux Franks l'héritier légitime, le jeune prince Judual. Conomor fut excommunié par les Evêques de Bretagne et par saint Herve réunis en concile sur le Menez-Bre.

Saint Samson plein de pitié et agissant de concert avec saint Malo et saint Meen, voulut délivrer Judual. Malgré son grand âge, il partit pour la Gaule et arriva, après un long et pénible voyage au royaume des Franks.

Chilperik, roi fourbe et cruel, refusa d'abord de libérer son prisonnier ; il ne voulut même pas permettre à Samson de le visiter, mais Samson fort de son bon droit, protesta énergiquement, et le roi Frank effrayé lui offrit une coupe de vin empoisonné ; le saint l'ayant bue elle se brisa. Alors Frank libéra Judual et combia le saint de présents intéressés, entre autres, d'un vaste domaine près de Paris pour y établir des missionnaires bretons.

Saint Samson rentra en Bretagne avec Judual, qui, à l'aide de ses sujets fidèles fut vainqueur de Conomor. Plein de reconnaissance le jeune roi donna autorité épiscopale à saint Samson sur toute la Domnonée, et en fit en quelque sorte le protecteur officiel de toute la Bretagne ; de fait, Saint Samson, regardé comme le premier des primats de Bretagne a longtemps été honoré comme notre principal patron. Au Moyen-âge son nom était le cri de guerre de nos soldats et le « Saint Samson I. Saint Samson II. des Bretons répondait sur le champ de bataille au « Montjoye St Denis I. » des Français ou au « St Georges I. St Georges II. » des Anglais.

Le Saint retourna encore une fois à Paris pour organiser un monastère breton sur les terres données par le roi Chilperik ; il assista au concile de Paris en 535 ; puis rentra en Bretagne où il fut inhumé.

Dans les moments difficiles que nous traversons, prions saint Samson de protéger la Bretagne et particulièrement recommandons-lui nos prisonniers, lui qui délivra Judual, otage innocent, pour qu'il les ramène sains et saufs au Pays.

Illustrations de L. de la Roche

C. Danie

Le coin de Coutouig

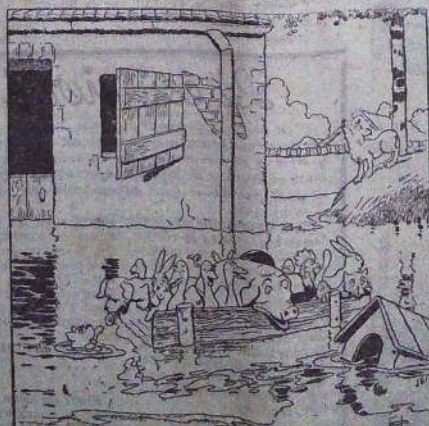


Hi ! Hi ! Mammig !...



Heü ta !
Aïou la !

INONDATION A LA BASSE-COUR



Sikour ! Sikour aman ! (Saut qui peut !)



Si votre petit frère ou votre petite sœur n'a pas encore 3 ans, demander à votre maman de lui donner de

la VALTINE

La VALTINE est la plus exquise des préparations pour la petite enfance.

A. DARDANNE & Fils
BOITERS EN PHARMACIE
1, Rue François I^{er} - PARIS



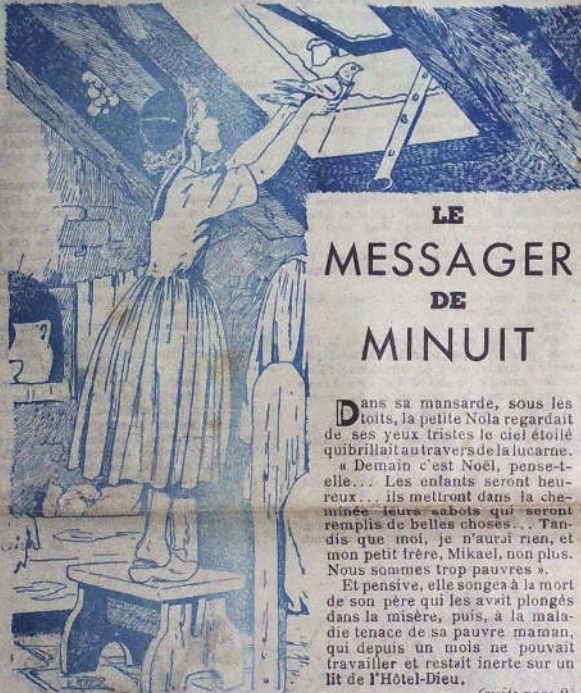
O lo lè



REDACTION-ADMINISTRATION
Editions du Léon
Landerneau Finistère

JOURNAL ILLUSTRÉ DES PETITS BRETONS
PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT :
1 an : 17 francs
6 mois : 9 francs



LE MESSAGER DE MINUIT

Dans sa mansarde, sous les toits, la petite Nola regardait de ses yeux tristes le ciel étoilé qui brillait à travers de la lucarne. « Demain c'est Noël, pense-t-elle... Les enfants seront heureux... ils mèleront dans la cheminée leurs sabots qui seront remplis de belles choses... Faudrait que moi, je n'aie rien, et mon petit frère, Mikael, non plus. Nous sommes trop pauvres ». Et pensive, elle songea à la mort de son père qui les avait plongés dans la misère, puis, à la maladie tenace de sa pauvre maman, qui depuis un mois ne pouvait travailler et restait inerte sur un lit de l'Hôtel-Dieu.

(suite page 2)



LA LEGENDE DE L'ARBRE DE NOËL

Autrefois vivait en Bavière un pauvre bûcheron qui avait bien de la peine à élever sa nombreuse famille. Sa fille Erna, lui apportait chaque jour au bois sa collation. Un jour d'hiver, dans la semaine qui précède Noël, elle s'en retourna du bois absorbée, par ce que lui avait raconté son père : l'Enfant-Jésus venait quelquefois visiter les enfants sages, et souvent lorsqu'on s'y attendait le moins. « Viendra-t-il aussi nous voir un jour dans notre petite chaumière ? » se demandait Erna.

(suite page 4)

LE DRAGON DU MENEZ ARÉ

par Benjamin RABIER

(suite)



7. Je vais délivrer Monig, s'écria Youenn, après avoir terminé sa lecture sur la vie du dragon et de ses acolytes. Je sais à qui j'ai affaire, je les aurai tous, les uns après les autres, et je débarrasserai le pays de ce monstre. Là-dessus, il prit un petit sac de toile dans lequel il glissa quelques mystérieux objets.



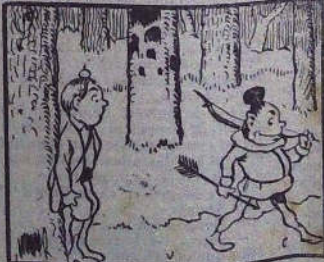
8. S'étant mis en route et arrivé à mi-côte des Kragou, il entendit un cri lugubre, sorte de gémissement qui le fit frémir. Cette plainte paraissait sortir d'un tronc d'arbre pourri : soudain le cri devint plus aigu et Youenn aperçut, émergeant du tronc, une immense plume de paon dont l'œil regardait curieusement.



9. Youenn ne bougea pas et attendit. Un troisième cri se fit entendre et une tête apparut, tel un diable sortant d'une boîte à surprise. C'était le main Fistoullig qui se faisait connaître à l'étranger.



10. Je veux passer, dit Youenn au main qui essayait de lui barrer la route. - Tu connais les conditions, répondit Fistoullig, j'ai une condition. Je suis l'être le plus ardu de la contrée. Pour te laisser continuer la route, il faut que tu me dépenses en adresse. Sans quoi une flèche de mon arc, piquée dans tes reins te fera rebrousser chemin.



11. Soit dit Youenn, j'accepte le défi. Luttons d'adresse. Le main plaça Youenn debout au pied d'un arbre et lui mit sur la tête une prune verte. - Je vais faire plus fort que Guillaume Tell, dit-il, le Suisse a transpercé une pomme à vingt pas, moi je vais transpercer une prune.



12. Et comme il l'avait dit, la flèche lancée par le main, traversa la prune. - Hé thé ! dit Youenn, le gaillard est adroit... il va me donner du fil à retordre. Mais Youenn ne se frappa pas pour cela.

(à suivre)

O lo lè
vous annonce :
un Concours
facile et attrayant
Un grand film inédit :
La vie d'un
Corsaire
(entièrement illustré)
Un dessin animé
breton :
Veïg et
Kor rig



- Monsieur m'a chargé de vous dire qu'il n'est pas là. - C'est bon ! Dites-lui de ma part que je ne suis pas venu non plus.

Une lettre urgente

— La soirée était commencée depuis sa grande semaine. Livrés à eux-mêmes, Hervé, Alan, Anne et Pol de Coatmennez réunissaient ensemble des événements aussi et plus soûlés sur la margelle de pierre grise de l'étang, occupés à regarder sauter les carpes.

— Nous sommes bien calmes ici, dit Hervé, un grand garçon de quatorze ans, lucide avec des yeux clairs. Nous devrions faire quelques choses.

— Que veux-tu que nous fassions? Les bûches sont rentrées et le bûche noir n'est pas encore bon à couper. Je suis bien fêlé au soleil, dit Alan.

— Tu aurais dû naître lézard! et Hervé enverra une amicale bordure à son jeune frère qui, sans diablerie remonter, l'encaissa philosophiquement.

Alan, bon garçon, réjouit et flegmatique n'avait rien à dire que pour aller voir ses chèvres. En commun, Hervé et lui n'avaient que ce goût héréditaire et le regard droit de leurs yeux clairs.

Hervé insista :



— Pol, Alan, Anne et Hervé de Coatmennez consistaient ensemble

— Pense à ceux qui se battent ! il n'y a plus personne dans les fermes et nous sommes ici trois garçons solides...

A ce moment Philomène la vieille cuisinière arriva brandissant une enveloppe :

— Monsieur Hervé, voici une lettre que le commis de la poste est venu lui-même envoyer.

Hervé prit l'enveloppe et l'ouvrit devant Philomène scandalisée :

— Monsieur avait dit de faire suivre le courrier.

Mais les lettres ne vont plus, dit Anne sagement, d'ailleurs c'est écrit urgent.

— Et c'est bien le cas de dire urgente nos cousins Allard sont arrivés à Quintin et attendent que nous allions les chercher.

— A Quintin cria la bonne effrayée. Mais comment aller les chercher?

— Il faut les prévenir de se rendre à Corlay même.

C'est bien ennuyeux qu'ils viennent ici, constata Anne mélancoliquement.

— Que tu es donc sotte ma pauvre fille, reprit Hervé avec une fraternelle franchise. Ils ne sont pas si terribles que cela ! Ce sont des réfugiés qu'il faut accueillir, le pire c'est que nos parents ne sont pas là, alors c'est moi qui serai responsable de tout !

Le plus pressé est maintenant de tout préparer : Genevieve couchera dans la chambre d'Anne et l'on peut mettre un lit pour Philippe dans celle de Pol. Je vais moi-même prendre ma bécanne et aller à Quintin leur dire de prendre le car.

Cependant, Hervé et ses frères et sœur discutèrent pour savoir s'il fallait tenter d'avertir leurs parents.

— A quoi bon, conclut Hervé, puisqu'ils ne recevront pas nos lettres et d'ailleurs, si elle savait, Maman s'inquiéterait ; heureusement encore qu'elle a emmené avec elle les jumeaux tout de même, je voudrais bien ne pas être l'aîné.

Il savait que ses parents, partis soigner leur sœur et belle-sœur blâchés en Hollan-



Roman inédit de G. DANIO

de par les événements ne pourraient remplir de suite. Bien des choses imprévues pourraient survenir avant leur retour.

Il était tard, plus de huit heures. Hervé était rentré depuis un peu de temps déjà, quand les quatre Coatmennez, réunis sur la terrasse, attendaient au loin le wagon léger d'Hervé, puis virent la voiture aux roues caoutchoutées qui amenait leurs cousins.

— Très, dit Hervé, l'air de l'annémont incontestable du Manoir La Duchesse Anne y est venue coucher pendant son pèlerinage au Folgoat !

— La duchesse Anne ? interrogea Philippe.

— Pol, scandalisé de tant d'ignorance, répondit d'une voix posante :

— La Duchesse Anne ? mais c'est Anne de Bretagne !

Genevieve cependant, s'était intéressée. Anne de Bretagne, une reine de France, avait visité le manoir où ses ancêtres, à elle, Genevieve Allard, avaient vécu, quelle histoire à raconter plus tard à ses amis de cours :

— Chez mon Oncle, le marquis de Coatmennez, de titre était un caducéon tout graffeur de Genevieve chez mon Oncle, quand nous y étions réfugiés, je couchais dans la chambre de la Reine Anne. Dis tout doucement, comme sans y penser, d'un petit air négligent, cela ferait très laïc.

Elle regardait la salle à manger avec une satisfaction un peu condamnatoire et demanda :

— Est-ce dans la chambre de la reine Anne que je vais coucher?

Anne éclata de rire :

— Bien sûr que non ! la chambre de la Duchesse Anne n'est pas pour les enfants ! personne n'y couche, sauf en cérémonie ; l'évêque par exemple, quand il est venu l'année dernière pendant les réparations du presbytère. Mais demain je vous la montrerai.

Pendant ce temps, Philippe s'était à peu près endormi et se penchait de façon assez loufoïque vers son assiette vide.

Hervé s'en aperçut :

— Philippe dort, Genevieve doit être fatiguée, mieux vaut monter.

Anne se leva et prit une lampe. Tous la suivirent ; Hervé et Alan montrant le chemin par le grand escalier de pierre et les étroits

couloirs sombres. Ils s'arrêtèrent devant une porte petite en rouge sombre.

— Ici c'est la chambre d'Anne, la votre Genevieve. Bonne nuit.

La porte se referma et Genevieve se trouva seule avec Anne pendant un long de quelques heures, étonnée de le bruit des pas de Philippe et de son cousin. Le choc d'une porte que l'on ferme sans précaution et enfin le seul murmure d'un pas étonné.

Les deux filles furent une condition, si Genevieve était lasse par son voyage, Anne l'était aussi d'une journée au grand air ; pourtant avant de se mettre au lit, elle s'agrippa à la poignée pour dire une courte mais ferme prière.

Illustrations de LE RALLIC

Des bruits étranges

La lumière éteinte, un dernier bonsoir échangé, Anne se trouva vers le mur et s'endormit, bercée par les bruits familiers. Le vent dans la cheminée, les chuchotements au loin dans le bois, répondant aux regards et aux pressentiments, les aboiements prolongés des chiens de garde. Genevieve, elle, ne pouvait dormir.

Tous ces bruits semblaient l'envelopper d'une atmosphère étrange et d'une crainte indéfinie. La silhouette indistincte des meubles massifs, les espaces d'ombre qu'elle venait entre elle et le mur, soulignés par des points de lumière vaguement lumineuse, laissant sous la très faible lumière glissant de la fenêtre, tout l'assombrir pour la croire dans cet état de pénible anxiété qui précède immédiatement le peur.

Anne dormait, sa respiration égale, son bruit que put sentir Genevieve, semblait s'élever encore davantage et rendre plus tangible sa solitude en ce château isolé.

Un bruit léger, faiblement perceptible, se fit entendre, sa résolution de ne pas éveiller Anne s'échoua peu à peu. Le bruit s'enflait comme un ouragan grondant, il lui semblait voir autour d'elle les rideaux bouger lentement, les ombres paraître palpiter d'une vie insensée, tandis que des coups menus et tenaces cherchaient la cloison.

N'y tenant plus d'une voix que la peur enfin déchaînée assourdissant, elle appela :

— Anne, Anne!



..La Duchesse Anne vint à Coatmennez..

Le Messager de Minuit

— Toc ! Toc ! Qui frappe à la fenêtre ? Nola lève les yeux et sourit. Celui qui frappe, c'est son ami le pigeon un pigeon à la gorge émeraude, aux gros yeux ronds couleur de rubis.

— Viens, dit Nola en entr'ouvrant la lucarne. Tu passeras la nuit avec nous.

Le pigeon entre. D'où vient-il ? On ne sait. Son royaume, ce sont les toitures de la maison. Tous les soirs il vient nicher, et souvent frappe aux vitres dans l'espoir d'une miette de pain. Il connaît bien Nola, c'est sa grande amie.

— Mon pauvre Koulmig ! s'écria la petite fille, soudainement heureuse de cette visite.

Et comme à un confident elle lui conte sa peine, ses inquiétudes, tandis que le pigeon l'écoute, semble la comprendre, puis subitement lassé, cède à ses paupières et s'endort.

Mais Nola ne peut pas dormir. Noël l'inquiète, la tourmente. Elle regarde de nouveau à travers les vitres, la nuit froide. Ah ! si le Mabis Jesus connaissait leur détresse, il aurait sans doute pitié. Mais comment le prévenir ?

Si elle écrivait au Mabis Jesus, qui sait ? Oh ! elle n'est pas exigeante... un rien pour le petit Mikael... une orange ou un gâteau aux raisins, un jouet de vingt sous !

Décidée, elle allume une bougie, et sur un bout de papier, elle griffonne maladroitement une supplique. Sa lettre est naïve, tendre, comme son âme. Elle explique sa détresse, implore, supplie... Puis, ayant mis son adresse bien en évidence, elle cache sa lettre.

Mais où l'adresser ? « Mabis Jesus, au ciel », c'est vague, le ciel est immense... Que faire ?

Elle passe un fil dans la lettre et la suspend au cou de Koulmig qui docilement se laisse faire, comme s'il comprenait la mission qu'on lui confie.

Le matin est venu. Nola soulève le vastias, et avec émotion, s'assurant que la lettre est bien attachée, glisse l'oiseau sur le toit.

— Koulmig, supplie-t-elle, va chez le Mabis Jesus et supplie-le pour moi ! Et soudain, il prend son vol à travers la forêt des cheminées...

Toc ! Toc ! contre une vitre : c'est le pigeon qui frappe à une grande fenêtre donnant sur le balcon d'un vaste immeuble...

Tous les jours, au coup de midi, il vient à réclamer sa part de mie, qu'une jeune fille prend au cœur d'un pain doré.

— Annaig, voilà ton pigeon, dit M. Guennégan. Il n'oublie point l'heure d'ouvrir-lui la fenêtre !

— Comme il est beau notre pigeon ! Celui-ci gonfle sa gorge. C'est alors qu'Annaig aperçoit la lettre.

— Oh ! lui-elle, papa, regarde !

Curieux, M. Guennégan s'approche. Il prend le pigeon qui se laisse faire et semble même lui dire : C'est pour toi. Il regarde l'adresse : « Au Mabis Jesus, dans le ciel ».

Tout de naïveté l'émeut et le rend pensif. Délicatement, il détache la lettre du cou du pigeon, qui alors joyeusement bat des ailes, comme satisfait d'avoir rempli sa mission.

— Qu'est-ce que c'est, papa ? interroge Annaig.

— Tiens, ma fille, lis !

— Papa, dit-elle avec émotion, il faut faire quelque chose.

— J'y pense, ma petite fille, répondit M. Guennégan en souriant.

La nuit est froide, et dans la mansarde il n'y a toujours pas de feu. Comme la veille, Nola grelotte en rassurant le petit Mikael qui murmure :

— As-tu mis mes sabots près du

pigeon ? Je suis sûr que le Mabis Jesus viendra ; mets aussi les sabots, toi !

Toc ! Toc ! C'est le pigeon qui rentre, le pigeon messager qui revient des pratiques du ciel.

— As-tu porté ma lettre ? questionne Nola tremblante en regardant vivement le cou de la bête. Le pigeon bat des ailes et le cœur de la petite fille se gonfle d'espoir...

Mais les heures s'avancent et rien... Bientôt minuit va sonner, les sabots vont se garnir, et peu à peu Nola sent sa désillusion grandir... Sûrement le Mabis Jesus ne viendra pas.

Minuit, voici minuit. C'est l'heure où il passe avec sa boîte pleine de jouets. Minuit est sonné et il n'est pas venu.

Mais soudain, dans l'oscillier elle croit entendre un pas hésitant. On frappe. Son cœur bondit et elle murmure légèrement effrayée :

— Qui est là ?

— C'est moi ! l'envoyé du Mabis Jesus.

Ses mains tremblantes ne trouvent plus le bois tant le pied lui fait mal. C'est donc vrai, ce brave pigeon a remis sa lettre au Mabis Jesus. Elle ouvre un homme à la barbe blanche, vêtu et coiffé de fourrures, apparaît.

— As-tu mis mes sabots près du

★ LES BELLES TRADITIONS DE NOËL ★

Les Kouignou-Pellgent.

La Fête de Noël en Basse-Bretagne est aussi celle des *gwaestell* en Cornouaille et des *kouignou* dans le Léon, c'est-à-dire la fête des gâteaux.

Dans plusieurs paroisses du Léon, il existait autrefois une coutume amusante : en attendant la Messe de Minuit on mangeait des gâteaux, nommés *kouignou Pellgent*, ou encore appelés *kouignou ler* (gâteaux de cuir) parce qu'ils étaient d'une consistance très ferme. Comme dans le gâteau des Rois on y cachait une fève.

Ce qui faisait la curiosité et l'attrait de ces *Kouignou* c'est que chaque convive en « arrachait » sa part au hasard ! Heureux celui qui en avait un gros morceau et tant pis pour les autres ! Mais celui qui trouvait la fève devait payer le gâteau entier !!!

Les assistants à la Messe de Minuit (en breton *Pellgent*) ne rentraient jamais sans avoir acheté quelques gâteaux qu'ils offraient à ceux restés à la maison...

Et le lendemain, à leur réveil, les enfants trouvaient sur leur oreiller leur part de Kouignou Nedeleg.

Cette tradition existe toujours et ressemble à celle des Pays-Bas dont nous parlons plus loin.

Les Chanteurs de Noël.

En Haute Cornouaille, à l'époque de Noël et particulièrement dans la nuit du 31 Décembre au 1^{er} Janvier, des groupes de chanteurs allaient jadis de village en village, s'arrêtant sur le seuil des maisons pour demander au maître du logis la permission de chanter :

Mar d'och kontant ni a gano,
Ha mar n'och ket ni a davo !

(Si vous êtes content nous chanterons, et si vous ne l'êtes pas nous tairons.)

Naturellement on acquiescait de bon cœur ; alors par leur chant, ils expliquaient le motif de leur visite :

Ni zo daou baourkez kaner
Deuz he noez da bourmen
Vit enori r Mabig Jezuz,
Hervez al lezenn ansien !

(Nous sommes deux pauvres chanteurs venus cette nuit nous promener, pour honorer l'Enfant-Jésus, selon la loi ancienne...)

Et ils poursuivaient leur *gwerz* toute imprégnée d'esprit chrétien. Après avoir chanté sur le seuil ils demandaient à être introduits et avant de s'asseoir au coin du feu, ils offraient leurs vœux à toute la maisonnée, toujours par des chants bretons :



Dans les Pays du Nord : La visite de Saint-Nicolas

Eur bloavez mat a hetomp d'ec'h
Eur bloavez mat digant Doue
Ar Baradoz fin ho pubez,
Mar deo-se bolontez Doue !

(Une bonne année nous vous souhaitons, une bonne année de la part de Dieu, le Paradis à la fin de votre vie, si ainsi c'est la volonté de Dieu.)

L'Arbre de Noël.

En Alsace et en Allemagne, Noël est une très grande fête. Que l'on soit à la ville ou à la campagne, chaque maison possède l'arbre traditionnel de Noël, le garni de friandises et le constellé d'une multitude de petites bougies. Au pied de l'arbre on dépose la Crèche dont chaque personnage est l'œuvre de l'un des membres de la famille ! On a passé tant de longues veillées d'hiver à tisser dans le bois l'Enfant-Jésus, la

Sainte-Vierge, Saint-Joseph, les Bergers, leurs troupeaux, puis les Rois mages chevauchant encore sur les routes...

Les enfants attendent le soir de Noël bien impatiemment, car jusqu'à ce moment là ils n'ont pas encore vu le merveilleux sapin et la Crèche. Le dîner terminé, toute la famille pénètre enfin dans la salle et l'on entoure le sapin tout illuminé pour chanter en chœur les cantiques appris pendant l'Avent.

Bientôt « l'Enfant de Noël » apparaît sous les traits d'une fillette revêtue de sa parure de Première Communiant pour partager avec les enfants présents les friandises alléchantes du bel arbre.

Puis toutes les familles vont se rendre à la Messe de Minuit guidées par les innombrables bougies dont ils ont

garni d'autres sapins, ceux-là plantés aux portes des logis.

Dans les villes où les maisons sont proches les unes des autres, cette lumineuse tradition semble vous transporter dans un monde féérique tout peuplé de lumières, de cloches, de mélodies et de mystère !

Les gâteaux de raisins

et Saint Nicolas

En Flandre, en Belgique et dans les Pays-Bas l'arbre de Noël est moins connu... Mais on y trouve d'autres traditions très belles elles aussi :

Il est d'usage par exemple, de faire des gâteaux ayant la forme d'un enfant emmaillotté rappelant le Petit Jésus. Ils contiennent des raisins de Grèce, et on en fait à l'occasion de Noël, un emploi tellement considérable, que jusqu'ici les Pays-Bas organisèrent un convoi spécial de navires marchands pour assurer le transport de ces raisins destinés à la Hollande, à la Belgique et à la Flandre.

Il n'est pas un enfant qui ne reçoive son gâteau offert par ses parents ou bien par ses parrain et marraine.

Il n'est nullement question de mettre les sabots dans la cheminée, le Petit Jésus n'étant pas connu d'eux... dans son rôle de distributeur de jouets et de friandises.

Voilà un Noël bien maigre et bien triste, pensez-vous peut-être ! N'en croyez rien ! Les petits Flamands et les petits Hollandais, tous les enfants des pays du Nord reçoivent cependant des cadeaux, mais c'est le grand Saint-Nicolas, qui remplit la fonction du Petit Jésus chez eux ! Aussi voilà pourquoi sa fête est si célèbre, si populaire dans ces contrées. Ce jour-là, le 6 décembre, véritable fête nationale des enfants, on met les sabots dans les cheminées et l'on suspend les bas au pied du lit...

Et le soir répondant aux rêves merveilleux des enfants, le grand Saint Nicolas remplit sabots et bas de cadeaux de toutes sortes pour les petits et les... grands, en souriant avec bonté dans sa barbe blanche !

En Finlande, l'on donne aux enfants des gâteaux appelés *Kerstkoeken*, dont on annonçait autrefois la cuisson au son de la trompe.

En Pologne, il est d'usage de ne rien manger durant toute la journée du 24 Décembre, jusqu'à l'apparition de la première étoile.



LE MESSAGER DE MINUIT (fin)

— C'est toi, Nolaig, dit-il, et où est le petit Mikael ?

— Venez, murmure-t-elle, toute confuse en le menant au petit lit où grelotte l'enfant.

L'envoyé du Mabig Jesus le considère avec émotion, examine la misère de la chambre, reconnaît le pigeon qui gonfle son jabot...

— Ce pigeon est donc à toi ? questionne-t-elle.

— Non, réplique Nola. C'est mon ami seulement, il habite la nuit noire tout, et lorsque l'hiver est rude, il vient nicher ici.

— Où est ta mère ?

— On l'a emmenée à l'Hôtel-Dieu ! Aors de sa bouppéande, le messager du Mabig Jesus tira des boîtes et encore des boîtes. Avec émotion, Nola reconnaît des jouets, des oranges, des habits chauds.

— Ce s'est pas pour nous tout cela, murmure-t-elle.

— C'est pour vous, mes enfants.

— Oh ! Tout de même !

— Mais ce n'est pas tout, reprend-elle ; habille ton frère et viens.

— Où cela ? Dans le ciel ?

Nola éveille Mikael étonné, qui s'écrie : « C'est bien lui, Nola, tu sais, le le reconnais, je l'ai vu dans mon rêve. »

Ils descendent maintenant derrière l'envoyé du Mabig Jesus.

A la porte... une vaste automobile les attend et les emmène vers une destination inconnue.

La voiture s'arrête : une grande porte s'ouvre, et au bout d'un escalier, c'est l'illumination d'un vaste appartement. Une jeune fille se précipite vers les enfants et les fait entrer.

C'est Noël ! Noël ! Des églises les gens sortent réconfortés et recueillis.

Nola débordante de joie se jette dans les bras d'Anoaig, tandis que le petit Mikael tend ses menottes devant l'âtre où flambent les bûches, et que Koulmig gonfle son jabot, comme s'il savait que grâce à lui deux petits enfants pauvres auront un joyeux Noël.

Dezitec'ho bezec.

Tad-koz Erwan
oblige **Tonton Yann**
à vous faire une belle Surprise !
Laquelle ?

Le prochain N° vous le dira

LA VOIX DU VIEUX SAPIN



Au temps jadis vivait en paix la pauvre famille d'un bûcheron. Les jours passaient après les jours, remplis d'humbles devoirs ; lorsqu'un soir d'automne le père Le Mouel eut un gros émoi ; dans le silence de la forêt, un arbre élevait la voix et s'écriait : « Quand donc finiras-tu de meurtrir mes sujets Je suis le Dieu de la forêt, crains ma colère ! » Béat, Le Mouel contempla le chêne-liège. « J'agis sans haine, vous

le savez, Seigneur, et seulement pour nourrir ma famille ; que faut-il donc que je fasse ? »

« Paie-moi la dime, je fermerai les yeux ; si tu veux échapper au trépas dépose à mon pied la moitié de ton gain tu entends ! » Le Mouel, écarquillant les yeux, cherchait en vain à découvrir un homme dans les branches ; mais l'arbre n'était bel et bien qu'un arbre... qui parlait. Du moins, le croyait-il. En



résiste, c'était, carapaçonné de liège, un être habilement couronné de branches et qu'occupait, provisoirement un bandit.

Hoel, fils du candide bûcheron, com prit qu'il y avait là une ruse et qu'un voleur tentait d'abuser de la naïveté paternelle. Pensant avec raison que l'honneur, traqué sans doute n'habitait l'arbre que le jour et consacrait la nuit à de plus fructueuses besognes,

Hoel, certain soir tout argenté de lune, ayant découvert l'entrée de l'arbre-factice, s'y introduisit sans verve.

L'arbre était léger à porter comme un rêve d'amour. Dans la nuit douce, Hoel marchait sans bruit, méditant d'amener le chêne devant la hutte paternelle pour convaincre Le Mouel de sa crédulité.

Mais il se heurta dans l'ombre à des



hommes d'armes que ce prodige mouvant mit en fuite.

Hoel et son fragile esquif furent précipités dans le fleuve. Sans trop de crainte ni de péril, ils suivirent le fil de l'eau, l'un portant l'autre quand Hoel s'aperçut qu'une troupe en armes cernait le château du seigneur. Les assaillants étaient innombrables.

Les assiégés peu nombreux. Hoel eut l'idée alors de tenter d'aborder à la

seigneurie voisine pour demander du renfort. La garnison arriva fort à propos pour sauver le seigneur en peine et découvrir les agresseurs. On apprêta fort l'adroite conduite du jeune homme que le seigneur retint comme écuyer. La famille du pauvre Le Mouel connut dès lors d'heureux jours. Quant au dieu de la forêt qui avait perdu sa retraite, il chercha ailleurs d'autres dupes.

UNE GRANDE & BELLE HISTOIRE : celle de notre Bretagne.



5. — Un autre grand chef breton fut Judikael, qui était roi d'une partie de la Bretagne : la Domnonée. Pour sa vaillance et sa bonté, on l'avait surnommé le roi au cœur d'or et au bras d'acier. On raconte qu'un jour, le Roi revenant de la chasse, rencontra un misérable lépreux qui suppliait les passants de l'aider à traverser la rivière. Son aspect répugnant écartait de lui toute aide charitable. Les soldats de Judikael eux-mêmes détournaient la tête, mais le roi breton, plein de compassion, descendit de sa monture... Il prit le lépreux sur ses épaules et le transporta sur l'autre rive.



Lorsque sur la berge Judikael déposa le lépreux, les traits de celui-ci se transfigurèrent... Son corps devint d'une beauté lumineuse... Profondément ému, le chef breton reconnut en lui le Christ qui avait voulu ainsi l'éprouver. Il bénit le roi et en lui toute la Bretagne. Après avoir assuré la paix à son pays, sentant sa tâche terminée, Judikael se retira dans un monastère. A sa mort le peuple breton le proclama saint et le rangea parmi les grands patrons de la Bretagne.



La Légende de l'Arbre de Noël

Soudain elle entendit des cris plaintifs. « On dirait un petit enfant qui pleure », se dit-elle en se tournant vers l'endroit d'où venait le bruit. A son grand étonnement elle vit un bébé, beau comme elle n'en avait jamais vu, couché sur la terre froide et dure, sous un petit sapin. Erna s'agenouilla à ses pieds, le contempla et le caressa : le bébé cessa de pleurer et lui tendit ses petites mains roses. — « Je ne puis le laisser là, le pauvre amour ; je vais l'emmener chez nous... mais je ne sais si on pourra le nourrir car papa et maman ont déjà beaucoup de mal à nous élever tous. Qu'importe, quand il y en a pour neuf, il y en a pour dix !... »

Lorsque sa mère vit le bel enfant que lui présentait Erna, elle s'écria : « Comme il est mignon ! C'est peut-être le Petit Jésus qui nous est envoyé. » On lui prépara un berceau près de l'âtre et les enfants du bûcheron furent heureux de s'amuser avec le bébé inconnu qui riait de tout son cœur surtout lorsque Erna venait auprès de lui.

Le lendemain matin, Erna se leva la première et courut aussitôt au berceau. Quelle ne fut pas sa surprise en constatant qu'il était... vide ! « Maman, s'écria-t-elle, viens vite. Le Petit Enfant a disparu... C'était peut-être le Petit Jésus ! »

L'après-midi de ce jour, Erna alla comme d'habitude porter la collation à son père ; lorsqu'elle rentra la nuit tombait. Soudain, une lueur éclatante l'éblouit : le sapin sous lequel elle avait trouvé le bébé la veille, était étincelant et ses branches étaient couvertes de petites lumières qui scintillaient dans la nuit.

Très émue, la petite Erna s'agenouilla au pied du sapin et remercia le petit Jésus d'avoir donné à sa famille la joie de sa visite.

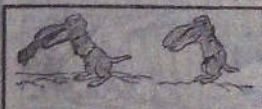
En souvenir de ce premier arbre de Noël, tous les parents d'Erna dressèrent un arbre semblable dans leur humble chaumière.

Les enfants le décoraient, l'illuminaient et quand ils avaient été travailleurs et sages, leurs parents y ajoutaient des friandises.

Erna et ses frères devenus grands eurent à leur tour des enfants ; ils continuèrent alors cette jolie coutume et c'est ainsi que peu à peu l'arbre de Noël rappela partout le souvenir de la visite de l'Enfant-Jésus dans une pauvre famille. Selon les pays et les régions d'autres coutumes s'y ajoutèrent pour la plus grande joie des enfants en la belle et joyeuse nuit de Noël.

Gwenn.

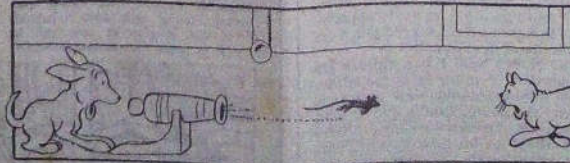
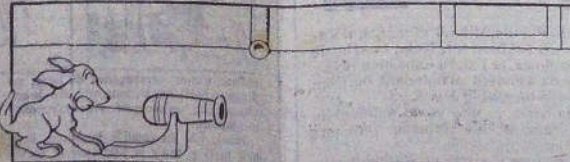
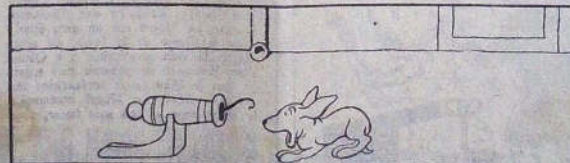
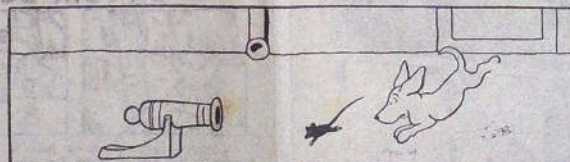
La belette, la souris et le soulier



PHOSCAO
EXQUIS DÉJEUNER
Puissant reconstituant
A. Dardanne et fils - Paris

Imprimerie de Lecoq, Landernec

Le coin de Coutouig

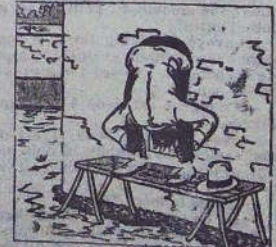


La Gérante : Mlle VERA DE BELLAING.

L'ASTUCIEUX ACROBATE



— Où le colleur d'affiches avait-il donc la tête ?



— 111

POUR NOËL
Abonnez un enfant à Olo le

1 an : 17fr. 6 mois : 9fr.
(Règlement par mandat-cartes)



O LO LÊ



RÉDACTION-ADMINISTRATION
Editions du Léon
Landerneau Finistère

JOURNAL ILLUSTRE DES PETITS BRETONS

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Directrice : Mme Vela de BELLAING

ABONNEMENT :
1 an : 17 francs
6 mois : 9 francs

LE DRAGON DU MENEZ ARÉ par Benjamin RABIER



13. Youenn dit à Pistoulk: - Mon petit tu es très habile, j'en conviens, mais je serai plus fort que toi. Tu as transpercé une prune à vingt pas, moi je transpercerai cette cerise. - Pourquoi fit le nain, je voudrais bien voir cela.



14. Youenn invita son adversaire à se tenir debout au pied d'un arbre. Il lui plaça sur sa coiffure une cerise qu'il tira de son sac. Ce qui ne fut pas aisé, car Pistoulk possédait un chignon de cheveux sur le sommet de la tête. Le fruit tint néanmoins en équilibre sur la tête du nain et Youenn compta les vingt pas.



15. Youenn vint longuement et lança la flèche. La cerise fut éparpillée, mais la flèche traversant le chignon du nain s'enfonça de vingt centimètres dans l'arbre. Ceci ne qu'avait pensé Youenn qui était d'une adresse à l'en. Pistoulk, fixé à l'arbre, poussa des cris de poisson.



16. Il essaya d'arracher la flèche, il ne put arriver qu'à la briser et le moindre mouvement qu'il faisait pour se tirer de sa terrible position lui arrachait des cris de douleur. - Kennavo, monsieur Pistoulk, bien des choses chez vous, dit Youenn, en saluant le nain et en continuant sa route.



17. Le vaillant garçon marcha toute la journée, et la nuit le surprit au coin d'un bois. Il déposa près de lui son précieux petit sac de toile et s'allongea sur la mousse ou bientôt il s'endormit. Le lendemain matin, après ce sommeil salutaire, il se réveilla frais et dispos.



18. Il se leva, alla faire ses ablutions à une petite rivière et se remit en chemin. Tout à coup, son attention fut attirée par trois grands anneaux qui gisaient sur la crête d'un rapide de terrain, et en même temps, il entendit un sifflement pareil à celui d'une arène.

(à suivre)

Notre premier Concours

Voulez-vous donner et écrire dans "O LO LÊ" ?

Participez à notre double concours attrayant et facile:

1. CONCOURS DE DESSINS. Il s'agit de faire un dessin à la plume ou au pinceau, représentant un sujet dû à votre imagination ou un croquis pris sur le vif accompagné d'une légende, en français ou en breton, à votre choix. Mais faites bien attention: les imitations, copies ou décalques seront rigoureusement écartés.

2. CONCOURS DE CONTES. Rédigez vous-même une histoire inédite, ou écrivez un conte populaire breton que vous aurez entendu (en français, en breton, ou en gallo).

AVIS IMPORTANT. - Joignez à l'envoi son adresse exacte, et son âge, sans oublier les bons qui à partir de ce N° paraîtront jusqu'à la date de clôture du Concours: il y aura 5 bons. Les envois qui n'auront pas ces bons seront éliminés.

En voici aux Prix:

1^{er} Dessin et un Conte choisis

1 stylo d'une valeur de 100 fr. (pour les garçons)

1 belle poupée bretonne (pour les filles)

2^e PRIX: stylo d'une valeur de 60 fr. - 1 bijou breton en argent

3^e PRIX: 1 belle boîte de papier à lettres breton aux initiales des lauréats.

4^e PRIX: 1 coffret de cartes de visite catégoriques.

Tous les autres contes et dessins retenus par le jury et qui seront également publiés recevront UN JOLI COFFRET DE CARTES DE VISITE "O LO LÊ".

Et maintenant, bon courage et au travail.

LE MYSTÈRE DU REDER MOR



Le Reder Mor devait quitter Rio de Janeiro pour l'Europe, avec un chargement de perles, de diamants et de rubis. Le capitaine Tremintin propriétaire du navire, avait fait laide de son second Dorval, choisi l'équipage avec soin.

Mais, au moment du départ, la plupart des hommes manquèrent à l'appel.

Tremintin dut compléter son équipage avec des matelots inconnus car il ne pouvait attendre.

En plein Atlantique se déroula une scène que la vigilance des deux officiers ne put prévenir. Les marins embarqués les derniers se ruèrent sur le reste de l'équipage et le massacrèrent. Tremintin périt. Dorval eut subi le même sort si un des matelots n'eût fait remarquer qu'il était à présent le seul marin qui sut faire le point et lire exactement les cartes marines. On le garda donc prisonnier.

Le chef des matins se présenta à lui « José Galgado l dit-il en saluant. J'ai appris que le Reder-Mor transporte des pierres précieuses et j'ai décidé de m'emparer de lui. Le garçon de calest ou se réunissaient les marins leur a versé un pariement. Forcé vous a été de recruter d'autres marins et j'étais là tout près avec mes hommes. Nous allons aborder dans un coin que je connais et là, nous vous laisserons ligoté dans la cabine et l'on finira par vous découvrir tôt ou tard. Sinon, vous irez régaler les poissons. »

« Au regard de José Galgado, Dorval comprit qu'il serait supprimé dans les deux cas », mais un faible espoir restait d'être secouru par un navire et il accepta le marché. Le bandit le suivit sur le pont, revolver en main et Dorval donna ses ordres aux matins pour la manœuvre.

Mais comme ils étaient en vue d'un petit îlot perdu, dangereux à cause des roches sous-marines, les brigands ne furent pas assez habiles pour empêcher le bateau de toucher, et une voie d'eau se déclara. Dorval fit avancer le schooner et l'échoua sur un fond de sable.

Fort dépité, José décida qu'on réparait l'avarie n'importe comment. La nuit vint, les bandits laissèrent un homme de garde sur le pont. Vers minuit, un cri terrible retentit. Tous montèrent et constatèrent la disparition de leur camarade. Quelques algues mouillées étaient éparpillées sur le pont. Grande fut la frayeur des bandits. Le diable lui-même ou quelque inconnu de fîlôt était-il venu enlever Paséo, l'homme de garde ?

A l'aube, Dorval y envoya quatre hommes qui revinrent bientôt: l'îlot était désert et nul être humain ne s'y cachait. Paséo avait dû se précipiter à la mer

dans un accès de folie alcoolique.

Le soir, on laissa un homme de garde sur le pont et l'on se coucha. Il n'y eut point de cri cette nuit-là, mais le lendemain l'homme avait disparu.

Quelques matins juchés encore le pont. Alors une pensée vint aux bandits terrifiés: un monstre marin venait toutes les nuits se repaître de l'un des leurs.

« Voyons, dit Dorval, certes, une preuve peut saisir et tuer un homme, mais comment monterait-elle sur le pont du schooner ? »

Il faut ce soir veiller ici tous...

« Non ! non ! hurlèrent les bandits. Personne ne sera de veille ! » Il fut impossible de décider ces hommes du Sud, superstitieux, à remonter sur le pont le soir. Ils n'étaient plus du reste que six.

« José, dit Dorval, vous êtes un misérable mais vous êtes brave. Veillez-vous avec moi ? - Oui » répondit José. Et il s'arma d'un revolver et d'un poignard. Il ne donna qu'un couteau à Dorval et tous deux s'assirent se tournant le dos, pour surveiller tout le bâtiment. Dorval avait fait poser autour d'eux des bouteilles vides; si quelque ennemi s'approchait sans bruit, il heurterait forcément les bouteilles. « Couvrons le falot d'un bout de toile, dit José, pour donner confiance à Pennemo. »

L'obscurité fut faite. Soudain Dorval crut sentir le mat trembler. Il s'en éloigna d'un bond et allait avertir José, lorsque ce dernier poussa un cri et s'abattit sur le pont. Le falot, sous son voile, fut écarté. Il y eut dans l'ombre une lutte... Dorval trappa de toute sa force dans une masse sombre, gigantesque et informe... Le couteau s'enfonça mais aucun cri ne suivit cette action.

(Suite page 2)



Les Loups de Coatmenez

Roman inédit de DANIO

Illustrations de LE RALLIC

Résumé du chapitre précédent. Nous sommes en septembre 1909. Hervé, Alan, Anne et Flori de Coatmenez, dont les parents ont émigré en Hollande par les événements, rejoignent leurs cousins de Paris, Geneviève et Bernard Allard, qui viennent se réfugier en Bretagne.

Geneviève couche dans sa seule chambre qu'Anne, sa première amie. Coatmenez est troublée par des bruits étranges, et il lui semble voir partout des yeux tout noirs, des ombres à guigner dans l'ombre. Finalement, à l'instinct plus pressé de peur, elle appelle à sa qui dort paisiblement.

— Anne ne répondit pas, Geneviève insista, les allumettes étaient près de sa cousine, elle voulait voir de la lumière qui écarterait toutes ces ombres hostiles et irritantes.

— Anne ! Anne !

— Anne se dressa dans son lit :

— Que veux-tu ?

— Ce bruit, entendus-tu ? J'ai peur !

— Anne complètement réveillée écoutait, pas trop rassurée :

— Je dis que ce sont des souris ou des rats et au dehors il y a de chouettes et peut-être un hibou.

— Veux-tu allumer ?

— Ce ne servira à rien.

— Pourtant, charitablement elle craqua une allumette, une petite lueur fragile faucha l'obscurité, puis la bougie brilla d'un éclat plus stable et les deux cousines purent se voir assises dans leurs grands lits, un peu pâles toutes deux.

Le bruit monotone continuait très doux, presque imperceptible, Anne frissonna :

— Ce sont des souris.

Geneviève n'avait jamais rien entendu de semblable, Anne finit par penser que c'était peut-être des revenants !

— Anne, tais-toi, j'ai trop peur !

— J'ai peur.

— Moi aussi un peu, avoua Anne en frissonnant.

— Veux-tu que j'aillie dans ton lit ?

— Viens vite.

Rassemblant tout son courage, Geneviève sauta de son lit et se glissa dans celui de sa cousine ; elles commencèrent d'abord à rêcher leur chapelier, et finalement elles s'endormirent l'une près de l'autre, Geneviève mêlant ses boucles brunes et soyeuses aux mèches blondes et échevelées de sa cousine.

Les premiers exploits de Philippe

Le soleil clair d'un matin déjà chaud glissait dans la chambre au travers des persiennes ajourées.

François-Louis sa gipe entre les lèvres parlait du côté des écuries voir ce que la nuit avait apporté à ses poulains.

Hervé à l'effet de l'occasion s'était levé au premier soleil et fidèle à une ancienne promesse frappa à la porte d'Anne :

— Dans dix minutes je serai prêt ; mais Geneviève dort encore et sûrement elle voudra voir travailler Stereddenn.

Elle accoua sa cousine qui ne comprenait rien à ce brusque réveil.

— Vite, Geneviève, Hervé nous attend pour aller voir Stereddenn.

— Je dors encore !

(Suite de la page)

L'ombre informe sembla passer par dessus bord, l'officier descendit dans la cabine chercher un autre faiot. Quant il revint, José Galgado avait disparu, mais il trouva son revolver et fut alors maître du bord. Les hommes grelotaient de peur et n'étaient plus à craindre. « Il faut absolument que je sache quel est le monstre, se dit l'officier. Si je le tue ils consentiront à réparer le navire, et nous pourrions partir. » Dorval prit le canot et gagna l'îlot. Il arriva sur une petite plage couverte d'amas de varechs et d'algues. Un de ces amas lui parut remuer... Il déchargea son revolver, un rugissement retentit puis le silence revint. L'officier dispersa les herbes à coups de pieds, et aperçut le corps gigantesque d'un orang-outang de Bornéo race énorme et féroce... Pour se garantir des moustiques, le monstre s'était couvert d'algues humides qu'il avait disposées de façon à tenir solidement à son corps ; certains singes selon des récits de voyageurs se protègent de même avec des feuilles. Dorval se rappela d'un naufrage récent dans ces parages d'un steamer américain, retour de l'Océan Indien avec quelques spécimens de la faune de Malaisie. Il devina que l'orang-outang avait pu nager jusqu'à cet îlot, qu'il y avait vécu des vivres que la mer avait rejetés. N'en ayant plus et voyant des hommes, il s'était jeté sur eux. Très page intelligente, il agissait de nuit et seule-

— Tu ne verras pas Stereddenn !
— Ça m'est bien égal, je ne sais pas ce que c'est !
— Je vais aller sans toi !



François-Louis, brave lionard au service des Coatmenez, faisait trotter Stereddenn.

Anne se précipita vers son cabinet de toilette et ouvrit les robinets.

Puis Geneviève n'étant pas décidée à se lever à une heure si matinale, elle alla rejoindre Hervé et Alan, accompagnés de Philippe à peu près réveillés.

Dans la grande prairie encore humide de rosée, François-Louis faisait trotter à la longe sa poulie.

Une fine tête de Corlay aux jambes déliées au corps mince et aux yeux doux ; sa robe bai s'éclairait au front d'une tache blanche qui lui avait valu son nom Stereddenn ; l'étoile.

Philippe avait été aux courses, il avait vu de loin des chevaux dociles aux mains de leurs jockeys, mais jamais il ne s'était approché d'un cheval pur sang, jamais il n'avait posé sa main sur l'un d'eux. Il voulait faire le malin : — Oh ! oh ! voici un joli cheval, il ressemble aux autres.

— Tu as des chevaux ? demanda Hervé incrédule (il savait son oncle peu sportif et le soupçonnait de prêter le confort d'une bonne machine au luxe d'une belle monture).

— Nous n'en avons plus que deux maintenant dit Philippe sans hésiter, et je monte souvent.

— Tu monte questionna Hervé toujours incrédule, et où ?

— Mais au Bois naturellement, affirma sans sourcilier Philippe d'un ton supérieur.

— Des bêtes comme celle-ci ? insista Hervé

— Oui deux chevaux comme celui-ci, tout comme celui-ci sauf que ni Flory, ni Flora n'ont d'étoiles et que leur crinière est moins belle, déclara

Philippe et il ajouta :

— Tu veux bien que je monte Stereddenn ?

— Non certes, tu ne la connais pas, elle est vive et quelquefois ombreuse, ce sera dangereux.

Philippe tassa du pied ; — Puisque je te dis qu'à Paris je montais Flory qui est toute pareille à Stereddenn !

Et le désir de Philippe était si vif qu'il finit par persuader ses cousins qu'il était très normal de le laisser monter Stereddenn.

Pourant voyant Philippe s'avancer, François-Louis dit :

— Si tu ne sais pas monter toi attention, elle est vive et tu vas tomber dans la boue !

Philippe insistait toujours et posa sa main sur la crinière soyeuse de la poulie qui tourna vers lui ses yeux calins.

François-Louis le mit en selle... Stereddenn fit un petit écart, affolé, Philippe tira de toute sa force sur le bridon.

— Foutelle ! cria François-Louis, ne tire pas comme cela elle a la bouche sensible !

Hélas, Philippe n'entendait plus les sages recommandations... car Stereddenn, maîtresse incontestable de la situation, avait pris le trot vers le milieu de la prairie. Cramponné à la fois au bridon et à la crinière, le gamin, ayant perdu les étriers pourant soigneusement raccourcis, toute vanité abolie, hurlait désespérément. Enfin au milieu du pré, là même où le terrain devient marécageux, Stereddenn piqua une ramette. Philippe tout étonné, se trouva assis, ayant terminé sans dommage mais quelque peu rudement ses exploits équestres.

Philippe voulut prendre l'offensive :

— Quel sale carcan ! à Paris, mes chevaux sont dressés et si j'avais connu vos chevaux sauvages...

— Les chevaux sauvages ! protesta François-Louis, Stereddenn, une bête douce comme une demoiselle ! c'est ta faute à toi qui ne sais pas monter ! tu tires sur sa bouche comme sur un palan ! sans ton respect, tu n'y aurais pas posé ton derrière sur un cheval convenable et tu veux monter un jument de course !

— Allons, avoue-le, lui demanda Alan, tu n'es jamais montée à cheval ?

Piteusement son cousin baissa la tête. Alan reprit impitoyable :

— Tu n'as même pas de chevaux chez toi où tu les connaîtrais mieux.

Philippe voulut se rebiffer :

— Puisque je te dis qu'il y a Flory et Flora !

Alan haussa les épaules :

— Je vais demander à Geneviève ce qu'il en est.

— Ce n'est pas la peine, elle ne sait pas !

— Non mais dis-donc tu te moques de nous ! vous auriez des chevaux de course et tu saurais ne le savoir pas ? tu es trop menteur ! s'écria Hervé indigné ! Tu vas nous dire toute la vérité, ou je la demande à Geneviève.

— C'était pour rire, ce que j'ai dit, il y a bien Flory et Flora, mais voilà ce sont mes chevaux à moi !

— Tes chevaux à toi ?

— Oui, Flory est à moi et Flora à Geneviève ; Flora est à bascule et Flory à roulette.

Cette fois Philippe parlait nettement en garçon qui sait son affaire ; ses cousins muets de stupeur se taisaient parais entre le fou-rire et l'indignation. Anne riait sans contrainte, l'histoire de chevaux de bois, servant d'entraînement pour monter une bête aussi légère que Stereddenn, la dépassait ! Décidément les cousins parisiens ne manqueraient pas de savoir et d'imprévu.

Philippe regardait ses cousins et, devant leurs mines sérieuses, se sentit pris d'une certaine inquiétude.

— C'est pour m'amuser, si vous êtes gentils vous ne direz rien à Geneviève ?

— Nous ne dirons rien, reprit Hervé d'une voix morne, ce n'est pas la peine ; mais tu es vraiment un bien drôle de type !

Ils arrivèrent à la maison : par les fenêtres ouvertes on humait une bonne odeur de chocolat, Geneviève sur le perron tout de rose vif, guettait leur retour, les attendant pour déjeuner.

Philippe oubliant déjà son cuisant exploit et son mensonge se bécotaient de la déjeuner parfumé, mais Hervé et Alan n'oubliaient pas.

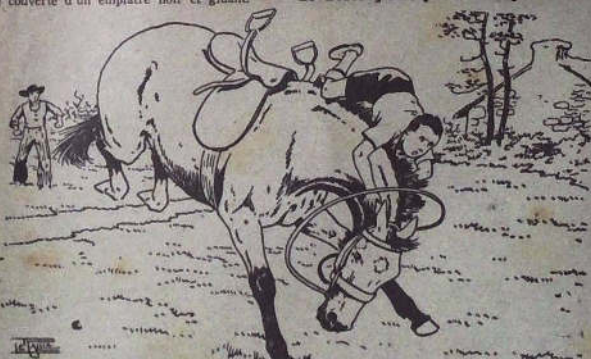
D'autre part, Hervé était très préoccupé, car, au moment où il courait au secours de Philippe, il avait aperçu, derrière un taillis, un homme d'allure bizarre, qui semblait rôder autour de Coatmenez.

— Que cherchait-il ?

(à suivre)

Dans le prochain No :

Le trésor gardé par les Loups



Stereddenn piqua une ruade.



LA FÊTE DES ROIS

Les cœurs simples ne se rappellent pas sans attendrissement ces heures d'épanouissement où les familles se rassemblent autour des gâteaux qui retraçaient les présents des Mages. L'aïeul, retiré pendant le reste de l'année au fond de son appartement, reparaissait dans ce jour comme la divinité du foyer paternel. Ses petits-enfants, qui, depuis longtemps, ne rêvaient que la fête attendue, entouraient ses genoux et la rafraîchissaient

de leur jeunesse. Les fronts respiraient la gaieté ; les cœurs étaient épanouis ; la salle du festin était décorée, et chacun prenait un vêtement nouveau ; au choc des verres, aux éclats de la joie, on tirait au sort les royautés éphémères ; on se passait un sceptre qui ne pesait point aux mains du monarque. Souvent un fraude, qui redoublait l'allégresse des sujets, et n'excitait que les plaintes de la souveraine, élevait au trône la fille du lieu et le fils du voisin nouvellement arrivé de l'armée. Les jeunes rougissaient, embarrassés qu'ils étaient de leur couronne ; les mères souriaient, et l'aïeul vidait sa coupe à la nouvelle reine. Le curé, présent à la fête, recevait, pour la distribuer avec d'autres secours, cette première part, appelée la part des pauvres. Des jeux de l'ancien temps, un bal dont quelque vieux serviteur était le musicien, prolongaient les plaisirs, et la maison tout entière, nourrices, enfants, fermiers, domestiques et maîtres, dansaient ensemble la ronde antique.

Chateaubriand.



UNE MERVEILLE
DE LA BRETAGNE
MODERNE
CRÉAC'H
LE PHARE
LE PLUS PUISSANT
DU MONDE

Il se dresse dans l'Ouest de l'île d'Ouessant, au-dessus des rochers entourés par les furies océanes. Les navigateurs du monde entier connaissent bien sa tour puissante aux horizontales bandes blanches et noires. Et leur annonce l'Europe.

L'île d'Ouessant est elle-même placée au carrefour des plus importantes voies maritimes. Sur la carte, elle semble un remorqueur qui tirerait la Bretagne derrière lui.

Ouessant a conservé sa coutume et ses traditions. Mais l'île a sans doute bien changé depuis que Saint-Pol quitta ses rives pour la « grande terre ». C'est ainsi qu'aujourd'hui - et ce contraste n'a rien qui nous doive surprendre - ce poste avancé européen vient d'être muni des derniers perfectionnements. Le phare du Créac'h a reçu la lanterne la plus puissante du monde.

Le phare du Créac'h fut construit en 1863. En 1937, sa puissance lumineuse était de trente millions de bougies; sa portée était de trente et un milles. En 1938, les appareils du Créac'h furent démontés afin d'être remplacés. Au sommet de la tour, qui domine la mer de soixante six mètres, fut installée depuis la lanterne à double étages qui brilla sur les rives de la Seine pendant la dernière Exposition: L'ancienne lanterne mesurait huit mètres de hauteur; la nouvelle dépasse seize mètres. Elle a cinq mètres cinquante de diamètre. A chacun des étages, deux arcs électriques dits « intensifs » éclairent chacun deux panneaux d'optique aux prismes de cristal, de telle sorte que chaque étage émet quatre pin-

ceux lumineux. Les lentilles font un tour en quarante secondes.

Les navigateurs perçoivent toutes les dix secondes - et pendant deux dixièmes de seconde - deux éclats lumineux séparés entre eux par un intervalle de deux secondes. Par beau temps, l'éclairage est assuré au moyen de lampes à incandescence de trois mille watts. Mais, par mauvais temps, il faut mettre en route les quatre arcs. Chacun des arcs électriques a une intensité de cinq cents ampères par cent volts de tension, ce qui fait deux cents kilowatts pour l'ensemble. La puissance du faisceau lumineux est voisine de cinq cents millions de bougies!

Quand le phare est en action, il dégage une chaleur de cent trente mille calories par heure et il produit des gaz délétères: un ventilateur rétablit l'harmonie.

Enfin, la lanterne complète pèse soixante quinze tonnes, dont trente huit reviennent aux appareils d'éclairage et d'optique.

On peut le dire: le phare du Créac'h est une véritable merveille: Voici, sous la plume de nos langoues, multa et des tempêtes. Combien de dimmes ont causé la violence des éléments? Il y en aura de moins en moins désormais... Dans les parages difficiles des côtes de chez nous, quand le vent d'hiver hurlera dans l'obscurité, les gardiens de phare bretons n'auront point de défaillance. Et, tout au large, comme une lumière de salut, le phare du Créac'h balayera les ténèbres de son feu triomphant.

Noël SPÉRANZE

DEVINETTE

Les Portraits d'O LO LÉ



Vous voyez deux lapins. Mais ils ne sont pas seuls: un renard est par là!

Après ces deux indications, trouver le nom d'un personnage de l'Histoire de Bretagne.
a) Elle fut deux fois reine.
b) Ses salots sont restés légendaires.

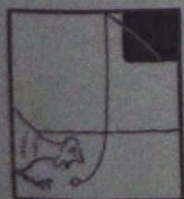


Manière d'écrire BLEU ou ROUGE avec un crayon ordinaire (Petite mystification)

Proposez aux spectateurs d'écrire bleu, rouge ou vert, avec un crayon ordinaire. Après qu'ils s'y seront soigneusement efforcés, vous prenez une feuille de papier blanc sur laquelle vous écrivez en toutes lettres les mots bleu, rouge, vert. C'est une petite mystification qui ne peut que faire rire. Merlin.

Le recruteur mystérieux!

Yfigj l'espiègle



Un jour, Yfigj, un petit espiègle, s'élevait dans son panier se penchait sur une épaisse remoussure qu'il avait attrapée au bord d'une fontaine. Une poule survolait et à l'instant même elle se précipita sur le panier! Naturelle-



ment la pauvre bête faillit s'étrangler avec l'espiègle et souffrit cruellement de cette vilaine farce. Mais quelque temps après, sous Yfigj, se pressait près d'une rivière, fut accablé,



comme par hasard, par l'homme d'un pêcheur. Il poussa des cris terribles et comprit bien vite la stupidité de sa farce et ne recommença plus à pêcher... les poules!

L'Imposteur



Au temps du Roi Louis XIV, vivait en Bretagne de pauvres pêcheurs sans braves qu'ils étaient honnêtes, mais aussi durs qu'ils étaient braves. Un jour, à la suite d'une altercation, le père chassa leur fils Yann qui s'en fut envolé dans la flotte tovale.



Celle-ci devait aborder aux Indes. La traversée fut longue et Yann eut tout le temps de regretter son coup de tête, car c'était un bon enfant. Il songea: « Comme ces pauvres gens doivent avoir de peine que j'aurais donc mieux fait de demander pardon; je sais pourtant bien qu'ils m'aiment! »



Il se mit à donner de ses nouvelles. Il confia sa lettre avec tout l'argent de sa solde à un compatriote ayant fini son temps et qui s'embarquait pour la France. Mais Yann, s'était choisi un Ambassadeur sans scrupule. Celui-ci commença



par conserver l'argent dont le défunt mourut à la famille, puis trouvant à son goût la petite femme dont les parents de Yann venaient d'hériter, il rêva de supplanter l'héritier légitime. Oh! son plan fut vite combiné: déshonorer Yann et détourner à son



profit l'héritage. Voici donc la lettre qu'il leur lut, car les parents de Yann ne savaient pas lire: « Mes pauvres parents, c'est un galérien qui vous écrit, que vous lirez-vous, je n'avais pas d'argent, j'ai volé et tué. On m'a condamné aux galères



pour dix ans. Le père durement, arrêta la lecture: Que « fasse Dieu qu'il ne revienne plus; un homme sans honneur ne peut être mon fils; si vous voulez, prenez sa place, elle est libre. » Le faussaire au comble de ses vœux, accepta sans honte.



Mais ce qu'on fait, toujours vous est rendu, et avec usure. Arriva des lettres, accompagnées d'une lettre, une cassette étrange. S'approprier du tout, fut pour l'imposteur un jeu. Rejetant la lettre, il ouvrit en hâte la cassette et recula pleins d'horreur: un



affreux serpent lui sautait au visage; la cassette était destinée au musée de la ville comme Yann l'expliquait dans sa lettre, dont l'enveloppe portait en exergue: « A lire d'abord, très important. » Mordu à mort le malheureux eut regret de ses



fautes et en demanda pardon. Lorsque Yann revint, les parents le requerront avec amour, et tous vécurent en paix des jours heureux.

Le courrier d'O lo lé

Nous recevons chaque jour des lettres de sympathie et d'encouragement, de demandes de renseignements, non seulement adressées par nos lecteurs et lectrices mais également par leurs parents, maîtres et maîtresses d'école qui nous font part du vif intérêt qu'ils éprouvent pour O lo lé.

Nous les remercions vivement et dès le prochain N° Tonton Yann et Martine y répondront à toutes ces lettres. En attendant nous sommes heureux de publier celle de Tad-Koz Erwan que tous liront avec intérêt car elle répond à un désir unanime...

Tonton Yann accepte, paraît-il, toutes les félicitations et récriminations qu'on veut bien lui adresser. Tonton Yann a du se dire: « Personne ne m'écrira, du moins pour récriminer! Les enfants n'osent pas; d'ailleurs, ils vont être si heureux d'avoir une revue! ». Mais... Tonton Yann n'a pas pensé que Tad-Koz Erwan allait parler pour ses petits enfants, c'est à dire se faire l'interprète de tous les petits Bretons et de toutes les petites Bretonnes.

Ho! N'ayez pas peur, Tonton Yann! Tad-Koz Erwan vous écrit avec le sourire. Le premier numéro d'O lo lé lui a causé plus de joie que vous ne pensez. Depuis longtemps il désirait voir paraître une revue de ce genre. Aussi, quelle heureuse surprise, l'autre matin à l'arrivée du courrier! « Qu'est-ce...? O lo lé! Journal illustré des petits Bretons! Ah! ça! Quel bonheur! » — Puis... un doute cependant: « Que vaut cette feuille? »

« Vite, un coup d'œil sur chaque page: le doute s'évanouit et la joie devient encore plus grande. « Une revue capable de battre n'importe quelle autre! Une revue parfaite pour nos petits Bretons. Attractive: remplie d'histoires spirituelles et amusantes; instructive: montrant aux petits Bretons l'histoire, la beauté et la richesse de leur pays; saine: dormant les enfants à la vertu, à la grandeur. Une revue, en somme, apprenant aux enfants ce qu'il y a de plus beau et de plus doux; connaissant, aimer et servir Dieu, leur Pays, leurs Parents. »

Tad-Koz Erwan était au comble du bonheur! Il montra et commenta la revue à plusieurs enfants. Tous furent ravis. Mais, Tad-Koz Erwan s'y attendait... tous lui trouveront un motheureux défaut!!! — « Alors, quoi? On ne sera Breton qu'une semaine sur deux...? O lo lé ne paraît que tous les quinze jours! » Tad-Koz Erwan a recueilli ce reproche qui a dû se faire d'un bout à l'autre de la Bretagne. Il a rassuré les inquiétudes de ses en-

fants. Mais surtout il leur a fait une promesse, et il la tient: c'est de transmettre à Tonton Yann les plaintes des petits Bretons, et de lui demander la réponse qu'ils attendent.

Tad-Koz Erwan devine déjà les objections de Tonton Yann: le temps, le travail et, surtout l'argent! Mais il a promis et il l'accomplit point les objections. Cependant à y croire; car, au fond, elles sont réelles ces objections. Alors il demande aux parents et à tous ceux qui s'occupent des enfants de suivre son exemple: faire le plus possible d'abonnements et et au plus haut prix possible. Et vous, petits enfants, un bon tour à jouer à Tonton Yann (mais ne lui dites pas que c'est Tad-Koz Erwan qui vous l'a indiqué): Vous avez bien des sous de temps en temps, pour quelques travaux ou commissions. Vous en aurez surtout au premier de l'an, si vous êtes sages. Vous demanderez cinq francs à votre papa, autant à votre maman, et aussi à votre parrain et à votre marraine. Voyez, en économisant dès maintenant, vous aurez plus qu'il ne faut, à la fin de l'année, pour un abonnement et une prime. Ceux qui ne sont pas abonnés prendront alors un abonnement. Ceux qui le sont auront bien un peu de charité pour payer un abonnement à une famille pauvre ou nonbreuse, ou à un petit orphelin. Et puis, il faut dire à vos petits camarades de mettre aussi leurs sous de côté pour en faire autant. Si vous voulez, au premier de l'an, les abonnements auront triple au moins. Résultats: Tonton Yann sera bien obligé, pour vous soulager la bonne année, de faire un numéro spécial ou l'annuaire... pour bientôt la parution hebdomadaire d'O lo lé.

Tad-Koz ERWAN

Tonton Yann est allé trouver la direction d'O lo lé muni de la lettre de Tad-Koz Erwan. Il a été décidé ceci:

- 1) que chacun nous envoie, une liste d'adresses qui s'intéressent à O lo lé
- 2) qu'il trouve de nouveaux abonnés...

Et alors, O lo lé deviendra hebdomadaire avant un mois même si vous le voulez. Quelle joie pour vous, lecteurs et lectrices, de recevoir votre journal, tous les dimanches! et combien il sera intéressant et vivant!... Nous ferons ensemble, non seulement le tour de la Bretagne, mais du monde entier! Nous publierons chaque semaine des pages instructives, merveilleuses et attrayantes avec de belles illustrations. O lo lé! O lo lé! notre appel est lancé.

DANS LE PROCHAIN N°:
Le capitaine courageux
Porçon de la Barbinais
L'invention de l'imprimerie
et bientôt notre grand film d'aventure:
Le Corsaire des lies

Concours des dessins et Contes
Bon N° 1
à déposer et à joindre au Concours avec les annualités.

UNE GRANDE & BELLE HISTOIRE :

celle de notre Bretagne.



7. MORVAN LEZ BREIZ

Les Franks tentent toujours de conquérir la Bretagne. Mais ils trouvent sur leur chemin un terrible guerrier: Morvan. Il rassemble tous les tyerns ou chefs bretons, et une première fois remporta une éclatante victoire sur les franks, qui lui valut le surnom de Leiz-Breiz ou "Soutien de la Bretagne". Mais l'ennemi reprit sa revanche, et lors d'un combat, où Morvan trouva la mort, les Bretons furent vaincus.

On cite du chef Morvan, cette parole magnifique: "Courir à la mort pour le salut et l'honneur de la Patrie, mon cœur ne saurait rêver de joie plus haute."



8. NOMINOE

Un peu plus tard, Wiomarc'h, Roi du Léon, reprit l'œuvre de Morvan, mais lui aussi fut vaincu et périt. Les Bretons compréhrent que leur manque d'union avait été une fois de plus la cause de leurs défaites. Leur vainqueur l'Empereur Louis Le Débonnaire choisit pour gouverner la Bretagne en son nom un chef Breton Nominoe, qui se révéla un grand génie par l'œuvre gigantesque qu'il entreprendra et accomplira pour son Pays.

LES GRANDS BRETONS

Hersart de la Villemarqué
PERE DU BARZAZ-BREIZ



Qui est la Villemarqué? Qu'est-ce que le Barzaz-Breiz? En quelques mots, O LO LE vous fera connaître l'un et l'autre. Hersart de la Villemarqué est un poète breton, Né à Quimper le 7 juillet 1815, il est mort dans la même ville le 8 décembre 1895; il consacra sa vie à la Bretagne: à sa langue, à son histoire, à sa littérature, à son folklore qui lui étaient si chers.

Il n'avait pas encore 25 ans lorsqu'il publia en 1839 un ouvrage imposant: le Barzaz-Breiz, recueil de plus de 500 pages, des chants populaires de Basse-Bretagne. En composant le Barzaz-Breiz, Hersart de la Villemarqué a élevé un hymne à la gloire de notre Pays! Il a voulu par là faire aimer le peuple breton comme il l'aimait lui-même car la Villemarqué était un Breton de grande foi et son œuvre restera immortelle: elle sert la Bretagne, car tous ceux qui la lisent se sentent fiers d'être Bretons et s'engouaillissent des grands faits de nos ancêtres, exaltés dans ces chants historiques comme les Marche d'Arthur, le Tribut de Nominoe, le Cygne d'Aneddig Flamm, les Chouans, etc.

Ces chants, nous vous les apprendrons un jour. Et plus tard, lorsque vous serez plus grands, vous aussi vous lirez le Barzaz-Breiz: ce sera le plus bel hommage que vous rendrez à La Villemarqué.

Bloavez mat!

s'écrie O LO LE! BLOAVEZ MAT, c'est ainsi qu'en Basse-Bretagne on s'accueille au matin du Nouvel An!

O LO LE, dans son Bloavez mat, envoie ses meilleurs vœux à ses lecteurs et lectrices et à leurs parents, et souhaite tout spécialement le prochain retour au foyer des papas et des grands frères prisonniers, en demandant à Dieu et aux Saints de Bretagne de les protéger.

Enfin O LO LE forme un vœu qui est certainement le votre à tous! Devenir très vite hebdomadaire!

Bloavez mat! Ainsi les lecteurs et lectrices d'O LO LE souhaiteront une bonne Année 1941.

Le Botaniste distrait

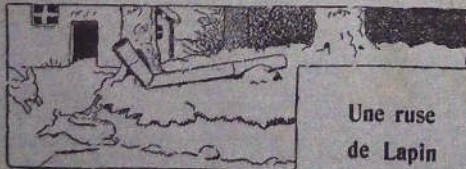


- Tiens, tiens, voilà une écorce que je ne connaissais pas encore!

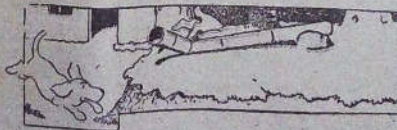
Le coin de Coutouig

PRIMES

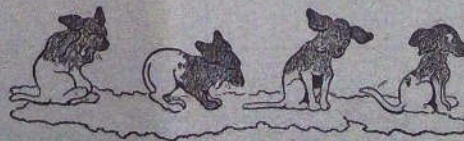
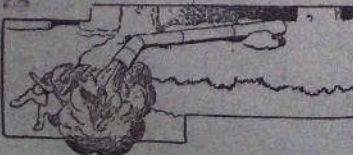
LES LEGENDES DE BRETAGNE étant épuisées, il ne nous est momentanément possible de donner comme prime gratuite à nos lecteurs que **BOCKLING** VUE PAR LES BRETONS.



Une ruse de Lapin



(Histoire sans paroles.) par Benjamin RABIER.



La Valtine

La Valtine est la plus exquise des préparations pour la petite enfance.

A. DARDANNE ET FILS
Distributeur en France
Rue Franklin 17 - Paris



POURQUOI? Oui, pourquoi toussiez-vous?

Parce que vous ne connaissez pas le **SIROP CELTIQUE**. Sirop légitime et béchique, à base de plantes colutantes et expectorantes, au Thiocol et au grisédella, qui avec quelques eucalyptées arrête la toue, calme et assure de bonnes nuits calmes et reposantes. Contre rhumes, bronchites, influenza, grippe, asthme et emphyseme. Augmentez l'efficacité du sirop en gardant dans la bouche une pastille **TORFAZ**. (Lauréat de l'Académie de Médecine). Exigez la marque **SIROP Celtique** pour éviter les nombreuses contrefaçons; rappelez-vous que l'on imite que l'on Grandes Marques.

FORCE & SANTÉ

La formule est simple
Tout le monde la sait
Grâce à l'**UWINIGINE**
Ceux qui perissent s'ignorent
Pour qu'il en fasse l'exalté
Toute et plus glorieuse sélectionnée
Voulez l'**UWINIGINE** (Purine à l'Action)
Avec de l'Orme, et du S'oyer.

DÉPURATIF TONIQUE PUISSANT

Remède à l'usage de tous les organes et de tous les systèmes. Purifie le sang, agit sur le système digestif, agit sur le système circulatoire, agit sur le système nerveux, agit sur le système musculaire, agit sur le système osseux, agit sur le système cutané, agit sur le système génital, agit sur le système respiratoire, agit sur le système urinaire, agit sur le système excrétoire, agit sur le système reproducteur, agit sur le système immunitaire, agit sur le système endocrinien, agit sur le système lymphatique, agit sur le système circulatoire, agit sur le système nerveux, agit sur le système musculaire, agit sur le système osseux, agit sur le système cutané, agit sur le système génital, agit sur le système respiratoire, agit sur le système urinaire, agit sur le système excrétoire, agit sur le système reproducteur, agit sur le système immunitaire, agit sur le système endocrinien, agit sur le système lymphatique.



o lolê



RÉDACTION-ADMINISTRATION
7, rue Lafayette
Landerneau Finistère

JOURNAL ILLUSTRE DES PETITS BRETONS
PARAISANT TOUS LES DIMANCHES
Directrice : Mme Veta de BELLAING

ABONNEMENT:
1 an : 35 francs
6 mois : 18 francs
3 mois : 10 francs

Prochainement :

CORSAIRE DES ILES

*L'Histoire vraie
d'un corsaire breton*



La petite princesse qui s'ennuyait toujours



Il était une princesse belle comme le jour, que tout le monde encaçait. Ses parents l'avait tant gâtée qu'elle n'avait jamais songé à aimer son père ni à chérir sa mère. Comme on exauçait tous ses desirs, Morgan n'était plus rien, et comme elle était égoïste, Morgan n'avait pas d'amis. La vie lui devenait si lourde, si mienne, que le Roi son père, après avoir donné pour la dérider, des fêtes merveilleuses, après lui avoir offert les animaux les plus fidèles et les plus im-

prévus, après avoir convoqué pour lui faire leur cour, les princes voisins les plus charmants, le Roi son père, voyant toutes ces tentatives infructueuses, prit une grande décision. Il résolut de marier Morgan à celui des sujets qui aurait su lui procurer un jour de plaisir. C'est vous dire si le cas de Morgan était désespéré. De tous les coins du royaume, les sujets accoururent pleins d'espoir, Morgan, saturée d'hommages, saturée

de fêtes, saturée d'ennuis, trouvait tous les prétendants plus bêtes les uns que les autres. Or, un jour que Morgan, languissante et lassée se promenait dans la forêt voisine, suivie de la troupe charmée de ses soupirants, son cheval s'arrêta devant un obstacle. Un homme était étendu dans l'herbe, pâle et les yeux clos. Son visage était si beau, l'expression en était si douce, que la princesse sentit un vague intérêt s'éveiller en elle. — Quel est cet homme,

demanda-t-elle, pourquoi ne s'éveille-t-il pas pour nous saluer? — C'est un malheureux, Princesse, aveugle et paralysé. Ses parents, de pauvres bûcherons habitant près d'ici et leur enfant passe sa vie, étendu dans la forêt, à attendre en silence leurs soins et sa maigre pitance quotidienne. La princesse, les yeux agrandis, contemplait le jeune infirme qui avait un visage de lumière, éveillée maintenant, les paupières levées, il plongeait dans l'espace ses yeux sous sa

Les Loups de Coatmenez

GRAND ROMAN INÉDIT



Sur l'ordre de Roland Gouyquet furent enfermés la Couronne de Bretagne et le collier aux Neuf hermines...

Résumé: Nous sommes en septembre 1489. Les enfants de Coatmenez, dont les parents sont bannis en Hollande par les réformateurs, reçoivent leurs cousins réfugiés de Paris, Philippe et Geneviève. Des bruits étranges se font entendre une nuit dans la chambre où couchent Anne de Coatmenez et sa cousine. Les deux amis se précipitent, et découvrent que Philippe a été enlevé par le malin Hervé l'ainé des Coatmenez emporté sur un tonneau rotant autour de châteaux.

Le Trésor gardé par les Loups

Quelques jours s'étaient écoulés depuis les lamentables pressions de Philippe. Hervé n'avait toujours pas de nouvelles de ses parents mais ne s'en inquiétait pas trop, les sachant en sûreté; pourtant ce silence, qui l'isolait des siens lui faisait paraître plus lourde sa charge de père de famille par interim et l'inclinait à plus de prudence.

Les promenades dans le parc, les causeries sur la terrasse ne suffisaient pas à son activité.

Ayant laissé Alan, allongé paisiblement sur la margelle de l'étang, le dos au soleil, un livre en main, il remontait l'avenue se demandant comment passer cette journée fastidieuse.

C'est alors qu'il rencontra le sabotier de la rue aux Gats qui allait vers Corlay, par la traverse, portant une charge de sabots neufs, attachés sur son dos par des liens de genêts verts et fleurant encore le bois frais.

Le sabotier l'arrêta : — Ah ! dites, Hervé, j'ai fait réparer mon vieux bateau, il est comme tout neuf maintenant, pour votre service.

— Ce n'est pas l'envie qui me manque de m'en servir, vous pouvez le croire.

— Anna avait vu le sabotier et accourait : — Le bateau est-il en état ? Nous pourrions y aller tous aujourd'hui.

Philomène, de bon cœur, prépara le pique-nique et l'on partit.

Puis, tous se dirigèrent vers la plate pour y prendre place. Lorsque chacun fut bien casé, Hervé la détacha et rama avec ardeur.

— Où vas-tu ? demanda Anne.

— Du côté d'Enez-Vraz, il y a tout proche un coin propice. Nous y serons à l'ombre et nous trouverons des pierres plates pour notre foyer.

— J'aimerais mieux l'autre côté, dit Anne; nous irions ensuite à Kerbertrand, Geneviève n'a jamais vu de croix celtique avec des rayons comme celle-là.

— Oui, mais sur la lande il n'y a pas d'ombre et Jean-Yvon m'a dit qu'à Croaz-Ponnic nous pourrions pêcher. Bientôt la barque accosta au pied d'un grand sapin, près d'un arbre abattu par la dernière tempête, blanc tout trouvé pour les fillettes.

Alan et Anne, sans perdre de temps, préparèrent le foyer, et ayant étendu une nappe, débarrassèrent le contenu du fameux panier, tant convoité par Philippe; jambonneau fumé à la maison, andouille bien grasse, du beurre et pour dessert un pain de pommes encore enrobé de sucre cristallisé et enfin, apporté peut-être imprudemment d'Hervé, deux bouteilles de cidre bouché, pétillant comme du champagne.

Tous s'assirent, l'appétit aiguisé par le grand air, joyeux de leur liberté, grisés du parfum de la lande.

— Oh ! dit Anne aux grands désirs, je voudrais faire quelque chose, quelque chose de très grand.

— Quoi ? dit Hervé, toujours inquiet des inventions de sa sœur.

— Je ne sais pas, quelque chose ! Tiens, trouver le souterrain de la Duchesse Anne ! et le Trésor Caché !

Philippe tendit l'oreille : — Vous parlez toujours de votre duchesse Anne ?

— Parce que depuis quatre cents ans aucun de nous n'a encore pu l'oublier, dit Alan avec vivacité car il avait pour sa sœur, le culte d'un Chevalier pour sa Dame.

Et se tournant vers Anne : — Retrouver le souterrain de Roland Gouyquet, ce souterrain où, sur son ordre, fut — dit-on — enfermée la Couronne de Bretagne et le Collier aux Neuf Hermines, cela est une action qui vaudrait la peine d'être tentée.

— Pourquoi le Trésor d'Anne de Bretagne est-il ici ?

— Parce que son écuyer fidèle, Roland Gouyquet avait ici des terres et des manoirs et que tout ce pays lui était dévoué.

— Il faut retrouver ce collier et cette couronne, décida Geneviève, séduite, j'aimerais tant les porter.

— Mais voilà, dit Alan, narquois, la Cou-

ronne et le Collier sont bien cachés et si je les trouvais...

— Tu me les donnerais, dit Alan, insista Geneviève.

— Non, mais tu n'y es pas, ma pauvre, car, saches ceci : après la Duchesse Anne, aucune femme n'est digne de les porter je les donnerais à sainte Anne d'Auray.

Geneviève connaissait assez ses cousins et leur tournure d'esprit parfois mystique pour ne pas insister. D'ailleurs, elle était trop positive pour s'intéresser longuement à des jouvaux de légende; elle se tut et reprit pour se consoler une large tranche de pain de pommes.

— Je crois le souterrain quelque part dans les bois, du côté des grands rochers, dit Anne, si je les trouvais, moi aussi, je les donnerais à Ste Anne.

— Il est facile, dit Hervé, de promettre ce que l'on n'a pas. L'entrée du souterrain est murée depuis quatre cents ans. La Terre de Bretagne garde bien ce qui est sien.

D'ailleurs, intercala Pol d'un air sage, nous ne pourrions entrer dans le souterrain puisqu'il est gardé par les loups.

— Par les loups, nigaud, cria Geneviève, comme s'il y avait encore des loups !

— Oh, des loups comme ceux qui sont là de garde, il y en a et il y en aura longtemps.

— Quelle sorte de loups est-ce donc ? demanda Geneviève surprise, je croyais que même en Bretagne, il n'y en avait plus !

Hervé expliqua : — Tu as raison, je crois, sans être très sûr, qu'il n'y a plus de loups ici, du moins, on n'en a pas vu depuis l'autre guerre, époque où les loups rodants ont été aperçus, dans la forêt de Langourelas m'a dit un homme de Pengilly qui travaillait ici ; mais les loups dont parle Pol, sont des loups de légendes, ce sont les Loups des Saints, celui de saint Brieuc, celui de Saint Hervé par exemple qui ont été chargés de garder la Couronne de Bretagne tant qu'elle devra rester cachée dans les Bois.

— Quelle idée stupide, comme si de pauvres vieux loups morts depuis longtemps pouvaient garder des bijoux ! nos voleurs de Paris ne seraient pas longtemps, eux, à prendre vos bijoux et à tuer vos loups !

— Hum, dit Alan, viendraient-ils à cheval, Philippe ?

Philippe rougit et se tut, il n'aimait pas qu'il soit question de chevaux.

— C'est une légende dit Geneviève, les

Loups des Saints, les Joyaux merveilleux, le souterrain...

— Je ne sais pas, reprit Hervé, la Couronne existe, les Saints aussi, les Loups aussi, alors pourquoi ne serait-ce pas vrai ?

— Si le trésor existe, dit Alan, sûrement, il est d'une façon ou de l'autre sous la garde des Saints; seul un Breton au cœur vaillant le trouvera.

— Et reprit Anne, il le trouvera au jour marqué par Dieu.

— Ah, je voudrais tant que nous les Loups de Coatmenez soyons choisis pour cela.

— Les Loups de Coatmenez, dit Geneviève intriguée, pourquoi vous nommes-vous ainsi ?

— D'abord parce que c'est notre nom, nous sommes Bleiz de Coatmenez, et puis tous les quatre avec les jumeaux nous formons un vrai clan toujours prêt à courir la campagne et prêt à mordre d'accord. Quand nous étions petits, la vieille Philomène disait que nous portions trop bien notre nom, que Loups nous étions et que Loups nous resterions, et nous sommes fiers d'être les Loups de Coatmenez.

— C'est pour cela que si un jour nous trouvons le Trésor, les Loups nos frères comprendront tout de suite que nous n'abusons pas des jouvaux de Bretagne.

— Quels drôles de garçons vous êtes, vos histoires de loups et de Trésor font oublier que nous devons pêcher, dit Geneviève.

— Il est bien tard maintenant, répliqua Alan !

— Et si nous allons faire un tour du côté des grands rochers, s'écria Anne, comme transportée.

— C'est cela, allons à la recherche du Trésor de notre chère Duchesse, reprit Pol, en se levant d'un bond.

Mais Hervé, prétextant l'heure tardive, donna l'ordre de réembarquer.

— Ce sera pour une autre fois, ajouta-t-il, et tous reprirent leur place dans le canot.

— Tandis qu'ils s'éloignaient du rivage, deux hommes sortirent de derrière un bosquet, et suivirent un moment du regard le canot.

— Ah, ce sont eux ! pas très dangereux, mon vieux Jacob, dit le premier.

— Non, mais gênants, très gênants même, rétorqua l'autre !

(à suivre)

La semaine prochaine : LE CHIEN JAUNE ET L'HOMME DU PILIER.



...les loups de Saint Brieuc et Saint Hervé gardent le Trésor...



LA PETITE PRINCESSE QUI S'ENNUYAIT TOUJOURS (Suite et fin.)

gard, et ils étaient si doux que la princesse, le cœur ému, sans plus réfléchir, descendit de sa monture et s'agenouilla près de lui. Elle prit la main de l'aveugle : — Comment t'appelles-tu, toi qui souffres ? et puisque tu es malheureux, pourquoi paraissais-tu si bon ? L'aveugle répondit : — Mais je ne suis pas malheureux.

— Comment ? Tu ne vois pas, tu ne peux faire aucun mouvement ! Comme tu dois t'ennuyer ! — Je ne m'ennuie jamais : je pense. — Tu penses ! La princesse écarquilla les yeux, car, Dieu lui pardonne, jusqu'ici elle n'avait pensé à rien. — Mais tu penses à quoi ? — Je pense au Bon Dieu, à mes pauvres parents qui m'aiment et pour qui je dois être joyeux ; je pense à mes frères les oiseaux qui chantent si



joyamment pour me distraire, je pense à toutes ces herbes qui me caressent doucement sous la brise, au vert parfum des arbres qui m'enveloppe, je pense à nos frères les hommes qui souffrent et que j'aime. — Mais enfin, insista la princesse, tu es malheureux — Non, dit l'aveugle, car je sens au mol toute la douceur du monde...

Morgan se sentait auprès de l'infirmes toute changée; c'est que son cœur et son esprit s'intéressaient enfin à un autre qu'elle-même. Timidement, elle dit : — Je dois le quitter, mais veux-tu me permettre de venir quelquefois te tenir compagnie ? L'aveugle eut un bon sourire : — Oh tant que vous voudrez, votre voix est si douce !

Et depuis ce jour, Morgan, fidèle au rendez-vous mensuel, s'en vint tenir compagnie au bel adolescent.



Près de lui, elle ne se sentait plus pressée. Toute la tendresse qui dort dans le cœur des jeunes filles s'éveillait en elle. Hélas ! comme dans tous les royaumes, les malheureux ne manquent pas, Morgan s'efforça de devenir leur amie, et chaque jour, elle allait pulser auprès du bel aveugle la force de devenir meilleure.

Une fois, elle arriva pleine de joie : — Mon ami, lui dit-elle, te plairait-il de quêter et de voir la lumière ? Il eut un homme puissant, inspiré de Dieu, qui peut-être, te rendra la vue et la joie de marcher. Veux-tu essayer de quêter pour l'amour de moi ?

— Et voilà, comment, quelques mois plus tard, le roi ayant voulu tenir sa parole, le bel adolescent guéri, épouza en grande pompe la princesse Morgan devenue la plus vertueuse des femmes du royaume.



— Dis donc, si tu n'as pas faim, passe-nous le fromage.

FORCE & SANTÉ

à formule est dite
Tant le monde le sait
Grâce à l'UMINUCINORENT
Celle qui par hasard t'agit
N'est qu'en sa vie l'essence
Iode et Phosphate sélectionnés
Valid'UMINUCIN GINE (Vitamine B12) avec de l'Orme et du Roger.

DEPURATIF TONIQUE PUISSANT

Maisons ! Donnez à vos enfants cette préparation qui depuis près d'un demi siècle, joint de plus en plus de la force de l'organisme. Contre les plus vives douleurs, fatigue, anémie, rachitisme, pleurésie, etc. etc. Maladies, infections, affections, tuberculose : c'est le meilleur remède contre le laryngisme.

Soit quelque millionnaire passant le conseil de révision avait vu partout que les gens étaient contents, les plus beaux gens étaient contents qu'ils étaient contents, les plus beaux gens étaient contents qu'ils étaient contents, les plus beaux gens étaient contents qu'ils étaient contents.

Les Merveilles de la Bretagne

Perdue dans la lande
KERNASCLEDEN
LA REINE
des chapelles
morbihanaises



exécutées, représentant l'histoire de la Vierge...

JADIS très grand centre de pèlerinage, avec son hospice, ses maisons gentilhommières, ses halles, ses marchés hebdomadaires et ses foires saisonnières, Kermascleden, qui fut même à une certaine époque, chef lieu de canton, n'est plus qu'une bourgade modeste du pays Pourlet, au centre des trois cantons de Plouay Guéméné-sur-Scorff et le Faouet. A voir ses maisons au style monoton mais bâties en beau granit et allongées le long des voiles larges et bien tracées, on devine cependant qu'elle a gardé le sens de son antique noblesse. L'hospice, les halles, ont disparu. A deux exceptions près, les gentilhommières aussi, dont subsistent d'autres curieux spécimens au début de ce siècle. Plus de marchés hebdomadaires, mais des foires mensuelles toujours très suivies.

...Mais il reste l'église, la merveilleuse église de Kermascleden qui fait la joie des artistes et l'étonnement des touristes quand ils découvrent « ce joyau perdu au milieu des landes morbihanaises ».

UN PEU D'HISTOIRE

L'édification de l'église de Kermascleden est due au vicomte Alain IX de Rohan. L'acte de fondation fut approuvé par le Pape Martin V en 1430. La consécration n'intervint que vingt trois ans plus tard, en 1453, et l'on en croit une inscription gravée dans la pierre, sur le mur du transept méridional et déchiffrée pour la première fois par l'illustre historien breton, La Borderie.

Ce chef-d'œuvre du style gothique dit flamboyant a donc cinq cents ans. Fêler-t-on ce demi-millénaire ? Il mérite d'être célébré avec une solennité digne des illustres souvenirs qui s'attachent au passé de Kermascleden qu'on ne saurait séparer de Pontcallec, une solennité digne également de la beauté du monument et du culte émouvant dont Itron Varia est l'objet chez nous.

Nous empruntons à des plumes autorisées quelques appréciations. Selon M. Cayot-Deslandres, « ce gracieux édifice est peut-être la plus coquette expression de l'art ogival de notre contrée. Les nombreux clochetons empanachés qui hérissent son chevet, la belle rose rayonnante percée dans sa façade sud, la flèche élégante et hardie de son clocher font de son aspect extérieur une chose curieuse à voir. L'intérieur n'est pas moins remarquable... La voûte est tapissée de nombreuses fresques bien

D'après M. de Courcy : « le granit n'a jamais été mieux découpé, retouillé, ciselé, dentellé et festonné ».

La Borderie, après avoir dénoncé l'oubli dans lequel les autorités officielles laissent Kermascleden, qualifiait ce joyau gothique de « reine des chapelles morbihanaises ».

Nous pourrions citer d'autres auteurs et rapporter d'autres éloges.

Si la place ne nous était pas mesurée, il nous serait agréable de visiter en détail les mille curiosités d'un monument où pas un motif d'ornementation ne ressemble à l'autre. Il faudrait aussi insister sur son incomparable floraison de clochetons, ses peintures précieuses document sur le XV^e siècle — et en particulier sur la dame macabre d'un réalisme inoubliable. Celle-ci a, hélas ! souffert du temps et... du vandalisme de gens qui n'en appréciaient pas la valeur.

L'église a aussi perdu ses magnifiques vitraux d'antan.

Mais ces détails ne sauraient faire oublier la valeur de l'ensemble, et un pèlerinage à cette « splendide expression de la foi bretonne » ne saurait décevoir personne.

Le grand pardon de N.D. de Kermascleden a lieu le 15 août : « Itron Varia Kreis Est » (Notre-Dame Marie de la Mi-Août). Faute de publicité, il ne figure pas au nombre des grands pardons en vogue. Il n'en est que plus sympathique dans sa discrétion même qui lui a valu de garder la réconfortante saveur et tout le mieux caractère des pardons d'autrefois. Et c'est pour cela que nous l'aimons et que tous les 15 août, nous allons avec nos amis du pays Pourlet, chanter à pleine voix l'émuvant cantique de Notre-Dame autour du feu de joie traditionnel. Ce feu de joie est allumé dans l'historique prairie dite du Marquis « Prat ar Markiz ». (Il s'agit, on l'a sans doute deviné, du marquis de Pontcallec.)

Kermascleden ! Pontcallec ! Deux grands noms ! Deux motifs de ferveur bretonne ! Comment s'étonner qu'en ce beau pays, l'on soit plus qu'ailleurs attaché à la Bretagne et à ses meilleures traditions.

Jos PENPOUL.

Un pauvre et un riche entrèrent au Paradis...

Il mourut une fois un pauvre bon paysan qui vint à la porte du Paradis. En même temps mourait un riche,



riche seigneur qui monta aussi au Ciel, saint Pierre arriva avec ses clefs, ouvrit la porte et fit entrer le seigneur ; mais sans doute il n'avait pas vu le paysan, car il le laissa dehors et ferma la porte. Le paysan entendit la joyeuse réception que le Ciel faisait au riche avec le chant et la musique. Quand le bruit se fut apaisé, saint Pierre revint et fit entrer enfin le pauvre homme. Celui-ci attendait qu'à son entrée le chant et la musique cessent de recommencer. Mais tout resta tranquille. On le reçut de bon cœur, les Anges allèrent au-devant de lui ; mais personne ne chanta. Il demanda à saint Pierre pourquoi la musique n'allait pas pour lui comme pour le riche, et si la partialité régnait au Ciel comme sur la terre. « Non, lui répondit le Saint, tu nous es aussi cher qu'un autre, et tu goûteras tout comme celui qui vient d'entrer, les joies du Paradis ; mais, vois-tu, ces pauvres paysans comme toi, il en entre tous les jours ici, tandis que des riches, il n'en vient pas un, tous les cent ans. »

Les Frères Grimm.

les saints
de BRETAGNE



Saint Malo naquit en Grande-Bretagne. Il fut élevé au monastère de Lannercavan alors dirigé par saint Brendan.

Des son jeune âge, Malo montra une grande dévotion et un grand désir de s'instruire tant dans les sciences sacrées que dans les sciences profanes. Devenu prêtre, puis évêque de Gantel-Gwent, Malo se consacra à la prédication et à l'apostolat. Puis il quitta définitivement son Pays pour aller évangéliser la petite Bretagne. St Malo débarqua près d'Aleth, qui, aujourd'hui porte son nom.

Beaucoup des habitants d'Aleth étaient encore païens ; saint Malo les évangélisa avec ardeur.

Quelques habitants du pays envieux de sa puissance le combattirent avec acharnement. Leurs persécutions forcèrent le saint à s'exiler. Il quitta la Bretagne, et se retira dans la Saintonge, et il fut reçu par saint Léonce. Là, il vécut dans la solitude.

Mais la population d'Aleth accablée de grands maux fut priée de remords et supplia son Evêque de revenir. Saint Malo se laissa toucher ; son retour ramena la sécurité et la prospérité. Puis il retourna en Saintonge, auprès de Saint Léonce où il mourut le 16 novembre 927.

Puisse saint Malo qui autrefois accepta l'exil comme un moyen de sanctification, protéger spécialement tous les petits enfants Bretons qui aujourd'hui vivent loin de Bretagne et garder vivant dans leur cœur l'amour du Pays.

C. Le Dennays



Le
Billet
d'Yvon



Le
Billet
d'Annaïg

Cher petit frère,
Je suis, comme toi un écolier breton. Tu me connais déjà, bien sûr !

Mais as-tu remarqué comme j'ai les yeux bien ouverts ? Et la bouche un peu... avec la main en porte-voix ? Pourquoi ?

« Ce n'est pas malin ! vas-tu me répondre : Si tu as de grands yeux, Yvon, c'est pour mieux voir au loin tes amis les petits pâtoures sur la lande bretonne. C'est pour mieux les saluer d'un « O lo ! » sonore que ta main se met en porte-voix devant ta bouche ouverte ! »

C'est, ma foi, très bien répondu ! Mais ce n'est pas tout encore ! Ecoute :

Si j'ai de grands yeux, c'est aussi pour mieux observer ce qui se passe autour de moi !

Et ma bouche s'est entrouverte pour te confier à l'oreille le résultat de mes observations ? Tu comprends ?

Alors, maintenant que nous avons fait connaissance, toutes les semaines, tu trouveras à la même place mon petit billet.

Je te ferai part de ce que j'aurai vu et entendu, et je te dirai ce que j'en pense, moi, petit écolier breton et chrétien comme toi. Cela te va ? Alors, à la semaine prochaine ! Kenavo !

Ton ami, Yvon.

Chère petite sœur,
Annaïg c'est mon nom, et je suis contente de venir chaque semaine à côté de mon frère Yvon te dire ce que comme lui, j'aurai vu et entendu dans mes journées d'écolière bretonne. Seulement, une petite fille doit avoir plus d'attention encore qu'un garçon. Elle doit veiller aux plus petits, aider sa maman, être un rayon de soleil partout où elle passe... Ce n'est pas toujours facile, mais quand on s'aide, tout est plus simple, et toutes les semaines ici, je te dirai ce que j'ai retenu en classe de plus joli, ce qui m'a frappé autour de moi, et les idées que j'en ai tirées, avec l'aide du Bon Dieu, bien sûr, mais aussi de ma chère maman et de notre maîtresse. C'est que je voudrais bien être le « rayon de soleil » de la maison et de la classe. Toi aussi, n'est-ce pas ?

A dimanche, petite sœur de Bretagne ! Comme nous allons faire de jolies choses ensemble !
Ton amie, Annaïg.



La tête de veau. — Encore un qui va se payer ma tête !

PROCHAINEMENT :
un grand film inédit
LA CAVALIÈRE DU TEXAS
Aventures mouvementées d'une petite Bretonne au Mexique

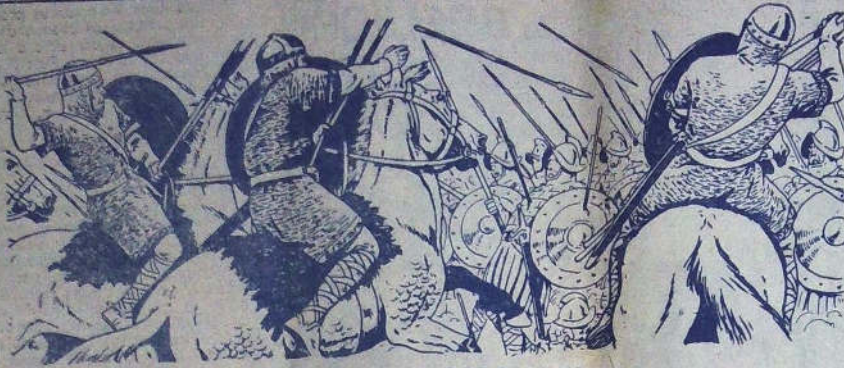
UN GRAND EVENEMENT :
O lo lè paraïtra désormais toutes les semaines !

Relisez deux fois, si vous voulez, mais c'est bien vrai voilà une bonne nouvelle qui vous réjouira tous, n'est-ce pas ? Vous vous demandez comment cet événement a pu se produire si rapidement. O LO LE a-t-il gagné à la Loterie Nationale ? Non et c'est bien dommage ! Mais rappelez-vous simplement ce que Tad-voz Erwan et Tonton Yann vous ont demandé le 1er janvier ? Des adresses d'amis, des nouvelles abonnés. Et bien, beaucoup honnêtement ont répondu à l'appel, les amis qui ont augmenté dans cette première quinzaine de l'année nouvelle. C'est bon signe, ça commence bien pour O LO LE. Alors devant le succès grandissant, O LO LE s'est dit : « Il n'y a pas à dire ! Je vais faire l'effort d'aller voir mes chers amis toutes les semaines ! »

En attendant, O LO LE adresse à tout ceux qui l'ont aidé à grandir si vite un chaleureux merci breton : BENNOZDOUED'EOCH (c'est-à-dire, Bénédiction de Dieu à vous) ... O LO LE n'oublie pas non plus ses grands Amis de La-Haut, les Saints de Bretagne sous la protection desquels il a été mis le jour de sa naissance. Et vous voyez : s'ils le combient !

ET POUR FINIR QUELQUES AVIS PRACTIQUES :
Le prix du N° reste le même : 0.75. Celui de l'abonnement est doublé : 1 an : 35 Fr. - 6 mois : 18 Fr. - 3 mois : 10 Fr.
Ceux qui ont payé leur abonnement bénéficient de l'ancien tarif jusqu'à expiration, qu'il soit de 6 mois ou 1 an. Mais à ces veinards là, O LO LE se permet de formuler un petit désir quand ils auront quelques sous de trop qu'ils veulent bien les lui adresser ! Merci !
Kenavo, à la semaine prochaine (ça fait plaisir à entendre n'est-ce pas !)

UNE GRANDE & BELLE HISTOIRE : celle de notre Bretagne.



9. LA BATAILLE DE BALLON

Nominoë aidé de son fidèle conseiller, saint Conwoion, fondateur de l'abbaye de Redon, guida les Bretons dans l'œuvre de restauration de la Bretagne. Pendant 20 ans, ces deux hommes préparèrent l'avenir de leur pays... A la mort de Louis le Débonnaire, Nominoë se mit à la tête de son armée, et livra bataille à Charles le Chauve à Ballon en 845 près de Redon. Les troupes légères des Bretons, par une habile tactique militaire écrasèrent l'immense armée franque... Charles le Chauve fut vaincu.

Notre concours de Dessins et de Contes



Un compétiteur mécontent vu par lui-même

Au moment de terminer son dessin pour le concours d'O lo lé, un de nos lecteurs, Jean Pierre Chevalier neveu de la grande artiste bretonne Jeanne Malivel, vient de renverser son encrier sur sa feuille, ce qui l'oblige à tout recommencer. En attendant il nous fait part de sa fureur "peinte" par lui-même!

Primes à nos Abonnés

Notre prime LÉGENDES DE BRETAGNE étant en réimpression sera servie à nos abonnés dès parution, c'est-à-dire très prochainement. BECASSE VUE PAR LES BRETONS est épuisée.

LE DRAGON DU MENEZ ARÉ par Benjamin KABIER

IV LE SERPENT DE BOLAZEC.

Résumé. — Youenn s'est promis de délivrer sa sœur Mous, ravie par le dragon du Menez-Aré. En route vers les Kragou, il rencontre les amis du monstre qui tentent de lui barrer le passage. Youenn, qui est malin, se débarrasse de ces êtres gênants en usant de ruse...

(Suite)



19. Youenn continua son chemin jusqu'au moment où il entendit denouveau le siffement. A ce moment, il faillit tomber à la renverse de surprise en apercevant devant lui un énorme lorgnon chevauchant un nez fantastique formé par le découpage du Roch ar Big, dans les parages de Berton.



20. Youenn fit un crochet pour s'éloigner du lorgnon fantastique et arriva bientôt au pied d'un mamelon sur le haut duquel il aperçut un gigantesque pneu d'automobile, qui, tout à coup se mit en marche et parut venir à sa rencontre...



21. Brusquement le pneu s'arrêta, le cerceau se rompit, se déroula et un gigantesque serpent, le fameux serpent de Bolazec, apparut aux yeux de Youenn. — Bonjour, Job al Lonker, dit le jeune garçon, sans s'émouvoir, comment allez-vous ce matin ? Pas mal, répondit Job al Lonker. — Kenavo, bien des choses chez vous, dit Youenn, en faisant mine de continuer sa route. — Halte-là, fit le reptile.



22. — Oui, je sais, dit le jeune voyageur, vous allez me demander de faire plus fort que vous pour me laisser passer. C'est une congnasse. — Parfaitement, dit le serpent en saisissant dans ses mâchoires un melon qu'il avait pris dans sa part de butin. Avais-je, comme je vais le faire, un fruit pareil d'une seule bouchée et la voie est libre.



23. Tout à coup, un petit vrombissement se fit entendre dans les airs et Job al Lonker, curieux comme tous les serpents, leva la tête pour voir l'oiseau qui passait au-dessus de lui. Youenn, ne perdant pas de temps, ouvrit sa musette, en tira un bonnet de coton — il y avait de tout dans ce petit sac...



24. — Et en coiffa incontinent la tête du reptile. Et avant que celui-ci fut revenu de sa surprise, le bonnet était fixé par une épingle à nourrice sur son premier estomac démesurément gonflé par le melon.

Le courrier d'O lo lé

Korrigan. — Je vous aurais écrit directement, tant votre lettre m'a fait plaisir. Malheureusement, vous ne donnez pas votre adresse. La Légende de la Ville d'Ys paraîtra dans O lo lé. J'en parle à la direction. Ecrivez-moi de nouveau, Cher Korrigan, étourdi.

Chevalier de la Table Ronde. — « L'Histoire de Bretagne m'emballé ! J'ai hâte de connaître la suite », me dites-vous ! Vous serez plus d'une fois enthousiasmé, noble Chevalier. Des marches bretonnes, nous en donnerons ; en attendant, je vous signale le Gwir Vretoned, qui est un air très cadencé. O lo lé peut vous le procurer contre 0.1.30

Pipi Flo'h. — J'espère que vous avez bien reçu le N° 2 qui vous manquait. Votre conte Kerlann Filibilliboutou me semble intéressant. Présentez-le à notre concours. Amitiés à votre frère Yannik, Kenavo ! Pâtre du Menez. — Vous aussi, vous désirez des Clubs d'O lo lé ! La direction étudie ce projet avec tant d'autres qui feront la joie de la grande famille d'O lo lé. En attendant, avec vos amis, diffusez O lo lé. Bon courage.

Erminig. — Un petit coin de Breton ? O lo lé y pense, et a bien l'intention d'intéresser ses lecteurs et lectrices à la langue des aïeux. A greit kalon.

Brodeuse. — Nous n'avons pas d'albums de motifs bretons et celtiques. O lo lé comme il l'a annoncé dès le début, fera tout son possible pour donner à ses lectrices une collection variée de dessins pour la broderie bretonne. Merci de vos vœux.

Les Dessins Animés D'O LO LÉ

Bidoc'h veut grandir

1 Le Sorcier



Il ne manquait à Bidoc'h que son 10 de haut, quand il passait car, par dessus le marché, il était en plus pour être les hommes. Mais tel fut lui, et prétentieux, il avait beau, pour se qu'il était, tout de 1m 10, il était absolument grandir, s'agrippa sur des choses très hautes ou ridicule, et les gens se moquaient de lui bien monter sur un immense cheval... Il n'arrivait pas à avoir l'allure ma-... Ce vieillard, passait pour être sorcier, jectueuse. Il eut alors l'idée d'aller voir si avait le pouvoir d'être sorcier, de transporter dans la forêt de l'impromptu proche de la lui exposa son cas. « C'est facile, dit comme on il habitait. l'homme, ça vous coûtera 2000frances. »

La Valine

La Valine est la plus efficace des préparations pour la petite enfance.

A. DARDANNE ET FILS Pharmaciens au Parc Montsouris, Paris



POURQUOI ? Oui, pourquoi toussiez-vous ?

Parce que vous ne connaissez pas le SIROP CELTIQUE. Sirop légitime et béchique, à base de plantes colossales et expectorantes, au Thuyocel et au grindelia, qui avec quelques autres herbes arrête la toux quinteuse et fatigante et assure de bonnes nuits calmes et reposantes.

Contre rhumes, bronchites, influenza, grippe, asthme et emphyseme. Augmentez l'efficacité du sirop en gardant dans la bouche une pastille TORPAZ.

En vente toutes pharmacies et tous laboratoires du Dr en Paix Th. Moreau à Landerneau (Aurélien de l'Académie de Médecine). Exigez la marque « Sirop Celtique » pour éviter les nombreuses contrefaçons ; rappelez-vous que l'en imite que les Grandes Marques.

Le Gérant : Mme VERA DE BELLAING, Imprimerie du Léon, Landerneau

Concours des Dessins et Contes

Bon N°2

à détacher et à joindre au Concours avec les bons suivants.



O LO LÉ



RÉDACTION-ADMINISTRATION
7, rue Lalayette
Landerneau Finistère
Compte chèques postaux : Mlle Leclerc 28556-Rennes

JOURNAL ILLUSTRÉ DES PETITS BRETONS
PARAISANT TOUS LES DIMANCHES
Directrice : Mme Vefa de BELLAING

ABONNEMENT:
1 an : 35 francs
6 mois : 18 francs
3 mois : 10 francs

CAPITAINE COURAGEUX



Sur les eaux bleues de la mer Méditerranée, non loin des côtes ensoleillées de l'Afrique, une corvette s'avançait avec une lente majesté. C'était un navire de guerre équipé et armé par les négociants de Saint-Malo, afin de protéger leurs bâtiments de commerce contre les entreprises des pirates. Ils en avaient confié le commandement à un de leurs compatriotes, marin habile et courageux, nommé Porçon de la Barbinais, et avaient obtenu du roi Louis XIV des lettres de marque, c'est-à-dire l'autorisation d'exercer la police des mers comme un navire appartenant à l'État.

Le capitaine Porçon de la Barbinais s'était acquitté de cette tâche avec dévouement et avec succès. Les bandits, hardis et sans scrupules, qui trouvaient un refuge dans les ports des états barbaresques, et, de là, s'élançaient sur les pacifiques bateaux marchands dont ils pillaient les marchandises et vendaient comme esclaves les équipages et les passagers, avaient reçu plus d'une bonne leçon. Déjà, pour venger ces actes de brigandage dont les souverains arabes tiraient profit, les escadres françaises avaient bombardé Tunis et Alger. Aus-

si le Dey d'Alger semblait-il désirer un traité de paix, à l'abri duquel il eut continué ses déprédations.

Ce jour-là, le capitaine remarqua au loin une voile qui lui parut suspecte. Il prit les dispositions pour le combat. Bientôt trois, quatre voiles semblables furent signalées dans des directions différentes. La lutte devenait disproportionnée. Mais il était trop tard pour fuir, il fallait accepter la bataille. Le capitaine breton donna sans faiblir le signal du branlebas.

L'engagement ne dura pas longtemps. La corvette criblée de fer les navires des pirates, mais un boulet brisa son gouvernail. Incapable de se mouvoir, elle ne put empêcher l'ennemi de l'attaquer par les points faibles. Bientôt une troupe d'arabes fit irruption à bord, et, pour ne pas sacrifier inutilement la vie de son équipage, le capitaine dut se résoudre à amener son pavillon.

Porçon de la Barbinais fut emmené en captivité avec tous ses compagnons. Le Dey d'Alger le fit comparaître devant lui.

« Chien, lui dit-il ; tu vois qu'il ne faut pas braver ma puissance. Ton sort est entre mes mains.

— Je ne crains pas la mort, répondit Porçon de la Barbinais.

— Puisque tu es un chef parmi les chrétiens, je veux te charger d'aller dire à ton maître que je désire faire la paix avec lui. Je suis le plus fort aujourd'hui. J'ai le droit de poser mes conditions. Si ton maître les accepte, tu seras libre. Sinon je te ferai mettre à mort ; c'est à toi de sauver ta vie.

— J'ai, fit simplement le capitaine, Mais, qui me répond que tu reviendras, si la réponse est mauvaise.

— Ma parole de soldat.
— Cela ne me suffit pas. Si tu ne reviens pas me répéter ce qu'aura dit ton maître je ferai mettre à mort tous tes compagnons.

— Cette menace est inutile, reprit noblement Porçon de la Barbinais, puisque je vous ai donné ma parole.

Le capitaine fut conduit sur les côtes de France et gagna la cour de Louis XIV. Mais, les conditions qu'il apportait furent jugées inacceptables. Le roi n'hésita pas à refuser ; cependant, il consulta le messager du Dey.

— Quel est votre avis, Capitaine ? lui demanda-t-il.

— Sire, répondit Porçon de la Barbinais,

accepter ces conditions, ce serait reconnaître les droits des pirates.

— C'est mon opinion, répliqua le roi. Mais, si je refuse, n'en résultera-t-il pas quelque dommage pour vous ?

— La vie d'un homme est peu de chose, sire, reprit l'héroïque Breton, qui n'avouait même pas en ce moment qu'il se condamnait à mort.

— Allez donc dire à celui qui vous envoie, dit alors Louis XIV, que je refuse ses conditions de paix, et que s'il persiste à emmener les chrétiens en captivité et à les faire mettre à mort, j'enverrai des vaisseaux pour bombarder ses villes.

Porçon de la Barbinais quitta la cour, mit ordre à ses affaires avec un calme héroïque, puis il s'embarqua pour retourner à Alger porter le refus du roi. Au lieu d'être touché par un si grand courage et par une si noble fidélité à sa parole, le Dey, furieux de se voir trompé dans ses espérances, fit couper la tête à son prisonnier.

FÉLIX LAURENT.

Voir en 3^e page un portrait authentique de Porçon de la Barbinais.

Pour vous lecteurs :

La semaine prochaine O LO LÉ commencera la publication d'un grand récit d'aventures véridiques :

CORSAIRE DES ÎLES

par Jacques de SEISSE

Illustrations de LE RALLIC

(Grand Film en 20 épisodes)

Pour vous lectrices :

O LO LÉ publiera à partir de la semaine prochaine un grand film d'aventures :

GAÏT, LA CAVALIÈRE DU TEXAS

EXPLOITS ET PÉRIPIÉTIES D'UNE PETITE BRETONNE AU MEXIQUE.



LE PETIT OISEAU BLEU

Un petit oiseau bleu, bleu comme les cieux, avec de jolis petits yeux verts comme des prés, volait de branche en branche. Le soleil se couchait l'air était tiède, le ciel était rayé de grandes bandes rouges ou pendait des franges d'or, et les feuilles vertes paraissaient roses.

Tout se faisait dans la campagne ; les chiens rentraient dans leur niche les petits oiseaux dans leur nid, et le vent ne soufflait plus.

Le petit oiseau bleu était inquiet ;



il volait de branche en branche, il parcourait à tire-d'aile les allées du jardin où il faisait encore clair, et les allées du parc où il faisait déjà sombre.

Les autres oiseaux étaient couchés les petits se pelotonnaient sous l'aile de leur mère ; ils ouvraient un œil, puis deux, et les retardaient tout heureux de se sentir à l'abri dans leur nid bien chaud.

(suite page 2.)

Les Loups de Coatmenez

GRAND ROMAN INÉDIT



Un chien jaune et maigre débouche d'un chemin de traverse...

Résumé:
Au cours d'un exploit équestre de Philippe qui veut faire le mailin, Hervé l'un des Coatmenez aperçoit un inconnu rôdant autour du château.
Lors d'un pique-nique, les enfants parlent de découvrir le Trésor d'Anne de Bretagne qui aurait été enseveli par son fidèle écuyer dans les souterrains de Coatmenez. Ce trésor, selon la légende serait gardé par les loups de Saint-Hervé et Saint-Brieuc. Deux hommes ont écouté sans être vus, la conversation des enfants.
Le dimanche suivant les quatre Coatmenez revenaient des vèpres où ils avaient entraînés, non sans peine, leurs cousins récalcitrants.
Il ne leur restait qu'un petit bout de route à faire, quand un chien jaune et maigre débouche d'un chemin de traverse, la queue entre les jambes et la langue pendante, il avait l'air à la fois farouche et pitoyable. Philippe leva son bâton pour l'éloigner, mais Alan l'arrêta :
— Pour Dieu, n'attires pas son attention, il est enragé, il faut le laisser passer !
Philippe tout pâle fit un pas en arrière et se trouva à l'abri près d'Hervé.
— Contre un chien enragé, dit ce dernier, rien à faire, sauf se défendre s'il attaque. Que saint Bieury nous garde !
Le chien ne semblait pas les avoir vus. Il continua sa route lentement et eut bientôt dépassé l'entrée de l'avenue; alors tous se précipitèrent et les deux grands, sans un mot, refermèrent la grille.
Un cri perçant coupa le silence dominical, cri de douleur et de terreur.
— Cela vient du côté du chien, constata Hervé prêtant l'oreille; pourvu qu'il n'ait attaqué personne !
— C'est un cri d'enfant.
— Allons Alan, dit Hervé simplement.
— Prends le bâton de Philippe plus solide que le tien, dit Alan qui jamais ne perdait son sang-froid; vous les petits, à la maison et vite !
— Anne, demanda Pol, le chien, il ne va pas les tuer ?
— Non, non, n'aie pas peur, mais vite cherchons du secours.
Pourtant Hervé et Alan, poussant la grille en hâte et courant le long de la route, virent bientôt une petite fille de dix ans qui ayant abandonné son troupeau, accourait terrifiée.
Au loin, le chien continuait sa route à la même allure pitoyable.
— Françoise, qu'y a-t-il ?
Elle secouait sa main ensanglantée sans répondre, les sanglots l'étouffaient :
— Allons, Françoise, n'aie pas peur, nous sommes là tous les deux !
Elle criait de plus belle : — Il m'a mordu, je vais mourir !

Hervé prit sa main cruellement déchiquetée : — Ta mère est-elle à la maison ?
— Elle est à Quintin, il n'y a personne chez nous !
— Viens, Philomène te soignera. Nous allons rentrer tes vaches dans l'avenue, dit Alan.
Anne et Geneviève attendaient debout, sur le perron, anxieuses.
— N'ayez pas peur, nous n'avons même pas vu le chien ! cria Hervé, mais vite de l'eau, de l'iodé, Françoise de Kiliaou a été mordu ! Où est Philomène ?
— Je ne sais pas, dit Anne, le goûter est sur la table, mais il n'y a personne.
— Sonnez la cloche, commanda Hervé, d'un ton assez sec car il n'aimait pas que Coatmenez resta ainsi sans personne tout un après-midi : le souvenir des singulières silhouettes aperçues dans le bois de Saint-Bieury lui avait laissé au cœur une sourde inquiétude. Pourtant, maintenant, il fallait penser à Françoise, Anne fut chercher des bandes et de l'iodé et, vaille que vaille, en fit le pansement. Quand Philomène arriva, elle faisait la sieste; elle regarda le pansement à travers lequel filtraient de larges gouttes de sang, et, remarquant à la figure pâle de la fillette, lui donna quelques gouttes de gwin ardent en guise de cordial.
— Il faut un médecin, conduisez-la à Quintin ou à Corlay... Quintin serait mieux à cause de l'hôpital.
— Bien commandé, Philomène ! dit Hervé, mais qui l'y conduira ? François-Louis n'est pas là et il a envoyé le bidet avec lui !
— Prenez l'auto, conseilla Geneviève, Hervé et Alan se regardèrent, ni l'un ni l'autre ne savaient mettre en marche.
— Nous n'irions même pas au bout de l'avenue !
Geneviève hésita, elle avait souvent tenu le volant près de son père, mais naturellement, n'avait jamais conduit seule. Pourtant, Françoise était de plus en plus pâle; le téléphone ne répondait pas; de toute évidence, il fallait tenter d'aller à Quintin...
— Je sais conduire un peu, la voiture de papa est de la même marque que la vôtre... elle sortira du garage à la main et je crois que je pourrai au moins aller à la Croix où nous trouverons de l'aide.
— Tu conduis vraiment pas, à la manière de Philippe au moins ? demanda Hervé.
— Je ne conduis pas, je n'oserais jamais sortir une voiture pour m'amuser, mais je sais que lentement, je pourrai arriver sans mal à la Croix ou même à Quintin s'il le faut.

Les deux garçons sortirent la voiture, Françoise fut hissée à l'intérieur et Geneviève s'assit au volant. Comme elle passait le portail de l'avenue, Hervé lui demanda d'arrêter. Un homme fumait tranquillement un cigare, appuyé au pilier de pierre. Il était jeune, assez petit et mince, très brun, correctement vêtu; on ne pouvait deviner qui il était.
— Monsieur, dit Hervé, nous allons conduire une enfant blessée au médecin, nous n'avons pas de permis de conduire ni les uns ni les autres; si vous êtes chauffeur, ne pourriez-vous monter avec nous et nous aider ?
L'homme quitta son pilier et vint négligemment à la portière de la voiture.
— Je regrette, dit-il, d'une voix traînante, j'ai conduit mais je ne connais pas votre marque, il m'est impossible de vous rendre ce service. Mais vous n'avez donc aucun homme chez vous ?
— Personne aujourd'hui, dit étourdiment Geneviève. C'est dimanche et le personnel est de sortie.
— François-Louis va rentrer sans tarder, mais nous ne pouvons attendre, le cas est urgent, corrigea Hervé. Excusez-moi de vous avoir dérangé... Va, Geneviève.
A la Croix un groupe de jeunes gens examinaient le cadavre du chien.
Geneviève arrêta de nouveau :
— Quelqu'un peut-il nous conduire à Quintin où nous menons Françoise Le Mat qui a été mordu ?
— Non, Monsieur Hervé, ici aucun chauffeur, répondit le plus âgé des jeunes gens, ils sont tous à la guerre.
— Repartons, dit Geneviève, vaillante.
Et la voiture repartit avec la même lente circonspection. Enfin Quintin apparut au bout de la vallée. Geneviève connaît avec conscience à chaque groupe de promeneurs, A Bras d'Argent, un homme complaisant vint remplacer la jeune fille qui s'éclaircissait de traverser la petite ville aux rues étroites.
Par une heureuse chance le docteur était chez lui, il était temps car l'hémorragie s'aggravait. Françoise fut hospitalisée et au matin, elle pourrait prendre sans danger le train pour Paris, avec sa mère.

tait en Bretagne, elle pensait parfois que la richesse et l'élégance ne sont pas tout, l'atmosphère du vieux manoir où sa mère et son aïeule avaient vécu agitaient en son âme des plus fines que Philippe, elle était plus sensible aux inspirations élevées.
Hervé pourtant restait songeur.
Rentrés à Coatmenez, ils dînèrent assez vite et se séparèrent de bonne heure.
Seuls dans leur chambre, tout en bout de la tour, Hervé dit à Alan :
— As-tu remarqué l'homme qui a refusé de nous conduire à Quintin ? As-tu remarqué avec quelle curiosité il a vérifié qui était dans la voiture ?
— Je n'ai pas fait trop attention, j'étais derrière.
— Alan, mon vieux, cet homme n'est pas fouche, voici la deuxième, sinon la troisième fois que je le trouve rôdant par ici, ce n'est pas un éboueur agricole qui aurait mieux à faire qu'à perdre son temps, ce n'est pas un homme du pays, son accent est étranger; je voudrais savoir ce qu'il cherche ici.
— Tu crois que c'est un espion ?
— Il y a bien des sortes d'espions ! celui-ci ne recherche certes pas des buts militaires : Coatmenez n'est pas un point stratégique, mais pense un peu aux rochers, là-bas !
— Que veux-tu dire ?
— As-tu remarqué le nez de cet homme, il n'est pas chrétien !
— Hervé, à quel penses-tu ?
— Il y avait dans un journal de Paris un article sur les Trésors enfouis et l'on parlait de celui de notre Duchesse... Si un Juif quelconque l'a tu et cherche à le découvrir ?
— Le Trésor d'Anne de Bretagne entre les mains d'un youpin ! Hervé, mon vieux, il y a encore ici des penn-laz solides et toi et moi, nous ne sommes pas manchots !
— Que veux-tu faire ? Nous ne savons rien même pas où est le Trésor.
— Oh, certainement, la légende ne ment pas; du côté des Rochers, un jour, il nous faudra aller faire un tour par là !
— Ecoute Alan, tu sais, l'autre jour, à Saint-Bieury ? Et bien, comme nous cautions du Trésor, des hommes nous écoutaient !



L'homme quitta son pilier et vint à la portière de la voiture.
— Elle vous devra la vie, dit le docteur, c'est pourquoi j'ai fait remarquer si vite. Si c'était un de ces hommes qui nous épiant cet après-midi encore ?...
Alan réfléchit :
— Tu as raison, il faut veiller, si le Trésor est menacé, nous devons le défendre jusqu'à la mort !
— Les loups de Coatmenez vont, je crois, rentrer dans le bois; ce serait une honte pour nous si le Trésor était volé, puisqu'il est confié à notre Terre, il est à notre garde, d'Accord Alan ?
— D'accord Hervé, je suis prêt !
(à suivre)



LE PETIT OISEAU BLEU

(Suite de la première page)

Le petit oiseau bleu volait tout doucement autour d'une jolie tête blonde; il effleurait de ses ailes les boucles légères qu'il agitaient en passant. C'était la tête blonde d'une jeune fille vêtue d'une robe blanche, qui se promenait à pas lents dans les allées encadrées de fleurs et dans les allées déjà sombres du parc.
La jeune fille respirait avec joie le parfum des fleurs qui embaumait l'air avant de s'endorment, elle regardait les derniers rayons du soleil qui dorait le ciel avant de se coucher; elle écoutait les derniers bruits qui s'éteignaient dans la campagne; elle s'enivrait dans les épaisses charmilles où sa robe



blanche semblait un rayon de lune égaré loin des autres rayons.
Le petit oiseau bleu froitait la jolie tête blonde, et lui disait à l'oreille, tout bas, tout bas : « Ne reste pas si tard sous les allées sombres du parc, ne reste pas seule dans la charmille, rentre dans la blanche maison où ta mère t'attend; rentre t'asseoir auprès d'elle, ta main dans sa main, ta jolie tête blonde sur son cœur que tu entendras battre de joie... »
La jeune fille aux boucles légères n'écoutait pas le petit oiseau bleu, dont les yeux verts brillait comme l'émeraude aux derniers feux du soleil couchant. Elle passait tout à tour des allées claires dans les allées sombres, et s'éloignait toujours plus de sa blanche maison.



Le petit oiseau bleu tournait tristement autour d'elle et lui disait à l'oreille tout bas, tout bas, d'une voix douce qui ressemblait au murmure d'une fleur agitée par la brise : « Hâte-toi de rentrer; la nuit tombe; les allées deviennent noires; un danger te menace; ta mère pleurera... »
La jeune fille secouait ses boucles blondes pour chasser ce murmure importun; elle faisait de sa jolie main auprès de son oreille, un geste impatient pour écarter ce bruissement d'ailes, et elle continuait la promenade errante respirant les parfums du soir, et s'attardant à touter sous ses petits pieds le gazon de velours où l'on ne distinguait déjà plus les blanches pâquerettes...



Tout à coup un cri retentit dans les airs, et puis l'on entendit plus rien. C'était la jeune fille aux boucles légères qui venait de tomber dans une fosse profonde, creusée à l'endroit le plus sombre du bois et cachée par de menus branchages. Elle disparut dans ce trou noir, et le petit oiseau disparut sous l'ombre épaisse des grands arbres.
Les petits oiseaux dormaient dans leur nid et sentaient, en dormant, l'air tout près d'eux le cœur de leurs mères.
Dans la blanche maison une femme en robe noire pleurait; et l'on n'a jamais plus revu dans le jardin embaumé la jeune fille aux boucles blondes, ni le petit oiseau bleu, Plainville.

NOS GRANDS CORSAIRES



Porçon de La Barbinais
Né à St-Malo en 1639.
Mort à Alger en 1665

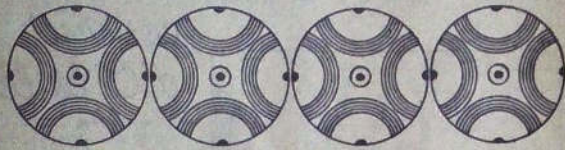
UN PEU D'HUMOUR



— Ce champignon est-il vénéreux ?
— Goutez-le, et vous verrons bien !

Pour vous lectrices !
LA BRODERIE BRETONNE DANS LE COSTUME.

Les premiers essais d'ornementation de l'homme aux temps les plus reculés, donnant lieu à une décoration linéaire souvent très développée, où se retrouvent les dents, les triangles, les zigzags, les zones pointillées, les cercles concentriques.
Ces ornements subsistent toujours dans les décorations bretonnes. Avec l'un de ces jolis motifs nous vous présentons aujourd'hui :



Le " JILETENN " d'ANNAIG

CE JILETENN, C'EST-A-DIRE BOMBÉRO EN BRETON, SERA TRÈS RAVISSANT, ORNÉ DE CE DESSIN ÉCARTÉ SUR FOND BLEU OU NOIR, ET BRODÉ EN JAUNE OU ORANGÉ TRÈS VIF INTERCALÉS.



Pour vous, lecteurs ! ...
Nos jeux bretons

Le soulèvement de la perche.

Jeu de force et d'adresse, il fut également cher aux Celtes, nos aïeux.
Les compétiteurs doivent, à tour de rôle

soulever une perche d'une seul main et la tenir en équilibre, le plus longtemps possible. C'est celui qui l'a maintenue sur sa paume le plus longtemps qui est proclamé vainqueur. Lorsqu'on a acquis de l'adresse, on corse le jeu, en marchant, puis en courant, tout en soutenant la perche.
Le soulèvement de la perche est encore un des jeux favoris de l'Ecosse. Cousins Nio

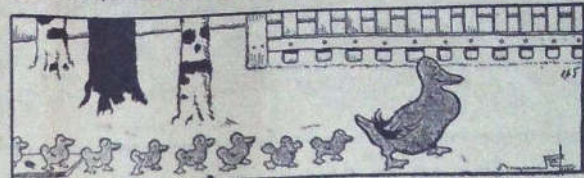
LA SONATE AU CLAIR DELUNE



Beethoven était misanthrope, il fuyait la société... Un soir qu'il se promenait seul dans les environs de Bonn, il s'arrêta devant une petite maison de campagne pour écouter les accords d'une de ses œuvres, qu'on exécutait sur le piano. Le génial musicien allemand, entraîné par je ne sais quelle puissance, entra dans la maison... Il monta l'escalier, poussa une porte et se trouva dans un salon.
— C'est vous, mon père ? dit sans se retourner une jeune fille cassée devant le piano.

Et elle continua de jouer. Quand elle eut terminé le morceau, elle se leva, et se retournant :
— Venez donc, mon père, que je vous embrasse ; car le ne puis marcher vers vous.
Alors Beethoven vit un spectacle navrant : il était en face d'une jeune fille de seize ans à peine, d'une beauté remarquable.
La pauvre enfant était aveugle !
Beethoven jeta un cri.
— Ce n'est pas vous, mon père ? dit l'enfant.
— Non, Mademoiselle ; mais, rassurez-vous, je suis un ami, je viens vous adresser des compliments sur la manière dont vous avez exécuté ma sonate.
— Vous êtes Beethoven ? dit la jeune fille.
Et un torrent de larmes s'échappa de ses yeux.
— Ah ! fit-elle en sanglotant, ah ! monsieur, que je suis donc malheureuse de ne pouvoir contempler l'homme de génie qui est devant moi. Hélas ! monsieur, je suis aveugle depuis deux ans, et sans la consolation que je trouve dans la musique, et surtout dans vos œuvres, je serais déjà morte de désespoir.
— Pauvre enfant ! fit Beethoven, vous ne pouvez me voir, mais vous pouvez m'entendre.
Il s'assit à son tour devant le piano une larme de pitié tomba sur les touches de ce grand homme ; puis il commença la douleur qu'il éprouvait à l'instrument : ses doigts arrachèrent au piano cette élégie plaintive qui est devenue célèbre sous le titre : *Clair de Lune*.
Il voulait improviser un chef-d'œuvre !
Max Richter.

Ingéniosité maternelle



Le
Billet
d'Yvon

PRENDS GARDE A LA BOUE !

C'est la récréation ! La pluie tombe depuis 15 jours et la cour est un vrai marécage. Mais cela n'empêche pas de courir, au contraire ! On organise une partie de « barres ». Tout à coup, patras ! Voilà ce malheureux Jobiq qui s'étale tout de son long dans la boue gluante.
Il se relève sous les rires, tout penaud et tout déçoutant et pendant que le jeu continue, il s'en va sous la gouttière gratter sa boue avec son couteau...

Et tu ne sais pas à quoi je pense ? Je pense à notre belle légende bretonne de la blanche Hermine. Tu sais bien, la petite hermine à la robe sans tache qui préféra se faire tuer par les chasseurs plutôt que de traverser un marécage qui eût sali sa fourrure immaculée.

Et je me dis : — Yvon, la vie est comme une cour de récréation ; on s'amuse, on se bouscule, on glisse et on tombe... dans la boue...
Et la boue, c'est le péché qui salit nos âmes blanches !

Prends garde à la boue, petit frère ! Et sois toujours fidèle à la belle devise de notre Bretagne :
« Plutôt la mort que la souillure ! »
Ton ami YVON

NOTRE SERVICE DE PROPAGANDE

Des carnets d'abonnements et des numéros spécimens, seront envoyés à tous ceux qui en feront la demande. Prière d'indiquer le nombre de carnets et de numéros.

Le
Billet
d'Annaïg



LE SOLEIL SUR LA NEIGE

Malgré l'hiver, le plus petit rayon de soleil pénètre dans notre classe, après avoir éclairé la campagne, qu'une couche de neige couvre comme une grande cape d'hermine.

Mademoiselle nous dit :
— Regardez comme tout s'harmonise : le ciel gris, la flèche du clocher de granit, les toits semblables à du velours blanc, les sapins lourds de neige et les prés.

Et le Bon Dieu envoie un rayon de soleil, pour mettre sur toutes ces choses une note de vie et de gaieté, malgré le froid.

Ah ! un nuage ! Voyez comme aussitôt tout est plus gris... Mais de nouveau le sourire du soleil !

Et notre petite ville et sa campagne semblent vivre dans la joie de Dieu et du Travail.

« Vous aussi, mes petites filles, vous devez être la joie de la maison ; grâce à vous le visage de votre papa rentrant de son travail s'éclairera, ou s'il est bien loin, prisonnier avec tant d'autres, son cœur sera tranquille car il sait que son « rayon de soleil » aura aidé maman, lavé les mains des petits frères, mit le couvert, commencé ses devoirs. Il sait que si maman est soucieuse pour lui, la gaieté règnera quand même dans la maison, parce que tous ont confiance en Dieu, mais aussi parce que sa grande fille sait sourire et chanter dans les difficultés, car elle connaît la loi scout et n'a pas oublié la leçon du soleil sur la neige.

Ton amie Annaïg

Avis important

ABONNEMENTS

Des précisions nous sont demandées au sujet des abonnements, en raison de la PARUTION HEBDOMADAIRE D'O LO LE.

Voici donc nos conditions concernant les abonnements d'avant la parution hebdomadaire :

I. — ABONNEMENTS INDIVIDUELS
C'est exact, il n'est pas exigé un prix double de l'abonnement souscrit. Les 17 FRANCS payent 24 NUMEROS, tandis que 52 NUMEROS coûtent 35 FRANCS.

Les abonnements souscrits ne viennent pas à expiration au 24^e numéro MAIS COURENT JUSQU'AU 52^e NUMERO. MOYENNANT UN SIMPLE COMPLEMENT DE 10 FRANCS par abonnement, ce qui met celui-ci à 27 FRANCS AU LIEU DE 35 FRANCS pour ceux qui se sont abonnés pour un an avant ce numéro. Pour 6 MOIS : 12 numéros pour 9 francs ou 26 NU-

MEROS pour 14 FRANCS AU LIEU DE 18 FRANCS.

Les abonnés ont la faculté, soit de maintenir leur abonnement :
1. — A 17 FRANCS pour 24 NUMEROS ou de le supplémenter de 10 FRANCS pour 52 NUMEROS.

2. — 9 FRANCS pour 12 NUMEROS ou 14 FRANCS pour 26 NUMEROS.

II. — ABONNEMENTS COLLECTIFS
L'abonnement collectif, à partir de 5 exemplaires, était, avant la parution hebdomadaire d'O LO LE, fixé à 15 francs pour 1 an et à 8 francs pour 6 mois.

Il ne s'agit donc pas d'augmenter, d'exiger un tarif double pour les abonnements souscrits, mais d'accorder les mêmes conditions de faveur que ci-dessus, aux taux suivants :

1. — ABONNEMENTS COLLECTIFS ANNUELS (52 numéros) — Supplément de 10 francs, soit l'abonnement 25 FRANCS AU LIEU DE 30 FRANCS.

II. — ABONNEMENTS COLLECTIFS DE 6 MOIS (26 numéros) — Supplément de 5 FRANCS, soit l'abonnement à 13 FRANCS AU LIEU DE 16 FRANCS.

UNE GRANDE & BELLE HISTOIRE : celle de notre Bretagne.



10. LE SACRE DE NOMINOE

Après la victoire de Ballon, Nominoe se fit sacrer roi de Bretagne dans la cathédrale de Dol par un envoyé du Pape Léon IV. Il continua de gouverner sagement le pays, toujours conseillé par son ami saint Conwoion. Nominoe mourut empoisonné par un frank, dit-on. Réalisateur de l'unité des Bretons, ce chef magnanime porte le titre glorieux et mérité de "Père de la Patrie".



Le peintre. — Inutile d'insister, je ne fais pas le portrait!



— Satoralalik ! J'ai beau embrayer, impossible de faire marcher arrièrè!

LE DRAGON DU MENEZ ARÉ par Benjamin RABIER

V LE GEANT ROUF

Résumé.— Youenn s'est promis de délivrer sa sœur Mona, ravie par le dragon du Menez-Aré. En route vers les Kragou, il rencontre les amis du monstre qui tentent de lui barrer le passage. Youenn, qui est malin, se débarrasse de ces êtres gênants en usant de ruse...



25. L'oiseau gagnait du terrain, lorsqu'un épervier, croyant se trouver en présence d'une proie facile, fondit sur lui et d'un violent coup de bec l'arrêta dans son essor. En effet, le choc eut pour effet d'arrêter le mécanisme et l'oiseau mécanique vint s'abattre à terre.



26. Youenn souleva le jouet et l'inspecta. Rien de cassé, dit-il au bout d'un instant. Tout à-coup, son attention fut attirée par un morceau de papier volé qui était attaché sous les ailes. — Tiens, fit Youenn... une lettre.



27. "Aujourd'hui, s'exclama-t-il, les pigeons voyageurs ont fini leur temps... ce sont les avions qui portent les dépêches... Vive le progrès." Là-dessus, il dansa un pas de jabadao qui eut pour effet de lui faire oublier un instant ses angoisses et ses chagrins.



28. Avant pris connaissance du papier, il y lut: "Suis prise par le dragon. Venez à mon secours, Monig." — Bien, dit Youenn, voilà ma réponse. Il prit dans son sac un crayon et écrivit au dos de la lettre de sa sœur: "Courage, Monig, je viens à ton secours. Réponds-moi par le même moyen en dirigeant l'avion sur le carrefour de Lannoué où je serai ce soir".



29. Tandis qu'il s'acheminait allègrement, Youenn entendit tout à coup paraissant venir de derrière un buisson, un éternuement formidable: "Achooum" répéta l'écho et au yeux de Youenn, apparut, au-dessus des fougères et des ronces, le buste du géant Rouf.



30. Bonjour, monsieur Rouf, dit Youenn, je suis bien content de vous voir. — Bonjour, mon petit, où vas-tu comme cela? — Je me promène. Et comme le géant faisait un geste de surprise: — Oui, oui... je connais les conditions... dit vivement Youenn, faites et je ferai plus fort que vous.

(à suivre)

Le courrier d'O lo lé

Bruyère rose. — Je vous félicite pour votre cran pendant les alertes. Soyez toujours très prudente et veillez bien sur vos frères et sœurs plus jeunes, et surtout mettez votre confiance en Dieu. Si vous avez une jolie voix comme vous le dites, vous aimerez chanter la mélodée d'O lo lé. Confiance.

Bleiz Yaouank. — Nous vous indiquerons comment construire un théâtre guigoal. Vous idées de donner de petites pièces de l'Histoire de Bretagne est excellente. O lo lé en prend note. Avec vous de tout cœur.

Cour Vaillant breton - Des Croix. — Doue ha Breiz. Nous tâcherons de nous en procurer quand il y aura possibilité car cet article fait défaut en ce moment. A bientôt.

Admirateur des Calvaires. — O lo lé a bien l'intention de publier des articles sur nos beaux calvaires bretons. En attendant, continuez à travailler le bois. Qui sait si plus tard vous ne serez pas vous aussi, un sculpteur de bois ou de granit? Persévérez.

Les Petites Annonces d'O LO LÉ

Elles sont gratuites. Joindre simplement un timbre de 1 fr. pour la réponse.

■ Je suis heureuse de faire part à mes amies d'O lo lé, de la naissance de ma petite sœur JACQUELINE.
« Bro goz ma Zadou » Rennes

Les Dessins Animés d'O LO LÉ

Bidoc'h veut grandir

2

Trop petit, trop grand



Mais Bidoc'h, avare, ne voulait donner que 2000 francs au sorcier qui accepta cependant et lui apprit une formule magique qu'il devait prononcer chaque matin. Il grandissait! Bidoc'h suivit l'ordonnance...



Mais, hélas! seule ses habits grandirent. Le sorcier s'était tenu de son avantage. Il le comprit et s'en alla le retrouver. Il lui donna 1000 francs de plus. Cette fois il apprit la bonne formule.



De plus il reçut un mot cabalistique qui devait servir à arrêter sa croissance quand il la jugerait suffisante. La formule était efficace, très efficace.



Mais, hélas! les habits de Bidoc'h ne grandirent pas. Et non seulement ça, mais il avait oublié le mot cabalistique qui devait arrêter sa croissance. De sorte qu'il grandit sans s'arrêter, au grand effroi de son entourage. Les plafonds devinrent bientôt trop bas pour lui. (à suivre)

La Valtine
La Valtine est la plus exquise des préparations pour le jeune enfant.
A. DARDANNE
ET FILS
Distributeurs en France
"Les Frères" Paris

POURQUOI ? Oui, pourquoi toussiez-vous ?
Parce que vous ne connaissez pas le **SIROP CELTIQUE**. Sirop légitime et béchique, à base de plantes colutantes et expectorantes, au Thiocol et au Grindelia, qui avec quelques cuillères arrête la toux quinteuse et fatigante et assure de bonnes nuits calmes et reposantes.
Contre rhumes, bronchites, influenza, grippe, asthme et emphyseme. Augmentez l'efficacité du sirop en gardant dans la bouche une pastille **TOR'PAZ**.
En vente toutes pharmacies et tous laboratoires du Dr en Phie Tb. Moreul à Landerneau (Lauréat de l'Académie de Médecine).
Exigez la marque **SIROP CELTIQUE** pour éviter les nombreuses contrefaçons; rappelez-vous que l'on imite que les Grands-Markets.

La Girante - Mme VIFA de BELLAING.
Imprimerie du Léon, Landerneau

Concours des dessins et Contes
Bon N° 3
à détacher et à joindre au Concours avec les bons suivants.



O L O L I È

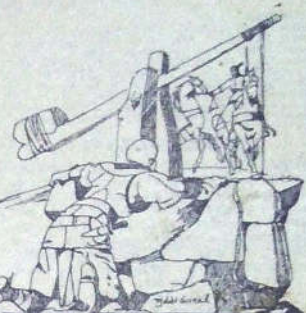


REDICTION-ADMINISTRATION
7, rue Lafayette
Landerneau Finistère
Compte chèques postaux : N° 1016-28556-RENNES

JOURNAL ILLUSTRÉ DES PETITS BRETONS

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES
Directrice : Mme Vela de BELLAING

ABONNEMENT:
1 an : 35 francs
6 mois : 18 francs
3 mois : 10 francs



L'ENTREPRIDE CHEVALIER
Le sire Neven de Penhoel avait suivi le duc breton, Alain Fergent dans les Croisades en Palestine. Neven était un jeune chevalier plein de courage et d'honneur et les Sarrasins commençaient le poids de sa large épée. Un matin, il sortit du camp des Croisés bretons pour se promener seul avec son fidèle cheval Kerz. Neven était très occupé parce que son meilleur ami Judael du Ros avait été capturé par les ennemis et envoyé au camp arabe Saïga.

Tout en songeant, notre chevalier s'était beaucoup éloigné. Il dépassa une citerne à demi tarie et se trouva bientôt à l'entrée du désert. A ce moment, dans un tourbillon de sable, apparut un cavalier sarrazin qui le défit en combat singulier. Neven mis sa lance en arrêt, et tous deux combattirent avec fureur, sans obtenir ni l'un ni l'autre, aucun avantage. Alors, l'Arabe proposa une trêve. Et brusquement il tourna le dos. Le chevalier le vit la vitesse de son heaume pour

mieux respirer quand son décaly ennemi, qui le quittait d'un œil, profita de ce moment pour faire ruer son cheval de façon à envoyer un nuage de sable dans les yeux du chrétien. Le voyant aveuglé et sans défenses, il lui asséna un coup de pique qui le fit rouler bas de son cheval. Neven demeura inerte sur le sol.
L'Arabe lui enleva son heaume, sa casaque et ses armes et s'éloigna en emmenant Kerz. Le chevalier se réveilla peu après, car il n'avait été que-

lourd par le choc, grâce à sa cotte de mailles. Il se dirigea aussitôt vers la source qu'il avait rencontrée en venant du camp, et s'y plongea avec délices. Mais soudain, une terrible apparition se montra sur la margelle de la citerne: le mufle énorme d'un lion! La bête qui dormait derrière une roche, avait été réveillée par l'arrivée de Neven. Bien que désarmé, le brave croisé ne perdit pas courage. Avançant en luttant contre de terribles douleurs qui poussaient entre les pierres, il en



crochets une porte, en se débattant les mains, et il l'endossa brusquement entre les mâchoires courtes du lion qui torturé par les épines, sauta en arrière. Neven profita de cet instant de répit, il tira de la citerne une lourde pierre et la lança sur le lion qui s'écria sur le sable. Aussitôt par cet effort Neven se redressa dans la citerne car le soleil était devenu brillant, et il avait plus de courage, le chevalier ne pouvait tenir au camp que dans la fraîcheur de la nuit. Alors, au

milieu du lourd silence, des hennissements éclatèrent.
Neven reconnut parmi eux la voix de Kerz, et il regarda entre les pierres disjointes en prenant soin de rester caché. A quelque distance, un cavalier portant le heaume et les armes de Neven, et monté sur Kerz, cherchait à faire avancer cet animal ainsi qu'un cheval arabe qu'il tenait en laisse. Mais les deux courriers, épouvantés par l'odeur du lion, se cachaient avec obstination. Neven, ser-

rait des poings: « C'est le félon Sarrazin que j'ai combattu! pensait-il. Que fait-il sur la route de notre camp, revêtu de ma casaque et de mon heaume? Il faut que je m'empare de lui pour le savoir et reprendre mon bien. Mais que faire contre un homme à cheval? Un éclair d'espoir lui vint alors: l'Arabe descendait de sa monture et venait seul vers la citerne, alourd par la casaque et la lance ennemie du chevalier.
L'Arabe avait vu le lion couché, et

la nécessité d'abreuver ses chevaux et lui-même l'obligeait à repousser cet incommode voisin. A quelques pas du lion, il s'arrêta et souleva avec effort la lance de Neven, il la plongea dans le flanc de la bête. Le Croisé n'attendait que cela: il bondit sur la margelle, empoignant l'arma enroulée entre les côtes du lion et l'arracha des mains de l'Arabe.

(suite page 2)



Laquelle des Quatre?



Un beau garçon, voulant se marier, s'en fut trouver un fermier qui avait quatre filles.
— Madras, dit-il, je viens te prier de m'accorder en mariage une de tes filles.
— Laquelle? répondit le fermier, j'en ai quatre à choisir, le vult les faire venir, dans le te dirai ce qu'elles savent faire, et tu choisiras toi-même.
Et pendant de leurs récits, s'installèrent sur un toit, les quatre filles du fermier: Anna, Marie, Judy et Kottel, toutes les quatre admirables et beaux garçons qui les contemplant.
— Voici, dit Anna, d'abord, de la m...

mier enfant sa voix avec un grand ouest poternel. C'est la savante de la maison, elle a tous ses brevets, et quand elle a posé ses examens, au chef-lieu, le préfet lui a fait des compliments.
— Cora, dit le beau garçon, hecha la tête et dit:
— Judy de science m'est inutile!
— Voici maintenant Marie, conté par le fermier, elle joue du flûte et le dimanche elle chante à l'église et l'organiste qui l'accompagne, trouve que sa voix est vraiment belle.

(suite page 2)

Les Loups de Coatmenez

GRAND ROMAN INÉDIT



... ils glanèrent sous les buissons et virent deux hommes.

Résumé :
Au cours d'un exploit aquarelle de Philippe qui veut faire le maître, Hervé fut de Coatmenez aperçut un incertain rôdeur autour du château. Lors d'un pigeon-nique, les enfants parurent découvrir le Trésor d'Anne de Bretagne qui aurait été caché par son fidèle écuyer dans les souterrains de Coatmenez. Ce trésor, selon la légende, serait gardé par les loups de Saint-Hervé et Saint-Bruce. Deux hommes ont écoute sans être vus, la conversation des enfants...

L'ESCAPADE D'ANNE

Depuis la promenade de Saint-Bieury, personne n'avait parlé des fameux bijoux du noisetier public, car Hervé et Alan avaient bien souvent discuté la question, leur grand désir de faire des recherches, combattu par la crainte de mettre des indiscrets sur la voie, ne sachant pas le but poursuivi par le juit qui les rencontrait si souvent depuis quelques semaines, ils se sentaient tenus à une grande prudence.

Anne de son côté y pensait. Un après-midi, très tôt après le déjeuner, Philippella voyant revenu se précipita :

— Tu as encore ton Trésor en tête ? veux-tu que je te dise le moyen de le trouver ?
— Et comment ferais-tu demanda Anne incrédule, car de même que ses frères, elle avait pu être témoin de son talent de son cousin.
— Lui continua mystérieusement :
— Tu sais où est l'entrée du souterrain ?
— Hervé me l'a dit.
— Alors, prend les baguettes de caudrier taillées par Jean-Marie pour chercher de l'eau. Elles tourneront aussitôt sur l'or... elles sauront bien te dire où est ta couronne.

— Anne sauta de joie.
— Tu as cent fois raison ! comment n'y avais-je jamais pensé ! je vais tout de suite le dire aux autres.

Mais Philippe avait sur le cœur les moqueries de ses grands cousins :

— Non, nous irons seuls toi et moi, nous aurons toute la gloire et ils ne pourront plus dire que je ne suis bon à rien !
— Anne n'était pas égoïste !
— Mais Philippe, ils aimeraient trouver le Trésor eux aussi !

— Tu leur diras à eux les premiers et ils descendront dans le souterrain, car il ne serait pas prudent d'y aller seul.

— Comme tu voudras, pourtant j'aurais mieux aimé aller avec eux, Hervé veut faire cet après-midi une grande partie de cache-cache à la fleur aux Gais, nous en profiterons pour filer tous deux vers les Rochers de Coatfou, mais oseras-tu venir ? il y a des vipères.

— Beaucoup de vipères ? demanda Philippe rétroidi.

— Beaucoup oui, surtout l'été, expliqua Anne complaisamment, et aussi des sangliers, des renards et peut-être des loups, mais le jour il n'y a pas de danger.

— Il entendait qu'on les appelait pour aller se promener, Anne partit en courant car elle devait prendre le goûter pour tous et les fameuses baguettes.

Arrivés à une grande clairière, Hervé s'arrêta ; on goûta joyeusement puis il organisa sa part :

— Ne de cache-cache.
— Nous ferons deux camps, dit-il, les uns se cacheront, et les autres chercheront ? Défense de monter aux arbres et ordre de rallier sous au premier coup de sifflet. Anne et Alan qui connaissent le bois prendront avec eux Philippe ou Geneviève, moi je garde Pol.
— Je veux rester avec toi, déclara Geneviève.
— Bien, tu ne serviras pas à grand chose, mais je cours mieux qu'Alan.
— Et moi, intervint Pol glorieusement, je cours plus vite que Geneviève ou Philippe !

— Anne acquiesça à cet arrangement qui favorisait ses plans et Hervé tira pour savoir qui se cacherait.

— Favorisés encore une fois par le hasard, Anne et Alan suivis de Philippe partirent se cacher pendant que les autres attendaient le temps prescrit au pied d'un arbre.

Pourtant les cinq minutes écoulées l'autre camp se mit en quête. En un délai déraisonnable on trouva Alan le nez dans son livre mais d'Anne et de Philippe aucune trace.

Contre toutes les traditions, Alan se joignit à ses vainqueurs pour chercher ses compères. La nuit venait doucement, les collines de Lanlais bleuisaient et le soleil très bas ; apparaissait tout rouge entre les arbres. Depuis longtemps ils devraient être sagement assis devant la table du souper.

En vain à plusieurs reprises, ils s'orientèrent pour les héler, en vain Hervé usa de son sifflet, personne ne répondit.

Geneviève pleurait :

— Hervé es-tu sûr qu'ils ne vont pas être mangés par les Loups dont tu nous as parlé ?
— Aucune bête ne les mangera, inutile de pleurer, rentrons vite au manoir.



— Au secours, au secours !

LAQUELLE DES QUATRE ?

(suite de la 1^{re} page)

Elle sait coudre, dessiner, et sur une feuille de gros papier, elle représente aisément un mouton couché ou un pied d'un arbre, ou un bœuf traînant une charrette...

— Cela est parfait, répondit le gars, mais j'aime mieux le chant des oiseaux que les notes du clavecin ; et le dessin immobile et morne me donne des aspects de mort, alors que, chaque jour, j'ai sous mes yeux la nature vivante.

— Est-ce Janig que tu veux alors ? Janig, habile entre toutes en l'art de tresser la dentelle...

Et Janig s'avança, modeste, émue, rougissante, faisant tressauter, de ses doigts agiles, les fuselets chargés de fils, qui s'entremêlaient en dessins capricieux.

Le gars la considéra. Elle avait les joues douces et rebondies, de beaux yeux bleus ; et ses boucles blanches lui faisaient le visage d'une sainte Vierge, comme on en voit peintes, au milieu du lutrin.

Il soupira et reprit :

— Janig est charmante, et ses dentelles sont fines et souples comme des toiles d'araignée, mais mon père, je vous le dis, ces choses ne sont pas utiles à la vie.

Le fermier haussa les épaules, en signe de découragement, et fit avancer Katell la plus jeune de ses quatre filles ; Katell, aux yeux noirs, au teint mat, châtif de soleil.

— Voici Katell dit-il, je n'ai plus qu'elle à te faire voir. Vas-tu donc laisser ma famille en danger ? Katell toutefois n'a pas eu l'éducation de ses sœurs, car il fallait bien quelqu'un pour tenir la maison et soigner le ménage. Par exemple, c'est une cuisinière parfaite, elle sait tenir la maison, elle y met l'ordre et la joie.

En ce moment Hervé était avec lui, il portait ses pantalons et deux baguettes. Il portait autour à l'improbable figure de l'homme qui devait s'en servir.

— Tu attends Anne dit-elle aux autres Philippe, Coatfou, dit Pol.

— Elle est folle ! il y a plus d'une heure par le souterrain, elle est sûre de le perdre.

— Je parie qu'elle a voulu chercher le Trésor, dit Alan tout bas.

— Pourquoi les attendent sur le chemin, les deux frères sur les hautes à la fois, ravies et inquiètes. Quand elle eut dit qu'elle se trouvait en retard en lamentation :

— Ma pauvre Anne seule dans le bois ! et il lui tomba à Jean-Marie qui est allé chercher au Coatfou comment retrouver son amie ?

— Elle n'est pas seule, Philippe est avec elle ! cria Geneviève indignée.

— C'est en vain, dit brusquement Philonore. Anne n'est pas seule, mais Philippe !

— C'est la faute d'Anne, avec elle. Deux heures du pain, faites toucher sous le monde, nous repartons Alan et moi avec Jean.

— Vous allez pour le nuit.

Hervé haussa les épaules :

— Nous allons prendre son petit bar.

Et tous deux sans hésitation partirent dans la nuit, suivis de Jean, pendant que Philonore multipliait les invocations.

Comme ils approchaient de Coatfou, Jean dressa les oreilles :

— Attention, chuchota Alan, il y a quelque chose.

— C'est peut-être Anne ?

— Non, il est trop tard.

— Tiens-le et abaisse-le, je vois une lumière.

— Une lumière ? tu es fou !

Les deux garçons éteignirent leurs lampes, Alan incita Jean au silence et ils glissèrent sans bruit sous le couvert des buissons. Cent mètres plus loin ils se trouveraient en vue des Rochers, les deux hommes, dont l'un était étranger aspect qui surveillait Coatmenez, examinaient à la lueur d'un assez puissant fanal l'aspect étrange des rochers.

— Que vient-ils chercher ? demanda Alan.

— Mon vieux, ce sont deux femmes sur la piste de notre trésor.

— Ils ne semblent pas très avancés dans leurs recherches, regarde, ma parole, ils ont un pendule !

— Tu crois à ses machines-là ?

— Je ne sais pas, j'espère qu'ils ne trouveront rien.

— Qu'allons-nous faire ? nous ne pouvons rester ici, il faut retrouver Anne et son amie de Philippe !

— Ils en ont pour un moment, même s'ils trouvent quelque chose, alors jusqu'à la clarté, si nous y trouvons Anne nous la recadrerons par le haut du bois et reviendrons.

— Tu as raison, Alan, dit Jean.

À pas de loup, les deux jeunes hommes reprirent le sentier, inquiet d'Anne, inquiète de France. La nuit était heureusement claire quoique un peu humide, mais le temps était lourd et il y avait des menaces d'orage. Des formes indistinctes s'agitaient dans la cécité, de vagues lueurs passaient.

Hervé aux aguets serait fort son petit bar.

À mi-chemin, Jean quitta le sentier et prit à tra-



LE COIN DU MAGICIER

L'oeuf brisé et incanté.
Un tour analogue à celui qui est plus gros avec un œuf mis dans les plus d'un fondard. Soit un œuf grand, soit dur, avec une coque vide (figurée de public) entre les deux mains. C'est elle qu'on brise d'un coup de poing à travers l'œuf. Puis le dépliant, on représente intact le véritable œuf, qui était resté abîmé dans le manoir qui tenait une partie du fondard l'œuf écopant.

La fumée dans le verre.
Amenez que vous pouvez en fumant votre cigarette, envoyer votre fumée dans un verre ouvert à plusieurs mètres de distance. Mettez un secret une goutte d'ammoniaque dans une assiette et une goutte d'acide chlorhydrique dans un verre. Retournez le verre dans l'assiette, ouvrez avec un mouchoir, et sentez le tint à un spectateur qui se penche au-dessus de sa tête, loin de vous. Le contact des deux acides donne une fumée blanche-grise, identique à la fumée de votre cigarette.

5	3
8	4
9	1

1000

En additionnant les chiffres du premier cercle vous devez trouver 1000.

AVIS
En raison de la disparition de la pièce de monnaie de 25 centimes à partir du 1^{er} février le prix du Numéro d'OLEE est porté à : 80 CENTIMES
Le prix de l'abonnement reste le même.

L'INTREPIDE CHEVALIER

(suite de la 1^{re} page)

Trop loyal pour l'abattre à ce moment, il lui cria de tirer l'épée. Mais le large glaive d'Occident que l'on brandissait à deux mains, renversait trop les gestes nerveux du Sarrazin, qui fut bientôt désarmé. Neven le prit à la gorge et lui demanda pourquoi il s'était ainsi dévoué. « Je suis, avoua le vaincu, un émir réputé, j'avais juré d'aller dans le camp des chrétiens pour assassiner votre chef, mais il fallait pour y pénétrer un costume de soldat. Je vous ai vaincu et pris vos armes et je suis allé m'en revêtir ; mais cette opération, nouvelle pour moi, fut longue et pendant ce temps vous reveniez à vous et gagniez la citadelle. Je pensais laisser ici mon cheval et mes propres armes pour les retrouver si l'échappais aux Chrétiens, après avoir accompli ma mission.

— Un émir, dit Neven, alors le vaincu pouvait peut-être échanger contre mon arm, qui est captif au camp de Saladin. Il se fit ensuite rendre ses armes, attacha le Sarrazin sur son cheval arabe, et montait sur le fidèle Kent, il mena sa prise au camp des Chrétiens où il fut chèrement hébergé. Peu après il fut en possession d'un échange, son arm et son cheval, l'émir du Roi.



Un grand évêque breton : Monseigneur TRÉHIOU



Le 9 Janvier dernier, la Bretagne perdait un de ses Evêques : Son Excellence Monseigneur TRÉHIOU, évêque de Vannes.

L'éminent prélat était né à Tressignaux (C. d. N.) le 22 Novembre 1880. Après avoir été vicaire général de Mgr Serrand à St-Brieuc, il fut nommé en 1929 à la succession de Mgr Gouraud, évêque de Vannes.

Mgr TRÉHIOU était aussi un Breton ardent. Nous retenons de lui ces belles paroles :

« Nous aimons l'Armorique... Nous aimons ses champs et ses rivages, son océan et son ciel. Nous aimons son Histoire qui fut grande parce que chrétienne. Nous aimons ses vénérables traditions qui font encore si originale et si distinguée sa physionomie moderne. Nous aimons sa vieille langue dont les mots sont imprégnés de droiture et de clarté, de poésie et de ferveur... »

Nous sommes heureux d'évoquer ici la petite scène suivante, de laquelle nous fûmes témoins à Plougastel lors des fêtes du Millénaire de la Résurrection de la Bretagne, organisées en 1937 par le Bleun-Brag (Fleurs de bruyères) auxquelles assistait le regretté Evêque de Vannes :

L'une des enfants lauréates du concours de déclamation bretonne, alla en regagnant sa place faire admirer à Mgr TRÉHIOU son prix : un beau menéage à poupee en faïence bretonne. Elle demanda à Monseigneur de le bénir.



Et le bon Evêque, souriant, accorda sa bénédiction à l'enfant et au fruit de ses efforts.

Un photographe se trouvait là inévitablement. Et lorsque Monseigneur reçut cette photo, que nous reproduisons, il fut aussi charmé que surpris.

Les lecteurs et lectrices d'O LO LÉ ne manqueront pas de dire une petite prière pour le repos de l'âme du grand Evêque breton.



Voulez vous voir votre prose et vos dessins dans O LO LÉ ?
Participez à notre Concours de dessins et de contes

LA DERNIERE CAFETIERE



MOTS CROISÉS

Solution du Problème des mots croisés publiés dans le N° 1

1	H	E	R	M	I	N	E	O	N
2	E	T	A	U	R	A	T	E	
3	R	E	N	S	E	I	G	N	E
4	O	G	I	T	O	H	E		
5	S	I	Q	U	E	T	A	B	
6	D	O	U	V	E	F	O		
7	M	E	D	E	E	H	O	E	L
8	N	E	E		H	E	R	E	

FORCE & SANTÉ

La formule est divine
Tout le monde le sait
Grâce à l'UMINUGINE
C'est qui par honneur s'ignorent
N'ont qu'à en faire l'essai
Isole et Phosphate sélectionnés
Vaudra l'UMINUGINE d'Espagne et d'Italie
Avec de l'Orme et du Moyer.

DEPURATIF TONIQUE PUISSANT

Merci à l'apport de vos saines cette préparation qui depuis
plus d'un demi siècle, fait de vous le plus de la terre supportable.
Contre les rhumes, toux, grippe, asthme, névroses, gonflement
de la gorge, mal de gorge, troubles digestifs, mal de tête ; c'est
le meilleur remède contre la tuberculose.

Ne méprisez jamais la santé de votre être, ne
mangez que les plus saines préparations, un seul produit ne suffit
pas, mais les produits sains des laboratoires de l'UMINUGINE
et de l'Orme et du Moyer, et par conséquent, les produits
qui ont fait leur réputation.

Les laboratoires pharmaceutiques de l'UMINUGINE et de l'Orme et du Moyer
14, Rue de la République, 14, à l'adresse de l'UMINUGINE et de l'Orme et du Moyer.
Attention ! Ne confondez pas les produits de l'UMINUGINE et de l'Orme et du Moyer
avec les autres produits.

LE RUBIS



Au siècle dernier, un vieux capitaine de Roscoff choisit pour planter ses rosiers et fumer sa pipe une maisonnette voisine de sa chère mer. Il l'embellit de maints souvenirs glanés au cours de son aventureuse carrière, mais un rubis magnifique était entre tous l'objet de sa prédilection.

Le capitaine chercha un "moussu de terre ferme". Un jeune garçon se présenta au capitaine, Pol de Santez, orphelin recueilli depuis peu par Foncé Avinet, qui n'aimait que l'argent.

Tout le pays parlait du merveilleux rubis. Il voulait contraindre l'enfant à s'en saisir, se proposant de le vendre à Morlaix ou à Brest! "Prends le ou je le prends moi-même, mais alors, gare à toi!" Pol en vain, voulait le dissuader.



Il opposa pas d'autres résistances, mais réussit de mettre en lieu sûr le rubis. C'était, pensait-il le seul moyen de servir son capitaine et de ne pas trahir celui qui bien à contre-cœur, l'avait nourri quelque temps.



Alors, prenant la rouge merveille, Pol s'en fut la cacher, sous la résine qui coulait des blessures d'un pin voisin. Si l'oncle pénétrait dans la maison pendant l'absence du capitaine, il en serait pour ses vaines recherches...



Malheureux! Le chagrin, l'indignation de son maître le mettaient au supplice. Allons, tant pis, il se constituerait "l'ange gardien" du rubis, mais il fallait, sans plus attendre, le rendre à son propriétaire.



Le maître, Las! Foncé Avinet, le démon poussé par là, assista à l'escalade et comprit tout. Lapidier Pol pour qu'il laisse choir le joyau à terre fut pour Foncé un jeu d'enfant. Il réussit si bien que, pol le rubis, neveu même, dégringolèrent à qui mieux. L'oncle



s'enfuyait, radieux, le rubis dans ses mains avides, lorsque passant près d'un feu allumé par de jeunes garçons, ses habits couverts de résine s'enflammèrent en un clin d'œil, Pol qui était à ses trousses l'atteignit, l'éteignit, et, dans la main brûlée du voleur, cueillit avec joie l'enjeu de la course.



Le capitaine attiré par les cris rentra en possession de son cher souvenir. Il comprit aisément tout le fond de l'affaire et engagea Avinet à aller se faire pendre ailleurs, lorsqu'il serait guéri.

Le

Billet

d'Yvon et d'Annaïg



O LO LÉ chez les Orphelins

Aujourd'hui, par exception, nous avons écrit un billet ensemble, il est très important: c'est plus qu'un billet: un appel, presque un message...

Dimanche dernier, en sortant de la Messe, nous avons rencontré un groupe d'orphelins conduits par des religieuses.

Et nous eûmes subitement la même idée:

— Voilà des petits Bretons qui sûrement n'ont pas la joie de lire O LO LÉ! C'est vrai! Combien d'entre vous ont pensé à ces petits frères et sœurs, privés de papa, de maman et de joies de toutes sortes? Et ils sont nombreux les petits orphelins bretons confiés au dévouement des religieuses.

Alors, nous nous sommes dit: «La semaine prochaine, nous ferons part de notre projet à tous les lecteurs et

lectrices d'O LO LÉ: ouvrir une grande souscription pour donner aux orphelins de Bretagne, et aux petits malades qui s'annuient sur un lit d'hôpital, le plaisir de lire O LO LÉ.

Soyez de cœur avec nous. Formez des petits comités d'entraide: faites des collectes, faites appel aux cœurs généreux que vous connaissez pour qu'O LO LÉ puisse servir des bonheurs dans les orphelinats et les hôpitaux.

10.000 enfants de Bretagne lisent aujourd'hui O LO LÉ. Qui ne voudrait donner vingt sous pour permettre à l'un de ces pauvres petits de lire: O LO LÉ.

Ce sera pour ces «sans famille», un rayon de soleil, une petite source de bonheur!

Annaïg et Yvon

Avis important

ABONNEMENTS

Des précisions nous sont demandées au sujet des abonnements. En raison de la PARUTION HEBDOMADAIRE D'O LO LÉ.

I. - ABONNEMENTS INDIVIDUELS
C'est exact, il n'est pas exigé un prix double de l'abonnement souscrit. Les 17 FRANCS payent 24 NUMEROS, tandis que 52 NUMEROS coûtent 35 FRANCS.

Les abonnements souscrits ne viennent pas à expiration au 24^e numéro MAIS COURENT JUSQU'AU 52^e NUMÉRO. MOYENNANT UN SIMPLE COMPLEMENT DE 10 FRANCS par abonnement ce qui met celui-ci à 27 FRANCS AU LIEU DE 35 FRANCS pour ceux qui se sont abonnés pour un an avant ce numéro. Pour 6 MOIS:

12 numéros pour 9 francs ou 26 NUMEROS pour 14 FRANCS AU LIEU DE 18 FRANCS.

Les abonnés ont la faculté, soit de maintenir leur abonnement :

1. - A 17 FRANCS pour 24 NUMEROS ou de le compléter de 10 FRANCS pour 52 NUMEROS.

2. - 9 FRANCS pour 12 NUMEROS ou 14 FRANCS pour 26 NUMEROS.

II. - ABONNEMENTS COLLECTIFS
L'abonnement collectif, à partir de 5 exemplaires, était, avant la parution hebdomadaire d'O LO LÉ, fixé à 15 francs pour 1 an et à 8 francs pour 6 mois.

Il ne s'agit donc pas davantage, d'exiger un tarif double pour les abonnements souscrits, mais d'accorder les mêmes conditions de faveur que ci-dessus, aux taux suivants :

I. - ABONNEMENTS COLLECTIFS ANNUELS (52 numéros) - Supplément de 10 francs, soit l'abonnement 25 FRANCS AU LIEU DE 30 FRANCS.

II. - ABONNEMENTS COLLECTIFS DE 6 MOIS (26 numéros) - Supplément de 5 FRANCS, soit l'abonnement à 13 FRANCS AU LIEU DE 18 FRANCS.

UNE GRANDE & BELLE HISTOIRE :

celle de notre Bretagne.



11. ERISPOE

Erispoe, fils aîné de Nominos, lui succéda en 851. Il continua son œuvre et compléta la victoire de son père en contraignant Charles Le Chauve après une seconde défaite, à proposer une paix glorieuse à la Bretagne. Erispoe eut aussi à combattre les Normands ou Vikings qui tentèrent d'envahir notre pays en 853. Cependant Charles Le Chauve, dans le but de recouvrer les territoires qu'il avait perdus par les armes, demanda à Erispoe la main de sa fille pour son fils Louis. Le roi breton consentit ; mais son cousin Salaun, devinant les intentions de l'empereur frank et indigné de l'acceptation d'Erispoe, le fit périr et prit sa place sur le trône de Bretagne.

Lecteurs !
C'est la semaine prochaine que commencera le grand film vécu :

CORSAIRE DES ILES
par J. DE SEISSES
Illustrations de LE RALLIC

DE L'HISTOIRE — DE L'AVEVENTURE
DE L'HÉROÏSME — DE L'AUDACE

Lectrices !
LA SEMAINE PROCHAINE

Vous lirez dans « O lo lé » le début des Aventures d'une petite Bretonne au Mexique :

GAIT LA CAVALIERE DU TEXAS

LE DRAGON DU MENEZ ARÉ
par Benjamin RABIER

VI — ROUF N'AIME PAS QU'ON SE MOQUE DE LUI.

Résumé — Youenn s'est promis de délivrer sa sœur Mona, ravie par le dragon du Menez-Aré. En route vers les Kragou, il rencontre les amis du monstre qui tentent de lui barrer le passage. Youenn, qui est main, se débarrasse de ces êtres gênants en usant de ruse...



31 - Jeune présomptueux, ricana Rouf, qui saisissait une pierre, la lança à une grande hauteur. Fais comme moi. - J'accepte le défi, dit le jeune garçon, qui, après avoir scruté minutieusement quelque chose dans sa musette, fit mine de ramasser une pierre et de la lancer. Une boule brune s'échappa de ses mains, monta vers le ciel et devint un petit point noir imperceptible.



32 - Hum, fit le géant, voilà un singulier projectile. Il fila dans l'espace et se rétombe pas. Tu t'es moqué de moi, mon garçon. Youenn ne savait quoi répondre. Son stratagème était découvert. Il avait pris dans son sac un petit roitelet qu'il avait emporté de chez lui, et l'avait lancé en l'air.



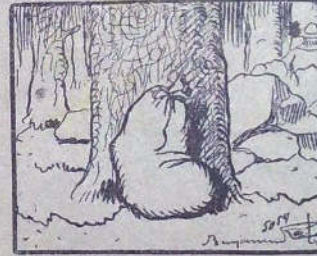
33 - Alors, tu crois mon petit, que ça va se passer comme ça, frogna Rouf... Tu imagines qu'on peut se moquer impunément de moi. Arrive ici !, cria-t-il à Youenn plus mort que vif.



34 - Le géant empoigna Youenn, l'enleva comme une plume. Il saisit un vieux sac qui avait servi à loger des haricots et y fourra Youenn avant que celui-ci ne fut revenu de sa surprise.



35 - Après avoir fermé le sac, il le lia avec une grosse ficelle. - Voilà qui apprendra mon petit, à te moquer de Rouf, l'homme le plus fort et le plus puissant de la terre et à vouloir faire plus fort que lui.



36 - En prononçant ces paroles, le géant se dirigea vers le pied d'un chêne et y déposa le sac. - Bonne nuit, cria-t-il à Youenn. Je reviendrai prendre demain matin des nouvelles de ta santé, à moins que tu ne sois étouffé. - Bonne nuit, répondit Youenn qui respirait encore...

(à suivre)

Le courrier d'O lo lé

Les Petites Annonces d'O LO LÉ

Elles sont gratuites. Joindre simplement un timbre de 1 fr. pour la réponse.

Un botaniste en herbe prie ses petits camarades des régions célestes par un cri répété de lui enlever les noms des pommes à cuire et pommes à coulis en breton avec description sommaire de chaque variété.

Breiz Yaouank
Echangerais intéressante collection Sciences et Voyages et la Science et la Vie, état neuf, contre revues illustrées pour jeunes garçons, genre A la Page, Plourot, Jeunesse Magazine, ou Je Sais tout. Avel Vor.

Céderais collection complète La Bonne Chanson de Théodore Botrel contre revue intéressante.

Hool o sevel.
Ecrire à O LO LÉ, Landernou qui communiquera les adresses de ces correspondants.

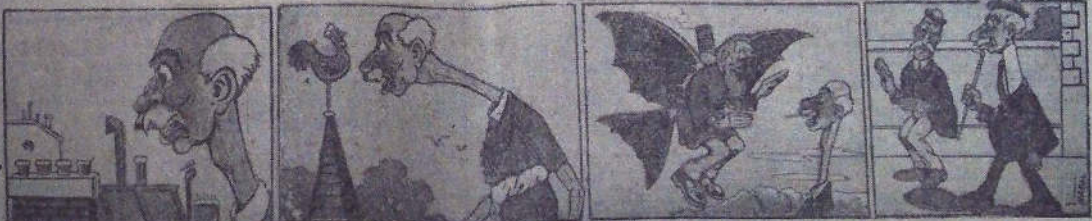


Dis donc, papa, comment font les poules pour pondre des œufs de la taille d'un coquetier ?

Les Dessins Animés d'O LO LÉ

Bidoc'h veut grandir

3 Résultat inattendu



Bidoc'h sortit de sa maison et bientôt sa tête arriva au niveau du toit.

Il put contempler face à face le coq du clocher de sa commune, et, malgré tous ses efforts, ne put arriver à retrouver le fameux mot. Il grandirait peut-être encore et aurait cogné

la lune de la tête, si le sorcier, ayant pitié de lui, n'était venu sur un petit aéroplane de son invention le tirer d'affaire. Mais Bidoc'h fut forcé de lui donner...

1.000 francs. De plus, jamais son cou ni ses pieds ne purent reprendre leur taille normale. Et ça ne le rendit pas plus beau.

La Valtine
La Valtine est la plus ancienne des préparations pour la petite enfance.
A. DARDANNE ET FILS
Société en Participation

POURQUOI ? Oui, pourquoi toussiez-vous ?
Parce que vous ne connaissez pas le SIROP CELTIQUE. Sirop légitime et béchique, à base de plantes colibactantes et expectorantes, au Thiocol et au grindelia, qui avec quelques cuillerées arrête la toux quinteuse et fatigante et assure de bonnes nuits calmes et reposantes.
Contre rhumes, bronchites, influenza, grippe, asthme et emphysemes. Augmentez l'efficacité du sirop en gardant dans la bouche une pastille TOR'PAZ.
En vente toutes pharmacies et tous laboratoires du Dr en Phie Th. Moreul à Landernou (Lauréat de l'Académie de Médecine).
Exigez la marque « Sirop Celtique » pour éviter les nombreuses contrefaçons ; rappelez-vous que l'on imite que les Grands Marques.

La Grande : Mme VERA DE BELLAING, Imprimerie du Léon, Landernou

Concours des dessins et Contes

Bon N° 4
à détacher et à joindre au Concours avec les bons suivants.



O L O L I É



RÉDACTION-ADMINISTRATION
7, rue Lafayette
Landerneau Finistère
Compte chèques postaux : Mlle Leclerc 28556-Rennes

JOURNAL ILLUSTRE DES PETITS BRETONS
PARAISANT TOUS LES DIMANCHES
Directrice : Mme Veta de BELLAING

ABONNEMENT:
1 an : 35 francs
6 mois : 18 francs
3 mois : 10 francs

CORSAIRE DES ILES

L'HISTOIRE VRAIE D'UN MARIN BRETON

RÉSUMÉ. - Insupportable à la maison, François Ripaud de Montauvert est embarqué comme mousse à bord du "Palmier", commandé par Monsieur Gaugis.



1. - Le hideux, voici un mousseillon que je te confie. Dresse-toi, et s'il ne marche pas droit, la garçonne lui formera le carentère.

2. - Le "Palmier" va partir pour six mois aux Antilles. On charge le navire au grand amusement des badauds sur le quai.

3. - François aide à l'embarquement des vivres et des marchandises.

4. - le départ.
6. - En pleine mer, François éprouve les premières affres du mal de mer. - A l'oua, petit, faut secouer ça !

5. - Au cabestan, les matelots évièrent l'ancre en chantant. L'ancre est remontée. Le canon annonce...

Texte de Jacques de SEISSÉS. Illustrations de LE RALLIC.

La semaine prochaine : DANS LA TEMPÊTE.

LE JETÉUX DE SORTS



Louca et Rouz était un ouvrier des champs. Il travaillait de ferme en ferme et gagnait peu ou il possédait un souvalet souvalet. Sa détestable réputation était d'ailleurs justifiée. Il avait eu souvent recours à la violence et à la ruse pour se procurer de l'argent. Ce un matin on trouva mort dans un champ un vieux fermier, le père Loupas. A côté de lui, on découvrit une dédiche ensanglantée. Le vieillard avait été assassiné. On savait que le

fermier, gardait sa fortune chez lui, où l'on ne découvrit pas trace d'argent. Donc le vol était le mobile du crime. Toutes les recherches ayant été sans résultat l'histoire allait être abandonnée, quand les gens du pays ne furent pas peu surpris de voir que Louca et Rouz, qui depuis quelque temps ne travaillaient plus, avait acheté une petite maison et un coin de terre. Cette coïncidence ne manqua pas d'éveiller des soupçons sur ce chemineau devenu

du jour au lendemain propriétaire. Sans preuves formelles, personne n'osa l'accuser, le charpentier de la tâche un petit villaillard, le père Louarn ayant depuis longtemps, dans le pays, la réputation de sorcier, ou jeteur de sorts comme on dit dans les campagnes. Le père Louarn, inspirait aux gens de la crainte et du respect, car il avait souvent par sa connaissance des travers humains, prédits aux fouilles les

pires malheurs, malheurs qui le plus souvent se réalisaient, d'où sa réputation de jeteur de sorts. Mis au courant de l'affaire à éclaircir, le père Louarn s'engagea à découvrir la vérité. Louca et Rouz, justement était devenu méfiant. Il connaissait bien le père Louarn et avait pour lui une excessive pitié, car il savait la finesse du bonhomme et croyait réellement à son pouvoir de sorcier. (Suite page 2.)

Les Loups de Coatmenez

GRAND ROMAN INÉDIT



Il visita les greniers...

RÉSUMÉ. — Les enfants de Coatmenez partent de découvrir le Trésor d'Anne de Bretagne qui aurait été enseveli dans les souterrains de leur manoir. Selon la légende, il serait gardé par les Loups de St Brieuc et de St Heron.

Des inconnus poursuivent également le même but. Une nuit, en allant à la recherche de leur tour Anne et de leur cousin Philippe qui ont fait une escapade, Hervé et Alan de Coatmenez aperçoivent deux hommes inspectant les bûches à l'aide d'un puissant fanal. Ayant retrouvé Anne et Philippe, qu'ils reconduisent au manoir, les deux frères accompagnés du chien Bran, armés d'arcs de flèches et de bâtons, retournent vers les Rochers. Ils rencontrent dans le bois, Jean-Yves, le sabotier, bracoignant, qu'ils mentent ou courent, et les trois Bretons sont silencieusement épiés les étrangers...

Les deux hommes fatigués s'étaient assis pour se reposer en discutant paisiblement de leurs projets, car ils se croyaient seuls.

— Je ne comprends pas, disait celui qu'ils connaissaient trop bien, ce qui vous a mis sur cette piste ?

— J'ai lu dans Paris-Soir un article sur les trésors cachés, et entre autres l'histoire de celui-ci. Il paraît que l'écuier de la Duchesse de Bretagne, Roland « quelque chose » a caché dans un souterrain qui va du château de Bocozeil à la forêt de la Hue aux Gats un trésor inestimable : il y aurait entre autres la Couronne royale de Bretagne toute garnie de diamants et un collier d'une inestimable valeur ainsi que d'autres bijoux... les Ducs de Bretagne étaient les plus riches de leur temps. Le secret a été perdu. Pour moi, voici comment je l'ai en partie retrouvé : lors de la mobilisation, j'ai été pris tout comme un autre — tu parles d'une rigolade, moi mobilisé ! — finalement j'ai réussi à trouver une place dans un bureau, tout près d'ici, à Quintin, dans un dépôt réplié. On s'est logé comme on a pu, je me suis cassé dans une vieille maison, cher une dame seule et j'ai... visité les greniers. Dans une armoire, il y avait un tas de bouquins anciens, dont quelques-uns pleins d'intérêt ; l'un d'eux contenait, en guise de signet, un plan sommaire qui m'a conduit ici.

— Le morceau paraît être d'importance.

— Certes et tu en auras ta part.

— Évidemment, la besogne est trop dure pour un seul et c'est pourquoi tu m'as fait signe !

— Je ne pouvais tout de même pas m'adresser aux paysans de par ici ?

— Il ne suffit pas d'avoir le plan et de savoir où se trouve le trésor, il faudrait encore repérer l'entrée ; or le plan ne dit rien de positif ?

— Rien... il y a des lignes illisibles et entre autres un mot que je n'ai pu déchiffrer.

— Tu as le plan ?

— Non, une copie seulement... regarde les Nges ; elles partent d'un endroit nommé Boco-

cozel et aboutissent toutes ici, aux rochers de Coataou, dits Rochers aux Loups. Quant au mot que je ne puis lire, c'est un mot sans doute incomplet, regarde, je lis TURETE ?

Dans l'ombre, les trois Bretons prêtaient une oreille attentive, Hervé nota le mot TURETE sur son carnet, lui non plus n'y trouvait aucun sens mais demain on avisera.

Isaac continuait : — Cette nuit nous ne pouvons nous attarder, je dois regarder Quintin, toi cherches dans le pays des indications possibles.

— Dimanche j'ai pu entrer dans le manoir de Coatmenez qui passe pour avoir reçu autrefois la visite de leur duchesse : tous les patrons étaient partis, les enfants voulaient même que je les conduise moi-même à Quintin ! Ils ne se sont pas doutés de ma visite mais je n'ai rien vu d'intéressant, sauf une vieille peinture qui représente les Rochers de Coataou.

— L'as-tu prise ? — Impossible, elle est dans le vestibule, ils s'en seraient aperçus de suite, mais sous prétexte d'acheter des vieilleries, j'irai demain et tâcherai de l'avoir.

— Bien, mais quand nous retrouverons-nous ? Moi je ne suis pas libre demain, corvée militaire. Veux-tu vendredi à dix heures ?

— Bien, à vendredi.

— Et les deux hommes se séparèrent, l'un retournant à Quintin, l'autre à Corlay.

Les trois Bretons écoutèrent en silence le pas décoloré dans la nuit. Jean-Yves se tourna vers ses compagnons :

— Je suis content de vous avoir suivis. Foi de Dieu, il nous faut dépister ces gars de malheur. Si on en parlait aux gendarmes ?

— Non, dit Hervé avec décision, les gendarmes prendraient le Trésor qui trait d'arr un musée.

D'ailleurs, dit Alan, ils demanderaient ce que vous faisiez la nuit dans le bois ?

Hervé réfléchissait :

— Nous avons deux jours pour trouver. TURETE doit avoir un sens ; venez à Coatmenez, nous regarderons les vieux papiers et la peinture, puis nous trouverons bien moyen de venir tous trois ici, sans attirer l'attention.

— Il y a de beaux arbres autour de nous, dit le sabotier. Si j'étais sûr que votre père ne dirait rien, je prendrais ma cognée et marquerais des arbres comme pour préparer un chantier, personne ne pourrait s'étonner de m'y voir ensuite.

— Très bien, je prends la chose sur moi, mais il ne faudra pas abriter les plus beaux, Jean-Yves ?

— Le sabotier se mit à rire :

— Êtes-vous sûr que non, maintenant il est temps de rentrer, je vais vous faire un bout de conduite puis, chacun chez soi et à demain.

(à suivre)

LA MONTAGNE QUI PARLE



Un explorateur breton du nom de Karadec voyageait au Tibet sous le déguisement d'un pèlerin. Un soir, les paysans lui montrèrent une suite. Avant de se coucher, il voulait aller admirer le panorama des montagnes. Les paysans essayèrent de l'empêcher. « N'y va pas, lui dirent-ils. C'est l'heure où la montagne, parle. Elle

demande à chacun de nous de conduire un bœuf par semelle dans le ravin sans peine de calamité. Soit, répondit Karadec, je suivrai votre conseil. » Il se retira et se vêtit de ses bagages... A ce moment la montagne parla. Karadec ne s'y avait pas attendu. « N'y va pas, lui dirent-ils. C'est l'heure où la montagne, parle. Elle

Sous son déguisement d'ours, il s'enfonça dans la nuit, rencontrant quantité d'ours, paraissant comme lui se diriger vers la grande voie. Enfin Karadec aperçut l'entrée d'une galerie et le clair de lune lui fit apercevoir le phonographe, qu'un homme se dressait en mouvement. Deux autres conduisaient un bœuf vers cette galerie, et deux ours qui pa-



raissaient apprivoisés, les accompagnèrent. « Je comprends tout, se dit Karadec ce sont d'astucieux brigands habitant une caverne à laquelle conduit ce souterrain. Ils ont mis le pays à coupe réglée en abusant de la crédulité et des superstitions de ses habitants. »

Et sous sa fourrure empruntée, il se dirigea vers la galerie. Le faux ours y entra bravement. Il la suivit longtemps. Enfin une lucarne lui fit comprendre qu'il allait bientôt sortir. Il s'aperçut en arrivant au bout de l'étroit couloir, qu'il se trouvait dans une autre vallée :

il avait traversé la montagne. Il revint sur ses pas et aboutit à la première entrée au moment où un brigand y pénétra. Apercevant Karadec qu'il prit pour un de ces fauves apprivoisés il lui fit signe de marcher devant lui. Karadec obéit. Quand on parvint à moitié chemin



des deux vallées, l'homme ouvrit la porte de la mystérieuse caverne, dans laquelle les brigands faisaient ripaille. Karadec continua à jouer son rôle. L'orgie finie, le plaignant de brigand se disposèrent à partir en expédition en emmenant les deux vallées, il glissa sous la porte la cartouche de dynamite, puis il déroula le Bickford, y mit le feu et se sauva. Karadec prit congé des paysans. Le soir, les Thibétains saisis d'une admiration superstitieuse, constatèrent que leur bête d'un jour avait dit vrai : la montagne deumera muette et jamais plus elle ne parla.

LE JEUX DE SORTS

(suite de la première page.)



Or, il arriva qu'un jour, le père Louarn aborda le misérable ar Rouz qui, tout en parlant de choses et d'autres, amena la conversation sur l'assassinat du père Lapous. Aussitôt avant fixé ses petits yeux inquiéteurs sur Laou, il vit celui-ci tressaillir et baisser la tête en proie à une visible émotion.

Laou maintenant allait vivre dans une inquiétude continuelle. Une nuit qu'il faisait grand clair de lune, il venait de se réveiller à la suite d'un rêve affreux, quand il entendit frapper trois petits coups à son mur, directement au-dessous de la fenêtre. Laou jeta un cri terrible ! Spectable épouvantable pour lui, il avait vu une

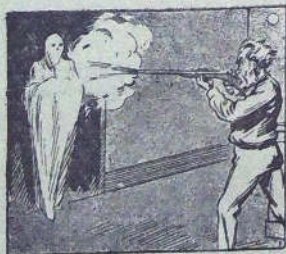
DANS LE PROCHAIN N° :

LE PREMIER CHEVAL DU MONDE

Retenez votre exemplaire pour suivre les prodigieuses aventures de

CORSAIRE DES ILES

Un Reportage



main tenant une bêche tachée de rouge ! La bêche du père Lapous !... Il n'eût pas le courage de se lever et resta longtemps enfoui sous ses couvertures.

Un jour, que le père Louarn avait rendu visite à Laou, il avait aperçu accrochées au mur, un fusil et un revolver. Le lendemain profitant de ce que Laou était aux champs, le sorcier pénétra chez lui adrolement. Ayant décroché le fusil et le revolver, il en ôta les cartouches et les baïlles et rechargées les armes à blanc.

Laou ar Rouz, le soir avant de se coucher, vérifia ses armes comme d'habitude et les trouva bien chargées. Dans la nuit, on frappa à sa porte.

Il se leva pour ouvrir et recula épouvanté ! Un spectre était devant lui

recouvert d'un grand vêtement blanc ! Ce spectre resta debout, immobile, pendant que Laou, rampant jusqu'au mur, décrochait ses armes.

Il épaula son fusil et fit feu des deux cartouches sur la terrible apparition. Le père Louarn — car c'était lui — mit lentement la main sous son vêtement blanc et, toujours debout, raide, jeta à terre d'un geste sec, les plombs qu'il tenait dissimulés et qu'il semblait retirer de son corps. En proie à la terreur folle que l'on s'explique aisément Laou ar Rouz prend alors son revolver et d'une main fébrile presse six fois la gâchette ! Six détonations retentissent et entraînent la maison ! Du même geste automatique, froidement immobile, le spectre fouille six fois dans son sein et en retire les six baïlles qu'il jette à terre. Alors, fou de terreur, Laou

s'effondre, haletant, sur le parquet. Il ne doute plus qu'il est en présence d'un être surnaturel !

Voyant le misérable tremblant, blotti à ses pieds, le spectre se découvrit alors et le meurtrier terrifié reconnut le père Louarn. « Comme tu le vois le père Louarn, » Comme tu le vois dit le jeteur de sorts, je suis involontairement Averti secrètement par les esprits, ton crime m'a été révélé ! Tu es l'assassin du père Lapous. Je vais te châtier impitoyablement sur-le-champ si tu ne me lais l'avoué formel de ton crime. Mais si, au contraire, tu avoues ton crime. Mais si l'endroit où tu caches l'argent que tu as volé, je te laisse la vie sauve.

Ne doutant plus du pouvoir magique de cet homme mystérieux, Laou avoua son forfait pour échapper au châtimement dont il était menacé. Il conduisit le

père Louarn dans sa cave, et ayant creusé le sol, il découvrit un coffre d'acier contenant une fortune et qu'il remit au jeteur de sorts.

Quelques jours après ces faits extraordinaires, on vit Laou ar Rouz, armé de sa bêche, et qui frappait un ennemi imaginaire, en répétant sans cesse : — Père Lapous ! Père Lapous ! Tenez, attrape ! Père Lapous ! Le malheureux était fou et dans sa folie, il mimait la scène du crime !

Mais le père Louarn fit plus. Ayant révélé ces événements aux autorités du pays, il proposa au conseil municipal la création, à l'aide de la fortune considérable retrouvée chez le meurtrier, d'un hôpital portant le nom de celui à qui avait appartenu cette fortune.

FIN

UNE GRANDE & BELLE HISTOIRE : celle de notre Bretagne.

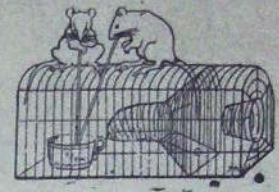


13. LES INVASIONS NORMANDES.

La mort de Salaün fut le signal de graves discordes en Bretagne. Nos ancêtres ne surent pas s'unir contre les Vikings ou Normands qui venaient des Pays du Nord et qui commencèrent à ravager le pays. Toutefois, sous le règne d'Alain le Grand, le royaume de Bretagne connut une ère de prospérité ! Alain réussit à chasser l'envahisseur par sa victoire de Questembert. Mais après sa mort, en 907, les Normands reparurent sur leurs drakkars et ravagèrent la Bretagne, détruisant les églises et les monastères. Les chefs et les moines bretons furent obligés de s'enfuir en France et en Angleterre, emportant les reliques des saints de Bretagne, tandis que notre pays tombait sous la domination des Vikings. (914)



La ruse de Logodennig et Lostig. Logodennig et Lostig, deux petites souris qui à maintes reprises ont déjoué les visées du chat Bisig, se trouvent devant un piège contenant une tasse de lait.



Nos deux souris, logeant dans un café, ont pris exemple sur ce qu'elles ont vu, pour déjouer les embûches dressées contre elles. A l'aide de deux létras de paille, elles purent, sans danger, déguster tout à leur aise le précieux liquide.

Nos GRANDS HOMMES quand ils étaient petits

Pour vous faire mieux connaître ceux qui ont fait de grandes choses chez nous, l'écrit Yvon a glané chez divers auteurs pour vous raconter l'enfance de nos grands hommes. Vous y trouverez des anecdotes, mais aussi de bon à petits détails. Voyez-les, ils sont très intéressants et vous en direz sûrement de bien des choses à votre prochain.



Surcouf le Roi des Corsaires

Robert Surcouf, fameux Corsaire, né le 12 Décembre 1773, Capitaine à vingt ans, il s'immortalisa dans les guerres que la France livra à l'Angleterre, sous la Révolution et l'Empire. Sur toutes les mers et surtout dans l'Inde, il déploya une intrépidité qui le rendit la terreur du commerce britannique. Quelques-uns de ses exploits, — tels que la prise du Triton et du Kent, — relèvent pour ainsi dire de la légende. Ayant abandonné la mer, il se fit armateur et mourut en 1827, à St-Servan, dans sa propriété de Bismacourt.

aux grandes luttas, en échangeant entre eux force horions, chaudes collisions, nez écrasés. Le jeune Robert rentrerait ordinairement chez lui les vêtements déchirés, en lambeaux, donnant ainsi la preuve qu'il ne s'était pas ménagé. Sa famille finit par l'envoyer au collège de Dinan. Il ne tarda pas à reprendre son caractère aigri, sans cesse aux prises avec le pouvoir absolu du maître. Un jour celui-ci voulut le châtier du fouet, — fort en usage à cette époque, — le jeune Surcouf opposa une si vive résistance à la violence, qu'il mordit fortement son professeur à la cuisse. Profitant de l'ébahissement qu'il avait causé, il soute par la fenêtre de la classe et s'enfuit dans la campagne.



En plein mois de Décembre les chemins devenaient difficiles et le milieu des ténèbres épaisses d'une nuit d'hiver, et bien souvent le pauvre enfant glissait dans la neige. Enfin, épuisé de fatigue, encoeuré par le froid qui glaçait ses membres, il tomba sans connaissance. Heureusement pour lui, des marchands de poissons de Cancale, qui revenaient de vendre leur pêche à la ville aperçurent cet enfant gisant sur la route, le reconnurent, lui donnèrent des secours et le ramenèrent chez ses parents dans un pitoyable état. La fièvre s'empara de lui, et il fallut les soins dictés par la tendresse d'une mère jointe à sa robuste constitution pour rétablir sa santé.

Ce dernier trait décida sa famille à lui permettre de suivre son impérieuse vocation qui l'entraînait ainsi vers la mer où il devait conquérir le titre de Roi des Corsaires.

L'oncle Robert

Ce que l'on dit d'O LO LÉ

Un illustré dont l'idéal est de faire connaître Dieu et la Bretagne, pouvait-on concevoir quelque chose de mieux « chez nous » ? Les auteurs de votre Hebdomadaire n'auront pas grand mérite à aider

à sa diffusion : il est si attrayant pour les enfants !

Au lieu de 2 abonnements, je demande 50 en attendant de faire mieux encore.

M. Le B. directeur du Pensionnat St. Pierre, St-Marc. (Finistère)

- 1. Brest - Brestois et la Bretagne...
2. Brest - Brestois...
3. Pontivy - Al...
4. St-Marc - St-Marc...



Le Billet d'Yvon

ECOUTE UNE HISTOIRE VRAIE

Il y avait une fois, dans une paroisse bretonne, deux petits réfugiés du Nord qui n'avaient pas de costume pour aller à la messe le dimanche.

Or il y avait aussi dans cette paroisse de braves petits Bretons, bien chrétiens et bien charitables, qui résolurent de mettre ordre à cela.

Ils firent la quête auprès de leurs camarades de classe; et quand, à force d'insister, ils eurent réuni la somme suffisante, ils allèrent visiter les magasins du bourg pour faire l'emplette tant désirée.

Et le jour de Noël, on put voir à la grand'messe les deux petits gâs du Nord, assis bien sagement dans les bancs de l'église, revêtus chacun d'un superbe costume neuf.

Crois-tu que ces deux petits «ch'timis» ne garderont pas un bon souvenir de la légendaire charité bretonne ?

Eh crois-tu que le grand Saint-Yves, mon patron, n'a pas du être content de ses petits Bretons, lui qui aime les pauvres jusqu'à se dépeupler de ses vêtements pour les en revêtir ?

N'est-ce pas que tu es fier, comme moi, que cette histoire vraie se soit passée en Bretagne ?

Ton ami, YVON

Note de la rédaction. — Nous faisons remarquer que les faits racontés dans les billets d'Yvon et d'Annaïg sont pris sur le vif. Nous aimerions que tous les parents et éducateurs, nous rapportent des traits marquants sur la vie de leurs enfants, qu'Yvon et Annaïg raconteraient à leurs petits amis pour qu'ensemble ils cherchent à devenir meilleurs.



Le Billet d'Annaïg

SERVIR

Deux de mes compagnes, touchées de la misère de certains enfants, se sont offertes spontanément pour les servir une fois par semaine à la cantine scolaire ouverte par leur papa...

C'est une véritable joie pour elles de se priver ainsi volontairement de leur récréation et d'un bon déjeuner en partageant le menu de la cantine.

Comme elles ont de la chance ! Mais il me semble que nous pourrions aussi faire quelque chose pour les malheureux si nombreux autour de nous...

Ainsi, je pense à Mona dont la maman est malade, et qui doit s'occuper de ses cinq petits frères en rentrant de classe...

J'aimais on ne la voit jouer avec les autres ! Comment lui rendre service sans la froisser ? ... Devenir son amie, peut-être ? ... Il sera si simple alors de garder la malade pendant qu'elle fait les courses, tout en amusant les enfants, et en surveillant le repas. Quand le cœur vous guide, tout devient si simple, un service coûte si peu !

Et laquelle sera la plus heureuse : Mona, ou son amie ?

Ton amie ANNAÏG.

Le Cours de Breton d'O LO LÉ. Plusieurs lecteurs et lectrices, parents et éducateurs ont manifesté le désir de voir O LO LÉ publier un petit cours de breton. Cette «réclamation» nous a fait plaisir, et bientôt nous commencerons nos premières leçons.

O lo lè chez les Orphelins. GRACE A UN DON DE 1.000 frs. qu'un ami d'O lo lè, Monsieur C., ingénieur agronome, Breton émigré en Normandie, a eu la générosité de faire pour les petits orphelins de Bretagne, 35 ABBONNEMENTS d'un an ont déjà été répartis entre les orphelins de : LANDERNEAU - Hôtel-Dieu, GUINGAMP - Orphel. agricole, QUIMPER - Sœurs de la Sagesse.

FORCE & SANTÉ. La formule est divine. Tout le monde le sait. Prenez à PULMUNIGINE. C'est qui par hasard l'ignorent. N'est-ce pas en France ?

La Générat. - MESS VERA DE BELLANG. Imprimerie du Léon, Landerneau.

GALT, LA CAVALIERE DU TEXAS

GRAND FILM INEDIT

RÉSUMÉ. — Tanguy Derrien, fermier breton, et sa fille Galt, ruinés par un incendie, s'embarquent pour rejoindre un oncle établi au Texas. Ils emmènent deux poulains sauvés du désastre.

1. — Tanguy Derrien et Galt sont reçus avec joie par l'oncle Bentou qui n'arrête pas de questionner sur les nouvelles du pays Breton, resté si cher à son cœur.

2. — Il fait visiter son domaine à ses parents qui jugent en connaisseurs les chevaux qu'on leur présente.

3. — Galt a vu en souriant le désordre de la maison. En attendant de faire le ménage à fond, elle range un peu et met ça et là quelques...

4. — Fleurs des champs. Une image de Ste Anne n'est pas oubliée. — Merci petite, je vois que tu es une vaillante petite Bretonne. Grâce à toi, je vais me croire de retour dans notre Commana.

5. — Tout à coup, un bruit de bottes et d'éperons. La porte s'ouvre, un garçon de quinze ans, souriant, l'air franc, bondit dans la pièce. — Salut tonton Tanguy, salut Galt! Aman Primel!

6. — Galt a pris la direction de la cuisine et prépare le déjeuner. — Petite cousine, je vais vous apprendre...

...à monter à cheval, vous verrez ça!

— Mais, au Mendy, je montais tous les jours au dressage!

La semaine prochaine : L'ACCIDENT.

LE DRAGON DU MENEZ ARÉ

par Benjamin RABIER

VIII — LA DANSE DE L'OURS.

RÉSUMÉ. — Youenn s'est promis de délivrer sa sœur Mona, ravie par le dragon du Menez-Aré. En route vers les Kragou, il rencontre les amis du monstre qui tentent de lui barrer le passage. Youenn, qui est malin, se débarrasse de ces êtres gênants en usant de ruse...



Mais le courage de Youenn lui revient en entendant derrière lui un sourd grognement : c'était Genacouek qui venait d'apercevoir le jeune garçon et s'avancait sur lui. Youenn déroula alors son sac et le jeta à terre entre lui et l'ours. Puis sans se départir de son calme, il mit ses mains dans ses poches et continua son chemin



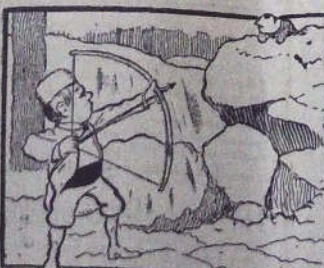
en chantant. Tous les chasseurs savent qu'en jetant un objet quelconque à terre : un mouchoir, un morceau de pain, un gant, on peut se débarrasser d'un ours. Ce plantigrade se précipite sur l'objet qu'on lui a jeté, le ramifie, le fiait, le retourne et pendant ce temps vous prenez le large.



Youenn n'ignorait pas cette particularité des habitudes de l'ours. Aussi se mit-il incontinent hors de portée des griffes de l'animal féroce, fort occupé à inspecter l'intérieur du sac. Manquant d'air, l'ours passa son museau par l'orifice pratiqué par la petite souris.



Youenn, en se retournant pour voir ce que faisait Genacouek, aperçut celui-ci coiffé du sac et le bout du museau émergeant du petit trou. — Vite à l'ouvrage, s'écria Youenn, profitons de l'occasion. Et se précipitant sur un tronc, il en arracha une branche flexible.



Il s'en fit un arc en se servant d'un bout de ficelle qu'il avait retiré de sa musette. En taillant une pointe en branche, il fabriqua une flèche qu'il empenna avec une plume de faisceau. Puis il tendit son arc, visa longuement... et lâcha la flèche qui traversa le



museau de Genacouek. Un grognement formidable sortit des flancs du sac et le plantigrade se mit à exécuter la danse des ours tout en poussant des cris de douleur...

La semaine prochaine : LE MESSAGE DE MONIG.

Notre Concours

de dessins et de contes

Avis important

A) DESSINS.

Les compétiteurs, nous le répétons, ont toute facilité de nous envoyer un ou plusieurs dessins de leur composition, faits d'après leur imagination ou d'après nature.

Tout dessin copié ou calqué sera écarté.

Exécuter les dessins à l'encre noire sur papier bien blanc. Accompagner-les d'une légende ou d'un titre.

B) CONTES.

Bien écrire lisiblement le texte, sur un seul côté de chaque feuille.

Si le conte a été raconté donner les précisions suivantes: par qui, quand et où?

Ceux qui savent à la fois dessiner peuvent illustrer eux-mêmes leurs textes et peut-être auront-ils la joie de les voir bientôt publiés comme ceux de Le Rallie, Jobbé-Duval etc...

Ne pas oublier:

1. d'écrire lisiblement son adresse complète et son âge.

2. de joindre les bons avis en envois.

Pour éviter des frais nous demandons aux maîtres et maîtresses d'école et directeurs de patronage, de bien vouloir grouper les envois de leurs enfants.

Le concours sera clos le 15 février. Dés maintenant, vous pouvez donc nous adresser votre travail

- PRENEZ NOTE -

de notre
COMPTE COURANT
Mlle LEClerc
28-556 Rennes

7, Rue Lafayette
LANDERNEAU

La Valtine

La Valtine est la plus efficace des préparations pour la petite enfance.

A. DARDANNE
et FILS
Laboratoire de Pharmacie
A. DARDANNE, Paris



POURQUOI ? Oui, pourquoi toussiez-vous ?

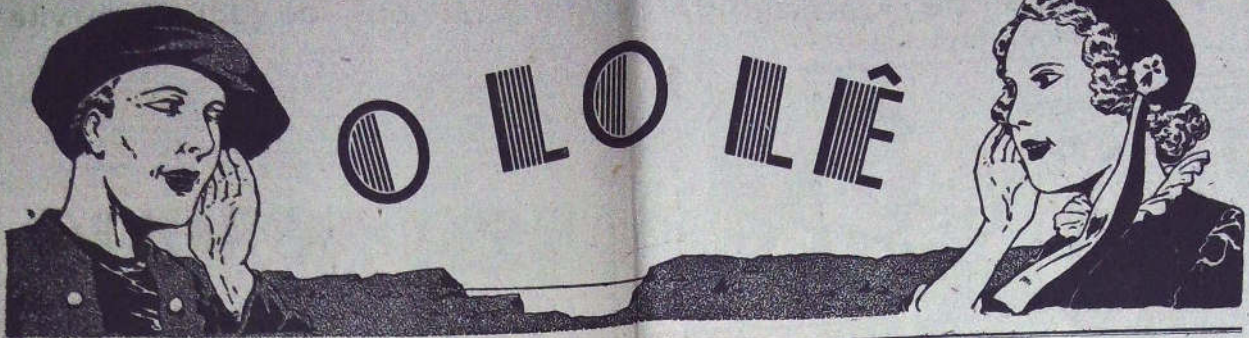
Parce que vous ne connaissez pas le **SIROP CELTIQUE**. Sirop lenitif et béchique, à base de plantes colossales et expectorantes, au Thiocol et au Grindelia, qui avec quelques cuillerées arrête la toux qu'on croit et fatigante et assure de beaux nuits calmes et reposantes.

Contre rhumes, bronchites, influenza, grippe, asthme et emphyseme. Augmentez l'efficacité du sirop en gardant dans la bouche une pastille **TORPAZ**. En vente toutes pharmacies et tous laboratoires du Dr en Phie Th. Moreau à Landerneau (Landerneau de l'Académie de Médecine).

Evitez la marque « Sirop Celtique » pour éviter les nombreuses contrefaçons ; rappelez-vous que l'on imite que les Grands Marques.



— Pourquoi es-tu un trou dans ton parapluie ? — Tiens, pour savoir quand il ne pleut plus !



RÉDACTION-ADMINISTRATION
7, rue Lafayette
Landerneau Finistère
Compte chèques postaux : Mlle Leclerc 28556-Rennes

JOURNAL ILLUSTRE DES PETITS BRETONS
PARAISANT TOUS LES DIMANCHES
Directrice : Mme Vela de BELLAING

ABONNEMENT:
1 an : 35 francs
6 mois : 18 francs
3 mois : 10 francs

CORSAIRE DES ILES

L'HISTOIRE VRAIE D'UN MARIN BRETON

RÉSUMÉ : François Ripaud de Montauvert est envoyé comme mousse à bord du « Palmier » commandé par Monsieur Gaugis. Celui-ci confie le jeune homme au matelot Le Hideo.



2 - Mais le temps se couvre et une nuée de pétrels s'abat sur le port.

1. - 18 Mai 1766, fête de la Pentecôte. L'ordinaire est amélioré, les hommes ont droit à une ration d'eau-de-vie.

3. - Ces sales moineaux-là n'annoncent pas le beau temps... Ça va se gâter !

6. - Le jour révèle les dégâts, mais le « Palmier » a bien tenu le coup... le mousse aussi.

4. - Un grain. L'officier de quart donne l'ordre de « ramasser » la grande voile. François veut monter. — Reste là, mon petit gars, c'est pas le moment de rire !

5. - La mer se démonte, le pont est balayé par les lames. François est retenu par Le Hideo.

La semaine prochaine :
SAINT DOMINGUE

Texte de Jacques de SEISSÉS.

Illustrations de LE RALLIC.



Devant l'âtre où la main tremblante de Mamm-Goz ne rallumera plus les bûches éteintes, Jean-Louis l'innocent a chaussé ses sabots. Il a mis sa vieille pélerine et son chapeau roussi. Quelérat-il tout seul dans la chaumière, puisque Mamm-Goz est partie ce matin... puis, rentrant de ses courses sans but dans la campagne vide, il ne trouvera plus la soupe chaude et le bon sourire actuellement ? Il ne fait pas que mamm-goz s'en aille... Pourquoi les hommes l'ont-ils portée au cimetière ? Ils ont emmené sa

mamm-goz, jeté de l'écu bénite sur la tombe, et puis ils sont rentrés chez eux, ils ont trouvé leur femme sur le seuil et ils ont bu un grand verre de vin. Jean-Louis n'a plus trouvé que la mesure sombre avec le vent qui pleure dans la cheminée. Il a passé sa vieille au bois, et puisqu'il n'y a plus d'âme de mamm-goz, sa grand-mère. Le dos voûté, le ventre vide, il s'éloigne dans la neige où ses sabots laissent de petits trous noirs...

(suite page 2)

Les Loups de Coatmenez

GRAND ROMAN INÉDIT



« Ce tableau est un véritable plan ! »

RÉSUMÉ. — Les enfants de Coatmenez parlent de découvrir le Trésor d'Anne de Bretagne qui aurait été enterré dans les souterrains de leur manoir. Selon la légende, il serait gardé par les Loups de St. Brieuc et de St. Ileece. Des inconnus pouraient également le même but.

Hervé et Alan de Coatmenez, accompagnés du sabotier Jean-Yves, espient une nuit les étrangers qui inspectent les rochers aux Loups. Les trois détectives apprennent par leur conversation, qu'il y a dans le plan relatif au Souterrain du Trésor, un mot secret : Tureté. En outre, une vieille peinture représentait les rochers aux Loups se trouvant au manoir, et l'un des inconnus parle de se la procurer...

TURETÉ ?

Hervé et Alan s'étaient glissés dans le manoir sans être entendus même par Philomène, toujours au aguets. Avant de monter dans leur tour, Hervé avait pris la précaution de décrocher le vieux tableau pendu depuis tant d'années dans le vestibule, sans s'attarder toutefois à le regarder, à bout de forces, Alan et lui s'étaient couchés et endormis.

Tous deux se leveront à l'heure habituelle, quelques heures de sommeil les avait remis d'aplomb et ils se sentaient prêts à de nouvelles aventures.

S'approchant de la fenêtre par laquelle entrait le joyeux soleil matinal, Hervé examina le tableau. C'était un petit paysage, très enlumé, représentant de singulière façon les Rochers du Bois, le Roc'h ar Bleiz de la légende. Le peintre les avait imaginés avec un réel de plusieurs siècles car ils étaient habités et un gros chien parait à un loup - peut-être un véritable loup - en gardait l'entrée.

— J'ai entendu dire qu'autrefois un ermite, ami de saint Bihy, avait vécu dans le bois.

— Alan, regarde donc, le tableau est si noir qu'on ne peut rien discerner, va vite chercher une carotte.

Alan obéit et bientôt revint tenant une magaliqve carotte juteuse.

Hervé la coupait avec soin puis la passa avec délectation sur la peinture qui peu à peu s'éclaira. Un arrière-plan apparut révélant des collines nettement dessinées ; du rocher paraissaient des allées forestières et quelque chose apparaissait dans un des angles.

— Serait-ce un écusson ? demanda Hervé intrigué. Et il fit de plus belle.

— Ma parole, constata Alan, ce n'est pas un écusson, c'est la rose des vents !

— La rose des vents ! Mais mon vieux, alors il y a bien un sens caché et ce tableau est un véritable plan !

— Je n'en doute pas, regarde les collines, ce sont celles de Lanfaun, en réalité on ne peut les voir des rochers, elles sont là pour indiquer l'orientation. Frottons encore un peu, et je vois très bien le reste de la rose des vents.

— Hervé attention, pas si tort, je lis l'inscription : la rose des vents est en breton.

— Voilà l'explication du fameux mot, que je suis bête de ne pas y avoir songé, des juifs prononçaient mal : Tureté ne veut rien dire, le vrai mot devait être tu ar reter : le côté nord ; vois les collines et l'entrée des rochers gardés par le loup, c'est exactement au nord ; et les plates, celle-ci va certainement vers Boccocel, celle-là tout droit chez nous, et la dernière vers saint Bieuz, au vieux château de Grand'île où vivaient des gentilhommes dévoués à la Duchesse. Alan nous avons trouvé.

— Alors silence. Si je ne me trompe, nous aurons la visite de notre cher Mardochée sans tarder.

— Et aussi celle de Jean-Yves, un bon garçon celui-là qui a droit de tout savoir.

— Lui seul, pas un mot aux autres, même à Anne qui a droit à une punition pour le tour qu'elle nous a joué.

— Sans son escapade, nous n'aurions rien su et le Trésor serait perdu à jamais.

— Il faut cacher le tableau soigneusement. Hervé regarda autour de lui, une vieille croûte attirait son regard, elle représentait aussi des rochers surmontés d'une croix, il le prit et le compara à l'autre.

— Je vais mettre celui-ci dans le vestibule et nous le vendrons au juif.

— Il devinera tout de suite la supercherie, celui-ci est trop neuf.

— Un tour au-dessus du tournure va arranger la chose, quant à notre cher tableau, je vais le fourrer sous la commode, personne n'ira l'y chercher. Maintenant descendons déjeuner et fumet notre tableau.

L'opération du fumage s'effectua sans trop de déboires ; le tableau fut mis en place et les enfants s'installèrent sur la terrasse pour faire une partie de croquet et attendre les événements.

La fin de la matinée ne devait pas amener le visiteur mais seulement Jean-Yves, qui arriva sa cognée sur l'épaule :

— Monsieur Hervé, votre père est-il de retour ?

— Non, pas encore, et nous ne savons quand il sera ici.

— C'est que je lui avais acheté des hêtres dans le bois et voici le temps pour moi de les abattre. J'aurais voulu les revoir avec lui.

— En son absence, je ferai l'affaire, déclara Hervé qui comprit que le sabotier avait un plan. Venez avec moi dans le bureau, je vais regarder les comptes et nous irons ensemble dans le bois.

— Mat.

Loin des oreilles indiscrettes, Hervé lui expliqua sa découverte.

(à suivre)

MAMM GOZ

(suite de la 1^{re} page)

Et la neige tombe si dense, si blanche sur le sol que les champs et les chemins se confondent et que l'on ne sait plus si c'est le ciel qui descend sur la terre ou la terre qui monte au ciel.

A la porte du forgeron, Jean-Louis frappait timidement.

— Qui est là ? demande une grosse voix.

— Je suis Jean-Louis.

— Que cherchez-tu ?

— Je viens chercher Mamm-goz.

— Passe ton chemin, elle n'est pas ici.

On rit à l'intérieur, et Jean-Louis continue sa route, montant vers le village. Le village est près de la maison du Saik-Mari, le fermier. A son approche, le chien passe la tête et se met à grogner.

— Saik-Mari !

Personne ne répond.

— Saik-Mari !

Alors, le chien montre les dents, abandonne sa tête avec un bruit de chaînes et se met à hurler dans la nuit. Et Jean-Louis reprend son chemin. Comme le village est sombre, malgré la blancheur de la neige...

Une à une, les lumières s'éteignent derrière les carreaux... Tout le monde est chez soi... Toutes les portes sont closes. Chacun se couche dans son lit chaud. Personne ne songe plus à la vieille qu'on a portée en terre et qui était la mamm-goz de Jean-Louis.

Voici pourtant une lumière qui brille, c'est le cabaret de Jestin. Dans la salle enfumée, Jean-Louis pénètre soudain. A son aspect, les buveurs inter-

dit suspendent leurs palabres, oubliant même de tirer sur leur pipe.

— Eh ! c'est Jean-Louis !

— Notre innocent...

— Tu viens pour noyer ton chagrin, petit ?

— Non, je viens chercher Mamm-goz.

— Mais, malheureux, elle est au cimetière... Ne l'a-t-on pas enterrée ce tantôt ?

— Je veux qu'elle revienne... Dites-moi où elle est !

Les buveurs s'impatientent.

— Assez ! ferme la porte ! Ce n'est pas ta place ici ! Passe ton chemin.

— Je veux retrouver mamm-goz.

— Ecoute, fait Jestin conciliant, elle est au Paradis... Veux-tu aller la rejoindre ?

— Oui, je le veux.

— Alors, prends la route à gauche en sortant du village; ensuite, c'est tout droit.

Les buveurs éclatèrent de rire.

Jean-Louis ferme la porte, tourne la rue à gauche et disparaît dans la campagne blanche où ses sabots font des trous noirs.

Voilà, ce n'est pas plus difficile que cela. On suivait tout droit son chemin et on était au Paradis...

Maintenant qu'il s'est éloigné du village, il n'y a plus de taches sombres dans la blancheur de la neige. La route ne se distingue même plus très bien et de temps à autre, Jean-Louis glisse dans un fossé, mais l'essentiel n'est-il pas de continuer tout droit ? A gauche, c'est le bois du Keat-Du qu'il n'avait jamais dépassé. Y aller lui semblait un voyage. Au

Gardons-nous de juger trop vite

Un jour, un Pacha de Tripoli mal et bon homme, résolu de se rendre en compagnie de son valet et du bouvier des jardins dont il avait la garde. Comme on servait et respectueusement, il sortit par la ville et se mit en route. Il arriva à un endroit où un marchand de l'étau des affaires.

Mais le marchand était en colère et il lui dit : « Les paches sont toujours si vantés ! dit-il à son valet et à son bouvier de se procurer dans l'annuaire de ce pays, un peu de papier et de crayon, un peu de papier et de crayon, un peu de papier et de crayon... »

« Ah ! saint homme, que les jours sont durs dans ce pays ! dit-il à son valet et à son bouvier de se procurer dans l'annuaire de ce pays, un peu de papier et de crayon, un peu de papier et de crayon... »



Pacha s'amusait de la charité de son peuple. Mais le marchand avait vu, en ce matin d'hiver, un valet d'argent, un valet d'argent, un valet d'argent... Comment dans un grand état les hommes sont-ils si piteux en plein midi et les paches meurent de faim ? à quel point ils sont méchants ! Mettons bon ordre à cela. Il dit, puis se mit à révoquer à



Quelle honte, pensa le Pacha qui, abandonnant la foule, se dirigea vers son palais. « Comment dans un grand état les hommes sont-ils si piteux en plein midi et les paches meurent de faim ? à quel point ils sont méchants ! Mettons bon ordre à cela. Il dit, puis se mit à révoquer à



tout de bras des verrières qui, par hasard... Mais les jours sont durs dans ce pays ! dit-il à son valet et à son bouvier de se procurer dans l'annuaire de ce pays, un peu de papier et de crayon, un peu de papier et de crayon... Le Sultan commanda de la bonne foi du Pacha, mais d'attendre son paiement, lui imposa l'excuse comme premier camblier. Le Pacha sans argent, accepta simplement. La ville fut vite assailli et la frustration par conséquent de ses centres.



se réalisent. Le populaire n'ayant plus de foin, n'out plus de retard. Un dévalise, on bâtonne au plein jour, la charité sèche dans les yeux arides, tant et si bien que le Sultan, mécontent du bruit qui montait de Tripoli livrait, il comparait le Pacha.

« Ah ! seigneur, mon peuple souffrait je voulais y porter remède, et tout va de mal en plus... » et le Pacha coura ses activités.

« Mais combien de gens as-tu questionnés ? — Quatre. — Quarante seulement ! Oh ! mais, qui juge du bonheur d'une ville sur la foi de quatre inconnus. Et si ils avaient intérêt à mentir ? — Un esclave avisé fut dans



« Mais combien de gens as-tu questionnés ? — Quatre. — Quarante seulement ! Oh ! mais, qui juge du bonheur d'une ville sur la foi de quatre inconnus. Et si ils avaient intérêt à mentir ? — Un esclave avisé fut dans

« Mais combien de gens as-tu questionnés ? — Quatre. — Quarante seulement ! Oh ! mais, qui juge du bonheur d'une ville sur la foi de quatre inconnus. Et si ils avaient intérêt à mentir ? — Un esclave avisé fut dans

« Mais combien de gens as-tu questionnés ? — Quatre. — Quarante seulement ! Oh ! mais, qui juge du bonheur d'une ville sur la foi de quatre inconnus. Et si ils avaient intérêt à mentir ? — Un esclave avisé fut dans



« Mais combien de gens as-tu questionnés ? — Quatre. — Quarante seulement ! Oh ! mais, qui juge du bonheur d'une ville sur la foi de quatre inconnus. Et si ils avaient intérêt à mentir ? — Un esclave avisé fut dans

« Mais combien de gens as-tu questionnés ? — Quatre. — Quarante seulement ! Oh ! mais, qui juge du bonheur d'une ville sur la foi de quatre inconnus. Et si ils avaient intérêt à mentir ? — Un esclave avisé fut dans

« Mais combien de gens as-tu questionnés ? — Quatre. — Quarante seulement ! Oh ! mais, qui juge du bonheur d'une ville sur la foi de quatre inconnus. Et si ils avaient intérêt à mentir ? — Un esclave avisé fut dans



EUN DRO GAMM HAG A DRO FALL

Un vilain tour qui tourne mal !



aujourd'hui, le voilà parti pour une longue randonnée.

Comme il neige fort ! Ses sabots s'enfoncent de plus en plus et sa vieille pelle lui pèse sur les épaules. D'ailleurs, il n'en a plus besoin. Mamm-goz saura bien le réchauffer quand il sera près d'elle... Adieu, la vieille pelle. Elle est à terre comme une corneille morte avec ses deux ailes étendues.

Longtemps, longtemps Jean-Louis marche encore dans la neige. Comme c'est loin le Paradis !

Il pense bien s'asseoir un moment, sa fatigue est si grande ! Ses yeux se ferment. Qu'il fera bon dormir quand il sera près de mamm-goz ! Allons en route ; le Paradis n'est pas encore en vue. Comment pourrait-il le distinguer d'ailleurs avec les bords de son chapeau qui lui tombent dans les yeux. Il jette son chapeau. Qu'importe, mamm-goz lui prêtera son chapeau. Maintenant, voici qu'il gélit. De longs frissons le secouent tout entier et cette douleur aiguë qui le pince dans la poitrine...

Il neige si fort qu'on ne sait plus où est la terre, où est le ciel.

Jean-Louis ferme les yeux. Il marche parmi les flocons innombrables et ses sabots se posent au hasard, peut-être dans l'espace. Il n'a plus froid. Ses jambes deviennent si dures qu'elles le portent sans effort.

Plus loin, toujours plus loin, toujours plus près de mamm-goz.

Ce n'est pas difficile, il n'a qu'à fermer les yeux et marcher tout droit.

Et Jean-Louis a tout marché, cette nuit-là, que depuis personne ne l'a jamais revu.

Il a trouvé l'entrée du Paradis.

D'après A. de la T.

CE QUE L'ON DIT D'O LO LB.

Jamais une revue pour enfants n'avait connu tant de succès dans notre école qu'O LO LB.

Frère L... D' de l'École Née, S' Philibert-de-Grand Lieu L. (M)

UNE GRANDE & BELLE HISTOIRE : celle de notre Bretagne.



14. L'ABBÉ YANN DE LANDEVENNEC

Là-bas, dans l'exil, à Montreuil-sur-Mer, un moine, l'abbé Yann de Landevennec n'oublie pas sa patrie meurtrie. Vingt ans après l'exode, en 935, il retourne en Bretagne, et, dans les ruines de son monastère de la presqu'île de Crozon, ranime le patriotisme des Bretons pour chasser l'envahisseur... Il envoie un de ses moines au Pays de Galles chercher celui qui se mettra à leur tête : le Prince Alain Barbe Torte, petit-fils d'Alain le Grand. Alain se décide à répondre à l'appel de ses compatriotes et s'embarque pour la Bretagne afin de la libérer des Vikings...

Dernière heure



Vous êtes encore à temps pour adresser votre participation à notre CONCOURS de DESSINS et CONTES Mais ne tardez pas !
1^{er} PRIX.— Un Stylo d'une valeur de 100 francs.
Une belle Poupée bretonne.
2^e PRIX.— Un Stylo d'une valeur de 50 francs.
Un bijou celtique en argent.
3^e PRIX.— Une belle boîte de papier à lettre breton, aux initiales des lauréats.



Le Billet d'Yvon

LE SOU DU PAUVRE

J'ai connu un petit camarade qui était si pauvre, si pauvre, que ses pieds se blessaient au sol à travers ses sabots percés.

Or, il arriva qu'un jour, en venant au patronage, il trouva sur son chemin un petit sou.

Il le ramassa avec joie car il n'avait pas souvent eu l'occasion de posséder un pareil trésor.

Et tu ne sais pas ce qu'il fit ?

En arrivant au patronage, il courut bien vite vers Monsieur l'Abbé qui organisait une partie de ballon dans le champ, et il lui remit le petit sou en lui disant avec un beau sourire : « Tenez, Monsieur l'Abbé, je vous le donne pour les petits pauvres ! »

Il paraît que les petits sous ne valent plus rien au jour d'aujourd'hui.

Mais moi, je pense que ce n'est pas l'avis du Bon Jésus qui a promis de récompenser même un verre d'eau donné à un pauvre en son nom.

Et je suis sûr qu'il doit y avoir une belle place de réservée au paradis, tout près de Sainte-Anne, patronne de notre Bretagne, pour le petit Breton aux sabots percés qui donna son petit sou pour les pauvres.

Ton ami YVON.

LE PREMIER CHEVAL DU MONDE

C'est le cheval breton parce qu'il se fait à Tout, Partout et à Tous.

A TOUT

Vous admirez la puissance, l'énergie, le cran de ce vigoureux limonier qui, sur la pente abrupte ou dans la terre glaiseuse, tire allègrement les plus lourdes charges... sans caïer, si c'est un breton.

Demain vous pourrez le voir, aussi alerte et plus accéléré qu'aucun autre, au brabant ou à la herse.

Ensuite, ce sera dimanche, et on l'attellera à la charrette anglaise. Là encore, son train, ses allures brillantes, son fonda, sa facilité de conduite, feront merveille.

Le voici, maintenant, participant à un concours de dressage ou de Société Hippique Rurale où vous pourrez lui demander de parcourir, au trot attelé, de nombreux kilomètres en terrain uni ou varié. Il sera aussi frais à l'arrivée qu'au départ.

Immédiatement après, vous le monterez et lui ferez sauter les obstacles les plus divers... Décidément, on peut tout demander à ce cheval breton aux multiples aptitudes.

Oubliez de rappeler que, de l'avis même du Maréchal Foch, le cheval Breton est le cheval-type d'artillerie.

Napoléon qui s'y connaissait, l'appelait déjà : « le petit hercule breton. »

PARTOUT

Les belles qualités de la race chevaline percheronne sont connues, mais ce que l'on ignore le plus souvent, c'est que le percheron doit une bonne part de sa valeur à des chevaux bretons qui, importés jeunes dans le Perche, et pendant une longue suite d'années, y ont trouvé une alimentation plus riche, sur un sol plus généreux, et se sont développés en conséquence.

Le climat, l'assimilation progressive et la sélection des meilleurs types ont fait le reste.

Actuellement, il existe des étalons bretons dans la plupart des dépôts de France et de nos colonies nord-africaines.

L'Espagne, le Portugal, l'Estonie, la Pologne, l'Italie, la Grèce, la Turquie,

la République Argentine, le Brésil, le Canada, le Japon, etc., ont lentement avec succès, l'introduction des chevaux bretons dans leur armée et leur élevage. Partout, sous les latitudes les plus diverses, le cheval américain s'acclimatise plus facilement que n'importe quelle autre race, car il résiste le mieux à la maladie, vit le plus longtemps, se montre d'une rusticité, et d'une sobriété remarquables.

A TOUS

La naissance d'un poulain breton est un événement et presque une fête de famille. Petits et grands sont curieux de le voir. Il est l'objet de soins attentifs. Les enfants le caressent, lui donnent un nom, s'amuse à le voir cabrioler autour de sa mère.

Ainsi la fréquentation habituelle des gens, les bons traitements fontils de ce futur cheval, un animal très doux et très docile. Un enfant le conduit et monte quelquefois sur son dos, Laucic se laisse faire, il est rare qu'un cheval breton, même emballé, piétine un enfant.

L'intelligence de cet animal est remarquable et, par le fait son dressage facile. A dix-huit mois, il gagne déjà son avoine et ne cesse de travailler, parfois pendant 25 ou 30 ans, que pour mourir.

Les gens de chez nous ont la réputation de beaucoup aimer le cheval. On peut cependant reprocher à plusieurs de ne pas préférer le cheval breton à tout autre. Les personnes instruites ne sont même pas toujours sans reproche, à ce sujet. Je connais, par exemple et beaucoup parmi vous le connaissez aussi, et pour cause, un certain livre de sciences en usage dans beaucoup d'écoles bretonnes, et où, au chapitre de la Zootechnie, le cheval breton est à peine mentionné.

Par contre, on peut voir, illustrant le même chapitre, quelque vague dessin à la plume qui représente bien un cheval mais un cheval « boulonnais ». C'est du moins ce que précise la légende, car autrement, on serait bien en peine de le savoir.

Définition ancienne du cheval breton :

Rû evel an tan
Bañ beteg an douc

Le Billet d'Annaïg



DU CRAN

Marie-Joséphine a un panaris. A chaque récréation, au lieu de jouer et de courir avec les autres, elle monte à l'infirmerie pour refaire son pansement. C'est un moment bien douloureux.

Ce jour-là, la souffrance la fait pleurer, mais Sœur Patrice lui dit : — Avez-vous eu des nouvelles de votre grand frère ces jours-ci ?

— Oui ma Sœur, mais nous sommes bien tristes à la maison, car Yann a été grièvement blessé et il souffre beaucoup à l'hôpital.

— Eh, bien, ma petite fille, offres à Dieu vos souffrances pour que votre frère revienne bien vite guéri. C'est douloureux un panaris, mais ce n'est rien comparé aux blessures de guerre. Et encore, vous avez votre maman pour vous gêner, nous vous soignons aussi de notre mieux ; mais, eux, si loin de ceux qu'ils aiment !

— Allons, Marie-Joséphine, un peu de courage ! Ayez du cran pour être dignes d'eux !

Depuis ce jour-là, Marie-Joséphine n'a pas pleuré, et même si la souffrance lui met les larmes aux yeux, un petit sourire héroïque montre à Sœur Patrice qu'elle pense à ceux qui souffrent.

C'est ainsi, vois-tu, petite sœur, que notre amie nous apprend à avoir du cran. Pensez-y quand tu seras malade ou fatiguée. Une « Jeannette » ou une « Guide » sourit et chante dans les difficultés. Faisons comme elle.

Ton amie, ANNAÏG.

Pensez à nos Orphelins

Moue gwen, lost gwen
Inkane evel an arvel.
(Rouge comme le feu ; large liste (en tête), buvant dans son blanc ; crinière blanche et queue blanche ; marchant l'amble comme le vent.)

Le cheval breton actuel n'est pas toujours rouge (craze au poil) et ne marche l'amble qu'exceptionnellement. Mais c'est un rude ouvrier, un valeurux compagnon, un véritable ami, pour qui sait le comprendre.

Petits Bretons, aimez-le bien !

Y. D.



— Comment écrivez-vous votre nom ?
— Avec une plume, Monsieur !

La Gérante : Mlle VERA DE BELLIANG.
Imprimerie du Léon, Landerneau.



ILS SONT BEAUX TOUS LES DEUX. (Photo Y. D.)

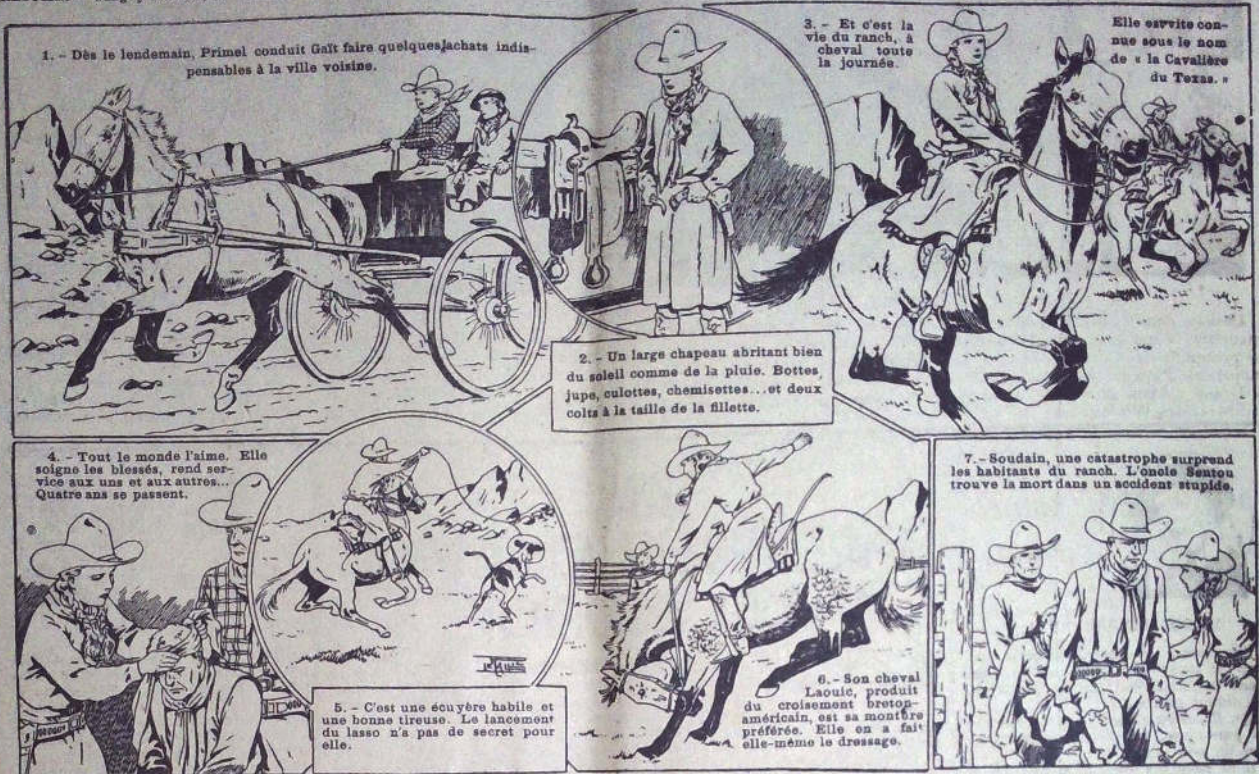
Combien elle est caractéristique la douceur du cheval breton dans cette famille chevaline, unissant à droite « la fille », la « mère » et la « grand-mère ». (Photo Y. D.)



GAIT, LA CAVALIERE DU TEXAS

GRAND FILM INEDIT

RÉSUMÉ. — Tanguy Derrien, fermier breton, et sa fille Gait, ruinés par un incendie, partent au Texas, rejoindre leur oncle Sentou et son petit fils Primel. Ils s'installent.



1. - Dès le lendemain, Primel conduit Gait faire quelques achats indispensables à la ville voisins.

3. - Et c'est la vie du ranch, à cheval toute la journée. Elle est vite connue sous le nom de « la Cavalière du Texas ».

2. - Un large chapeau abritant bien du soleil comme de la pluie. Bottes, jupe, culottes, chemisettes... et deux cols à la taille de la fillette.

4. - Tout le monde l'aime. Elle soigne les blessés, rend service aux uns et aux autres... Quatre ans se passent.

7. - Soudain, une catastrophe surprend les habitants du ranch. L'oncle Sentou trouve la mort dans un accident stupide.

5. - C'est une écuyère habile et une bonne tireuse. Le lancement du lasso n'a pas de secret pour elle.

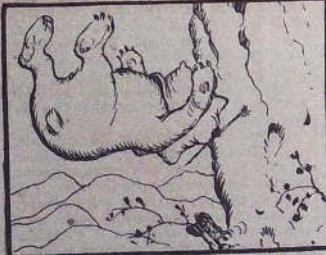
6. - Son cheval Laouic, produit du croisement breton-américain, est sa monture préférée. Elle en a fait elle-même le dressage.

La semaine prochaine : NOUVELLE EPREUVE

LE DRAGON DU MENEZ ARÉ

par Benjamin RABIER
LE MESSAGE DE MONIG.

RÉSUMÉ. — Youenn s'est promis de délivrer sa sœur Mona, ravie par le dragon du Menez-Aré. En route vers les Kragou, il rencontre les amis du monstre qui tentent de lui barrer le passage. Youenn, qui est malin, se débarrasse de ces êtres gênants en usant de ruse...



Aveuglé par le sac qui le coiffait, Genaouek ne vit pas un précipice qui s'ouvrait devant lui, et, ayant posé une patte dans le vide, entraîné par son élan, Genaouek fut précipité dans l'abîme.



Dans la chute, le sac s'accrocha à une branche et l'ours s'affala au pied du rocher. Youenn fuyait... Youenn poussa un cri de joie en apercevant l'arçon en miettes et, tout près, un morceau de papier froissé.



Il le ramassa et le porta à ses lèvres en s'écriant : — Chère petite sœur, je viens ! ... Youenn ouvrit le papier et lut. Ce qu'il lut le stupéfia. — Que veut faire Monig de cela ? s'écria-t-il. Enfin puis-



qu'elle le demande, il faut le lui faire parvenir, peut-être que sa vie est en danger et que ce qu'elle désire peut la sauver ! Il courut vers une petite grotte qu'il avait aperçu sur son chemin. Cette



grotte était couverte d'aristoloches. Il détacha une large feuille de cette plante grimpante et s'écria : — Voilà l'instrument qui va porter ma réponse. Youenn choisit deux brins de jonc qu'il piqua en croix dans la feuille



pour la rendre rigide ; puis il se mit à la recherche d'une branche de lierre qu'il trouva bientôt.

La semaine prochaine : LA REPONSE

Le courrier d'O la lè

Nos lectrices de Corlay (C. d. N.) ont choisi de beaux pseudonymes bretons que nous sommes heureux de publier, et qui sont acceptés avec toutes nos félicitations :

- Marie Le Bay : **Gwenidel** (Hirondelle).
- Marie Noëlle Le Denmat : **Goulou-deiz** (Aurore).
- Aline Bogard : **Kalonac** (Vallante).
- Mathilde Guézo : **Goulmig** (Colombe).
- Jeanne Guézo : **War-élin** (Taut droit).
- Ida Martail : **Uhelec'h** (Plus haut).
- Monique Martail : **Alc'haouder** (Alouette).
- Alice Boscher : **Teleniq** (Petite harpe).
- Madeleine Le Coyec : **Boc'h-Ruzic** (Rouge-Gorge).
- Olga Le Dily : **War Zao** (Débout).
- Yvette Duprya : **Mouc'hoazic** (Souriant).
- Odette Harmoy : **Fenduc'h** (Mésange).
- Marthe Harmoy : **Fenclouic** (Mésange).
- Yvette Le Larcher : **Luchedenn** (Éclair).
- Louise Boscher : **Bon-heol** (Rayon de soleil).
- Ariette Le Corre : **War-wella** (Toujours mieux).
- Léa Jégou : **Steredenn** (Étoile).
- Yvette Tilly : **Lann alcaouret** (Ajonc d'or).
- Jeanne Le Dantec : **Brug Ruz** (Bruyère rose).
- Germaine Jégou : **Bodig Spenn** (Aubépine).

LE MYSTERE DU CHATEAU DU TAUREAU

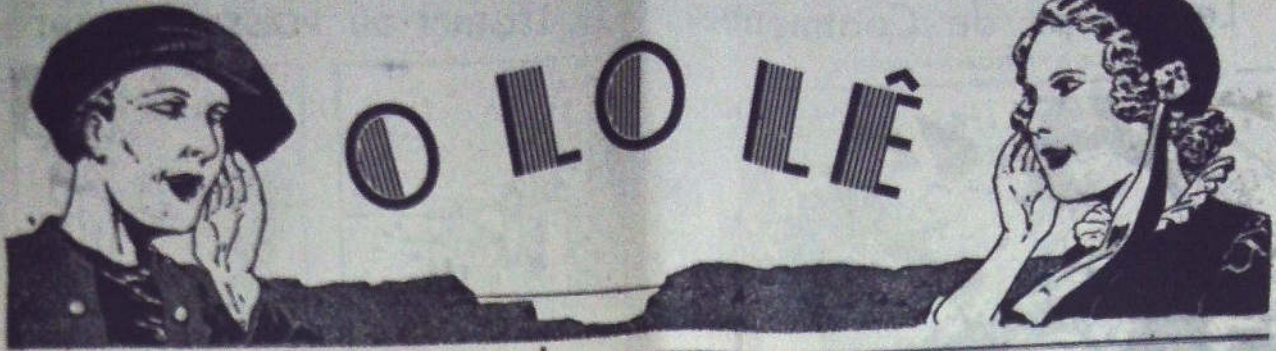
Prochainement : UN GRAND ROMAN dans l'action de déroulé dans les plus beaux sites du Léon.

par Job de ROINCE

La Valtine
La Valtine est la plus efficace des expectorants pour la toule enfance.
A. DARDANNE ET FILS
Boulogne-sur-Mer

POURQUOI ? Oui, pourquoi toussiez-vous ?
Parce que vous ne connaissez pas le **SIROP CELTIQUE**. Sirop légitime et béchique, à base de plantes colossales et expectorantes, au Thiochol et au grindelia, qui avec quelques cuillerées arrête la toux quinteuse et fatigante et assure de bonnes nuits calmes et reposantes.
Contre rhumes, bronchites, influenza, grippe, asthme et emphyseme. Augmentez l'efficacité du sirop en gardant dans la bouche une pastille **TORPAZ**.
En vente toutes pharmacies et tous laboratoires du Dr en Phie Th. Moreul à Landerneau (Lauréat de l'Académie de Médecine).
Exigez la marque « Sirop Celtique » pour éviter les nombreuses contrefaçons ; rappelez-vous que l'on imite que les Grandes Marques.

Dans le prochain Numéro
Notre Page de Variétés
Broderie Celtique, Jeux Bretons, Secourisme, Récréations, etc.



RÉDACTION-ADMINISTRATION
7, rue Lafayette
Landerneau Finistère
Compte chèques postaux : Mlle Leclerc 28536-Rennes

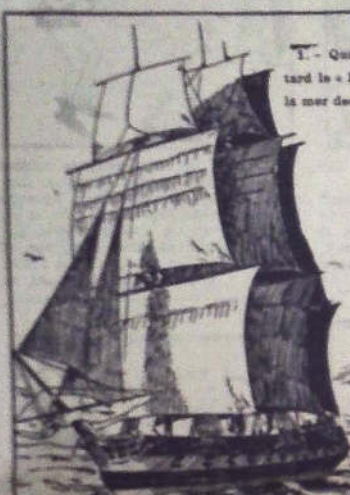
JOURNAL ILLUSTRE DES PETITS BRETONS
PARAISANT TOUS LES DIMANCHES
Directrice : Mme Veu de BELLAING

ABONNEMENT:
1 an : 35 francs
6 mois : 18 francs
3 mois : 10 francs

CORSAIRE DES ILES

L'HISTOIRE VRAIE D'UN MARIN BRETON

RÉSUMÉ. - François Ripaud de Montauvert est embarqué comme mousse à bord du « Palmier » commandé par M. Gaugis. Au milieu d'une tempête où le mousse a tenu le coup, le navire se défend vaillamment et arrive sans trop de dommages en vue de St-Domingue.



1. - Quatre mois plus tard le « Palmier » fend la mer des Caraïbes.



2. - François fait ses progrès et veut prendre un ris.



3. - Regarde ! Un nuage là-bas !
- T'as de bons yeux, François, ce nuage c'est la terre !



4. - Terre ! c'est la rigole.



5. - Le lendemain, le mousse met pied à terre au Cap Français, dans l'île de St-Domingue.



6. - Il fait le plein d'eau et bavardent avec les colons.

La semaine prochaine : LE BAPTEME DU FEU.

Texte de Jacques de BEISSIS.

Illustrations de LE RALLIC.

Un grand seigneur était très sévère pour ses domestiques, mais qu'un bon mot dit à propos pouvait désamorcer son écharpe. Un jour, un valet qui était à la cuisine se fâcha avec le maître et il voulut renverser tout ses habits dessus. Il est clair qu'on ne peut pas renverser une chose que la volonté en question. En ce temps-là, on trouvait des machines à vapeur, des quantités de bruits d'une grosseur colossale, on servait des pâtis ou une demi-douzaine de cuisiniers se tenaient à l'aise ; on ne comptait même pas d'employés le bas de vingt-cinq centimes pour transporter une assiette. Mais revenons à notre héros.

Dans la cuisine où il travaillait au roi le chef cuisinier du château était occupé à la toilette de l'héron qui devait quelques heures après, être son épouse. En ce moment, entendit le cuisinier, entre et dit gracieusement. — Que presser-vous dans, dit à propos de stramonium, que l'odeur ne

:- BRRR!!... :-



le nez fait venir l'eau à la bouche ?
— Mais un héron, dit-il.
— Et moi, une patte.
— C'est pour rien, dit le pauvre maître surpris ?
— Du tout, et si vous ne m'en donnez

pas une, je dans que vous êtes un sans-cœur, dit monnaie !
— Hé, s'il en est dit tout et si bien, que son bon double de main lui coupât une patte de héron !
— Cependant, le cuisinier était bien

décontit lorsqu'il apporta sur la table seigneuriale un héron qui n'avait qu'une patte.

— Que signifie cela ? s'écria le maître de céans avec colère ; dites-moi, ma-mou, qu'avez-vous fait de la patte du héron ?
— De quelle patte mon gracieux seigneur ?
— Mais de l'autre ?
— Comment, seigneur, de l'autre ? mon noble maître sait que les hérons n'ont qu'une patte.
— Qu'une patte ! A-t-on jamais vu un coquin de cette force ? Qu'une patte ! Eh bien ! s'écria, demain le vous apprendra que les hérons ont bien deux pattes, dit le cuisinier.
— Le cuisinier, dit le maître de céans, de quel droit osez-vous dire cela ? que son maître ne hochât point et il en était fort sûr.
 (suite page 2)

Les Loups de Coatmenez

GRAND ROMAN INÉDIT



Alan se glissa sous les ronces.

RÉSUMÉ. — Les enfants de Coatmenez parlent de découvrir le Trésor d'Anne de Bretagne qui aurait été enseveli dans les souterrains de leur manoir. Selon la légende, il serait gardé par les Loups de St Briac et de St Herve. Des inconnus poursuivent également le même but.

Hervé et Alan de Coatmenez, épiant une nuit les étrangers qui inspectent les Rochers aux Loups, apprennent par leur conversation, qu'il y a dans le plan relatif au Souterrain du Trésor, un mal secret. Turéte, en outre, une vieille peinture représentant les Rochers aux Loups se trouve au manoir, et l'un des inconnus parle de se la procurer.

Hervé et Alan examinent cette peinture et y découvrent tout un plan avec la signification de Turéte, qui se lit en breton : Tu ar reter, c'est-à-dire, côté est. Ils vieillissent un autre tableau sans valeur, qu'ils proposeront à l'étranger...

— **TURETE, TU AR RETER.** C'est bien cela, heureusement que ces Juifs ne comprennent pas le breton ; j'ai pensé moi, m'établir dans le bois, y marquer des arbres et y en a, foi de votre père ; et s'ils sont marqués, personne ne s'ouvrira de me voir arperter le bois souvent.

— Excellente idée, Jean-Yves ; mais n'en marquez pas trop, car vous autres sabotiers vous êtes insatiables ; si on vous écoutait, toute la Bretagne deviendrait sabots !

— Et les choses n'en iraient peut-être pas plus mal à rit Jean-Yves, mais ne vous inquiétez pas, je ne pense pas aux sabots, mais à la Couronne.

De fait, une heure après, huit beaux chiens étaient marqués d'une croix.

— Dommage que je ne sois pas en force, dit le sabotier, regardant d'un air amical ses futures victimes, j'aurais abattu l'un d'eux pour mettre la puce à l'oreille des Juifs !

— Ce n'est pas mon avis, faisons-les dans leur quiétude, sans quoi ils pourraient se hâter. Le mieux sera de veiller demain soir.

— Si nous regardions un peu du côté nord, propose Alan.

Tous trois approchèrent du rocher, Alan tenait une longue perche pointue, ils écartèrent les ronces et non sans peine virent le trou indiqué sur la peinture ; Alan se glissa sous les ronces soutenues par les deux autres et enfouit son bâton profondément quelque sans résultat.

— Il est certain qu'il y a une cavité, la terre est molle, mais il nous faudra de meilleurs outils !

— Nous n'avons, je le crains, pas le temps de faire nos recherches avant la prochaine nuit ? Mieux vaut donc rentrer et demain soir nous mettrons à l'affût. Il y a un gros chêne entre les branches duquel nous pourrions nous installer.

Les deux garçons reprirent la route de Coatmenez, espérant arriver pour le goûter. Une surprise les attendait ; faisant les sept pas, un homme maigre se penchait impatientement la terrasse. Ils le reconquirent de suite :

— Hé mignon hag e fri, chuchota Alan (Notre ami et son nez).

— So sur, répondit Hervé en s'avançant.

— Je voudrais, dit l'homme, savoir si vous avez au château des antiquités dont je serais acheteur ; voici ma carte.

— Nos parents ne sont pas ici, nous ne pou-

vous rien vendre, dit Hervé d'un ton béni, qui faillit faire Anne et Geneviève éclater de rire.

— Vous pouvez au moins me laisser visiter le château, je verrai alors si je dois faire plus tard une visite à votre père... J'achète principalement les tableaux. Voyez-vous, souvent les gens en ont dont ils ignorent la valeur...

— Comme cela vous faites de bonnes affaires ? insinua Alan sans sourire.

— Comme cela, mes clients font de bonnes affaires, rectifia le Juif, car l'honnêteté de la Maison Cohen et C^{ie} n'est plus à faire, plus tard Hervé, en faisant entrer le brocanteur, ils traversèrent le corridor et passèrent au salon où il examina quelques portraits dont certains n'étaient pas sans mérite.

— Je suppose, dit l'émissaire de Cohen, après un silence, qu'ils ne sont pas à vendre ?

— Non certes, ce sont des souvenirs de famille, il n'y a rien pour vous ici.

L'homme regarda les membres d'un air connaisseur et nota dans sa mémoire une bergère ancienne et un bonheur du jour qu'il aurait aimé acheter.

— Jusqu'à rien pour moi, inutile donc de vous déranger plus longtemps.

Et il retourna vers le vestibule. Hervé qui suivait envoya une bourrade à Alan. Le Juif distraîtement fit quelques pas, prit son chapeau posé sur une chaise et comme par hasard regarda le petit tableau :

— Hé, quelque chose qui me plaît ; par mal du tout, très curieux cette facture, que peut-elle représenter ?

— Oh, un paysage d'ici, des rochers qui sont dans le grand bois de la Hue aux Gats ; autrefois il y avait une croix mais elle a été abattue.

Le Juif regarda encore le tableau.

— Attention, pour s'entretenir un amateur, vous et moi, une bonne affaire pour vous, qui montrera à votre père combien je suis coulant... Cinquante francs, cela vous convient ?

Hervé et Alan se consultèrent du regard, ils avaient gagné ce tableau à la dernière kermesse de Quinlan, « au tonneau » pour vingt sous !

Hervé répondit en hésitant :

— Il y a longtemps que c'est là, depuis toujours, dit mon père ; il ne sera pas content... Vous voulez me faire marcher ? J'en suis rond en affaires, moi, voulez-vous cent francs ? Je quitte le pays et veux en garder un souvenir...

— Moi je voudrais bien, mais papa ?

— Je vais vous mettre d'accord, conclut le juif avec un large sourire ; cent cinquante francs, comme cela il y aura cinquante francs pour chacun.

L'offre cette fois laissa les deux jeunes gens pantais. Le Juif décrocha le tableau, sortit trois beaux billets de sa poche, dit un amical au revoir et fila.

Hervé et Alan retournèrent la porte et se mirent à rire.

— Cinquante pour toi, cinquante pour moi et cinquante pour Jean-Yves, quelle bonne journée ! Mais fallait-il qu'il ait envie de notre secret pour payer ce prix-là.

(à suivre)

LA LEGENDE DU POISSON-VOLANT



Le jeune Tristan habitait avec sa famille un vieux château construit au bord de la mer et tout auprès d'une forêt profonde. Tristan passait ses journées au bord de l'eau ou au milieu des bois. Il aimait les oiseaux, leur chant et leur plumage. Il les protégeait toujours contre les jeunes pay-



sans qui volaient et dévotaient les nids.

Un jour, un magnifique oiseau, à la queue en forme de lyre, vint tomber à ses pieds, l'aile brisée par la flèche d'un chasseur. Tristan prit avec soin le bel oiseau, le transporta au château et le soigna de longues semaines et



vec beaucoup de dévouement. Une fois guéri, l'oiseau-lyre disparut.

Si Tristan était tendre pour la gent ailée, en revanche, son cœur n'avait aucune pitié pour les mollusques et les crustacés qu'il trouvait hideux, et écrasait sous des pierres tous ceux qu'il rencontrait.



Il venait, un jour, de faire souffrir un de ces malheureux animaux, lorsque celui-ci, dégagé d'une brusque secousse, avait regagné la mer, et là, transformé en un gnome terrible, s'écria : — Je suis le Génie des Eaux, et je te punirai. Sur terre, tu es à l'abri, mais que, une seconde seulement, tu



touches à l'eau salée et tu seras en mon pouvoir.

Tristan, un peu troublé, retourna dans la forêt et là rencontra l'oiseau-lyre qui, sous ses yeux, prit un corps ravissant : — Je sais ce dont t'a menacé le Génie des Eaux. Je n'ai pas oublié ce que tu fis pour moi, mais



mon pouvoir s'arrête au bord des eaux ; n'en approche donc jamais. Tristan ne s'approcha plus du rivage... qu'à marée basse. Il recommença ses méchancetés tout en narquant de loin son ennemi impuissant. Mais un jour, un poupe, qu'il n'avait pas vu, le saisit tout-à-coup, et Tristan ne



put se dégager.

Et la mer montait... montait... elle finit par l'atteindre. Ses jambes se réunirent et se couvrirent d'écaillés ainsi qu'une partie de son corps. Tristan terrifié, appela l'oiseau-lyre à son secours.

— Tu m'appelles trop tard, tu sais bien que je n'ai aucun pouvoir au-dessous des eaux. Mais comme les



épaules de Tristan émergeant encore, délicatement l'oiseau-lyre y plaça deux ailes.

Et c'est de ce jour que fut créé le poisson-volant. Il passe au fond des eaux, évitant les pinces venimeuses des crustacés, de loin en loin surgit hors de la mer et parcourt les airs quelques secondes, petite consolation dans son immense détresse.

CE QUE L'ON DIT D'O LO LE...

...Votre revue fait furie ! Je porte le nombre de mes abonnements à 37, et vous prie de m'excuser pour ces dérangements que je vous occasionne. La faute en est à O LO LE ; il est si intéressant !

M^{lle} G. Ecole N. D. de Lorette, Ploegonnec (Finistère).

BRRR !!!

(suite de la 1^{re} page)

Tout à coup, il aperçut, au bord d'un étang, une douzaine de hérons endormis, qui tous, ô bonheur se tenaient sur une patte !

— Eh bien dit en souriant le cuisinier, mon très illustre seigneur est-il convaincu ?

— Brrr ! fit le chatelain pour réponse. Aussitôt, les hérons réveillés, en sursaut, firent usage de leur seconde patte cachée sous leurs longues plumes, et se mirent à regarder de tous côtés.

— Eh bien dit le chatelain, à votre tour, remarquez-vous que les hérons ont deux pattes ?

— Ceux-là, oui, parce que vous avez crié : Brrr... Si, hier, vous aviez crié brt comme aujourd'hui, l'autre eût eu deux pattes comme ceux-ci.

Cette réponse fit rire le seigneur chatelain.

Qui rit est désarmé, il pardonna.



— Tu n'as pas peur d'une guêpe dis-tu ?

— Bien sûr, que non !

— Eh bien, tuss donc celle qui se trouve sur le nez du lion.

Les Dessins Animés d'O LO LE



Pionik et Filip, deux jeunes pierrots, sont en train de deviser sur la manière de manger les escargots ; cet âge est sans pitié. Part à deux ! dit Filip, qui vient justement de trouver un superbe colimaçon. Tiens, c'est un escargot-bœuf !

— Celui-là, répond Pionik dût être de Bourgogne. Je n'en ai pas encore vu d'aussi beau. En effet, encore vu d'aussi beau. En effet, encore vu d'aussi beau. En effet, encore vu d'aussi beau. En effet, encore vu d'aussi beau.

Bientôt : la Page Sportive d'O LO LE que nous inaugurerons par le grand Sport breton : La LUTTE

COUP MANQUÉ



D'un bond, Skrabik se détend en poussant un énorme rogneement ; il s'élançe pour saisir nos deux pierrots. Mais ceux-ci, surpris à temps, peuvent s'envoler en lui criant : — Va donc, hé, beau mafoc

Et Skrabik, qui a mal pris son élan, vient tomber en plein dans un baquet rempli d'eau, d'où il se sort qu'avec un rhume de cerveau très accentué. Il s'en console vite, en pensant qu'il avait tout de même sauvé la vie à un escargot très sympathique.

UNE GRANDE & BELLE HISTOIRE : celle de notre Bretagne.

La joie de donner



15. ALAIN BARBE-TORTE LE LIBÉRATEUR

Quand tout fut préparé pour la revanche, Alain Barbe-Torte quitta la Grande-Bretagne où il était exilé, et se mit à la tête de l'armée bretonne. Il débarqua près de Dol, y défit une première armée normande puis s'empara de St-Brieuc, et après d'autres succès dans le Léon et la Cornouaille, il marcha brusquement sur Nantes où en l'an 937 (1), il remporta une nouvelle et définitive victoire. Vous le voyez, pénétrant dans les ruines de la cathédrale de Nantes : ses soldats lui frayent un passage parmi les broussailles; devant l'autel croulant, Alain le libérateur va remercier Dieu d'avoir par sa main, libéré la Patrie celtique... Alain prit le titre de Duc des Bretons, et mourut en 952 après avoir relevé la Bretagne de ses ruines.



Nolaig — Mamm, tu es allée voir les pauvres ? — Oui, qui te l'a dit ? — Personne, mais je les vois dans tes yeux.

(1) En 1937, le millénaire de la Résurrection de la Bretagne fut commémoré en Haut et en Basse Bretagne par les fêtes de Nantes, et le Bleu-Brug de Plougastel.



Le Billet d'Yvon

LES CAILLOUX DU GRAND CORENTIN.

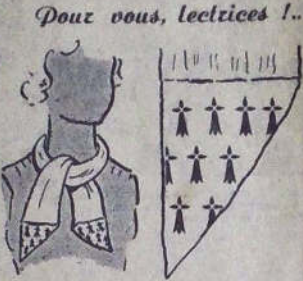
Le grand Corentin est arrivé dans la cour mardi midi en secouant une boîte qui paraissait remplie de bons-bons. — Voilà, dit-il, je donne un bonbon à celui qui fera quinze fois en courant le tour de la cour ! Deux petits loupets de la petite classe se sont aussitôt mis en course. Suant, soufflant, toussant, ils ont péniblement fait leurs quinze tours de cour sous le regard narquois du grand Corentin. Et quand, à bout d'haleine, ils ont tendu la main pour recevoir la récompense promise, le grand Corentin a ouvert sa boîte qui ne contenait que... des cailloux ! Tout le monde a bien ri de la déception des pauvres petits coureurs qui tiraient la langue comme deux petits chiens essoufflés... Moi, l'ai trouvé cela bien triste : C'est cruel et méchant de se moquer des petits. Et l'ai rêvé cette nuit que tous les petits de l'école, transformés en Korrigans, dansaient sur la lande au clair de lune, une ronde endiablée autour du grand Corentin... qui finissait par tomber, étourdi, en lâchant sa boîte de cailloux. Et les cailloux, subitement transformés en énormes pierres, vandaient s'entasser sur lui comme un gigantesque dolmen... Et sur chaque pierre, un petit Korrigan dansait, dansait toujours...

Mais ce n'était qu'un rêve !... heureusement pour le grand Corentin ! Ton ami, YVON.

OUI OU NON ?

- a - Le Hennin est : Une coiffure des dames d'autrefois ? Une plante qui sert à la teinture ? LAHORE est : Un chevalier du Moyen-Age ? Une ville de l'Inde ? c - LAENNEC est : L'explorateur qui découvrit les îles Phoenix ? Le médecin qui découvrit l'auscultation ? d - Un pavois est : Une fleur rouge ? Une arme défensive ? e - Le Moccasin est : Un fauve d'Amérique ? Une chaussure de Peaux-Rouges ?

Notes 1 point pour chaque réponse juste. Si vous avez 5 points sur 5, vous êtes très savant. Si vous avez 3 points sur 5 vous l'êtes un peu moins. Mais si vous avez moins de 3 points, prenez vite votre dictionnaire et cherchez. Voir les réponses en dernière page.



Pour vous, lectrices !..

Nos Jeux bretons La Courrierie des coqs

C'était un jeu favori du pays de Rennes. Il s'est joué également en Écosse; il est mentionné dans "Les Contes Fantastiques" de Walter Scott, comme jeu national écossais. Au pays rennais, on le nommait encore "faucherie des coqs". Le véritable coq des premiers âges était humainement remplacé par un piquet fiché en terre, surmonté d'un papier. Les joueurs, les yeux bandés armés d'une faux, étaient placés, chacun à leur tour à une certaine distance du but. Celui qui parvenait à faucher le piquet, recevait un coq en récompense. Je ne souhaite pas vous voir manier une faux, les yeux bandés, mes petits amis; mais nous pourrions remplacer la faux par un fouet, ou un bâton qui remplirait le même office. Il ne peut être question, pour le moment, non plus, d'offrir un coq au vainqueur; mais on pourrait lui offrir quelque chose de raisonnable: un abonnement à "OLO LE" ou une douzaine de belles pommes. Cousine MIE.

Le petit Magicien

Mystérieuse apparition de drapaux.

Prenez un paquet de petits drapeaux de papier multicolore et enroulez-le d'une bande de papier, très serrée. Attachez ce paquet au dossier d'une chaise, au moyen d'une punaise. Montrez alors vos mains vides et saisissez une feuille de papier de soie, que vous ferez voler des deux côtés, déposez-la ensuite sur le dossier de la chaise, derrière lequel se trouve dissimulé le paquet en question. Retrouvez alors vos manches pour bien prouver qu'elles ne contiennent absolument rien. Répétez alors votre feuille de papier de soie, tout en arrachant le paquet de drapaux que vous garderez caché derrière la feuille. Découvrez l'apparition et laissez apparaître un bonquet des drapeaux, puis distribuez-les aux plus jeunes des spectateurs. Accompagnée de musique, cette apparition fait un joli effet au cours d'une séance. MERLIN.

« Le Récréateur Mystérieux. »

Une écharpe herminée

Sur les deux points d'une bande de lainage uni ou sur une écharpe tricotée au point de jersey, vous pourrez broder ce semis d'hermines dont l'une vous est donnée (fig. ci-contre) grandeur d'exécution. Le triangle des points sera en tissu ou en tricot blanc rebrodé d'hermines noires. L'autre partie de l'écharpe sera de ton très vif : vert, rouge, bleu, violet !..



Secourisme

N'importe lequel d'entre vous, peut être, un jour ou l'autre, témoin d'un accident. S'il sait ce qu'il faut faire et s'il le fait promptement, il aura la satisfaction durable d'avoir peut-être sauvé une vie humaine. Seulement c'est une responsabilité... Il faut savoir quoi faire, comment le faire et sans hésiter, malgré l'émotion que cause toujours un accident. Pour cela il vous faut trois qualités: le calme et la réflexion, la promptitude et des connaissances simples mais pratiques. Vous serez alors malgré votre jeune âge, de bons "secouristes". Comme les Scouts et les Guides, nous ferons notre cet article de la loi : Servir et sauver notre prochain. L'Infirmière.

MOTS CROISÉS

Grid for crossword puzzle with numbers 1-11 and letters A-J.

HORIZONTELEMENT 1. Célèbre abbaye de Bretagne. - 2. Canton suisse. - Pour attraper le poisson. - 3. Partie du corps. - "Rouge" en Breton. - Deux lettres de Loup. - 4. Pays d'Europe. - Fin de participe. - 5. Le capitaine du "Nautilus". - Te servir de. - 6. Mal d'oreille qui répond grossièrement. - 7. Saigneur espagnol. - 7. Etelle. - Il faut en trouver un pour passer la rivière. - 9. Point cardinal. - Beaucoup d'eau salée, métal. - 10. Villa de la Grèce. - Société internationale qui ne fait plus parler d'elle. - 11. Fin de participe. - Il brille et brûle. Fin de Participe.

VERTICALEMENT 1. Il joue sur la lande, d'après nos légendes. - Sur les champs bretons. - 2. Désagréables quand on mange le poisson. - Matière précieuse. - 3. Anagramme de "Mardi". - Foyer. - 4. Saint ami de Dagobert. - Deux lettres de Rude. - 5. Interjection. - Initiales de 3 points cardinaux. - Pour couler. - 6. Palais. - 7. Trouble. - Réves. - 8. Animaux du village. - Rendu plus pesant. - 9. Deux lettres de Nice. - Département français. - Négation. - 10. Nom antique du vent. - 11. Anagramme de Cône. - Animaux féroces.



Le Billet d'Annaïg

SERVICES FACILES

L'autre jour, il pleuvait ! J'avais terminé mes devoirs, repassé mes leçons. Maman m'a appelée pour faire une course. En y allant, contente de rendre service, j'ai pensé à tout ce qu'une petite fille peut faire à la maison, pour aider sa maman. Eh bien, vous savez, l'ouvrage ne manque pas ! Tenez, voici ma liste, et qui est loin d'être complète ! Faire son lit à fond en retournant le matelas, essuyer le peillanau de l'entrée, mettre le couvert, laver la vaisselle, faire des courses, brosser ses habits, épousseter le bureau de papa, ranger les objets en désordre, faire la toilette de petit frère ou de petite sœur, cirer les chaussures en économisant le cirage, raccommoder ses bas... Aider une dame âgée ou une maman à traverser la rue ; donner sa place à quelqu'un dans un train ou céder sa chaise à l'église ; faire la queue pour prendre les cartes d'alimentation d'une voisine trop occupée, ou lui rapporter ses provisions ; aider une maman et ses enfants à descendre à la cave en cas d'alerte... Renoncer à une promenade pour distraire un malade ou un vieillard, etc... Petits services, mais qui mettent tant de bonheur au cœur des autres... Ton Amie ANNAÏG.

«OLO LE» chez les Orphelins

On nous écrit de Kerlaz : «Qui voudrait offrir quelques abonnements d'Olo le à aux petits enfants des Préventoria de La Clarté et du Vieux Châtel ?» Envoyez les fonds à la Direction d'OLOLE. PETITS BRETONS, NE SOYEZ PAS EGOISTES ! Pensez à ceux de votre âge qui n'ont pas la joie de lire OLO LE ! Bennes Doue !

FORCE & SANTÉ advertisement with text: La formule est divine... DÉPURATIF TONIQUE PUISSANT... Impression de Léon, Landerneau.

GAIL, LA CAVALIÈRE DU TEXAS

GRAND FILM INÉDIT

RÉSUMÉ. — Tanguy Derrien, fermier breton, et sa fille Gail, ruinés par un incendie, partent au Texas rejoindre leur oncle Sentou et son petit fils Primal. Pendant quatre ans, ils mènent la vie du ranch, quand une catastrophe s'abat sur eux. L'oncle meurt dans un accident.



1. - Tanguy, Primal et Gail conti-
nuent l'œuvre de l'oncle Sen-
tou, quand, un jour, des es-
cavans pénétrèrent dans
le ranch.

2. - Tanguy est effondré par cette nouvelle épreuve. Mais Gail re-
monte son moral. — Téd, je vous disais pas tout de mes pendants.
Nous connaissons à fond les pistes, mettons-nous guides de ca-
ravanes, nous gagnerons facilement notre vie... Et puis, Ste-
Anne nous protégera. — C'est vrai, ma
Allie! Un Bre-
ton ne doit pas se laisser abattre ainsi.

3. - Un homme descend de cheval et montre
un papier à Derrien. C'est une reconnaissance
de dette et l'homme vient prendre le ranch
pour se rembourser. Il faut tout abandonner.
On leur laisse cependant leurs chevaux
personnels.

4. - Les Bretons commencent leur
Nouvelles. C'est qu'il faut être tou-
jours sur le qui-vive.

5. - D'un côté, il y a le bandit Sam et sa
bande d'écumeurs de la Prairie, toujours
à l'affût d'un convoi à piller.

6. - D'autre part, les Navajos, In-
diens farouches, rêvent de supprimer
tous les blancs et de prendre leurs scalp.

La semaine prochaine : SAM, LE BANDIT.

LE DRAGON DU MENEZ ARE

par Benjamin KASIER
XI LA RÉPONSE

Résumé. — Youenn s'est promis de délivrer sa sœur Mona, ravie par le dragon du Menez-Aré. En route vers les Kiragoz, il rencontre les amis du monstre qui tentent de lui barrer le passage. Youenn, qui est malin, se débarrasse de ces êtres gênants en usant de ruse.



Il prit ensuite dans sa musette deux
petits objets cylindriques qu'il enve-
loppa dans un papier et attacha au
bout de la queue du cerf-volant. Il
surtout également de son sac un bâton-
net sur lequel s'enroulait une pelote



de ficelle et s'écria : — Allons-y.
Le cerf-volant ainsi confectionné,
fut lâché et arriva à la grotte qui re-
tenait Monig prisonnière. Celle-ci ap-
penant à l'ouverture de la caverna. En
voyant un cerf-volant, elle pensa que



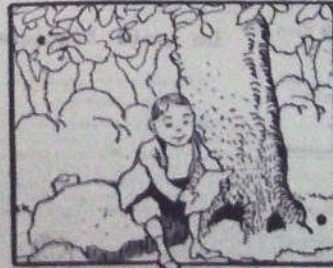
siôt que Youenn lui envoyait la ré-
ponse par ce nouveau mode de trans-
port.
Monig savait la queue du cerf-vo-
lant, l'attira à elle et fit entrer le jouet
dans la grotte. En voyant le petit pa-



quet que Youenn avait attaché aux
bavettes, elle poussa un cri de joie.
Elle écrivit deux mots sur un bout
de papier qu'elle attacha à la queue
du cerf-volant et éleva l'instrument à
bout de bras par l'ouverture de la



caverne. Youenn, qui attendait ce si-
gnal, tira à lui la ficelle qui retenait
le cerf-volant.
Youenn détacha le bout de papier
que venait de lui apporter le cerf-vo-
lant rudementaire. Il y lut avec joie



ces lignes : « Merci, cher Youenn :
ta petite sœur t'embrasse. A bientôt !
Keraval Monig ». Il reprit courage
et songea à continuer sa route.

La semaine prochaine : LE SINGE MARMOUZ.

Le courrier d'O LO LÉ

Rosen - Ya, O LO LÉ a em-
banna brezoneg dizale, rak fel-
lou a ra d'omp e vefe anave-
ret ha karet yez hoc Tadou-
gant holl bugale Vreiz!

Joëlle - L'origine des boucles
d'oreilles? Les prisonniers de
guerre, dans l'antiquité, étaient
pendant quelques heures cloués
par le bobe de l'oreille contre
la porte de leur maître. En si-
gne d'esclavage, pour garder
la marque ainsi faite, on intro-
duisait un morceau de bois dans
la plaie. Quelques affranchis,
par coquetterie, remplaçaient
ensuite ce morceau de bois par
un morceau d'ur et d'argent.
C'est alors que les grandes da-
mes de l'époque, trouvant l'ef-
fet gracieux, se firent à leur
tour percer les oreilles, afin
d'y introduire des anneaux
d'or, des ornements enrichis
de pierres précieuses. C'est ain-
si qu'une marque d'esclavage
devint, par la suite, le témoi-
gnage de richesse et de coquet-
terie.

Marivonig

Stevren en Neaz. Vous de-
mandez qu'O LO LÉ publie
les résultats sportifs de Bre-
tagne? Vous serez bientôt
satisfait, car tous les mois
O LO LÉ aura sa page
sportive.

Martelod bihan. Les peti-
tes mers intérieures sont, gé-
néralement, moins salées que
l'Océan. La Méditerranée y fait
exception. La densité est de
1,025.

Tad Kos Erwan. Des bons-
points O LO LÉ? L'idée est ex-
cellente, mais ce sera pour
plus tard.

Tonten Yann

La Valtine

La Valtine est le
plus agréable des
sirops à base de
menthe et de
safran.

A. BARDANNE
et fils
10, rue de Valenciennes
92 - PARIS - 17



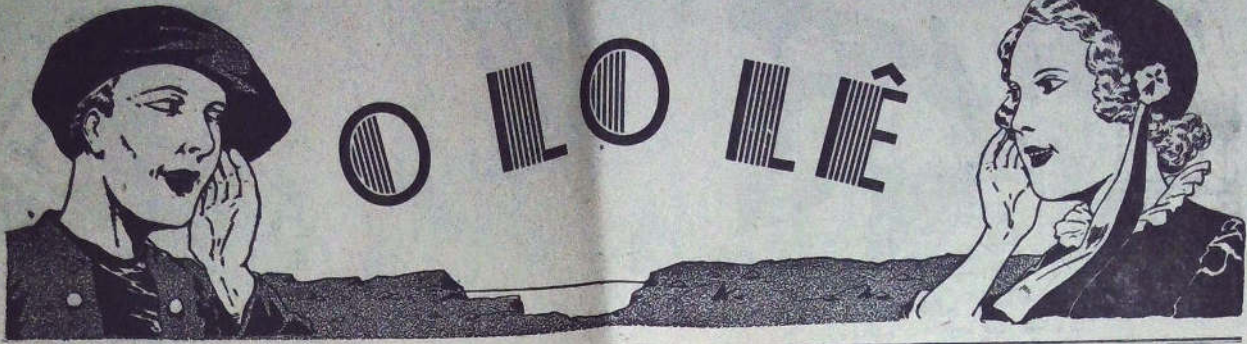
POURQUOI? Oui, pourquoi toussiez-vous?

Parce que vous ne connaissez pas le SIROP CELTIQUE. Sirop linéaire et bichique, à base de plantes calmantes et expectorantes, au Thalictrum et au Gingembre, qui avec quelques cataplasmes ont le plus grand effet et le plus agréable.

Cette préparation, si douce, si agréable, est si efficace, qu'elle est recommandée par les médecins les plus célèbres. Elle est recommandée par les médecins les plus célèbres. Elle est recommandée par les médecins les plus célèbres.

Réponses de « OUI ou NON »

- a — Le Hennin était une coiffure de dames.
- b — LAHORE est une ville de l'Inde.
- c — LAENNEC est le médecin qui découvrit l'auscultation.
- d — Un Favois était un grand bouclier.
- e — Le moaccasin est la chaussure des Peaux-Rouges.



RÉDACTION-ADMINISTRATION
7, rue Lafayette
Landerneau Finistère
Compte chèques postaux : Mlle Leclerc 28556-Rennes

JOURNAL ILLUSTRE DES PETITS BRETONS

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES
Directrice : Mme Vefa de BELLAING

ABONNEMENT:
1 an : 35 francs
6 mois : 18 francs
3 mois : 10 francs

CORSAIRE DES ILES

L'HISTOIRE VRAIE D'UN MARIN BRETON

RÉSUMÉ. - François Ripaud de Montauvert embarque comme mousse à bord du « Palmier ». Après 4 mois de voyage, il arrive à St-Domingue.

1. - Au bout d'un an de voyage il revoit sa famille quelques jours...

2. - ...Et met son sac à bord du « Marquis de Levis » qui l'a ramené dans la Mer des Antilles.

3. - A seize ans, il est à bord de « La Ville du Cap », capitaine Le Chever. On signale un navire qui fonce droit sur eux. C'est un pirate espagnol.

4. - Le capitaine commande le branle-bas de combat. Les premiers boulets font quelques dégâts.

5. - L'ennemi tente l'abordage. Mais il a affaire à de rudes marins qui en ont vu bien d'autres.

6. - François se bat comme un lion, ivre de poudre. Les pirates sont repoussés avec de grosses pertes.

7. - Enfin en 1774, à 19 ans, il est nommé enseigne et arrive à l'île de France.

La semaine prochaine : NOUVEAUX COMBATS.

Texte de Jacques de SEISSÉS.

Illustrations de LE RALLIC.

**Petra ' zo nevez e Ker-Ys
Ma 'z eo ken fol ar yaouankiz ?**

Quoi de neuf à Ker-Ys
Pour que si folle soit la jeunesse ?

(Vieille
complainte
bretonne)

KER-Ys

A la pointe de la Bretagne est située la terrible baie des Trépassés où par les nuits de tempêtes hivernales s'entendent, mêlés au hurlement des flots, les gémissements des noyés.

Cette baie, dit la légende, recouvre l'emplacement de la ville d'Ys, capitale de la Cornouaille, au temps du roi Grallon le grand, au Sixième siècle.

Grallon s'était lié d'amitié avec Saint Corentin, qui l'avait secouru un jour où le roi s'était égaré en chassant le loup dans la forêt, et était tombé harassé et mourant de faim devant la cabane du saint ermite. Corentin l'avait nourri de son poisson miraculeux, dont il coupait tous les jours une tranche, et le roi reconnaissant n'oublia jamais l'hôte de la forêt.

Grallon avait encore pour ami le grand Saint Gwénéolé qui était moine et fils d'un chef Irlandais. Sa sainteté était connue de tous et le roi aurait bien voulu se l'attacher ; mais le moine avait refusé honneurs et richesses et n'apparaisait à la cour que pour donner des conseils et de sages avis, car les moeurs de la ville étaient déplorables : Ker-Ys vivait dans la richesse et la prospérité, mais aussi dans la débauche et l'impiété.



Il s'agit de stupéur le sol s'écarte...

Les Loups de Coatmenez

GRAND ROMAN INÉDIT

RÉSUMÉ. - Les enfants de Coatmenez parviennent à découvrir le Trésor d'Anne de Bretagne qui aurait été enseveli dans les souterrains de leur manoir. Selon la légende, il serait gardé par les Loups de St-Herac et de St-Herac. Des inconnus pourrissent également le même but.

Hervé et Alan de Coatmenez, épiant une nuit les étrangers qui inspectent les Rochers aux Loups, apprennent par leur conversation, qu'il y a dans le plan relatif au Souterrain du Trésor, un mot secret : **TURETE**. En outre, une vieille peinture représentant les Rochers aux Loups se trouve au manoir, et l'un des inconnus parait de se la procurer.

Hervé et Alan examinent cette peinture et y découvrent tout un plan avec la signification de **TURETE**, qui est en breton : Tu ar roter, c'est-à-dire, côté ou. Ils visitèrent un autre tableau sans valeur, qu'ils proposèrent à l'étranger.

En possession du plan, ils entreprennent les recherches aux Rochers mais sans succès. Le lendemain, l'un des nuits vient au château leur acheter le faux tableau.

Jean-Yves revint avant le soir et fut droit au bureau ; Hervé et Alan examinaient soigneusement le tableau.

— J'ai réfléchi, si vous n'êtes pas trop fatigués vous deux, mieux vaudrait tenter notre chance cette nuit ; il y a de la lune ; les deux Juits ne doivent venir que demain, le bois est à nous cette nuit. D'autre part, ils peuvent trouver le sens de **TURETE** et trouver le bon endroit. Nous avons tout de même rendu le trou un peu trop facile à dénicher.

C'est vrai, d'autant plus que dans notre hâze nous avions plutôt creusé au Nord. Voilà pourquoi notre première recherche n'a pas été très encourageante, dit Hervé en prenant le tableau ; et le montrant à Jean-Yves, il ajouta :

— Regardez bien la Rose des Vents, et surtout ce point-ci : il faut uniquement nous tourner vers l'est ; le mot magique est bien **Tu ar roter**, cela ne fait aucun doute.

Ne perdant donc pas de temps, les garçons s'armèrent de sabots. Retournons aux Rochers, cette nuit même, car les autres peuvent avoir plus de chance que nous ! On ne sait jamais !

— Vous avez raison, Jean-Yves, et cette fois, munissons-nous du précieux tableau, ajouta Alan.

— Bon, dit Hervé, on va s'arranger à dormir un couple d'heures d'ici au souper et à dix heures nous serons sous le grand chêne.

— C'est, dit Jean-Yves, qu'il faudra veiller encore demain soir.

— Nous veillerons, dit simplement Alan.

A l'heure dite, ils étaient au rendez-vous ; le sabotier portait en plus de ses outils, un colts aux formes étranges auquel Alan donna un regard inquiet :

— Ce sont des pièges à loups, cela peut ser-

vir. Ils attaquèrent immédiatement leur besogne, du côté de l'est. Au bout de quelques heures de travail, assez rude pour les deux Coatmenez, le pic d'Alan lui échappa et tomba dans le vide ; quelques coups de pelle libèrent l'entrée.

Par l'étroite ouverture, en s'éclairant de leurs lampes, ils virent une grotte assez petite aux parois évidemment travaillées. Dans un coin, demeuraient les traces d'un foyer primitif, une croix était taillée à même le roc.

— La légende dit vrai, un amite à vu ici.

— Qu'il nous protège, répondit Alan. Mais ce n'est pas un amite que nous cherchons.

Les parois uniformes ne décelaient rien, le sol aussi paraissait uni.

Hervé s'orienta :

— L'entrée est exactement à l'est ; voir les quatre points cardinaux, la rose des vents doit jouer son rôle.

— A moins, dit Jean-Yves sceptique, qu'il n'y ait rien à trouver !

Les deux Coatmenez ne voulaient rien entendre. Ils tâtaient le rocher et le sol à coups de pics. Alan sortit et rentra avec des branches de sapin et commença à balayer.

L'idée était judicieuse, des lignes apparentes. Hervé et le sabotier imitèrent. Leurs efforts communs aboutirent. Le sol, net de toute poussière, révéla des lignes à la fois précises et irrégulières qu'ils dessinaient à la lueur de leur lampe.

— C'est le plan de notre tableau, dit Alan qui était des trois le plus observateur. Regardez : ceci donne la ligne des collines de Lantano ; voici Bocoazol, voici Coatmenez et, plus bas, St-Bieury avec son étang et son vieux château. La carte est exacte si on sait la lire.

— Je l'admets, répondit Hervé, mais il nous faut encore repérer l'endroit où est caché le Trésor.

— Ça devient plus difficile, dit Jean-Yves, toujours sceptique, en allumant une cigarette pour se donner du courage.

— Peut-être pas tant que cela, dit Alan. Vous blaguez mes lectures mais elles m'ont appris bien des choses. Je sais que les anciens étaient d'habiles ouvriers de la pierre et forts malins. Cherchons.

— A genoux, il suivit du doigt les diverses lignes allant de l'ouest à l'est ; il arriva ainsi à un point vers lequel les traits convergeaient, et très bas, presque au ras du sol, trouva un léger sillon en relief ; il tûta avec la main, c'était une nervure héraldique assez grossièrement sculptée. Il la pressa fortement, rien ne bougea ; il tenta de la soulever puis de l'abaisser, toujours inutilement ; enfin il voulut la faire tourner comme un écrou. Cette fois sa patience recut récompense : l'hermine cédait à la pression et à mesure qu'elle tournait, ils virent avec stupeur le sol s'écarter au-



deux loupes de pierre aux quereux bout opposé, le foyer disparaissant faisant place à un trou ; il s'agit précipitamment. Alan était l'homme qui reprit sa position première et le trou se combla avec fracas.

— Ça n'est pas ordinaire, dit Jean-Yves en lâchant sa cigarette.

— Cela n'a rien d'étonnant au contraire, seulement la cachette est bien gardée et probablement bien défendue, millions-nous. Reconnaissez à travers son berceau, Alan, je vais avec une lampe regarder ce qu'il y a dans ce trou.

Alan obéit, la pierre s'écarta et Hervé couché à plat ventre espionna la cavité avec sa lampe.

— Il y a un escalier ; je ne vous pas très bien, mais cela a l'air très profond.

— Allons-nous descendre ? demanda le sabotier revenu de son émoi.

— Sommes-nous équipés ? répliqua Hervé. Il nous faut de la lumière, des cordes et quelque chose de solide pour caler le trappe.

— Bon, j'ai ma cognate et mes cordes ; je vais prendre une branche assez forte et nous verrons.

Il sortit pour revenir, muni d'une corde et d'un morceau d'arbre, fixa la corde à une saillie

proéminente, montrant les dents... de roc, puis le miroir en travers et c'est la pierre avec une bûche, puis demanda à Alan de tout laisser et vit avec satisfaction l'escalier ouvert.

— Je descends le premier, dit-il, droit du plus vif.

Il prit la lampe, s'engagea dans l'escalier, suivi par Hervé et par Alan.

Ils descendirent sans crainte de marches salées à moins le roc se précipitait à une trentaine de mètres de la grotte, au-dessous plusieurs grottes, au-dessous des vices obscurs et peut-être redoutables.

— Toujours le même plan, comment Alan avec satisfaction, celui-ci vers Bocoazol, celui-ci vers Coatmenez, et celle la sans doute vers Grandville, le château des vieux Padmeis. Quant à cette dernière, je ne suis pas sûr elle peut aller.

Il l'indica d'un jet de lumière et recula ; deux loupes de pierre aux quereux saillants montrant les dents, gardant un coffre de chêne aux parois de fer brillantes.

Hervé voulut en approcher, Alan le tira en arrière brusquement.

(à suivre)

LE PATRE BLESSÉ



Un jeune garçon convalescent se promenant en voiture avec son précepteur rencontre, au pied d'une colline, un petit père souillé de poussière, en proie à une grande souffrance, le pied tout gonflé dont le sang coulait avec abondance.

Le jeune homme descend de voiture, s'enquiert de ce qu'il a. L'enfant répond qu'il a été atteint et renversé par la voiture d'un laitier qui s'est é-

loigné précipitamment ; il ajoute qu'il ne peut aller plus loin.

Le jeune homme traverse des ruelles qui se trouvent là pour aller puiser de l'eau à un ruisseau. Il en rapporte dans sa colline, fait boire le blessé, baigne la plaie de son pied, qu'il bande à l'aide d'un fin mouchoir.

— Où demeurez-vous ? demande-t-il.

Le père indique un petit village au delà d'une colline.

— Mais vous ne pourriez jamais arriver jusque-là sans assistance. Je vous vais emmener chez moi et l'on bandera votre pied comme il convient.

Aussitôt on le hisse dans la voiture.

— Mon cher, dit le précepteur, que comptez-vous donc faire ?

— Mais ce que tout chrétien ferait ! Pourrions-nous abandonner sur la voie



publique un malheureux qui souffre ?

— Et que diront vos parents ?

— Que pourrions-nous dire autre chose sinon que l'on bien qui ? Est-ce donc si extraordinaire que de venir en aide à ceux qui sont malheureux ?

La mère ne fut pas peu surprise de voir cet enfant couvert de sang ; mais, venue elle-même, elle fit appeler le médecin de la famille pour le soigner.

— Mère, n'est-ce pas bien qui ? demanda le jeune homme.

— Mon enfant, vous n'oubliez pas mieux votre réputation que le pressant sur son cœur.

Le jeune homme était Joachim Pecci qui devait devenir plus tard Sa Sainteté Léon XIII.

KER-YS

(suite de la 1^{re} page)

La fille du Roi elle-même, la princesse Dahut, donnait le pire des exemples. Plusieurs fois Saint Gwénolé en avait averti Grallon, le menaçant au nom de Dieu, des plus terribles châtements. Mais, hôte à dans le tourbillon des plaisirs où il se laissait entraîner, le Roi oubliait les avertissements du Saint.

Or il arriva qu'après un somptueux festin donné au palais, Dahut versa une liqueur enivrante dans la coupe de son père. Elle attendit son sommeil et lui déroba la clef d'or qu'il portait pendue à son cou et qu'il ne quittait jamais ; puis parla avec des jeunes gens légers et fous comme elle, d'ouvrir l'immense et lourde porte d'airain de la digue qui retenait les eaux de la mer.

Elle alla avec ses compagnons de plaisir, ouvrir la porte défendue et aussitôt, l'océan libéré se rua par le passage et commença à engloutir la ville d'Ys.

— Roi, voici venue l'heure du châtement, s'écria saint Gwénolé accouru au palais, prends ton coussinet et fuis au plus vite, car les eaux déchaînées s'avancent. Ta fille est à la fois la cause de la catastrophe et sera la victime de la punition. Ecoute la cloche qui sonne le glas de ta capitale !

Le Roi obéit et monta sur son cheval, car les vagues déferlaient furieuses contre les murs de granit rose du palais.

Alors Dahut, affolée par la puissance dévastatrice de ces eaux qu'elle avait elle-même libérées, se précipita aux genoux du Roi :



— O père, excusez-moi ! prenez-moi en croquis ! Je suis coupable, mais je suis votre enfant !

Il la prit et s'enfuit, mais le cheval s'enfonça de plus en plus dans la mer plus rapide et ils étaient prêts de sombrer... Saint Gwénolé, chevronné à leurs côtés, se tourna vers Grallon et le coutra :

— Abandonne ta fille, Grallon, si tu veux apaiser le courroux de la mer et sauver ton royaume, je te l'ordonne.

Le vieux monarque avait une confiance absolue dans la parole du saint qu'il solevait d'inspiration divine ; aussitôt il obéit à l'ordre terrible et lâchant les rênes, il précipita sa fille tout aimée dans les flots.

Allégé du fardeau, le cheval s'enleva d'un bond et gagna rapidement la terre ferme.

L'océan, subitement apaisé, brassa mourir sa vague à cette limite même.

de l'expiration que jamais de puis il n'a dépassée.

La ville entière fut engloutie... Le Roi Grallon, sauve, donna à saint depuis Quimper-Corentin, et lui fit conférer la dignité épiscopale. Puis accompagné de saint Guénolé, il se retira à Fabbaye de Landevennec où il acheva sa vie dans le calme et la prière.

Mais depuis, à la tombée du soir, en ce bout du monde, où maintenant on l'océan apaise son agitation, les pêcheurs revenant du large, perchés sur le bord de leur bateau, ne cessent de parler de Ker-Ys la Blanche, la noyée dont la cloche pleure sur la vie coupable.

La semaine prochaine : vous lirez un conte breton amusant : Le Pilhaouer et l'Ankou.

Ce qu'on dit d'O LO LE

Veuillez s'abonner 12 numéros au lieu de 6 parce que je ne puis pas continuer sans les lecteurs qui me travaillent en réclamant à cet et à cet leur O LO LE comme une distraction indispensable !

abbé B ... Cléguenec. (C. D. N.)

UNE GRANDE & BELLE HISTOIRE : celle de notre Bretagne.



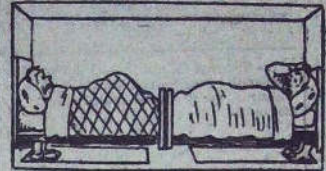
16 ALAIN FERGENT LE CROISE

Au duc Alain Barbe Torte succédèrent Conan le Tort, Geoffroy 1^{er}, Alain 111, Conan 11 qui mourut en plein triomphe empoisonné par les Normands en 1066.

Le duc Alain Fergent prit part aux Croisades avec beaucoup de Bretons. Une vieille tradition rapporte qu'il fut le premier avec ses compatriotes à entrer dans Jérusalem.

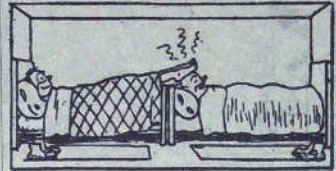
De retour en Bretagne, Alain Fergent travailla avec sagesse, conseillé par sa femme la belle princesse Ermengarde aux actes du gouvernement de Bretagne. Il abdiqua en faveur de son fils Conan 111, et se retira au monastère de St Sauveur à Redon, où il mourut pieusement en 1119.

PETITE HISTOIRE EN BRETON
Comment Jan-Pi se réchauffe le crâne grâce aux pieds de son compère



Jan-Pi. — Saik, riou am eus d'am fenn, ma cquesfes, hag em eus ankou-nac'haet va boned noz.

Saik. — Mat, paourkêz ! deus 'ta et penn-man d'az kwele ha me a dommo buan d'it da benn.



Jan-Pi. — Mil hennoz d'it, va Saik kêz... eun dudl eo d'in kouskât breman.



Le
Billet
d'Yvon

LES ROCHES DU GOUET

Peut-être connais-tu le Gouet, notre charmante rivière bretonne, dont les eaux pures courent sur un lit de cailloux à travers un amas de roches pittoresques ?

Pour moi, j'ai passé sur ses bords mes vacances en compagnie de mon cousin Hervé ; et je vais te dire notre jeu préféré :

Hervé s'élançait d'une roche à l'autre avec l'agilité d'un chamois... et je courais après lui sans jamais parvenir à le rattrapper. Généralement la poursuite se terminait par une catastrophe : mon pied glissait sur une roche ronde et, plouf ! je tombais dans l'eau jusqu'aux genoux !

Mon cousin Hervé finit par avoir pitié de ma maudresse et il me confia le secret de son agilité :

— Vois-tu, Yvon, me dit-il, il suffit d'avoir le coup d'œil ; tu sautes sur les pierres rondes croyant mieux y poser ton pied ; mais les pierres rondes sont glissantes ! Moi je choisis les pierres rugueuses et je n'ai pas peur de glisser ! »

J'ai souvent pensé, depuis, que le chemin de la vie est semé, lui aussi, de roches rondes ou rugueuses. Les roches rondes nous attirent, et pourtant elles sont dangereuses ; elles s'appellent la Paresse, l'Égoïsme et le Plaisir. Les roches rugueuses nous déplaisent et pourtant elles se nomment le Travail, la Charité, le Sacrifice.

Aie le coup d'œil, petit frère, si tu ne veux pas tomber ; Choisis toujours les pierres rugueuses et tu marcheras sans encombre sur le chemin du Paradis.

Ton ami, YVON.

les saints
de BRETAGNE



Saint Tugdual vint en Armorique avec sa mère sainte Pompée et sa sœur la bienheureuse Seuve, accompagné d'un grand nombre de disciples. Ils débarquèrent sur les côtes de Léon, et s'établirent en un lieu maintenant nommé Lann-Babu, avec l'agrément du comte de Léon.

Plus tard, le saint accompagné de quelques religieux fut fonder un autre lieu dans une vallée nommée Trécor, qui est devenu la ville et évêché de Tréguier. Ce fut bientôt là, son principal monastère.

Toutefois Trécor n'était pas un évêché régulier, il ne le devint que quelques siècles plus tard, en même temps que Saint-Brieuc, à la demande de Nominé. Mais saint Tugdual abbé fut probablement sacré évêque en Grande-Bretagne.

La fondation monastique de Trécor avait une certaine importance déjà, et une ville s'était groupée à son abri quand le prince Iona, proche parent du saint, fut assassiné par Conomor.

Comme saint Malo et bien d'autres saints, il fut en butte à la persécution; peut-être à l'instigation de Conomor alors au faite de sa puissance grâce à la complicité du roi franc Childébert, des rumeurs calomnieuses cruellement injurieuses furent répandues et beaucoup parmi ses disciples y prêtèrent lâchement l'oreille. Accablé de douleur, vaincu par la calomnie, le saint abbé pour échapper à la vengeance de ses ouailles se réfugia dans la solitude avec quelques religieux fidèles et là, dit Dom Lobineau « il s'offrait chaque jour en victime au Seigneur pour l'expiation des péchés de son peuple. »

Il eut révélation qu'il lui fallait faire un pèlerinage à Rome et partit immédiatement. Il arriva dans la ville Sainte lors de la mort du Pape, assista à ses obsèques et ensuite au conclave puis retourna en Bretagne après deux ans d'absence. Il fut reçu avec joie par ses diocésains repentants.

Saint Tugdual mourut le 30 Novembre, en l'an 559.

Lors des invasions normandes, les reliques du saint furent emportées en exil. Malheureusement, la plus grande partie de ses reliques est perdue pour la Bretagne.

L'Église fête saint Tugdual le 30 Novembre. Que saint Tugdual victime de la calomnie nous accorde de ne jamais répéter inutilement des propos pouvant nuire à notre prochain et, nous souvenant, du saint innocent et pourtant vaincu par le mensonge, n'acceptons pas à la légère les accusations portées sans preuve.

G. Le Dennys

COLLECTIONS D'O LO LÉ

Les abonnés peuvent faire compter leur abonnement à partir du 1^{er} numéro s'ils le désirent.

Nous leur ferons parvenir les numéros manquants sur simple demande.

Le
Billet
d'Annaïg



LES PETITS BONHEURS

Léna, cette semaine, a été insupportable. Elle s'ennuie, elle a le cafard, rien ne l'intéresse, elle se plaint sans cesse, si bien que Tante Anne-Marie a fini par lui dire :

« Pour être heureux et rendre heureux les autres, il faut souvent simplement le vouloir. Il y a sur terre beaucoup plus de bonheurs qu'on ne croit, mais la plupart du temps on ne les voit pas... Les nous entourent, respirent, vivent avec nous ; il y a tant de « Bonheurs » dans la maison.

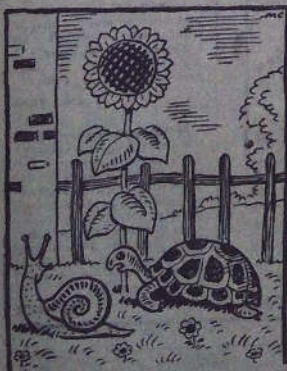
D'abord, le Bonheur de se bien porter... Puis le Bonheur de l'air pur et d'une maison bien propre, le Bonheur d'aimer ses parents, souvent triste parce qu'on ne le regarde jamais, et une foule de Petits Bonheurs :

Celui d'un ciel bleu, des heures de soleil, de courir nu-pieds dans la rosée et son ami le Bonheur de courir sur les Rochers, le Bonheur d'un bon feu d'hiver et le Bonheur de lire un beau livre, d'entendre le chant des oiseaux (pensons aux petits sourds-muets), le Bonheur de chanter et de rire, le Bonheur (sans vanité) d'un examen réussi, d'un devoir bien fait ; le Bonheur de jolies pensées innocentes et fraîches comme le cœur des petits enfants, et le Bonheur d'être bordée le soir dans son petit lit par une douce maman, le Bonheur d'un baiser et d'un sourire en récompense d'un petit bonheur donné aux autres...

Allons, Léna, en voilà des raisons d'être heureuse et ce ne sont que de tous petits bonheurs. La semaine prochaine nous découvrirons, ensemble, les Grandes Joies qui nous entourent.

Elles ne chantent pas, elles ne rient pas, mais ce n'est pas quand on rit qu'on est le plus heureux !

Ton amie, ANNAIG.



DANS LE JARDIN

La tortue. — Je suis littéralement gelée l'escarrot. — C'est étrange... Vous êtes pourtant auprès du soleil !

La Gazette - Méic VÉFA de BELLETRIO, Imprimerie du Léon, Landerneau.

NOTRE PATRIMOINE ARTISTIQUE

La plus belle
CROIX
processionnelle
de Bretagne

Quelle paroisse bretonne ne possède un trésor ? Quelle est l'église qui ne constitue pas soit par sa structure ou ses mille et une ornements une véritable source de richesses artistiques ? Pleyber-Christ dans le Léon est remarquable par sa magnifique croix en vermeil, la merveille des croix processionnelles.

C'est la plus riche et la plus belle des croix de Bretagne. Elle a trois grosses boules à godrons, deux clochettes, statuettes de la sainte Vierge et de saint Jean, portées sur des consoles ornées de feuillages ciselés et agrémentées de petits enroulements de fines crossettes.

Sur la tige et les croisillons sont des

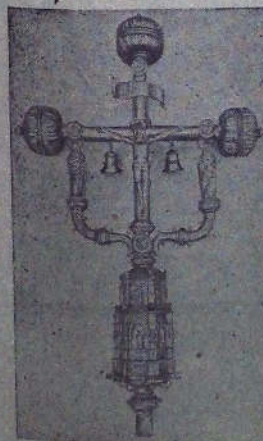


Photo-Archives O 1012

médillons ovales contenant les emblèmes des évangélistes. C'est le

nœud, particulièrement qui est d'une grande richesse; autour des douze niches, sur les contre-forts et pilastres, sur les soubassements, frises et couronnements s'étalent des ciselures variées, de la plus grande finesse et de la plus remarquable élégance. Cette croix n'est pas datée, mais elle a les plus grands rapports avec celles de Carantec, Guengat, Plougoum et Plouigneau.

Quelques uns l'attribuent à un artiste italien. Pourquoi ? N'avions-nous pas à Saint-Pol de Léon, au milieu du dix-septième siècle, un orfèvre de très grande valeur ? On prétend que, pendant la Révolution, elle aurait été cachée dans les combles de l'église et qu'elle n'y eût été retrouvée, que fort longtemps après par des charpentiers qui effectuaient des réparations.

Les Pleyberiens sont à juste titre, jaloux de leur trésor paroissial et ce n'est pas sans une fierté bien légitime que les hommes désignés pour cet honneur, portent en procession, au Groz aour, (la Croix d'or) comme ils l'appellent, le jour des grandes fêtes et du pardon traditionnel.

B. Coatlosquet

GALT, LA CAVALIERE DU TEXAS

GRAND FILM INEDIT

RÉSUMÉ. — Tanguy Derrien, fermier breton, sa fille Galt et son neveu Primel font la conduite des caravanes à travers les pistes du Texas.



1. - Tanguy, Galt et Primel achèvent les préparatifs d'un convoi. On charge les voitures, on attelle les mules et les chevaux.

3. - Tanguy rentre à l'hôtel où il séjourne avec les deux enfants. Le patron l'arrête au passage : - Attention !... Sam est ici !
Le Breton sourit et va prendre place à une table.

2. - Parmi leurs aides, Tom est l'homme de confiance. Il est tout dévoué aux Bretons.

6. - Jette ton joujou ou je t'ire !

4. - Un homme s'approche et s'assoit en face de lui : - Tu pars demain, les chariots contiennent de l'or. Si tu ne veux pas d'ennuis, paie-le droit de passage. - Je refuse.

5. - Paie ou tant pis pour toi !

La semaine prochaine : LE COUP DE FEU DE PRIMEL.

LE DRAGON DU MENEZ ARE

par Benjamin RABIER
XL LE SINGE MARMOUZ

Résumé. — Youenn s'est promis de délivrer sa sœur Mona, ravie par le dragon du Menez-Aré. En route vers les Kiragou, il rencontre les amis du monstre qui tentent de lui barrer le passage. Youenn, qui est malin, se débarrasse de ces êtres gênants en usant de ruse...



Youenn se remit en route. En chemin, il croisa Genacouek qui faisait indiquer son musée dans l'eau fraîche d'un petit lac. — Adieu, mon ami, dit le jeune voyageur, ne te dérange pas pour moi.
Youenn marcha longtemps. Tout en



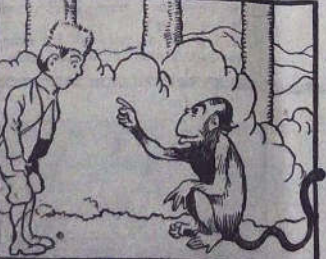
marchant, il scrutait tous les coins du paysage, s'attendant d'un moment à l'autre à voir apparaître le singe Marmouz, le plus terrible des aides de camp de Marlonk. Tout à coup, l'enfant s'arrêta, il venait d'entendre un long sifflement.



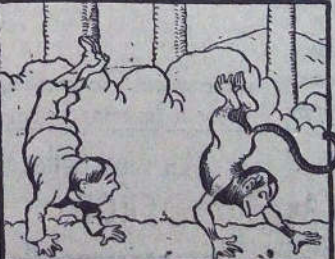
Et Youenn, qui s'attendait à rencontrer un singe, vit devant lui, à une quinzaine de pas, surgir d'un rocher un serpent noir et velu qui se tordait sur le roc en poussant des sifflements aigus.
Le serpent noir fit tout-à-coup pla-



ce à ce singe. Ce que Youenn avait pris pour un reptile était tout bonnement la queue de Marmouz. — Par cœur, dit Youenn... A nous deux.
— A nous deux, répondit Marmouz en s'avançant. Mon petit, poursuivait le quadrumane, nous passons, nous



autres singes, pour imiter l'homme. Eh bien, aujourd'hui, les rôles sont changés. Si tu veux continuer ton chemin, je ne le permettrai qu'à la condition que ce soit toi qui imiteras ce que je ferai.



Marmouz se mit à marcher sur les mains : « Si l'épreuve consiste à exécuter ce tour d'adresse et d'équilibre, pensa Youenn, je suis sauvé. » Et il imita le quadrumane.

Le courrier d'O le lé

Futur architecte - Ce sont les maîtres-ouvriers de Bretagne qui ont construit le Mont-Saint-Michel, la cathédrale de Chartres et reconstruit les ponts de Paris au Moyen-âge.

Gwenael - Un éléphant de détail moyen mange par jour trois ou quatre boîtes de foie, 40 livres de son, 6 ou 8 kilos de pain, de carottes ou autres légumes. Et s'il avait des cartes comme nous, comment ferait-il ?

O le lé bihan - Le roman vous passionne ? Rassurez-vous, il n'est pas encore fini. Les chapitres à venir seront encore plus captivants.

Veig - Si vous voulez une réponse directe, joignez à votre lettre un timbre de 1 franc. Dans le cas contraire nous vous répondrons dans cette rubrique.

Jeune Bardo - Vos chansons bretonnes ne sont pas mal du tout. Connaissiez-vous les "Soniou Feiz ha Breiz" ? Nous pouvons vous les faire parvenir contre cinq francs.

Tonton Yann

Morgane la Sirène - Les galets que l'on voit sur les plages y sont souvent amenés de fort loin, soit qu'ils aient été déposés par des radeaux glacières, soit qu'ils aient été roulés par des courants marins puissants qui longent les côtes. Ainsi, les galets de Berk-sur-Mer viendraient de côtes de Bretagne et même de celles du Pays de Galles.

Mariyong

La semaine prochaine : PLUS FORT QUE MARMOUZ.

La Valtine
La Valtine est la plus savoureuse des préparations pour la petite enfance.
A. DARDANNE ET FILS
10, rue de Valenciennes, Paris

Un éléphant trop bien dressé.



O L O L I É



RÉDACTION-ADMINISTRATION
7, rue Lafayette
Landerneau Finistère
Compte chèques postaux : Mlle Leclerc 28556-Rennes

JOURNAL ILLUSTRE DES PETITS BRETONS
PARAÎSSANT TOUS LES DIMANCHES
Directrice : Mme Veia de BELLAING

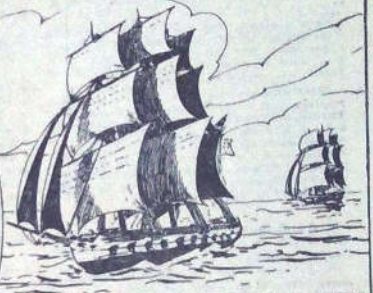
ABONNEMENT:
1 an : 35 francs,
6 mois : 18 francs
3 mois : 10 francs

CORSAIRE DES ILES

L'HISTOIRE VRAIE D'UN MARIN BRETON

RÉSUMÉ. - François Ripaud de Montaudvert embarque comme mousse à bord du « Palmier » en 1766. En 1774, à 19 ans, il est nommé enseigne.

1. - 1763 - François Ripaud de Montaudvert est lieutenant de frégate à bord du « Héros », navire-amiral du bailli de Suffren, commandé par M. de Moissac.



3. - Cette fois, l'escadre du bailli se porte au secours de Gondalour où l'armée de Bussy est bloquée par les navires de Hughes et par l'armée du général Stuart.

4. - Le 20 Juin, à 4 heures de l'après-midi, Suffren engage le combat, malgré la supériorité de l'ennemi.



2. - Il s'est battu à bord de la « Victoire » au combat naval de Nagapatam, puis à celui de Trinque-male à bord de la « Princesse d'Hémin » où de Suffren vainquit l'amiral anglais Hughes qui fuit.



5. - L'action est meurtrière. Suffren perd plusieurs de ses meilleurs officiers.



6. - Mais l'escadre anglaise est contrainte à une fuite honteuse à la faveur des ténèbres.

LA SEMAINE PROCHAINE :
MARIAGE DE RIPAUD

Texte de Jacques de SEISSES.

Illustrations de LE RALLIC.

LE PILHAOUER ET L'ANKOU



(LE CHIFFONNIER ET LA MORT)

Un jour saint Pierre et saint Paul, errant sur la terre de Bretagne, entrèrent dans un village par un orage violent. Toutes les portes se fermaient devant eux, sauf celle du Pilhaouer; il ne possédait presque rien, mais le peu qu'il a, il l'offre de bon cœur en cordial et franc compagnon. Ses hôtes lui promettent de prier Dieu pour lui et l'engagent à former quelques souhaits particuliers. Job ou Pilhaouer, dont un voisin gourmand vient dévaliser le pottier qui pourvoit à sa chère subsistance, demande qu'une fois monté sur



cet arbre, on n'en puisse descendre sans sa permission.
Les voyageurs partis, le maraudeur vient à la nuit et se trouve, une fois la moisson faite, penaud, puis terrifié de ne pouvoir quitter le porrier ensorcelé. Job ou Pilhaouer qui l'épiait, accourt et se moque à cœur joie.
- Mes potes n'ont donc plus ton goût l'ami, que tu veuilles à toutes fins descendre? Demeure ici, la nuit porte conseil; demain tu tomberas des branches comme un fruit mûr, s'il plicit à Dieu!
(suite page 2)

Les Loups de Coatmenez

GRAND ROMAN INÉDIT



Deux silhouettes apparaissent, traînant des bécanes péniblement...

RÉSUMÉ. - Les enfants de Coatmenez parlent de découvrir le Trésor d'Anne de Bretagne qui aurait été enseveli dans les souterrains de leur manoir. Selon la légende, il serait gardé par les Loups de St. Brieuc et de St. Hervé. Des inconnus poursuivent également le même but.

Hervé et Alan de Coatmenez, épantés une nuit les étrangers qui inspectent les Rochers aux Loups, apprennent par leur conversation, qu'il y a dans le plan relatif au Souterrain du Trésor, un mot secret : Tureto.

Hervé et Alan découvrent sur une ancienne peinture, tout un plan avec la signification de Tureto, qui se lit en breton : Tu ar reter, c'est-à-dire, côté est. En possession du plan, ils entreprennent les recherches aux Rochers. Ils réussissent à libérer l'entrée de la grotte et trouvent dans une salle, à leur grande stupéfaction, deux loups de pierre aux lunettes singulières, gardant un coffre de chêne...

— Attention, ceci me semble trop bien machiné, le Trésor est là mais n'oublie pas que les Loups le gardent !

— Que veux-tu que me tassent deux loups de pierre ? crois-tu qu'ils vont me mordre ?

— Je ne sais pas, mais le truc de l'hermine là-haut, me laisse rêveur, attention.

— Il a raison, opina le sabotier, ces deux loups ne me disent rien de bon.

Avec son bâton il tâta précautionneusement le sol, un grondement se fit entendre, les deux loups paraurent se rapprocher l'un de l'autre prêts à faire face aux assaillants.

Épouvanté, il retira son bâton et fit un saut en arrière, les loups, calmés reprirent leur place.

— Voilà un Trésor bien gardé, Fouldri ! Mais nous trouverons le moyen d'en approcher. Cette nuit il est trop tard ; le jour va bientôt venir et n'oublie pas que la nuit prochaine est celle des Juits.

— Vous avez raison, concéda Hervé à regret. Ils remontrèrent, reniflèrent chaque chose à sa place et sortirent de la grotte en laissant soigneusement retomber les roches qui la dissimulaient quelque peu.

Pour rentrer à Coat-Menez, sans être surpris par Philomène ou Jean-Marie, il était temps de se hâter.

— Jean-Marie, encore un bon garçon sur lequel nous pouvons compter, il défendrait avec joie le Trésor de notre Duchesse.

— Il faudra lui demander son aide, c'est un homme habile qui sait plus d'un tour, il nous aidera à museler les loups.

— Il faut aussi dire la vérité sur notre Trésor à Anne et à Pol aussi, ils savent se taire tous les deux et au besoin nous pouvons les mettre à contribution mais nous n'en parlerons ni à Geneviève ni à Philippe, ils sont trop bavards.

A L'AFFUT

Une fois encore, dans la nuit, Jean-Yves et les deux Coatmenez se retrouvèrent sous le grand chêne. Tous trois étaient armés et Hervé portait

un assez gros paquet que lui avait remis Anne, la prévoyante, en lui disant :

— Nous dirons tous le chapelet pour toi avant de nous coucher. Je voudrais bien aller avec vous ! Ils se juchèrent confortablement entre les branches et commencèrent leur surveillance.

Une heure passa, la nuit très claire était froide, Jean-Yves étouffa un éternuement.

Hervé plongea la main dans son paquet : — Voici des sandwiches extraits du garde-manger de Philo et une gourde de gwin-ardant.

Jean-Yves prit les deux avec satisfaction. Un chevreuil passa dans la piste, un renard glapit au loin, des chouettes se répondaient d'un arbre à l'autre.

Enfin comme leurs yeux commençaient à s'appesantir Jean-Yves aux yeux de lynx dit :

— Des hommes approchent.

En effet deux silhouettes apparaurent, marchant en silence en traînant des bécanes péniblement. Quelques lueurs jaillirent de leurs lampes électriques.

Après aux rochers ils s'asirent.

— Saint Yves est avec nous, dit le sabotier, ils se sont mis à portée de voix.

— Alors, Emile, tu as pu te procurer ce fameux talisman ?

— Oui, mais il m'a coûté cher, dit le Juit avec rancune, et je crois, pour rien, car je n'y ai trouvé aucune indication.

— De mon côté aucune idée du sens de Tureto, ce mot ne veut rien dire ni en français, ni en breton.

— Alors, reprit Emile, comment allons-nous faire ?

— Faisons encore le tour des Rochers, la dernière fois, j'ai cru remarquer un trou.

Ils commencèrent leur exploration, bientôt ils trouvèrent l'entrée de la grotte et y pénétrèrent avec précaution.

Les trois Bretons écoutaient haletants. Les étrangers restèrent assez longtemps sous la voûte du rocher, l'un d'eux revint chercher une lampe plus forte.

— Ils vont trouver l'Herminette.

— Que pouvons-nous faire ? Les attaquer ?

— Attendons, s'ils ne trouvent rien, ils vont se décourager, s'ils trouvent, nous nous glissons dans la grotte à leur suite et nous fermons la trappe. Mais les Loups, je crois, seront nos alliés.

— Entre Loups, on s'entend toujours, dit Hervé avec une certaine gravité.

Une heure pénible s'écoula, très lente, puis le sabotier, incapable d'attendre plus longtemps, se glissa lentement le long de son arbre, attentif à éviter le moindre bruit, il fut vers la grotte maintenant obscure.

Il revint vers ses compagnons : — Ils ont trouvé l'entrée, venez, ça va être la bataille !

L'ouverture de l'escalier était béante, une forte bûche en coinçait la dalle. Hervé, le plus léger des trois, se pencha doucement, pas un bruit ne monta de l'autre grotte, un fanal posait

sur la dernière marche de l'escalier l'éclairait brillamment.

— Hum ! dit Alan, je crois que les Loups, mes frères, ont fait leur devoir.

— Il faut y aller.

— Je prends mon fusil ; vous, laissez là vos arcs inutilisés et attrapez vos penn-bar.

Bien. Ils descendirent doucement ; la salle, en bas, était vide.

— Ils ont peut-être pris par les souterrains ?

— Non, dit Jean-Yves, le braconnier subtil, mes pièges gardent le passage, d'ailleurs, ils n'auraient pas abandonné leur fanal ; les Loups les ont dévorés.

Ils furent vers le Trésor, les Loups étaient à leur place mais Alan, qui avait de l'imagination, crut les voir sourire sous la caresse de la lumière.

Des deux Juits, aucune trace.

— Nous avons été sages de ne pas braver les

Loups, dit Alan. Ils dissimulèrent un piège terrible, sans doute une ombrière d'écaille à leurs pieds. Que faire ?

— Je ne vois pas comment leur venir en aide, s'il est encore temps, ce doit je doute, sans trahir le secret de la cachette, secret qui ne nous appartient pas, dit Hervé très pâle mais résolu.

Les Loups ont pu se détendre, le crois, dit Jean-Yves, après quelques instants de silence. Pourtant mieux vaut que je reste cette nuit dans le guet, au cas où tout de même les Juits donneraient signe de vie ; vous deux, rentrez et dès le petit matin revenez avec François Louis. Apportez des cordes et des pics, d'autres lampes aussi. Nous lèrons pour le mieux.

Les laissant en faction, les deux frères remontrèrent vers le bois. Centime souvenu, ils refermèrent la trappe, non sans y avoir fait pénétrer les deux bécanes qui auraient pu révéler la piste et ils retourneront vers Coatmenez.

(à suivre)

LE LAPIN DE CHOUX ET LE LAPIN DE GARENNE



Pauvre vieux, dit le lapin de choux, le lapin de garenne. Innocent, tu vis comme un prisonnier en



compagnie de volatils stupides qu'on engraisse pour les manger...



Parqué dans un taudis infect, dévoré par les insectes tu attends l'heure de la marmite.



Et pendant ce temps jo, eux, faisant des grâces, je gambade dans la forêt.



Oh ! répond le lapin de choux, tu ne dit mot de tes frayeurs, quand, é-pouvanté par ton



ombre tu détales sur les chemins. Quand une feuille frissonne, tu trembles.



L'aboi d'un chien te fais sauter, l'approche du renard te terre au logis.



Le furet court-il ? Tu te lances... dans les ténébreux. L'hiver, c'est une...



... autre histoire : le fait te fait sortir du bois. Mais le Lapin... domestique, arrêté là sa hurangue :



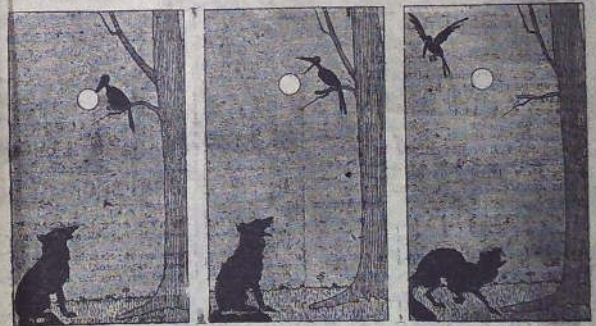
on l'emportait à cuisine. A quelques pas de là, le lapin de garenne



vit... 36 chandelles, par les 36 plombs qu'il reçut. Et le sort le réunit...

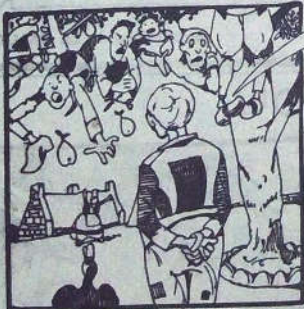


... dans deux casseroles jumelles... Pour une fois, savez-vous, ils n'ont rien à s'en-vier.



EUN DIZOUEZEN !

Ar vran... al louarn... haq al loarl. (Le corbeau... le renard... et la lune)



LE PILHAOUER ET L'ANKOU

(suite de la 1^{re} page)

Job ar Pilhaouer dit et s'en fut, bien décidé, toutefois, à ne pas prolonger l'angoissante pénitence.

Mais quelques valstris accourus aux gémissements du voleur, montent pour le délivrer et restent cloués eux-mêmes sur les branches, de sorte que Job trouva entassés sur son poirier une brochette de pénitents piaillant, suppliant, hurlant.

Après s'être bien divertis à leurs dépens, Job ar Pilhaouer les délivra et personne, depuis lors, n'osa plus s'approcher du poirier ensorcelé. Job devenait vieux ; un beau jour



la mort ; l'Ankou, vint frapper à sa porte.

— Soyez la bienvenue, lui dit-il. L'Ankou, peu habitué à semblable accueil s'étonna de le trouver si résolu.

— Pourquoi me feriez-vous peur ? lui répond Job. Quel plaisir ai-je dans cette vie ? Je n'ai ni femme, ni enfants et pas un pouce de terre vaillant, excepté cette petite chaumière et mon poirier qui est, ici-bas, la seule douceur que je goûte. Tenez, je vous demande en grâce de me laisser manger encore une poire avant de mourir.

L'Ankou, bon garçon acquiesça, Job

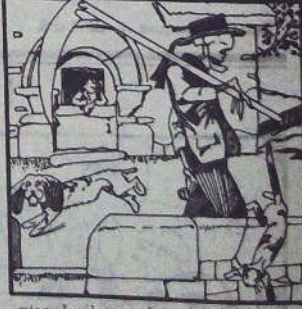


ar Pilhaouer passe donc dans la cour choisit de l'œil le fruit le plus mûr et prie l'Ankou de lui prêter sa faux, pour l'abattre.

— Halte-là, dit la Mort, un bon soldat ne se laisse pas désarmer. Monte sur l'arbre et cueille la poire.

— Hélas, vous voyez bien que je n'en ai pas la force ! L'Ankou, vraiment aimable ce jour-là, dit : « Attends », relève son chapeau et, hardiment, grimpe ; en un clin d'œil, le fruit cueilli est lancé à Job qui le déguste en riant sous cape.

L'Ankou veut enjamber les branches, mais une force inconnue le cloue sur le poirier et le retient prison-



nier. La bonne force ! Dépité, furieux, l'Ankou proteste, vitupère et menace de mort... le poirier.

— Qu'importe, dit Job, tout mort que serait mon poirier, vous n'en pourriez descendre que par la permission de Dieu.

De guerre lasse, l'Ankou vaincu, promet à Job ar Pilhaouer de le laisser en paix jusqu'au jour du Jugement dernier, et Job lui permet de descendre.

L'Ankou a tenu parole, souventes fois, il est revenu dans le petit village du pilhaouer, mais il passe la maison sans tourner la tête. Et Job vit toujours...

UNE GRANDE & BELLE HISTOIRE :

celle de notre Bretagne.



17. EUDON DE PORHOET ET ARTHUR DE BRETAGNE.

Après la mort de Conan III, fils d'Alain Fergent, Henri I Plantagenet, roi d'Angleterre, voulut soumettre la Bretagne. Les Bretons, sous la conduite d'Eudon de Porhoet, résistèrent longtemps aux ambitions de ce prince étranger. Mais Eudon malgré sa vaillance, ne put vaincre les Anglais, et mourut en exil.

Or Geoffroy, fils d'Henri I épousa l'héritière de Bretagne, Constance. Ils eurent un fils qui régna dès l'âge de 14 ans sous le nom d'Arthur de Bretagne. A la mort de son oncle paternel, Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, ce jeune prince héritait d'un royaume. Jean-Sans-Terre, frère de Geoffroy lui disputa son héritage et voulut s'emparer de la Bretagne. Arthur lutta courageusement pour son droit. Il était victorieux, quand il fut trahi, fait prisonnier et lâchement assassiné sur les berge de la Seine au château de Falaise en 1203.



Attention à Bécassine !

Ce nom ne vous est malheureusement pas inconnu, Enfants de Bretagne ! Une des concurrentes à notre Concours de Dessins, nous a envoyé un croquis d'après nature représentant sa « petite sœur donnant à manger à sa poupée Bécassine. »

Nous nous sommes bien vite rendu compte que la bonne foi de notre lectrice ne pouvait être mise en doute.

Mais nous saisissons l'occasion pour mettre en garde les enfants de Bretagne et leurs parents contre « Bécassine, » cette marionnette frisant la bêtise et l'ignorance, affublée d'un accoutrement ridicule, tournant en dérision le costume breton féminin.

Bécassine en effet a été rendue célèbre, d'abord par ses aventures, et dernièrement par le cinéma, où les Bretonnes sont baffouées de la façon la plus odieuse.

Le personnage de Bécassine, donc, ne peut que nous indigner. Nous sommes tous, « Bretons, oui, et fiers de l'être ! »



Le Billet d'Yvon

LE VIEUX TISSERAND

Je suis allé avec ma grand'mère rendre visite au vieux Gildas, le tisserand. Car, dans cette petite ville bretonne où je suis né, il y a encore des métiers à tisser la toile.

Lorsque nous sommes entrés chez lui, le vieux Gildas était au travail : assis devant son métier, au milieu des milliers de fils entrecroisés, il ressemblait à une araignée géante perdue au milieu de sa toile.

La navette courait entre ses doigts agiles et comme je restais stupéfait devant la finesse du travail et l'adresse de l'ouvrier, le vieux Gildas s'arrêta pour me parler :

— C'est un beau métier que le mien n'est-ce-pas, Yvon ?

— Ça doit être bien amusant !

— Pas si amusant que ça, mon petit gars ! Pense donc qu'il suffit d'un fil mal placé pour gâter tout l'ouvrage. C'est un métier qui demande une application de tous les instants. Mais aussi, quelle joie de palper entre ses doigts une belle pièce de toile unie et sans défauts !

— Toi aussi, Yvon, clouta ma grand-mère, tu as ici-bas ta toile à tisser. Et c'est tout au long des jours que se bâtit, par ton travail d'écolier, l'ouvrage qui fera de toi un homme. Une leçon mal apprise, un devoir bâclé, c'est le fil mal placé qui peut gâter tout l'ouvrage... »

Et pendant que la navette courait encore entre les doigts de fée du vieux Gildas, le pria la résolution de mieux m'appliquer à tous les détails de ma vie d'écolier.

Car j'ai l'ambition — et toi aussi, n'est-ce pas, petit frère, — de devenir un jour un Breton sans reproche et digne de ses aïeux.

Ton ami, YVON.

Nos GRANDS HOMMES quand ils étaient petits

Duguay-Trouin (1673-1736)

René DUGUAY-TROUIN, célèbre Corsaire, né à St. Malo en 1673, s'imortalisa par la prise de Rio-de-Janeiro et fut de ce fait nommé lieutenant général des armées navales. Il mourut le 17 Septembre 1736.

Enfant, il avait déjà la vocation de marin et restait immobile des heures entières à contempler la mer, dont le spectacle l'enchantait. Et avec ses petits amis, il organisait en chambre, des combats navals avec des bateaux de leur construction. L'un hissait le drapeau anglais, l'autre le drapeau noir, TROUIN avait pour couleurs le pavillon corsaire, bleu traversé d'une croix blanche, et son ami Barnabé Cloque-



min, celles du chapitre de St. Malo : d'azur, au navire d'or voguant sur les ondes. Encriers et livres de classe servaient de munitions. Cloquemïn ayant été blessé par un Porgon de la Barbinais, il passa devant un conseil de guerre, — président : M. Trouin de la Barbinais père assisté de son cousin Porgon de la Barbinais et de trois autres corsaires, — réuni pour juger le capitaine d'escadre René Trauin. Le futur Corsaire se montrait déjà très féru dans les questions de course et de combats maritimes.

Le reste du temps, il jouait avec son inséparable Cloquemïn à Robinson Crusoe. C'est ainsi que leur navire ayant fait naufrage, ils gagnèrent en barque les rives d'une île sauvage. A peine avaient-ils touché terre, ils tuèrent à coups de pistolets 4 caralbes sur 150, malgré que ces derniers étaient armés de massues, et vinrent facilement à bout du reste. Remarquons que les deux jeunes héros accomplissaient ces exploits alors que Daniel de Foë n'avait pas encore songé à les inventer.

L'oncle Rozarz.

Le Billet

d'Annaïg



LES GRANDES JOIES.

Tu as fait connaissance avec les Petits Bonheurs, la semaine dernière. T'ont-ils appris à reconnaître les grandes joies qui l'entourent ?

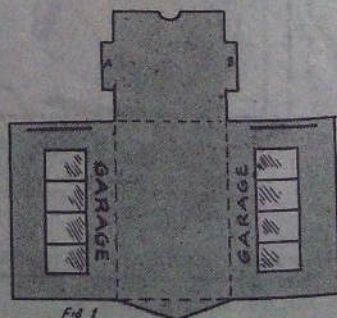
Tout d'abord, il y a la joie d'être juste, qui sourit chaque fois qu'une injustice est réparée, la joie d'être bonne la plus heureuse, mais la plus triste, car elle ne réussit jamais à consoler tous les Malheurs... La joie du Travail accompli et la joie de réfléchir, la joie de comprendre ce que l'on apprend en classe, qui, lorsqu'on grandit devient la joie de comprendre la place, où Dieu nous veut ; la joie de voir et d'aimer ce qui est beau, la joie d'une éducation chrétienne et d'une Communian fervente, la joie d'aimer les autres, ses parents, ses maîtres, et surtout les faibles, les malades, les orphelins, la joie d'avoir sa maman et son papa près de soi, la joie d'avoir des petits frères et sœurs, la joie d'être née Bretonne, d'aimer et de comprendre notre belle patrie Celtique et d'en parler la langue...

Enfin, il en est une si belle, si belle que tout mon prochain billet sera pour Elle ! Elle est douce, elle est noble, elle est bonne ! Ne la devines-tu pas ? Cherche bien... Elle te tend les bras, ne la laisse pas passer sans la connaître, petite sœur !

Ton amie, ANNAIG

Le Garage

Après avoir collé sur du carton découpez les fig. 1 et 2. Pliez et passez les tenons A et B dans les fentes noires que vous entaillerez. Voici le garage. Collez les deux autos dos à dos et rabattez les languettes de chaque côté. Attachez à l'avant de votre auto un fil de couleur, à l'extrémité duquel vous attachez un bouton. Placez le garage sur un buffet, par exemple, faites passer le fil sous le garage et éloignez la voiture le plus que vous pourrez, puis laissez tomber brusquement le bouton dans le vide. L'auto rentrera alors au garage à toute vitesse, (Maintenez le garage avec le doigt.)



FORCE & SANTÉ

La formule est divine... Tout le monde le sait... Grâce à PELLIWALIGINE... Contre qui par Assard Figueront... Voici qui il en faut... Robert PELLUWALIGINE... Valda PELLIWALIGINE... Asses de l'Orme et de Noyay, DEPURATIF TONIQUE PUISSANT... Maman ! Demandez à vos médecins cette préparation qui donne...



Dès l'aube le chasseur s'est mis en quête de gibier. Le voyez-vous ?

La Gérante : Mme VERA de BELLAING. Imprimerie du Léon, Landernau.

GALT, LA CAVALIÈRE DU TEXAS

GRAND FILM INÉDIT

RÉSUMÉ. — Tanguy Derrien, fermier breton, sa fille Galt et son neveu Primit font la conduite des caravanes au Texas. Un bandit veut faire payer un droit de passage ; Galt le met à la raison.

1. — Le bandit laisse tomber son arme, mais ses amis s'approchent menaçants et accablent le père et la fille dans un coin de la salle.

2. — Des coups de feu partent de la fenêtre. Les assaillants se retournent, surpris.

3. — Tanguy en profite. Il boulescule ses ennemis et sort, suivi de Galt.

4. — C'est Primit qui les a dégagés. Les Bretons sautent à cheval et rejoignent la caravane...

5. — ...qui s'éloigne sous la garde des cow-boys.

6. — Au bar, les bandits, rageurs, soignent leurs blessés et jurent de se venger.

La semaine prochaine : LE GUÉ

LE DRAGON DU MENEZ ARÉ

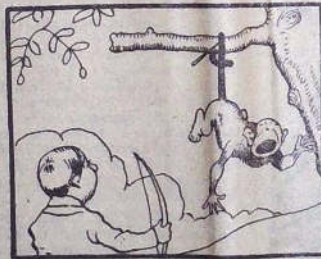
par Benjamin RABIER

XII... PLUS FORT QUE MARMOUZ.

Résumé. — Youenn s'est promis de délivrer sa sœur Mona, ravie par le dragon du Menez-Aré. En route vers les Kragou, il rencontre les amis du monstre qui tentent de lui barrer le passage. Youenn, qui est malin, se débarrasse de ces êtres géants en usant de ruse...



— J'ai droit à deux épreuves, dit le singe, mécontent de se voir limité aussi facilement ; et, tout bos, il pensa : « Je le tiens ! » Là-dessus, il se suspendit par la queue à une branche d'arbre, et dans cette position, se mit à jongler avec trois pommes.

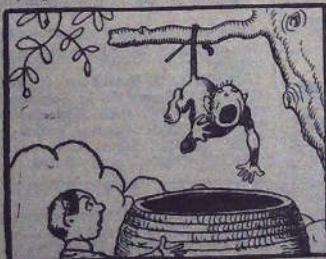


Youenn, sans perdre une minute, court ramasser son arc, qu'il venait de jeter quelques instants auparavant sur la route. Il cueillit une longue épine d'acacia, et, visant le singe occupé à jongler, il lança l'épine qui



vint traverser la queue de Marmouz et la cloua à l'arbre.

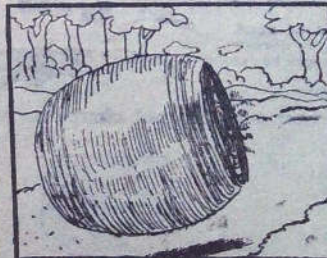
Youenn avait aperçu tout près, un vieux tonneau, qui servait au singe à emmagasiner ses provisions. Il le poussa devant lui en le roulant à la façon des marchands de tonneaux...



...et vint le placer sous le singe, qui poussait des cris lamentables et gigotait éperdument. Mais l'épine tenait bon et le pauvre animal se contortonna et cria pendant dix minutes avant de pouvoir se détacher de l'arbre.



Sous le poids et les secousses, l'aiguille se rompit et Marmouz, la tête la première, disparut dans le tonneau, au fond duquel il demeura un instant étourdi par la chute; Youenn en profita pour rouler le tonneau jusqu'au chemin...



...le renverser et le pousser sur la pente. Le tonneau se mit doucement en marche, puis plus vite, et, la pente s'accroissant, il roula à raison de cent kilomètres à l'heure.

Le courrier d'O LO LÉ

Nominé - "A ma grande joie, j'ai appris que mon journal O LO LÉ est hebdomadaire. Mais je voudrais bien qu'on publie un "Coin de bricoleur" car, avec peu de choses on peut faire des objets intéressants !"

Nous y pensons, aux bricoleurs, et vous serez bientôt satisfait.

Tad-Ker Erwan - Pour les Bons points O LO LÉ, nous ne pouvons y songer actuellement, votre idée de "Caisse de Prévoyance" est excellente. Nous la ferons connaître à nos lecteurs bientôt.

Gwenn, Plouzané - Merci de vos abonnements et adresses d'amis. Nous leur enverrons O LO LÉ ! Soyez toujours une bonne petite Bretonne. Kenavo.

Tonton Yann

Fervente sportive - C'est l'Italie qui a inventé la raquette, au seizième siècle, et qui nous a transmis le nom et la chose. Depuis trois cents ans qu'il existe, cet accessoire du jeu de paume ou de tennis n'a subi aucune modification essentielle.

Monig - Galt vous passionne déjà, dites-vous ? Que sera quand vous la suivrez dans sa vie aventureuse et dangereuse ? Que va-t-il lui arriver ? Je l'ignore moi-même. O LO LÉ nous le dira.

La semaine prochaine : LES CARTOUCHES

Marivonig

La Valtine

La Valtine est la plus sévère des préparations pour la petite enfance.

A. DARDANNE
ET FILS
Docteurs en Pharmacie
Rue Tronchet 1^{er}, Paris

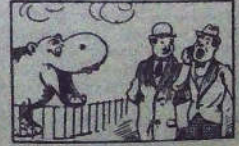
POURQUOI ? Oui, pourquoi toussiez-vous ?

Parce que vous ne connaissez pas le **SIROP CELTIQUE**. Sirop légitime et béchique, à base de plantes colutantes et expectorantes, au Thiocol et au grandifolia, qui avec quelques cuillerées arrête la toux quinteuse et fatigante et assure de bonnes nuits calmes et reposantes.

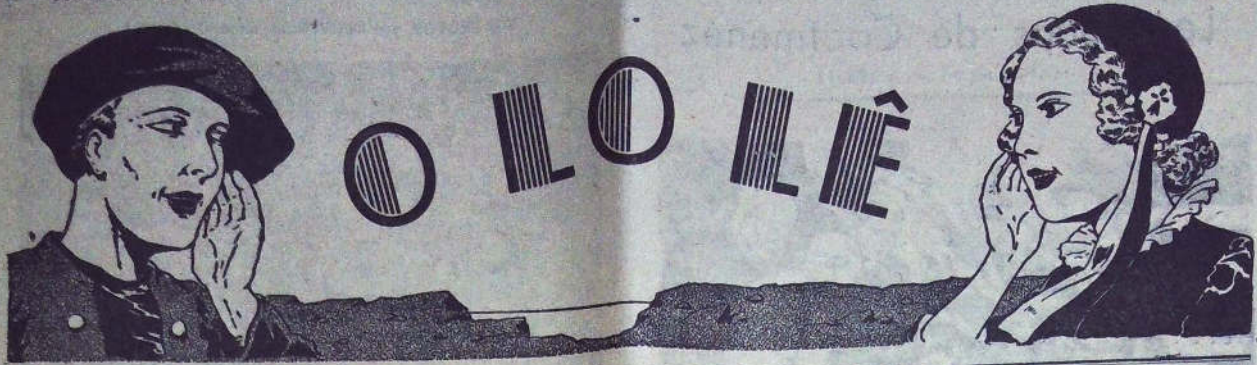
Contre rhumes, bronchites, influenza, grippe, asthme et emphyseme. Augmentez l'efficacité du sirop en gardant dans la bouche une pastille **TOR'PAZ**.

En vente toutes pharmacies et tous laboratoires du Dr en Phie Th. Moreau à Landerneau (Lauréat de l'Académie de Médecine).

Exigez la marque « **Sirop Celtique** » pour éviter les nombreuses contrefaçons ; rappelez-vous que l'on imite que les Grands Marques.



— Mais qu'est-ce que tu as à bailler comme ça ?
— C'est de la faute à l'hippopotame !



RÉDACTION-ADMINISTRATION
7, rue Lafayette
Landerneau Finistère
Compte chèques postaux : Mlle Leclerc 28556-Rennes

JOURNAL ILLUSTRE DES PETITS BRETONS
PARAISANT TOUS LES DIMANCHES
Directrice : Mme Vefa de BELLAING

ABONNEMENT:
1 an : 35 francs
6 mois : 18 francs
3 mois : 10 francs

CORSAIRE DES ILES

L'HISTOIRE VRAIE D'UN MARIN BRETON

RÉSUMÉ. - François Ripaud de Montauvert, parti comme mousse en 1766, est lieutenant de frégate en 1783. L'escadre de Suffren bat la flotte de l'amiral anglais Hughes à la bataille de Gondelour. François Ripaud s'est couvert de gloire.



1. - Le 12 Novembre 1783, au Port-Louis de l'Île-de-France, la ville est en émoi. La vigie a signalé l'escadre de Suffren.

3. - Une grande fête est offerte aux officiers.

2. - Le vicomte de Souillac, gouverneur, et les notables se rendent au devant du grand marin. François Ripaud l'accompagne.

4. - Le jeûne Ripaud est tout intimidé. Mais un vieil officier le prend par le bras.

5. - Mademoiselle Bouyer du Broussais, voici un jeune héros de Gondelour qui sollicite l'honneur de vous faire danser.

6. - Deux mois plus tard, à St-Denis de l'Île de Bourbon, François Ripaud de Montauvert épouse Jeanne-Françoise Bouyer de Broussais.

La semaine prochaine :
LE CORSAIRE.

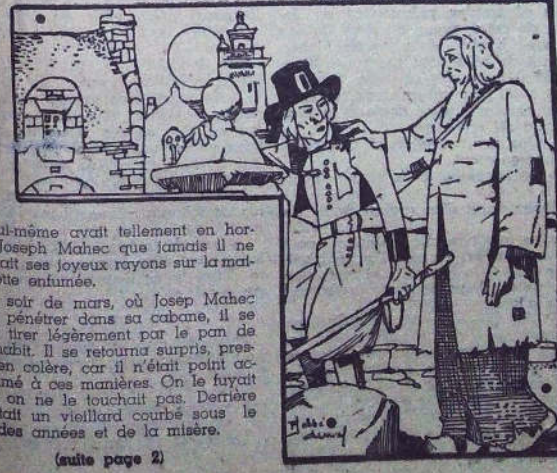
Texte de Jacques de SEISSÉS.

Illustrations de LE RALLIC.

LE PENN-BAZ DE SAINT JOSEPH



La vieille M^{on} s'assit alors près de son rouet et nous dit :
- Qui, mes enfants, le plus grand des saints du paradis, c'est saint Joseph. Ecoutez bien ce que je vais vous raconter, et vous verrez si je vous ai menti.
Nous nous approchâmes plus près encore de mère M^{on}, et elle commença.
Personne n'aimait Joseph Mahec, dans le village de Keroëh qu'il habitait; aussi vivait-il solitaire dans une maison délabrée. On disait que le so-



leil lui-même avait tellement en horreur Joseph Mahec que jamais il ne projetait ses joyeux rayons sur la maisonnette entamée.
Un soir de mars, où Josép Mahec allait pénétrer dans sa cabane, il se sentit tirer légèrement par le pan de son habit. Il se retourna surpris, presque en colère, car il n'était point accoutumé à ces manières. On le fuyait mais on ne le touchait pas. Derrière lui était un vieillard courbé sous le faix des années et de la misère.

(suite page 2)

Les Loups de Coatmenez

GRAND ROMAN INÉDIT



Hervé présenta respectueusement la Couronne de Bretagne...

RÉSUMÉ. — Les enfants de Coatmenez parviennent à découvrir le Trésor d'Anne de Bretagne qui aurait été enseveli dans les souterrains de leur manoir. Selon la légende, il serait gardé par les Loups de St. Briève et de St. Hervé. Des inconnus poursuivirent également le même but ; ils connaissent un mot secret relatif au plan du Souterrain : Turoto.

Hervé et Alan découvrent sur une ancienne peinture, tout un plan avec la signification de Turoto, qui se lit en breton : Tu ar reter, c'est-à-dire, côté est. En possession du plan, ils entreprennent les recherches aux Rochers. Ils réussissent à libérer l'entrée de la grotte et trouvent dans une salle, en leur grande stupefaction, deux loups de pierre aux queues sanglantes, gardant un coffre de chêne...

Les deux étrangers à leur tour réussissent à pénétrer dans la Grotte ; Hervé, Alan et Jean-Yves, inquiets, les suivent, mais ne trouvent pas leurs traces... Les trois Bretons décident de poursuivre leur exploration, aidé du vieux domestique François-Louis, dont le dévouement et la discrétion leur sont acquis...

Quelques heures plus tard, ils revenaient accompagnés du vieux François-Louis tout éberlué mais ayant juré, de par Saint Yves de Vérité, de garder fidèlement le secret.

Soulever la dalle, descendre rejoindre Jean-Yves, ne fut qu'un jeu.

Ils le trouvèrent assis, fumant une cigarette et très grave.

— Voilà, dit-il, je pense que toutes ces routes doivent conduire aux endroits indiqués sur le plan. Il nous faut prendre celui qui conduit vers Coatmenez, peut-être est-il encore praticable. Alors si vous m'en croyez, nous fermons complètement l'entrée de la grotte ; nous bloquerons la trappe et ainsi le trou sera facile à garder.

— Mais les Juifs ?

— Je n'ai pas entendu un bruit depuis votre départ, je crains que leur sort ne soit réglé pour toujours.

— Allez voir les Loups, proposa Alan. Ils s'approchèrent, le coffre et les Loups étaient toujours en place, le sol paraissait uni et d'une seule pièce, pourtant, sûrement il y avait un piège. François-Louis et le sabotier remontèrent et revinrent assez vite, portant à deux un solide madrier ; de loin, et avec précaution, ils sondèrent le sol avec force.

Bientôt, ainsi qu'ils le prévoyaient, les deux Loups glissent en grondant sous dément et un trou béant s'ouvrit à leurs pieds, prêt à engloutir l'imprudent qui s'y serait risqué sans méfiance.

— Voilà le tombeau des Juifs ! dit Jean-Yves très pâle en ôtant son chapeau.

Les deux Loups, de suite avaient repris leur place et le trou s'était immédiatement comblé.

— Il faudrait voir tout de même, dit Hervé, s'ils sont morts ou simplement blessés.

— Pas bien facile, émit le vieux François-Louis ; on ne connaît pas la profondeur de ce puits et ce qui se trouve au fond !

— Il faut, reprit Hervé, approvisionner ces Loups.

— Ce qui a servi en haut peut servir encore, dit Alan, Tu ar Roter, cherchons l'est.

L'indication se révéla bonne une fois de plus et ils trouvèrent une autre hermine semblable à la première. Alan la fit glisser avec précaution ; cette fois, les Loups, au lieu de se rapprocher

menaçants, s'écartèrent bienveillants. François-Louis appuya de nouveau sur le point-dangereux. Rien ne bougea.

— Je me risque, dit Hervé.

Faisant son signe de croix, il marcha hardiment vers le coffre dont il souleva sans peine le lourd couvercle.

Sur un coussin de samit, reposaient la Couronne Royale de Bretagne et le Collier aux Sept Hermérides de la Duchesse.

Ecartant légèrement le précieux tissu, il vit que le coffre était plein jusqu'au bord de larges pièces d'or. Sans hésiter, il plongea la main et en glissa trois dans sa poche.

Puis il souleva respectueusement la Couronne et la présenta à ses compagnons, qui, d'un seul geste, s'inclinèrent avec respect devant ces Nobles Reliques.

Hervé Biez remit la Couronne et le Collier en place, ferma le coffre et revint non sans avoir caressé la tête rugueuse des Loups fidèles.

Alan poussa à nouveau l'hermine pour que les Loups puissent reprendre leur garde, mais son geste fut un peu brusque et les Loups prirent leur position de défense, libérant une toise de plus le trou sinistre.

Alan allait réparer son erreur, quand Hervé l'arrêta :

— Ils nous indiquent notre devoir, il faut que nous sachions ce que sont devenus nos Juifs.

— Dangereux, dit François-Louis.

— Bah, reprit le sabotier, on ne peut tout de même, s'ils sont encore vivants, les laisser mourir sans secours. Je veux bien descendre moi ; mais attention aux Loups. Hars ar Blois !

— Aucun danger ; ils obéissent à l'hermine, je vais recommencer la manoeuvre.

Alan une fois ou deux les fit changer de position, ouvrir ou fermer le trou, donner passage libre ou tendre leur piège.

Enfin convaincu, Jean-Yves, s'approcha du trou et y descendit une torche.

C'était un puits extrêmement profond : il coula vingt brasses de corde sans arriver au fond, seulement il lui parut que la lumière se reflétait dans de l'eau.

— Je vais jeter une corde à nœuds, solidement attachée, prendre le grand fanal et descendre. Je ne crois pas qu'il y ait de danger si la corde est solide et la lumière suffisante. Toi, François-Louis, l'ancien matelot, fais-moi un nœud de la bonne façon.

— Pas de danger, mon garçon, les nœuds ça me connaît ; et le vieux grimpa un sourire narquois.

— Je me risque.

Et Jean-Yves ayant craché dans ses mains, serra la corde et glissa dans l'obscurité.

La descente lui parut interminable ainsi qu'à ses compagnons angoissés.

Enfin François-Louis perçut le signal convenu et hâta lentement la corde, aidé par Hervé et Alan dont l'inquiétude doublait les forces.

Quelle nouvelle Jean-Yves allait-il leur apprendre ? Quels nouveaux mystères régnèrent dans ce puits ?

(à suivre)

La Semaine prochaine :

LES LOUPS DE LA DUCHESSE ANNE

LE PENN-BAZ DE SAINT JOSEPH (suite de la 1^{re} page)

Des cheveux blancs, une barbe, des traits vénérables prévalaient en faveur de cet inconnu, en dépit de ses pauvres habits. Mais Joseph Mahec n'avait de pitié pour personne. Il regarda à peine cet étranger dont le front avait pourtant un doux rayonnement empreint sans doute à la résignation de son âme.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-il brusquement.

— Assistez-moi, dit le pauvre homme.

Mahec partit d'un grand éclat de rire.

— Est-ce que j'assiste quelqu'un, moi ? Ne savez-vous pas que l'on m'appelle le hibou ? Je fais du mal tant que je peux et jamais de bien à personne. Hors d'ici !

— Mon bon ami, par pitié, dit-il, en joignant ses mains décharnées et tremblantes. Parfois une seule bonne œuvre peut assurer le salut éternel...

— Je veux la paix, à la fin ! s'écria Mahec. Vert-en ou le te...

— Mon ami, pour l'amour de saint Joseph, dit encore le vieux pauvre, en

retenant doucement le bras de Mahec.

— Ça, c'est différent, dit celui-ci ; saint Joseph, c'est mon patron, comme disent les dévôts. J'aimé ce Saint-là, parce qu'au moins, sa place au paradis, il ne l'a pas gagnée en faisant.

Joseph Mahec tendit à l'inconnu son gros bâton noueux.

— Tenez, dit-il de sa voix rude, prenez ce penn-baz ; vous n'avez pas les jambes bien solides, il servira à assurer votre marche, et si vous rencontrez quelque malfaiteur, vous pourrez vous défendre contre lui.

Le vieil étranger prit le bâton, son regard s'éclaira d'une douce lueur et un radieux sourire vint à ses lèvres.

— Joseph Mahec, dit-il, Dieu ne laisse pas sans récompense un verre d'eau froide donné en son nom. Au revoir et merci !

Plusieurs années s'écoulèrent. Joseph Mahec mourut. Il mourut comme il avait vécu.

Il revenait à sa cabane ; soudain, ses jambes plierent sous lui. Il voulut appeler, mais aucun son n'arriva à ses lèvres. Par un dernier effort, un



(Photo Turin)

Les lectrices de Quemper Guezennec (C. d. N.) ne sont-elles pas charmantes dans leur costume breton moderne, entourant Mgr Boivin, évêque missionnaire, lors d'une Croisade Eucharistique à Pontreux ?

UNE RAISON



M. Théo s'était offert, pour ses étreintes une chaîne de montre en doublé. Un mois après l'avoir portée, il remarqua avec émoi que presque toute la dorure en était partie.

Furieux, il s'en va trouver le marchand auquel il fait des reproches sur la mauvaise qualité de sa marchandise.

— Vous m'aviez assuré que cette chaî-

ne durerait toute la vie, lui dit-il, voilà tout juste un mois que je la porte, tout l'or est parti.

— Vous avez tort de vous fâcher, lui répondit le bijoutier. Je ne vous ai pas trompé. Le jour où vous l'avez achetée, vous aviez si mauvaise mine, que j'ai pensé que vous n'aviez guère plus de quinze jours à vivre !



cri rauque s'échappa de sa poitrine et ses lèvres articulèrent ces trois mots : « O saint Joseph ! »

Joseph Mahec est transporté dans les régions éternelles. Deux portes s'ouvrent à ses regards : l'une est sombre et pleine d'horreur, l'autre étincelle des feux de mille pierreries.

Le nouveau venu s'en va frapper à la porte étincelante.

— Qui êtes-vous ? demanda le glorieux pêcheur de Galilée, portier du ciel.

— Joseph Mahec, répondit l'arrivant d'une voix subitement timide.

— Connais pas, dit saint Pierre. Et il referma la céleste porte au nez de Mahec ébahi.

Rejeté du paradis, il n'avait pas d'autre part à prendre que de frapper à la porte sombre.

Il ne pouvait s'y décider... Or, c'était justement le dix-neuvième jour de mars, fête de saint Joseph, que Mahec avait été jeté de la vie dans l'éternité.

Au moment où la main de feu de Satan allait étreindre sa proie, une voix dit :

— Arrière, maudit !

Et Mahec vit la douce et placide figure d'un vieillard dont le front était ceint d'un nimbe d'or d'un admirable éclat.

— Que faites-vous là, mon ami ? demanda le Saint à Mahec.

— Saint Pierre me refuse la porte du paradis et je vais en enfer.

Le Saint présenta au malheureux

pêcheur un bâton qu'il tenait à la main.

— Reconnaissez-vous ce bâton ? demanda-t-il.

— C'est le mien, s'écria Mahec.

— Une bonne action n'est jamais perdue. Frappez à la porte du paradis mais avec ce penn-baz cette fois.

— Doucement, doucement, je ne suis pas sourd, grommela saint Pierre en venant ouvrir... Encore vous ? dit l'apôtre. Ne vous ai-je pas dit qu'il vous n'aviez pas d'amis ?

— J'ai saint Joseph, mon patron, reprit timidement Mahec.

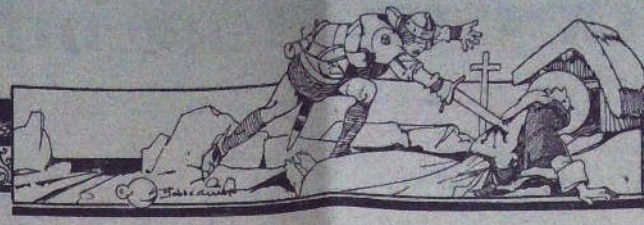
— Saint Joseph est absent...

Mais saint Pierre n'en dit pas davantage. Ses yeux tombèrent sur le bâton que le nouvel arrivant tenait à la main. Une branche de lis d'une admirable blancheur venait de s'y attacher.

Le penn-baz de saint Joseph ! s'écria saint Pierre. Entrez, entrez mon ami, ici tout le monde obéit à saint Joseph, tout lui est soumis. Entrez et jouissez du bonheur des élus.

Mahec franchit la porte étincelante et sa voix qui, à sa dernière heure, avait su dire ce mot : « Joseph ! » se mêla à celles des Bienheureux qui, pour toute l'éternité, répètent ses louanges.

Vous voyez, mes enfants, que la vieille M^{lle} M^{lle}, en arrêtant son rouet, si j'avais raison de vous dire que saint Joseph est le plus grand saint du paradis.



LA LÉGENDE DU REPENTIR

Connaissez-vous la légende des eaux de cette montagne ? Un chevalier méchant et impie racontait à un saint ermite sa vie souillée, non par repentir, mais par déraison :

— Que pourrais-je jamais faire, mon Père, disait-il en riant, pour effacer de tels crimes ?

— Rien que mourir cette gourdée, répondit le saint homme.

— Quoi ! si peu ! et pour cette pénitence vous m'absourez ?

— Quand la gourdée sera pleine, vous serez absous ; mais donnez-moi votre foi de noble homme que vous la remplirez, dit l'ermite.

— Je vous la donne ; cette source, dont j'entends le bruit, n'est pas si loin.

Mais la source se dessécha à l'éprouche du chevalier.

Il alla au ruisseau ; le ruisseau se tarit.

Il alla au torrent ; le torrent cessa de couler... Il alla à la rivière ; l'eau n'entra pas dans la gourde... Il alla au fleuve ; la gourde resta vide... Il alla à la mer ; la gourde ne s'y mouilla seulement pas.

Alors, au bout d'un an de courses infructueuses, le méchant chevalier revint près du solitaire.

— Vieillard, lui dit-il, tu t'es moqué de moi ; mais ce ne sera pas impunément.

Et il frappa le saint homme au visage.

— Ayez pitié de lui, mon Dieu !

— Demande grâce pour toi plutôt, reprit le chevalier. Et il poussa rudement l'ermite, qui tomba sur le sable.

Mon Dieu, dit le solitaire, prenez tout ma vie de prières pour expier sa vie de péchés !

— Te tairas-tu à la fin ! s'écria le chevalier hors de lui.

Et il lui porta un coup de son épée.

— Mon Dieu, dit l'ermite en tombant, pardonnez-lui comme je lui pardonne !

Alors enfin, en entendant ce cri évangélique, en voyant ce vieillard qui priait pour celui qui l'avait blessé, un grand déchirement se fit dans l'âme du chevalier ; il se mit à trembler comme un enfant et courba les genoux près du saint homme, et vici

qu'une à une ses larmes tombèrent silencieusement dans la gourde aride : elle fut vite remplie. Cependant le chevalier pleurait toujours, et non seulement il fut sauvé et absous par les larmes, mais ses pleurs de remords, allant se mêler à la source autrefois desséchée, donnèrent à toutes les eaux de ces montagnes la propriété de guérir les plaies du corps comme elles avaient fermé les plaies de l'âme.

Nous reportons la suite de L'HISTOIRE DE BRETAGNE au prochain Numéro, l'illustration ne nous étant pas parvenue à temps.



Le Billet d'Yvon

O LO LÉ ! O LO LÉ ! O LO LÉ !

Quelle joyeuse promenade a nous faite jeudi dernier ! Le temps était maussade, mais le soleil était dans nos cœurs car nous devions rencontrer nos camarades des deux bourgs voisins.

Après une demi-heure de marche, nous avons cru entendre un appel lointain. Nous avons répondu en lançant un OLOLÉ sonore qui est allé se répercutant d'une colline à l'autre. Quelques instants plus tard, l'appel se renouvelait plus distinct. A partir de ce moment, c'est sans arrêt que nos voix joyeuses se sont renvoyées, de plus en plus puissantes, le cri de ralliement des petits bretons... Enfin à un détour du chemin, nos amis sont apparus et la rencontre a eu lieu au milieu des cris de joie : nous étions là plus de soixante petits gars, pleins d'entrain et de gaieté, rassemblés à l'appel d'O LO LÉ.

Et le soir, après avoir bien joué, nous nous sommes séparés en lançant en chœur, un OLOLÉ d'adieu... Et longtemps, longtemps encore après avoir perdu de vue nos camarades, nos voix ont continué de leur porter l'écho de plus en plus faible de nos OLOLÉ... Enfin, un dernier appel très lointain s'est éteint dans le crépuscule et le silence du soir est retombé sur la campagne... Mais nos cœurs étaient bien joyeux car nous avions senti notre Ame Bretonne vibrer à l'unisson de celle de nos petits voisins.

Faites-en tantôt, chers petits camarades, et que d'un clocher à l'autre de notre Bretagne, les OLOLÉ sonores deviennent le cri de ralliement des petits Bretons.

Votre ami YVON



Citez-moi les os du crâne.
Hé... Je ne les ai pas tous dans la tête, M'iaoul

MOTS CROISÉS

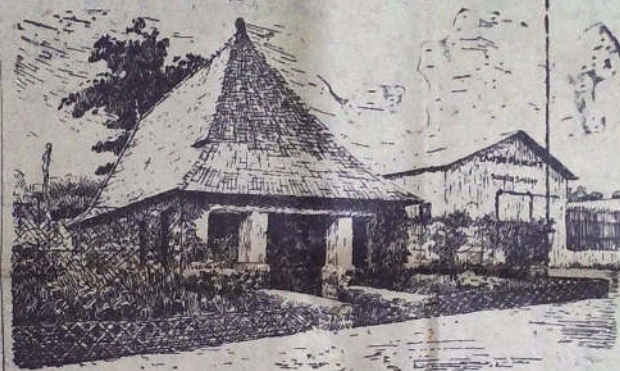
Solution du problème N° 2 paru dans notre N° 11

HORIZONTALEMENT
1. Landevennec - 2. Uri - Hansson - 3. Tête - Bur - Le - A. Italia - Iles - 5. Nemo - Uass - 6. Insolent - 7. Senor - 8. Astro - Gué - 9. Nord - Mer - Or - 10. Dié - S.D.N. - 11. Ee - Feu - Ioss.

VERTICALEMENT
1. Lucia - Lande - 2. Arènes - Soie - 3. Nitum - Atro - 4. Ehol - Rd - 5. Ehl - Nse - 6. Yareus - 7. Emu - Sogon - 8. Nes - Alaurd - 9. Ne - Ivère - Né - 10. Eois - 11. Gnos - Tigros.

Eaux Minérales de Bretagne.

LA SOURCE SASSAY



Si nous examinons une carte des principales stations thermales de France nous sommes frappés par l'absence de toute station en Bretagne.

Et pourtant, la carte géologique du massif armoricain nous montre une région des plus tourmentées avec un relief et une constitution volcaniques.

La Bretagne, pays de fontaines autour desquelles mille légendes ont surgi, n'a guère été prospectée jusqu'ici au point de vue hydrologique, et peut-être, peut-on avancer que les vertus empiriques attribuées à ces sources, où tout un peuple vient chercher remède à ses maux, ont un support qui pourra être vérifié scientifiquement un jour.

LA SOURCE SASSAY

Il s'est trouvé un homme qui, au cours des nombreuses années de sa carrière médicale, s'est attaché à son étude, et à mettre en lumière ses propriétés.

Malheureusement cet homme, le Docteur Chambria, de Plancoët n'est plus...

Depuis son classement comme eau minérale, l'exploitation de la Source n'a fait que se développer.

Sa réputation a maintenant franchi les limites de la région où elle se trouve pour s'étendre sur toute la Bretagne et au-delà.

La cure se fait en boisson uniquement, à la Source ou à domicile.

Depuis quelques années, et durant les vacances, grâce à un service rapide, les estivants des plages environnantes, (de Dinard au Val-André) peuvent à domicile, suivre le traitement.

Nombreux sont les malades qui ont vu leur état s'améliorer après une cure d'Eau de Sassay.

Il est à souhaiter que, dans un avenir prochain, Plancoët possède un véritable établissement hydrominéral où les traitements, scientifiquement surveillés donneront des résultats encore plus concluants.

Il n'en reste pas moins cependant qu'avec la seule cure de boisson à la Source, ou, dans des conditions moins favorables, avec de l'eau embouteillée, des résultats certains ont été obtenus.

Plancoët, coquette petite ville de Haute-Bretagne, abrite, dans un site pittoresque, la Source de Sassay.

Sur le flanc du tertre de Brandeleir, à 25 mètres d'altitude, d'un banc de granulite recouvert de sable et argile fine, émerge cette source à l'endroit même où elle est captée.

Il s'est manifesté dans cette région une certaine activité volcanique ; des traces d'émanations gazeuses y sont nombreuses et nettes.

Le tertre de Brandeleir est compris dans les longues bandes granitiques de la Bretagne. Cette bande orientée N-E-O-S, se termine en bordure de la mer et présente, près de Plancoët, un granite très chargé de mica se désagrégant facilement ; or, on sait que dans le mica se concentre la majeure partie du radium de granite.

Filtrant, avant de sourdre, à travers une couche de sable fin, l'eau de Sassay présente une grande pureté, et c'est en coulant sur la granulite, ou à travers ses fentes qu'elle acquiert ses qualités d'eau minérale.

La Bretagne allait autrefois chercher des guérisons auprès de ses fontaines légendaires. Pourquoi ne se tournerait-elle pas maintenant vers cette source du plus grand intérêt : La source de Sassay de Plancoët

Docteur R. LEON.

Le Billet d'Annaïg



LES GRANDES JOIES LA JOIE-SANS-EGALE DE L'AMOUR MATERNEL

L'avais-tu reconnus, petite Sœur, cette Grande Joie que tu possèdes ? Je l'espère.

Cette Joie qui donne des baisers et que nos baisers, nos caresses rendent plus belle.

Comme nous sommes aveugles parfois : Toutes les mères sont riches quand elles aiment leurs enfants. Il n'en est pas de pauvres, ni de laides, ni de vieilles ! Quand elles semblent tristes, il suffit d'un baiser qu'elles reçoivent ou qu'elles donnent pour que toutes leurs larmes deviennent des étoiles dans le fond de leurs yeux...

Il n'y a pas deux mères, chaque petit enfant n'en a qu'une et c'est toujours la plus belle...

Mais il faut la connaître et savoir regarder, savoir la comprendre et comment ne pas être heureux, quand on a près de soi cette Joie-sans-égale de l'Amour maternel, comment ne pas chaque jour en remercier Dieu et lui demander que les petits orphelins la connaissent un peu quand même eux aussi, grâce aux « Mamans de suppléments » qui sont les religieuses des orphelins.

Petite Sœur que de joie autour de nous et comme nous devrions avoir de joie dans nos cœurs au lieu de bouder, de nous plaindre et de rendre aussi les autres malheureux ! De combien d'actions de grâce nos communions devraient être faites si nous comprenions toutes ces joies dont le Bon Dieu nous gâte. Merci aussi à Tante Anne-Marie de nous les avoir si bien apprises.

Ton amie ANNAÏG

O LO LÉ chez les Orphelins

La Supérieure de l'asile des Orphelins de Quimper, en remerciant O LO LÉ de son envoi gratuit de 10 numéros toutes les semaines, nous écrit :

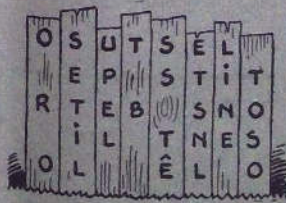
C'est avec plaisir que nos 75 petits orphelins, tous Bretons, le lisent. En retour nous demandons au Bon Dieu de bénir vos Œuvres, votre personnel et vos familles. C'est ainsi que nos enfants peuvent témoigner leur reconnaissance à leurs bienfaiteurs !

Allons, vous qui avez vos papas et mamans aidez O LO LÉ à se repandre chez vos petits compatriotes orphelins, ils ont droit comme vous à l'Idéal : « Dieu et Bretagne »

Ce que l'on dit d'O LO LÉ

Dès que votre si intéressante revue « O LO LÉ » a paru dans notre école elle a captivé les enfants et conquis de nouveaux adeptes.

Mlle C., Dce d'école libre, Roudouallec



LA PALISSADE

Un mauvais plaisant a déplacé les planches de cette palissade ou jolissait une phrase. Pour la reconstituer, déplacez les planches et replacez-les dans leur ordre primitif.

La Gérante : Mme VISA de BULLIANG. Imprimerie du Léon, Landerneau.

GAIT, LA CAVALIERE DU TEXAS

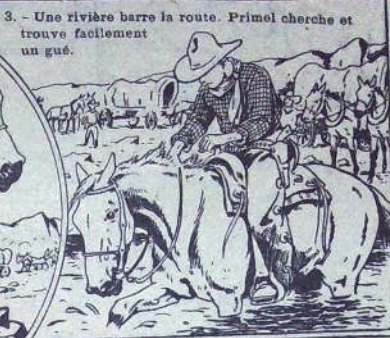
GRAND FILM INEDIT

RÉSUMÉ — Tanguy Derrien, fermier breton, sa fille Gait et son neveu Primel font la conduite des caravanes au Texas. Un bandit Sam, cherche à leur faire payer un droit de passage. Ils refusent et lui échappent.

1. — Par des chemins détournés pour dépester les bandits, la caravane s'avance sous l'œil vigilant de ses convoyeurs. Primel en tête, Tanguy en queue et Gait faisant la liaison entre son père et son cousin.



2. — Gait escalade les collines pour surveiller de plus loin le terrain. Mais rien de suspect n'apparaît.



3. — Une rivière barre la route. Primel cherche et trouve facilement un gué.

4. — Une à une, les voitures traversent en mettant double attelage. Les mulets ont de l'eau jusqu'au ventre.



5. — Le dernier chariot passe quand Tanguy, resté le dernier, entend un bruit de galop.



6. — C'est Sam et sa bande.

La semaine prochaine : LA BATAILLE.

LE DRAGON DU MENEZ ARE

par Benjamin RABIER

XIII — LES CARTOUCHES.

RÉSUMÉ — Youenn s'est promis de délivrer sa sœur Mona, ravie par le dragon du Menez-Aré. En route vers les Kiragou, il rencontre les amis du monstre qui tentent de lui barrer le passage. Youenn, qui est malin, se débarrasse de ces êtres géants en usant de ruse...



Au pied de la montagne se trouvant un étang dans lequel le tonneau vint échouer avec un plouf, formidable, qui fit pousser des cris de terreur aux habitants aquatiques de l'endroit. Marmouz resta au fond de la barrique pendant quelques minutes étourdi. Pe-



tit à petit, il reprit ses sens et apparut à l'orifice de son logement dans un piteux état.

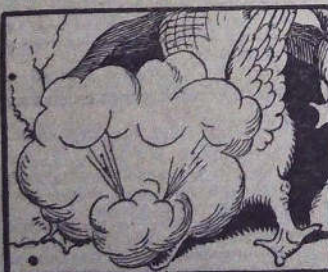
Pendant ce temps-là, Monj, profitant du lourd sommeil du dragon, prit les deux petits tubes que Youenn lui avait fait parvenir et, tout doucement,



retenant son souffle, elle introduisit les deux petits tubes dans les narines enflammées du dragon.

Marlonk, suffoqué par l'introduction de corps étrangers dans ses narines se réveilla en sursaut.

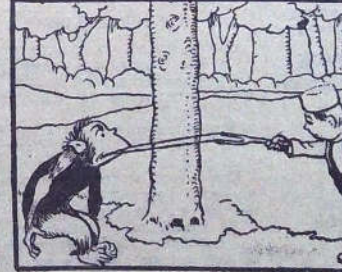
Tout à coup, une détonation formi-



dable retentit et des narines du monstre jaillirent deux fusées. Pendant un instant, un épais nuage de fumée enveloppa le dragon, puis le nuage se dissipa et un grand silence se fit. Youenn qui avait entendu la déto-



nation se dirigeait vers la caverne quand il rencontra de nouveau Marmouz qui s'était remis de sa chute. Voyant l'animal s'approcher de lui, il lui tendit un lance-pierres qu'il venait de sortir de son sac...



« Je vais tirer sur la pochette, se dit le singe, et quand je la lâcherai, elle ira frapper ce maudit gosse au visage.

Le courrier d'O LO LÉ

Youenn — Comment s'imprime O LO LÉ? Si vous n'êtes si loin, nous vous imiterions volontiers à assister à la mise sous presse. Mais nous publierions dans O LO LÉ, un reportage photographique avec explications: "Comment se fait votre journal".



EN PENSANT à eux VOUS PENSEZ à vous

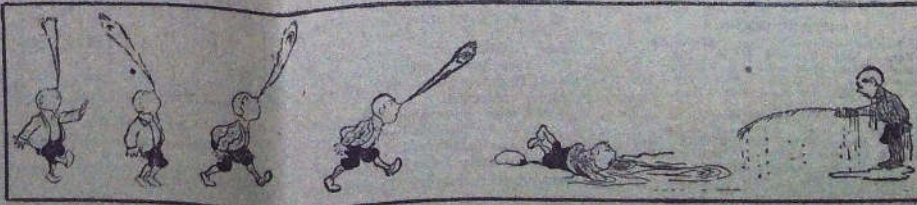
A côté de vous, des êtres souffrent. N'est-ce pas votre devoir de les aider? La Loterie Nationale vous en offre le moyen. Prenez au moins un billet à chaque tranche. 214.501 lots sont distribués par la Loterie, soit un billet gagnant sur cinq. Pour le reste, l'argent des acheteurs va intégralement au Secours National. Gagnant ou non, vous faites une bonne action.

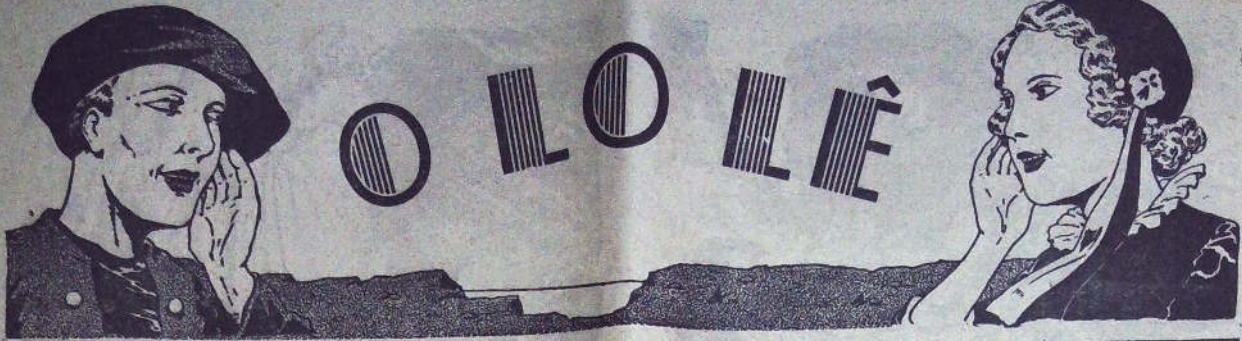
La semaine prochaine : VERS LA DELIVRANCE.

La Valtine

La Valtine est la plus efficace des préparations pour le petit, enfance.

A. DARDANNE ET FILS
Boulevard de Valenciennes
104, Paris





RÉDACTION-ADMINISTRATION
7, rue Lafayette
Landerneau Finistère
Compte chèques postaux : Mlle Leclerc 28556-Rennes

JOURNAL ILLUSTRE DES PETITS BRETONS
PARAISANT TOUS LES DIMANCHES
Directrice : Mme Vefa de BELLAING

ABONNEMENT:
1 an : 35 francs
6 mois : 18 francs
3 mois : 10 francs

CORSAIRE DES ILES

L'HISTOIRE VRAIE D'UN MARIN BRETON

RÉSUMÉ. - François Ripaud de Montsudevert, parti comme mousse en 1766, est lieutenant de frégate en 1783. L'escadre de Suffren bat la flotte de l'amiral anglais Hughes à Gondolour. Ripaud y prend part et arrive avec le Bailli à l'île de France où il épouse Mademoiselle Bouyer du Broussais.



1. - 1793. Un navire venant de France apporte à l'île de Bourbon la nouvelle de la reprise des hostilités avec l'Angleterre.

3. - Les armateurs de Port-Louis font armer en guerre pour la course, tous leurs navires.

2. Aussitôt, c'est le branle-bas de combat dans toute la colonie.

4. - Ripaud reçoit le commandement d'un petit navire construit à l'île Bourbon : le Mascarin.

6. - ...où il prend plusieurs navires Anglais et Hollandais à l'abordage.

5. - Le Corsaire entreprend aussitôt une croisière dans l'insulte...

La semaine prochaine :
A BORD DE L'ENTREPRISE

Texte de Jacques de SEISSÉS

Illustrations de LE RALLIC



LE SECRET

C'est se passait par une matinée d'août 1750, dans une lande aride du pays d'Armer, soufflant et peignant sous le soleil, Yves Calvez poussait devant lui sa charrue. Et, comme il ne possédait point de bœuf — encore moins de cheval — pour l'aider dans cette ingrate besogne, c'était un pauvre âne qui, de toutes ses forces, devait tirer l'instrument. Cet animal ne semblait nullement comprendre l'importance de sa tâche ; visiblement, il n'avancait qu'à contre-cœur. Tout à coup, il s'arrêta. La charrue venait de buter contre un obstacle, et pour rien au monde l'animal n'eût essayé de le soulever, quand il était si agréable de se reposer un instant.

A fleur de terre apparut du reste, non pas un pavé ainsi que l'avaient estimé d'abord

Yves et son âne, mais une lourde cassette en plomb.
« Ho... là... hol. Arrête-toi ! » cria vivement le paysan.
Ce fut aussitôt fait que dit. Tandis que l'animal se reposait, Yves Calvez, assis sur une motte de terre, essayait d'ouvrir le coffret. Il y parvint après beaucoup d'efforts, et quel éblouissement fut le sien lorsque, à l'intérieur de ce plomb grossier, il aperçut un amoncellement de pièces d'or et d'argent. C'était un trésor qu'Yves venait de découvrir !

Le premier moment de joie passé, notre homme que la nature avait doué d'un esprit avisé, sous une enveloppe à la vérité un peu frustré, se mit à réfléchir sérieusement.

(suite page 2)



Bientôt Jean-Yves apparut à l'orifice pâle comme un mort...

Les Loups de Coatmenez

GRAND ROMAN INÉDIT

RÉSUMÉ. - Les enfants de Coatmenez partent de découvrir le *Treor d'Anne de Bretagne* leur manoir. Selon la légende, il serait gardé par les Loups de St Brève et de St Hervé. Des inconnus poursuivent également le même but : ils connaissent un mot secret relatif au plan du Souterrain. Tante Genevieve et Alan en découvrent la signification : Tu ar reter, côté est. En possession du plan, ils entreprennent les recherches aux Rochers. Ils réussissent à libérer l'entrée de la grotte et trouvent dans une salle, à leur grande stupefaction, deux loups de pierre aux yeux sanglants, gardant un coffre de chêne... Les deux étrangers parviennent également à s'introduire dans le souterrain. Mais ils disparaissent mystérieusement. Les enfants de Coatmenez trouvent enfin la Couronne de Bretagne et le Collier aux Neuf Hermines. Ils poursuivent leur exploration, aidés de François-Louis et de Jean-Yves. Celui-ci descend dans un puits sombre...

Bientôt Jean-Yves parut à l'orifice pâle comme un mort.

- Fermez vite ce trou maudit ! Plaise à Dieu qu'il ne soit jamais ouvert à nouveau. C'est le trou de l'enter !

Alan lui tendit la gorge, il en prit une longue gorgée et un peu remis continua :

- Je ne suis pas plus peureux qu'un autre mais il faudrait beaucoup pour que je retourne d'où je viens ! Ce puits est si profond que je ne suis pas arrivé au bas, cela s'élargit à vingt brasses environ et forme une au re grotte dont on ne voit pas les parois, il y coule une rivière en grondant !

- Et les Juifs ?

- Aucune trace comme de juste, après leur chute ils ont été entraînés Dieu seul sait où.

- Qu'il leur accorde le repos éternel. De nouveau, tous les quatre se découvrirent et murmurèrent une charitable et fervente prière.

- Il nous reste à assurer la sécurité du *Treor*. Cherchons le chemin de Coatmenez, ensuite nous boucherons l'entrée de la grotte en bloquant la dalle.

Alan encore une fois, fit manoeuvrer les Loups dociles. Puis, fanal en main, ils prirent la route qui selon leurs déductions devait conduire vers Coatmenez.

Le souterrain était encore en bon état, aucune humidité n'apparaissait, la route dalle était facile à suivre, pourtant elle leur parut singulièrement longue. Habitués au grand air pur, ils étouffaient entre les parois étroites et redoutaient les pièges secrets de la pierre et de la nuit.

Enfin ils se trouvèrent devant un escalier étroit qu'ils gravirent, un par un, avec précaution.

Ils comptèrent cinquante marches avant de se trouver sur un étroit palier, face à un panneau de chêne, qu'il leur fut aisé de faire glisser, car une hermine semblable à celle de la grotte en commandait la manoeuvre.

La porte secrète s'ouvrit et ils se trouvèrent dans la chambre dite de la Duchesse Anne, au château de Coatmenez. Une simple pression suffit à la remettre en place.

Les loups d'Anne de Bretagne

Depuis quelques jours, les deux Coatmenez s'

solaient volontiers pour revivre leurs aventures ils se sentaient émus par des événements plus, lors qu'eux-mêmes, ils avaient froilé le danger, peut-être la mort et accepté le risque et les responsabilités, ils sortaient mûris de l'épreuve, sous leurs dehors enfantine, ils étaient devenus des hommes.

Hervé se laissait aller à penser à l'avenir, il se voyait à Coatmenez, cultivant sa terre et veillant sur le Secret; élevant des enfants qui à leur tour seraient fidèles à la Tradition...

Alan ne pouvait oublier l'atroce disparition des Juifs; au contact de la mort il avait compris le prix de l'éternité, il restait tout aussi attaché qu'Hervé aux vieilles traditions, mais une autre ambition était, entrée dans son âme. S'il plaisait à Dieu, là où il y avait un autel, il dirait la messe. Il y aurait un autel dans la grotte et il prierait pour la Bretagne.

En attendant, la sécurité du *Treor* demeurait leur grande préoccupation.

- Nous avons trouvé la Couronne, dit Alan; les Loups ont vaincu leurs ennemis mais il nous faut encore veiller sur elle.

- Ce n'est pas difficile puisque l'entrée en est fermée et que nous seuls connaissons le *Treor*.

- En es-tu sûr ? Les Juifs ont pu parler, ou laisser des indications écrites. E fin on va sans doute les rechercher et peut-être trouver leurs traces.

- Que pouvons nous faire ?

- Pas grand chose, mais réfléchis, nous voici fin septembre, dans quelques jours les vacances seront terminées, il nous faudra aller au collège.

- Tu sais bien qu'ils ne prennent plus de pensionnaires, nous pouvons donc rester ici.

- Si seulement nous avions des nouvelles des parents ! Enfin inutile d'y penser.

Les deux garçons restèrent silencieux; ce fut Anne qui reprit la conversation, elle arriva en courant :

- La tante Allard va mieux, elle écrit à Genevieve que dans quelques jours ils pourront la rejoindre.

- Bonne nouvelle ! Genevieve et Philippe sont bien gentils dans leur genre mais je les aimerais mieux ailleurs qu'ici.

Anne regarda Hervé d'ordinaire plus hospitalier :

- Je voudrais savoir en quoi ils te gênent ? et ce qu'Alan et toi avez à compléter depuis quelques jours ?

- Ou est Genevieve ?

- Elle écrit à sa mère, quant à Philippe il fait un petit tour du côté des espaliers, il y a des pêches, des mirabelles dit Anne avec un petit rictus.

- Es-tu capable de garder un secret ? demanda Hervé très grave.

- Naturellement s'il le faut, tu sais que je n'ai jamais rapporté.

- Bon, viens avec nous du côté de l'étang nous serons plus tranquilles.

Anne suivit ses aînés sans mot dire; ils s'assirent sur la margelle de pierre et Hervé à voix basse raconta leurs aventures.

- Si papa rentrait, conclut-il, il saurait que faire.

- Il ne voudrait pas voir la Couronne de no-



S'il plaisait à Dieu, là où il a vu mourir, il dirait la messe...

tre Duchesse dans un musée ou pour vingt sous, chacun pourrait aller la regarder comme une bête curieuse à la foire ! cria Anne indignée.

- Et si d'autres veulent la voler ? comment la défendre ?

- Si on faisait une armée ?

- Une armée ? avec des canons, des tanks et des avions ? très bien Anne mais pas très facile à organiser.

- Ce n'est pas ce que je veux dire, une armée de gens d'ici, qui dans leur coeur aiment la Bre-

tagne, qui seraient contents de défendre sa Couronne ! Jean-Yves le saboteur, François-Louis, vous deux, Pol et moi aussi et François le Mar, elle qui garde ses bêtes sur la route ferait le guet elle serait contente de rendre service, et Isidore le pâtreur de Kermaho, celui qui veut être prêtre, je lui ai prêté une histoire de Bretagne et hier il me disait "c'est une grande chose d'être Breton" nous n'aurions pas d'armes; mais nos coeurs, notre courage !...

(à suivre)

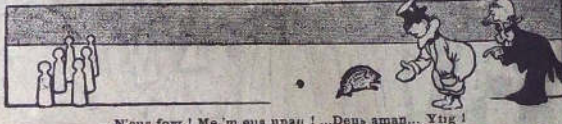
Jan-Pi et Julig, clowns bretons

An Avalouer pe... ar voul veo ! (Le Hérisson ou... la boule animée)

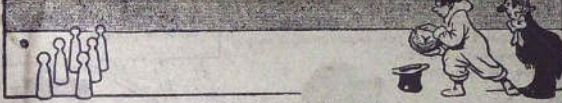
par Benjamin Rabier



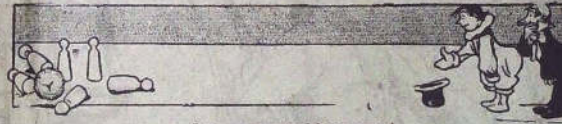
- Dous da c'hoari kilhou, Jan-Pi ! (Viens jeter aux quilles, Jan-Pi !)
- Mat, n'am euz boull ebet ! (Mais je n'ai pas de boule)



- Neuz forr ! Me 'm euz unan ! ...Dous amañ... Ytig ! (Qu'importe ! J'en ai une ! ... Viens ici... Ytig !)



- Ha breman, diwallomp ! (Et maintenant attention !)



- Setu aze eun tool keor, avat ! (Voilà un joli coup !)



- Chom aze, Jan-Pi ! Ar voul a 'z sio d'az kaout epad ma renkin ar c'hilhou ! (Reste là, Jan-Pi ! La boule ira te rejoindre pendant que je rangerai les quilles !)

LE SECRET (suite de la 1^{re} page)

temps. Et l'inspiration vint couronner ses desirs. Décelant alors son âme tout joyeux de voir la journée finie, il entoura ce coursier rustique et, le coffre sous le bras, regarda sa demeure. Non filait. Elle s'étonna de le voir si tôt de retour.

- Ne t'étonne point, femme, lui dit Yves avec quelque dédain, avant de savoir tout ce qui s'est passé : car tu vas t'étonner davantage.

- Il lui montra alors la cassette et ce qu'elle contenait. Peindre la joie de Non, redire les cris qu'elle poussa, les projets qu'elle construisait, serait chose impossible.

- Taisez-vous, femme ! lui dit Yves. Et maintenant, Non, tu vas me jurer de ne révéler à âme qui vive le secret que je viens de te confier !

- Non promis, jura, une fois, deux fois, trois fois.

- Ce soir même, songeait le paysan, tout le pays d'Armor connaîtra la nouvelle. Et à voix haute : « Femme, je vais enterrer ce coffre au milieu de notre grange. »

Yves Calvez décrocha sa pioche. Et, au lieu d'entourer le trésor dans sa grange, il le mit en terre au pied d'un chêne, à cinq cents pas de sa demeure ; mais il n'en prévint pas Non. Puis d'un pas allégre, il se mit en route à travers la lande. Le maître paysan se dirigeait dans les sentiers des collets en fil de cuivre : il allait voir si quelque lièvre mal avisé n'y avait point trouvé le trépas. Sa recherche ne fut pas vaine : il ne tarda pas à découvrir, entre deux génévriers, un beau lièvre

de sept livres au moins, qui s'était pris au piège. Yves le ramassa et le fourra dans sa cotte. Continuant sa route, il parvint au bord de la rivière. Il s'y avait, la veille au soir, plongé ses filets. D'une main expérimentée, il les retira ; quelques brochets, des tanches et des carpes furent le produit de sa pêche. Il les mit dans sa cotte, mais il en retira le lièvre. Et voici ce que fit alors cet homme qui, jusque-là, avait passé pour ingénieux et sage : il mit le lièvre au fond d'un des filets, et rejeta le tout à Jean. Puis, avec un sourire mystérieux allant visiter de nouveau, l'un après l'autre tous ses collets de cuivre, à chacun d'eux, il suspendit, par les ouïes, un poisson, brochet ici, carpe là, tanche plus loin... Après quoi, léger de corps et d'esprit, il rentra chez lui et trouva Non en train de danser.

- Femme, lui dit-il, il ne saurait être question de travailler en ce jour. Si tu le veux, viens te promener avec moi. Cela nous reposera.

Non enfila sa plus belle jupe et suivit son mari. Tout en causant, celui-ci la mena au bord de la rivière.

- Ah ! dit-il, puisque nous sommes ici, profitons-en pour retirer nos filets !

Aussitôt fait, aussitôt dit. Et Non demeura immobile de stupeur lorsqu'elle aperçut un lièvre dans les mailles.

- « T'ôtomes-tu pour si peu ? demanda Yves impassible. Sache donc que le fait est fréquent. Les lièvres d'eau sont les meilleurs du monde. »



Non le crut. Ils se promènerent ensuite dans la forêt.

Puis comme la journée s'avancant, « Il va être temps, dit Yves, de visiter mes collets. C'est à la tombée du soir que le gibier sort et se prend... Allons ! »

Non resta bouche bée devant le premier collet que souleva son mari : un énorme brochet s'y était étranglé.

(La fin au prochain numéro)



« Il m'est impossible, sans aucun doute, de dissimuler ma trouvaille à Non (Non était sa femme). Elle est malheureusement plus bavarde cent fois que la nichée de pie qui gîte sur ce chêne. Tout le village sera donc informé de ce qui m'est arrivé. A cela, il n'y a pas de mal, mais notre seigneur ne manquera pas de le savoir à son tour. Et, en vertu des droits souverains que son état lui donne, il me prendra mon trésor sans même me remercier. C'est à quoi il faut penser !... Maître Yves y pensa pendant pendant long-

GALT, LA CAVALIERE DU TEXAS

GRAND FILM INEDIT

RÉSUMÉ. — Tanguy Derrien, terrétre breton, sa fille Galt et son neveu Primel font la conduite des caravanes au Texas. Ils sont en train de passer un gué quand un bandit, Sam, et sa bande les attaquent.



1. - Tam et quelques cow-boys tentent de traverser la rivière pour venir au secours de Tanguy. Mais une flottille nourrie les arrête.

2. - Tanguy va être encerclé. Il se prépare à vendre chèrement sa vie.

3. - Mais le canon d'un colt émerge d'un amas de rocher. Des coups partent. Plusieurs bandits s'écroulent.

4. - Profondément désarçonné, le Breton s'élançe dans la rivière.

5. - Les bandits veulent le suivre. Galt et ses hommes arrêtent leur élan.

6. - Mais la jeune fille fait part à son père de son anxiété. Le cheval de Primel est là, mais pas trace du jeune homme : il a disparu.

La semaine prochaine :
UNE OMBRE DANS LA NUIT

LE DRAGON DU MENEZ ARE

par Benjamin KAMBER
XIV. — VERS LA DELIVRANCE

RÉSUMÉ. — Youenn s'est promis de délivrer sa sœur Mona, ravie par le dragon du Menez-Are. En route vers les Krégon, il rencontre les amis du monstre qui tentent de lui barrer le passage. Youenn, qui est malin, se débarrasse de ces êtres gênants en usant de ruse.



Mais son plan échoue complètement, car ce fut Youenn qui lâcha prise le premier. Les lance-pierres en bois du lance-pierres précède en ayant par la tension des élastiques, vint frapper le sloop au visage.



Marmour, rendu indifférent, fut pour le restant de ses jours, se conduisit avec un bâton. Le jeune voyageur, tenté en possession de son lance-pierres, écrit un



billet à sa petite sœur : « J'arrive. Du courage! Youenn ». Là-dessus, il prit un caillou qu'il enveloppa avec sa lettre, dont il fit une petite boule. Il piocha la boule dans la pochette.



rendit les élastiques et vint. Le projectile, lancé avec adresse, partit dans la direction de la cavresse. Youenn, pressant le pas, prit la direction du massacre.

A mesure qu'il approchait de la quel-



te, il entendit le son d'une flûte, il vit ouvrir stupéfaction une scène des plus curieuses; Mona, au son de la flûte, fessait danser le monstrueux dragon.

La semaine prochaine :
RETOUR TRIOMPHAL



Au restaurant, à Paris...
- Garçon, c'est révoltant, je n'arrive pas à manger ce bifteck !
- Monsieur ferait bien de consulter un diététiste !

Savez-vous que...

A la demande des lecteurs, nous ouvrons une petite rubrique documentaire scientifique et historique, intitulée "SAVEZ-VOUS QUE...". Cette rubrique inaugurée dans ce numéro paraîtra tous les quinze jours.

■ Le Breton, Constantin (ainsi qu'en fait foi une chartre de l'abbaye Kerity-Paimpol, relative à une dime sur la pêche au Labrador) connaît avant C. Colomb, l'existence du Nouveau-Monde.

■ D'après un microbiologiste, les microbes seraient d'autant plus beaux qu'ils sont les propagateurs des maladies les plus terribles. Il y a des bactéries qui, placées dans des milieux appropriés, produisent toutes les couleurs imaginables.

Comment faire pour recevoir gratuitement



Mais en s'al onnant à O LO LÈ
Un an : 35 francs
22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100
Adm. 7, rue Lafayette
Landerneau

La Valtine
Le Valtine est le plus agréable des médicaments pour les petites tousses.
A. BERNARDINI
100, rue de la République
Paris

POURQUOI ? Oui, pourquoi toussiez-vous ?
Parce que vous ne connaissez pas le **SIROP CELTIQUE**. Sirop lentil et féchoïque, à base de plantes médicinales et expectorantes, au Thuyol et au grandin, qui avec quelques autres herbes et les sels quinquinaux et le ginseng et autres de toutes sortes calmés et reposés.
Contre tousses, bronchites, asthme et tousses de toutes sortes calmés et reposés. Agripour l'efficacité du sirop en question dans le monde aux parties de la France et de l'étranger.
Au centre toutes pharmacies et tous laboratoires de Dr en Pharm Th. Néel à Landerneau (France) de l'Académie de Médecine.
Exigez la marque « Sirop Celtique » pour éviter les nombreuses contrefaçons, spécialement que l'on trouve aux Carrières Marquises.



— Ne t'épouvante pas, c'est un épouvantail !



OULO

agne.

— O lo lé est si bon que j'en ai mangé un morceau !



Ken mat eo : ... eus de
toun tamm
ABONNEM.
1 an : 35
6 mois : 18
3 mois : 10 francs

RÉDACTION-ADMINISTRATION
7, rue Lafayette
Landerneau Finistère
Compte chèques postaux : Mlle Leclerc 28556-Rennes

JOURNAL ILLUSTRÉ DES PETITS BRETONS
PARAISANT TOUS LES DIMANCHES
Directrice : Mme Veta de BELLAING

CORSAIRE DES ILES

L'HISTOIRE VRAIE D'UN MARIN BRETON

RÉSUMÉ. — François Ripaud de Montsudevert, parti comme mousse en 1766, est lieutenant de frégate en 1793. Il se bat à Gondelour, se marie à l'Île de France et repart en 1793, sur un petit navire avec lequel il prend des bateaux Anglais et Hollandais dans l'Atlantide.

1. - Ripaud est second à bord du Corsaire « L'Entreprise », capitaine Legars.

2. - Au quatrième matin de leur navigation, la vigie signale une voile.

3. - C'est un patenard de 40 tonneaux.

4. - Il est capturé sans combat, ayant amené son pavillon dès la 1^{re} sommation.

5. - Ripaud passe à bord du patenard avec 18 hommes.

6. - A ce moment, paraît à l'horizon un vaisseau de 64 canons.

7. - Les deux corsaires se rendent compte qu'aucune lutte n'est possible. Ils se séparent pour démasquer plus facilement l'ennemi.

La semaine prochaine : A L'ABORDAGE.

Texte de Jacques de SEISSÉS

Illustrations de LE RALLIC

POISSONS...



— Pour un poisson d'Avril !... C'est un poisson d'Avril ...



— Dites donc, ce n'est pas une raison, parce que c'est le 1^{er} Avril, pour nous donner un numéro déchiré.

...D'AVRIL !



Le poisson. — Ça mord ?...

Les Loups de Coatmenez

GRAND ROMAN INÉDIT



Fidèles à Anne de Bretagne, comme ses écuyers autrefois...

RÉSUMÉ. - Les enfants de Coatmenez partent de découvrir le Trésor d'Anne de Bretagne qui aurait été caché dans les souterrains de leur manoir. Selon la légende, il serait gardé par les Loups de St Brieuc et de St Hervé.

Des inconnus poursuivent également le même but ; ils connaissent un mot secret relatif au plan du Souterrain : Turoto.

Hervé et Alan en découvrent la signification : Tu ar reter, c'est-à-dire. En possession du plan, ils entreprennent les recherches aux Rochers. Ils réussissent à s'introduire dans la grotte et trouvent dans une salle, à leur grande stupefaction, deux loups de pierre aux gueules sanglantes, gardant un coffre de chêne...

Les deux érudits parviennent également à s'introduire dans le souterrain.

Mais ils disparaissent mystérieusement. Les enfants de Coatmenez trouvent enfin la Couronne de Bretagne et le Collier aux Neuf Hermines. Ils en font part à leur sœur Anne et se proposent de défendre et de protéger le Trésor de Bretagne...

Les deux garçons n'attendaient pas d'aussi sages paroles de leur jeune sœur.

Anne continue :

— Anne de Bretagne avait huit ans quand elle devint Duchesse; pourquoi des enfants de Bretagne ne la détentèrent-ils pas ?

— Elle a polliné raison ! Hervé, mon vieux, voilà ce qu'il faut faire ; nous allons réunir quelques enfants surs — il y en a ; un ou deux hommes de ceux qui restent et nous serons les Loups d'Anne de Bretagne. Nous surveillerons le pays, on s'entre-avertira en cas de danger et alors on fera appel aux hommes à Jean-Yves, à François-Louis et à d'autres. Jean-Yves disait que son frère Thuriau, le séminariste, est démobilité et va venir en convalescence.

— Je voudrais voir la Couronne, dit Anne.

— Nous t'y conduirons ainsi que Pol et les autres. Vous promettez de par Saint Yves de Vérité de vous tenir devant les Loups gardiens du Secret.

— Nous serons les Loups d'Anne de Bretagne — Pour nous reconnaître il nous faudra un cri comme avaient autrefois les Chouans.

— Je sais celui qu'il nous faut, dit Hervé, vous savez le vieux cri d'appel des pères Bretons :

O LO LE

— Parfait ce sera notre cri de ralliement.

— C'est cela, le chant des pères sera aussi celui des Loups !

— Loups ou pères, qu'importe, si tous nous sommes au service d'Anne de Bretagne.

— Une chose encore dit Hervé un peu plus bas, allons trouver M. le Recteur, il faut que je lui

demande des messes... Ces deux hommes dans le puits, je ne suis pas tranquille ! J'ai pris trois pièces d'or, l'une pour montrer aux Loups, les deux autres pour des messes. Ce sera leur part.

Le serment des Loups

Octobre s'était lentement écoulé. Novembre avait apporté des jours plus courts et plus froids. Geneviève et Philippe s'ennuyaient chaque jour un peu plus ; Coatmenez leur paraissait trop sévère et ils regrettaient leur vie passée. Leur mère allait mieux et espérait les rappeler d'un jour à l'autre. Ils attendaient la fin de la guerre et le retour de leur père, en pension, près d'elle, dans le midi. Geneviève préparait ses toilettes « pour la Côte d'Azur » pendant que Philippe profitait de ses derniers jours pour faire des études comparatives sur les diverses espèces de pommes et leurs mérites respectifs.

Sans que la bonne harmonie en soit troublée, les cousins, peu à peu, s'éloignèrent les uns des autres. Les Allard pensaient avec joie à leur départ, les Coatmenez songeaient à leurs Loups. La vie les entraînaient, chacun selon leur appel, les uns vers la vie facile et le mirage des plaisirs, les autres vers les grands rêves héroïques.

Hervé et Alan travaillaient régulièrement avec l'abbé Thuriau Le Floch, revenu au pays pour une longue convalescence. Après lui avoir demandé le silence, ils lui confièrent une partie du secret et promirent qu'un jour ils le conduiraient aux Grottes.

Geneviève reçut enfin l'appel de sa mère lui disant de partir de suite, une occasion inespérée s'offrant de voyager avec une infirmière allant de Saint-Brieuc à Cannes.

Les quatre Coatmenez conduisirent leurs cousins à la gare de Quintin et échangeèrent sur le quai d'affectueux vœux et promesses de se revoir. Geneviève et Philippe n'étaient pas à Grenier que Coatmenez était oublié, ils ne pensaient qu'au plaisir de leur beau voyage et, il faut le dire, à la joie de revoir leur mère.

Dans l'auto qui les reconduisait à Coatmenez, Anne, la larme à l'œil, dit :

— On a passé de bonnes vacances ensemble, cela va me paraître drôle d'être sans Geneviève dans ma chambre. Mais j'ai peur que ce ne soit fini, nous sommes si différents.

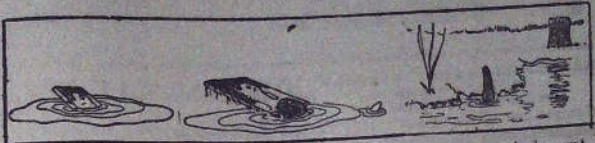
— Ils sont bien gentils, mais que veux-tu ma pauvre Anne, au fond d'eux-mêmes, ils nous trouvent gauches, arriérés, bons pour leur rendre service, ils nous aiment bien mais nous sommes oubliés. Geneviève essaiera une robe, Philippe mangera un fruit confit et il se sera plus question de nous.

UN BON POISSON D'AVRIL par Benjamin Rabier



La loutre, excellente pécheuse, se régalait des plus beaux poissons qui peuplaient la rivière...
Pas une seule de ses plongées ne restait infructueuse...

Or, un jour qu'elle observait la rivière, en quête d'une proie nouvelle, elle aperçut soudain au fond de l'eau une carpe superbe...



Plonger et se précipiter sur ce morceau de roi fut l'affaire d'un clin d'œil. Et bientôt la loutre réapparut à la

surface ramenant triomphalement un poisson de toute beauté...



... mais qui n'était, hélas ! qu'une peinture habilement exécutée par un artiste de talent et qui avait été entraînée

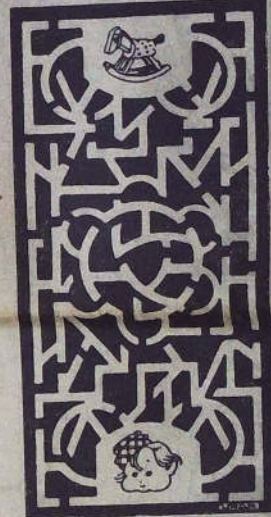
par hasard au fond de la rivière lors d'une récente inondation.

— Sauf, intervint Alan assez soubre, s'ils ont encore besoin de nous, si la guerre tourne mal, si la famine vient, les cousins de Bretagne redeviendront à la mode...
Puis, changeant de sujet :
— Crois-tu notre Trésor menacé ? Les Juifs sont morts.
— Sans doute ! Mais on ne sait jamais ! D'ailleurs ils avaient peut-être des complices inconnus. Et le Trésor et la Couronne ne sont pas les seuls trésors d'Anne de Bretagne. Si l'âme de la Bretagne mourait, le Collier et la Couronne seraient bien inutiles.
— L'âme ne meurt pas, cria Pol qui étudiait son catéchisme.
— Nous les Loups, nous saurons la garder, et nous serons fidèles à la Duchesse Anne comme ses écuyers autrefois...
— L'abbé Le Men est heureux de connaître l'existence du Trésor de Bretagne, et ce soir il sera parmi nous !
— Chic, il sera l'aumônier des Loups !
— Et des louveteaux bretons, réchécra Pol !
— Je voudrais papa et maman revenus ! s'écria Anne, à son tour enthousiasmée.

(La fin au prochain numéro)

UN NOUVEL APPEL ENTENDU :

Paul et Pierre LE LOUARN, de Dinan, ont offert 20 fr. pour 2 abonnements de 3 mois aux Petits Malades des Préventoria de la Clarté et du Vieux Châtel, en Kerlaz (Finistère).
Qu'ils en soient remerciés et souhaitent que leur geste soit imité.



Avec une épingle, trouvez le chemin que Toutouig doit prendre pour atteindre son cheval.

LE SECRET

(Suite et fin)



« J'ai fait bonne chasse, » dit Yves froidement.

La brave femme de craindre de paraître stupide, n'osa pas manifester son étonnement. Et, successivement, elle vit Yves prendre en ses pièges, au milieu des buissons, des tanches, des perches, des carpes.

« Ah ! murmura-t-elle, il me reste beaucoup à apprendre ! »

Au bout d'un instant de silence, Yves, se tournant vers elle :

« Ne sais-tu point, lui demanda-t-il, ce qui s'est passé ce matin ? »

— Non.

— C'est une aventure arrivée à notre Seigneur, figure-toi que, pris d'un subit accès de folie, il est entré par surprise chez le charcutier, et lui a volé un jambon superbe. Mais il a été bien puni, le pauvre comte, car notre charcutier l'a fouetté publiquement avec une longue saucisse.

— Ah fit simplement Non que rien n'étonnait plus.

Deux jours s'étaient écoulés. Personne n'avait parlé à Yves Calvez de sa trouvaille.

« Eh quoi ! se disait-il, Non aurait gardé le silence ! Elle pourrait donc posséder un secret et ne pas le jeter aux échos ! La chose est invraisemblable ! »

In vraisemblable, en effet. Après trois jours de mutisme, Non, à bout de forces, raconta à une de ses amies la découverte de son trésor.

« Mais n'en parlez à personne, surtout ! » dit-elle.

L'autre promit : le lendemain, tout le village le savait. Si bien que lorsque Yves Calvez partit pour les champs, il trouva à sa porte deux hommes d'armes, qui, sans trop de courtoisie, le prièrent de les suivre immédiatement auprès du Comte. Celui-ci attendait le paysan dans la grande salle des auditions publiques. Il le dévisagea, les sourcils froncés.

« Il paraît, dit-il que tu as découvert un trésor et ne m'en as point fait part ? Prétendais-tu le garder ? »

La stupeur la plus profonde se peignit sur le visage d'Yves Calvez.

« Un trésor, messire ?... balbutia-t-il. J'ai trouvé un trésor ?... »

Hélas ! qu'on me le montre, car j'en aurais grand besoin !

— Ne fais pas l'innocent ! dit le souverain sévèrement. Tu as trouvé un trésor. Avoue-le.

— Messire, je ne suis ce que vous voulez dire.

— C'est ta femme elle-même qui l'a appris à tous.

Entendant ces mots, Yves partit d'un sonore éclat de rire.

« Mais, messire, dit-il enfin, messire, ma femme... — et il riait de plus belle — ma fem-

me est folle ! »

Je ne suis pas forcé de le croire. Soldats aller chercher cette femme ! »

Un quart d'heure après, Non tremblante, faisait pitoyablement son entrée dans la grande salle aux murailles armoriées.

« Parle ! dit durement le comte. Ton mari n'a-t-il pas trouvé un coffret plein de pièces d'or ? Si tu mens, je te ferai couper la tête. »

— Hélas, monseigneur répondit Non, il l'a, en effet trouvé.

— Tu recevras deux cents coups de bâton, dit le comte en se tournant vers Yves, cent coups pour m'avoir menti, et cent coups pour avoir gardé ce trésor. Mais continuez, bonne femme, car il faut convaincre cet homme d'impudence. Quel jour a-t-il trouvé ce coffret ? »

— Monseigneur, balbutia Non, après un instant de réflexion, il y a de cela six jours. Et je me rappelle fort bien, car, en cette même journée, nous avons pêché un lièvre dans la rivière.

Le comte considéra avec stupefaction cette qui lui parlait.

— Hélas ! gémissait Yves, ma femme est de plus en plus folle !

Je ne suis pas folle ! s'écria Non avec colère. Diras-tu que je ne t'ai pas vu prendre au collet des poissons étranglés ?... De formidables éclats de rire s'élevèrent alors dans la salle.

— Elle est folle à lier, dit enfin le comte.

— Sauf votre respect, monseigneur, je ne suis pas plus folle que vous, répondit Non ; car cela s'est passé le jour même où, après avoir fort vainement volé à notre charcutier un superbe jambon, vous avez été en place publique, magistralement fouetté à coups de saucisses !



— Holà !... balbutia le comte qui n'en croyait pas ses oreilles, cette femme est bien malade. Je ne m'étonne pas qu'un imagination aussi féconde ait inventé un trésor... Ce paysan avait raison : sa femme est folle. Allons, déguerpissez, vous deux !. Je vous ai assez vus ici !

Les deux paysans sortirent. Comme Non traversait la grande cour, les pages, qui s'étaient fort divertis à Pentendre, lui jetèrent à la face quelques seaux d'eau, remède souverain contre la folie. Et ce fut là sa punition pour n'avoir point su garder le silence.

— Eh bien, femme, lui dit Yves, vous taires-vous désormais ?... Non, furieuse, ne répondit pas. Mais, plus jamais, elle ne raconta à autrui ce qu'elle avait vu ou entendu.

d'après A. BAILLY.

UNE GRANDE & BELLE HISTOIRE : celle de notre Bretagne.



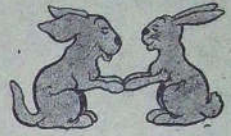
19. LA GUERRE DE SUCCESSION DE BRETAGNE.
1. JEANNE LA FLAMME.

A la mort de Jean III, deux héritiers se disputèrent la Couronne de Bretagne : Jean de Montfort, frère cadet du duc défunt, et Jeanne de Penthièvre, sa nièce, mariée à Charles de Blois, parent du roi de France, Philippe IV. Les Bretons reconnurent Jean comme duc légitime. Victorieux d'abord, il fut fait prisonnier par trahison au siège de Nantes et conduit à Paris, en 1341. La femme de Jean de Montfort, Jeanne de Flandre, qui avait un « courage d'homme et un cœur de lion » ne se laissa pas abattre et reprit hardiment la lutte. Elle s'enferma dans Hennebont avec son fils âgé de deux ans. Le parti de Blois réussit à investir la ville. Jeanne se défendit héroïquement. Elle gagna le camp des assiégés, y mit le feu, rentra dans Hennebont en traversant les lignes ennemies... Charles de Blois dut lever le siège.

— O lo lé est si bon que j'en ai mangé un morceau !



— Ken mat eo O lo lé m'am eus de-bret eun tamm amezan!
Al Al Al !... Pesk ebrel eo.
Poisson d'Avril !...



—Quelle tête, ils ont fait les lecteurs, avec leur numéro déchiré! Ça a pris!...



Le Billet d'Yvon

« JE N'PEUX PLUS SOUFFLER ! »
Devant la Croix-aux-Frênes une large pierre plate franchit le fossé de la route. Mon ami Perig a eu l'idée saugrenue de traverser l'étroit canal, guère plus large qu'une garenne de lapin, qui passe sous cette pierre!...
Il s'est allongé dans le fossé, il a massé sa tête dans le trou, et il s'est si bien démené qu'il a fini par y disparaître complètement. Seulement il est arrivé un moment où mon Perig s'est trouvé tellement bien coincé dans sa garenne qu'il n'a plus été capable de faire un mouvement et que la respiration a commencé à lui manquer !
Alors il s'est mis à hurler: « Je n'peux plus souffler!... » tout en faisant de vains efforts pour se dégager... On a tout de même fini par l'attraper les pieds et à force de tirer, on a réussi à le sortir de sa garenne à moitié étouffé...
Il est d'autres garennes, petit frère, où un Breton digne de la Foi de ses aïeux ne doit pas s'aventurer !
N'accepte jamais, comme certains chrétiens sans courage, de courber la tête et de ramper honteusement dans les voies étouffantes du respect humain où l'âme, serrée comme dans un étou, ne respire plus à son aise.
Garde la tête haute, sois fier d'être chrétien, et ton âme respirera à l'aise dans l'atmosphère vivifiante de la Foi de tes pères.

Ton ami YVON.

Sans Gutenberg...

Trouver l'imprimerie, c'est changer le monde, puisqu'il devenait possible d'imprimer la pensée à un nombre incalculable d'exemplaires et, dès lors, d'avoir à volonté des journaux... Avant Gutenberg, posséder un livre était une chose rare. Une simple



HER...

IL Y A CINQ CENTS ANS... un homme imagina de tailler des caractères en bois... et l'imprimerie était née.



publication telle que O LO LÉ par exemple — à supposer qu'il eut pu venir à l'esprit des hommes du XIII^e ou du XIV^e siècle de faire un illustré pour enfants — aurait coûté son pesant d'or; et il eût été permis aux seuls fils de rois ou de riches seigneurs de s'offrir la coûteuse fantaisie de le recevoir plusieurs fois l'an, car un mois n'eût pas suffi pour terminer chaque numéro avec ses nombreuses illustrations.

Le petit Geinsfleiche

1415. Dans une rue de Mayence, un enfant, accoudé à une borne, la tête appuyée sur la pierre, semble absorbé dans de lointaines et profondes pensées... L'enfant se relève, le front marqué d'une empreinte laissée par une inscription en relief, gravée sur la pierre. Un miroir lui montre à l'endroit ce qui se lit à l'envers sur son front. Il a alors l'intuition de la presse. L'idée, encore imprécise, mûrit dans son jeune cerveau, subitement mis en éveil...

Cet enfant s'appelait Jean Geinsfleiche de Sulzbach, devenu illustre sous le nom de Jean Gutenberg qui naquit à Mayence, vers 1400.

Des pages en bois

Gutenberg inventa l'imprimerie. Avant lui, on taillait des pages entières dans le bois, comme une gravure et l'on appelait ces pages des planches xylographiques.

Laurent Coster, un Hollandais, eut le premier l'idée de graver des planches de bois. La xylographie, que les Chinois pratiquaient depuis longtemps, apparut en Europe aux environs de 1400. Mais c'était long, coûteux et restreint. On devait graver autant de planchettes qu'il y avait de pages, et pour chaque ouvrage différent, il fallait de nouvelles formes. De plus, le nombre d'épreuves qu'on pouvait obtenir était très limité. Bientôt les lettres s'écrasaient sous la pression, le bois éclatait; bref, il restait beaucoup à faire. C'est alors qu'arriva Gutenberg.

Gutenberg invente les caractères mobiles

Tandis que Coster gravait directement les mots sur une planchette, Gutenberg s'avisait de graver séparément chaque lettre de l'alphabet sur un mor-

ceau de bois taillé en forme de carré. Il ne lui restait plus alors qu'à grouper ces lettres pour former des mots et des phrases, et obtenir des pages entières prêtes à être imprimées. La typographie était en voie de réalisation.

Un Breton et d'autres...

Parmi les chercheurs ou divers pionniers qui firent des essais menant à la découverte de l'imprimerie, émules de Coster, on a cité plusieurs noms Brito, de Bruges; Walsgoyel, d'Avignon, Mentelin, de Strasbourg, Costaldi, de Feltrre... et un Breton, Jehan Brito, de Pipriac.

On possède du véritable réalisateur de l'imprimerie, Gutenberg, dont la gloire, aujourd'hui, n'est plus discutée, plusieurs œuvres dont: « La Bible de 42 lignes, la Bible de 36 lignes... »

Son invention parvint jusqu'en Bretagne: le « Catholicon », dictionnaire breton-français-latin, fut imprimé en 1484, chez Yann Calvez, maître-imprimeur à Tréguier. N'oublions pas que notre pays fut au nombre de ceux qui développèrent prodigieusement l'imprimerie au XV^e siècle.

Revers de fortune

C'est à Strasbourg, en 1434, que Gutenberg forma une association pour l'exploitation de procédés secrets, inventés par lui et qui étaient le commencement de la typographie.

De nouvelles recherches amenèrent d'heureux résultats. Gutenberg trouva le moyen de fonder des caractères mobiles métalliques, que Schoeffer, un de ses associés et orèvre, perfectionna. Ses exploiters, après avoir usé de lui, s'en débarrassèrent en 1455. Ce fut sa ruine.

Après une existence aux prises avec des luttes de toutes sortes, des embarras d'argent, des procès, il vécut d'une petite pension d'Adolphe de Nassau et mourut en 1468, criblé de dettes, après avoir doté le monde d'une des plus belles et des plus nobles inventions de l'esprit humain.

Si Gutenberg revenait...

Les années ont succédé aux années, les siècles ont suivi les siècles. L'œuvre de Gutenberg a été continuée et perfectionnée, et si aujourd'hui, le vieil imprimeur de Mayence revenait sur terre, il serait sans doute stupéfait de voir ce que sa découverte est devenue sous l'effort continu des hommes.

Il verrait dans d'immenses imprimeries évoluer les équipes de typographes et de linotypistes. Il verrait aux étalages des libraires, des montceaux de livres.

Mais ce qui l'étonnerait surtout, ce sont ces machines admirables, ces immenses machines rotatives qui ont remplacé la presse à bras dont il était l'inventeur.

Voici la machine en marche: à l'une de ses extrémités, s'engouffre une feuille de papier qui vient d'un énorme rouleau; on entend un cliquetis et quelques secondes après, à l'autre bout de la machine un journal sort imprimé des deux côtés, coupé, plié, prêt à être livré à l'acheteur.

Les batteries de linotypes, dont les opérateurs subtils actionnent les cla-

Le



Billet d'Annaïg

LE ROUGE-GORGE DU GOLGOTHA

Quand Jésus, portant sa croix, s'achemina vers le Calvaire, tous ceux qui avaient vécu de sa parole s'étaient enfuis. Seul, un petit oiseau auquel le jour de la Cène il avait jeté quelques miettes, suivait la Victime et les bourreaux. Seul des amis du Fils de l'Homme, il assista au lamentable-drame du Golgotha.

Quand Jésus sentit approcher sa délivrance, il baissa les yeux vers un buisson, dans lequel l'oiseau agitait ses ailes, et lui dit:

— Tu es béni, toi qui n'as pas abandonné Celui que son Père lui-même abandonne. » Alors, volant sur la tête du Crucifié expirant, le rouge-gorge détacha une épine de sa couronne ensanglantée et l'emporta dans son bec. Et une goutte de sang qui suintait de la sainte relique, descendit le long de la poitrine de l'oiseau et la décora du plus glorieux de tous les stigmates.

Cette jolie légende irlandaise, vous a sans doute été racontée?

En ce dimanche de la Passion, ne serait-il pas doux au cœur meurtri de Jésus, de lui promettre nous aussi, de remonter à l'édifiant rouge-gorge? Nos peines offertes en réparation des péchés seront chaque fois une épine de moins dans le cœur et sur le front du Sauveur. En retour, Jésus nous en fera une couronne pascale, ou le jour de la Résurrection. Il viendra reposer dans notre cœur purifié.

Ton amie ANNAÏG

viens, produisent, en lignes de plomb, des milliers de signes à l'heure.

Et Gutenberg songerait, en considérant le chemin parcouru depuis le temps où, dans son petit atelier de Mayence, il traitait bien lentement, un à un, les feuillets de ses livres, que l'imprimerie n'a pas dit son dernier mot et que l'avenir réserve encore bien des surprises. QUILLIVÈRE.



...ET AUJOURD'HUI,

GALT, LA CAVALIERE DU TEXAS

GRAND FILM INEDIT

RÉSUMÉ — Tanguy Derrien, fermier breton, sa fille Galt et son neveu Primel font la conduite des caravanes au Texas. Au passage d'un gué, attaqués par des bandits, ils réussissent la traversée, mais Primel manque à l'appel.



1. — Sam et sa bande, pris entre deux feux, reculent en tirant sur les hommes de Galt et sur les rochers où est embusqué un tireur invisible.

2. — Ils s'éloignent, laissant quatre morts sur le terrain. Une dizaine d'autres sont plus ou moins blessés.

3. — Alors d'une anfractuosité, sort difficilement un corps. C'est Primel qui s'était glissé là pour sauver son oncle.

4. — Sur un coup de sifflet, son cheval se jette à l'eau et vient rechercher son maître.

5. — La nuit tombe. On forme le campement. Les voitures sont mises en cercle, les animaux parqués au centre. Galt prépare le dîner pendant que Tanguy donne ses ordres aux hommes de garde.

7. — Dans la prairie, une ombre rampe sans bruit.

La semaine prochaine : ALERTE AU CAMP!

6. — Puis chacun s'endort, roulé dans ses couvertures, sa selle comme oreiller. Galt n'oublie pas sa prière à Ste Anne, à qui elle demande de veiller sur elle et ses amis.

LE DRAGON DU MENEZ ARE

par Benjamin RABIER
XV. — DELIVRE.

RÉSUMÉ — Youenn s'est promis de délivrer sa sœur Mona, ravie par le dragon du Menez-Aré. En route vers les Kragou, il rencontre les amis du monstre qui tentent de lui barrer le passage. Youenn, qui est malin, se débarrasse de ces titres gênants en usant de ruse.



Les deux enfants, se trouvant face à face, se jèrent dans les bras l'un de l'autre. Et Monig expliqua à son frère qu'avec les deux cartouches qu'elle avait reçues et qui ont fait explosion



dans les narines du dragon, elle a éteint le feu intérieur de l'animal. Et comme celui-ci perd ses forces en perdant le feu qui les alimente, il est désormais cœteux et inoffensif.



S'apprêtant à quitter la caverne, Youenn et Monig aperçurent avec effroi les cinq compagnons de Marlonk. Mettant à exécution un plan ingénieux, ils remplirent de grosses pierres l'une



des barriques qui servaient de contenant aux victuailles. Vite, dit Youenn voilà un tonneau qui va une fois de plus me servir. Quand le tonneau fut rempli de pierres, les deux enfants le renversèrent



et le poussèrent sur la pente du Kragou. La barrique, entraînée par son poids se mit à dégringoler avec une vitesse vertigineuse. L'arrivée du tonneau fut si rapide que les compagnons de Marlonk ne



purent l'éviter. Marmouz, ne voyant plus clair, fut le premier atteint. Sans même avoir eu le temps de pousser un cri, il était écrasé par la masse roulante.

La semaine prochaine : RETOUR TRIOMPHAL

DIX ORPHELINES

toutes joyeuses!

«... Nous sommes de pauvres Orphelines et ne pouvons pas nous abonner à votre journal O LO LÈ si intéressant! Aussi, nous venons toutes joyeuses vous remercier d'avoir eu la bonté de nous offrir 10 abonnements.

Nous aimons déjà le journal des petits Bretons. Il nous apprendra bien des choses intéressantes de notre chère Bretagne... Le Maréchal Pétain a recommandé d'étudier l'histoire provinciale.

Nous lisons avec plaisir: Les Loups de Coatmeur, le Gorsaire des Iles et Galt! Nous aimons bien Youenn du Menez-Aré.

Nous connaissons les Saints et les savants de chez nous, et de plus nous apprendrons la langue bretonne!

Marie Planteo, Marguerite Mazé, Anna Mouligou, Désirée Quénez, Marie Kerivihan Catherine Boucher, Louise Mouligou, Joséphine Boucher Marie Abiven, Annie Le Bris. (Orphelinat de Brest)

Les avantages d'un abonnement à O LO LÈ

Vous recevez régulièrement votre journal chaque samedi.

Vous économisez 0.10 par exemplaire.

Vous recevez gratuitement une belle prime:

« Les Contes du Korrigan »

Qu'attendez-vous?

Un an : 35 francs. (c.c. 28556 - Rennes Mlle Leclerc) Administration 7, rue Latayette Landerneau.

Imprimerie du Léon, Landerneau.

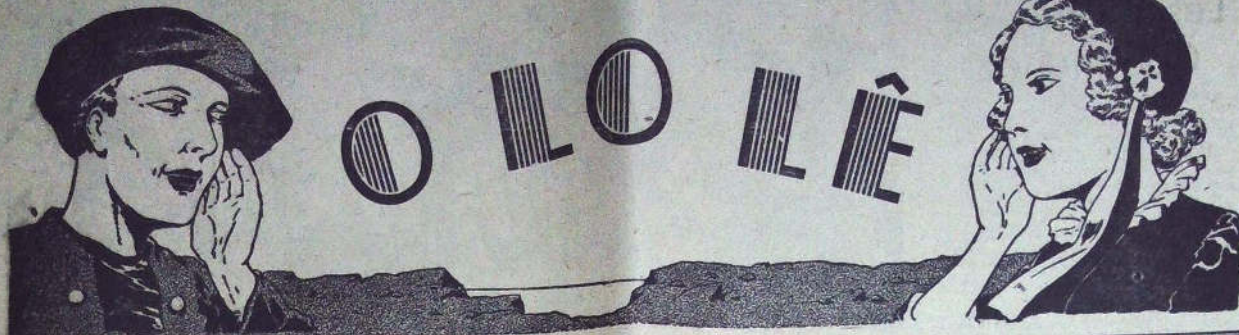
La Gérante: Mme VERA DE BELLENGE.

PRENDRE UN BILLET DE LA LOTERIE NATIONALE

C'EST TENTER SA PART DE CHANCE EN SOULAGEANT LA MALCHANCE



Toutouig, Biag e gaz, hag ar skudell. — Toutouig, Biag son chat, et l'écuëlle.



RÉDACTION-ADMINISTRATION
7, rue Lafayette
Landerneau Finistère
Compte chèques postaux : Mlle Leclerc 28556-Rennes

JOURNAL ILLUSTRE DES PETITS BRETONS
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES
Directrice : Mme Veta de BELLAING

ABONNEMENT:
1 an : 35 francs
6 mois : 18 francs
3 mois : 10 francs

CORSAIRE DES ILES

L'HISTOIRE VRAIE D'UN MARIN BRETON

RÉSUMÉ. - François Ripaud de Mostaudevert, parti comme mousse en 1786, est lieutenant de frégate en 1783, commande en 1797, un petit patenard pris à l'ennemi. Il cherche à échapper à un vaisseau de 84 canons.

1 - A la faveur d'un grain, Ripaud réussit à dépiester la frégate anglaise.

2 - Le mauvais temps tourne en tempête. A tout moment, le frêle bâtiment menace de chavirer... Ripaud prend lui-même la barre.

3 - Après cinq jours d'une navigation exténuante, le soleil apparaît enfin. Mais les hommes sont épuisés. Les vivres manquent depuis 24 heures.

4 - Comme armes, on ne dispose à bord du patenard que de 6 fusils et 30 carouches. Et voici que paraît à l'horizon un bâtiment de la Compagnie Anglaise.

5 - Camarades, dit Ripaud à nos quatre canons de 4 et plus de 40 hommes. Nous allons nous en emparer, parce qu'il le faut.

6 - Le patenard aborde l'Anglais par son avant et, malgré un feu nourri, les marins bondissent à bord du navire ennemi, tels des loups affamés.

7 - Après une demi-heure d'un carnage atroce, la victoire appartient à Ripaud, et les trois couleurs flottent à la corne du bâtiment.

La Semaine prochaine
LE RÊVE DU SULTAN

Texte de Jacques de SEISSÉ

Illustrations de LE RALLIC

LE BUIS DU CIEL Conte des Rameaux

Contre la jetée de saint Guénolé, les bateaux à l'attache se balançaient dans une douce somnolence, les hommes flânaient, les bras ballants, sur le rivage, et les femmes sur le seuil des maisons, caquetaient à cœur joie.

On était à la veille des Rameaux, et à pareil jour nul n'aurait osé prendre la mer ; nul n'aurait voulu manquer d'aller faire bénir le buis à la messe du lendemain.

Il y avait pourtant une exception, une seule, le grand Cariou.

Pas un méchant garçon que le grand Cariou ; au fond même un excellent cœur, mais un cerveau brûlé. Le Gwin ardent lui avait brouillé les idées, et aussi les excitations perides de quelques pillers de cabaret, avocats du Diable en la localité, qui avaient réussi à le mettre à mal avec Dieu et ses commandements.

Les craintes superstitieuses des autres pêcheurs l'indignaient. Il ne perdrait pas son temps à porter à l'église un morceau de buis. C'était bon pour les femmes et les enfants. Lui, il préférait remplir son filet de poissons frais.

Il avait hélé son équipage, six forts lutons qui ne s'embarraient pas plus que lui des poténottes ni des pra-



tiques chrétiennes, et avec eux, son petit Yanna, le moussaillon, qui, l'année précédente, avait fait sa première communion.

La toilette de la barque avait été menée vivement et, à cinq heures, tandis que le soleil commençait à descendre à l'horizon dans les fleurs, le Ca Ira gagnait le large.

Sur la jetée, les hommes le regardaient, en hochant la tête avec humeur, et les femmes effrayées fouillaient les mains, en murmurant : « Maman Doue binniget ! » (Mère de Dieu bénie!) ils vont à leur perte.

Il soufflait une douce brise des terres, et le Ca Ira filait benne allure sur l'étendue bleue, ses voiles brunes cla-

quant gaiement contre les vergues. Il se dirigeait vers les Glénans, où l'on avait signalé les bancs de sprats. Bientôt il avait disparu aux regards.

Il était allé mouiller derrière le mûrier qui termine au sud la côte de Cornouailles, à proximité du lieu de pêche.

La nuit avait achevé d'étendre son noir manteau sur les flots ; les étoiles s'étaient allumées au firmament, et la mer assagie semblait retenir son haleine. Roulés dans leurs cabans, les pêcheurs dormaient. Demain on besognerait ferme.

Aux premières heures de l'aube, chacun était debout. Cariou, les yeux rieurs, de joyeux propos aux lèvres, courait d'un bout à l'autre du bateau, commandant la manœuvre, excitant les activités : « Allons, les gars, encore un peu. La pêche sera fructueuse. Le ciel et la mer sont de la partie. » En un rien de temps, le bateau était paré, et se trouvait sous les Glénans.

Nul de ces hommes ne songeait plus au saint jour du Dimanche ni au buis béni des Rameaux : Seul Yanna éprouvait de la peine au cœur à ne pas se voir auprès de sa mère et de ses petites sœurs à pareille fête, en l'église du village. (suite page 2)

Les Loups de Coatmenez

RÉSUMÉ. - Les enfants de Coatmenez parviennent à découvrir le Trésor d'Anne de Bretagne qui aurait été caché dans les souterrains de leur manoir. Selon la légende, il serait gardé par les Loups de St Hérvé et de St Yves. Des inconnus poursuivent également le même but : ils connaissent un mot secret relatif au plan du Souterrain. Hervé et Alan en découvrent la signification ; Yu n'en veut, c'est lui, la possession du plan, ils entreprennent les recherches aux Rochers. Ils réussissent à libérer l'entrée de la grotte et trouvent dans une salle, à leur grande satisfaction, deux loups de pierre aux gueules sanglantes, gardant un coffre de chêne. Les deux étrangers parviennent également à s'introduire dans le souterrain. Mais ils disparaissent mystérieusement. Les enfants de Coatmenez trouvent enfin la Couronne de Bretagne et le Collier aux Neuf Hémines. Ils en font part à leur sœur Anne et se proposent de défendre et de protéger le Trésor de Bretagne, et dans ce but, ils font le projet de former une association d'enfants. Les Loups d'Anne de Bretagne.

Une grande joie leur était réservée car en rentrant ils trouvaient une lettre de leur père, la première depuis trois mois. Leur tante Yvonne allait mieux, pourtant sa santé ne pouvait se faire au climat de Hollande, ils seraient tous très contents qu'ils auraient leurs passe-ports. Avant la fin du mois, ils seraient sans doute de retour en Bretagne.

— Anne poussant un cri de joie, bondit vers sa chambre où elle s'enferma pour écrire à sa mère. Hervé, plus calme, n'était pas moins joyeux depuis le départ de ses parents, depuis surtout que les tragiques circonstances de la guerre les avaient complètement séparés, il se sentait peser lourdement sur ses épaules toutes sa responsabilité de chef de famille et il avait hâte de déposer sa dignité pour reprendre sa liberté d'enfant.

Il ne savait pas encore que l'on ne revient jamais en arrière et que nul n'échappe à sa destinée. Hervé avait eu en lui une âme de chef ; il laissait volontiers les autres s'y mettre ou avant et n'était plus celui qui parlait le plus au "Gouren" des Loups ; pourtant il était le Loup et seul il entrevoyait parfois les possibilités lointaines des Loups, quand les enfants seraient des hommes... Ce même soir de Noël, il y avait réuni une douzaine de Loups ; trois nouveaux pretaient serment de fidélité.

A la nuit, les Loups en grand mystère approchèrent de Coatmenez, les uns venant tout bonnement par la route et par l'avenue, d'autres se glissant par les champs en rampant de près les fossés, quelques uns sortirent du bois. Hervé les fit entrer par la porte de la tour et monter un par un, dans l'obscurité, à la chambre de la Duchesse Anne d'où ils gagnèrent la grotte.

Rien n'y avait été changé, seulement Jean-Yves avait déblayé un vieux autel de pierre, celui sans doute qui servait au légendaire Ermite, ami de saint Bihy et il y avait placé une statue de saint Yves.

Hervé s'adressa aux Loups : — Loups très fidèles, trois Louvetaux nés dans les bois de Bretagne demandent à devenir

Le BUIS DU CIEL

(suite de la 1^{re} page)

On jeta la roque, et voilà que soudain la mer sembla changer de couleur. Les sprats accouraient frétillelants, tellement serrés les uns contre les autres, en banc tellement compact, que le bleu des flots disparut et se muait en une nappe argenteée qui ondula avec la brise.

C'était un grouillement de vies extraordinaires, à croire que tous les sprats de l'océan s'étaient fixés rendez-vous là.

« Et dire, répétait Carliou gougnard, que ces imbéciles de là-bas, les hommes aussi bien que les femmes, voudraient nous empêcher de sortir. La tête qu'ils feront lorsqu'ils nous verront rentrer bientôt, le Ça ira plein de poissons et que nous irons porter notre pêche chez le mareyeur. Celui-là ne fera pas la petite bouche. Pour lui comme pour nous, prises du dimanche valent bien des prises de semaine. Ça donne du bon argent. »

Ainal raisonnait le grand Carliou. Malheureusement il avait compté sans Celui qui décide de tout ici-bas à sa volonté.

Sans que les pêcheurs s'en fussent aperçus, le temps fraîchissait insensiblement ; bientôt la brise soufflait plus ôpre et plus dur. La tempête se déchaînait :



Philomena l'ennec s'annonce et il ne s'en laisse distraire, elle prête serment...

Loups parmi les Loups pour défendre le Trésor d'Anne de Bretagne. Leurs noms sont Yves Dagorn, Philomena l'ennec et François Le Floc'h. Quelqu'un a-t-il une objection à faire ?

— Nous ne savons rien contre eux, qu'ils entrent !

Alan sortit et revint bientôt avec les autres futurs Loups. Ils entrèrent un par un, d'abord Yves Dagorn, un gros garçon rubé et solide de treize ans. Il avait son certificat et suivait les cours d'Ar Vro Gox tout en travaillant chez son père. D'une voix émue, il prononça le serment, la main tendue face aux Loups de pierre :

— De par saint Yves de Vitré, notre Patron et devant Vous, Loups Fidèles, moi Yves Dagorn je jure de garder le secret et de défendre la Couronne de Bretagne. Que saint Yves m'a-

side ! Il rendit ferme sa main rude d'enfant des habitudes au dur travail et le regard de ses yeux clairs était loyal. Le serment prononcé, il se joignit aux autres Loups.

Philomena l'ennec entra ensuite et prêta serment d'une voix claire encore un peu timide. Puis ce fut le grand François Le Floc'h, un fort garçon roux, qui trait de la prochaine classe et sentait déjà peser sur lui les menaces de la guerre. Puis tous s'approchèrent. Hervé et Alan firent la manœuvre secrète et les Loups de pierre permirent d'approcher du Trésor, pour montrer aux nouveaux la Couronne tant aimée.

Ayant rendu leur liberté aux Loups ils allaient chanter comme de coutume l'hymne nat ou al breton, le Bro Gox ma Zadou, avant de se sépa-

rer quand l'abbé Thioris Le Men, l'aumôlier des Loups, fit signe qu'il voulait parler :

— Loups, je suis heureux que vous m'ayez fait confiance et grâce au serment de la Présidence de vous avoir donné le plan du Trésor de Bretagne ! Qui aurait accepté de vous prêter la Couronne de nos Rois et de nos Ducs ? La Couronne bleue par laur de Salins ? La Couronne, symbole de notre Patrie Celtique ?

Loups, vous savez ce que vaut la parole d'un Breton ? Grâce à vous, la Couronne s'échappa à un grand péris mais d'autres surcoût ?

Dieu et saint Yves, et tous les Saints protecteurs et fondateurs de la Bretagne sont donneront faveur et appui.

Pourtant Loups, cette Couronne teinte sainte qu'elle est, n'est qu'un symbole ; celui de la Bretagne elle-même ! Au-dessus de cette Couronne, il y a l'âme de la Bretagne qu'il faut sauver, qu'il faut défendre, sa Foi robuste, sa Langue mi laïque, ses Traditions ancestrales !

Chaque our, vous devz servir la Bretagne, terre de saints et de héros. Vous êtes les premiers appelés, Loups, mais bien au-delà de votre service, il y a d'autres qui ont servi la Bretagne, dans le cœur desquels une flamme brûle.

Il vous faut reconnaître, il faut que vous soyez Loups, Bleiz Breiz, comme vous êtes Loups au service de la Couronne, car Dieu n'a sans doute pas permis que le Trésor d'Anne de Bretagne soit sauvé en vain par de jeunes Bretons au cœur vaillant, animés de ce bel idéal. Ici les Bleiz Breiz, (Ici en Bretagne) que vous devez faire reconnaître dans les cœurs de tous vos frères et sœurs de Bretagne !

Et l'abbé Le Men, entonna une fois encore le Bro Gox ma Zadou que vous réprirent en chœur.

Puis les Bleiz Breiz se séparèrent profondément émus, recroisés dans l'ombre de leurs sans nombre. Dans le silence de la nuit les paroles de l'hymne nat ou al breton résonnaient dans leur cœur :

O Breiz, ma Bro, me gar ma Bro !
(O Bretagne, mon pays, j'aime mon pays)

FIN



escortés dans l'ombre de héros sans nombre...

Sur la crête échevelée des vagues qui se scullevaient en soubresauts violents et s'entrechoquaient avec fureur, le pauvre Ça ira dansait une sarabande folle et l'équipage avait mille peines à se tenir debout.

Carliou avait perdu ses airs d'assurance ; il ne voulait pas cependant s'avouer vaincu. « Lancez le filet quand même, cria-t-il, rageur, il ne sera pas dit que nous rentrerons au port les mains vides. »

L'ordre fut exécuté. Le filet déroula ses mailles à travers les eaux, à l'endroit où s'agitaient les sprats. Vains efforts : la lutte contre l'ouragan devenait impossible. Le bateau courait à l'épave, ainsi qu'un bouchon de liège, chassé par le souffle furieux, et le filet se tordait, sans pouvoir se déplier ; le poisson lui-même semblait avoir fui.

Dans quelques minutes peut-être, la mer entrouvrirait ses abîmes pour engloutir les malheureux. Le regard morne et abattu, ceux-ci attendaient le dénouement et ne songeaient plus à lutter. Le grand Carliou s'était tu.

« Père, j'ai peur, rentrons vite, j'ai peur », murmura Yannik qui, livide, et les yeux dilatés par l'effroi, s'était accroché à son bras.

Un bruit sec de bois qui casse fut la réponse. Dans une rafale, le mât qui avait tenu bon jusque là venait de se briser. Sous son poids, et sous celui de la voile et des cordages qui l'entraînait avec lui, il avait fait pencher

la barque sur l'un des côtés, et elle avait disparu sous les flots.

Les pêcheurs semblaient perdus car eux aussi ils avaient disparu, et cependant contre tout espoir, on les vit réapparaître soudain. Une lame de fond ramena la barque à la surface, après l'avoir remise d'aplomb, ainsi qu'une coque de noix, et avec elle les huit malheureux naufragés, blêmes d'épuisement, cramponnés à ce qu'ils avaient pu saisir, attendant pleins d'angoisse que une nouvelle rafale les précipitât au fond de l'abîme des eaux, image de l'abîme de l'enfer.

Ce n'était plus le moment de blasphémer Dieu et ses commandements. Mieux valait implorer. En l'âme du grand Carliou la vieille foi bretonne reprit ses droits : Il voulait prier. Hélas ! pas plus que ses compagnons, il ne savait. Les pieuses invocations apprises sur les genoux de sa mère s'étaient effacées de sa mémoire, à force d'écouter les propos licencieux et impies des suppôts du Diable.

— Toi du moins, tu n'as pas oublié, mon petit Yannik, murmura-t-il en s'adressant à son fils ; Va, prie pour nous tous, et j'ai bon espoir que tu nous sauveras. »

Alors, au milieu du fracas de la tempête, on entendit monter au ciel, semblable à la voix de l'abeille zézéillante qui s'élève vers l'azur du firmament, une voix douce et suppliante d'enfant, qui pénétra jusqu'au cœur du Bon Dieu.



« Me ho salud, Mari », leur a-t-elle clamait-elle.

Elle ne trouva pas d'écho, car les autres avaient oublié les saintes paroles, mais on sentait que toutes les âmes étaient à l'unisson de celle de l'innocent.

« Sainte Marie, mère de Dieu, continua la petite voix, priez pour nous, pauvres pêcheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. »

Sainte Anna Maman garet, petit ermi-domp ! Sainte Anna, mère chérie, priez pour nous !

Un semblable appel exprimé avec de tels accents ne fit pas attendre son effet. Là-haut, Sainte Anna, la patronne des Bretons, et sa fille la Vierge Marie, essayèrent une lame qui pesait à leurs yeux, puis se penchant au-dessus des flots, elles étendirent les mains et commencent à la tempête :

En un clin d'œil, tout se calma : La mer reprit son aspect paisible, à peine remuée par la brise caressante, et la barque se remit à voguer.

Elle n'allait pourtant pas vite, et les pêcheurs qui, revenus de leurs émotions, s'impatientaient de ne pas arriver à Saint Guénolé, se demandaient quel obstacle la retenait, lorsqu'ils aperçurent le filet qui battait ses flancs et la secouait avec rudesse, comme s'il avait voulu s'opposer à sa marche.

On le hissa à bord à grand peine, car s'il était intact il était si lourd qu'en l'eût-on chargé de poissons.

Où, en fait de poissons il n'y en avait pas un seul. Pas un sprat entre les mailles. Ce qu'il y avait, et les nudes hommes de mer ne purent contenir leur émoi devant la chose, leurs yeux se chargèrent de pleurs en dépit d'eux-mêmes, ce qu'il contenait, c'étaient huit morceaux de bois, semblables à ceux qu'ils portaient béni à l'église, en ce jour des Ramenez, en chantant Hosanna au Fils de David !

La Vierge Marie et Sainte Anne envoièrent leur réponse à des Bretons revenus, dans le danger, à la foi de leurs pères. Elles offrirent le buis du ciel aux pêcheurs repentants, à la place de celui qu'ils n'avaient pas reçu à l'église.

Depuis lors, ni eux, ni leur chef le grand Carliou, n'ont oublié la faveur dont ils ont été l'objet : ils n'ont pas dit un mot de mal, malgré les avances du Diable, et l'on n'a pas ouï dire non plus qu'un pêcheur de Saint-Guénolé ait pris la mer, la veille des Ramenez.

Françoise CADIC.



20. LA GUERRE DE SUCCESSION DE BRETAGNE.

2. LA BATAILLE D'AURAY.

Au bout de vingt ans de lutte et de souffrance, Dieu donna la victoire aux Bretons le 29 septembre 1364. à la décisive bataille d'Auray où Charles de Blois trouva la mort. Duguesclin qui combattait à ses côtés fut fait prisonnier. Le fils de Jeanne la Flamme fut reconnu duc de Bretagne sous le nom de Jean VI. C'est au cours de cette guerre qu'eut lieu le fameux combat des Trente entre Bretons et Anglais, à mi-chemin de Plérmel et d'Auray, le 26 mars 1351.

ATTENTION !

Après Pâques, O LO LÉ ne se trouvera plus en vente chez les dépositaires de journaux. Notre journal ne sera servi désormais, que par abonnements individuels, collectifs ou envois groupés.

ABONNEZ-VOUS SANS RETARD

CONDITIONS D'ABONNEMENTS

1 an : 35 frs. - 6 mois : 18 frs. - 3 mois 10 frs.

Chaque abonnement d'un an donne droit à une prime.

LES CONTES DU KORRIGAN

C. C. Mlle LECLERC ; 28586 Rennes
Administ. : O LO LÉ 7, Rue Lafayette LANDERNEAU

- Allo ! M. le Directeur, mon fils m'a dit de ne pas aller en classe !

- Quel est l'appareil ?

- C'est mon man !



Le Billet d'Yvon

FLEURISSONS NOS CALVAIRES

Voici la Semaine sainte. L'an dernier, à pareille époque, l'idée nous vint, à mes camarades préjacistes et à moi, de fleurir toutes les croix de la paroisse pour le Vendredi-Saint.

Nous n'avions parlé à personne de nos projets; Monsieur le Recteur lui-même n'en savait rien.

Nous nous étions partagés en autant de groupes qu'il y avait de croix à fleurir; et dans l'après-midi du Jeudi-Saint, tous les calvaires de la paroisse furent garnis par nous de fleurs des champs. Nous avons bien l'intention de recommencer cette année.

Pourquoi tous les petits écoliers bretons n'en feraient-ils pas autant ?

La Bretagne est le pays des Calvaires et les croix de granit ou de chêne ne manquent pas au bord de nos chemins creux, aux carrefours de nos routes et sur nos landes sauvages.

Fleurissons nos Croix, petit frère ! Ces croix de granit ou de chêne, nos Pères les ont plantées pour qu'elles demeurent le symbole de l'inébranlable attachement au Christ de la vieille terre d'Armorique.

Notre geste sera donc à la fois un pieux hommage envers notre Sauveur et un témoignage de fidélité envers nos Aïeux.

Ton ami YVON

les saints de BRETAGNE



Saint Pol, surnommé Aurdien comme son père, appartenait à une ancienne et noble famille bretonne, il naquit en Grande-Bretagne vers l'an 490. Il fut élevé au monastère de Saint Iltud où il eut pour compagnons saint Sanson et saint Gildas. Ordonné prêtre très jeune, en compagnie

de douze de ses compagnons, il voulut vivre plusieurs années dans la solitude. Mais à la prière unanime du peuple, il fut élu évêque et dut quitter son ermitage.

Son désir depuis plusieurs années était de passer en Armorique, mais son souverain, le roi March, s'y opposant, il dut attendre plusieurs années.

Quand il put enfin passer la mer, il débarqua en Armorique sur les côtes du Léon, près de Lanbaol où il s'établit.

Il retrouva bientôt un de ses parents, le comte Withur qui lui accorda sa protection. Un jour comme il était près du prince, on apporta un poisson monstrueux que l'on venait de pêcher et dans les entrailles duquel on trouva une cloche au son argentif. En la voyant, Pol sourit, car il la reconnaissait comme celle que le roi March lui avait refusée avant son départ. Cette cloche qui a nom Hy-glass était conservée dans le trésor de saint Pol de Léon.

Withur, très frappé par ce prodige, dit au Saint qu'une partie du Léon se trouvait dévastée par serpent monstrueux que nul n'avait réussi à tuer. Pol partit aussitôt avec sa seule étoile, il arriva au trou du dragon, lui passa l'étoile au cou et le conduisit à la mer où il le fit se jeter.

Après avoir passé de longues années dans son diocèse, il se retira à l'île de Batz, où il mourut en grande sainteté vers l'an 560 à près de cent ans.

Sa fête est célébrée le 12 Mars.

Puisse saint Pol protéger la Bretagne et les Bretons contre tous leurs ennemis comme il les protégea autrefois contre le Dragon.

G. le Dunays

Le Billet d'Annaïg

RAMEAUX BÉNIS

La Fête des Rameaux fut un jour de joie et de gloire pour Jésus, avant les tourments de sa Passion. As-tu quelquefois pensé pourquoi tous les ans nous allons à l'église, une « palme » à la main ?

C'est en souvenir de toute cette foule qui, à Jérusalem il y a 20 siècles, accueillit Jésus avec des rameaux d'olivier et de palmier.

Les enfants eux-mêmes lui tendaient dans leurs menottes des fleurs et des feuillages...

C'est pourquoi chez nous, en Bretagne, on a choisi le jour des Rameaux, appelé en breton Sul ar Blaunioù (le dimanche des Fleurs) pour être la Fête des petits enfants.

Nous nous contentons d'un bouquet de buis ou de laurier, mais le symbole est le même, c'est le symbole de la Victoire de notre Dieu sur Satan et sur le péché originel; par le sacrifice de sa Vie il nous a rachetés et a donné tant de grâces à nos âmes de jeunes baptisés.

En rentrant de l'office des Rameaux, nos mamans mettront dans toutes les pièces un rameau béni près du Crucifix qui orne le mur et récite dans nos foyers. Il sera une protection contre les attaques du démon dans nos âmes et au milieu des dangers du monde.

Enfin ces Rameaux seront brûlés, avec le respect dû aux choses bénites, et le mercredi des Cendres, sur notre front, nous rappelleront que nous sommes poussière.

Voilà des choses bien graves, petite sœur, pour notre jeunesse, mais n'est-ce pas le moment le plus grave de l'année chrétienne ? Nous devons unir nos cœurs à la Gloire du Christ, au jour des Rameaux, mais aussi à Ses souffrances qui approchent et nous vaudront le Ciel...

Ton amie ANNAÏG

Vieilles Croix de pierre

Témoins millénaires de la foi et de la vaillance bretonnes

Dès le 6^e siècle, on commença en Bretagne, à élever des croix et des églises en bois : de ce fait, il n'en reste plus de traces aujourd'hui.

Cependant, à mi-route de Plouguerneau à Lesauven, il y a une croix connue sous le nom de Kroaz Prens (la Croix de bois) en pierre pourtant. Mais ceci indique bien qu'il existait primitivement à cet endroit une croix de bois.

C'est à Mortain, au bas du chemin des Fontaines, que se trouvait la plus ancienne croix de bois de Bretagne. Elle fut élevée, dit-on, par un disciple de Joseph d'Arimatee, Brennaus, qui vint prêcher l'Evangile en Armorique.

Il y a 140 ans, cette croix existait encore. Malheureusement, la Révolution française de 1789 qui s'étendit hélas, à

la Bretagne, et s'attaquait à tout ce qui touchait à Dieu, la fit disparaître.

Grâce à Dieu, on rencontre de nos jours aux carrefours de nos chemins et sur nos landes, des croix très courtes, taillées dans le granit, sans aucun art, et qui tendent leurs bras sur notre terre bretonne depuis plus de mille ans.

Dans le pays Vannetais, à Questembert on remarque sur ces croix des signes guerriers : glaives, poignards, etc., grossièrement sculptés.

Elles rappellent qu'en ces lieux furent vaincus les Normands ou Vikings, par les troupes du chef breton Alain le Grand en 888.

On trouve ces mêmes croix, évoquant d'autres victoires bretonnes sur les Vikings, dans le pays de Tréguier sur les landes de Plourivo et de Lanéhavo. Elles

datent de 836, lorsque Alain Barbe-Torte, vint à son tour chasser les Normands de Bretagne, comme l'ont appris dernièrement les lecteurs d'O le Lé.

Dans le Léon, à Lok-Maria Plouziané, près de Brest, il existe toujours une croix appelée Kroaz an Norman (la Croix du Normand). Sur la côte de Plouguerneau et dans les environs de Gouven, nous rencontrons des croix semblables à celles de Questembert et de Plourivo.

Ainsi donc, nos ancêtres étaient des croix, la où Dieu leur donnait la Victoire. Enfant breton, s'il t'arrive de rencontrer une de ces croix millénaires, enracinées comme la bruyère dans notre sol, souviens-toi de la vaillance et de la folle ardeur de tes Pères qui lottaient courageusement pour leur Pays...

AB-ALAN

1, 2, 4, 5, 6. - Croix de Questembert (Pays de Vannes). 3. - Croix de Plourivo (Tréguier). 7. - Kroaz Poull-ar-Guilly, Trémasoutzan (Léon).



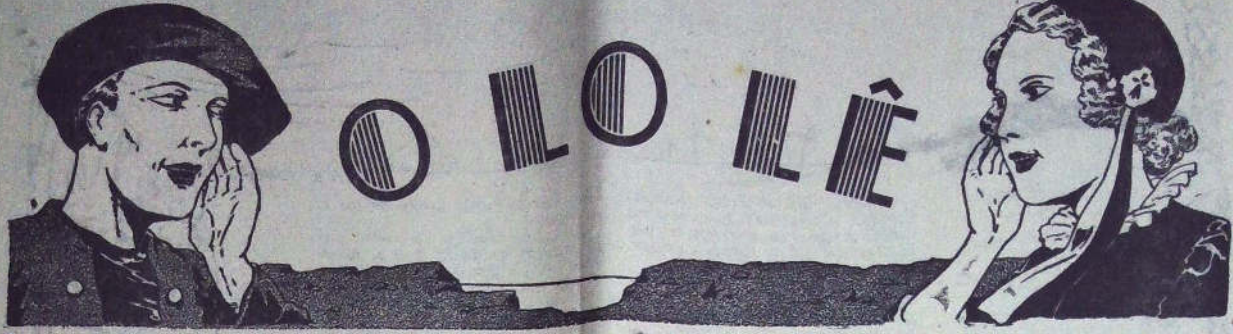
8. - Kroaz ar Voure'h Nevez, Guipavaa (Léon). 9. - Kroaz ar Chere, Plouider (Léon). 10. - Kroaz an Treiz, Pléguistel-Daculas. 11. - Kroaz Lanorven, Plabennec (Léon).



Pour votre propagande !

DEMANDEZ-NOUS DES NUMEROS GRATUITS





RÉDACTION-ADMINISTRATION
7, rue Lafayette
Landerneau Finistère
Compte chèques postaux : Mlle Leclerc 28556-Rennes

JOURNAL ILLUSTRE DES PETITS BRETONS

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES
Directrice : Mme Voiz de BELLAING

ABONNEMENT:
1 an : 35 francs
6 mois : 18 francs
3 mois : 10 francs

CORSAIRE DES ILES

L'HISTOIRE VRAIE D'UN MARIN BRETON

RÉSUMÉ. - François Ripaud de Montauvert, parti comme mousse en 1766, est lieutenant de frégate en 1783, commande en 1797, un petit patrouilleur pris à l'ennemi. Il échappe à un vaisseau de 64 canons et avec 18 hommes armés au tout de 6 fusils, prend à l'abordage un bâtiment monté par 40 hommes et armés de 4 canons.



1. - La prise est bonne. Le navire est excellent marcheur et bien pourvu de vivres. Ripaud et ses hommes célèbrent leur victoire.

2. - Le corsaire met le cap sur Cochin où il espère rencontrer de gros navires qu'il peut se permettre d'attaquer avec sa nouvelle prise.

3. - Dans l'après-midi on signale une corvette anglaise de 14 canons, montée par 110 hommes, qui vient vers lui toutes voiles dehors.

6. - Cette nuit-là, Tippoo-Salob, Sultan de Mysore, le plus mortel ennemi des Anglais, eut un songe... Il vit débarquer un Breton de haut rang, qui lui déclara être venu avec 10.000 hommes pour l'aider à poursuivre « la guerre sacrée ».

4. - C'est immédiatement la branie-bas de combat

5. - Aussitôt que les deux navires sont à portée l'un de l'autre, un duel d'artillerie commence.

La semaine prochaine : FURIEUX COMBATS

Texte de Jacques de SEISSÉS

Illustrations de Le RALLIC

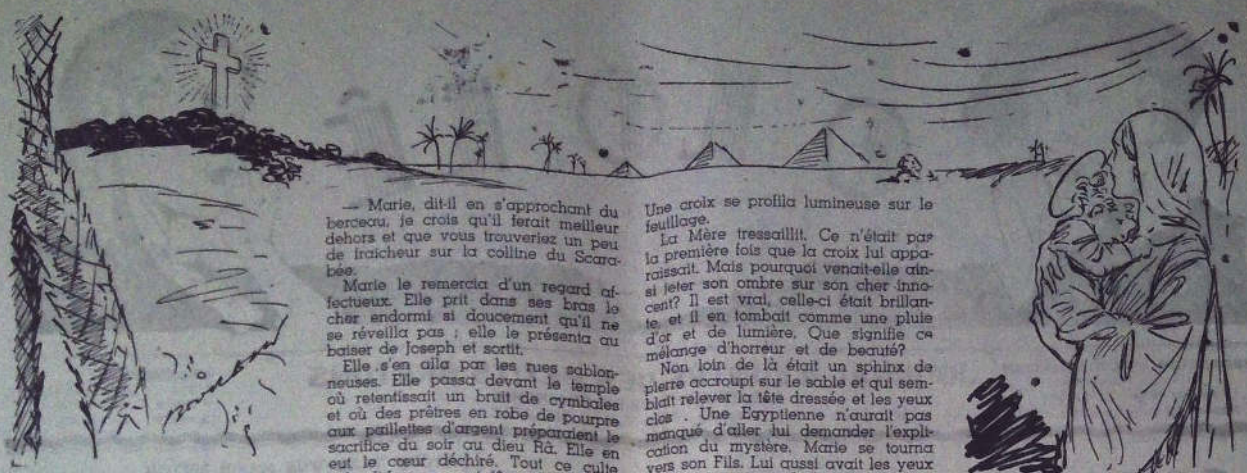
L'ŒUF DE PAQUES



Pendant les fêtes de Pâques de cette lugubre année 1793, où tous les jours de fête étaient des jours de deuil, une femme d'un certain âge déjà, vêtue de noir des pieds à la tête, les joues creusées, les yeux rougis par les larmes, se présentait à la porte de la prison de Brest et demandait à parler à M. l'abbé Roudaut.

L'homme à qui elle s'adressa la toisa des pieds à la tête. La pauvre femme était toute tremblante. De grosses larmes coulaient sur ses joues.
- Parler au suspect ? répondit brus-

quement le gardien, mais tu ne sais donc pas, citoyenne, qu'il est défendu de communiquer avec les traitres à la Patrie !
- Oh ! je vous en supplie... que je puisse le voir seulement, murmura l'inconnue.
Le citoyen la considéra de nouveau d'un air méfiant.
- Qui es-tu ?
- Je suis une malheureuse femme à qui Monsieur le Curé a rendu de très grands services.
- Comment te nommes-tu ?
- Anna Kerneis ! (Suite page 2)



L'OMBRE...

Il faisait très chaud, ce jour-là, dans la maisonnette que la sainte Famille occupait à Hélopolis.

Joseph cependant sciait avec ardeur ses planches, et parfois de grosses gouttes tombaient de son front sur la sciure de bois. Il fallait bien travailler pour nourrir la Mère et l'Enfant.

La Mère et l'Enfant ! Joseph les regardait de temps en temps à la dérobée avec une tendresse respectueuse et il écoutait ravi la chanson, une lente mélodie d'Israël, dont Marie berçait le petit Jésus. Cette vue et cette voix, c'était la grande récompense du bon charpentier.

— Marie, dit-il en s'approchant du berceau, je crois qu'il ferait meilleur dehors et que vous trouveriez un peu de fraîcheur sur la colline du Scarabée.

Marie le remercia d'un regard affectueux. Elle prit dans ses bras le cher endormi si doucement qu'il ne se réveilla pas ; elle le présenta au baiser de Joseph et s'écarta.

Elle s'en alla par les rues sablonneuses. Elle passa devant le temple où retentissait un bruit de cymbales et où des prêtres en robe de pourpre aux pochettes d'argent préparaient le sacrifice du soir au dieu Ra. Elle en eut le cœur déchiré. Tout ce culte splendide pour un infâme démon !

Un grand épervier aux longues ailes raides, éployées autour du disque solaire, était sculpté au-dessus de la porte principale. Marie frissonna comme la colombe sous le regard de l'oiseau de proie, et elle serra son fils contre son cœur.

Au sortir de la ville, elle se dirigea vers la colline que couronnait un bois d'acacias consacré à Isis. La brise qui avait passé sur les grappes de fleurs blanches arrivait douce et parfumée et caressait de ses fraîches bouffées les boucles d'or du petit Jésus. Au loin, par delà les champs et les sables, on voyait scintiller le Nil et glisser sur sa nappe bleue de jolies barques aux voiles blanches triangulaires.

Et voici tout à coup qu'une grande clarté jaillit au-dessus du bois sacré.

Une croix se profila lumineuse sur le feuillage.

La Mère tressaillit. Ce n'était pas la première fois que la croix lui apparaissait. Mais pourquoi venait-elle ainsi jeter son ombre sur son cher innocent ? Il est vrai, celle-ci était brillante et il en tombait comme une pluie d'or et de lumière. Que signifiait ce mélange d'horreur et de beauté ?

Non loin de là était un sphinx de pierre accroupi sur le sable et qui semblait relever la tête dressée et les yeux clos. Une Egyptienne n'aurait pas manqué d'aller lui demander l'explication du mystère. Marie se tourna vers son Fils. Lui aussi avait les yeux clos ; lui aussi ou plutôt lui seul avait la clef de l'énigme : mais le secret divin dormait sous sa paupière fermée, sous ce front de nacre rose, doucement doré par le soleil, dans ce cœur si tranquille que soulevait une lente respiration.

— Gardez votre secret, mon Enfant adoré, dit Marie. Quel que soit l'avenir pour vous et pour moi, je l'accepte.

Et soudain les rayons s'éloignèrent ; le bois de la croix apparut sombre comme de l'ébène ; puis il se fendit aux quatre extrémités et au centre, et il en sortit cinq perles de sang. Le vent qui soufflait plus fort cria : « Qu'il soit crucifié ! »

Marie voulait fuir et déjà, elle redescendait la colline, lorsque le petit Jésus s'éveilla. Par dessus l'épaule de sa Mère il regarda vers le bois d'acacias, et, apercevant la croix, il lui ten-



...DE LA CROIX

dit les bras, et un sourire extatique éclaira ses yeux. Il montrait par ses gestes qu'il voulait revenir en arrière :

— Si vous le voulez, mon Enfant ! lui dit Marie.

Et elle remonta vers la vision.

Mais, à mesure qu'elle s'en approchait, la croix redevenait lumineuse comme les gouttes de sang étincelaient comme des rubis frappés par le soleil ; les rayons recommençaient à tomber en pluie d'or. Le sphinx se mit à trembler. Un vol d'éperviers s'échappa du bois et s'enfuit à tire-d'aile. Et le vent murmura à travers le feuillage : « Il faut que le Christ souffre et qu'il entre ainsi dans sa gloire. »

Yan d'Or.

L'ŒUF DE PAQUES

(suite de la 1^{re} page)

— Connais pas.

— N'est-ce pas que vous me permettez de voir Monsieur Roudaut ?

Compte pas là-dessus et si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne pas prononcer ce nom-là si haut. Ça porte malheur et on pourrait bien l'arrêter.

— M'arrêter ? Qu'ai-je fait ?

— Allons, en voilà assez, détail, et plus vite que ça. Tu es du bonheur d'être tombée sur moi.

La femme fit lentement quelques pas en arrière en essuyant ses larmes, puis elle revint vers le gardien.

— Ne pourriez-vous pas, au moins, remettre à Monsieur le Curé ceci de ma part ? Ça me rendrait un bien grand service, et ce n'est pas compromettant. Au nom de vos enfants, si vous en avez, faites cela et je prierai Dieu pour vous.

— Je te dispense des prières, mais voyons l'objet.

La femme sortit de sa poche un œuf rouge.

— Qu'est-ce que c'est ça ? dit le gardien.

— Un œuf de Pâques.

— Un œuf de Pâques ? Ah ! c'est vrai ! c'est la fête des chouans. On ne s'en aperçoit guère, n'est-ce pas, citoyenne ?

Et il ricana. La mère Anna ne répondit pas.

— Vous me promettez de faire ma commission ? murmura-t-elle.

— Ça, c'est facile, je veux bien le faire pour toi, parce que tu as l'air malheureuse.

— Que vous êtes bon ! Dieu vous récompensera.

— Oh ! c'est pas la peine ! Il n'a pas besoin de se donner ce mal-là.

Il prit le cadeau de la pauvre femme, et celui-ci venait de se retirer quand la porte s'ouvrit brusquement.



Un homme en uniforme entra dans la pièce.

— Qu'est-ce qu'il y a de nouveau ? cria-t-il.

— Rien mon lieutenant, on est venu porter ceci pour le nommé Roudaut.

— C'est bon donne-le-moi.

Le chef des bleus prit l'œuf et le mit dans sa poche.

Le soir de ce même jour, il y avait un grand dîner dans une maison de la ville — dîner auquel assistaient les gradés de l'armée révolutionnaire. La table était brillamment servie. Des couverts d'argent étincelaient sur la nappe d'une blancheur de neige. Il était près de dix heures et le repas touchait à sa fin. Parmi les convives se trouvait le citoyen galonné que nous avons vu le matin dans le parloir de la prison. Les conversations étaient animées. On avait parlé guerre et religion, — de la guerre pour exalter les vertus de la jeune république — de la religion pour s'en moquer, et exciter la haine entre Bleus et Chouans.

Le lieutenant se leva.

— Il faut que je vous raconte, dit-il, une histoire bien amusante. Vous savez que nous sommes dans les fêtes de Pâques, et ce matin j'ai saisi au gré, vous ne devineriez jamais quoi

reconnaissance que je ressens pour vos bontés. Sans vous, sans les secours que vous m'avez envoyés, mes deux enfants, malades depuis si longtemps, seraient morts aujourd'hui, les privations les auraient achevés. Ils vont bien maintenant et ils demandent votre bénédiction. Tous les jours à deux heures, je les conduis sous les murs de la prison. Etendez les bras vers eux et vous leur rendrez une seconde fois la vie, ainsi qu'à leur malheureuse mère.

— La conspiration n'est pas dangereuse.

Cette lecture fut interrompue par de bruyants éclats de rire.

— Ah ! c'est trop drôle.

— A moins que la bénédiction ne fasse tomber les murs de la prison.

— Dame ! le bruit des trompettes a bien fait couler Jéricho...

— La lettre n'est pas signée ? demanda quelqu'un. Ce serait dommage. Le nom de cette citoyenne mérite d'être conservé.

Le lecteur prit de nouveau le billet.

— Si ! si, dit-il, c'est signé... Attendez ! le nom est difficile à lire... Anna Anna Kernéis...

Tous les yeux se tournèrent vers le lieutenant qui avait apporté l'œuf. Il était devenu terriblement pâle.

— Anna Kernéis, balbutia-t-il, c'est ma mère, ma mère, que j'ai laissée sans pain. Oh, je suis un misérable !

Il se leva et quitta précipitamment la salle, que chacun déserta vivement impressionné.

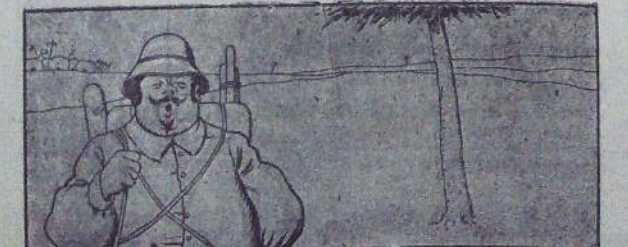
Qu'est devenu le lieutenant Kernéis ? Peut-être a-t-il péri obscurément au coin d'une rue et son corps a-t-il été confondu avec d'autres cadavres.

On raconte seulement qu'à un moment où l'abbé Roudaut allait au suplice, un homme vêtu d'un uniforme en lambeaux, le visage ensanglanté, se précipita devant la charrette du condamné et, tombant à genoux, lui cria :

— Monsieur le Curé, je vais mourir, donnez-moi votre bénédiction comme vous l'avez donnée à mes frères !

Jean du Relec.

UN FARCEUR



— J'imite si bien le chant du coq, que l'autre nuit... Je n'eus qu'à lancer quelques « cocoricos » sonores pour que le soleil se levât !...

UNE GRANDE & BELLE HISTOIRE :

celle de notre Bretagne.

E BRO GOZ HON TADOU
(AU VIEUX PAYS DE NOS PÈRES)



21 JEAN IV LE CONQUÉREUR

Le roi de France, Charles V, dépité de l'échec de Charles de Blois, dressa certains seigneurs bretons contre Jean IV, et envoya une armée sous le commandement de Duguésclin. Le Duc de Bretagne dut s'enfuir en Angleterre. Charles V crut le moment favorable pour s'annexer la Bretagne ; mais les Bretons comprenant la nécessité d'un chef pour défendre le pays rappelèrent leur duc. (1)

Jean IV débarqua à Dinard le 3 août 1379. Ce fut une des scènes les plus grandioses de notre histoire bretonne. Sur les coteaux dominant la rade fourmillait toute une foule en habits de fête, acclamant le prince par le vieux cri national : Malo ! Malo, au jeune duc ! (2)

Le règne de Jean IV fut paisible et glorieux. Il accrut la puissance militaire du Duché, favorisa l'industrie et le commerce et créa une flotte spéciale pour protéger les navires marchands contre les pirates. Jean IV le Conquérant mourut à Nantes en 1399, après avoir réparé les ruines de la guerre de succession de Bretagne.

(1). D'après l'Abbé Poisson, (Histoire de Bretagne scolaire)
(2). D'après la Borderie.



Au Pays de Galles et en Irlande, les croix celtiques sont très nombreuses. Celle que nous montre notre photo est ancienne. Admirez le travail patient de l'artiste qui a sculpté dans la pierre ces merveilleux motifs celtiques si décoratifs.



Le
Billet
d'Yvon

RESURRECTION

Le troisième jour après la mort de Jésus est arrivé ! Les Juifs ont peur de ce jour et ils ont fait bonne garde auprès du tombeau ! Mais Jésus est le Vainqueur, et c'est Pâques ! Alleluia !

PAQUES ! Ere nouvelle, départ nouveau, plein de courage, vers un autre trimestre de l'année. Après les mortifications du Carême, c'est la joie partout, petit frère ! C'est le printemps dans nos cœurs, comme dans la nature où les fleurs, les bois, les prés semblent renaitre ! En allant en classe tous les jours nous voyons les bourgeons se gonfler, puis des petites feuilles, des fleurs paraissent ! Que le campagne bretonne est donc belle ! et que de courage elle nous redonne, ne penses-tu pas ?

Et je me dis, en m'exaltant devant la nature qui renait : c'est sans doute parce que nos ancêtres comprenaient mieux que nous les leçons de Pâques et du Printemps qu'ils avaient tant de Force !

Demandons leur foi solide, leur respect de la religion, les coutumes de chez nous, de la langue séculaire qui ne doit pas mourir ! Revenons de tout notre cœur ardent vers ce beau passé ! Aimons notre sol natal, et remercions Dieu en ce mois de Résurrection de l'avoir fait si beau, pour sa plus grande gloire !

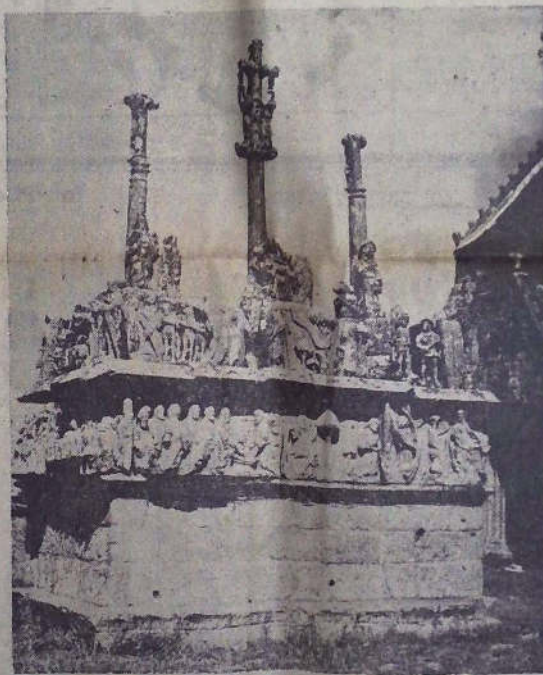
Ton Ami, YVON

L'OPINION D'UNE MÈRE DE FAMILLE...

O le fé, dans son genre, est une réussite sans précédent, et je tiens à vous dire que, de mon point de vue de Bretonne, Catholique et mère de famille, je le trouve parfait ! M. Q., Quimper.



Calvaire de Plougastel-Daoulas



Le calvaire de Tronoen.

nos calvaires

le drame immortel du Golgotha,
taillé dans le granit breton...

La Bretagne n'est pas seulement le pays des clochers à jour. C'est aussi le pays des Calvaires. Avec les ossuaires et les arcs de triomphe, les grands Calvaires caractérisent la Renaissance en Bretagne. Ces monuments sont particuliers à notre pays et n'ont pas d'équivalents ailleurs. Les artistes qui les sculptèrent ont produit de purs chefs-d'œuvre, tant par la richesse que par l'originalité de l'exécution.

Dans le granit le sculpteur breton exalte sa foi, ses croyances les plus profondes, en y faisant revivre le drame immortel du Golgotha.

Admirez l'un de ces calvaires : à quelques mètres du sol, se déroule la vie du Roi des Rois, de son humble naissance à sa glorieuse Résurrection.

Les calvaires de premier ordre par leur ancienneté sont Tronoen, en St Jean-Troismon (fin du XV^e siècle) ; Plougastel - Daoulas, 1502 ; Saint-Thégonnec, 1610 ; Pleyben, 1650.

Le calvaire de Tronoen, écrit par le regretté artiste breton Jori Robin, semble pauvre à beaucoup avec ses joints mal faits, son granit usé dont les morceaux se disloquent, ses croix

qui n'ont plus d'équilibre. Mais combien de tempêtes, de cyclones, de raz de marée n'a-t-il pas affronté depuis plus de cinq siècles qu'il est là, à deux pas de la mer ?

Il est l'image la plus fidèle du caractère et de la foi de ce peuple de marins qui l'éleva. De tous nos calvaires, il est le plus breton.

Aimons donc nos vieux calvaires, et que notre admiration pour eux propage autour de nous le culte du passé.

— Le rêve, disait un jour Jori Robin, ce serait d'aller sac au dos, d'un bourg à l'autre où il y aurait de vieux calvaires malades, et là, de taper dans le tas, de les restaurer nous-mêmes... Quelle belle œuvre à accomplir !

Ce bon artisan de la cause de l'art breton, ne put réaliser ce beau rêve ! A 24 ans, il mourut, laissant comme dernière œuvre un chemin de Croix.

Souhaitons qu'un jour, quelques-uns se lèvent parmi vous, petits Bretons, animés du désir eux aussi de tailler notre granit, pour accomplir la belle œuvre de Robin, et reprendre surtout la Tradition de nos vieux imagiers de calvaires.

Gwimilia



Le
Billet
d'Annaïg

CLOCHES DE PAQUES

Le Jeudi-Saint, au moment du gloria, un carillon a rempli notre paroisse... Nos cloches nous quittent ; nous n'entendrons plus leur son familier ; cloches des têtes de l'Eglise, cloches des baptêmes, des Premières Communions ; des départs de ceux que nous aimons ! Cloches, nos amies dans la joie et dans la peine...

Ne sens-tu pas, petite sœur, combien ce serait triste si nos cloches ne revenaient plus ?

Mais si elles se taisent pendant le temps de l'ensevelissement du Sauveur, n'est-ce pas un peu le symbole du silence dans lequel nos cœurs doivent se préparer à Sa glorieuse Résurrection ...

Alleluia ! alleluia, alleluia ! les cloches sont revenues, carillonnant la joie de Jésus vainqueur de la Mort... Marie-Madeleine, la Sainte-Vierge, les Apôtres l'ont revu :

« La Paix soit avec vous », leur a-t-il dit. Et nos cloches le disent aussi ! Elles chantent la joie de Jésus, la joie des pêcheurs convertis et qui font leurs Pâques à côté des petits enfants ! Elles chantent la confiance pour demain, parce que nous avons la foi dans la parole du Christ : « La Paix soit avec vous ! »

Il bénit nos efforts, nos résolutions de Pâques, nos promesses d'écoïlerai ! Que de joie il y a, petite sœur, dans la voix des cloches de chez nous, cloches de nos cathédrales, cloches de chapelles perdues dans la campagne bretonne, cloches que nous aimons et qui partagent à travers les siècles, nos joies et nos peines de fillettes et de jeunes filles...

Ton amie, ANNAIG



Calvaire de Pleyben

GALT, LA CAVALIERE DU TEXAS

GRAND FILM INEDIT

RÉSUMÉ. — Tanguy Darrien, fermier breton, sa fille Galt et son neveu Primel font la conduite des caravanes au Texas. Une nuit, Galt est réveillée par son cheval qui la secoue rudement. Elle fait ses valises et voit une silhouette ballonnée et ligotée. Elle-même est brutalement jetée à terre.



1. — Le temps de se relever. Galt voit une ombre qui fuit. Elle pousse un cri d'alarme et tire au jugé.

2. — Les cow-boys bondissent, Primel en tête. La chasse à l'homme s'organise.

3. — Primel serre de près le fugitif. Un coup de feu éclate. Le jeune garçon s'écroute...

6. — Au matin, les deux cousins partent faire une ronde. Un cavalier fuit au loin : ils le prennent en chasse.

5. — L'homme a disparu. Les recherches sont remises au jour. La sentinelle déclare avoir été étonné d'un coup de mitraille. Mais grâce à la prompte arrivée de Galt, le voleur n'a pas eu le temps de dérober de l'or.

4. — ...et se relève. — Tu es blessé ? — Non : j'ai vu son geste et me suis jeté à terre pour éviter la balle.

La semaine prochaine : PRISONNIÈRE

LE CONCOURS D'O LO LÈ



(Dessin de F. Jobbé-Duval)
Les dessinateurs d'O LO LÈ : M. Le Ballie (à gauche) et M. Jobbé-Duval (à droite), examinent les envois. Voyez s'il y en a !
Bientôt donc, vous connaîtrez les résultats.

L'ENIGME D'YVON



— Anzai, avec ces chiffres, forme un nom breton qui nous est cher !
(La solution au prochain N°)



REFLEXIONS D'UN ANE

— Il faut tout de même que je sois un être supérieur puisque l'homme cherche à m'imiter.

AVIS

aux Acheteurs au Numéro
A partir de ce numéro (13 avril 1941) O LO LÈ ne se trouvera plus en vente chez les dépositaires de journaux. Notre journal ne sera servi désormais que par abonnements individuels, collectifs ou envois groupés.

Abonnez-vous sans retard !

CONDITIONS D'ABONNEMENTS
1 an : 35 frs. — 6 mois : 19 frs. — 3 mois 10 frs
Chaque abonnement d'un an donne droit à une prime :
LES COTES DU KORRIGAN
C. C. Mlle LECLERC 28556, Rennes Administ. : O LO LÈ 7, Rue Lafayette, LANDERNEAU (Finistère).
Cette note ne concerne pas les écoles et les patronages.

Jan-Pi et Julig, clowns bretons.

VI-PASK JULIG (l'Œuf de Pâques de Julig)



JAN-PI — Gant ar vi a-truch-man, ez an da c'hoari ou dre gamn da Julig. Avec cet œuf d'a-truche, je vais jouer un bon tour à Julig.



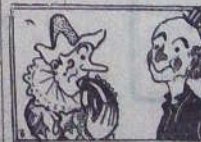
Gant eun tamm lloaz gell, ar vi-ze a vezo kempennet kaer... Avec un peu de peinture bistre, cet œuf sera embelli...



...ha va mignon Julig a gavo d'ezan e vezo eur vi Pask, graet gant chokolat!



— Sell, Julig, pebez vi Pask am eus bet digant ac e'bieier o tizrel eus a Rom. — Regarde, Julig, quel œuf de Pâques j'ai eu avec les cloches revenant de Rome.



JULIG — O... hag e chokolat c'hoaz, e chokolat, daoust d'ar strisadurlou ! O... et en chocolat encore, en chocolat, malgré les restrictions !
JAN-PI — D'it eo !
— Il est à toi !



JULIG — Lampon ! melen ha gweñ ebarz! Goad ac peus graet ouzin !
— Coquin ! du jaune et du blanc dedans ? Tu t'es moqué de moi !

■ DEUX ENFANTS PRISONNIERS DANS CE CHATEAU DE LA CÔTE BRETONNE...

■ DEUX HOMMES A LA RECHERCHE DE LA FORTUNE D'UN ÉMIGRÉ.

■ UNE MÈRE EPLORÉE !
■ UN BRETON REPENTIN !
■ UNE BELLE VOCATION !

DU DRAME DE L'AVENTURE DE BEAUX SENTIMENTS

Voilà ce que vous trouverez dans :

La Cité
Monsieur de Brest
Le Lion, Landernau



LE MYSTÈRE DU CHATEAU DU TAUREAU

notre prochain Roman inédit, par Job de ROINCE

O LO LÈ

7, Rue Lafayette - LANDERNEAU

BULLETIN D'ABONNEMENT

M
Adresse
Un an : 35
Six mois : 18
Trois mois : 10
Compte chèques Postaux
Mlle LECLERC 28556 Rennes



O L O L I È



RÉDACTION-ADMINISTRATION
7, rue Lafayette
Landerneau Finistère
Compte chèques postaux : Mlle Leclerc 28556-Rennes

JOURNAL ILLUSTRE DES PETITS BRETONS
PARAISANT TOUS LES DIMANCHES
Directrice : Mme Vefa de BELLAING

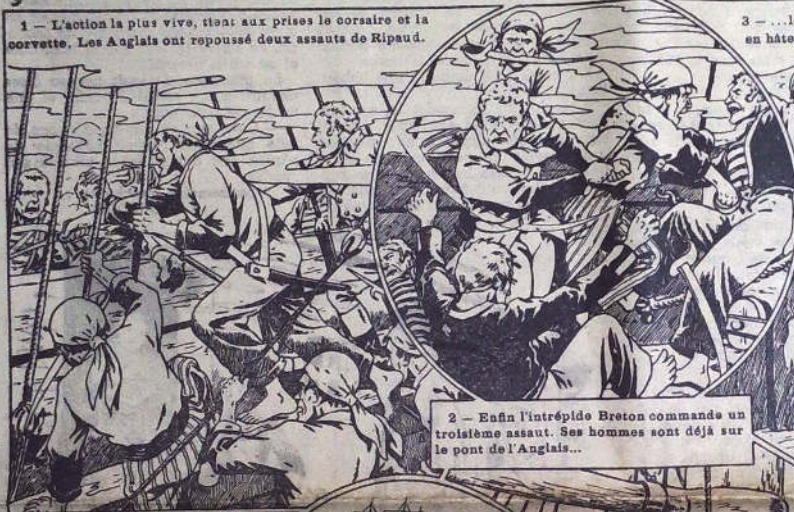
ABONNEMENT:
1 an : 35 francs
6 mois : 18 francs
3 mois : 10 francs

L'HISTOIRE VRAIE D'UN MARIN BRETON

CORSAIRE DES ILES

RÉSUMÉ. - En 1797, François Ripaud de Montauvevert commande un petit patagnard pris à l'ennemi et, avec 18 hommes armés de 6 fusils, il prend à l'abordage un bâtiment monté par 40 hommes et armé de 4 canons. Avec cette nouvelle prise, il attaque une corvette anglaise de 14 canons et montée par 110 hommes. Cette nuit-là, le Sultan de Mysore rêve qu'un Breton vient le délivrer des Anglais.

1 - L'action la plus vive, soit aux prises le corsaire et la corvette. Les Anglais ont repoussé deux assauts de Ripaud.



3 - ... lorsque le feu se déclare à bord du corsaire. Il faut revenir en hâte pour le maîtriser.



2 - Enfin l'intrepide Breton commande un troisième assaut. Ses hommes sont déjà sur le pont de l'Anglais...

4 - De part et d'autre on se dégage au plus vite.



5 - Et, tandis que les Français combattent le feu, la corvette anglaise en profite pour fuir.



7 - A peine arrivé, un courrier part pour Serripatnam annoncer au Sultan Tippoo-Sahib, la venue en ses états d'un Breton de haut rang.

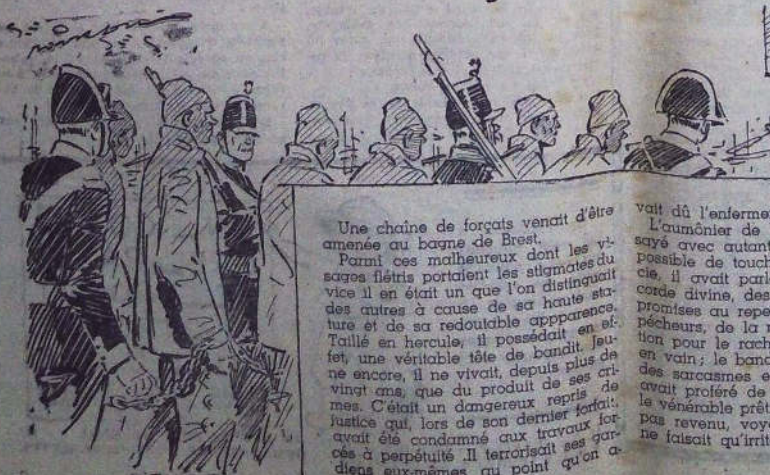
6 - Coulant bas d'eau, Ripaud doit abandonner la chasse et faire voile pour Mangalou, port du Mysore.

La Semaine prochaine :
RIPAUD CHEF D'ARMÉE

Texte de Jacques de SEISSÉS

Illustrations de Le RALLIC

- La rançon du forçat -



Une chaîne de forçats venait d'être amenée au bagne de Brest.
Parmi ces malheureux dont les visages livides portaient les stigmates du vice il en était un que l'on distinguait des autres à cause de sa haute stature et de sa redoutable apparence. Taillé en hercule, il possédait en effet une véritable tête de bandit. Jeune encore, il ne vivait, depuis plus de vingt ans, que du produit de ses crimes. C'était un dangereux repris de justice qui, lors de son dernier forfait, avait été condamné aux travaux forcés à perpétuité. Il terrorisait ses gardiens eux-mêmes au point qu'on a-

vait dû l'enfermer à part.
L'aumônier de la prison avait essayé avec autant de délicatesse que possible de toucher cette âme endurcie, il avait parlé de l'infinie miséricorde divine, des béatitudes célestes promises au repentir des plus grands pécheurs, de la nécessité de l'expiation pour le rachat des fautes, mais en vain; le bandit avait répondu par des sarcasmes et des blasphèmes et avait proféré de telles insultes contre le vénérable prêtre que celui-ci n'était pas revenu, voyant que sa présence ne faisait qu'irriter la bête féroce.

(Suite page 2)

LA RANÇON DU FORÇAT

(suite de la 1^{re} page)



L'ÉVASION

Ce que le forçat désirait par dessus tout, c'était de rester seul afin de mériter à loisir ses projets d'évasion, car il était parfaitement décidé à s'enfuir et à s'enfuir le plus tôt possible.

Peu à peu, il avait limé ses fers... à l'aide d'un instrument minuscule qu'il avait fabriqué lui-même avec une pièce de deux sous ramassée dans le précu et dissimulée dans l'ourlet de son pantalon. Ses chaînes ne tenaient plus que par un fil, et le moindre effort les rompait aisément. Il avait scélé de même les barreaux de sa fenêtre, laquelle donnait sur une cour assez vaste entourée de hautes murailles.

Cette muraille était le grand obstacle à sa fuite. Comment la franchirait-il ? Il n'en savait rien encore, mais, se fiant à sa force et à son adresse, il se donnait l'assurance qu'il y arriverait. Ses préparatifs étant terminés, le bandit se décida un soir à mettre son projet à exécution.

Toutes les deux heures, les gardiens faisaient une ronde de nuit. L'un d'eux ouvrait le judas percé dans la porte du cachot, s'assurait de la présence du détenu, refermait le quichet et s'en allait.

Le forçat s'étendit sur sa couchette et feignit de dormir profondément ; il ne sourcilla pas quand le géolier, à travers l'étroite ouverture, projeta la lumière de sa lanterne sur son visage. Mais dès que les pas du gardien se furent perdus dans les méandres du couloir, le captif se leva, se débarrassa de ses chaînes, grimpa jusqu'à la croisée avec l'agilité d'un chat, acheva de descendre les barreaux, se glissa par l'ouverture et se pendait des deux mains à l'appui de la fenêtre, se laissant tomber sur la terre dont il n'était

séparé que par une hauteur de quelques pieds.

Rampant dans l'ombre du bâtiment, il parvint jusqu'au mur d'enceinte : à ce moment, le cœur du misérable se mit à battre avec force ; la porte du chemin de ronde donnant sur la campagne était gardée par un seul factionnaire. S'approcher à pas étouffés du soldat, l'étonner d'un coup de poing sur la tête qui le fit rouler évanoui sur le sol et franchir d'un bond la palme furent l'affaire d'une minute.

Le bandit était libre. Se jetant à travers champs, il prit la direction des montagnes d'Arree et marcha plusieurs heures dans la nuit. Au point du jour, il se trouvait sur la lisière d'une vaste prairie dans laquelle paissait un troupeau de moutons sous la garde d'un berger.

Le forçat n'eut pas de peine à contraindre le pauvre vieux à lui céder ses sabots, sa peau de bique et son misérable chapeau qui constituait pour lui un déguisement complet. Affublé de cet accoutrement, il pouvait désormais espérer passer inaperçu, et avant que le berger eût réussi à faire comprendre ce qui lui était arrivé, lui serait loin.

Son stratagème réussit, en effet. Il ne fut nullement inquiété par les paysans qu'il rencontra sur sa route et apprit même par leur conversation qu'on s'était promptement aperçu de sa fuite, qu'il était recherché par la gendarmerie et qu'on avait promis une prime de cent francs à celui qui réussirait à le capturer et à le ramener au bagne.

En entendant cela il eut un sourire et un haussement d'épaules significatifs : le prendre et le ramener ! Il ne ferait pas bon essayer !...

Il poursuivait ainsi sa route, couchant dans les meules de foin, voyageant de préférence la nuit, vivant de rapines, dérochant au hasard des circonstances des fruits, des légumes, des œufs, une volaille quand il en trouvait l'occasion, mais évitant autant que possible les endroits habités.

Un jour cependant, c'était le cinquième après sa fuite, il ne put absolument rien trouver pour apaiser sa faim la seule ferme qu'il rencontra était bien close et bien gardée par d'énormes chiens qui aboyèrent dès qu'il fit mine de s'approcher. Il y avait bien, non loin de là, un petit bourg, mais ses maisons tassées les unes contre les autres ne lui inspirèrent pas confiance et il préféra s'en éloigner. Il dut se contenter, pour calmer son estomac, de mûres sauvages qu'il cueillit le long des haies, et se coucha dans un fossé, espérant que le lendemain lui serait plus propice.

Mais le jour suivant, même insuccès. Le sort qui avait toujours favorisé sa fuite semblait l'abandonner ; la faim tentait le misérable.

S'il ne mangeait pas, il ne pourrait continuer sa route. A tout prix, il lui fallait quelque nourriture.

Le soir approchait. Le bandit sentait son cerveau se troubler et ses jambes lui refuser le service, quand il aperçut un filet de lumière sortant du milieu d'un bouquet d'arbres.

Il y avait sans doute là une habitation.

Il résolut d'y demander un secours. Rassemblant toutes ses forces, il se dirigea vers cette fumée et ne tarda pas à apercevoir une petite métairie. Sans hésiter, il poussa brusquement la barrière de bois qui fermait la cour. Au bruit de ses pas, une fillette d'une di-

saine d'années parut sur la porte. — Qui ça-tu, Janio ? cria une voix de l'intérieur. — C'est un pauvre, maman, répondit la petite.

UNE FAMILLE DANS LA MISÈRE

Une femme alors sortit de la maison, portant un bébé sur ses bras.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle à l'homme qui s'avantait hardiment, menaçant, décidé à prendre de force ce qu'on allait peut-être lui refuser.

Une profonde compassion se peignit sur le visage de la paysanne.

— Pauvre malheureux, dit-elle, entrez vite ! Nous sommes bien pauvres, mais nous partagerons de bon cœur avec vous le peu que nous avons.

Le forçat la suivit dans une vieille cuisine où sur une table de bois blanc fumait une marmite remplie de soupe, un homme et plusieurs enfants étaient assis autour de cette table.

— Voici un pauvre qui a grand faim, dit la femme en désignant à son mari son misérable hôte. Il va dîner avec nous. Quand il y en a pour six il y en a pour sept, pas vrai ?

— Bien sûr, approuva le mari. Janio, donne un écuelle.

La fillette attendait l'objet demandé, sa mère l'emplit de soupe chaude et la déposa devant le bandit auquel un autre enfant avait approché un tabouret. Le forçat se jeta sur la nourriture et se mit à dévorer.

La maîtresse du logis poussa alors devant lui un pichet de cidre et une miché de pain noir.

— C'est tout ce que nous avons, dit-elle tristement, comme honnêteté de n'avoir pas davantage à offrir à son invité.

La semaine prochaine : LA RANÇON



LA PASSION DE L'OR



Un seigneur fatigué qui, pour se dispenser de rendre fêtes et tournois auxquels le conviaient les seigneurs ses voisins, résolut d'être volé. Réunissant tous ses biens dans un solide coffre il les fit, une nuit, glisser dans ses fossés pleins d'eau. Le lendemain, emplant les



airs de ses lamentations, il promet un trésor à qui lui rendrait sa fortune. A quelque temps de là, se servit le prêt de réparer la fontaine du village qui tombait en ruines, le ladre eut beau jeu de se réjouir. Le sus maintenant presque aussi pauvre qu'eux, vous dit-il, deux malheureux.



Or, un jour, la fontaine, abandonnée à son triste sort, coula ; la source qui l'alimentait, encombrée de ses débris, dut se frayer un autre passage sous terre, et bientôt les gens du pays n'eurent plus à boire que l'eau des fossés saigneuriaux... détenteurs du trésor.



Le coffre fut découvert et en grande joie ramené au seigneur qui dut, à rage au cœur, donner la prime promise à son de trompe. — C'échons-le à nouveau, mais en un lieu plus sûr. La cheminée fut jugée digne de recueillir le précieux or. Avec de amoureux soins, le



baron laissa entre quelques briques les joyaux précieux, les pièces d'or fin, toutes ses richesses en un mot, sa raison de verre et sa joie, et l'on apprit un jour que le pauvre Siro, volé pour la seconde fois, doublerait la prime quand son or lui serait rendu... On le lui rendit bientôt.



Par un soir d'orage, la foudre s'abatit sur le donjon, pulvérisa en partie la cheminée reculée, et une pluie d'or et de joyaux accompagna une pluie de briques... Et le Siro, pour la seconde fois, fut obligé de payer le trésor promis et double ! Il en vendit de dépit et manqua, de fureur...



...étouffer dans la nuit ! Caché son or et s'en être volé devint une idée fixe, ne le voulait-il pas l'entasser dans une vieille bombardre qui se rouillait sur les remparts ? Le lendemain, la foudre goudronnée, apporta son troisième roi et l'offre d'une nouvelle prime : c'était qua-



si de la philanthropie. Or, les routiers situant le domaine, le capitaine des gardes, faisant feu de tout bois, s'empara de la bombardre pensant qu'elle serait encore assez bonne pour faire des morts. Mais en guise de boulets, la bombardre crachait de l'or !



Les routiers — ceux qui n'en moururent point — jugèrent le baron plein de sollicitude, leur envoyer à terre ce qu'il ne pouvait aller prendre. Quand le vieux ladre eut profité de bon sa ruine, il mourut incontinent.

Passe la giffle à ton voisin

Un duc du XVIII^e siècle attachait une très grande importance à la stricte observation des dimanches et fêtes. Un jour, il apprend que les paysans d'un village avaient l'habitude de se réunir, à l'heure de l'office, dans un cabaret, pour boire.

Les exhortations des prêtres et les remontrances des magistrats n'avaient pu arracher les buveurs à leur funeste penchant. Le duc, revêtu d'une simple redingote boutonnée jusqu'au menton, se rend un dimanche dans l'auberge qu'on lui a désignée. Au moment où la cloche appelle les fidèles à l'église, la troupe des buveurs arrive. Le président de la bande, gros homme à la figure enlumivée s'assoit et fait asséoir le duc à côté de lui, non sans un regard un peu méfiant sur ce buveur inconnu.

L'aubergiste apporte une énorme cruche d'eau-de-vie. Le président la prend à deux mains, en avale une bonne dose et la remet au duc en disant : — Passe la cruche à ton voisin. >

La cruche fait ainsi le tour de la table, fureur, et, déboutonnant sa redingote, se revient au président, qui, après lui avoir donné une cordiale accolade, la remet en circulation avec la formule : — Passe cela à ton voisin. >

A la troisième tournée, le duc se lève et pour laisser voir son uniforme bien connu et ses insignes de souverain. Il domie



de toutes forces un soufflet au président en répétant la formule consacrée : — Passe cela à ton voisin. >

Celui-ci hésitait, le duc saisit son épée et s'écrie : Que celui de vous qui frappera trop doucement ou trop lentement, prenne garde à lui, car j'en ferai bonne justice ! >

A ces mots, tous les bras se lèvent, les soufflets pleuvent d'un bout à l'autre cinq ou six fois de suite jusqu'à ce qu'enfin, satisfait du châtiement qu'il vient d'infliger à cette incorrigible troupe de buveurs, le duc les laisse en repos.

Le dimanche suivant, nul d'entre eux ne retourna au cabaret.

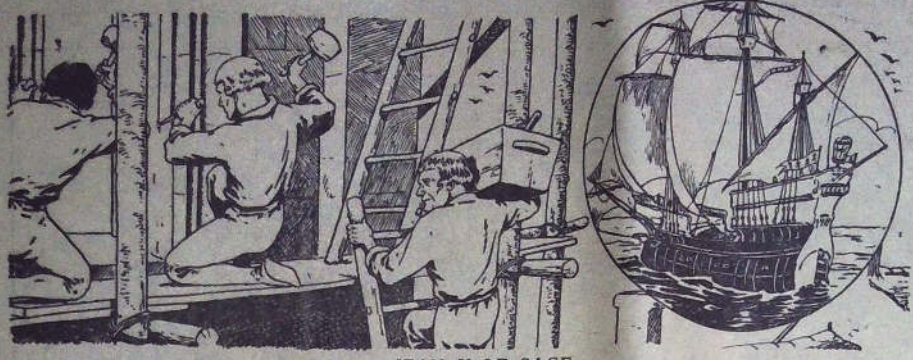
Co chasseur a tué sept animaux sur cette pancarte mais, les syllabes sont mélangées. A vous de les remettre inscrits par syllabes dont les noms sont en place.



ON - CO - LI
GRE - RA - GI
FE - CRO - TI
DI - TRU - ZÉ
AU - LÉO - CHE
BRE - LE - PARD

IL NE SUFFIT PAS DE DIRE : « O LO LE EST UN BEAU JOURNAL ! » M. FAUT S'ABONNER, LE FAIRE LIRE... DEMANDEZ-NOUS DES GRATUITES.

UNE GRANDE & BELLE HISTOIRE : celle de notre Bretagne.



22. JEAN V LE SAGE.

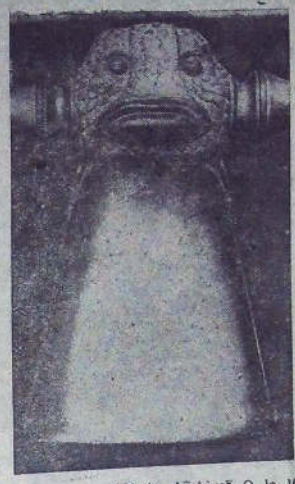
Agé seulement de 12 ans, Jean V succéda à son père Jean IV. Il fut sacré dans la Cathédrale de Rennes en 1401. Jean V sut maintenir la paix dans son duché, l'administra sagement, encouragea fortement le commerce et l'industrie sur terre et sur mer et donna ainsi à la Bretagne une grande prospérité. Jean V protégea les arts et les lettres. Il fonda une Université à Nantes, fit bâtir une partie de la cathédrale de Nantes, la merveilleuse basilique de Folgoët et le tombeau de saint Yves de Tréguier. (1)

Grand admirateur de Jeanne d'Arc, il envoya un corps de volontaires à son secours pour l'aider à libérer la France des Anglais et permit à son frère Arthur de Richemont d'accepter le titre de Connétable de France.

Jean V fut le plus brillant de nos ducs et son règne marque l'apogée de la Bretagne.

(1) D'après l'Histoire de Bretagne scolaire de l'abbé Poisson. (Lamarzelle et Lafolye, édit. Yvernes.)

LES SOUVENIRS DE NOS SAINTS



(Photo Afchevé O lo 16)

La Cloche miraculeuse de saint Pol, très vénérée des fidèles, qui fut apportée au VI^e siècle, de Grande-Bretagne à l'île de Batz par un poisson.



Le Billet d'Yvon

CAISSE DE PREVOYANCE.

L'autre jour, mon camarade Hervé lecteur d'O lo lè dès la première heure. — honneur lui soit rendu ! — me dit avec une certaine mélancolie :
— Tu sais, mon abonnement à O lo lè touche bientôt à sa fin !...
— Déjà !
— Eh oui ! c'est que tu vois, je suis abonné depuis le premier N°. J'ai payé 15 francs ! Mais voilà, comme O lo lè l'a annoncé lorsqu'il devint hebdomadaire, il faudra payer un supplément de 10 fr. pour recevoir 52 N°.
— Mais, mon vieux c'est épatant ! Ça fait 25 fr. l'abonnement annuel au lieu de 35 fr. Vainard ! Il n'y a pas à hésiter, surtout qu'O lo lè devient de plus en plus emballant !
— C'est bien ce que je pense ! Mais il faut trouver ces sous-là et on n'est pas riche chez nous, Yvon !
— Ecoute, j'ai une idée : elle te plaira ainsi qu'à tous ceux qui se trouvent dans ton cas.
Tu reçois bien de temps en temps, 10 sous, vingt sous, 2 francs... pour une commission ou quelques petits travaux, ou lors d'une visite !...
Eh bien, mets cet argent de côté. Si tu as peur de le perdre et surtout de le dépenser, demande donc à M. le Directeur de l'école de créer une Caisse d'O lo lè.
Dans cette caisse, il y aura la liste de tous les abonnés. Lorsqu'ils auront 10 sous, 1 fr. etc... ils les y mettront et M. le Directeur inscrira en face de chaque nom la somme versée.
Et la Caisse de Prévoyance lui créera Hervé a déjà 5.75. D'autres ont suivi son exemple. Pour M. le Directeur c'est évidemment un supplément de travail, mais il s'en réjouit en murmurant :
— Bah ! on peut bien se donner ce mal là pour l'âme bretonne de nos enfants !

Ton ami YVON



Une prise au cours d'un tournoi de lutte.

O LO LE SPORTS



UN SPORT MAGNIFIQUE La lutte bretonne

Ce qu'est, historiquement et sportivement parlant, la lutte bretonne : On ne fera jamais trop de publicité autour de ces sports, qui ont le fumet de nos belles et vieilles provinces, de ces sports méconnus que l'on se plaisait à manier hais-sable — à applaudir dans des versions étrangères, de ces sports auxquels on préférerait les barbaries d'importation étrangère, telles le catch ou le rugby américain.

François 1^{er} champion de lutte bretonne

L'histoire affirme qu'en 1520, François 1^{er} rencontrant Henri VIII au camp du Drap d'Or, près de Calais fit venir des lutteurs de Basse-Bretagne pour les opposer aux champions amenés par le roi d'Angleterre... Les souverains, à la vue de ces empoignades, s'échauffèrent grandement, comme nous le prouve une chronique du maréchal de Fleurange :
« Dans une de ces joutes, le roi d'Angleterre prit le Roy de France par le collet et lui dit : « Mon frère, je veux lutter avec vous », et lui donna une attrapé ou deux. Et le roy de France, qui est fort bon lutteur, lui donna un tour de Bretagne et le jeta par terre et lui donna un merveilleux saul ».

C'est donc en utilisant une des prises classiques de lutte bretonne que François 1^{er} jeta au sol le monarque d'Angleterre. En France, les traditions se perdirent et nos dirigeants n'auraient certainement pas eu l'idée de lutter à la mode de Bretagne avec leurs invités ! Mais il est un pays réputé pour son traditionalisme et son idéalisme. Une terre émouvante où les gens et les choses ont une âme qui n'a pas changé, une âme qui n'a pas vieilli...
La vieille Armorique a le respect de ses saints pieusement nichés aux creux des chemins, de ses pardons et de sa langue. La vieille Armorique est fière de son passé : elle s'y retire délicieusement comme on s'isole pour rêver. Pour oublier...
Ces luttes bretonnes appartiennent à la fois au passé et au présent. Ah ! ces tournois aux assemblées de villages — On ne conçoit pas de réjouissances popula-

res sans lutteurs, ces lutteurs aux pieds nus vêtus d'un pantalon court, d'une chemise de toile très solide, sans col et légèrement échanurée, demi-manches, vague sur le corps, pas de ceinture à boucle, mais un turban ; pas de bague ».

Le règlement prévoit : « Si une chemise se déchire, le lutteur devra, dans un bref délai, en prendre une autre. »

Le serment des lutteurs

Avant le combat, au milieu de la foule émue, les concurrents prêtent le serment du lutteur, serment solennel de loyauté et de courage, prononcé en breton :
Autrefois les lutteurs s'abordaient en termes médéviaux :
Ma moeh dre ho nerz hoc'h unan,
Chomd en ho sav, me la d'echi
Ma moeh dre vertuz an diaoul,
Keriz kuit !

Si vous luttez par vos propres forces, Arrêtez-vous, je suis votre homme, Si vous avez des forces d'emprunt diaboliques,
Eloignez-vous !

On était croyant et on avait peur du Malin !
De nos jours la formule suivante a été adoptée par la fédération des Amis des Luttes et des Sports Athlétiques Bretons (F. A. L. S. A. B.) fondée par le Dr Co-tonneau :

M'hen tou, da c'houria gant lealed,
Heb trubarderez na tiol fall ebet,
Evit sa croz hag himl va bro,
Ea testeu d'am gwirlec'z,
Hag evit health giz va zud ko'z,
Kinnig a ran d'am c'henveur va dorn
[ha va chod (1)]

Je jure de lutter en toute loyauté,
Sans trahise et sans brutalité,
Pour mon honneur et celui de mon pays.

En témoignage de ma sincérité
Et pour suivre la coutume des ancêtres,
Je tends à mon épaule et ma main et ma joue,
Et c'est le combat proprement dit.
Le vainqueur sous les applaudissements de la foule emporte sur ses rudes épaules le mouton qu'il a gagné : ar maout !

Paul BEQUIER
(à suivre)



Le Billet d'Annaig

CONVERTIR LES PÊCHEURS

... Le Carême est terminé et tu viens de faire tes Pâques !... Après ces semaines de recueillement de recherches de toutes les occasions pour faire un sacrifice, tu te sens toute transformée et devenue meilleure...
Mais as-tu parfois songé qu'aujourd'hui encore après la mort de Jésus sur la Croix pour nous sauver tous, il y a dans le monde et tout près de nous des âmes qui ne se sont pas laissées toucher par la grâce divine.
Comme ces âmes réclament des prières et des sacrifices, petite sœur !
Et c'est peut être la prière simple et fervente de l'une de nous que Jésus attend, pour inonder cette âme de pêcheur d'amour et de repentir. Que chacune de nous offre tous les actes de sa vie d'écolière durant cette semaine d'après Pâques pour la conversion des pêcheurs.
Et là-bas dans les camps de prisonniers, combien d'hommes sentiront alors leur captivité s'adoucir, s'ils possèdent grâce à nous la foi en Dieu et la résignation à leur exil.
Puisse toi, petite sœur, quand tu reçois Jésus, tu sais que le ciel descend dans ton cœur, fais comprendre à ceux que tu aimes que c'est le seul moyen d'être toujours proche malgré les distances, ainsi tous nous pourrions dire avec sincérité : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite sur la Terre, comme au Ciel. »
Et dans notre langue bretonne : Va Doue, ho polonez bezet graet war an Douar evel en Neuv...
.. Ton amie ANNAIG



Deux lutteurs précoces qui deviendront peut-être un jour des champions intercélestes.

GAIT, LA CAVALIERE DU TEXAS

GRAND FILM INEDIT

RÉSUMÉ. — Taoguy Derrien, fermier breton, sa fille Gait et son neveu Primel guident les caravanes au Texas. Un matin Gait, est enlevée sous les yeux de Primel impuissant.

1 - Gait est hissée sur une plate-forme rocheuse et se trouve au milieu d'hommes à mine sinistre.

2 - Elle veut se débattre et saisir ses armes. Mais Sam la maîtrise aisément.

3 - Le bandit saute à cheval et place sa prisonnière en travers de l'encolure.

4 - Une randonnée dans les rochers commença.

5 - Primel cherche à gagner la plate-forme pour secourir sa cousine.

6 - Mais arrivé au but, il n'y a plus personne et aucun piste n'est visible. Les fers des chevaux n'ont laissé aucune trace sur la roche.

7 - Pendant ce temps, Sam et sa bande arrivent en vue d'un étrange village.

La semaine prochaine : CHEZ LES NAVAJO

Nous rappelons aux abonnés de première heure :

Où le lè étant devenu hebdomadaire, depuis le 15 janvier, ceux qui se sont abonnés avant cette date ont un supplément à verser s'ils désirent recevoir leur journal toute l'année.

1. — ABONNEMENTS INDIVIDUELS :
1 an (17 fr.) Suppl. de 10 fr. pour recevoir 52 numéros, soit 27 fr. au lieu de 35.
6 mois (9 fr.) Suppl. de 5 fr. pour recevoir 26 numéros, soit 14 fr. au lieu de 18.

2. — ABONNEMENTS COLLECTIFS :
(A partir de 5 ex. groupés) :
1 an (15 fr.) Suppl. de 10 fr. soit 25 fr. au lieu de 30 fr. — 6 mois (8 fr.) Suppl. de 5 fr. soit 13 fr. au lieu de 16 fr.

Les abonnements à 17 fr. souscrits le 15 novembre 1940 prendront fin le 25 mai 1941.

Ceux de 6 mois souscrits le 15 novembre 1940 ont pris fin le 2 mars dernier. Nous avons tenu cependant à titre de propagande, à continuer à servir le journal à ceux qui n'avaient pas encore supplémente leur abonnement. Mais qu'ils ne tardent pas à envoyer leurs cent sous.

S'ils désirent porter leur abonnement à 1 an, le supplément est de 16 fr. Et mettez en pratique le « truc » d'Yvon.

Adressez les fonds à : Mlle Leclère, 7, rue Lafayette, Landerneau, chèque postal 28556-Rennes.

KORNIG AR BREZONEG (Le coin de breton)

Enfin, voici notre cours de breton si impatiemment attendu... Si nous avons un peu tardé à le faire paraître, c'est parce que nous tenions à publier une méthode inédite, bien au point, attrayante, et permettant surtout aux non-bretonnants de se familiariser rapidement, sans difficulté avec la langue bretonne...

Notre petit cours, bien que modeste sera, nous l'espérons, apprécié de tous, et bientôt nous vous entendrons, d'un bout à l'autre de la Bretagne, vous servir du breton pour les petites phrases de la vie usuelle... Ce sera déjà un beau début, qui peu à peu vous mènera à parler couramment la langue de nos aïeux, âme de la Bretagne !

1 = unan

1' = kenta

- 1 - Plou eo ?
Qui est-ce ?
- 2 - Yvonig eo.
C'est Yvon (Yvon est).
- 3 - Petra ra Yvonig ?
(Que fait Yvon ?)
- 4 - Lenn a ra Yvonig.
Yvon lit (lire fait Yvon).
- 5 - Petra lenn Yvonig ?
(Que lit Yvon ?)
- 6 - Lenn a ra O lo lè.
(Il lit O LO LÈ).



Yvonig eo

REMARQUES. — (4) Lenn a ra = il lit, elle lit, (lire il fait, ou lire elle fait). — En breton, les verbes sont souvent précédés de a ou de e ; ces lettres appelées particules verbales ne sont pas le pronom sujet ; elles ne se traduisent pas. Ici, lenn, (lire) est conjugué avec le verbe faire (a ra) qui sert de verbe auxiliaire en breton.

PRONONCEZ toutes les lettres : lenn = lenno, donnez un son bref au faisant sentir fortement la lettre n. — RETENEZ qu'en breton il n'y a pas de muet : Petra = pétra ; eo = éo ; — ACCENTUEZ les lettres en caractères gras : PLOU ; YVONIG.

Deux qualités nécessaires à un Chirurgien



Le célèbre professeur, Bilroth, de l'Université de Vienne, ne dédaignait pas la plaisanterie.

Certain jour, à sa clinique, il dit à ses élèves que tout bon chirurgien devait être exempt de dégoût et muni d'un profond esprit d'observation. Joignant l'exemple à la parole, il s'approcha d'un récipient rempli d'une eau fétide, y trempa un doigt puis porta son doigt à sa bouche. Tous ses élèves s'empressèrent de l'imiter pour montrer qu'ils savaient vaincre le dégoût.

— Messieurs, dit alors le célèbre docteur vous avez montré peu de dégoût dans l'acte que vous venez de commettre, mais j'ai constaté avec regret que l'esprit d'observation vous a totalement manqué. — Comment cela ? demandèrent les jeunes gens.

— Si vous aviez bien observé, l'effrit le maître, vous auriez vu que j'ai trempé l'index dans l'eau malpropre, mais que c'est le médium que j'ai porté à mes lèvres.

Les élèves, en riant, convinrent que la leçon valait bien une goutte d'eau sale.

L'ENIGME D'YVON



Voilà le mot breton cher à tous qu'Yvon demandait à Annaig de former avec des chiffres : BREIZ, (Bretagne).

Prochainement : Notre page missionnaire.
Impr. du Léon, Landerneau
La gérante : M^{me} Vefa de Bellang

FORCE & SANTÉ

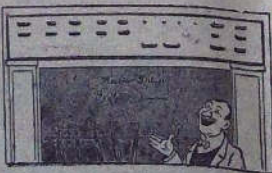
La formule est divine
Tout le monde le sait
Grâce à l'ALUMINUMINE
Ceux qui par hasard l'ignorent
N'ont qu'à en faire l'essai
Toute la Pharmacie d'ordonnance
Voulez l'ALUMINUMINE (Veuillez à l'ordonner)
Avec de l'Orme et du Noyer.

DÉPURATIF TONIQUE PUISSANT

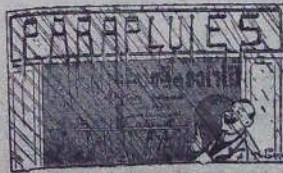
Remède à l'usage de cette préparation qui depuis plus d'un siècle, jouit de plus en plus de la faveur du public. Contre les plus communes, écoulements, rhumatismes, douleurs au dos, maux de tête, migraines, névralgies, etc., c'est le meilleur remède contre la fatigue.

La médication continue pendant le sommeil de plusieurs jours ne procure pas les plus beaux résultats, les plus beaux sont obtenus avec un traitement régulier, deux fois par jour, pendant deux semaines, si par récurrence il faut recommencer les plus beaux effets.

De toutes les pharmacies et par l'intermédiaire du Dr et Ph^o Th. Moreul à Landerneau (Landrest de l'Académie de Médecine).
N'oubliez pas l'ordonner et vous rappelleront que l'on parle de la grande marque.



— Pas compréhensible, mon enseigne ?
— Ma foi, il n'est point utile de la comprendre quand il fait beau...



...Mais dès qu'il pleut, fêchez-moi l'effet de toutes ces petites gouttières.

POURQUOI ? Oui, pourquoi toussiez-vous ?

Parce que vous ne connaissez pas le SIROP CELTIQUE. Sirop légal et bécotique, à base de plantes colossales et exceptionnelles, au Thiofol et au grandin, qui avec quelques autres herbes arrête la toux, quième et fatigante et assure de bonnes nuits calmes et reposantes.

Contre toues, bronchites, influenza, grippe, asthme et emphyseme. Augmentez l'efficacité du sirop en gâtant dans la bouche une pastille TORPAZ.

En vente toutes pharmacies et tous laboratoires du Dr en Ph^o Th. Moreul à Landerneau (Landrest de l'Académie de Médecine).

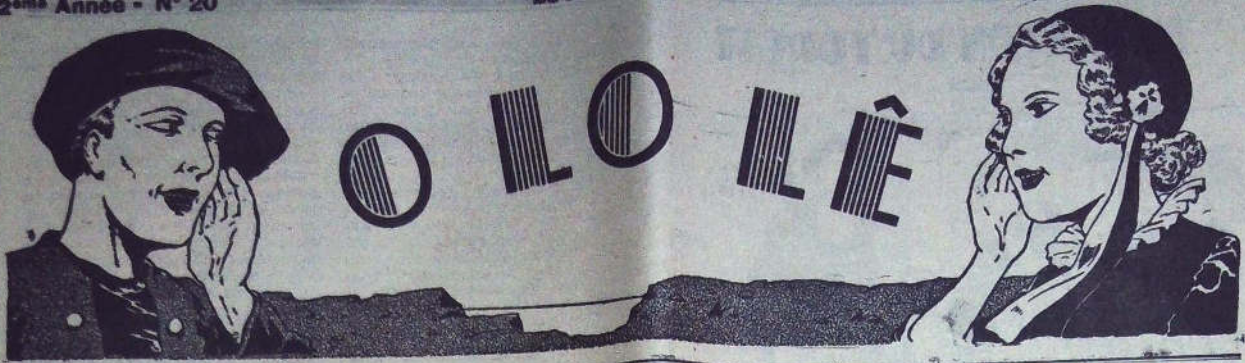
Exigez la marque « Sirop Celtique » pour éviter les nombreuses contrefaçons ; rappelez-vous que l'on imite que les Grandes Marques.

La Valtine

La Valtine est la plus exquisite des préparations pour la petite enfance.

A. DARDANNE ET FILS
Ordonneurs en Pharmacie
Rue François 1^{er}, Paris





RÉDACTION-ADMINISTRATION
7, rue Lafayette
Landerneau Finistère
Compte chèques postaux : Mlle Leclerc 28556-Rennes

JOURNAL ILLUSTRE DES PETITS BRETONS
PARAISANT TOUS LES DIMANCHES
Directrice : Mme Vefa de BELLAING

ABONNEMENT:
1 an : 35 francs
6 mois : 18 francs
3 mois : 10 francs

CORSAIRE DES ILES

L'HISTOIRE VRAIE D'UN MARIN BRETON
RÉSUMÉ. - En 1797, François Ripaud de Montauvert prend à l'abordage un bâtiment de 4 canons et se lance contre une corvette de 14 canons. Le fousse déclare à bord du corsaire. La corvette se profita pour fuir et Ripaud est forcé de gagner Mangalore pour réparer ses avaries. Le Sultan Tippoo est averti de l'arrivée d'un Breton de haut rang.

1 - Le Sultan ne doute pas que cet Européen soit le libérateur qu'Allah lui a annoncé en songe et Ripaud de Montauvert est reçu avec les honneurs réservés aux plus grands personnages.



2 - Tippoo lui expose ses projets : reprendre la guerre contre les Anglais. Mais il faut que Ripaud lui procure une armée de 10.000 hommes, levée à l'Ile de France. En attendant, il le charge de la réorganisation des forces dont il dispose dans le Mysore.

3 - Ripaud est mis à la tête d'anciens brisards, débris des armées de Bussy et de Lally-Tolendal, qui, autrefois ont servi Ayder-Ali-Kan, père de Tippoo, sous les ordres de Lallée.



6 - Et bientôt cette troupe manœuvre comme par le passé devant le Sultan qui ne ménage pas ses éloges.

4 - Ces hommes qui vivaient dans le plus complet far niente, voient d'un mauvais œil le nouveau chef venu troubler leur oisiveté.



5 - Mais Ripaud, exploitant leur enthousiasme pour les idées nouvelles, a vite fait de les sortir de leur torpeur.

La semaine prochaine :
RIPAUD STRATEGISTE.



Texte de Jacques de SEISSES

Illustrations de Le RALLIC

Avec le SAINT-PÈRE demandons à Dieu une PAIX prochaine



Dans son Message de Pâques, Sa Sainteté Pie XII a parlé au monde par la voix de la radio et lui a donné sa bénédiction.

Le Saint-Père a fait appel aux nations combattantes en faveur des femmes et des enfants, victimes innocentes de la guerre et il a déclaré qu'il adressait des prières au Seigneur, pour que la paix qu'il souhaite prochaine soit une paix juste et honorable pour tous les peuples.

Enfants de Bretagne, joignez-vous tous à la prière de Notre Saint-Père le Pape, afin que bientôt rayonne la PAIX pour de longues années sur le Monde, et que les peuples appliquent entre eux la belle parole du Christ :
AIMEZ-VOUS, LES UNS LES AUTRES!

1^{er} Mai : Saint PHILIPPE BONNE FÊTE Monsieur le Maréchal



1^{er} MAI : Fête du Maquet, Fête du Travail et Fête du vénéré Maréchal Pétain, ce grand Soldat qui, en demandant l'armistice en juin dernier, a sauvé la France du désastre où les forces du mal l'avaient entraînée.

Enfants, n'oubliez pas que si votre papa ou vos aînés ne sont pas tombés dans cette guerre, c'est à lui que vous le devez car il n'a pas permis que se prolonge l'inutile sacrifice.

Aussi, le 1^{er} Mai, tous d'un même cœur vous adresserez vos vœux de bonne fête au Maréchal, en priant pour lui, pour la France et la Bretagne!

LA RANÇON DU FORÇAT

(Suite et fin)



RESUME. — Un redoutable forçat s'est évadé du bagne de Brest. Après une nuit de marche, il trouve un refuge dans une ferme de l'Arée, où de pauvres gens l'accueillent à leur table.

LA RANÇON

Le forçat, dont la faim commençait un peu à s'apaiser, regardait ceux qui l'entouraient. La famille se composait de sept personnes; le père, la mère et cinq enfants. Un garçon de quatorze ans, la filleule qui répondait au nom de Janig, et trois plus jeunes, le dernier n'étant encore qu'un nourrisson au sein de sa mère.

En faisant ainsi connaissance avec les braves gens qui l'avait accueilli si cordialement, le forçat remarqua l'air de profonde tristesse répandu sur tous les visages. L'homme avait une expression de découragement complet; les enfants silencieux, regardaient leur père à la dérobée, semblaient partager son chagrin, et la mère essayait de temps en temps une larme qui roulait sur sa joue.

— Vous paraissiez tous affligés, dit le bandit; vous est-il arrivé quelque malheur? Vos enfants ont l'air bien portants. C'est drôle d'être en souci quand on a un toit pour s'abriter et une bonne soupe pour se reconforter.

— Hélas! répondit le fermier, le toit pour s'abriter et la soupe pour se reconforter, nous ne les aurons plus lon-

temps. Il ne faut pas se fier aux apparences, l'ami. Nous sommes à la veille d'être aussi malheureux que vous, plus malheureux même, car vous êtes un homme, et un homme se tire toujours d'affaire; mais que voulez-vous que fassent ceux-ci?

Et il enveloppa sa petite famille d'un geste circulaire.

— Quel est donc le malheur qui vous frappe?

— On nous met à la porte de chez nous, tout simplement. Cette ferme n'est pas à moi, je l'exploite pour le compte d'un autre. Pendant longtemps mes affaires ont bien marché; malgré tant de bouches à nourrir, je m'en tirais. Mais les deux dernières années ont été très mauvaises, pas de récoltes et les frais qui couraient toujours, j'ai dépensé sans rien gagner, je n'ai pu payer mon propriétaire; je lui dois beaucoup, et maintenant il ne veut plus attendre. Si demain je ne lui ai pas donné son dû, il me fera expulser par la loi avec toute ma famille.

— Combien lui devez-vous?

— Quarante-vingt-deux francs, dont je n'ai pas le premier sou. Il n'y a plus un centime dans la maison. Je n'ai pu trouver à emprunter nulle part. Nous n'avons plus qu'à faire nos paquets qui ne seront pas lourds, car le propriétaire garde nos meubles et nos effets en paiement. Demain, nous coucherons dehors, c'est entendu.

A cette triste perspective, les enfants se mirent à pleurer.

— Ah! malheur de malheur! reprit le père de famille en frappant la table du poing; c'est bien la peine d'avoir été honnête toute sa vie pour en arriver là! C'est trop dur tout de même. Qu'est-ce qu'on a donc fait au bon Dieu pour...

— Tais-toi, Kaour, interrompit sa femme avec autorité, ne dis pas de choses comme ça. Le Bon Dieu sait ce qu'il fait; c'est sa volonté, il n'y a qu'à l'accepter sans rien dire. Et puis Celui qui est là-haut a bien plus souffert que nous, ajouta-t-elle en désignant de la main un modeste Christ de bois noir, pendu à la muraille.

— Tu as raison, femme, fit l'homme soudain radouci; mais, vois-tu, je perds la tête quand je pense à ce que vous allez devenir, toi et les petits. Si seulement j'avais un peu de répit, quelques mois encore devant moi; je me sens assez de force et de courage pour relever nos affaires.

— N'avez-vous vraiment plus rien à espérer de votre propriétaire? demanda le fugitif.

— Absolument rien. Il ne veut même plus m'entendre. Son argent ou la porte, c'est clair.

— Et c'est quatre-vingt-deux francs qu'il vous faut? continua le bandit. Il se hit un moment... Que se passait-il en lui?

Quelle lumière merveilleuse traversa ce cerveau enténébré?

Quelle source vivifiante et pure jaillit soudain des profondeurs de cette âme bourbaise? Ce fut un secret entre Dieu et lui. Mais il releva soudain son terrible visage transfiguré par une surprenante beauté.

Je vous les ferai avoir, moi, les quatre-vingt-deux francs, dit-il.

— Vous, vous? s'écrièrent les métayers, regardant avec surprise ce mendiant soudain métamorphosé en bienfaiteur.

— Oui, moi. Ecoutez-moi bien. Je ne suis pas un chemineau. Je suis un forçat évadé...

A ce mot, tous les assistants se levèrent en tumulte. Les enfants effrayés se pressèrent autour de leur mère.

— N'ayez pas peur, continua tristement le fugitif, je ne veux pas vous faire de mal, bien au contraire. Je me suis échappé du bagne. Il y a une récompense de cent francs promise à celui qui m'y ramènera. Vous serez celui-là poursuivi et en se tournant du côté du fermier. Vous allez me lier so-

lennement et me reconduire à la prison. On vous paiera la prime, et vous serez tous sauvés de la misère.

Abasourdi, le paysan écoutait son hôte, se demandant s'il ne rêvait pas. Quand il eut compris que c'était bien vrai, il ne voulut pas accepter la proposition du bandit; une lutte de générosité s'éleva entre eux. Mais sur la menace formelle du forçat d'aller se dénoncer lui-même si le métayer ne consentait pas à lui obéir, celui-ci se décida. Ayant solidement garrotté l'homme il le fit monter dans sa carriole et le reconduisit au bagne.

Grande fut la satisfaction du directeur, qui avait lancé une brigade à la poursuite du fugitif, quand il vit ce dangereux malfaiteur revenir sous la simple garde d'un paysan inoffensif qu'il eût facilement assommé d'un coup de poing.

— Quel! C'est cet homme qui a réussi à vous prendre à lui seul, fit-il. Comment cela a-t-il pu se faire?

— Ça ne vous regarde pas, répondit brutalement le forçat, il me ramène, c'est tout ce qu'il vous faut, n'est-ce pas? Donnez-lui la prime et laissez-lui la paix.



Les cent francs furent remis au paysan, et le sublime bandit, les fers aux pieds et aux mains, fut réintégré dans le plus sombre des cachots. Alors, il demanda à voir l'aumônier. Celui-ci accourut bien vite.

Le forçat lui raconta la vérité.

— Et maintenant, M'sieu l'aumônier dit-il en terminant, croyez-vous que j'aie racheté, comme vous dites, et que je sois en règle avec le bon Dieu?

Mais l'aumônier ne put répondre, car l'émotion l'étouffait.

d'après R. Valdor.



FRAPPEZ, MONSIEUR, VOUS ÊTES SAUVÉ!

Un peintre célèbre du XVI^e siècle avait été chargé de décorer la coupole d'une cathédrale. Le travail était très important, et comme on voulait que l'échafaudage fût entièrement terminé le plus tôt possible, on vit demandé au peintre de se mettre à l'œuvre avant que la maçonnerie du monument fût complètement achevée.

Celui-ci avait accepté et se tenait,



pour peindre, sur un échafaudage étroit, semblable à celui des maçons, et spécialement disposé pour lui.

Un jour que le peintre était absorbé par l'exécution d'une scène religieuse, il se recula comme le font à chaque instant les artistes, pour se rendre compte de l'ensemble de leur travail. Insensiblement, regardant toujours la peinture qu'il examinait en clinquant des yeux, il arriva tout au bord de son échafaudage.

Encore un pas et il va disparaître



dans le vide, et tomber sur le sol de l'église, à deux cents pieds au-dessous de lui!

Mais un maçon, qui travaillait non loin de là, a vu le péril; son cœur se serra. Dans sa pensée rapide comme l'éclair, il voit déjà le malheureux tournoyer dans le vide et s'abattre sur le dallage! Comment faire pour le prévenir? Si le peintre fait un seul mouvement en arrière, il est perdu! Alors l'ouvrier n'hésite pas, il court à la fresque, saisit un des pinceaux du



peintre, et barbouille le plus beau morceau de l'œuvre commencée.

Croyant à la malveillance, l'artiste furieux s'élança sur lui; la main haute.

— Vous pouvez frapper, Monsieur, dit le maçon, maintenant vous êtes sauvé!

Cette réponse arrêta l'élan du peintre. Il comprit le danger auquel il venait d'échapper. Alors sa colère fit place à la reconnaissance et, profondément ému, il remercia son sauveur avec effusion.

O LOLE SPORTS

UN SPORT MAGNIFIQUE La lutte bretonne (Suite)

Une fois leur serment prêté et leurs gestes rituels accomplis, les lutteurs s'entreignent. Le spectateur étranger est immédiatement frappé sur les règles exceptionnelles de la lutte bretonne.

En effet, c'est une lutte debout qu'il voit, le combat ne se poursuit qu'entre deux concurrents en équilibre normal sur leurs jambes. Un lutteur tombe-t-il? Son adversaire attend qu'il soit relevé, lui tend la main à l'occasion pour qu'il soit plus vite debout. Dans un seul cas la chute d'un lutteur arrête le combat; lorsqu'il touche le sol des deux épaules à la fois.

Par conséquent, pas de prises à terre. L'issue recherchée dans la lutte bretonne

est le lamm, saut tombé vainqueur qui comporte la touche à terre des deux épaules, pour qu'il ait victoire par lamm il faut que l'un des adversaires soit projeté d'un seul coup sur les deux épaules.

Les combattants se saisissent avec force, décrit fort bien Cambry dans son VOYAGE dans le FINISTÈRE. Il faut que le saut soit franc, que le vaincu tombe à plat sur le dos. Vingt fois, un des combattants touche la terre, se laisse tomber sur le côté, sur l'estomac. On ne repose, on reconnaît. Enfin, le plus faible succombe.

Lorsqu'il n'y a pas lamm, la lutte a une durée réglementaire de vingt minutes et le vainqueur est celui qui totalise le plus

grand nombre de points, un point étant accordé pour toute attaque poussée à fond et donnant un résultat proche du lamm.

Les prises classiques

Tout, dans la lutte bretonne, tend au lamm, le chef-d'œuvre, le couronnement des diverses prises autorisées par les règlements de la F. A. L. S. A. B. Voici, parmi, ces prises les plus classiques: « l'er c'kilet », le « taol bez troad » et le coup de Péron.

L'er c'kilet est ce que nous appelons le croc en jambe. La jambe droite s'enroule autour de la jambe gauche de l'adversaire ainsi immobilisé (ou inversément). Pivot idéal pour le lutteur qui, par un mouvement de torsion, peut faire basculer son rival en arrière. Ce coup donne de remarquables lamm. Dans le taol bez troad, (le coup du doigt de pied) le lutteur qui en est victime est fauché d'un coup d'orteil et son équilibre est définitivement rompu par une poussée brutale des bras adverses. Le champion du taol bez troad fut Mibuellou, de Guiscriff, qui pouvait d'un coup de pied briser un barreau de barrière...



LE Docteur COTONNET Régénérateur de la Lutte Bretonne.

UNE GRANDE & BELLE HISTOIRE : celle de notre Bretagne.

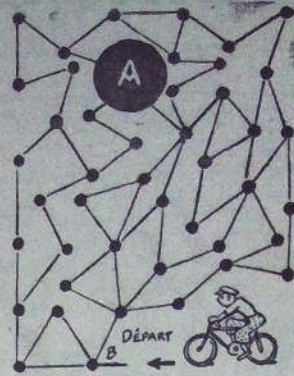


23. — LA PROSPÉRITÉ DE LA BRETAGNE AU XV^e SIÈCLE

Durant tout le XV^e siècle et sous les règnes des Ducs Jean IV, François I^{er}, Pierre II, Arthur III et enfin le dernier de nos Ducs François II, la Bretagne atteint l'apogée de sa grandeur : les arts sont florissants ; l'artisanat se développe prodigieusement : la soie, les tapisseries, l'enluminure, l'industrie du verre, l'orfèvrerie, l'imprimerie connaissent un essor que nous n'avons plus retrouvé depuis. L'agriculture est favorisée, la Bretagne exporte beaucoup de blé. Aussi le commerce par mer est actif entre plusieurs pays : l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, la Norvège, le Portugal, la Suède et même le Levant.

La prospérité de la Bretagne est telle à cette époque que « le peuple breton est si riche qu'on n'eût pas trouvé si petit village qui ne fût plein de vaisselle d'argent ! »

L'ITINÉRAIRE



Ce cycliste doit se rendre dans une ville figurée par le cercle A. Chaque joueur part du point B et suivra une route avec la pointe d'un crayon en notant tous les points noirs rencontrés et qui figurent des bornes kilométriques. Le gagnant sera celui qui aura rencontré le moins de bornes et, par conséquent, aura pris le plus court chemin.



Le
Billet
d'Yvon

LE CHIEN PIC MONTE A L'ÉCHELLE

Ma petite sœur Maryvonne s'amuse avec son chien Pic telle agite à tour de bras un beau chiffon rouge et le chien Pic bondit comme un fou pour tâcher de l'attraper.

Tout à coup, elle a l'idée d'aller pendre le chiffon en haut de l'échelle de la gerbière. Et voilà mon Pic tout affairé ; il aboie, il saute, il hésite ! Maryvonne le flatte un peu, l'excite ; le voilà décidé ; il se lance à l'assaut !

Péniblement et s'aidant des pattes de devant, Pic se hisse d'un barreau à l'autre. Après bien des efforts, il est en haut de l'échelle, et il peut saisir le chiffon dans sa queue. Il commence alors à regarder le sol d'un air absolument pitoyable ; car si le chien Pic sait monter à l'échelle, il n'a jamais pu apprendre à en descendre !

Aussi après bien des hésitations, il ne lui reste qu'une ressource : avec un aboiement plaintif auquel répond un éclat de rire de Maryvonne, il se laisse tomber lourdement jusqu'à terre comme une grosse bête de chien qu'il est !

Crois-tu petit frère, que nous ne ressemblions pas quelquefois au chien Pic ?

N'as-tu jamais eu affaire à des camarades qui sont venus, avec des paroles flatteuses, t'encourager à faire une sottise ?

Est-ce que ta vanité ne t'a pas quelquefois porté à les écouter ?

Et si l'affaire a tourné mal pour toi, n'ont-ils pas été les premiers à t'éclater de rire au nez ?

Méfie-toi des flatteurs, petit frère !
Ton ami YVON.

Nos GRANDS HOMMES quand ils étaient petits.

Jacques CARTIER

Jacques Cartier, célèbre navigateur naquit en 1494 à Saint-Malo, qu'il quitta en 1534 avec ses deux navires de 60 tonneaux : la Grande et la Petite Hermine. Le 24 juillet de la même année, après avoir découvert les îles de la Madeleine, parcourut les côtes du Golfe Saint-Laurent, visita la baie des Chaleurs, y planta la croix sur cette partie du Canada qu'on voit encore désigné sur certaines cartes du nom de Nouvelle-Bretagne, et en prit possession au nom de François I^{er}. Il mourut vers 1554.

Ses premières années de Jacques Cartier s'étaient passées sur la mer



comme celles de tous les enfants de Saint-Malo. Bien des fois, il avait mis ses parents en peine quand, parti sans les prévenir avec les pêcheurs, il avait dû, par suite du mauvais temps passer la nuit à bord, ou accroché à l'un des rochers qui satellitent la baie de l'île.

A cette époque-là, les remparts de Saint-Malo étaient gardés la nuit par d'énormes dogues à la dent très dure et qu'il n'était pas prudentes s'échapper du chenil et alla se jeter sur une marchande qui passait. Le jeune Jacques Cartier, témoin de cette agression, se rendit aussitôt compte du danger que courait la brave femme. Avec un courage surprenant chez un gamin de son âge, il s'arma d'une simple barre de fer et, sans hésiter, attaqua le bête, l'assomma à moitié, lui fit lâcher prise, et lui envoya la barre dans la queue pour la maintenir en attendant les hommes d'armes qui achevèrent la bête et félicitèrent le jeune héros de son noble exploit.

L'Oncle Roparz.

Le
Billet



d'Annaïg

FLEURS D'OMBRE ET FLEURS DE SOLEIL

En ces jours de soleil, profitant des vacances, je suis allée dans les bois avec mes sœurs. La campagne commençait à prendre sa belle parure de printemps. Il y avait des « fleurs de soleil » largement épanouies à la lumière, et des « fleurs d'ombre » recherchant la demi-clarté des sous-bois et les fraîches cachettes de mousses et de feuillage ; seul leur parfum trahit leur présence, car l'air en est imprégné.

As-tu pensé qu'il y a des personnes qui ressemblent aux fleurs de soleil ? Exaltées, bruyantes, elles sont audacieuses et savent prendre des décisions promptes, aimant se mettre en évidence et avoir un certain éclat.

Mais il y a des « fleurs d'ombre » timides et modestes, redoutant la foule et le bruit, évitant de paraître. Que de bien elles font en silence ! Elles prient, travaillent, se dévouent sans compter, surtout pour les pauvres. Elles savent que le bruit ne fait pas de bien, et que le bien ne fait pas de bruit. Seules, leur vertu et leur bonté sont les parfums qui les trahissent.

Voilà ce que dans les bois j'ai compris, petite sœur, en cueillant l'humble violette. Nous pouvons nous aussi être de belles « fleurs d'ombre ». Il suffit d'avoir un grand désir de dévouement, d'être charitable, d'être à la maison une petite fille serviable. Mais il faut surtout être modeste, et se dérober aux flatteries. Nos bonnes actions auront un jour leur récompense : Dieu nous la donnera comme il donne aux violettes l'ombre qu'elles aiment et le parfum qui nous ravit.

Ton amie ANNAÏG



LA LUTTE BRETONNE (suite et fin)



UNE BELLE PRISE
lequel des deux sera « L'AMM » ?

Enfin, le coup de Péron (fameux lutteur de Scaër) consiste en ceci : le lutteur place une main sur la nuque, l'autre sous le ventre de son adversaire. Celui-ci décrit un demi-cercle et se retrouve sur le dos. Inutile d'ajouter que Péron fut le grand spécialiste de ce coup qui porte aujourd'hui son nom.

Signalons aussi que le champion de l'er celtique fut Claire de Lorient. Précisons que les combats se disputent dans une lice carrée de quelques mètres de côté.

La lutte bretonne de nos jours

Pratiquée depuis l'époque la plus reculée de l'histoire de la Bretagne, la lutte bretonne survit donc au temps. Non seulement elle survit mais elle passionne toujours les foules de l'antique Armorique. Les lutteurs de Gourin, de Scaër, de Fouesnant, de Guiscriff, de Lanester sont unanimement admirés dans la Cornouaille, dans le Trégor et en pays vénéto. La popularité d'un Deglane souffrirait d'être comparée à celle d'un Cadic ou d'un Talbot, champions intercontinentaux de lutte bretonne.

Cet enthousiasme a été entretenu par l'apôtre contemporain de la lutte bretonne : le docteur Cotannec qui rassemble les amis de ce sport au sein d'une Fédération (la F.A.L.S.A.B.). Cette création qui coûta deux années d'efforts au docteur Cotannec ne fut définitive qu'en 1930. Puis le bon docteur s'employa à codifier les règles de la lutte en abolissant certaines pratiques dangereuses (le caractère propre et les particularités de la

Dans le prochain N^o, vous ferez connaissance avec YVES et ARMELLE, les deux héros de notre nouveau Roman :

LE MYSTÈRE DU CHATEAU DU TAUREAU.

par JOE DE ROINCE

Et bientôt, les premiers résultats de notre Concours de DESSINS et de CONTES, dont le Tri a été long et ardu...

LE CHASSEUR TROPICAL

Solution

LION — CROCODILE — TIGRE — GIRAFE — AUTRUCHE — ZEBRE — LÉOPARD.

Lutte bretonne ne furent pas atteints par ces judicieuses réformes.

Le docteur Cotannec imposa d'ailleurs aux lutteurs des catégories (poids).

Ces rajustements donnèrent un élan exceptionnel au sport de la lutte en Basse-Bretagne qui, pour l'instant, attire autant de connaisseurs que le football ou le cyclisme. Souhaitons que cette popularité s'étende à toute la Bretagne.

Paul Réguler.

Un Chanceux



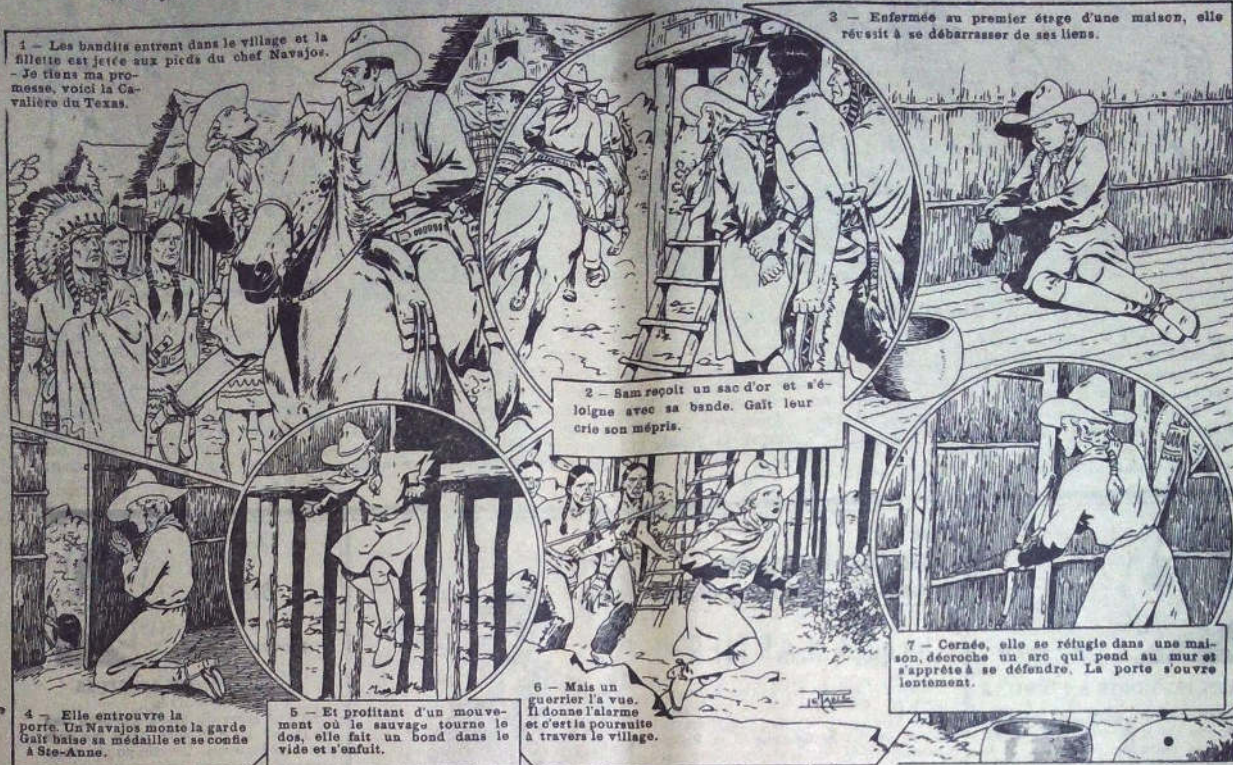
— Docteur, mon estomac ne va pas du tout et je n'ai absolument pas d'appétit !

— Ne vous plaignez pas de ça ; en ce moment tout est hors de prix et avec les restrictions !..

GAIT, LA CAVALIERE DU TEXAS

GRAND FILM INEDIT

RÉSUMÉ. — Tanguy Derrien, fermier breton, sa fille Gait et son neveu Primel guident les cavaliers au Texas. Gait, est enlevée par un bandit, Sam, et sa bande et emmenée chez les Navajos.



1 - Les bandits entrent dans le village et la fillette est jetée aux pieds du chef Navajo. - Je tiens ma promesse, voici la Cavalière du Texas.

3 - Enfermée au premier étage d'une maison, elle réussit à se débarrasser de ses liens.

2 - Sam reçoit un sac d'or et s'éloigne avec sa bande. Gait leur crie son mépris.

4 - Elle entrouvre la porte. Un Navajo monte la garde Gait baisse sa médaille et se confie à Ste-Anne.

5 - Et profitant d'un mouvement ou le sauvage tourne le dos, elle fait un bond dans le vide et s'enfuit.

6 - Mais un guerrier l'a vue. Il donne l'alarme et c'est la poursuite à travers le village.

7 - Cernée, elle se réfugie dans une maison, décroche un arc qui pend au mur et s'apprête à se défendre. La porte s'ouvre lentement.

La semaine prochaine : L'ANTRE DU SORCIER.

EUR C'HI SPEREDEK

(Un Chien intelligent)

par Benjamin Rabier



- La! la! la! af jistr o vont da goll!
- Le cidre qui va se perdre!



- Eunn! eur stou!
- Vite un bouchon!



da c'horioz nua teulo va mestr eo drol...

Impr. du Léon, Landerneau

La gérante: M^{me} Vefa de Bellaing

Un père débrouillard

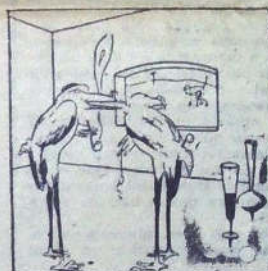


- Papa! sous cette averse nous allons être tout trempés!

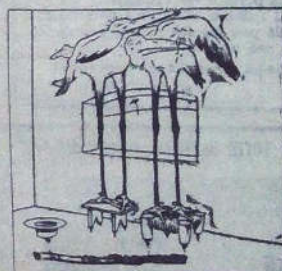
- Mais non, mes petits, attendez! Montez sur mes épaules, Loïc, et toi Youenn, sur celles de ton aîné! Tiens bien mon parapluie, et rentrons tout tranquillement sans recevoir une goutte d'eau!

SPEREJOU LEMM

(Esprits malins)



- Ar marmouz daonet-se a deu adaffé da glask c'hoari eun dro-gamm d'emp!
(Ce maudit singe vient encore nous jouer un vilain tour!)



- Mhromp outan da zont! En em l-komp evlese dirak ar prenest!
(Empêchons-le de venir! Mettons-nous ainsi devant la fenêtre!)



AR MARMOUZ! - Flemmet ou!
laket o deus barrennu!
(Je suis pincé! ils ont mis des barreaux!)

KORNIG AR BREZONEG

(Le coin de breton)

Deuxième leçon.
Eil kentañ

- 2 = Daou
- 1 - Piou eo?
(Qui est-ce?)
- 2 - Annaig eo.
(C'est Annaig.)
- 3 - Petra'ra Annaig?
(Que fait Annaig?)
- 4 - Skriva'ra Annaig.
Annaig écrit (écrire fait Annaig.)
- 5 - Annaig a skriv da biou?
Annaig écrit à qui?
- 6 - Skriva'ra da O lo le.
(Elle écrit à O LO LE.)



Annaig eo

REMARQUES. — (3) Petra'ra: a particule verbale se remplace par l'apostrophe pour éviter la rencontre de deux a. — (1) Piou? (5) da biou? (à qui): la 1^{re} lettre d'un mot breton peut changer; c'est ce qu'on appelle une mutation. — Remarquez ces deux formes pour dire la même chose: (4) Skriva'ra Annaig = (6) Annaig a skriv. (On dit daou au masculin et diou au féminin.)

PRONONCEZ: Aniaig eo;

ABONNEZ-VOUS! REABONNEZ-VOUS! car

O LO LE n'a pas fini de vous enthousiasmer: Bientôt il vous présentera les aventures drolatiques d'un personnage populaire breton, et celles, plus dramatiques d'un autre personnage, très mystérieux, celui-là!

Qui sont-ils? Il est encore trop tôt pour vous révéler leurs noms!
AVENTURES A TRAVERS LA BRETAGNE, A TRAVERS LE MONDE! DE LA GAÏETE, DU DRAME, DE L'ANGOISSE, DU MYSTÈRE, DE L'HEROÏSME!
Abonnez-vous, prolongez votre abonnement, vous ne le regretterez pas!



O LO LE



RÉDACTION-ADMINISTRATION
7, rue Lafayette
Landerneau Finistère
Compte chèques postaux : Mlle Leclerc 28556-Rennes

JOURNAL ILLUSTRÉ DES PETITS BRETONS
PARAISANT TOUS LES DIMANCHES
Directrice : Mme Veia de BELLAING

ABONNEMENT:
1 an : 35 francs
6 mois : 18 francs
3 mois : 10 francs

CORSAIRE DES ILES

L'HISTOIRE VRAIE D'UN MARIN BRETON

RÉSUMÉ. - En 1797, François Ripaud de Montauvert est forcé de gagner Mangalore pour réparer un navire de 4 canons qu'il a pris à l'ennemi. Le Sultan, voyant en lui un envoyé d'Allah pour chasser les Anglais, lui confie l'entraînement de ses troupes.

1. - Ripaud passe revues sur revues dans tout le pays. Il commande maintenant les anciens soldats de Lallès au grand complet et les troupes indigènes. Il confie à son second, Bompard, son secret : toute cette agitation militaire a un but...



3. - 1798. Au Port-Louis de l'Île de France, un navire vient de moufler. Il est commandé par le capitaine Ripaud qui conduit au gouverneur, le général de Malartic, une ambassade du Sultan Tippoo-Sahib.



2. - Les Anglais préparent à Madras une expédition contre les îles de France et de Bourbon. En les inquiétant par ses mouvements de troupe à la frontière du Mysore, il espère les obliger à surseoir à leurs projets contre les îles.

6. - Les Anglais, avertis, font un « casus belli » de l'arrivée de cette poignée d'hommes. Ils envahissent le Mysore et Tippoo-Sahib tombe bravement à la tête de ses troupes.

4. - Le gouverneur promet d'envoyer quelques renforts à leur maître. Mais pressant Ripaud à part, il le blâme sévèrement d'avoir promis au Sultan une armée inexistantes. Le capitaine explique les raisons qui l'ont fait agir.



5. - Quelques mois plus tard, Ripaud voit, navré, embarquer « l'armée » de secours. En tout, une centaine d'hommes. Et cela en plein jour, malgré sa recommandation de ne le faire que secrètement.

Texte de Jacques de SEISSIS

Illustrations de Le RALLIC

La semaine prochaine : PRISE DE LA PERLE

A l'occasion de la Saint-Philippe, la Direction d'O LO LE s'est faite l'interprète de nos lecteurs et lectrices, en adressant au Maréchal Pétain, les vœux qui suivent, rédigés en breton et en français :

LES SOUHAITS DES PETITS BRETONS AU MARÉCHAL

Ces vœux, gravés en lettres celtiques or, étaient formulés sur un élégant Billet frappé aux armes de Bretagne.

dek mil breizad bihan,
dre mouez o c'helaouenn " o lo le "
a zo laouen o beta eur gouel vat

d'an aotrou marichal pétain

sturier doujet ha karet bro-frans

fizians o deuz ennan evit ma vezo
adsavet en he c'hacr o bro garet breiz.
epi o deuz deski gant levez, er skol dizale,
istow ha yez o zud koz.

doue r'ho miro, aotrou marichal !
ha ra vevo frans ha breiz da viken !

24 aout 1941, 85^{ème} anniversaire du Maréchal

dix mille petits bretons
par la voix de leur journal " o lo le "
ont la joie d'adresser leurs vœux d'heureuse fête

au grand maréchal pétain

chef vénéré et bien-aimé de la France

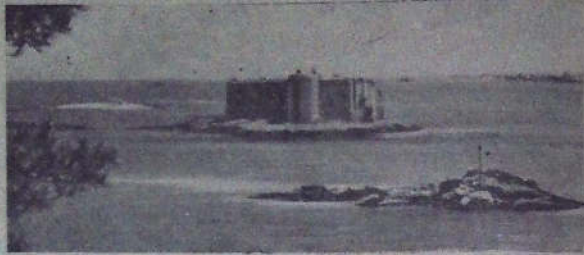
Ils lui font confiance dans la renaissance
de leur chère province de Bretagne
espérant bientôt apprendre avec joie à l'école,
l'histoire et la langue de leurs aïeux.

que dieu vous garde, monsieur le maréchal !
que vivent la France et la Bretagne !

24 août 1941, 85^{ème} anniversaire du Maréchal

LE MYSTÈRE DU CHATEAU DU TAUREAU

Roman inédit de Job de Roince



Chapitre I

DEUX ORPHELINS

— Alors, les enfants, rentrez... La soupe est déjà sur la table.
Aussitôt obéissants à l'appel de leur mère, Yves et Armelle avaient abandonné leurs jeux et quelques instants après ils prenaient place à la table de famille dans cette salle à manger où se réunissaient chaque jour, le docteur Dinen, sa femme et ses deux enfants.

Originaires d'une commune voisine, François Dinen avait fait ses études au collège de Saint Pol de Léon, puis il avait suivi les cours de la Faculté de Médecine de Rennes. Il s'était ensuite installé à Lesneven, dans cette région du Léon où sa famille était connue et estimée.

Son fils, Yves, âgé de quinze ans était vif, intelligent et travailleur. Au Likès, à Quimper, ses professeurs lui présentaient



ARMELLE

un bel avenir. Son père aurait été heureux de le voir faire comme lui, sa Médecine, ce qui lui aurait permis de lui passer sa clientèle. Mais Yves, attiré comme beaucoup de jeunes Bretons par la mer et le goût de l'aventure, voulait être officier de marine... Son rêve était de pouvoir commander, un jour, un de ces navires qui s'en vont de ports en ports, sans cesse à la recherche d'horizons nouveaux.

C'étaient les vacances de Pâques... Yves et Armelle faisaient des projets pour le lendemain.

— Papa, puisqu'il fait beau, propose le garçon, tu pourrais peut-être nous conduire un de ces jours au bord de la mer?

Le docteur l'attendait à cette demande.

— C'est entendu, fit-il en souriant, si vous êtes sages, nous irons passer l'après-midi de dimanche à Brignogan.

Cette promesse, en le devinant, réjouit le futur marin, qui s'empressa d'ajouter :

— Peut-être pourrions-nous faire une promenade en mer ?

Cette fois le docteur ne répondit pas, mais il questionna du regard sa femme.

— Nous verrons cela, se contenta de dire madame Dinen.

Comme toutes les mamans, en effet elle reportait ces parties de plaisir qui, quelquefois, hélas, finissent tragiquement. Et puis surtout elle éprouvait une certaine angoisse chaque fois qu'elle entendait son fils manifester son amour de la mer...

Le repas venait de se terminer et déjà Monsieur Dinen déployait son journal quand soudain la sonnette de la porte d'entrée tinta.

Yves se précipita.
Deux minutes après, il expliquait à son père :

— Ce sont deux hommes, deux étrangers qui viennent te chercher pour soigner un de leurs amis qui a été blessé dans un accident d'automobile... Ce n'est pas loin, ont-ils dit... A trois kilomètres de Lesneven, sur la route de Plouguerneau.

— C'est bien, dit le docteur, j'y vais ! Et se levant, il embrassa sa femme et ses enfants.

— Surtout, fit-il en s'éloignant, ne m'attendez pas ! Il est bientôt l'heure de vous coucher.

On entendit peu après s'ouvrir la porte du garage, puis un bruit de moteur qui alla en s'affaissant...

Il arrivait ainsi très souvent au médecin de s'absenter la nuit. Monsieur Dinen était, en effet, de ces docteurs qui considèrent leur métier non pas seulement comme un moyen de gagner de l'argent, mais aussi et surtout comme un apostolat.

Son dévouement s'exerçait aussi bien à l'égard des pauvres qui payaient mal ou même qui ne payaient pas du tout, qu'à l'égard des riches.

Et si on venait le déranger la nuit, il ne



On avait trouvé sur la route, près de son automobile, le corps du docteur Dinen.

fermait jamais sa porte, estimant, avec raison d'ailleurs, qu'un malade ne doit pas attendre.

Après son départ, Madame Dinen avait pris son ouvrage tandis que Yves et Armelle, installés sous la lampe, lisaient les *Marvañhou ar Vreioaed*.

Tout à coup, la vieille horloge dont le balancier animait la salle à manger de son tic-tac, sonna.

— Dix heures déjà murmura Madame Dinen... Il faut monter se coucher, mes petits... Si votre papa rentrerait maintenant il me gronderait de vous avoir laissé venir aussi tard.

— Et toi, maman ? questionna Armelle.
— Je vais attendre encore un petit peu. J'ai mon ouvrage à terminer.

Dociles, les enfants obéirent. Ils embrassèrent leur mère, puis ils gagnèrent leurs chambres situées au premier étage.

Habituellement Madame Dinen les accompagnait, mais ce soir elle avait décidé de prolonger sa veillée, persuadée que le docteur ne tarderait pas à rentrer.

Penchée sur son ouvrage, elle ne levait pas les yeux pour regarder l'heure... Pourtant elle surauta quand sonnerent les douze coups de minuit.

— Alors elle s'inquiéta... Et son inquiétude devint bientôt de l'anxiété.

Plusieurs heures s'écoulaient. L'horloge marqua quatre heures du matin, puis cinq heures, six heures...

Soudain la femme du docteur entendit des pas dans la rue, les pas d'un homme qui marchait vite, comme s'il était très pressé.

Et tout de suite après, on sonna à la porte.

C'était un paysan des environs, un brave homme qui était non seulement le client, mais aussi l'ami du docteur.

— Quand il eut devant lui Madame Dinen, dont le visage trahissait les angoisses, il eut l'air étonné.

— Mon mari... Il lui est arrivé quelque chose ?

— Madame...
— Il est blessé... mort peut-être... Le paysan hochait la tête.

— Mais avec tout le respect que l'on doit à une veuve, il expliqua la chose.

Ce matin, de fort bonne heure, on avait trouvé sur la route, allongé près de son automobile, le corps du docteur.

Mais il ne s'agissait pas d'un accident. Monsieur Dinen avait été tué, assassiné.

Comme il habitait tout à côté et comme l'on savait qu'il était un ami de la victime, on était venu lui demander de se rendre tout de suite en ville pour prévenir la famille et aussi la gendarmerie.

Telle était la triste nouvelle dont il était chargé.

Madame Dinen, effondrée, l'avait laissé parler sans l'interrompre. Peu lui importait d'ailleurs les détails...



YVES

Quand il eut terminé, elle se redressa dans un mouvement d'énergie, puis elle monta l'escalier en criant :
— Yves... Armelle...
Eveillés par ces appels, les enfants se précipitèrent vers leur mère, qui les serra bien fort sur sa poitrine :
— Mes petits... mes pauvres petits...

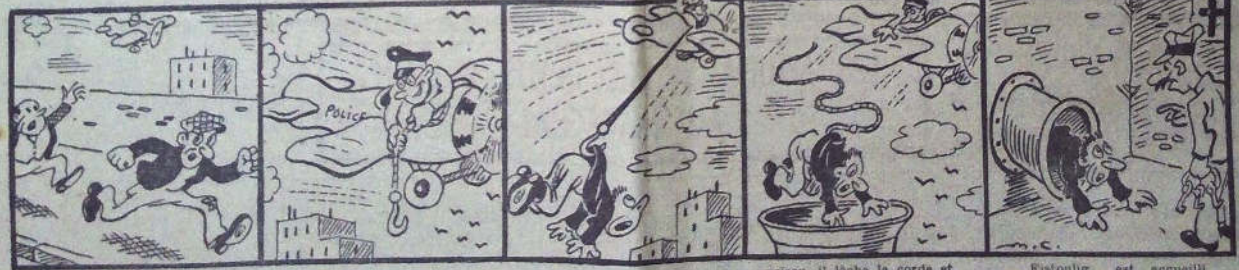
La semaine prochaine :
VERS L'AVENTURE.

L'ESPRIT DES CHOSES



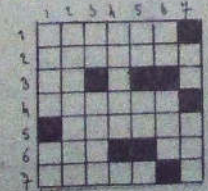
LES ŒUFS. — Ah! ces hommes! ils sèment la discorde partout... Vous savez nos deux voisins qui étaient si bons amis... ils sont aujourd'hui brouillés !

POLICE AÉRIENNE



1 — Fistoloug vient de voler le tiroir-caisse de M. Koffec. Celui-ci le poursuit mais il ne le rattrapera pas.
2 — Heureusement un agent de la police aérienne a aperçu la scène. Vite, il lance une corde terminée par un crochet et il huronne le filou par son veston. Arrivé au-dessus de la prison, il lâche la corde et le filou tombe dans un énorme tuyau qui vient à bout dans une cellule.
Fistoloug est accueilli comme il se doit par le gardien !

MOTS CROISÉS



Problème N° 3

HORIZONTALEMENT

1. Les belles églises de Bretagne sont faites en cette matière. — 2. Des compères qui se logent sur les paupières. — 3. Asticots concrets. — 4. Ceux de la Duchesse Anne sont restés célèbres. — 5. Friandises. — 6. Mot arabe qui signifie. — 7. Prénom masculin peu employé.

VERTICALEMENT

1. Les cloches le sonnent le jour des Morts Deux lettres de Bon. — 2. L'ensemble des roues d'une machine. — 3. Abréviation d'un titre. Slogan peu dur. — 4. Celui qui introduit le tabac en France. — 5. Deux lettres de Roi. — Pronom personnel. — 6. Deux fois la même lettre. Pour mettre les livres de classe ou les billes. — 7. Entendu. Plus de participe.

Savez-vous que...

■ Les plus intéressantes découvertes sur la vie des abeilles, après les travaux précurseurs de Clavius, de Swammerdam et de Réaumur, sont dues à François Hubert, le maître de la science agricole moderne. L'auteur genevois de *Nouvelles observations sur les abeilles*, était aveugle ! Il ne vit jamais de ses propres yeux un rayon de miel.

■ On appelle, en Angleterre l'«*innu du roi*», l'auteur d'un crime qui dénonce ses complices, parce que l'impunité lui est assurée. Il reçoit même souvent une récompense en argent.

■ Le venin de l'abeille perd ses propriétés toxiques au-dessus de 50 degrés : un excellent procédé de guérison, dans le cas où l'on aurait été piqué, consiste donc à approcher de la pique un cigare allumé, jusqu'à ce qu'on éprouve une forte sensation de chaleur.

UNE GRANDE & BELLE HISTOIRE : celle de notre Bretagne.



24 LA BATAILLE DE ST-AUBIN DU CORMIER

Pierre II, fils de Jean V étant mort sans enfants, la Bretagne passa à son oncle Arthur III, frère de Jean V. A la mort de celui-ci François II hérita du duché. Ce prince, le dernier de nos ducs eut à lutter constamment contre Louis XI, roi de France, pour maintenir l'indépendance de la Bretagne. François II fut obligé de déclarer la guerre à Anne de Beaujeu qui continua la politique de Louis XI à la mort de celui-ci (1).

Le Duc Breton s'allia d'abord au Duc d'Orléans qui régna plus tard sous le nom de Louis XII de France, puis à Maximilien d'Autriche.

A St-Aubin du Cormier (près de Fougères) une bataille décisive eut lieu entre les armées bretonne et française. Les Bretons luttèrent avec une vaillance désespérée et plusieurs milliers d'entre eux tombèrent héroïquement pour la Patrie, sur cette lande désormais historique, le 28 juillet 1488.

Son armée vaincue, François II, qui toute sa vie luttait pour la Bretagne, ne put survivre à la défaite : cette même année il mourut de chagrin.

(1) D'après l'abbé Poisson.

CURIOSITÉ

PILORI DES ECOIERS

Dans le jardin de l'église Saint-Léonard, à Shorehik, on peut encore voir une construction très curieuse : c'est une sorte de pilori où les écoliers d'autrefois étaient exposés en public. Les poignets des coupables étaient maintenus par des anneaux dans lesquels ils étaient passés. En outre, une lourde planche percée de trous servait à emprisonner la tête comme une cangue chinoise.



La chronique locale conte que les enfants paresseux étaient conduits, le dimanche matin, au pilori de Saint-Léonard où on les laissait exposés, après leur avoir administré une bonne correction.

Voilà une punition qui laisse bien loin derrière elle les pacifiques retenues et les modestes punitifs qui foit cependant tant murmurer les écoliers de nos jours. Autre temps, autre mœurs.



Le Billel d'Yvon

LE PANTIN DE YANNIC

C'est le soir, à la veillée. Tout en repassant mes leçons, le regardé du coin de l'œil mon petit frère Yannic qui s'amuse avec son pantin. C'est un polichinelle articulé, barbouillé de vert et de rouge, et qui fait tous les gestes qu'on veut. Yannic tire sur une ficelle ou sur une autre et le pantin docile penche la tête à gauche, puis à droite, lève un bras, une jambe, et se démène à volonté.

Et je ne puis m'empêcher de penser que beaucoup d'écoliers ressemblent au pantin de Yannic. Et c'est le démon, le malin Paul Cornok, qui tire habilement les ficelles. Regardons le manœuvrer :

— Yannic, souffle-t-il ton devoir est bien ennuyeux ! » Et Yannic ferme son cahier... « Jobig, continue-t-il cette leçon est trop longue ! » Et le livre est mis de côté... « Perig, dit-il enfin, à quoi bon être si sage : ta langue va se rouiller ! » Et mon Perig de bavarder !... C'est le démon qui doit rire !

Dis donc, petit frère, tu ne trouves pas que c'est un peu ridicule de se laisser ainsi manœuvrer ?

On dit de nous : « Bretons têtus ! Quand Satan viendra nous tenter, montrons-lui que nous méritons ce titre et qu'un petit écolier breton n'est pas entre ses griffes comme un pantin sans volonté.

Ton ami YVON.

Nos lecteurs et lectrices collaborent...



Fille. — Pourquoi on n'est du fumer aux fleurs ?
Mama. — C'est pour les obliger à pousser plus vite, vois-tu ; elles se dépêchent de grandir, pour ne plus sentir la mauvaise odeur !
(Dessin de Gwen de Parcevaux, 15 ans)

TERRE-NEUVAS d'hier et d'aujourd'hui

Un de nos collaborateurs, qui a vécu près de 40 ans à St Pierre et Miquelon, a écrit spécialement pour O L O E, ses impressions et souvenirs sur les Terre-Neuvas bretons. Ce récit ne manquera pas d'intéresser nos lecteurs et lectrices.



UN NAUFRAGE A TERRE-NEUVE

DES HOMMES à la taille de l'Atlantique-Nord

Repérage de DOUAR-NEVEZ

Les Années passées, à pareille époque, on faisait grand tapage autour du départ des Terre-Neuvas, l'ancien traditionnel, bénédiction solennelle des navires et des équipages, fête populaire de la Sainte-Onne, dernières rasades de gaieté et d'oubli, versées à ceux, qui, quelques jours après voguaient vers le grand large et la grande aventure.

Ce printemps 1941, fait unique dans les Années maritimes malouines, trouve la flottille maritime éparpillée, et combien éloignée de la vieille cité des Corsaires réfugiés dans les ports de Bordeaux, ports de Boue ou de Bayonne, d'où elle a s'armé, malgré bouleversement mondial, pour une nouvelle campagne de pêche sur les Bancs de Terre-Neuve.

Au moment où ces Terre-Neuvas partent des rives de l'Adour pour les bancs, il est curieux de noter, que dès le XII^e siècle, cette « Terra-Baenhuas » (Terre de morues) était fréquentée par de hardis pêcheurs venus eux aussi, du golfe de Gascogne.

C'étaient des Basques accompagnés de Bretons et Normands, qui, lancés à la poursuite de la baleine, traversaient l'océan et venaient exercer la pêche dans ces parages. C'est ainsi que la légende nous représente Jacques Cartier couvrir du bét de Bayonne et s'arrêter appuyé sur le bastingage de son navire.

En ce temps là, la France employait à la pêche 500 navires montés par 10000 marins.

Cette année, handicapé par les difficultés du ravitaillement, l'armement à la grande pêche se compose, en tout et pour

tout, d'une douzaine de volières équipées par quelques centaines d'hommes.

Claustres de longs mois sur leur navire, occupés à un travail sans trêve, ayant toujours en face d'eux les mêmes visages, sigrés par la fatigue et cette vie contre nature, ces pêcheurs ont une rude existence à laquelle, sans doute, il est impossible de trouver sur terre rien de comparable. Ce bruit de fanère que l'on mouille, au moment où la pêche commence, est pour le Terre-neuva, un bruit de verrou, le verrou d'une prison que l'on pousse.

Et on tient cependant contre les journées interminables, on tient parce que l'on ne sent plus son mal à force d'en avoir souffert, mais surtout parce que l'on possède en soi une indéfectible, une effrayante énergie. On tient parce que l'on est un pêcheur du banc et que les pêcheurs du banc sont des hommes à la taille de l'Atlantique-nord.

Il existe en Bretagne et tout le long de nos côtes, de prodigieuses réserves d'énergie, des milliers de marins, vétérans de Terre-Neuve et du Groenland, qui, pour s'être battus contre les océans, contre des labours dantesques ne sauraient être inférieurs à aucune tâche, quelle qu'elle soit.

Et un pays qui possède de semblables stocks d'héroïsme, ne peut être qu'un grand pays.

DOUAR-NEVEZ

Un ancré article
L'interdit mettra des pêcheurs de morues

Le 14 Avril dernier, la flottille des maritimes bretons a repris la mer pour la campagne de Terre-Neuve. Le départ s'est fait exceptionnellement cette année, du port basque de Bayonne. Que salue Anne patronne des Bretons, protège nos coura-geux pêcheurs, et fasse qu'ils reviennent tous en octobre prochain de leur loatain et périlleux voyage. A Dieu vat !

Le Billel d'Annaig



L'HERBE REPOUSSE ...

Où, elle repousse, et les jardiniers le savent quand elle se mêle d'envahir les jeunes plantations ! Aussitôt, pliés en deux, ils arrachent brin à brin les herbes folles indésirables.

Mais elles repoussent toujours !

Ne penses-tu pas, petite sœur, que nos âmes ont aussi bien des mauvaises herbes, tellement enracinées que nos efforts pour les déloger subsistent sans cesse des défaîtes.

Petite jardinière infatigable, penche-toi obstinément sur ta conscience, Guette le dévot qui grandit, pensée d'orgueil ou désir de mensonge. Arrache impitoyablement l'herbe mauvaise sans te décourager parce qu'elle reviendra ; car jusqu'à la fin de ta vie il faudra lutter pour combattre tes défauts. Mais pour cela, la grâce divine est toujours à ta portée, et Jésus vient à ton aide en voyant ta bonne volonté et tes efforts.

Ton Amie, ANNAIG

Inquiétude bien placée !



—Cristi ! comment vas-tu le faire pour rentrer, j'ai laissé ma clé en dedans.



O LO LÉ



RÉDACTION-ADMINISTRATION

7, rue Lafayette

Landerneau Finistère

Compte chèques postaux : Mlle Leclerc 28556-Rennes

JOURNAL ILLUSTRÉ DES PETITS BRETONS

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES

Directrice : Mme Veil de BELLAING

ABONNEMENT:

1 an : 35 francs

6 mois : 18 francs

3 mois : 10 francs

CORSAIRE DES ILES

L'HISTOIRE VRAIE D'UN MARIN BRETON

RÉSUMÉ. - En 1797, François Ripaud de Montauvert est forcé de gagner Mangalose pour réparer un navire de 4 canons qu'il pris aux Anglais. Le Sultan, voyant en lui un envoyé d'Allah pour chasser les Anglais, lui confie l'entraînement de son armée. Ripaud, va chercher du renfort à l'île de France. Mais on ne lui donne que 100 hommes. Le Sultan attaqué par les Anglais, trouve la mort à la tête de ses soldats.

1 - 1799, François Ripaud de Montauvert est second à bord de l'Iphigénie, trois mâts de 16 canons, commandé par le corsaire Malroux. Il croise dans le Golfe Persique. Le 7 Octobre, on signale sous le vent un trois-mâts anglais de 30 canons. Le corsaire met le cap droit dessus. L'ennemi envoie une bordée mal dirigée.

2 - Malroux « laisse arriver » comme pou, l'abordage et place même des hommes dans les haubans. Ce que voyant, l'ennemi abandonne ses canons et jette tout son équipage dans les agrès pour repousser l'attaque. Le corsaire « revient du lof » et ouvre le feu à mitraille, jonchant le pont ennemi de morts et de blessés.

3 - Au bout d'une heure, l'Anglais amène son pavillon. Ce bâtiment était « la Perle » transportant un trésor et 40 chevaux arabes de toute beauté. Le Trésor est transbordé sur l'Iphigénie et Ripaud prend le commandement de « la Perle ». Les deux corsaires dont la fortune est faite, décident de regagner l'île de France.

4 - Mais le 9, deux navires anglais se présentent, la corvette « Trinquemale » de 24 canons et la goélette « la Comète ». La prudence commanderait de fuir, mais « la Perle » est lente, et Malroux, ne voulant pas abandonner son matelot, accepte le combat.

5 - Vers midi, la canonnade commence et dure jusqu'au coucher du soleil. A ce moment, le mâst d'artimon du Trinquemale vient bas et masque sa batterie. L'Iphigénie perd à son tour son mâst de misaine qui tombe à la mer. Vers minuit, le Trinquemale perd encore son grand mâst.

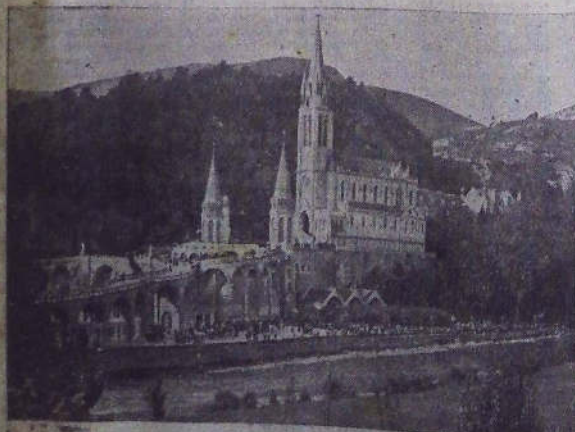
6 - N'ayant plus que ses voiles avant, la corvette ne peut se maintenir par le travers, dérive et vient aborder l'Iphigénie. Les Français se ruent à l'abordage et refoulent les Anglais dans la batterie. Mais le feu se déclare à leur bord et les corsaires regagnent l'Iphigénie.

7 - Le Trinquemale s'entreouvre et saute. La commotion est telle que l'Iphigénie se disloque et coule avec Malroux resté le dernier à bord. Ripaud reçoit les survivants de l'Iphigénie. La Comète en profite pour fuir.

Texte de Jacques de SEISSES

La semaine prochaine : LA PRISE DU HOPE.

Au célèbre Sanctuaire de la Reine de la Paix !



Lourdes, où le Maréchal a prié pour la France.

LE CONCOURS de Contes et de Dessins d'O LO LÉ

M^{lle} Yvette BELLOIR (13 ans)

La Clarté-Perros

LAURÉATE

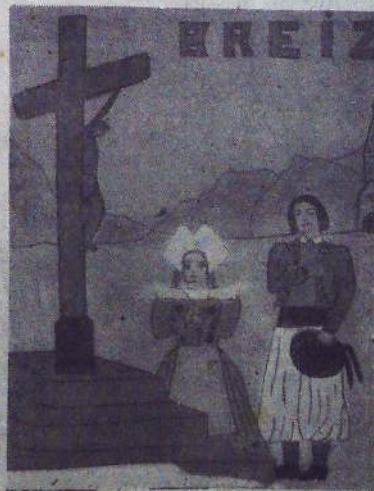
du Concours

de Dessin

gagne une BELLE POUPÉE d'une valeur de 250 francs. Sujet classé 1^{er} : BREIZ

Dans le N° du 25 mai, nous donnerons la liste complète des gagnants du Concours de Dessin, ainsi que les lauréats du Concours de Contes.

Les meilleures œuvres seront publiées dans l'ordre de classement.



LE MYSTÈRE DU CHÂTEAU DU TAUREAU

Roman inédit de Job de Roinceé



...le seigneur de Kerlanet cacha au château du Taureau un coffret...

RÉSUMÉ. — Le Docteur Dinan, de Lesneven, vient de mourir, assassiné dans des conditions mystérieuses. Il laisse une veuve et deux orphelins : Yves et Armelle.

Chapitre II A L'AVENTURE

La nouvelle de la mort du docteur Dinan avait produit une profonde émotion non seulement à Lesneven, mais encore dans toute la région.

Et cette émotion était d'autant plus grande que le médecin avait été victime d'odieux criminels.

L'enquête ouverte par la gendarmerie avait permis d'établir comment les choses avaient dû se passer.

En réalité, cette nuit-là, il n'y avait eu aucun accident d'automobile sur la route qui va de Lesneven à Ploguérneau.

Les deux hommes qui, dans la soirée, étaient venus chercher le docteur, avaient donc inventé cette histoire pour l'attirer hors de chez lui. Puis quand ils s'étaient trouvés seuls dans la campagne presque déserte à cet endroit, ils l'avaient fait descendre de voiture pour un motif quelconque... Ensuite, ils l'avaient tué d'un coup de révolver.

Pour quelle raison avaient-ils commis ce forfait? Sans doute pour voler leur victime, puisque le portefeuille de celle-ci avait disparu.

Leur crime achevé les malfaiteurs avaient dû s'enfuir, et jusqu'ici il avait été impossible de les identifier. Mais l'opinion publique affirmait que ces criminels ne pouvaient être que des étrangers.

Persuadé, en effet, dans la région ne connaissait d'ennemis à Monsieur Dinan. Et l'on n'aurait pas trouvé dans la contrée un homme qui aurait voulu faire le moindre mal à celui qui avait rendu tant de services à ses compatriotes.

Enfin dans le pays on savait que le docteur n'était pas riche.

En quittant la cimetière, Yves et Armelle avaient regagné la maison, cette maison qui, il y a quelques jours encore, était si animée, si joyeuse. Le repas qui avait suivi fut bien triste. Il y avait là, l'oncle Alain, le frère du docteur, et sa femme, tante Yvonne. Tous deux étaient venus la veille, de Nantes où ils habitaient. L'oncle Alain était un fort brave homme, bon comme l'était son frère, et qui était désolé de n'avoir pas eu d'enfants. Il s'en consolait en gâtant son neveu et sa nièce.

Ayant rencontré l'un des policiers chargés de l'enquête, il rapportait à sa belle-sœur ce qu'il avait appris.

— Malgré tous ses efforts, la justice n'a pas encore réussi à découvrir les mal-

teurs qui ont assassiné ton mari... Au cours de leurs recherches, les gendarmes ont bien arrêté quelques vagabonds, mais on a dû les relâcher car tous ont pu prouver qu'ils n'étaient pas à Lesneven le soir du crime.

— Et l'on est de plus en plus persuadé que ce sont des étrangers qui ont commis ce forfait qui n'a pas du leur rapporter bien lourd car mon beau-frère ne devait pas avoir sur lui une somme importante.

— Oh, non... quelques centaines de francs tout au plus... Mais j'y pense maintenant il avait également dans son portefeuille, des papiers auxquels il attachait un grand intérêt.

— Quels papiers?

Madame Dinan réfléchit pendant quelques instants comme si elle avait voulu rapprocher ses souvenirs, puis elle poursuivit :

— En dehors de son métier, mon mari avait une véritable passion, l'étude de toutes les questions bretonnes et surtout des questions historiques. C'était non seulement un grand chercheur, mais aussi un grand celtisant... Il pouvait se vanter avec raison de connaître l'Histoire de Bretagne dans ses moindres détails, et grande était sa joie quand le hasard lui permettait de découvrir des documents nouveaux.

— Bien souvent il me disait que s'il n'avait pas été médecin, il aurait été professeur. Et cela afin de pouvoir faire revivre pour ses élèves nos héros nationaux, nos saints, afin aussi de leur apprendre à mieux aimer ce pays si riche en glorieux souvenirs...

— Pour mieux se documenter, il fouillait toujours, heureux de la moindre découverte.

— Et c'est ainsi qu'un jour il trouva un vieux manuscrit, égaré parmi d'autres papiers, qui lui apprit qu'un trésor était caché dans l'une des salles du château du Taureau...

— L'oncle Alain, intrigué par ce qu'il apprenait ne put cacher sa surprise.

— Comment! fit-il, un trésor serait caché dans ce vieux château qui est bâti sur les rochers à l'entrée de la rivière de Morlaix?

— Oui, reprit Madame Dinan, c'est bien là... Voici d'ailleurs, si mes souvenirs sont bien précis, ce dont il s'agit...

— Pendant la Révolution, un riche breton, le seigneur de Kerlanet, obligé de s'enfuir pour échapper aux révolutionnaires, cacha au château du Taureau, un coffret qui contenait une partie de sa fortune. Soigneusement il avait noté sur un

document les renseignements qui devaient permettre de retrouver le fameux trésor.

Quelques jours après, le malheureux qui n'avait pu s'enfuir assez rapidement, était arrêté et guillotiné. Mais les Révolutionnaires n'attachèrent que peu d'importance aux papiers qu'il portait sur lui, et qui furent mêlés à d'autres archives.

— Mon mari, dès qu'il fut en possession de ce document, fit aussitôt des recherches pour retrouver les héritiers du seigneur de Kerlanet. Hélas, il n'en resta plus. Petit à petit la famille s'était éteinte.

— Et, fit l'oncle Alain, il est fort possible que les assassins de ton mari étaient au courant de l'existence de ces documents et qu'ils ont commis leur forfait pour s'en emparer.

— Il est permis de le croire. Le trésor a dû tenter ces malfaiteurs.

— Tu dois avoir raison, et il faudra dire tout cela au juge d'instruction... Ces renseignements lui permettront peut-être d'orienter les recherches.

Pendant quelques instants tous demeurèrent silencieux, comme si les uns et les autres hésitaient à aborder un autre sujet.

Ce fut tante Yvonne qui se décida enfin.

— Tu dois être bien fatiguée et si tu veux te reposer, tu sais que notre maison est aussi la tienne... Viens donc passer quelques jours à Nantes.

— Fallait le lui proposer, fit aussitôt l'oncle Alain. D'ailleurs nous profiterions de ta présence chez nous pour envisager ton avenir et celui de tes enfants.

Discrètement, il offrit ainsi à sa belle-sœur de lui venir en aide, sachant qu'elle demeurait sans fortune et pour ainsi dire sans ressources.

La conversation qui s'engageait était pénible pour Madame Dinan. Il lui coûtait surtout de donner suite en présence des enfants. Comme le repas était terminé, elle leur fit signe de s'éloigner.

Le garçon, dont le visage était subitement devenu grave, entraîna sa sœur.

— Viens au jardin! dit-il...

Il y avait, au fond de ce jardin, un vieux banc appuyé au tronc d'un gros arbre.

Tous les deux s'y installèrent.

— Tu as entendu, fit Yves. Les bandits qui ont tué notre papa font fait pour s'emparer des papiers qui vont leur permettre de voler le trésor du château du Taureau.

— Oui, du moins ma main le croit.

— Elle a certainement raison... J'ai une idée.

— Laquelle?

— Voici... Nous allons tous les deux, empêcher ces misérables de voler le trésor, et en même temps nous les ferons arrêter.

— Comment cela?

— Puisque maman doit se rendre à Nantes, chez l'oncle Alain, nous profiterons de son absence pour nous rendre au château du Taureau... Et là, quand les bandits arriveront... Mais tu n'as pas peur au moins?

— Peur? Armelle se redressa.

— Non!

— D'ailleurs, reprit Yves avec assurance tu n'auras qu'à me suivre... Je suis un garçon et je suis l'aîné, donc je suis le chef... Ce que nous ferons là-bas, je vais te le dire.

Lentement, Yves fit part à sa sœur de ses projets. Puisque la justice n'était pas encore prévenue, ils allaient la devancer, et c'est eux qui auraient l'honneur de venger leur père.

Armelle écoutait, attentive et confiante.

— Elle ne soulevait aucune objection, et déjà elle se voyait livrant à la justice ceux qui avaient assassiné son papa.

Sans hésiter, courageuse comme une petite bretonne, elle partait...

Vers ce château du Taureau dont le nom l'impressionnait un peu.

Vers l'aventure...

(à suivre)

MIRKHOUD ET ZILAR



Sans un sou, chassé de partout, Mirkhoud se désolait, assis sur le port, quand il vit venir à lui le marin Zilar. Mirkhoud, lui dit-il, autres fois j'ai emprunté de l'or à ton père, étout convenu que si je ne pouvais le rendre, je le servais un an. Ton père est mort, je t'appartiens. — Tu es honnête, Zilar, mais pauvre comme je suis que ferai-je de toi?



Le marin touché de la bonté de Mirkhoud, lui offrit de s'embarquer avec lui pour Alexandrie où ils étaient certains de trouver du travail. Un matelot leur conseilla de s'embarquer sur la felouque *Main de Fatma*. Ainsi fut fait. Le soir venu, Zilar s'étonna qu'on n'allumât pas la lanterne arrière. Tandis qu'il l'examinait, le capitaine et un matelot



survivaient laissant juste à Zilar le temps de se cacher dans la lanterne. Il apprit avec stupeur qu'ils étaient sur un navire de pirates, et que de plus, dès l'arrivée, Mirkhoud et lui seraient vendus comme esclaves. Zilar ne douta plus qu'il était un mauvais dékâm, fameux bandit, pour la capture de qui une grosse récompense était promise. Ayant mis



Mirkhoud au courant, il lui dit : « Laube, un fort courant nous portera vers la terre. Cette nuit, vidons une des outres à vin de la cave, je me glisserai dedans. Aves un soufflet en la gorge, fera pour qu'elle flotte malgré mon poids. J'aurai mon couteau, et une fois sur la grève je percerai l'outre et j'i-



rai demander du secours contre la felouque. Ce plan fut exécuté sans que l'équipage s'en doutât. Zilar parvint à la grève. Dès qu'il se sentit échoué, il perça l'outre et courut contre la chose à quelques pêcheurs qui le regardaient avec stupeur. — Il n'y a pour l'instant au port aucun bâtiment assez



puissant pour attaquer les pirates », dirent-ils. Zilar regarda autour de lui une grosse barque allait mettre à la voile. A sa droite, un pêcheur recourait sa boîte avec une ficelle gourmée. « Donne-moi un peu de cette ficelle, dit le marin. Et vous autres de la barque, prenez-moi à bord, suivez la



felouque que vous voyez là-bas et faites des signaux : dites que vous m'avez trouvé noyé, et que vous me rapportez, et moi je dirai que je suis tombé à la mer par accident. Les pêcheurs obéirent et la felouque s'arrêta. Mirkhoud, sur le pont, ne comprenait pas... Mais le marin, monta sur le bâtiment, et se lança à la mer avec lui.



L'équipage, amusé de le voir ruisselant, car il s'était fait tremper exprès dans l'eau. Feignant d'aller se reposer, Zilar se rendit à l'endroit où il avait remarqué un bailli de poudre. Il déposa sa ficelle gourmée pour servir de mèche. Fallouma et remonta sur le pont. Presque aussitôt, Mirkhoud et Zilar se lancèrent à la mer avec lui.



Tous deux furent repêchés au moment où la felouque exposait, s'abîmait dans les vagues! Les deux amis reçurent la récompense promise par le Sultan, payèrent largement les pêcheurs et s'installèrent à Chypre.

LE PIÈGE

de

M. Perapaol



M. Perapaol vient de lire avec stupeur qu'un voleur tristement célèbre erre dans le pays! Il craint pour sa fortune!

Mais M. Perapaol, la première émotion passée appelle Mélanie, sa bonne :

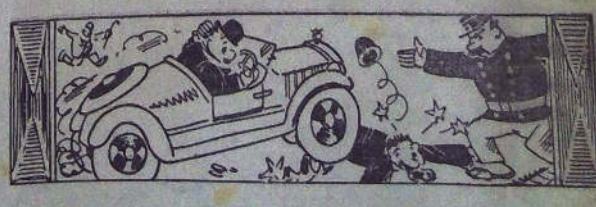
— Apportez-moi le hérisson du jardin! Je vais le mettre dans mon coffre-fort!

Et comme par hasard, le



fameux brigand réussit à s'introduire la nuit suivante dans le bureau de M. Perapaol!

Il éventa le coffre-fort, mit la main sur ce qu'il croyait un magot, mais quelle ne fut pas sa frayeur de sentir des pics se dresser! Croyant ce coffre ensorcelé, il se sauva précipitamment en jurant de ne plus s'attaquer aux coffres-forts!



— Alors, vous ne savez pas crier?

— Si, mais ce que je ne sais pas, c'est conduire...

UNE GRANDE & BELLE HISTOIRE : celle de notre Bretagne.



25. ANNE DE BRETAGNE

Anne, fille aînée de François II, fut reconnue à douze ans, Duchesse de Bretagne. Rapidement, la jeune souveraine dut faire face aux ambitions du Roi de France, Charles VIII, qui préparait une invasion du Duché ! Mais ses armées furent repoussées grâce à l'appui de Maximilien d'Autriche, et un armistice signé entre la Bretagne et la France, en 1489.

Anne choisit et épousa, par procuration, en 1490, l'empereur Maximilien, surnommé le « Dernier Chevalier ». Mais Charles VIII envahit de nouveau la Bretagne. Notre pays si riche fut ruiné, les troupes bretonnes décimées. Anne s'enferma dans Rennes, la seule ville qui ne fut pas encore prise. Mais elle fut assiégée ! Maximilien, trop loin, et ne pouvant la secourir, la vaillante petite Duchesse, pour sauver son peuple qu'elle aimait tant, d'une ruine totale, épousa Charles VIII, le 6 décembre 1491, et devint Reine de France.

Enfants, aimez Anne de Bretagne « qui est bien la suprême incarnation de notre race ; nous avons le droit d'en être fiers !... Gloire, honneur, amour à la bonne Duchesse ! » (1)

(1) D'après La Borderie.

CURIOSITÉ

A LA CONQUÊTE DE LA LUMIÈRE

Ayant planté une jeune pousse dans un pot, un jardinier fut très étonné de voir un jour la plante sortir par le fond du pot ; mais notre jardinier s'aperçut alors qu'il avait commis la maladresse de planter sa pousse à l'envers. Les feuilles, sui-



vant leur habitude, avaient cherché à atteindre la lumière par le plus court chemin. Mais soyez sûrs qu'une fois au grand jour la pousse se sera vite recourbée pour prendre une direction ascensionnelle.

LES BELLES FAMILLES BRETONNES

Pour répondre à une heureuse suggestion O LO LO se fera un plaisir de publier toutes les photos des familles bretonnes qui nous seront adressées.

Nous en prendrons grand soin, et les retournerons à leurs propriétaires, aussitôt les clichés établis.



Le Billet d'Yvon

UNE HISTOIRE DE BOUTONS DE CULOtte

Il vient d'en arriver une bonne à mon ami Loïc ! Sa mère lui avait remis vingt sous pour aller acheter des boutons, car Loïc est tellement remuant qu'il fait sauter tous ses boutons de culotte ! Le voilà donc parti avec sa pièce de vingt sous. Or, sur le seuil de la boutique, mon Loïc reste fasciné par un bocal de pastilles à l'aspect apétissant.

Notre maître nous avait justement raconté l'histoire de Saint Goulyven, évêque de Léon, qui changea trois poignées de terre en pièces d'or... Le rusé Loïc pensa qu'il pouvait à son tour changer des boutons de culotte en bonbons. Il entre dans la boutique, achète dix sous de bonbons et dix sous de boutons, met les bonbons dans sa poche et porte les boutons à sa mère.

Malheureusement, la maman de Loïc trouva que les boutons de culotte étaient devenus bien chers ; elle se rendit chez la marchande et apprit la ruse de son gars !

De retour à la maison, elle fit Loïc changer de culotte sous prétexte de recoudre les boutons. Le coupable surpris n'eut pas le temps de sortir le cornet de bonbons de sa poche ; et profitant de son absence, la maman remplaça les bonbons par des boutons de culotte ; puis elle remit le cornet dans sa poche sans rien dire !

Et quand son Loïc ouvrit son cornet de bonbons, il ne trouva plus que des boutons de culotte !

Voilà une bonne leçon qui apprendra à Loïc à mieux interpréter les exemples de nos Saints bretons et qui nous apprendra à nous, petit frère, que le bien mal acquis ne profite jamais.

Ton ami YVON.

RECHERCHE



Le nom d'un héros breton se trouve gravé sur le bouclier de ce guerrier ! Trouvez ce nom.

« Papillons géants »



Des bouquets de genêts ; des quenouilles d'ajoncs ; des parterres de bruyères ; du vert et du rose pailleté d'or. Parfois un ruban gris. La lande bretonne.

C'est là, des papillons géants aux vastes ailes blanches : nos vieux moulins à vent. On les rencontre encore souvent en Haute-Bretagne, eux qui dominaient autrefois toutes les collines de chez nous. Et de ceux-là qui restent les uns tendent, désespérés, leurs grands bras squelettiques ; ils ne reçoivent plus au vent de l'Océan. Mais d'autres, assez nombreux vibrent toujours à la caresse de la brise ; et leurs ailes entraînent au rythme du « tic-tac », de longs et mystérieux discours...

Elles sont donc si légères, ces ailes qui viennent au moindre souffle ?

Jusqu'à la fin du siècle dernier, chaque aile était une sorte d'échelle, légèrement contournée en verso de charrie, et recouverte de toile : « la volure ». Le meunier grimpa sur les échelons pour tendre ou pour serrer les voiles, suivant la force du vent et la vitesse qu'il désirait. Cette manœuvre, longue et dangereuse, ne pouvait être répétée à chaque changement de vitesse du vent. Bien des catastrophes s'en suivirent ; et plus d'une fois, la tempête brutale, ayant large prise dans la volure, emporta les ailes et la toiture du géant décapoté. Le grand papillon gisait dans la lande...

Il y a environ cinquante ans, la toile fut remplacée par de larges planchettes très fines, dont l'ensemble s'appelle toujours la « volure ». Chaque volure, habituellement de 8m. x 1m.75, est composée d'une dizaine de planchettes, fixées le long de la « verque » sur des chevrons mobiles perpendiculaires à celle-ci. Un système pivotant commande ces chevrons de l'intérieur, et permet au meunier de déployer ensemble les quatre ailes, dans la mesure qu'il veut. Plus la vent souffle, moins la volure doit être étendue. Quand le moulin est au repos, les vol-

lures sont repliées sur elles-mêmes, et n'offrent plus au vent qu'une largeur insignifiante de quelques vingt cm.

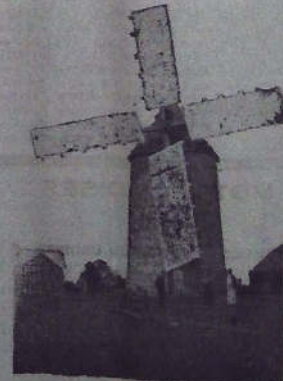
Croyez-vous maintenant qu'elles sont si légères, ces ailes de géant ? Et vous ne voyez pas tout le corps mécanique intérieur qu'elles entraînent à leur suite : le trieur, les meules, la bluterie !... Mais nous y reviendrons.

Un peu, l'histoire de nos moulins. Et d'abord, les plus anciens en bordure de l'Océan. Certains n'ont que deux ailes, d'autres ne les ont plus, pas même l'escalier mobile qui accédait à la plate-forme.

Et, pour nous, ce n'est plus qu'une cage de bois rectangulaire, deux fois plus haute que large. Traversée en son milieu par un axe vertical, autour duquel elle pivote, elle s'appuie sur un socle de maçonnerie, s'élevant jusqu'à deux mètres au-dessus du sol. L'intérieur ne contenait que l'indispensable à la mouture : une paire de meules soutenue par des poutres grossières. Ensemble relativement léger, puisque la cage entière tournait sur le socle, pour placer les ailes face au vent.

Dès le seizième siècle, la bâtisse en pierres, de forme cylindrique, remplacée la cage de bois, tout en gardant la même structure : un socle de diamètre inférieur à celui du bâtiment proprement dit. L'escalier extérieur, inutile désormais, a disparu, et on y entre de plein pied. Le moulin dit « Du Diable », près de Guernande en est le type.

Mais alors, le mécanisme des ailes, qui doit demeurer mobile à cause des caprices du vent, subit les transformations qu'il a gardées depuis. Il fait corps avec la charpente du toit, laquelle devient indépendante et repose, tel un chapeau, en équilibre sur des poutres circulaires formant glissières. Quand le meunier voulait mettre son moulin « dans le vent », il actionnait un levier extérieur, appelé « queue » parce qu'il descendait en oblique de la toiture jusqu'à terre — et faisait coulisser la charpente et le mécanisme jusqu'au moment où l'axe des ailes se trouvait dans la direction voulue.



Le Billet d'Annaïg



LES GRAINES QUI S'ENVOLENT

Tu as dû bien souvent t'amuser aussi, petite sœur, en folâtrant dans la campagne, à souffler sur les pissenlits, pour « éteindre la chandelle », comme on dit !

Et les graines qu'ils portaient de se disperser à tous les vents !...

As-tu pensé que chacune de ces graines, emportées au hasard, deviendrait une nouvelle plante ?

As-tu pensé que tu étais aussi une jeune plante dont à tout moment, les graines s'envolaient, retombant non plus dans la terre, mais sur les personnes qui vivent avec toi ?

Souviens-toi qu'il faut semer le bon grain, et que Dieu te demandera compte de tous les gestes et de toutes les paroles, à chaque moment de la vie d'enfant. Ceux-ci suffisent parfois pour édifier une compagnie, pour l'empêcher de manquer à la charité. Un seul mot peut faire naître tant de résolutions généreuses !

Cherche à rendre ta présence toujours semeuse d'efforts chrétiens, même durant les moments les plus quelconques de la journée. N'oublie pas que tu t'es promise d'être le petit rayon de soleil qui met la joie dans le cœur des autres.

Ton Amie, ANNAÏG

Le dix-neuvième siècle a fait disparaître le socle et les queues. Dans la presqu'île guernandaise, les « armateurs » ont suppléé à ces dernières, par un « papillon » métallique, placé à l'opposé des ailes, et qui se charge de donner automatiquement aux ailes, suivant la poussée qu'il reçoit du vent, la direction voulue. Tel le moulin de Sallé, le roi des marais salants.

Ailleurs, c'est un système de rouages, intérieur, très simple et très facile. Vous voyez ici, haut de 15 m., un moulin des environs de Châteaubriant, qui en est muni. Un enfant de 8 ans, en tirant une chaîne sans grand effort, peut mettre en mouvement ces dizaines de tonnes, qui pèsent ensemble, les ailes, l'arbre de couche, et la toiture du moulin. Voilà le secret de la « toiture qui tourne ».

Et le meunier longtemps en a été très fier ; comme il est fier encore de voir les touristes en extase devant ce prodige d'équilibre, trouvé depuis longtemps par nos aïeux : un volant aussi lourd et aussi vaste — 20 m. de diamètre environ — qui vire à la moindre « bouffée » de vent.

Voilà les papillons qui ont peuplé nos landes ! Ils s'étaient posés, capricieux et volages, un peu partout sur nos côtes. Mais leur règne est fini. Leur « race » va s'éteindre. Les vastes ailes blanches bientôt seront inertes !

Qu'ils seront tristes, nos landiers, sans leurs papillons géants !

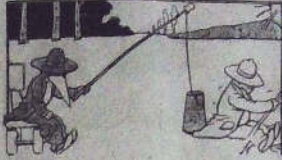
Gildas

LE PEINTRE ET LE PECHEUR

par Benjamin **RABIER**



— Voilà un génieur qui gâte ma perspective...



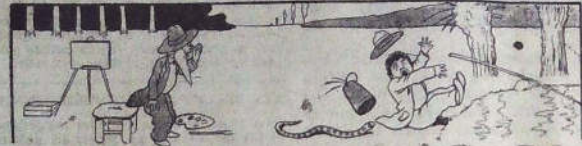
avec un appuie-main, une éplaque en guise d'hameçon et une bouchée de pain...



on peut fabriquer un excellent engin pour la pêche à l'anguille.



Maintenant, en avant la palette : blanc de céruse et vermillon...



Au secours!... c'est un aspic monstrueux...Sauve qui peut!



Tout ça ne vaut pas l'excellente matelote que je vais m'offrir pour déjeuner...

Un accident matériel ne nous a pas permis de publier, cette semaine, la suite de **GAIT**, nous nous en excusons auprès de nos lecteurs.

L'ÉCHO VIVANT

Dans une petite ville du Nord de la France, s'était installé un hôtelier qui ne faisait pas ses affaires. Cependant, ses prix étaient modérés, sa cuisine soignée, son vin excellent ; mais c'était la faute de la localité s'il ne réussissait pas, car elle ne présentait rien de remarquable qui pût tenter les étrangers.

L'hôte alors eut une idée : il fit faire des prospectus destinés à vanter les avantages de son établissement et qui se terminaient par ces mots : « A deux pas de l'hôtel se trouvent les « Grandes roches », dont la disposition étrange donne lieu à un des échos les plus remarquables du monde entier. »

Cette annonce, répandue de folson, donna de merveilleux résultats. La popularité de l'écho grandit rapidement. Bientôt, aucun touriste ne passa dans la région sans venir s'informer à l'hôtel de la situation exacte du phénomène, information qui était toujours accompagnée de quelques consommations.

L'hôtelier était ravi, sa maison était toujours pleine, il faisait de bonnes affaires et prenait plaisir à conduire lui-même ses clients auprès de l'écho. Ceux-ci envoyaient au rocher des mots d'esprit, des plaisanteries, que l'écho répétait fidèlement quinze et vingt fois ; en effet, on n'avait jamais rien vu de pareil.

Un jour, notre hôtelier amena à l'écho un groupe de touristes, attirés par la renommée de la merveille ! Ils posèrent à l'écho une foule de questions que le rocher renvoya exactement.



Mais soudain, l'un d'eux qui était Breton, s'écria :

— Ata, kenderv, tomm a-walc'h eo d'it ? (— Alors, « cousin », as-tu chaud ?) L'écho resta muet. Stupeur générale. Le Breton répéta sa phrase, même silence. Ironiquement, notre compatriote reprit : — Petra, maro out ? (Quoi, es-tu mort ?) Alors une voix furieuse s'éleva des rochers :

— « Ah ! mais parlez français si vous voulez qu'on vous réponde ! »

A dater de ce jour les touristes ne vinrent plus entendre l'écho.

Le 1^{er} Juin, dans " O Lo Lé "

UN GRAND FILM POLICIER
DES PLUS CAPTIVANTS,
ENTIEREMENT ILLUSTRÉ.



par Yvon **KERMOAL**.

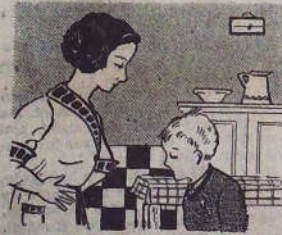
De l'audace, de l'angoisse, du mystère, du charme, de l'aventure...
Un film mouvementé où le courage et la volonté farouche d'un petit Breton et d'une petite Irlandaise triomphent des exploits d'un redoutable bandit international.

ET LES

Aventures drôlatiques

d'un **PERSONNAGE POPULAIRE BRETON**, qui fera la joie des petits et des... grands, qui vous transportera dans le monde féérique et légendaire ! **DE LA GAÏETE SUR LA LANDE BRETONNE !**

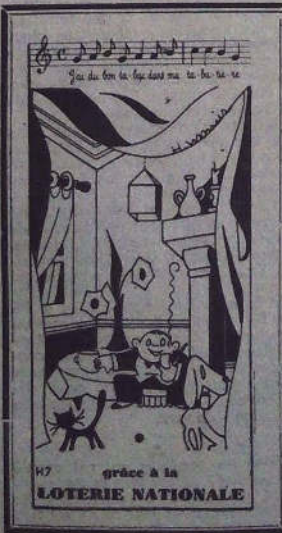
Charité bien ordonnée...



— Hervé, où se trouve donc le morceau de gâteau que j'avais laissé sur la table ?
— Je l'ai donné à un petit garçon qui avait bien faim, maman.
— C'est très beau cela. Et quel était ce petit malheureux, mon chéri ?
— Moi, maman.

Le n° d'O LO LE à St-Yves paraîtra en 2 couleurs

Faites un effort pour le diffuser largement



La Gérante : M^{me} Veia de Bellisang
Impr. du Léon, Landéneau

TU DORS ?



— Dis donc, Nouet, dors-tu ? —
— Dami ! si je ne dormais pas, qu'est-ce que tu me voudrais ?
— Que tu me prêtas ton cheval pour aller à la foire de Merdrignac.



— Ah ! ben, compère, je dors. —
— Bah ! tu ne dors pas puisque tu me causes. — Ah ! je fais pas attention, c'est que je rêve !...

KORNIG AR BREZONEG (Le coin de breton)

Quatrième leçon
Pedervet kentel

4 = Pevar

- 1 — Plou eo ?
(Qui est-ce ?)
- 2 — Mamm Annaig eo.
(C'est la mère d'Annaig.)
- 3 — Mamm Yvonig eo ivez ?
(C'est la mère d'Yvon aussi ?)
- 4 — Ya, mamm Yvonig eo ivez.
(Oui, c'est la mère d'Yvon aussi.)
- 5 — Petra 'ra mamm Annaig ?
(Que fait la mère d'Annaig ?)
- 6 — Eur pok a ro da Annaig.
(Elle donne un baiser à Annaig.)



Demat, mamm!
(Bonjour, maman!)

REMARQUES. — (2) Mamm Annaig eo = (mère Annaig est) pour : c'est la mère d'Annaig. — Mamm Yvonig : (la) mère (d')Yvonig. — (6) Eur pok a ro : un baiser elle donne ; ne confondez pas « a ro (fait) avec a ro (donne). — 4 = Pedervet (au féminin) ; Pevar au masculin. — Au masculin on dit Pevar : 4 ; et au féminin Peder.

PRONONCEZ BIEN : Man-me ; donnez un son bref, énergique, en faisant sentir fortement la lettre m ; il en est ainsi pour toute consonne redoublée. — Ya = Yâ (une syllabe, — ivez = ivéze ; dans certaines régions on dit ivé.

MOTS CROISÉS

RESULTAT DES MOTS CROISÉS.
PROBLEME N° 3

Horizontalement : 1. Granit. — 2. Lorigs. — 3. Au. — 4. Sabots. — 5. Gâteau. — 6. Ben, ce. — 7. Otag. —
Verticalement : 1. Glas, Bo. — 2. Rouges. — 3. Ar, banc. — 4. Nicot. — 5. Eote. — 6. T T, Sac. — 7. Su, nes.



— Citez-moi les os du crâne. — Heu... je ne les ai pas tous dans la tête, M'gion.

DÈS AUJOURD'HUI renvex « O LO LÉ » du 18 Mai consacrés à SAINT YVES

Nous enregistrons déjà plusieurs commandes ! Que les retardataires se hâtent !

Qu'O LO LE, le 18 Mai, soit vendu à la criée par nos lecteurs et lectrices, et qu'ils fassent également de la propagande auprès de leurs petits camarades des écoles publiques.

« Si chaque enfant essayait de placer ce jour-là 18 Mai un O LO LE à un camarade de l'école publique, ce serait un beau résultat », nous suggère un prêtre-justifuteur.

Voilà une belle idée, n'est-ce pas ? Aussi, tous, Chers O LO LE, vous agitez ainsi, car saint Yves doit être connu, aimé et honoré par tous les enfants de Bretagne !

Tous à l'action, les 18 et 19 mai prochains.

Et n'oubliez pas le couronnement de vos efforts :

L'ETENDARD D'O LO LE sera remis à l'Ecole ou au Patronage qui aura diffusé le plus grand nombre de numéros !

Enfin, une nouvelle surprise encore ! Tout lecteur ou lectrice qui nous enverra un nouvel abonné d'un an à 35 fr., recevra :

LA CROIX D'O LO LE.

BULLETIN DE COMMANDE A NOUS RENVoyer

M. _____
Ecole ou Patronage de _____

desire recevoir _____ exemplaires du N° spécial d'O LO LE consacré à Saint Yves conformément aux conditions suivantes :
a) Vente du N° 9,80. Remise de 9,20 par numéro vendu ;
b) Reprise des invendus et règlement sur relevé de l'administration d'O LO LE.





RÉDACTION-ADMINISTRATION
7, rue Lafayette
Landerneau Finistère
Compte chèques postaux : Mlle Leclerc 28556-Rennes

JOURNAL ILLUSTRE DES PETITS BRETONS
PARAISANT TOUS LES DIMANCHES
Directrice : Mme Vela de BELLAING

ABONNEMENT:
1 an : 35 francs
6 mois : 18 francs
3 mois : 10 francs

19 MAI



**LA JEUNESSE
BRETONNE
sur les pas
de Saint Yves**



La vie de messire saint yves



Saint Yves Heloury naquit le 17 octobre 1253, sous le règne de Pierre le Roux, duc de Bretagne, au manoir de Kervarzin (ou Kermartin) près de Tréguier.

Sa mère, Azo ar Ginkiz l'éleva dans l'amour de Dieu et souvent elle lui répétait cette belle parole :

Mon fils, vives toujours de façon à devenir un saint !

Son oncle Yann Gerangoz, lui donna ses premières leçons. « Ayez grand soin de cet enfant, lui dit la dame de



Kermartin, car Dieu m'a révélé qu'il sera un jour un saint ! »

L'élève et le professeur devinrent de grands amis et à 14 ans, Yves fut conduit à l'Université de Paris, puis alla à Orléans pour étudier le droit et la théologie. Sa conduite fut toujours édifiante et exemplaire dans les milieux d'étudiants où les mauvais exemples ne manquaient pas !

Lorsqu'il revint en Bretagne, il émerveilla ses compatriotes par sa science. Ordonné prêtre en 1285, l'évêque le



nomma officiel de son diocèse et lui confia en même temps la paroisse de Trédréz, en attendant de devenir recteur du Louannec.

La popularité du saint prêtre grandit vite.

Il était à la fois le père des pauvres, des orphelins, le défenseur des veuves, des affligés et de la Bretagne !

Le 19 mai 1303, à Kervarzin, Yves Héloruy, épuisé par les tâches écrasantes de son ministère et de son apostolat, et par les grandes pénitences



qu'il s'infligeait, rendit sa belle âme à Dieu dans ce lieu paisible qui l'avait vu naître.

L'annonce de sa mort fut ressentie avec douleur par tout un peuple qui l'aimait comme un père. Une foule immense accourut à ses obsèques des quatre coins de Bretagne !

44 ans plus tard, le 19 mai 1347, le bienheureux Yves Héloruy était canonisé pour devenir le Grand Patron de la Bretagne !

LE DIVIN...

Un jour, Saint Yves eut le bonheur de recevoir, comme les disciples d'Emmaüs, Notre-Seigneur visiblement à sa table. Ce jour donc, dit Yves Suet, (1) j'allai dîner chez lui à Kermartin. A mon arrivée, il venait de distribuer le dernier pain d'une fournée toute entière. Au moment de nous mettre à table, nous vîmes entrer un pauvre tout hideux, couvert de méchantes guenilles; il demandait l'aumône. Yves le fit assoir à sa table, en face de lui, puis manger dans sa propre assiette. Le pauvre prit peu de chose et voulut partir tôt après, comme suffisamment rassasié. Avant de passer le seuil, il se re-

(1) Un de ceux qui confessaient saint Yves.



...MENDIANT

tourna vers nous, et dit en breton : « Kevavo. Doue ve raneoc'h ! » (Adieu que le Seigneur soit avec vous.) Et ce mendiant, naguère hideux, parut si brillant de clarté, que nous en étions comme éblouis. Yves se prosterna contre terre, la face baignée de larmes. « Ah! je le vois maintenant, s'écria-t-il, Dieu a envoyé un de ses anges pour me visiter. C'était plus qu'un ange! C'était Jésus-Christ lui-même. Yves fut plusieurs jours sans vouloir s'asseoir à cette table qui avait été sanctifiée comme un autel, par la présence de Notre-Seigneur !

COMMENT FUT EDIFIE

LE CLOCHER DE TREGUIER (LEGENDE)



« Il était alors, au pays de Tréguier, une cathédrale qui n'avait pas de clocher. L'évêque en était bien peiné, mais chacun sait que les évêques ont toujours été plus riches de vertus que d'écus. Cependant qu'elle eût été belle, la cathédrale, si un fin clocher était venu la terminer. Élégante, har-

monieuse, de dimensions parfaitement proportionnées, à cette Reine pleine de majesté, il ne manquait que ce diadème. C'est bien ce que se disaient l'Evêque, les seigneurs, tout le peuple et même... messire Satan : oui, le diable lui-même. Vous savez qu'il rôde partout où il croit son intérêt en

jeu. Or un jour que le bon prélat se désolait davantage encore, pensant au beau clocher qu'il ne voyait qu'en rêve, ce noir personnage se présenta à lui. Il avait fait grande toilette pour la circonstance. Mais il avait toujours ses cheveux rouges, ses yeux de braise et il sentait le roussi. L'évêque vit bien et il crut à une affaire :

— Monseigneur, dit Satan, je sais que vous êtes en grande peine au sujet de votre cathédrale et je viens vous proposer de vous aider à bâtir son clocher.

L'évêque sourit. Il savait que le Diable ne fait pas de cadeaux sans se faire payer de retour.

— Je n'ai pas d'argent, lui dit-il.

— Je le sais, répondit l'effronté personnage, et je ne vous en demande point. Je construirai moi-même votre clocher à une seule condition.

— Voyons cette condition.

— Voici : le 1^{er} Dimanche qui suivra l'achèvement du clocher, vous me donnerez les âmes de tous ceux qui décéderont dans votre diocèse, entre la Grand-Messe et les Vêpres.

L'évêque ne parut pas surpris. Il dit qu'il acceptait le marché et le Diable s'en fut en se frottant les mains ou plus exactement les griffes. Dès le lendemain une équipe d'ouvriers travailla au clocher. C'étaient des êtres petits, noirs, qui ne parlaient à personne. Toutefois il faut avouer qu'ils allaient vite en besogne, car le clocher montait fin et léger s'élevant de jour en jour un peu plus vers le ciel. Un soir il fut achevé, et les ouvriers partirent. Alors sans que nul ne le vit l'évêque le bénit pour le purifier. Satan se présenta au prélat :

— J'ai tenu ma promesse, dit-il, à votre tour de remplir vos engagements.

— Accepté, dit l'évêque, ce sera pour demain.

Le lendemain, Dimanche, à l'heure habituelle, la Grand-Messe fut célébrée et chantée. Chacun était heureux et les chants s'élevaient comme le beau clocher vers le ciel. Satan était dehors, bien entendu, car le diable n'entre jamais dans les églises : j'ai fait du beau travail se disait-il, aussi vais-je faire une belle récolte.

Mais le Diable qui se croit si malin a toujours trouvé plus malin que lui en Bretagne.

Ainsi donc Paol Gornok faisait les cent pas. Mais la Messe allait se terminer, il s'approcha et tendit l'oreille. L'officiant terminait les derniers « Orémus » et le Diacre chantait « Ille misere est ». Le peuple répondit par un « Deo gratias » sorti de toutes les poitrines. Mais à peine eut-il terminé qu'à pleine voix l'évêque entonna le « Deus in adjutorium meum intende ». Le chœur lui répondit, puis on passa au « Dixit Dominus » ; les Vêpres étaient commencées et il n'y eut pas d'interruption entre elles et la Grand-Messe.

Quelle fut la rage de Satan ? Vous le devinez sans peine. Il avait été joué, et bien joué. Il s'élança vers le clocher pour le détruire, mais à la résistance qu'il rencontra, il comprit qu'il était puni et béni et ne pourrait être détruit. Il s'en alla dans son enfer alors que dans la cathédrale se succédaient les chants triomphants.

Le ROUET.



... ce noir personnage se présenta à lui.

LE MIRACLE DES PIGEONS

Yves Héloiry, que tous les enfants du voisinage aimaient beaucoup, comme on le conçoit facilement, ne manquait pas de visites à Kermartin. A cette époque, d'ailleurs, où les relations lointaines étaient assez rares, les familles se voyaient souvent d'un château à l'autre. Tous, seigneurs, dames et enfants montaient à cheval, et galopèrent à travers les plaines et les vallons, le long des sentiers qui servaient de chemin aux voyageurs. Le jeune enfant exerçait déjà une sorte d'apostolat parmi ses jeunes camarades, et plus d'une fois le bon Dieu les rendit témoins des merveilles qu'il opérât en sa faveur. Son père lui confiait la garde de ses champs, peut-être même parfois de ses troupes, car la vie de château n'était pas ce qu'elle devint depuis, une vie de désœuvrement et d'ennui où l'on ne savait que faire pour tuer le temps. Un jour donc, chargé de



défendre le grand courtill, nouvellement enssemencé, contre les ravages des innombrables pigeons qui peuplaient les colombiers du voisinage, Yves reçoit la visite de quelques jeunes amis de la presqu'île et des environs.

Pour avoir le temps de se livrer à leurs pieux amusements, prières, processions, messe peut-être, et chanter comme à l'église de saint Tugdual, Yves imagina de se faire aider par eux à porter les treillis de la charrette et une vieille roue de voiture à l'entrée du champ. Les pigeons qui les regardaient travailler du haut de leur donjon, ne durent être guère effrayés de ces naïves précautions, et cependant les enfants purent s'absenter sans qu'un seul de ces pillards descendit dans le courtill ; un ange en défendait l'entrée pendant que les pieux enfants se livraient à leurs saints amusements.

Saint YVES, défenseur de la Bretagne.



En 1295, Philippe le Bel, roi de France, se prétendit autorisé par le Pape à lever dans son royaume, sur les Biens de l'Église, une taxe, et voulut étendre sans aucun droit cette taxe à la Bretagne, Saint Yves, officier de Tréguier, résista énergiquement aux prétentions du roi et fit transporter à la cathédrale tous les objets précieux de l'évêché. Sur ces entrefaites, un valet se présenta à la porte de l'évêché pour y faire entrer un cheval appartenant à l'évêque. Le cheval fut saisi par les officiers

du roi. Aussitôt le peuple de Tréguier s'insurgea contre les officiers, et saint Yves, avec le secours de la foule, resta maître du cheval en disant : « Tant que je vivrai, je défendrai la justice, la liberté de l'Église et celle de mon pays. »

La nuit suivante, un épouvantable coup de tonnerre se fit entendre. Saint Yves, accompagné d'un serviteur, se dirigea vers la cathédrale. Il pénétra dans la crypte où se trouvaient les reliques de saint Tugdual. Le serviteur entendit alors

le bruit d'un dialogue entre saint Yves, et saint Tugdual. Bientôt, il vit saint Yves revenir en disant : « Allons nous coucher, la paix est faite. »

Dès le lendemain, en effet, les officiers du roi, effrayés par le coup de tonnerre et par l'émeute de la veille, quittèrent Tréguier pour n'y plus revenir.

(Extrait de l'Histoire de Bretagne scolaire de l'Abbé Poisson.)

Il va venir !

Quel nom

lui donnerez-

vous ?



O LO LE ouvre une nouvelle rubrique qui sera bien accueillie et de nos lecteurs et lectrices, et de leurs parents :

LES PRENOMS BRETONS.

La « mode » est en effet de plus en plus aux noms bretons ! Mais tout le monde ne les connaît pas, et pourtant il y en a qui sont si beaux !

C'est pourquoi, O LO LE sera heureux de publier à l'avenir les noms de nos saints bretons que l'on choisira pour les petits frères et les petites sœurs, encore au « Pava Bleu », mais attendus avec joie !

A tout seigneur, tout honneur ! Nous commencerons par celui que nous honorons aujourd'hui, le grand saint Yves, patron de notre Bretagne. En breton, Yves est connu sous ces prénoms :

ERVAN, en Trégor, YEUN, YOURN, en Cornouailles, EOZEN et YVON en Léon (diminutif : Yvoig).

Le féminin de ces noms serait donc : ERWANA (diminutif : Wanaig) ; YOUNNA, YEUNA, EOZENNA, YVONNA, (diminutif : Mema ou Vema).

EN PELERINAGE A TREGUIER



L'EGLISE DU MINIHY, où le 19 mai, à 7 h. j., sera célébrée une messe demandée par O LO LE à l'intention de la Bretagne et des Bretons.



A MINIHY : St Yves entre le pauvre et le riche.



A KERVARZIN, Le pigeoncote construit par le père de saint Yves.



A KERVARZIN, Le puits qu'a connu saint Yves.

Le tombeau de St Yves
Le Duc de Bretagne Jean V érigea en 1420, un beau mausolée à saint Yves, dans la cathédrale de Treguier. Hélas ! la Révolution française de 1789, qui étendit tant de crimes et de dissolutions sur la Bretagne détruisit ce beau monument de la manière la plus barbare.
En 1890, Mgr Bourchi, évêque de St-Brieuc et Treguier fit reconstruire un nouveau tombeau, celui que nous consacrons et devant lequel, les laïques implorant la protection du grand Saint.

19 mai: Grand pardon de saint Yves, illustre patron de la Bretagne ! Quel devoir agréable pour tous ceux qui peuvent se rendre à Treguier ce jour-là ! Mais à un cœur breton, il n'est pas de joie plus douce, plus tendre que de méditer autour de ce petit coin silencieux qu'était le berceau du saint Patron de la Bretagne. Devant le manoir de Kervarzin notre esprit reste comme devant un livre dans lequel notre cœur voudrait lire profondément !

C'est dans ce domaine que St Yves passa ses jeunes années ! C'est dans le bois et les champs de Kervarzin que sa mère le guida sur le chemin de la sainteté.
Kervarzin existe actuellement comme autrefois. La maison de saint Yves fut reconstruite au siècle dernier par Mgr du Quelen, archevêque de Paris.
Une plaque de marbre au-dessus de l'entrée rappelle que c'est là qu'est né et mort saint Yves.

Il reste encore du temps de notre grand saint, le colombier, construit par le père de saint Yves, le puits et le jardin où se trouve une souche d'aubépine appelée « Kador saint Erwan » (la chaise de St Yves), parce qu'il aimait, dit-on, à s'y asseoir pour lire son bréviaire.
Saint Yves passa les dernières années de sa vie à Kervarzin, et fit construire la chapelle, qui, agrandie et restaurée, est devenue l'église paroissiale du Minihy depuis 1801. Dans ce sanctuaire, saint Yves chanta sa dernière messe ou plutôt il pleura, car depuis l'élévation jusqu'à la communion, des larmes abondantes coulèrent de ses yeux.

...Le dimanche matin, 19 mai 1303, il semblait dormir ! Le soleil du printemps rayonnait joyeusement ; les petits oiseaux gazouillaient dans le bois de Kervarzin, en voltigeant d'une branche à l'autre...

C'est ainsi que doucement, l'âme de St Yves monta au Paradis, en bénissant les campagnes où il avait semé l'amour et la sainteté.

797 ans se sont écoulés depuis le 19 mai 1303. Le défilé de tout un peuple vénérant le corps de celui qui a fait tant de bien, continué toujours, du berceau au tombeau de notre illustre Patron et Protecteur ! Et sa popularité n'a fait que grandir !

Chaque année au grand Pardon, des étrangers, intellectuels, avocats, hommes d'Etat, personnalités de marque, accourent honorer le grand saint breton.

...Quelles minutes émouvantes et solennelles, lorsque, au moment où l'on porte en procession le chef (1) vénéré du Patron de la Bretagne, retentit, sous les voûtes de la cathédrale, le cantique à St Yves, chanté par tout un peuple, tel un hymne à un souverain ! Et lorsqu'à l'ombre des genêts d'or, sur le chemin de Treguier au Minihy, cette précieuse relique est portée sur les épaules des prêtres, ne dirait-on pas, plutôt, qu'elle est portée sur une mer de chant et de prières !

« Nann n'eus ket e Breiz, nann n'eus ket eur zant, evel sant Erwan ! »
...Mais il est un autre pèlerinage, plus (1). Chef : tête.

Le TOMBEAU de SAINT YVES à l'intérieur de la Cathédrale.



La procession quitte l'église de Minihy.



La Cathédrale de TREGUIER (en breton : **LANDREGER**)

humble, moins connu celui-là, qui a lieu la veille de la grande fête !

Il est plus vieux, mais plus près du cœur de saint Yves !

Quand tombe le soir sur les berges fleuries du Jaudy et du Guindy, à deux lieues d'alentour on voit les pèlerins venir en silence, leur chapelet en main, des mamans portant leurs enfants sur les bras, des grands pères, des jeunes, pleins de gravité.

Ils viennent tous confier leurs désirs au grand saint Yves, pour eux, pour leurs parents ou leurs amis. Toute la nuit du 18 au 19 mai, dans la pieuse « Sainte Chapelle » de saint Yves, des confessions ont lieu, puis dès la première heure, des messes continuelles et des communions...

Comme c'est beau, comme c'est émouvant de voir des familles entières depuis le « Poupig » jusqu'à la « mamme-goz », aller, chacun à son tour, baiser les reliques du Saint bien-aimé.

Et leur pèlerinage accompli, tous s'en retournent, confiants, par les chemins et les sentiers couverts de la rosée du matin...

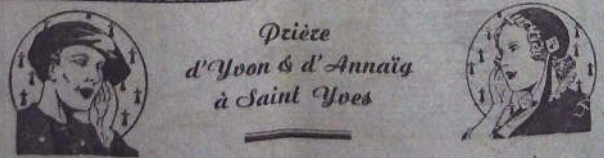
Chers petits Bretons, vous tous, un jour, vous accomplirez ce pèlerinage de nuit, car c'est ainsi, de génération en génération, que la Foi et la confiance en saint Yves, restent ancrées dans notre Pays, comme les rudes racines des souches d'aubépinées...

Le pèlerin du Minihy.



A TREGUIER, Le chef de saint Yves sort de la cathédrale au chant du célèbre cantique : « Nann, n'eus ket e Breiz !... »

*Prière
d'Yvon & d'Annaïg
à Saint Yves*



Grand Saint Yves, notre Patron, écoutez en ce jour de votre fête, la prière de vos petits Bretons.

Protégez notre papa et notre maman pour qu'ils continuent à nous élever chrétiennement comme votre sainte mère eut le mérite de vous élever.

Puisque vous avez été un écolier, modèle, aidez-moi à toujours bien travailler à l'école...

Vous avez souvent couché sur la paille et jeûné au pain sec et à l'eau ; donnez-nous le courage d'accepter chrétiennement les privations dont nous souffrons actuellement...

Vous avez aimé les pauvres, vous leur avez distribué vos biens, vous avez soigné leurs misères ; faites que nous soyons charitables envers les petits pauvres...

Toutes les nuits, vous vous leviez pour prier le Bon Dieu ; obtenez-nous de

bien faire chaque jour nos prières...

Vous avez rendu la justice et confondu les méchants ; faites que nous ne soyons jamais injustes ni méchants, envers personne...

Vous avez prêché et converti les foules bretonnes ; aidez-nous à être apôtres auprès de nos camarades...

Vous aimiez à visiter et à réconforter les prisonniers ; protégez nos papas et nos grands frères qui sont prisonniers de guerre et faites qu'ils reviennent bientôt dans leurs maisons...

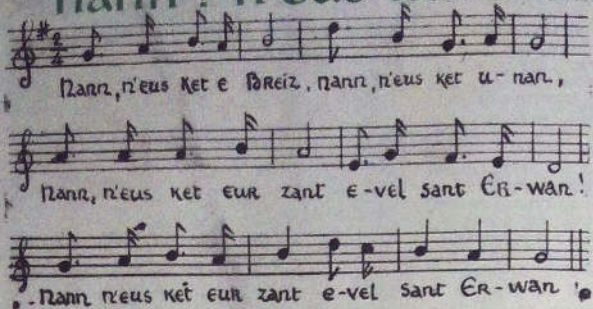
Vous avez luté toute votre vie pour la Foi et pour la Bretagne ; faites que dans une France nouvelle, notre Bretagne soit « un Phare sur les rivages de l'Occident », cimée de tous ses enfants redevenus fidèles aux Traditions, à la Langue et à la Foi des Aïeux !

Aotrou sant Erwan, diwallit ha biniguit Breiz ho Pro !

Consignes pour la St Yves

1. — LES 18 ET 19 MAI : grande diffusion du N° O LO LE consacré à Saint Yves.
 2. — LE 18 MAI : Fleurir et décorer la statue de St Yves à l'Eglise paroissiale!
 3. — LE 19 MAI : Assister à la Messe, communier si possible, et prier pour la Bretagne et les Bretons. (Voir prière d'Yvon et d'Annaïg).
- Chanter ou chanter le cantique à St Yves. Ceux qui en auront la possibilité, surtout ceux qui habitent aux alentours de Treguier, se feront un devoir de faire le pèlerinage à St Yves, le 18 ou le 19 mai.
4. — Enfin que chacun fasse son possible pour amener à O LO LE, un nouveau livre, une nouvelle lectrice qui, comme vous, embrassera l'Idéal : Douz ha Breiz (Dieu et Bretagne).

nann ! n'eus ket eur zant evel sant erwan !



Le cantique à St Yves a été composé sur l'air du chant épique : Lez-Breiz, recueilli par H. de la Villemarqué, dans le Barzaz Breiz, air qui a également été adopté pour le cantique connu : Reine de l'Arvor.



Nous ne publions ici que quelques couplets sur les 30 que possède le cantique.

Nann, n'eus ket e Breiz, nann, n'eus ket unan.
Nann, n'eus ket eur zant evel sant Erwan.

N'eus ket en Argoad, na mui en Arvor,
Koulz ha sant Erwan 'vit an dud a vor.

N'eus ket, nann, er vro, 'vel ma leverez
A vete ken mat 'vit al labourer.

N'eus ket kaeroc'h skouer d'an dud a lezenn.
Evit sant Erwan, skouer ar velenen.

Ha d'ar beorien gaez, ha d'an dud a boam,
Nann, n'eus ket gwelloc'h eget sant Erwan.

N'eus ket eur chapel e peder enni,
Gant mui a galon 'vit er Minihy.

Ma fell d'eo'h en tu da gaout ho mennad,
Pedit sant Erwan, ha pedit ervat.

Evel, hon tadou, int, tud a gredenn,
Lavaromp d'ezan 'n eur gaez a bedenn :

Aotrou sant Erwan, patron Breiz-Izel,
Beza treitour d'eo'h !... nann, kentoc'h mervel.



Gant hiarren genta pep hini eus an 9 dra a veler er rod-unan, savit hana brezonek eur pardou brudet da sant Erwan.
(Avec la première lettre de chaque chose représentée dans cette rose, former le nom breton d'un lieu de pèlerinage célèbre à St Yves.)

TRADUCTION

Non, il n'est point en Bretagne, non il n'en est un,
Non, il n'est point de saint comparable à saint Yves ;

Il n'est point dans nos campagnes et sur les bords de la mer
Aussi bon que saint Yves pour les gens de mer.

Il n'est point, non, dans le pays, comme on le dit,
Qui soit si favorable aux laboureurs.

Il n'est point de plus beau modèle pour hommes de loi,
Que saint Yves miroir des prêtres.

Et pour les pauvres et ceux qui souffrent
Non, il n'est point meilleur patron que saint Yves.

Il n'est point de chapelle où l'on prie
Avec plus de cœur qu'au Minihy.

Si vous voulez obtenir votre vœu
Priez saint Yves, et priez comme il faut !

Comme nos Pères, gens de foi,
Disons-lui une belle prière.

Monsieur saint Yves, patron de la Bretagne,
Vous trahir ? Non, plutôt mourir !

LE PROCES DU PAUVRE ET DU RICHE



Un jour, un pauvre mendiant s'arrêta devant la cuisine d'un riche bourgeois, et resta quelques instants humer l'odeur des bons mets qui s'y préparaient.

Le bourgeois, le voyant, voulut lui chercher querelle :

— Tu vas, maintenant, me payer un écu



pour avoir humer l'odeur de mes rôtis !
Le misérable, qui ne possédait pas cette fortune, tenta de faire comprendre à cet homme cupide qu'il n'avait commis aucun larcin, ni occasionné aucun dommage, et donc ne lui devait rien.

Mais l'autre, le menaça d'un procès et le pria de le suivre chez le bon saint Yves.



— Voilà un coquin, s'écria notre bourgeois, qui a osé humer l'odeur de mes rôtis ! le lui réclame un écu d'or...
Yves Héloüry ne fut point embarrassé pour trancher cette affaire peu ordinaire. Il prit un écu et le fit tinter à l'oreille du bourgeois en lui disant :

— Vous avez entendu le son ?

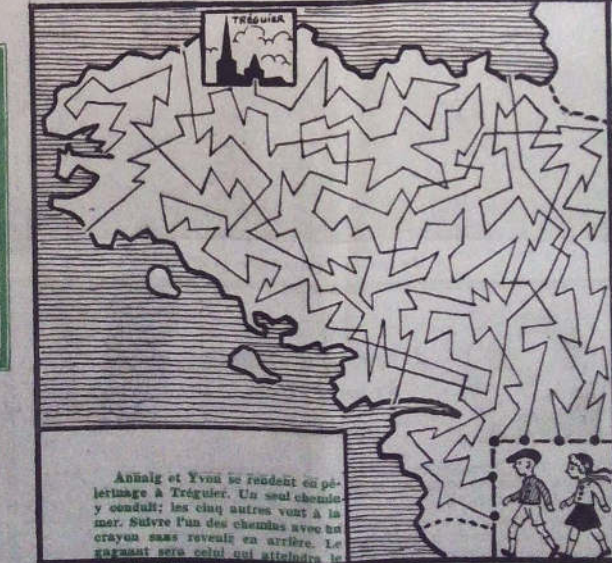


— Naturellement ! répondit l'autre.
— Voilà donc bien payée avec ce son-là l'odeur qu'a humée ce pauvre en passant devant votre seuil.

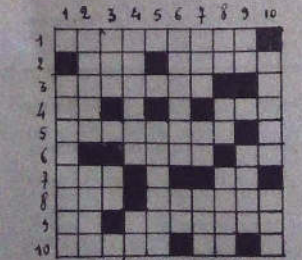
Et le saint avocat congédia le cupide plaignant en le priant de laisser à l'avenir les pauvres en paix et d'être plus charitable envers eux.



Le riche n'est pas idiot. Cherchez-le.



Annaig et Yvon se rendent en pèlerinage à Tréguier. Un seul chemin y conduit : les cinq autres vont à la mer. Suivre l'un des chemins avec un crayon sans revenir en arrière. Le gagnant sera celui qui atteindra le but le plus vite.



HORIZONTELEMENT

1. Manoir où naquit St Yves. — 2. Souverain. — 3. Marcher sans but. — 4. Un saint qui vécut bien avant St Yves. — 5. Coup de tambour. — 6. Celui de saint Yves ne restait jamais fermé pour les pauvres. — 7. Mit dans un coffre précieux. — 8. Celui que nous fêtons le 19 mai. — 9. Trop en breton. — 10. Trois lettres de PAIN. — Lettres de QUI. — 8. Epogue. — Coffre où l'on conserve les reliques d'un saint. — 9. S'est amusé. — Les meilleurs amis de St Yves. — 10. St Yves en fut un grand. — Fin de participe.

VERTICALEMENT

1. Dans la maison de St Yves, ils devaient contenir des provisions pour les pauvres. — 2. YVES en breton (dans le Trégor). — Ce que fit souvent St Yves. — Trois lettres de HEROS. — Lettres de AME. — 4. Lieu de pèlerinage où l'on passe sous le tombeau de St Yves. — Deux lettres de pain. — 5. Il a et Yves pour patron. — 6. Lise une autre fois. — Interjection. — 7. Trois lettres de TERRE. — Deux crochets. — Une des pre-



Saint Yves a fait l'aumône à ces deux orphelins qui voudraient lui témoigner leur reconnaissance. Aidez-les à retrouver leur bienfaiteur.

N'oubliez pas que le 1^{er} juin c'est la publication.

Un grand film policier.
Le plus captivant que vous ayez jamais lu :

???

DU MYSTÈRE DE LAUDACE DE L'ÉMOTION.

Et les aventures drôlatiques :

En pleine légende bretonne avec un sympathique et émouvant personnage breton DU RIRE, DU MERVEILLEUX !

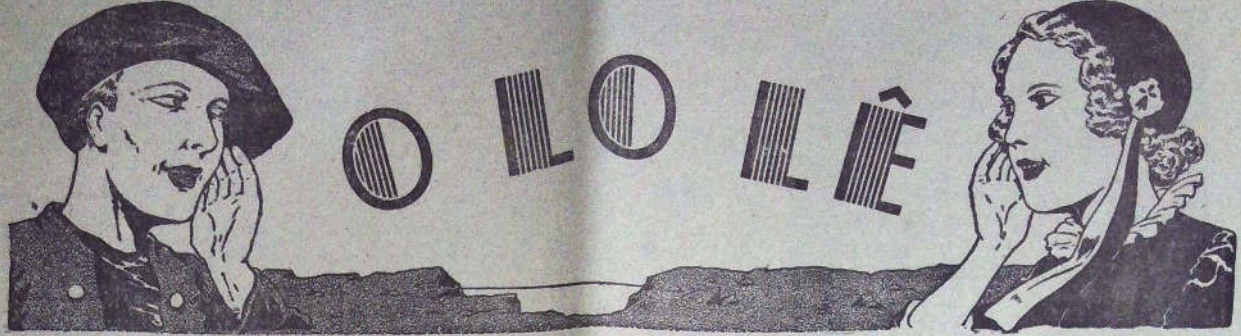
La Gérante : M^{me} VÉFA DE BELLAING
Impr. du Léon, Landémeau

PARENTS !

O LO LÉ

Journal illustré des Petits Bretons est aussi le **JOURNAL DE LA FAMILLE.**

Abt. 1 an : 35 fr. — 6 mois : 18 fr.
Conditions spéciales pour Ecoles



RÉDACTION-ADMINISTRATION
7, rue Lafayette
Landerneau Finistère
Compte chèques postaux : Mlle Leclerc 28556-Rennes

JOURNAL ILLUSTRÉ DES PETITS BRETONS
PARAISANT TOUS LES DIMANCHES
Directrice : Mme Vefa de BELLAING

ABONNEMENT:
1 an : 35 francs
6 mois : 18 francs
3 mois : 10 francs

CORSAIRE DES ILES

L'HISTOIRE VRAIE D'UN MARIN BRETON

RÉSUMÉ. - En 1799, François Ripaud de Montauvert, second à bord de l'Iphigénie, prend à l'abordage un vaisseau anglais chargé d'or, la Perle. Il en prend le commandement et met le trésor sur l'Iphigénie. Mais, attaqué par deux navires anglais, l'Iphigénie saute avec un des ennemis, le deuxième fuit et Ripaud reste seul avec un bâtiment désemparé.

1801. - LA PRISE DU HOPE.

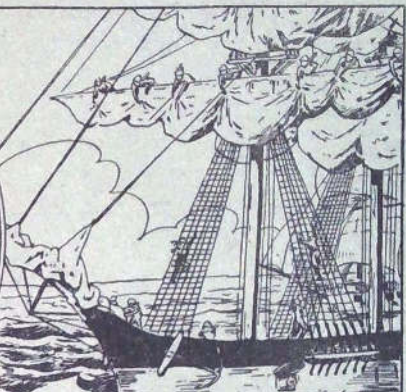
Ce fait d'armes extraordinaire couronna la carrière du corsaire. Sur son navire le « Laurette », de 4 canons de 6, et monté par 32 hommes, Ripaud de Montauvert rentre d'une longue croisière dans la mer des Indes où la chance lui a été favorable : il a fait huit prises. Mais en raison de son équipage réduit, il n'a pu conserver que la plus importante et a réparti sur celle-ci et sur son navire tout ce qui a pu être prélevé de la cargaison des autres prises, notamment du riz dont a grand besoin l'Ile de France. La prise, commandée par son second et montée par 12 de ses hommes et des lascars provenant des équipages ennemis, étant meilleure marchandise que la « Laurette », à pris les devants. L'équipage du corsaire se trouve donc réduit à 20 hommes. Et c'est dans ces conditions, avec un faible équipage, un navire chargé à couler bas et fatigué par une longue croisière, qu'il va s'emparer de la corvette anglaise le « Hope », de 16 canons, montée par 84 Européens et par 600 noirs malais, c'est-à-dire combattre dans la proportion de 4 contre 5. Ce fait d'armes dépassa donc celui, déjà surprenant, de la prise du « Kent » par Surcouf, où les Français se battirent à contre.

C'est en fin d'après-midi que la corvette est signalée. Le commandant de la « Laurette » a fait forcer la voile, mettre les bonnettes ; mais l'ennemi gagne sensiblement de vitesse. L'équipage du « Ripaud » est ordonné de faire fausse route, afin de dépister la corvette et de lui échapper.

Mais celle-ci n'est pas dupé et le lendemain elle est toujours en chasse et se rapproche.



1 - Vers une heure de l'après-midi, Ripaud commande le branle-bas de combat et explique aux canonniers ce qu'il attend d'eux. La corvette n'est plus qu'à une demi-portée de canon.



2 - Tout le monde est à son poste, les matelots amènent et carguent les perroquets, carguent les basses voiles et halent bas le grand foc et les voiles d'étai. La corvette ne s'attendait pas à cette manœuvre ; elle ne peut se maintenir à bord et doit laisser de l'arrière.



3 - Ripaud commande le feu à la volée en poupe ; pointez dans le gouvernail ! La décharge est terrible, l'équipage du « Ripaud » est décimé, le gouvernail et les voiles désespérées. Une deuxième décharge à bout portant immobilise le navire.



4 - Le corsaire commande alors l'abordage. La « Laurette » touche l'Anglais, les gruppins tombent à son bord et des gabiers font pleuvoir des grenades du haut des vergues.



5 - Ripaud bondit sur le pont ennemi et refoule les Anglais sur la dunette. Gênes par leur nombre, ils se font massacrer. Bientôt, démoralisés, ils se rendent. Le brave capitaine n'a plus qu'à réparer les avaries de la corvette, sérieusement touchée.

Texte de Jacques de SEISSÉS

Illustrations de Le RALLIC

La semaine prochaine : NOUVEAUX COMBATS

A propos du Numéro à ST YVES

A l'heure où nous écrivons ces lignes, nous ignorons encore le résultat de la diffusion de notre numéro à saint Yves ! Vous êtes certainement chers lecteurs et lectrices, mieux renseignés que nous, du moins dans votre propre « secteur » ! Néanmoins, nous sommes pleins d'espoir, car les demandes ont été un premier succès. Une école, 500 ex. une autre, 350, une autre 300, etc... En 3 jours, nous totalisons un chiffre supplémentaire de 3.005 N° ! Ce chiffre dépassait nos prévisions ! Nous avons du tirer une deuxième édition, afin de satisfaire tous ceux qui voulaient rendre hommage à notre grand saint national. Saint Yves qui a vieillessement aidé à l'édition de ce N° malgré bien des difficultés, — demandez à l'imprimeur ce qu'il en pense ! — aura, nous en sommes persuadés, favorisé la diffusion de ce modeste O LO LE entièrement rédigé en son honneur !

LA REINE

Pegen kaer
ez eo
Mamm
JEZUZ !
Pegen
dous
ha
Trugarezus !
Pegen
mat
ha
Madezus !



(Fragment d'une peinture murale de la chapelle celtique du Collège St Joseph de Lannion, œuvre de X. de Langlais.)

DES MÈRES

Qu'elle est belle la Mère de JÉSUS !
Qu'elle est douce et compatissante !
Qu'elle est bonne et pleine de bonté !

(Traduction du refrain du beau cantique breton : Pegen kaer ez eo Mamm Jezus.)

3.965 N° !... Cela représente autant de familles nouvelles conquises à O LO LE, à l'Idéal Dieu et Bretagne ! Nous en reparlerons lorsque nous connaîtrons le vainqueur de l'Étendard, et l'emploi du temps de nos lecteurs et lectrices dans cette grande journée bretonne du 19 mai. En attendant, pensez déjà au N° spécial à Ste Anne ! Benez Doue d'eo'h ha da Sant Erwan !

Vos comptes-rendus de la St Yves

O LO LE invite les directeurs de patronages, les maitres et les maitresses d'écoles à nous envoyer un compte-rendu de la célébration de la Saint-Yves par leurs enfants. A-t-on observé les consignes d'O LO LE ? En publiant ces communiqués, nous voulons faire savoir que la jeunesse bretonne a honoré dignement en ce 19 mai 1941, l'illustre Patron et Protecteur de la Bretagne.



LE MYSTÈRE DU CHATEAU DU TAUREAU

Roman inédit de Job de Roinceé

RESUME. — Le D'Dinan, de Lesneven, porteur d'un document révélant l'existence d'un trésor au Château du Taureau, vient d'être assassiné dans des conditions troublantes. Il laisse une veuve et deux orphelins, Yves et Armelle qui, dans leur imagination aventureuse d'enfant, forment le projet d'éclaircir le mystère qui les entoure.

Chapitre III SUR LA ROUTE

Deux jours après les obsèques de son mari, Madame Dinan avait quitté Lesneven. Comme elle comptait ne faire qu'un court séjour chez son beau-frère, elle avait jugé inutile d'emmener à Nantes les enfants, et elle les avait laissés sous la surveillance de Françoise, sa vieille domestique.

Yves avait jugé le moment propice pour réaliser ses projets. Aussi, dès le lendemain du départ de sa mère, il se leva de fort bonne heure. Rapidement, il s'habilla sans faire de bruit. Puis, il attendit. Il savait que Françoise devait, ce matin-là, se rendre à la messe, et il avait décidé qu'il profiterait de son absence, pour mettre son projet à exécution. Vers six heures il entendit la domestique descendre l'escalier, puis sortir.

Alors, bien vite, car il ne voulait pas perdre de temps, il rejoignit sa sœur. Pourtant, avant de quitter la maison, il déposa sur la table de la cuisine, bien en évidence, une lettre destinée à Françoise

dans laquelle il lui disait de ne pas s'inquiéter.

« Nous reviendrons bientôt », écrivait-il, car nous n'allons pas loin. Seulement, jusqu'à St-Pol-de-Léon, où nous allons voir notre cousin, Mikael Seité... »

A cette heure, les rues de la petite ville étaient pour ainsi dire désertes, et les deux enfants ne rencontrèrent que quelques ouvriers qui se rendaient à leur travail.

— Tu es sûr, au moins, demanda Armelle que nous sommes sur la bonne route ?

Naturellement ! J'ai consulté une carte... Et je suis déjà venu par ici avec papa... Par une petite route, nous allons rejoindre Gouven. De là, nous passerons à Plouescat, puis à Cléder, à Sibiril, à Plougoulm et nous serons à Saint-Pol-de-Léon.

— Et ensuite ?

— Quand nous aurons vu Mikael Seité nous quitterons Saint-Pol-de-Léon et nous irons à Carantec... Le château du Taureau est tout à côté.

Armelle n'avait pas la moindre idée de ce que tout cela pouvait représenter comme distance.

— Nous ferons toute la route à pied ?

— Bien sûr que non... Nous tacherons pour aller plus vite de trouver une voiture. Précisément, comme ils traversaient le bourg de Gouven, ils rencontrèrent un au-

tomobiliste qui se dirigeait vers Cléder. L'homme n'était ni bavard, ni curieux, il n'hésita de leur demander où ils se rendaient, et pourquoi ils ne trouvaient seuls sur la route. Ce qui évita à Yves de lui raconter son histoire. A Cléder, ils descendirent et continuèrent à pied.

Midi approchait, ils s'installèrent sur l'herbe, dans un champ, pour partager le frugal repas qu'Yves, prévoyant, avait eu soin d'emporter.

Restaurés, les deux enfants poursuivirent bientôt leur route. Yves ne voulait pas perdre de temps.

Il faut, dit-il, que nous soyons demain à Carantec. Les bandits que nous cherchons ne vont pas tarder à se rendre au château du Taureau et je voudrais que nous y arrivions avant eux.

— Nous y serons, affirma Armelle... J'ai d'ailleurs prié Notre Dame du Folgoat et j'ai la certitude qu'elle entendra ma prière. Tout en bavardant, ils firent quelques kilomètres. Malgré son jeune âge, la petite fille marchait courageusement... Au passage, les paysans qu'ils croiaient les saluèrent en breton d'un mot aimable.

Ils trouvèrent bientôt la coquette bourgade de Sibiril.

— Si nous avions eu le temps, dit Yves, nous aurions visité le château de Kerouzère qui se trouve tout à côté d'ici. J'y suis venu une fois avec papa... C'est un vieux château-fort avec de grandes tours et une belle salle de gardes... On s'y est battu autrefois.

Très souvent, en effet, le garçon avait accompagné son père dans les randonnées que celui-ci effectuait dans toutes les régions du Léon. Le docteur Dinan en profita pour éduquer son fils et lui apprenait les plus belles pages de l'histoire bretonne. Ensemble, ils avaient visité de vieux châteaux qui évoquaient un passé riche de souvenirs glorieux. Ensemble encore, ils avaient admiré ces antiques chapelles édifiées à la mémoire des saints, héros de si belles légendes.

Mais aujourd'hui, ils n'avaient pas le temps de s'arrêter. Conscients de l'importance de la mission qu'ils voulaient remplir, ils évitaient de s'attarder. Comme le soir tombait, ils demandèrent l'hospitalité dans une ferme...

A St Pol-de-Léon, rue Verderel, Yves et Armelle sonnèrent...

Ce fut précisément leur cousin Mikael Seité qui vint leur ouvrir. Comme ses parents étaient partis, il se trouvait seul et grande fut sa surprise en voyant devant lui Yves et Armelle... Ce Mikael était un grand garçon de dix-huit ans. Fils d'un cousin germain du docteur Dinan, il suivait les cours du collège de Saint Pol, mais chaque année, aux grandes vacances, il allait passer plusieurs semaines à Lesneven.

— Comment, vous ici ? fit-il.

— Oui, comme nous passions ici, nous avons tenu à venir te voir.

— Mais, entres donc... Et si vous avez faim, vous partagerez mon petit déjeuner. Yves mit son cousin au courant des événements qui avaient suivi la mort de son père. Puis il lui dit sa décision de se rendre au Château du Taureau où il pensait surprendre les malfaiteurs. Mais contrairement à ce qu'il pensait, Mikael ne l'approuva pas.

— Vous vous lancez dans une aventure qui peut mal tourner... C'est à la police qu'il appartient de rechercher les criminels. Elle est faite pour cela.

Mais Yves ne voulait pas renoncer à son projet. Le jeune garçon était même si impatient qu'il ne tarda pas à prendre congé de son cousin.

Une dernière fois, celui-ci tenta de les retenir.

— Attendez au moins le retour de mes parents, dit-il.

— Non, l'heure avance et nous n'avons pas de temps à perdre.

Sur la route de Saint-Pol à Morlaix, Yves et Armelle gagnaient une voiture. Soudain une parole ! ils firent signe... L'auto stoppa.

Vous désirez ? demanda le conducteur d'un ton peu aimable.

— Allez-vous à Carantec ?

— Non ! répondit l'homme et sans donner plus d'explication, il démarra.

Yves et Armelle restèrent un moment interdits.

— As-tu remarqué la mine de cet homme et celle de son compagnon ?

Oui, ils n'avaient pas l'air sympathique, fit Armelle.

— Eh bien, j'ai l'impression très nette d'avoir eu affaire à ceux que nous cherchons !

— Eux ! s'écria Armelle.

La semaine prochaine : Une mauvaise rencontre

NAIVETÉ DE SAVANT

Newton affectionnait les chats, qu'il aimait à voir, surtout jeunes, dans son cabinet de travail, frotter d'une patte les feuilles noircies de calculs. Sa prédilection se portait sur une chatte nourrissant alors son petit.



Il fut décidé de donner accès dans le cabinet à l'intéressante famille, sans être obligé d'ouvrir et de fermer continuellement la porte, suivant les caprices de la visiteuse. Le menuisier est donc mandé.

— Vous ferex là, au baa de la porte, lui dit Newton, un grand trou rond pour le passage de la chatte, et à côté un trou moindre pour le passage du petit.

— Mais, Monsieur, répond l'ouvrier, une seule châtière suffit.

— Comment ça ? dit le savant.

— Je ferai un passage assez large pour la mère. Où la chatte aura passé, le petit chat pourra bien passer aussi.

— Au fait, c'est vrai, répliqua Newton, tout surpris de la simplicité du problème: je n'y avais pas songé.

Ce savant qui pesait le soleil, en mesurant le volume, la masse, ne songeait pas qu'une châtière faite pour la mère était plus que suffisante pour le petit.



Voir page 4.

AN DIOU STRAKELL (les deux commères)

(Histoire en quatre saisons)



JANED-GOULOU-ROUSIN. — Denet an hanv, da laboused da gana, Maivon !

MAIVON « PERIG - DOUE ». — Ya, 'ta, Janed ! Met klevet 'pens ar peo zo 'n em gavet gant Paotr-e-draou ?

(— Voici Pété, aux oiseaux de chanter, Maivon !

— Oui, donc, Janed ! Mais mais-tu ce qui est arrivé à « Paotr-e-Draou » ?



JANED. — Gwynn eo an traou e toare! met, Soaz ar Riboulou a vo atao kor set hag eur baser !

MAIVON. — Pa lavaran d'it eo gwir bater penn da benn abaden Jan-ik an Tougn.

(— Tout blanchit, on dirait... mais, Soaz ar Riboulou sera toujours aussi sotté qu'un panier.

— Quand je te dis que l'aventure de Jan-ik an Tougn est vraie comme le « pété » !

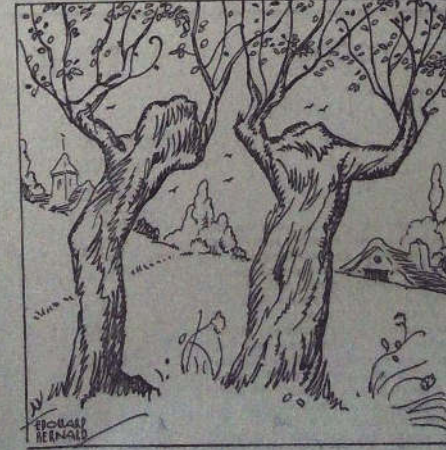


JANED. — An delou 'zo o kouezal ! Met gwasoc'h zo gant Yann au Tachou kor !

MAIVON. — Ha gant Cheun ar Fiker Meiz, delz ar pardon, en eur chigammat evel kustum, epad ar prosession ! Fei vat ! Ne oa ket brao da valet !

(— Les feuilles tombent... Mais il est arrivé bien pis à « Jean-aux-Vieux-Claus ».)

— Et à Cheun le « casseur de pierres », qui boitille comme d'habitude dans la prosession, le jour du pardon ! Ma foi ! Il n'était pas bien beau à voir...)



Ha pa ganas ar Goukouk !!!
(Et lorsque chanta le coucou !!!)



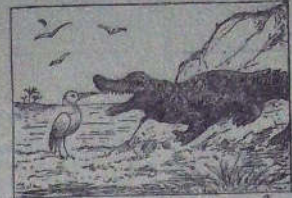
27. — LE TRAITÉ D'UNION DE LA BRETAGNE A LA FRANCE.

Charles VIII mourut en 1498. Anne de Bretagne épousa Louis XII. Notre Duchesse exigea toujours la reconnaissance des Libertés Bretonnes et mourut en 1514, pleurée de tous les Bretons.

En 1532, François I^{er} convoqua les Etats de Bretagne pour unir définitivement la Bretagne à la France. Un traité dont voici les clauses, fut signé à Vannes en 1532, entre les deux nations :

- 1°) Aucun impôt ne pouvait être perçu en Bretagne sans le consentement des Etats de Bretagne ;
- 2°) L'attribution du produit de certains impôts était réservée exclusivement à la Bretagne ;
- 3°) La souveraineté du Parlement de Bretagne était maintenue, et les Bretons avaient le droit de ne pas être jugés hors de Bretagne ;
- 4°) Les Bretons avaient le droit de ne pas faire de service militaire hors de Bretagne ;
- 5°) Les bénéfices de Bretagne étaient réservés aux Bretons ;
- 6°) Nul changement ne pouvait être apporté dans la législation, les institutions, les coutumes, sans le consentement des Etats de Bretagne.

Par ce traité, le Roi de France s'engageait en son nom et au nom de ses successeurs à respecter les Droits de la Bretagne.



L'historien grec Hérodote parle d'un oiseau qui s'introduit dans la gueule du crocodile pour en curer les dents. Cet oiseau n'a rien de fabuleux ; il existe, et la Revue scientifique en donne le nom et le signalement.
Il y a deux espèces d'oiseaux voués au courage des dents des crocodiles. Ce sont le *Phivianus egyptius* et l'*Hoplopterus spinosus*. Pendant que les auriens dorment, la gueule ouverte, ces aimables oiseaux s'y introduisent avec le consentement tacite du monstre, et picorent dans son râtelier ; ils y trouvent une ronge de débris alimentaires à leur gré. Puis les petits messagers des sphères s'envolent, et le crocodile continue son rêve... et sa digestion.

SOLUTIONS

Le nom du héros breton, gravé sur le bouclier est : NOMINOE.

AR RÔD SKEUDENNET (respont)

La roue illustrée, (solution)

L ouarn	E skop
A zen	G avr
N eiz	E nezenn
D iaoul	R ax
R od	



Le Billet d'Yvon

LES CERISIERS EN FLEURS

Le printemps est beau en Bretagne ! Je suis resté en contemplation jeudi dernier devant un magnifique cerisier sauvage couvert de fleurs d'une éclatante blancheur. J'ai voulu le revoir le lendemain. Hélas ! la pluie était tombée durant la nuit un vent de tempête avait soufflé au matin et toutes les belles petites fleurs blanches gisaient fanées et souillées dans la boue du chemin !

Je pensais à cela, hier, en voyant défilier la blanche procession de la Communion Solennelle sous le beau soleil du printemps.

Emu au souvenir des joies si pures que j'éprouvai moi-même, il y a deux ans, lors de ma Communion Solennelle, ravi au spectacle de tous ces braves blancs que la brise tiède faisait flotter doucement, j'aurais voulu pouvoir confier à mes petits camarades les sentiments d'admiration, mais de crainte aussi, dont mon cœur débordait.

Oh oui, chers petits communiants de Bretagne, elles sont bien belles vos âmes pures, lorsqu'elles s'épanouissent en paix sous les rayons de la grâce divine. Mais n'allez pas, surtout, exposer leur beauté fragile au soufflé des passions, et à la boue du péché...

Tant que les fleurs de nos cerisiers sauvages ne se laissent pas arracher à leur branche par l'ouragan, elles restent fraîches et immaculées.

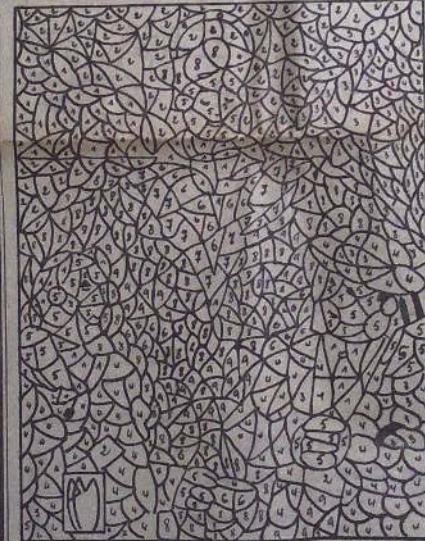
Tant que vous resterez unis au Christ, vos âmes, elles aussi, chers petits frères, conserveront la fraîcheur immaculée de votre Communion Solennelle. Votre ami YVON.

LE CHEVALIER RADIS



Procurez-vous quatre radis et quelques allumettes usagées. Le radis formant la tête du chevalier devra garder ses feuilles, ce qui constituera le panache ; la peau sera peinte jusqu'à la limite du casque. L'extrémité d'un radis sera la lance. Le gros radis constituant le cheval ne doit pas garder ses feuilles, mais simplement ses tiges. Les allumettes serviront de bras, de jambes et de pattes. La selle sera entaillée dans la peau, en fil simulant les rênes. Si vous construisez deux chevaliers, vous pourrez faire un tournoi.

jeux & récréations



La PÊCHE à la LIGNE

Confectionner des lignes avec des branchettes à chacune desquelles on attachera un fil que l'on munira soit d'un anneau, soit d'une épingle recourbée en forme d'hameçon. Les poissons seront découpés double, sans découper la ligne du dos, dans du carton léger ou du papier fort, ce qui leur permettra de tenir debout. Si la ligne porte un anneau, on munira les poissons d'un crochet en fil de fer. Si la ligne porte un hameçon, les poissons auront une boucle de fil rigide ou de fil de fer souple.

On trace sur le sol deux lignes sinusoïdales, mais parallèles, représentant les bords de la rivière, et on dispose les poissons entre ces deux traits.

Les enfants, munis chacun d'une ligne, se placent de chaque côté de la rivière et essaient de prendre le plus grand nombre de poissons possible.

ABONNEZ-VOUS A O LO LE

Le journal des petits Bretons
Le journal de la Famille.

35 fr. par an

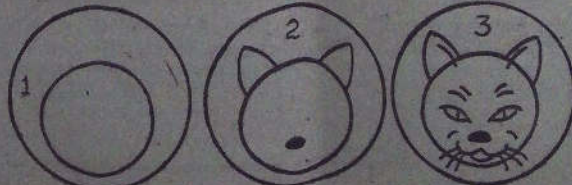
Un abonnement d'un an donne droit à une prime.

LE COIN DU MAGICIEN

1. — L'arrêt du Poulx.

Faites constater à un spectateur que votre poulx bat normalement, et annoncez qu'à votre commandement, vous allez arrêter votre cœur de battre. Il suffit pour obtenir ce résultat, de placer sous l'aisselle gauche un mouchoir roulé en boule ou encore une bille. Si on serre le bras contre le corps en comprimant l'artère et ceci arrête les pulsations.

COURS DE DESSIN EN 3 LEÇONS.



Comment dessiner un chat.

Le Billet d'Annaïg

POUR LA FETE DE NOS MAMANS.

Pour le 25 mai, fête de nos Mamas, voici douce expression de tous nos cœurs, chères amies, une poésie bretonne que m'a apprise ma grand'mère :

KALON AR VAMM

Livrit d'in-me, me ho ped
Petra kaera tra 'zo er bed ?
N'eo ket heol laouen ar bourc.
Ken kaer, ken skedus kouakoude ;
N'eo ket an cobl sklerijennet
En noz dudius da welet ;
N'eo ket er c'hoad ar gwes uhel.
Holl oc'h heja gant an avel ;
N'eo ket trouz spontus ar mor bras.
Naq hiboud sioulig dour ar waz ;
N'eo ket zoken ar bokedou.
Ker koant en hany, war hor c'hleuziou
Na kan lirin al riboued.
Naq o flu ken kaer marelet ;
Nann, kaeroc'h vit an holl draouese
En deus graet an Aotrou Doue ;
Me lavar, hep lazia tamm.
Kaera 'zo eo kalon sur Vamm. (1)

LE CŒUR DE LA MÈRE

Dites-moi, je vous prie — quelle est la plus belle chose au monde ? — Ce n'est pas le soleil radieux du matin — ni le beau et si resplendissant cependant ! — Ce n'est pas le ciel étoilé, — dans la nuit si exquise à voir ; — Ni dans les bois, les grands arbres, — balancés par le vent ; — Ce n'est pas le bruit tumultueux de la mer, Ni le calme murmure du ruisseau ! — Ce ne sont même pas les bouquets, — si riants l'été sur nos talus ; — Ni le chant harmonieux des oiseaux, — Ni leur plumage magnifiquement bigarré ; — Non ! Mais au-dessus de tout cela, Dieu fit encore plus beau :

LE Cœur d'une Mère.

Votre amie, ANNAIG

(1). Poème de Mari-Anna Abgrall, écrivain breton, auteur de nombreux contes, gwerz, mélodies, etc...

ABONNEZ-VOUS A O LO LE !

RÉBUS

APPEL DES PÈRES BRETONS

La solution au prochain numéro.

GALT, LA CAVALIERE DU TEXAS

GRAND FILM INEDIT

RÉSUMÉ. — Tanguy Derrien, fermier breton, sa fille Galt et son neveu Prinel guident les caravanes au Texas. Galt, est enlevée par un bandit et livrée aux Navajos. Le sorcier veut la forcer à boire le philtre de l'oubli. Comme elle refuse, un serpent s'entortille à sa ceinture et se montre menaçant.

1 - Pour gagner du temps, Galt accepte la proposition du sorcier. Aussitôt le chant cesse et le serpent desserra son étreinte.

2 - Le sorcier prend la jeune fille par la main et sort de son antre. Le tam-tam résonne et Galt voit tout le village réuni autour d'une calèche. Le sorcier fait signe à la prisonnière de boire le breuvage. C'est le philtre de l'oubli.

3 - Tout à coup, une galopade retentit et Prinel bondit au milieu du cercle, suivi de Loulou. En voltige, Galt saute à cheval et suit son cousin. Les Navajos, surpris, se redressent et hurlent de fureur.

4 - Les Peaux-Rouges bondissent à leurs chevaux et poursuivent les fuyards qui se couchent sur l'encolure de leurs montures pour éviter les flèches de l'ennemi.

5 - Après une course folle, les deux petits Bretons parviennent à dépister leurs poursuivants. Mais ils sont égarés et ont faim et soif.

6 - Enfin Prinel découvre des pieds de cactus phéroléol : ils boivent le précieux liquide qui y est contenu et partagent avec leurs chevaux.

7 - Grimant dans un défilé pour gagner une hauteur d'où ils pourront s'orienter, ils volent au milieu d'un amas de roches, une ouverture sombre.

La semaine prochaine : CHEZ L'ENNEMI

RESULTATS DU CONCOURS DE DESSIN

- 1^{er} Prix** — Yvette BELLOIR, 13 ans.
La Clarté-Perros.
Sujet : Breiz
Gagne une poupée bretonne d'une valeur de 250 francs.
- 2^e Prix** — Rozenn du GUERNY, (14 ans)
La Sauldraye, Penquilly, (C. d. N.)
Sujet : Les Crêpes.
Un bijou celtique en argent.
- 3^e Prix** — M. L. FUNTEN, (13 ans)
13, Rue P. Le Dantec, Brest.
Sujets : Breiz a gra ; Kroz koz.
Une boîte de papier à lettres de luxe aux initiales du lauréat, avec hermine.
- Ex-æquo** — X. DURE,
Ecole Ste Anne, Rennes.
Sujet : Vieilles maisons bretonnes de Rennes.
Une boîte de papier à lettres de luxe, aux initiales du lauréat avec hermine.
- 4^e Prix** — Claudine MAZEAS, 14 (ans)
Rue Ste Anne, Guingamp, (C. d. N.)
Sujet : La légende du Bouton d'or.
(Histoire illustrée).
Un album des Poupées des Provinces françaises.
- 5^e Prix** — Tonny de SERRANT, (15 ans)
2, Place de la Gare, Vannes.
Sujet : Les remparts de Vannes.
Un album pour photos.
- Ex-æquo** — Jean DANO
Etel, (Morbh).
Sujet : Château en Bretagne.
Un album pour photos.
- 6^e Prix** — Robert HAMON, (14 ans 1/2)
Ecole St Etienne, Rennes.
Sujets : Armes de Bretagne. Vollier.
Un album de collection « Bretagne »
- 7^e Prix** — Gwenn de PARCEVEAUX
Langougar - Plouzane (Finist.)
Sujets : Les bonnes Crêpes de Moma ; Janig et Annaig.
Une boîte de papier à lettres de luxe aux initiales de la lauréate, avec hermine.
- 8^e Prix** — Hervé SOLU, (13 ans)
Chasaulin, (Finist.)
Sujet : Va ki koantik
Une tirelire en faïence de Quimper.
- 9^e Prix** — J. NICOL,
Ecole Ste Anne, Rennes.
Sujet : Piquour
Une boîte de peinture.
- Ex-æquo** — J. ROCHE
Ecole Ste Anne, Rennes.
Sujet : Désorption.
Une boîte de peinture.
- Ex-æquo** — Léonie DEVAL, (12 ans)
Saint-Brieuc.
Sujet : Motifs de Broderie et décoration.
Une poupée fougassantine.
- Ex-æquo** — L. RIVOAL,
Ecole Ste Anne, Rennes.
Sujet : Bintouiste.
Une boîte de peinture.
- 10^e Prix** — Raymond NEDELEC,
14, rue Alsace-Lorraine, Brest.
Sujet : Retour de la pêche.
Un porte-photos de poche.
(A suivre)



LES CREPES. (Dessin de Rozenn du GUERNY, (14 ans), 2^e prix du Concours.

KORNIG AR BREZONEG (Le coin de breton)

Cinquième leçon.

5 = pemp

pempvet kentel

- 1 — Piou eo?
(C'est qui ?)
- 2 — Tad Yvonig eo.
(C'est le père d'Yvon.)
- 3 — Tad Annaig eo ivez.
(C'est le père d'Annaig aussi.)
- 4 — Breur ha c'hoar eo Yvonig hag Annaig.
(Frère et sœur sont Yvon et Annaig)
Peira'ra tad Yvonig?
(Que fait le père de Yvon ?)
- 6 — Labourat a ra.
(Il travaille.)



Labourat a ra (Il travaille.)

REMARQUES. — (4) Breur ha c'hoar (frère et sœur) : hag Annaig — et Anna ; ha (h muet) prend un g devant une voyelle.

PRONONCEZ BIEN. — (4) C'hoar : nous avons là une lettre e'h qui n'a pas son équivalent en français. Prononcez-la comme th aspiré en faisant un léger bruit de la gorge, sans effort. — (6) Labourat : tade.

POURQUOI ? Oui, pourquoi toussiez-vous ?

Parce que vous ne connaissez pas le SIROP CELTIQUE. Sirop lentil et béchique, à base de plantes colussantes et expectorantes, au Thiocol et au gréméla, qui avec quelques cuillerées arrête la toux quinteuse et fatigante et assure de bonnes nuits calmes et reposantes. Contre rhumes, bronchites, influenza, grippe, asthme et emphyseme. Assommez l'efficacité du sirop en gardant dans la bouche une pastille TORPAZ. En vente toutes pharmacies et tous laboratoires du Dr en Phie Th. Morel à Landerneau (Lauréat de l'Académie de Médecine). Exigez la marque à Sirop Celtique pour éviter les nombreuses contrefaçons ; rappelez-vous que l'on imite que les Grand-Markes.

Impt. du Léon, Landerneau

La Gérante : Mme VETA DE BELLAING.

Qui est
Le Masque de Velour?
Le 12 Juin
dans OI O I E
un grand film policier

grâce à la
LOTERIE NATIONALE

FORCE & SANTÉ

La formule est simple
Tout le monde le veut
Grâce à l'ULMINEUR
C'est un pur hasard l'ignorer
N'est-ce pas à en être étonné
Iode et Phosphate sélectionnés
Vital ULMINEUR (Elixir à l'iodure)
Avec de l'Ormetol du Japon

DEPURATIF TONIQUE PUISSANT

Médecin I. DUBOIS a très soigneusement préparé cet élixir après dix ans de travail, jadis de plus en plus de la part du public. Contre les plus maudits maux : toux, asthme, rhume, grippe, etc. etc. Mal d'yeux, douleurs, brulures, etc. etc. ; c'est le meilleur remède contre l'insolation.

Et médecine militaire pendant la guerre, les plus beaux résultats ont été obtenus dans les hôpitaux de France et de l'étranger. Ce sirop est le plus beau sirop.

En vente toutes pharmacies et chez les Laboratoires du Dr en Phie Th. Morel à Landerneau (Lauréat de l'Académie de Médecine). Exigez la marque à Sirop Celtique pour éviter les nombreuses contrefaçons ; rappelez-vous que l'on imite que les Grand-Markes.



O L O L I É



RÉDACTION-ADMINISTRATION
7, rue Lafayette
Landerneau Finistère
Compte chèques postaux : Mlle Leclerc 28556-Rennes

JOURNAL ILLUSTRÉ DES PETITS BRETONS
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES
Directrice : Mme Vola de BELLAING

ABONNEMENT :
1 an : 35 francs
6 mois : 18 francs
3 mois : 10 francs

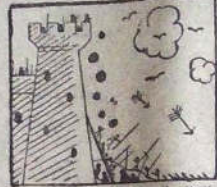
La légende du château du Menez-Ru



Devant une vieille ruine, perchée sur une colline du Menez-Ru, le vieux Gals me dit : « Vous ne connaissez pas l'histoire de ce château ? Je me vais vous la dire... C'était un mauvais homme que le comte de Barolouet... »



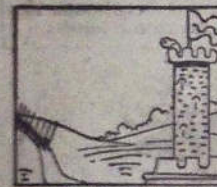
Pilard, batailleur, possédant de nombreux hommes d'armes, il tergiversait ses voisins, s'emparant de leurs biens et de leurs terres de vive force.
Un château le tentait parmi tous... le château du



Menez-Ru. Mais il était difficile à prendre, placé comme il l'était. Plusieurs fois, Barolouet avait essayé. Il avait toujours été repoussé...
Ne pouvant réussir par la force, il essaya la ruse



De nuit, il vint avec ses hommes. Mais le propriétaire du château, Tanguy Karadec, homme doux et bienveillant, avait avec lui, toujours une chouette familière, qu'il avait jadis sauvé d'un piège.



On disait cette chouette sacrée. La nuit elle venait sur le plus haut tour du donjon... Voyant distinctement dans les ténèbres Barolouet et ses compagnons qui s'avancèrent dans la nuit, elle poussa ses cris



d'alarme.
Ils furent repoussés encore une fois... Comment prendre ce château que Barolouet convoitait tant ? De jour, impossible !



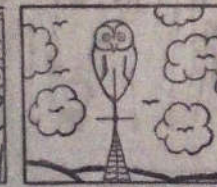
Alors Barolouet usa d'un autre moyen. Il soudoya un des écuyers de Tanguy qui, un soir que tout dormait au château, s'empara de la chouette et la porta à Barolouet. Celui-ci courut la rassurer.



Puis il se dirigea vers le château avec ses hommes et le prit facilement par surprise. Barolouet fit massacrer tout le monde, y compris Karadec... Il s'empara des richesses cachées de celui-ci, puis dit à ses guerriers : « Nous allons



entendre cette musique. Les travaux terminés, je vous invite, messieurs, à un dîner magnifique qui aura lieu sur la plate-forme... »
Il fit placer une grosse table surmontée d'une chouette monumentale, en souvenir et par rallonge aussi, de



celle qui veillait sur le château et qu'il avait tuée...
Les travaux terminés, comme il l'avait promis, Barolouet donna un grand dîner... A la fin du repas, Barolouet but ironiquement à la santé des anciens



hôtes du château. Et soudain, un orage terrible éclata. Narguant la foudre, Barolouet voulut continuer à manger et à boire.
Mais un éclair terrible fendit la nue. La foudre vint de tomber sur la piroquette, l'arrachant du toit



et la chouette monumentale que Barolouet avait fait placer là pour rappeler celle qu'il avait étouffée et s'en moquer, la chouette en fer tomba, bec en avant, sur le crâne du méchant chevalier et le tua net... »

Le Nègre et les Voyageurs



Trois amis voyageaient ensemble. Un soir, ils arrivèrent assez tard dans une auberge, pour y passer la nuit, mais on leur dit qu'il n'y avait plus qu'un lit.

A la rigueur, on pouvait y coucher deux mais trois, impossible.
Nos voyageurs tirèrent donc ce lit au sort, et le échut aux deux plus âgés ; quant au troisième, fort embarrassé, l'aubergiste lui proposa de partager celui d'un nègre occupant une chambre voisine.

— Allons-y accepta celui-ci, sans plus de cérémonie.
Puis il pria la brave femme de le réveiller à quatre heures du matin, sous prétexte qu'il devait partir à quatre heures et demie.

La-dessus, il se coucha et s'endormit d'un profond sommeil.
Mais les deux autres veillaient avec la pensée de lui jouer un tour qu'ils venaient d'imaginer.

Bientôt ils l'introduisirent dans sa chambre, et réussirent à lui barbouiller le visage de noir sans troubler son sommeil.

Le lendemain, quand l'aubergiste le réveilla, le jeune voyageur alluma sa bougie, sauta prestement du lit et, en passant devant une glace, s'aperçut de sa noirceur.

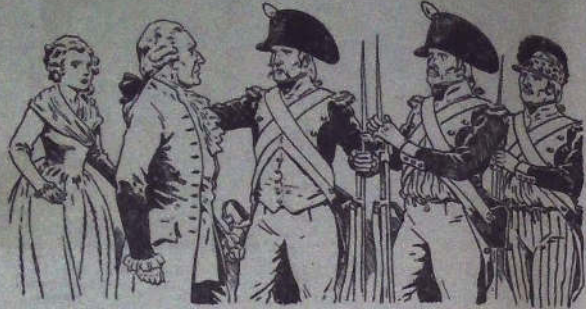
— Que cette aubergiste est donc bête ! s'écria-t-il, elle a réveillé le nègre au lieu de moi.

La publication du **Masque de Velours** est différée pour des raisons extérieures.



MATILIN AN DALL, ar bombardier laouen - Mathurin l'avougle, le joyeux sonneur de bombarde
Ce fameux héros, qui vivait au siècle dernier, est devenu légendaire. Il a été popularisé par la joyeuse chanson « Me eo Matilin an Dall », dont l'air continue toujours à faire danser jeunes et vieux, au son de biniou et de la bombarde !
Dans une série de autres pièces de fantaisie, de ballets et d'humour breton, dans un talent de R. THOMEN, le délicieux illustrateur de BLANCHE-NEIGE, parurent nos deux personnages populaires. Sont aussi venus présenter les plus typiques.
Par leurs propriétés artistiques et leurs pays bretons, MATILIN AN DALL (*) et ses compagnons YANN AR CHAPEL et KORRIG, passionnèrent chaque année les lecteurs et lectrices d'O L O L I É... et leurs parents qui ne cessent pas les déranger à goûter les Aventures du sympathique sonneur de Quimper.
* Sur la vie et sur l'homme, voir la biographie.
(*) Typographe : Matilin.

La Fille du condamné



Un jour ou plus fort de la tourmente révolutionnaire, en 1793, alors que la guillotine faisait couler des flots de sang sur les places publiques, des soldats armés pénétrèrent brusquement dans un château des environs de Pen-coët, demeure du comte de Pen-coët.

« Il faut nous suivre, citoyen, fit le sergent qui les commandait, j'ai l'ordre de vous arrêter.

— M'arrêter ! reprit le comte. Quel crime ai-je donc commis ?

— Je n'en sais rien, répondit le sergent. Cela ne me regarde pas, j'exécute les ordres qu'on me donne, et je vous engage à ne pas faire de résistance pour ne pas m'obliger à employer la violence. La loi est la loi.

De Pen-coët se sentait sans reproche, sa conscience était tranquille. Mais, à cette époque troublée, il suffisait d'être soupçonné ou dénoncé, même injustement, pour passer devant le tribunal révolutionnaire, et payer de sa tête une faute dont on était parfois innocent. Il dut se résigner cependant à suivre les soldats jusqu'à la prison où on l'enferma ; et bientôt l'ordre arriva de le conduire à Paris, pour qu'il fût jugé par le comité de salut public.

Cet infortuné sentit d'autant plus vivement la dureté du coup qui le frappait qu'il était père d'une belle et jeune fille de dix-huit ans, toute sa joie et tout son orgueil, qu'il n'avait jamais quittée jusque-là, et que cette brutale séparation laissait seule et sans défense. Le malheureux gémissait moins sur son sort que sur celui de son enfant.

Joëlle de Pen-coët était digne de l'affection que lui portait son père. Elle ne put supporter l'idée d'en être séparée, et demanda à prendre place à côté de lui, sur la charrette qui devait l'emporter, avec d'autres prisonniers, vers la capitale. Elle se rendait compte des souffrances qu'elle attendait — le froid, la faim les cahots — pendant ce long voyage, et voulait les atténuer par ses soins, par ses attentions, par

ses consolations. Cette grâce lui fut refusée. La pauvre fille eut la douleur de voir le lourd chariot s'ébranler, emmenant, enchaînés et au milieu de ses



gardes, celui qu'elle aimait tant. Alors, une résolution héroïque, inspirée par son amour filial, s'empara de son esprit et de son cœur. Pen-coët avait cru adresser à sa fille un éternel adieu dans un dernier regard chargé de tendresse.

— Nous nous reverrons, père, s'écria-t-elle... Dieu vous garde.

En effet, quelque temps après, le malheureux aperçut encore auprès de la voiture le cher visage de son enfant. Plus loin encore il la retrouva de nouveau.

La courageuse jeune fille suivait à pied le sinistre cortège. Elle marchait le long de la route, s'occupant de son père, lui parlant de loin, l'encourageant par sa présence et le consolant de son mieux. Lorsqu'elle apercevait un clocher, elle hâtait le pas pour implorer la charité publique, et elle rapportait au malheureux Pen-coët une couverture pour se garantir du froid, des vêtements et des aliments moins grossiers que ceux que ses gardes lui distribuait.

Pendant ce long voyage de plus de

cent lieues, Joëlle de Pen-coët, épuisée de fatigues et de privations, ne donna pas une marque de lassitude pour ne pas effrayer son père. Ses jambes ensanglantées ne pouvaient plus la porter ; elle ne tomba pas. Mais lorsqu'elle fut parvenue au terme de ce martyre, quand les portes de la prison se refermèrent brutalement sur le comte, Joëlle sentit ses forces s'abandonner, et resta sans mouvement accroupie sur le pavé.

Combien de temps dura cette faiblesse ? On ne saurait le dire. Une vieille femme compatissante s'approcha de la malheureuse, dont elle devinait la détresse.

— Qu'avez-vous, mon enfant ? lui demanda-t-elle.

Joëlle était hors d'état de répondre. Sa bienfaitrice inconnue l'entraîna chez elle, et la recueillit, mettant à sa disposition un lit où elle pourrait réparer ses forces.

La malheureuse se laissa vaincre par le sommeil, et dormit si longtemps que son hôteesse s'inquiétait. Lorsqu'elle se réveilla, elle avait re-

trouvé toute son énergie, et sa première pensée fut pour son père. Seule, sans ami, sans protecteur, elle résolut de tout tenter pour obtenir la liberté du comte de Pen-coët, et le jour même elle se mit en campagne. Ses démarches durèrent trois mois. Elle fut repoussée, battue, injuriée. Mais elle ne se rebuta pas. Elle revoyait chez ceux mêmes qui l'avaient le plus maltraitée, apportant des preuves nouvelles de l'innocence de son père, faisant valoir des arguments nouveaux. Sa foi ne se laissa pas. Elle fit courir d'abord, puis elle insista ; et, un jour, elle eut l'immense bonheur de voir les portes de la Conciergerie s'ouvrir devant son père ; il était libre.

Le dévouement héroïque de la noble jeune fille recevait donc, enfin, sa récompense. Il est impossible de dire à quel point elle tendresse elle embrassa son père retrouvé, sauvé par elle ; avec quelle fierté et quelle reconnaissance le comte pressa son enfant sur son cœur. Tous deux reprirent le chemin de Nantes, cherchant à se consoler de leur mièvre passade et essayant d'oublier par les témoignages de leur mutuelle affection les maux qu'ils avaient soufferts.

Mais une épreuve plus cruelle que les autres attendait le malheureux père. Joëlle, n'étant plus soutenue par la sainte excitation de la tâche qu'elle s'était imposée, subit la réaction de toutes les souffrances qu'elle avait endurées.

Elle tomba malade et mourut avant d'arriver à Nantes, laissant son père inconsolable, et couronné par sa mort un des plus beaux dévouements de cette époque, si fertile en grandes actions.

D'après F. Laurent.

A la demande de nos lecteurs et lectrices, nous réservons une place plus importante à des nouvelles et contes bretons. En conséquence, nous ne publierons la suite de **CORSAIRE DES ILES**, que tous les deux numéros.



LE MYSTÈRE DU CHATEAU DU TAUREAU

Roman inédit de Job de Roince



— Alors, fit l'un d'eux, c'est cela le Château du Taureau ?

RÉSUMÉ. — Le D^r Dinan, de Lesneven, porteur d'un document révélant l'existence d'un trésor au Château du Taureau, vient d'être assassiné dans des conditions troublantes. Il laisse une veuve et deux orphelins. Yves et Armelle qui dans leur imagination aventureuse d'enfant, forment le projet d'élucider le mystère qui les entoure ; profitant de l'absence de leur mère ils se rendent à Carantec.

UNE MAUVAISE RENCONTRE

Carantec est une jolie station balnéaire située à l'extrémité d'une petite presqu'île formée entre les estuaires des rivières de Morlaix et de la Penzé. Cette localité qui n'était autrefois qu'une modeste bourgade, s'est transformée rapidement en quelques années et désormais, à la belle saison les touristes y viennent nombreux.

Plusieurs plages, toutes pittoresques, permettent aux baigneurs de se livrer à leurs jeux favoris, et aux enfants de s'ébattre en toute tranquillité.

Yves et Armelle y arrivèrent au début

de l'après-midi, mais voulant éviter de se faire remarquer, ils ne firent que traverser le bourg, et de suite, ils prirent la direction de la côte. Un gamin, renégat sur la route avait bien voulu les renseigner.

— Pour voir le château du Taureau, avait-il expliqué, vous n'avez qu'à suivre ce chemin. Il vous conduira à la pointe de Penalan.

Quelques minutes après, ils se trouvaient à l'extrémité de la pointe qui, toute recouverte d'ajoncs, se dressait, face à la mer, à l'entrée de la rivière de Morlaix.

Le château ! murmura Armelle.

A un kilomètre environ de la rive, édifié au milieu des flets, sur un rocher, se dressait la masse sombre de la forteresse.

De l'endroit où ils se trouvaient, favorisés d'ailleurs par un temps clair, les enfants distinguèrent très nettement les contours du fort, la plate-forme qui le dominait et même le pont-levis qui permettait d'y accéder.

Yves, fier de ses connaissances, raconta à sa sœur, ce qu'était ce château, et pourquoi il avait été ainsi construit sur un roc à l'entrée de l'estuaire.

— Ce sont, dit-il, les bourgeois de Morlaix qui le firent bâtir en 1542 pour protéger leur ville contre les attaques des pirates anglais... A cette époque, en effet, le port de Morlaix était l'un des plus importants de la région, ce qui excitait la jalousie de l'Angleterre... Aussi à la suite du pillage de leurs maisons, en 1522, les Morlaisiens décidèrent-ils de se défendre. Véritablement sentimentale avancée, le château du Taureau protégeait admirablement l'entrée de la rade et barre la route aux navires qui voudraient la forcer.

Par la suite, le fort fut transformé en prison d'Etat. Abandonné désormais, il n'est plus qu'un lieu d'excursion pour les touristes, mais pour les Bretons, un souvenir historique.

— Et c'est là que se trouve le fameux trésor dont papa a découvert l'existence, fit la fillette.

— Oui, c'est là.

— Mais comment le trouverons-nous, puisque le plan a été volé ?

Cette question n'embarrassa pas Yves, qui avait tout prévu.

— Nous n'aurons pas à le chercher, dit-il. Il nous suffira d'attendre les bandits qui ne tarderont sans doute pas à venir et nous les laisserons le chercher.

— Et pour nous rendre au Château ?

— Nous prendrons une barque. Il y en a plusieurs qui sont attachées là...

— Four Yves, tout cela semblait fort simple. Comme tous les enfants, il ne voyait pas les difficultés qu'il pourrait rencontrer dans la réalisation de son plan.

Soudain, il fit signe à sa sœur de se taire. — C'est qu'il venait d'entendre marcher et même il croyait discerner des bruits de voix.

— Cachons-nous, murmura-t-il.

Un mouvement brusque, il entraîna Armelle, et tous les deux se dissimulèrent au centre d'un épais fourré d'ajoncs.

— Ici, dit-il, nous sommes à l'abri, personne ne peut nous voir.

Par contre, de leur cachette, ils pouvaient surveiller les environs.

Anxieux, ils attendirent.

Qui donc pouvait se diriger de leur côté ?

A cette époque de l'année, les touristes étaient rares.

Leur attente fut d'ailleurs de courte durée, et bientôt, ils virent deux hommes qui se dirigeaient vers la pointe.

Les individus arrivèrent à l'endroit où se trouvaient tout à l'heure les enfants.

Pendant quelques instants ils demeurèrent silencieux, admirant sans doute le paysage qu'ils avaient sous les yeux.

Yves en profita pour les examiner ; il reconnut le conducteur de l'auto et son collègue.

A leurs vêtements, il devina qu'ils n'étaient pas du pays. Et pourtant, ils ne donnaient pas l'impression d'être de simples promeneurs... Ils semblaient agés, l'un et l'autre, d'une quarantaine d'années. L'un était grand et mince, l'autre plus petit mais aussi plus robuste.

— Alors fit enfin l'un d'eux, c'est cela, le château du Taureau ?

— Oui, un bon endroit pour cacher un trésor... Si du moins le document du docteur dit la vérité.

En entendant ces paroles, Yves ne put s'empêcher de tressaillir.

Ainsi donc, les deux hommes qui étaient là, devant lui, étaient les assassins de son père... D'ailleurs, maintenant, il reconnaissait bien les individus qui, le soir du crime, étaient venus chercher le docteur.

Sans prononcer une parole, il regarda Armelle. Celle-ci était toute pâle. Persuadé que personne ne pourrait les entendre, les malfaiteurs poursuivirent :

— Nous serons fixés demain.

— Tu es sûr que le château est inoccupé ?

— J'en suis certain... Je ne suis d'ailleurs encore renseigné tout à l'heure...

Nous pouvons donc effectuer nos recherches en toute tranquillité. Et bientôt, mon cher, nous serons riches.

Il se tut un instant, comme si déjà il faisait des projets, puis il reprit :

— Rentrons, nous n'avons plus rien à faire ici... Nous allons trouver à Carantec, un bon hôtel, où nous allons passer la nuit.

La semaine prochaine :

Au château du Taureau.



28. — LES MISSIONNAIRES BRETONS.

Au XVII^e siècle, la Bretagne eut d'ardents missionnaires qui se consacrèrent à faire fleurir dans le cœur de nos aïeux la foi chrétienne : le père Mikael Le Nobletz, né à Plouguerneau (Léon) en 1577, et le Père Maunoir, né à St-Georges-de-Reintembault (Haute-Bretagne) en 1606, organisèrent des missions en Basse-Bretagne. Le Père Maunoir, ne sachant pas le breton, demanda à Notre-Dame de Ty Mamm-Doue, près de Quimper, la grâce de parler cette langue pour gagner avec plus de facilité les cœurs à Dieu. Il fut exaucé... En Haute-Bretagne, le P. Grignon de Montfort exerça son apostolat avec le même zèle.

A la même époque, en 1624, sainte Anne apparut à un paysan vannetais, Yvon Nikolazig, et lui demanda de faire élever une chapelle en ce lieu, où 900 ans auparavant elle était honorée ! Et depuis à Ker-Anna, devenu le lieu de pèlerinage préféré des Bretons, se dresse une belle basilique dédiée à Ste-Anne, patronne de la Bretagne.



Un cultivateur de l'Argentine possédait un arbre extrêmement curieux : Son tronc qui mesure 0 m. 12 de circonférence, présente en son milieu un nœud parfait. Ce caprice de la nature attire une foule d'étrangers et de curieux chez le propriétaire de l'arbre. Voilà un nœud qu'on ne peut pas défaire...

« LA PRESSE, FAITES TOUT POUR SAUVER CETTE ŒUVRE DE PREMIÈRE NECESSITE ET POUR LA RENDRE PROSPERE. ENCOURAGEZ - LA. SOUTENEZ - LA AU PRIX DES PLUS GRANDS SACRIFICES. »

BENOIT XV



Le Billet d'Yvon

Au Pays du Léon



Le Chupen léonard costume breton favori de Napoléon III disparaît !..

Le Billet d'Annaïg



MAISONS SANS SOLEIL.

LA LEÇON DES PEUPLIERS
« Une ligne de peupliers sur le bord de l'eau ressemble à une bande de frères. » C'était le début de notre dictée d'hier.

« Pourquoi ressemblent-ils à une bande de frères? » a demandé le maître. Les réponses sont venues de tous les côtés : « C'est parce qu'ils ont la même forme... Parce qu'ils sont bien alignés... Parce qu'ils poussent près à près... »

Et notre maître a continué : « Et nous sommes - nous aussi tous frères ? »
Où... Pourquoi ?... Silence embarrassé. Il ne peut être question de forme ni de taille. Tout le monde sait bien que le gros Yvonig ne ressemble guère au maître Loïc, ni le petit Yannig au grand Corentin... Alors... C'est Jobig qui a trouvé la réponse : « Parce que nos âmes se ressemblent... Comment cela? — Elles sont faites à l'image de Dieu ! — Un bon point à Jobig ! Voyons, Jobig, est-ce que les peupliers poussent sur la lande? Non, parce c'est trop sec? — Que leur faut-il? — De l'eau! — Oui, de l'humidité, c'est pourquoi, les peupliers poussent bien au bord de la rivière. Et ce qui fait qu'ils sont vraiment frères, c'est qu'ils puisent tous la vie à la même source par leurs racines! »

Nous n'y avions pas songé. Aussi devant nos mines intéressées, notre maître a continué : Et nos âmes peuvent-elles vivre loin de Dieu ? — Non, Monsieur! — Dieu est donc la source où nos âmes puisent la vie. Par quel moyen puisons-nous cette vie divine? — Par la Communion! — Que faut-il donc pour avoir des âmes fortes et vaillantes, qui se ressemblent comme des frères parce qu'elles auront en abondance la vie du Christ, notre Frère aîné ? — Il faut communier ! »

Et voilà comment la classe de français s'est achevée sur une pensée eucharistique qui a réchauffé dans nos cœurs de Croisés, l'amour pour la Communion.

Ton ami YVON.

ABONNEZ-VOUS A O LO LÉ !



— Maman, qu'est-ce que tu aimes mieux : le coupe en porcelaine de Chine ou ton vase en faïence de Quimper ?
— Fais-moi mieux ton vase en faïence de Quimper.
— Ah! tant mieux! parce que c'est la coupe que je viens de casser!

L'un de nos plus beaux, de nos plus originaux, de nos plus typiques costumes nationaux disparaît...

L'élégant chupen de Saint-Thégonnec, de Landivisiau, Sizun, Commana, Pleiber-Christ... qui rappelle les costumes aristocratiques de l'ancien régime, prête à celui qui le porte une noble et fière allure.

Admettons un peu la coupe fine et svelte de ce costume léonard. Le noir de l'habit contraste avec le blanc de la chemise glacée. Le costume se divise en deux étages, dont le paletot tendu à l'arrière et cintré à la taille, laisse apparaître un gilet garni de deux rangées de boutons noirs. Un turban de couleur, ou le plus souvent à carreaux bleus, replié et ne mesurant pas moins de deux mètres de long sur un mètre de large, l'entoure à la taille. La longueur et la largeur varient suivant le nombre de mouchoirs à carreaux qui le composent. Le nombre de mouchoirs est une preuve d'aisance. Plus celui qui porte le costume est riche, plus le turban a de coupures.

Le pantalon qui, en général est gris, marron, noir ou à carreaux blancs et noirs, très étroit au genou, s'élargit dans le bas en patte d'éléphant.

Un large chapeau en castor, garni de rubans de velours noirs, complète le costume.

Est-ce pas ce chupen, sévère si l'on veut, mais plus beau et plus riche que le plus soyeux des smoking modernes, qui fut le costume breton favori de Napoléon III ?

La chronique rapporte que lors du passage de son Altesse Impériale au

pays de Léon, son attention fut particulièrement attirée par le caractère original du chupen. A en croire l'Empereur, il n'y avait dans aucune autre province un costume qui le vaille.

Sera-t-il dit que le chupen léonard disparaîtra avec ceux qui le portent? Doit-on lui reprocher de n'avoir pas évolué, de ne s'être pas modernisé ?

Allons-nous assister sans réagir à la disparition de nos plus beaux costumes bretons? Il me vient à l'esprit la réflexion que me faisait à ce propos, le marquis de L'Estourbeillon, président de l'Union Régionaliste de Bretagne : « Le costume breton est avec l'âme religieuse, la meilleure sauvegarde de la moralité du pays. C'est du costume que dépend la santé morale d'un pays! »

Non seulement la disparition de nos costumes nationaux peut porter atteinte à nos traditions les plus sacrées, mais elle porterait un coup mortel au tourisme et ne serait rien moins que la mort certaine d'une importante branche de l'artisanat breton.

Hélas, la mode parisienne balaye avec une rapidité déconcertante l'un des facteurs les plus caractéristiques de nos traditions qui sont l'expression même de la beauté et de la richesse de la Bretagne. Et ce n'est pas sans une inquiétude bien légitime que nous nous demandons ce qui restera dans quelques années de nos splendides et harmonieux costumes qui font l'éclat de la vieille et émouvante Armorique !

Laou Quemener

Au grand pardon de Tréguier.

L'ÉTENDARD D'O LO LÉ A ESCORTÉ LE CHEF DE SAINT YVES

Malgré la pénurie des transports, une foule considérable s'étant rendue au Grand Pardon de St Yves à Tréguier, le 19 mai dernier. La foi en saint Erwan est forte sur notre vieille terre d'Armorique.

O LO LÉ était officiellement représenté à ce pieux pèlerinage breton. Le magnifique Étendard, qui sera bientôt offert à la paroisse, à l'école ou au patronat, a été porté par de solides gars, s'inclinant trois fois devant le chef du grand saint Yves, l'Étendard d'O LO LÉ, salut la précieuse relique du Patron des Bretons.

Qu'il était beau à voir notre premier Étendard dans cette émouvante procession tandis que carillonnaient les cloches de Minihy et qu'un peuple fervent chantait le cantique breton à saint Yves.

De là-haut, Entants de Briegange, notre saint national a béni votre emblème, symbole de l'Espérance dans l'avenir de notre Pays.

Lorsque les Croix des paroisses se sou-

En Montagne



— Gros mâtin ! Vous voulez arriver le premier à table d'hôte, pour récupérer les meilleurs morceaux du déjeuner !

SOLUTION DU REBUS du N° 24.

O lo lé - aïe - journal - p' - té - fée - ré - ds petit - h' - au - thon.
O lo lé est le journal préféré des petits Bretons.

GAIT, LA CAVALIERE DU TEXAS

RÉSUMÉ. — Tanguy Derrien, fermier breton, sa fille Gait et son neveu Primel guident les caravanes au Texas. Gait est enlevée par un bandit et livrée aux Navajos. Primel la délivre et fuit avec elle. En gagnant une hauteur, ils voient l'entrée d'une grotte.

1 - Curieux, les jeunes gens s'engagent dans un couloir étroit. Ça et là de lourdes portes apparaissent. L'une d'elles n'est pas fermée à clé, ils entrent dans un réduit.

2 - Ils trouvent des provisions. Primel ouvre aussitôt des boîtes de conserves qui apaisent leur faim. Un sac de maïs est donné aux chevaux.

3 - Laisant les montures, Primel et Gait ferment la porte et explorent plus loin. Dans une autre pièce, ils voient des armes et des munitions entassées. Mais un bruit isolote les inquiète. Ils se cachent derrière des caisses et des sacs. Des hommes j'entrent, prennent

4 - Les enfants sont prisonniers. Une fissure étroite leur donne du jour. Gait s'y glisse et arrive à l'air libre.

5 - Elle va sortir, mais se tapit brusquement : des hommes passent en courant. Elle reconnaît Sam et sa bande.

6 - L'alerte passée, Gait bondit à la grotte et délivre son cousin. Représentant leurs chevaux, ils gagnent le haut d'un ravin.

7 - Mais un bruit de voix les surprend. S'allongeant sur le sol, ils regardent en contrebas. Des hommes sont embusqués derrière des rochers : Sam et sa bande. Quo guistent-ils ainsi ?

La semaine prochaine : L'ATTAQUE DU CONVOI

RÉSULTATS du CONCOURS de DESSIN



- Desain de X. Duré, Rennes, 3^e Prix.
- 11^e Prix. — Claude LAURENT.
Pierres (C. d. N.)
Sujets : Eglise St Laurent de la Mer ; Le corbeau et les restrictions.
La Bretagne des druides, des bardes et des Légendes.
- 12^e Prix. — Michelle COCHTEL.
Gémené - Penfao (Loire-Maritime)
Sujet : La fée Carabosse.
Une poupée de Carhaix.
- Ex-æquo. — Marie DOLL, (11 ans)
Ecole libre de Tréneven.
Sujet : Cour de ferme bretonne.
Un bébé bigouden.
- 13^e Prix. — Marcelline TENDRON, (13 ans)
Bourg de Fay-le-Bretagne (L. Mar.)
Sujet : Monuments mégalithiques.
Une bonbonnière rustique.
- 14^e Prix. — Michelle DUVAL, Saint-Brieuc.
Sujet : Projet de couverture pour un programme : Les papillons.
Une Actuelle bretonne en bois pyrogravé.
- 14^e Prix. — Saneé de PARCEVEAUX
Langougar - Plouzane (Finist.)
Sujet : Le roi Gradlon et saint Gwénole.
Jan - Pi ar Martolod.
- 15^e Prix. — Jean GAIGNET, (14 ans)
Ecole Ste Anne, Rennes.
Sujet : Danse bretonne.
Une boîte de peinture.
- 16^e Prix. — Brigitte de ROQUEFEUIL
54, Boulevard de Sévigné, Rennes
Sujet : Yvon et les loups.
Couple bigouden.
- 17^e Prix. — Jean FICHOT.
Coursion, (Loire-Maritime).
Sujet : Salut ! Beau pays d'Armor!
Un crayon géant et un album pour aquarelle.
- 18^e Prix. — J. FELIN, (14 ans)
Belgouan, (Morbihan).
Sujet : Le Héron et la tortue.
Un crayon géant et un album pour aquarelle.
- 19^e Prix. — Pierre GUIVENAT, (10 ans)
Kerjulande, en Ploumeur, (Morbih.)
Sujet : Une histoire de lapins.
Un Tro-Breiz.
- 20^e Prix. — M-Th. BERNARD, (11 ans)
Landrean, (Finistère).
Sujet : La danse bretonne.
Un bébé bigouden.
- (A suivre)

Un malin



— Tu ne me feras pas croire que tu pêches à la ligne les deux mains dans tes poches!

KORNIG AR BREZONEG (Le coin de breton)

Sixième leçon.

6 = c'houec'h c'houec'hvet kentel

RECAPITULONS

Nous connaissons déjà :

Leun (lire) — eo (est)
a ra (il fait, ou elle fait)
a re (il donne ou elle donne)
Shriva (écrire) — Konta (raconter)
Labourat (travailler)

Nous savons que :

Tad = père ; tad-koz = grand-père
Mamm = mère ; Breur = frère ; c'hoar = sœur
eun istor = une histoire ; an istor = l'histoire
eun — un ou une ; an = le, la, l' ou les.
Demat Mamm = bonjour maman.

Retenons bien ces expressions :

Piou eo ? (qui est-ce) ; da blou eo ? (à qui est-ce)
Remarquez la mutation : P devient b après da.

Leun a ra (lire il fait) — Mamm Annaig (la mère d'Anna) ; Mamm Yvonig (la mère d'Yvon) ; Tad Annaig, Tad Yvonig (le père d'Anna, le père de Yvon).

N'oubliez pas d'accentuer fortement les syllabes en caractères gras ; qu'une voyelle suivie d'une consonne redoublée est brève : Mamm.

Mamm deskit d'in Brezoneg!

Maman apprenez-moi le breton.



UNE BONNE FARCE DE GRENOUILLES.

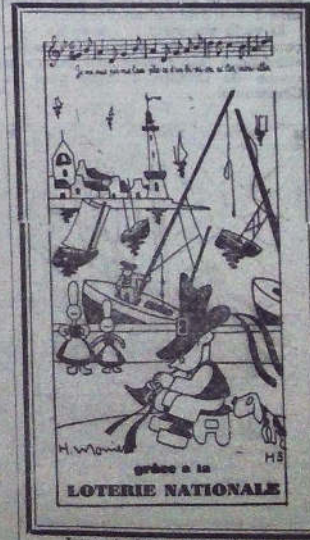


— Docteur, vous avez donné à mon petit garçon un fortifiant trop puissant ; depuis qu'il le prend, il a déjà cassé le lavabo, deux miroirs, deux vases ; de plus, il a tordu les barreaux de la grille d'entrée et déraciné un pommier dans le jardin

ABONNEZ-VOUS A O LO LE !

SOLUTION DU PROBLEME DE MOTS CROISES DU N° A SAINT YVES

- HORIZONTELEMENT. — 1. Kermarlin. 2. Roi — Erzer. — 3. Gwénole. — 4. Ra — Sac. — 5. Enchassa. — 6. Yvon — Ra. — 7. Ipa — Jo. — 8. Ere — Chasse. — 9. Ri. — 10. Pauvres — Saint — Ee.
- VERTICALEMENT. — 1. Greniers. — 2. Erwan — Pria. — 3. Roe — Ae. — 4. Minihy — Pa. — 5. Avocat. — 6. Heline, Hu. — 7. Tre — 88 — Ave. — 8. Ir — Sa. — 9. Isre. — 10. Ne — Rose. — 10. Riche — Est.



Impr. du Léon, Landreneau La Grogne ; Mme VIFA DE BELLAING



O LO LE



RÉDACTION-ADMINISTRATION
7, r. Lafayette Landerneau Finist.
Directrice : Mme Veia de BELLAING

JOURNAL ILLUSTRE DES PETITS BRETONS
PARAISANT TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS: 1 an : 35 fr.
6 mois : 18 fr. 3 mois : 10 fr.
Compte chèques postaux : Mlle Leclerc 25536-Rednes

LES AVENTURES DE MATILIN AN DALL

Textes et Dessins de R. THOMEN

Mathurin Furié, plus connu sous le surnom de Matilin an Dall (Mathurin l'Aveugle) était un sonneur de bombarde de Quimperlé qui vivait au siècle dernier. Il avait pour compagnon Yann-Ar-Chapel (Jean de la Chapelle) qui tenait le binioù. Le grand illustrateur breton, Hersart de la Villemarqué, auteur du Barzaz-Breiz, avait pour Matilin la plus grande estime. L'écrivain et le sonneur reposent aujourd'hui tous deux dans le cimetière de Quimperlé.
Les Aventures dont O LO LE commence la publication sont naturellement imaginaires et fantastiques, mais elles n'en sont pas moins dans la note bretonne où la fable et la légende cotoient le drame et le mystère.

Nous sommes en l'an de grâce 1830. C'est jour de pardon à Lann-Kadou. Juqué sur un tonneau, Matilin au Dall, la bombarde en main, et son inséparable sonneur de binioù Yann Ar Chapel, font parler leurs instruments d'une lèvre assouplie par le



Yann ar Chapel a sans doute abusé du cidre doux? car il a l'audace de jarguer publiquement son vieil ennemi Paolig.

Le sorcier eligne de l'œil, étend les mains, marmonne quelques paroles cabalistiques... et voilà le sort jeté. Aussitôt, le sonneur de binioù se trouve dégrisé. Pris d'un malaise et

d'une peur subite, il pâlit, tremble comme une feuille et, prenant ses jambes à son cou, il se met à courir comme un fou, abandonnant son service, désertant son devoir.

cière doux. Et jeunes et vieux dansent l'avant-dernière gavotte de la journée, car il se fait tard.



Cette débauche ne fait pas l'affaire de la jeunesse qui a encore droit à une danse. Garçons et filles s'élancent à la poursuite du fugitif.



Quand, au matin, le bafde Verré sitôt exaucé : un apprenti que Yann était in-chien parut devant lui, un trouvable, il se dit : « J'irai roquet bizarre, à face pres-moi-même à sa recherche, que humaine. Il paraissait si intelligent et le retrouverai! » Puis il que Matilin s'écria à nouveau : « Par ajouta : « Ah ! si seule- « St Hervé, mon patron, il ne lui manque ment j'avais un chien ! »

« que la parole! — Erreur ! rétorqua le chien. Je puis fort bien soutenir une conversation, voire prononcer un discours. Adopte-moi. A propos, mon nom est Korrig, diminutif de « Korrigan. Car je suis aussi, à l'occasion, un Korrigan! » Et il se métamorphosa en un joyeux lutin, se dont l'aveugle se rendit compte par le toucher. (à suivre)

Dans le N° prochain et les suivants :
Korrig an Ankou (Le Char de la Mort — Les Korrigans — Korrig sonneur et le chaumière qui fait — L'araignée Lagauche et sa toile monstrueuse — Yann-Ar-Chapel chez le diable Paul Gornok — Le Yeun — Elze — Ki du ar Yeun et les Camarés rôtis, etc... car ce n'est là qu'un commencement des aventures extraordinaires de Matilin an Dall et de ses compagnons !

« O LO LE », l'ami des Vacances
Bientôt, lecteurs et lectrices, vous serez de nouveau en vacances ! O lo le se réjouit d'être votre ami fidèle, et il a de beaux projets pour vous aider à passer agréablement et à bien remplir vos journées !
Mettez de côté vos petites économies, vos petits bénéfices, comme disait un jour, un petit bonnard, pour souscrire à un abonnement spécial de 3 mois (Juillet, Août, Septembre), qui ne vous coûtera que 9 francs lieu de 10 fr. ou 2 mois (Août-sept.) 6 fr.
DES CARNETS D'ABONNEMENTS SONT DES MAINTENANT A LA DISPOSITION DES MAITRES ET DES MAITRESSES D'ÉCOLES. ENVOI GRATUIT SUR SIMPLE DEMANDE.

Le 22 Juin, nous commencerons la publication d'un grand film d'aventures, entièrement illustré :
le trèfle noir
ou L'ODYSSEE DE JOBIG YUENNOU, le petit mousse de Douarnenez et de NORA O'BRIEN, la charmante petite Irlandaise ! ...
« Venez à mon secours !
Je suis captif du « Trèfle noir ! »
NORA
« Je suis puissant,
inconnu, et insaisissable. »
« LE TRÈFLE NOIR »

Histoire de la Corde à travers les âges



Le jeu de la corde remonte à la plus haute antiquité. Il était connu chez les Grecs et les Romains, les petits garçons seules s'en amusent ; on le trouvait aux fillettes, qui avaient d'ailleurs aussi d'autrefois.

tre. Au moyen-Âge, la corde était le supplice réservé aux condamnés à mort. Les criminels étaient pendus haut et court au gibet.

Plus tard, il fut impossible aux jeunes filles de sauter à la corde, avec leurs robes à plis, et les robes à plis s'entrechoquaient, des robes à plis s'entrechoquaient. En revanche, vers 1800, ce fut une fureur. Dans tous les pensionnats on dansait à la corde, en chantant les airs d'autrefois.

Sous l'Empire, la corde servit à une coutume bizarre. Les duellistes fort nombreux à Pépère, s'en servaient comme moyen de provocation. Ils tendaient leur corde à sauter sur le passage de leur ennemi et lui disaient : « Sautez ! S'il obéissait, on se considérait insulté ; s'il refusait, on le traitait de lâche. Le duel était donc inévitable.

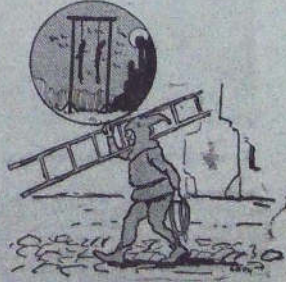
La corde servait aussi sur les navires, à chasser les petits mousmes. Leurs peccadilles étaient punies par un certain nombre de coups de corde. C'est ainsi qu'on les punissait. — Cet usage persiste pendant le siècle suivant, mais de nos jours, il est complètement abol.

Il ne faut pas oublier de mentionner les danseurs de corde, qui se promenaient de foire en foire pour exhiber leur talents. Un balancier dans les mains, ils voltigeaient sur une corde tendue entre deux tréteaux. Ces bateleurs sont devenus rares aujourd'hui ; cependant on en trouve encore dans les cirques et dans les fêtes foraines.

Le jeu de la corde était en vogue chez les filles, il y a quelques années, et a dû être le jeu favori de vos grandes sœurs. Cet exercice était très gracieux et très sain quand on n'en abusait pas.

Enfin, tous les usages de la corde seraient impossibles. Elle sert à sonner les cloches, à serrer les bateaux, à étendre le linge, à descendre et remonter le seuil dans le puit. Elle triomphe la gymnastique, avec l'échelle, le trapèze, la balançoire, etc.

Bien des superstitions se rattachent à la corde : la corde de pendu passant pour porter bonheur. Parler de corde dans un théâtre portait malheur. On dit les fils, les ficelles, mais jamais les cordes. Il ne faut pas parler de corde dans la maison



d'un pendu, etc...
Bref, vous pas plus que moi, n'attachons aucun intérêt à ces croyances nées dans certaines imaginations fertiles.
Rappelons, pour terminer, ce vagabond qui, sur le banc des prévenus, se plaignait et criait à l'injustice : « Arrêtez, parce que j'ai ramassé une corde sur la route, disait-il. Vous sachiez de mentionner, lui dit le président, qu'au bout de cette corde, une vache était attachée. »

CORSAIRE DES ILES

RÉSUMÉ. — En 1799, François Ripaud de Montauvert, second à bord de l'Épique, prend à l'abordage un vaisseau anglais chargé d'or, la Forêt. Il en prend le commandement et met le trésor sur l'Épique. Mais, attaqué par deux navires anglais, l'Épique saute avec un des ennemis, le deuxième fuit et Ripaud reste seul avec un bâtiment désemparé.

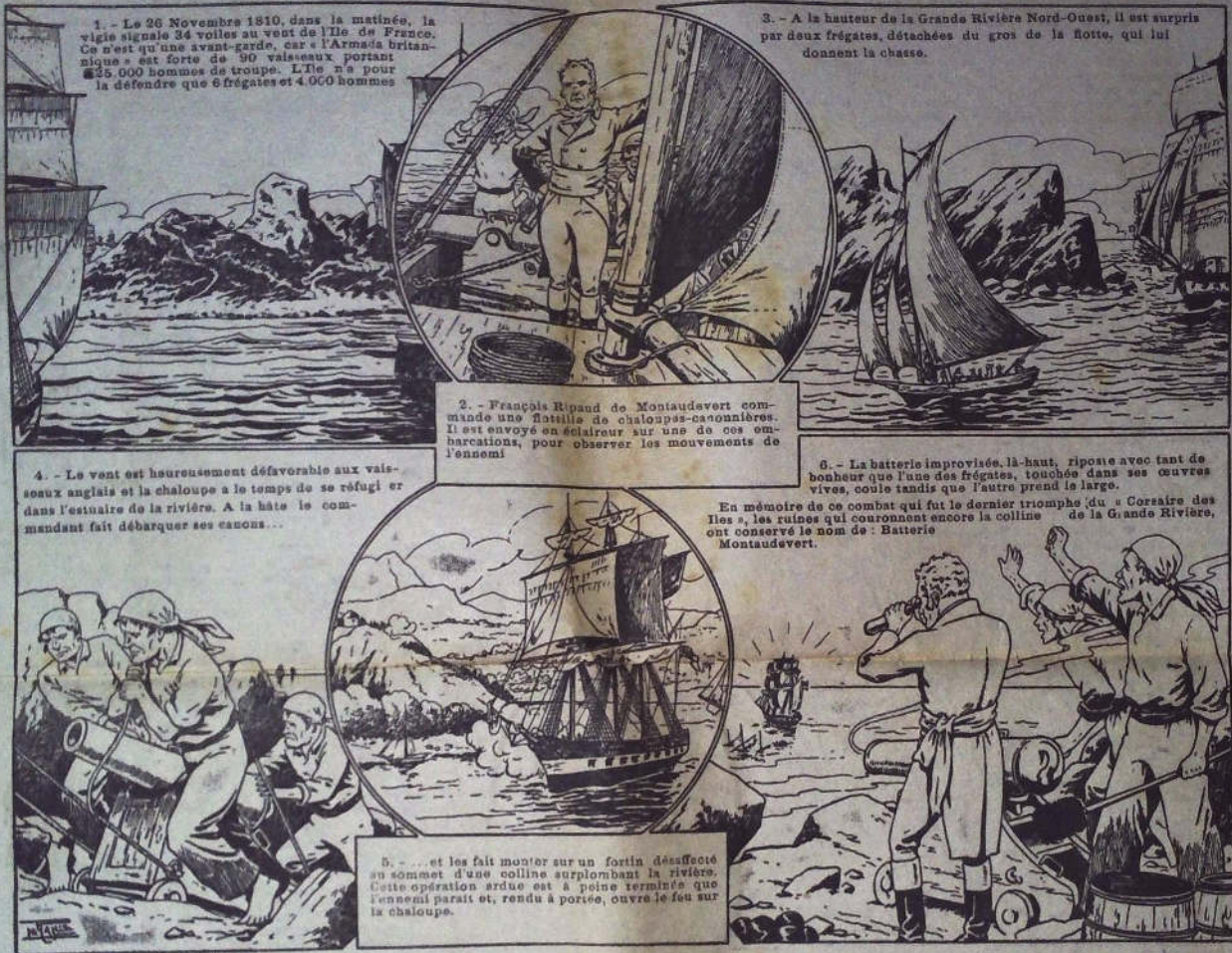
Après le glorieux fait d'armes de la prise du « Hope », couronnement de sa carrière de corsaire, François Ripaud de Montauvert a abandonné la course, et, rentré dans le giron de la marine de guerre avec le grade de lieutenant, il s'est acquitté, pendant six ans, de la mission obscure — mais combien périlleuse et méritoire — d'assurer le ravitaillement des îles de France et de Bourbon.

Usant des mêmes procédés qu'ils emploient encore aujourd'hui, les Anglais, maîtres du Cap de bonne Espérance — pris par eux aux Hollandais en dépit du droit des gens — avaient établi le blocus des îles, afin de les réduire par la famine. Mais, trompant leur vigilance, Ripaud, habile manœuvrier, forçant le blocus dans les deux sens, pendant ces six années alla aux Indes, au Mozambique et à Madagascar, et rapporta les vivres nécessaires aux deux colonies.

Commandant la corvette la « Gréole » et participant à une croisière de la division Hamelin dans la mer des Indes, en 1809, il fit de nombreuses prises et régala un splendide fait d'armes : En une heure et demie, avec son seul petit bâtiment, il s'empara de l'île de Tapanooly sur la côte occidentale de Sumatra, c'est-à-dire d'une frégate, de nombreuses embarcations et... d'une garnison ! Grâce aux vivres trouvés dans les magasins de la ville, la division Hamelin put prolonger sa carrière de trois mois.

François Ripaud de Montauvert participa avec distinction au combat du Grand-Port, combat mémorable dont le nom gravé sur l'Arc de Triomphe de l'Étoile, est resté à l'honneur à côté de ceux des plus fameuses batailles gagnées par la Grande Armée. Une escadre anglaise, forte de 4 frégates, ayant réussi à s'emparer, par surprise de l'île de la Passe commandant le Grand-Port, au S.-E. de l'île de Mozambique, Le combat, uniquement soutenu par l'artillerie de part et d'autre, dura 3 nuits et 2 jours (23 au 26 août 1810). Les Anglais perdirent leurs 4 frégates, dont deux incendiées par eux sautant pendant le combat ; les Français prisonniers : un général, un colonel et un lieutenant-colonel, les commandants des 4 frégates, plus de cent officiers de terre et de mer, et environ 1500 marins et soldats.

Cette victoire, la dernière de nos armes dans la mer des Indes, fut l'apothéose dans laquelle devait tomber l'île de France, car sa chute était proche.



1. - Le 26 Novembre 1810, dans la matinée, la vigie signale 34 voiles au vent de l'île de France. Ce n'est qu'une avant-garde, car « l'Armada britannique » est forte de 90 vaisseaux portant 25.000 hommes de troupe. L'île n'a pour la défendre que 6 frégates et 4.000 hommes.

2. - François Ripaud de Montauvert commande une flottille de chaloupes-canonnières. Il est envoyé en éclaireur sur une de ces embarcations, pour observer les mouvements de l'ennemi.

3. - A la hauteur de la Grande Rivière Nord-Ouest, il est surpris par deux frégates, détachées du gros de la flotte, qui lui donnent la chasse.

4. - Le vent est heureusement défavorable aux vaisseaux anglais et la chaloupe a le temps de se réfugier dans l'estuaire de la rivière. A la hâte le commandant fait débarquer ses canons...

5. ... et les fait monter sur un fortin désaffecté au sommet d'une colline surplombant la rivière. Cette opération ardue est à peine terminée que l'ennemi paraît et, rendu à portée, ouvre le feu sur la chaloupe.

6. - La batterie improvisée, là-haut, ripose avec tant de bonheur que l'une des frégates, touchée dans ses œuvres vives, coule tandis que l'autre prend la large.

En mémoire de ce combat qui fut le dernier triomphe du « Corsaire des îles », les ruines qui couronnent encore la colline de la Grande Rivière, ont conservé le nom de : Batterie Montauvert.

Illustrations de LE RALLIC.

Texte de Jacques de SEISSER.

LE MYSTÈRE DU CHATEAU DU TAUREAU

Roman inédit de Job de Roince



Yves et Armelle approchaient de cette forteresse où ils espéraient venger leur père.

RÉSUMÉ. Le D' Dinan, de Lesveuve, porteur d'un document révélant l'existence d'un trésor au Château du Taureau, vient d'être assassiné dans des conditions troublantes. Yves et Armelle, enfants du Docteur forment le projet d'éclaircir le mystère qui les entoure. Profitant de l'absence de leur mère, ils se rendent à Carantec où ils rencontrent deux hommes suspects qui semblent attirer eux aussi le secret du Château.

Lentement ils s'éloignent. Quand ils eurent disparu au tournant du sentier et que le bruit de leurs voix se fut perdu dans le lointain, Yves se décida à parler.

— Tu as entendu, ce sont bien eux !

— Oui, fit Armelle, ce sont les bandits qui ont tué notre pauvre papa.

— J'avais bien raison. Je savais qu'ils ne tarderaient pas à venir ici. Maintenant nous les tenons, ils ne pourront pas nous échapper.

Leur émotion passée, les enfants s'inquiétèrent de la manière dont ils allaient passer la nuit. Tous les deux étaient d'accord qu'ils ne pouvaient songer à aller demander l'hospitalité soit au bourg, soit dans une ferme.

— J'ai une idée, fit soudain le garçon. Il y a, tout à côté d'ici, une petite guérite qui doit servir d'abri au douanier. Nous y trouverons certainement du gémeon sec pour nous étendre.

Mais il fallait aussi songer à manger.

Laisant seule sa sœur, Yves alla frapper à la porte d'une maison voisine. Quand il revint, il apportait quelques bonnes tartines beurrées. Son premier soin fut d'en mettre de côté.

— Nous allons en garder pour demain, expliqua-t-il.

Tous deux mangèrent ensuite d'un bon appétit puis à la nuit tombante, ils gagnèrent leur refuge.

La guérite était bien abritée des vents du large. Comme ils l'avaient prévu, ils y trouvèrent du varech bien sec, sur lequel ils s'allongèrent.

Quand ils s'endormirent, l'obscurité était complète et on ne distinguait même plus la masse sombre du château du Taureau. Seul le bruit que faisaient les vagues en se brisant sur les rochers, rappelait que la mer était là, toute proche.

AU CHATEAU DU TAUREAU

Aux premières lueurs du jour, la froidure matinale éveilla les enfants. Le premier, Yves sortit de la petite guérite. Et tout de suite, il renseigna sa sœur.

— La journée sera belle et le vent ne gênera pas notre promenade en mer. Rapidement tous deux firent leur toilette. Un creux de rocher dans lequel la mer avait laissé une flaque d'eau leur servait de cuvette. Puis ils recitèrent, pensivement, leur prière du matin, demandant à la Vierge de Polgoat de les aider dans leur entreprise.

Il faisait grand jour, quand le garçon donna le signal du départ. Yves marchait d'un pas décidé. Sans se soucier des risques qu'il pouvait courir, il ne voulait pas se laisser aller à l'indécision, c'est-à-dire à faire arrêter les auteurs de l'assassinat de leur père et, en même temps, les empêcher de s'emparer du trésor qu'ils convoitaient.

Si elle était aussi résolue que son frère, Armelle éprouvait pourtant quelques inquiétudes. Elle ne pouvait s'empêcher de

penser à sa mère qui, certes, ne pouvait se douter de l'aventure dans laquelle venaient de se livrer ses enfants.

Deux petites barques se trouvaient à l'endroit qu'Yves avait repéré la veille. Rapidement il fit son choix, et prit la plus légère, et sans attendre plus longtemps, ils s'embarquèrent.

Tandis que sa sœur prenait place, Yves amarrait à lui la pierre qui, amarrée à un cordage, servait d'ancre. Puis à l'aide d'un aviron, il poussa l'embarcation à quelques mètres du rivage. Quand tout fut prêt, il s'écria :

— Nous sommes prêts... En avant. Avec force, il appuya sur les rames, et le canot fit un bond...

— Si maman nous voyait, murmura Armelle, elle nous gronderait.

Son frère ne lui répondit pas. Four instant, il était tout absorbé par la conduite de la barque, qu'il dirigeait avec sûreté, évitant les rochers nombreux à cet endroit. Malgré son jeune âge, il manœuvrait déjà comme un matelot. Rapidement ils s'étaient éloignés du rivage et malgré les courants qui, à chaque instant, rendaient leur avance plus difficile, ils approchaient de la forteresse, où ils espéraient venger leur pauvre père.

Bientôt ils ne furent plus qu'à quelques mètres de celle-ci, et il fallut à Yves toute son habileté pour empêcher le canot d'être entraîné par les vagues qui auraient pu le jeter sur les récifs. Un escalier formé de grosses dalles de granit permettait d'accéder au fort. Le jeune marin parvint, non sans mal à y accéder.

— Tu peux débarquer, fit-il à sa sœur tandis qu'il maintenait la légère embarcation. Quand Armelle eut gravi les marches de l'escalier, il lui cria :

— Attends-moi, je te rejoins dans quelques instants.

La semaine prochaine :

MINUTES ANGOISSANTES



29. — LA RÉVOLTE DU PAPIER TIMBRÉ

Henri IV et Louis XIII respectèrent les droits bretons ; ainsi notre pays put se relever de ses ruines de guerre. Malheureusement, Louis XIV n'eut pas la sagesse de ses prédécesseurs et viola le traité de 1532. Ayant besoin d'argent pour ses folles dépenses, il appliqua à la Bretagne l'impôt sur le Tabac et le Papier Timbré, malgré les États de Bretagne. Ceux-ci pour tout concilier achetèrent l'impôt 2.600.000 livres. Mais Louis XIV, après avoir accepté cet arrangement, fit de nouveau percevoir l'argent. Les Bretons se fâchèrent et en 1675, des troubles éclatèrent à Rennes et en Basse-Bretagne. Un notaire du Poher, Le Balp, se mit à la tête des paysans pour marcher contre les représentants du Roi. Ce fut la Révolte des Bonnets Rouges ou du Papier Timbré. Mais la répression fut cruelle : Le Balp fut assassiné ; à Rennes, 4.000 personnes furent chassées, d'autres envoyées aux galères, tandis que les paysans révoltés étaient pendus aux arbres des grands chemins ! Toutes ces cruautés parce que les Bretons avaient refusé de payer un impôt trop lourd et injuste !

« Le Maout ? Tiens, s'écrieront nos amis de Haute-Bretagne, il ne s'agit donc plus d'un Etendard ? »
 Rassurez-vous ! O lo le tient ses p'omesses, et si maout est un mot breton qui veut dire mouton il n'en est pas moins vrai que le Vainqueur de la diffusion du N°, recevra l'Etendard annoncé !
 Mais rappelez-vous que dans les luttes bretonnes le prix traditionnel attribué au Vainqueur du tournoi est un mouton, d'où cette expression populaire devenue courante en Basse-Bretagne, en parlant d'un premier prix, d'un lauréat, d'un gagnant dans une compétition : Aet eo ar maout gantan (Il a remporté le mouton !)
 Ainsi donc O LO LE, très traditionaliste comme il se doit, se pose la même question en pensant au Vainqueur de l'Etendard.
 — Gant piou ez alo ar maout ? (Qui remportera le mouton ?)
 — Pour l'instant on l'ignore, car tous les résultats de la vente du N° de St Yves ne nous sont pas parvenus. Nous enregistrerons jusqu'ici :
 Cours N. D. de Gouarec (C. d. N.) 50 eZ
 Ecole Saint Yves, Vay (L. Mar.), 20 —
 Ecole St Tremaur, Carhaix (Fin.), 143 —
 Patronage de La Bazouges - du - Désert (L. et V.) 250 —
 (et les abonnés ont même dû vendre leur numéro !)
 Bravo, les gars de la Bazouges ! Vous l'emportez jusqu'ici !. Mais attendons la semaine prochaine.

LA MODE BRETONNE

Pour vous, fillettes, et vos mamans



Le Billet d'Yvon

RESTEZ AU NID !

Sur la plus haute branche du vieux tilleul du presbytère, deux geais brailards avaient bâti leur nid.

Cinq petits geais à peine éclos voulaient trop vite essayer leurs faibles ailes et ils tombèrent au pied de l'arbre. Mon ami Jobig en profita pour les capturer.

Il s'amusa à les aligner sur un barreau de la vieille échelle double et il se mit à les gaver de fraises qu'ils avalaient avec un gloutonnerie comique.

Le lendemain matin, dans la volière où Jobig les avait transportés, les cinq petits geais gisaient sans vie, les pattes raidées et les yeux clos, victimes de leur gourmandise.

S'ils étaient restés sagement dans leur nid jusqu'à ce que leurs ailes aient pu les supporter, les petits geais volaient actuellement dans l'azur du ciel. Ne cherchons pas, nous non plus, petit frère à nous évader trop vite dans un monde où, sous un riant aspect, des plaisirs mortels quetteraient notre âme sans expérience.

Restons bien serrés les uns contre les autres dans le doux nid que nous offre notre famille et notre paroisse chrétienne et bretonne.

Et lorsque nous aurons grandi, nos âmes libres et vaillantes sauront s'élever au-dessus des plaisirs tentateurs pour réaliser la devise de notre vieux cantique :

« Katolik ha Breizad bepred... »
 « Catholiques et Bretons, toujours ! »
 Ton ami YVON.



Le Billet d'Annaïg

FETE-DIEU

Juin tout entier est consacré à Jésus-Hostie, au Saint Sacrement de l'Eucharistie ; Jésus nous a tous aimés. Mais il a surtout aimé les petits enfants : « Laissez venir à moi les petits enfants, a-t-il dit, car c'est à eux et à leurs semblables qu'appartient le royaume des cieux... » Alors il caressait les enfants, les bénissait. Il était leur ami. Et c'est encore ainsi maintenant, surtout depuis que Pie X a permis aux petits enfants de recevoir Jésus-Hostie de très bonne heure.

Quand nous n'aimons pas assez notre grand Ami, son Cœur souffre, car il a soif de notre amour, de nos sacrifices. Que faisons-nous pour consoler son Cœur ? Après Tarcisius, il y eut tant d'enfants de notre âge à donner leur vie pour proclamer la royauté de leur Dieu. Pendant la Révolution, les Chouans qui luttèrent pour « Dieu et leur Pays » portaient le Sacré-Cœur épinglé sur leur poitrine et leur chapelet au bras. A nous, petites filles de Bretagne, on ne demande pas tout cela. C'est plus simple, mais nous n'y pensons pas souvent : aimer Jésus Hostie assez pour le désirer fréquemment afin de consoler son Cœur des péchés du monde, et afin d'honorer le Saint-Sacrement ; lui faire une petite visite de temps en temps près du tabernacle où il reste si souvent seul, lui notre Ami le meilleur, le Jésus de notre première communion.

Ton Ami, ANNAÏG

ENSEMBLE POUR DAMES :

La robe sera exécutée en lainage bleu clair. L'empiècement brodé du corsage sera : bordeaux (340), jaune citron (307), et rose (350) coton perlé. La ceinture bleu clair sera également brodée. La petite veste bordeaux sera entourée d'une soie bleu clair brodée en jaune et rose. Le petit chapeau de lainage bleu clair sera garni des mêmes broderies que la robe. Les souliers seront en daim bordeaux. Quant aux gants, nous les choisissons de préférence blancs, en irlandais.

Un tapis breton pour la Fête-Dieu

Voici un modèle de tapis de fleurs pour le reposoir de la Fête-Dieu, qui sera d'un bel effet sur notre terre bretonne.

Il représente une croix celtique avec au centre une Hostie ! Le vert sera fait avec des roses formant des rayons, les lettres et les hermines, tout ce qui est en noir en somme, avec du marc de maïs ou d'orge puisqu'il n'y a plus de café.

Voici également d'autres devises bretonnes : Adoramp boll (Adorons tous) ; Va Anitrou ha va Doue (Mon Seigneur et mon Dieu) etc.

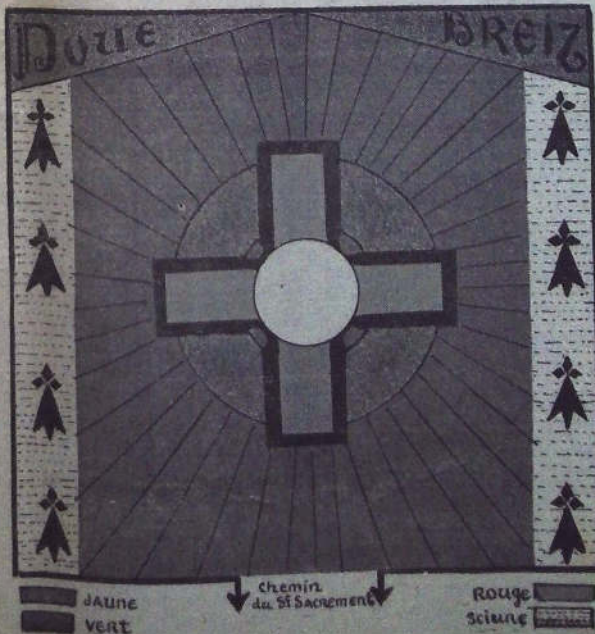
Et maintenant, courez notre belle campagne, à la cueillette des fleurs, de la verdure, dépouillez nos genêts d'or, pour offrir à Jésus-Hostie un magnifique tapis breton !

Nota. — O lo le publiera les photos des plus beaux tapis de reposoirs qu'on lui fera parvenir.



ENSEMBLE POUR FILLETES.

La robe et le petit bonnet seront exécutés en tulle blanc. Pour les broderies bigoudes, le bleu marine, l'orange et la jaune domineront une note de gris. Boutons blancs, glands blancs. La ceinture de constitution sera en macramé ; une broderie bigoudes l'ornementera bien. Le voile sera en tulle sans aucune bordure. Les souliers seront en daim blanc. Les gants blancs, en irlandais.



GAIT, LA CAVALIÈRE DU TEXAS

RÉSUMÉ. — Tanguy Derrion, fermier breton, sa fille Gait et son neveu Primel guident les caravanes au Texas. Gait est enlevée par un bandit et livrée aux Navajos. Grâce à Primel, elle s'échappe. Dans le montage, ils voient en contrebas, les bandits dissimulés derrière des rochers. Que guettent-ils, ainsi ?



1. - Ils devaient bientôt de que guettent les bandits. Au loin on entend des grincements de roues et un piétinement de chevaux. C'est la caravane de Tanguy. « Reste ici et garde les chevaux », dit Primel qui s'éloigne en courant. Mais le convoi se rapproche, le jeune cow-boy n'arrive pas à temps.

2. - Mais la caravane est alertée grâce à la fusillade, et Tanguy prend immédiatement ses dispositions de combat. Les bandits, qui pouvaient bénéficier de la surprise, sautent à cheval et se ruent à l'attaque.

2. - Gait n'hésite plus. Sautant sur Laouic, elle dévalle le ravin. Les bandits hurlent à la Cavalière du Texas ! et les balles sifflent autour d'elle. Une ardente prière à Ste-Anne

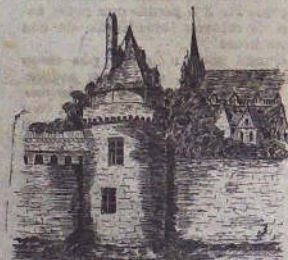
4. - Gait surgit au moment où son père est aux prises avec Sam. Elle saisit son lasso et paralyse le bandit qui roule dans la poussière et est fait prisonnier

6. - Après avoir pansé ses blessés, la caravane reprend sa route. Soudain Primel indique un nuage de poussière à l'horizon : « Les Navajos ! »

5. - Les autres, privés de leur chef, s'enfuient. Gait retrouve avec plaisir ses armes attachées à la selle de son ennemi qui, bien ligoté, est déposé dans un chariot.

La semaine prochaine : LA RUSE DE GAIT.

RÉSULTATS du CONCOURS de DESSIN (suite)



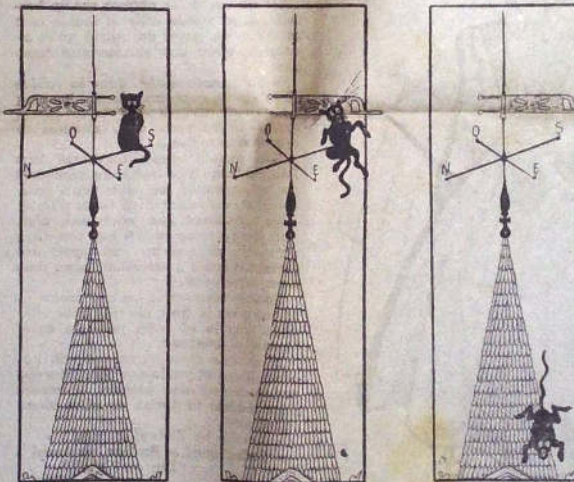
Les remparts de Vannes.

(Dessin de Tony de Serrant, 5^e Prix)

- 21^e Prix. — Guy DUVAL, (13 ans)
Saint-Brieuc.
Sujet : Vogue na Bretagne.
Un album de calvaires bretons.
- 22^e Prix. — Thérèse LAUNAY
Polvast, (Manche).
Sujet : Le Couesnon dans sa folle.
Un écusson aux armes de Bretagne.
- 23^e Prix. — H. LARVOR
Ecole Ste Anne, Rennes.
Sujet : Les Joles et les déboires de la glissade.
Un crayon géant.
- 24^e Prix. — Jean THOMAS
18, Rue St Pierre, Lorient
Sujets : La pelouse, Le naufrage.
Un album de calvaires bretons.
- 25^e Prix. — Maxime LE GULLUEC
Sujet : La purge.
Un crayon géant.
- 26^e Prix. — A. M. AR GO, (12 ans)
Gouézec (Finistère)
Sujet : Kus-hool.
Un album de chansons bretonnes.
- 27^e Prix. — Geneviève LE GUEN
Sujet : En barque
Un album de calvaires bretons.
- 28^e Prix. — Joseph LE HOUSSE, (11 ans)
Del-de-Bretagne (I. & V.)
Un album de calvaires bretons.
- 29^e Prix. — Henri FALEUC, (10 ans)
Pédernec, (C. d. N.)
Sujet : Mamin-graz et les poules.
Une boîte de couleurs.
- 30^e Prix. — Soazig MUZET, (8 ans 3/4)
27, rue de Trianon, Sotteville - lez-Rouen, (Seine-Inférieure).
Sujet : Les Canards.
Un album à colorier.
- Ex-æquo. — Yvette LE LAY
Loguivy-Plougras.
Sujet : Histoire de poules et de canards.
Un album à colorier.
- 31^e Prix. — Pierre LE BIHAN, (14 ans)
3, Place Gambetta, Vannes.
Sujet : Le bergeur.
Un album de calvaires bretons.
- 32^e Prix. — Mikael AR GO, (9 ans)
Gouézec, (Finistère).
Sujet : Ar manach'ez Koz.
Un album à colorier.
- 33^e Prix. — Epi FLOCH, (10 ans 3/4)
102, Rue Daufert, Bouchreau, Paris.
Sujet : Au pardon.
Une boîte de couleurs.

(à suivre)

BISIG, AR JILAOUETENN HAG AN AVEL (BISIG, LA GIRQUETTE ET LE VENT.)



— Fin awalc'h e vo an hialan c'hazo kuit ac'han !... (Bien malin sera celui qui me chassera d'ici !...)

KORNIG AR BREZONEG (Le coin de breton)

Septième leçon

/ = seiz. Seizvet kentel.

1. — War an daol.
(Sur la table)
2. — Peira zo war an daol ?
(Qu'y a-t-il sur la table ? (quoi est sur la table))
3. — Bara a zo war an daol.
(Il y a du pain sur la table. (du pain est...))
4. — Kig a zo ivez ha gwin.
(De la viande il y a aussi et (du) vin.)
5. — Ploù a ev gwin ?
(Qui boit (du) vin ?)
6. — Tad Yvonig a ev gwin.
(Le) père (d')Yvon boit (du) vin.)



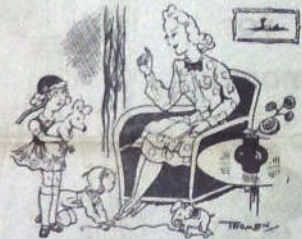
Eva a ra (Il boit)

REMARQUES. — (2) Vous savez déjà rendre est par eo. A zo est une autre forme de est, signifiant : il y a. Bara a zo : du pain (est) il y a — (3) Bara (du pain), Kig (de la viande) ; gwin (du vin) remarquez que les articles partitifs du, de la ne se traduisent pas.
PRONONCEZ BIEN : war = vur ; ha gwin = a gouins ; eva = éva ; a ev = a éve. — 7 ; seizvete.

POURQUOI ? Oui, pourquoi toussiez-vous ?

Parce que vous ne connaissez pas le **SIROP CELTIQUE**. Sirop émollient et béchique, à base de plantes colossales et expectorantes, au Thiocol et au gridodiel, qui avec quelques cuillerées arrête la toux quinteuse et fatigante et assure de bonnes nuits calmes et reposantes. Contre rhumes, bronchites, influenza, grippe, asthme et emphyseme. Augmentez l'efficacité du sirop en gardant dans la bouche une pastille **TORPAZ**. En vente toutes pharmacies et tous laboratoires du Dr en Phie Th. Moreau à Landerneau (Lauréat de l'Académie de Médecine). Exiger la marque **Sirop Celtique** pour éviter les nombreuses contrefaçons ; rappelez-vous que l'on imite que les Grandes Marques.

JOURS SANS PATISSERIE



— Si vous êtes sage, pour goûter vous embraserez grand-papa gâteau!

FORCE & SANTÉ

La formule est divine
Tout le monde le sait
Grâce à l'ULMINUCINE
Ceux qui par hasard l'ignorent
Y ont qu'à en faire l'essai
Iode et Phosphate sélectionnés
Vital ULMINU GINE (Médicinal à l'Extrait)
Avec de l'Orémol de Noyon.

DEPURATIF TONIQUE PUISSANT

Mais si l'on a des troubles de cette préparation qui agissent plus d'un demi siècle, peut de plus en plus de la trouver efficace, contre les pâles couleurs, légers, jaunisse, palpitations, douleurs au cou, maux de tête, vertiges, troubles digestifs, etc. ; c'est la meilleure préparation contre la tuberculose.

En vente toutes pharmacies et tous laboratoires du Dr en Phie Th. Moreau à Landerneau (Lauréat de l'Académie de Médecine). Différez toute imitation et vous reconnaîtrez que l'on imite que les grandes marques.

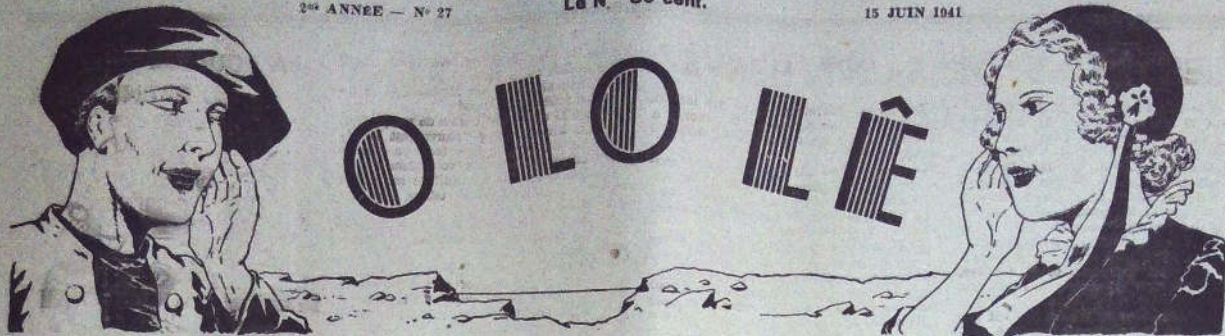


Et que nous disons que vous êtes sages et



grâce à la
LOTÉRIE NATIONALE

Impr. du Lion, Landerneau
La Gérante : Mme VERA DE BELLAING



RÉDACTION-ADMINISTRATION
7, P. Lafayette Landerneau Finist.
Directrice : Mme Veit de BELLAING

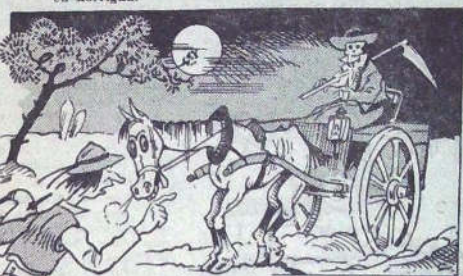
JOURNAL ILLUSTRE DES PETITS BRETONS
PARAISANT TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS : 1 an : 35 fr.
6 mois : 18 fr. 3 mois : 10 fr.
Compte chèques postaux : Mlle Leclere 28556-Rennes

Les Aventures de MATILIN AN DALL

Textes et Dessins de R. THOMEN

2. — KARRIGEL AN ANKOU



Voyez-ici Matilin An Dall et son nouvel ami Korrig à la recherche de Yann ar Chapel. Chemin faisant, le musicien aveugle soupnait de la bombarde : « Si Yann m'entend, pensait-il, il reconnaîtra ma façon de jouer, et s'empressera d'accourir. » Tout à coup, Korrig poussa un cri de terreur.

« Qu'as-tu vu de si effrayant ? demanda Matilin. — Ce que vous pourriez voir vous-même, si la lumière pour vous, ne s'était pas éteinte à jamais ! Je vois les ornières creusées dans la boue du chemin par les roues de Karrigel et an Ankou ! Ah ! Pauvre Yann ! » Yann infortuné !

Pauvre Yann, en effet ! Voici ce qui lui était advenu, depuis que, pris d'une venette inexplicable, il était parti droit devant lui, à l'aventure. A bout de souffle, il dut ralentir son allure.

RESUME. — Matilin an Dall, le célèbre sonneur de bombarde a perdu son compagnon Yann ar Chapel, disparu mystérieusement. Un chien apparaît soudain, s'offrant comme compagnon à Matilin et se métamorphose en korrigan.

« Sans vouloir jouer les grands seigneurs, je continuerais volontiers mon voyage dans un confortable char-à-banc » déclara-t-il à haute voix. Il finissait à peine d'énoncer ce désir qu'un bruit d'essieu mal graissé frappa son oreille : wik, wik ! et qu'un charrette qu'il n'avait pas vue venir se dressa devant lui.



Le joueur de binioù fit signe au conducteur d'arrêter et demanda en breton : « Plus 'zo, kendev ! » Pour toute réponse, le cocher de cet étrange équipage désigna du geste le siège de la charrette. Yann ne se fit pas prier pour profiter de l'invitation.



Et la voiture reprit sa route. Si le conducteur n'était pas bavard, Yann l'était pour deux. Il se mit à parler d'abondance. A un moment donné, il dit à son compagnon : « J'ai voyagé à travers le monde, et c'est pourtant la première fois que je vois conduire un cheval avec une faux en guise de fouet. Compère, qui es-tu donc pour agir ainsi ! »



L'homme à la faux ne répondit pas. Il se tourna du côté de Yann, et le malheureux vit alors à qui il avait affaire. « Va Doue ! An Ankou ! s'écria-t-il. Il y a erreur : ce n'est pas dans Karrigel an Ankou que je voulais monter ! Mort ! je ne suis pas pressé de prendre ton carrosse infernal ! »



Et il voulut sauter à bas de la voiture. Mais l'Ankou le remit sur son siège et ricana : « O ! l'ai paotr ! Puisque tu as voyagé à travers le monde, que dirais-tu à présent d'un petit voyage au centre de la Terre ? » En même temps, Yann sentit que la charrette s'enfonçait dans la sol de la lande bretonne.

La semaine prochaine : LES KORRIGANS

LES GRANDS PROJETS D'O LO LE



O LO LE m'a appris bien des choses intéressantes sur ce qu'il a l'intention de faire cet été ! AVEC LES VACANCES O LO LE deviendra de plus en plus attrayant ! Il créera d'abord entre mille choses :

La Page des Vacances.

entièrement rédigée par les lecteurs et les lectrices ! Parfaitement ! Vous adresserez à O L O L E, des dessins, des contes, des récits de voyages, des anecdotes, des reportages et des photos si possible, de votre petit coin ou d'ailleurs :

O LO LE les publiera ! Mais ce n'est pas tout ! Vous serez rétribués comme de véritables collaborateurs, des artistes, des journalistes !

Vous recevrez pour chaque publication de dessin ou de photo : 10 fr. (Il s'agit bien entendu de dessins bien faits et non copiés, et de bonnes photos.)

Les textes publiés seront rétribués à raison de 0 fr. 15 la ligne imprimée (sur la largeur d'une colonne). Quelle aubaine ! Ainsi, grâce à votre collaboration à O LO LE, vous ferez de petites économies qui vous permettront de renouveler votre abonnement ou de vous procurer un ouvrage de la librairie qu'O LO LE va bientôt monter pour vous permettre de choisir vos lectures.

Et ce n'est pas fini... Mais assez pour aujourd'hui. La semaine prochaine, je vous annoncerai encore du nouveau !

PAOTRIG TOULL AN-NOR.

L'HUILE ET LE VINAIGRE (Légende)



Sur le sommet d'une colline verdoyante, s'élevait, pendant l'été, telle une île d'émeraude, sur la mer d'or des moissons, vivait un olivier tortu et une vigne opulente.

La vigne grimpait sur le fort tronc de l'olivier et depuis plusieurs années ils vivaient d'amour et d'accord.

Mais un jour la paix fut troublée et la vigne se détacha du tronc de son fort ami et suçait tout le jus des racines de l'olivier. Celui-ci à son tour écarta ses branches et laissa son ancienne amie sans abri, à la merci des orages et du soleil brûlant.

A plusieurs reprises, le grave cyprès et le vieux chêne avaient tenté de les réconcilier, mais inutilement, hélas ! L'automne survint et toute la nature fut couverte de rouge et d'or. Le laboureur à qui appartenait l'olivier et la vigne, cueillit les olives, les mit dans le moulin et l'huile blonde coula gaisant.

Ensuite il cueillit le raisin de la vigne orgueilleuse, le pressa et le fit bouillir dans une cuve, d'où le vin

jaillit en pétillant. L'huile et le vin furent ensuite mis dans deux tonneaux et descendus dans une cave. Là aussi leurs disputes n'eurent cesse.

— Grognot ! tu es gluant et tu dégoûtes les hommes ! — disait le vin tout en bouillant.

— Aigre, épineux, tu soûles les hommes ! — ripostait l'huile tout en coulant.

— Je les énivre !

— Tu les tués, en empoisonnant leurs poumons !

— Vaurien, sotté, paresseux !

— Têtu, insolent, orgueilleux !

Un vieux rat intervint sagement :

N'avez-vous pas honte de vous insulter tout le temps ?

Et tous les habitants de la cave l'approuvèrent.



— Oh ! jamais on ne me fera croire qu'une grosse pierre comme ça ne pèse que 2 kilos !



L'hiver survint et du voisinage de la cave pénétraient parfois des flocons de neige. Ensuite les arbres se couvrirent de bourgeons, les prés et les buissons s'habillèrent de leurs costumes d'émeraude, le ciel remit son manteau d'azur, et dans la cave résonnaient encore les cris des disputes entre l'huile et le vin. L'été survint, mais par la grande chaleur subie, le vin devint acide.

Le fermier en soutra une bouteille, mais il sentait l'âpre, et, furieux, il voulut le jeter dans les égouts ; mais sa femme intervint :

— Gardons-le toujours. On en fera du vinaigre.

Et elle sortit cueillir un pied de laitue qu'elle assaisonna avec de l'huile et du vinaigre. Elle trouva tout cela tellement bon qu'elle s'exclama :

— Cette huile et ce vinaigre doivent rester toujours ensemble.

Et ce fut ainsi que l'huile et le vinaigre s'unirent. Mais sans se concilier tout à fait, car l'huile, par de petites taches, surnage encore sur le vinaigre,

LES PAINS DE SAINT HERVÉ

Dans le Bas Léon, aux environs de Lanriouare, se trouve un petit bois de hêtres près d'un hameau nommé Kesthouarne.

Dans ce bois se trouve une hutte, basse et couverte de pierres, sur laquelle avec le temps ont poussé les arbres, et à quelques pas une charmante fontaine. Ce sont là l'ermitage et la fontaine de St Hervé, patron des bardes et des aveugles. Dans ce lieu paisible il vécut, il y a trois ou quatre siècles, et fêta après les vêpres, la messe y venait autrefois, prier, méditer, chanter, s'amuser et écouter les contes des vieux.

Voici le plus beau et le plus édifiant que j'entendis un de ces dimanches d'été, tandis que nous étions tous rassemblés à l'ombre des hêtres :

St Hervé étant aveugle, un petit chien lui servait de guide et on voyait le saint le suivre de près en portant, de maison en maison en sollicitant la charité.

Un jour, il prit le chemin de Lanriouare. Pour trouver le temps moins long, il parlait à son chien Kabor :



— Kaborik, je t'en prie, cherche-moi le sentier le plus facile: le premier morceau de pain que nous aurons sera pour toi; avec un maître plus riche tu aurais certes une meilleure pitance, mais par aucun autre tu ne serais aimé comme tu l'es par moi... Nous avons passé Penn-an-Drev, et je me trompe beaucoup si nous ne sommes pas dans l'allée de Kerilaouen.

Soudain le saint s'arrêta brusquement. Il avait entendu des plaintes: une fillette assise sur un tronc d'arbre se lamentait :

— Pourquoi pleures-tu ainsi mon enfant, demanda Hervé.

— Maman est malade; il n'y a plus rien à manger chez nous. J'ai été à Kerilaouen demander un peu de pain, mais le maître du lieu, un méchant homme celui-là, m'a chassé avec brutalité.

— Ne pleure pas, dit le bon ermite. Je vais voir cet homme et peut-être arriverai-je à le rendre plus charitable envers toi.

La fillette courante essuya ses larmes, pendant que saint Hervé se rendait à Kerilaouen. Le maître de maison lorsqu'il le vit lui cria :

— Pourquoi dailik (petit aveugle) conner-tu ainsi de porter en porte, de maison en maison avec ton misérable chien ! C'est une honte de voir un homme de ton âge mendier de cette façon !

J'ai painé à l'ouvrage, et ce n'est certes pas pour un autre que la sueur à ruisseler de mon front. Et si j'ai sept pains dans mon four, je n'ai pas obtenu la farine pour les faire en courant les chemins ! Travaille dailik, travaille, prends ta bêche et ton fléau, et attelle ton chien barbet aux brancards d'une charrue !

— Gentil fermier, dit Saint Hervé avec calme, ne te moque pas ainsi d'un pauvre homme sur lequel la main de Dieu est tombée, car le maître qui dirige le temps passé, dirige aussi le présent comme il dirige l'avenir !

Tais-toi, s'écria l'homme, cesse tes discours et va-t'en au plus vite ! Je n'en finirai plus s'il me fallait faire l'aumône à tous les pauvres qui passent par Kerilaouen !

Vous n'êtes pas sans me connaître, reprit Hervé. Dans le bois tout proche se trouve ma hutte. Là, je chante des Louanges au Seigneur en attendant le grand jour où il viendra me recevoir dans son Paradis !

— Si tu as tant hâte de quitter ce monde, je te ferai prendre le chemin de l'autre si tu le désires !

— J'en ai hâte, bien sûr, continua le saint, mais vous, vous n'avez aucun droit de me frapper de la mort ! Donnez-moi un morceau de pain, en han' Doue ! Quand le maître du ciel et de la terre vous mit ces biens entre les mains, il dit : « Je vous les donne, mais soyez reconnaissants et partagez-les avec ceux qui sont dans le besoin ! »

Je ne vous demande que le morceau de



croûte le plus rassi, qui est festé molait dans le coin de la huche ! Je le tremperai dans l'eau claire de ma fontaine, et je dirai une prière pour vous.

— Je n'ai nullement besoin de vos prières.

— La bénédiction du pauvre est la bénédiction de Dieu ! Elle fera du bien à votre corps et surtout à votre âme !

— Sauvez-toi vite du seuil de ma porte, te dis-je ! Je n'ai pas de temps à perdre à l'écouter !

— Prenez votre pelle à pain et aiguisez bien vos dents, car je crains que vos pains aient perdu leur forme !

Le fermier se mit en colère, prit sa pelle à pain et voulut frapper l'ermite aveugle. Mais son bras perdit subitement sa force et le saint parut accompagné de son fidèle le Kador. Lorsqu'il retrouva la fillette, il lui dit :

— Ne pleure plus, et rentre chez toi ! Tu trouveras dans la huche du bon pain blanc que Dieu t'a apporté.

Consolée et réjouie, l'enfant courut à la maison et trouva dans la huche, comme l'avait dit St Hervé, sept pains blancs.

Pendant ce temps, le fermier avare, et sans cœur, hurlait de colère ! Lorsqu'il

LA DOULEUR DU GRAND VIZIR



Depuis les temps les plus reculés, depuis que le monde existe, on n'avait jamais vu un homme aussi vilain que le sultan Ab-Mochem.

Très affligé de cette laideur à laquelle il lui était impossible de remédier, dès le premier jour de son règne il avait donné l'ordre d'enlever de son palais tous les miroirs et les glaces qui auraient pu, en lui renvoyant son image, aggraver ses pénibles réflexions.

Certain jour qu'il se promenait accompagné de son grand vizir Giagar, dans une partie reculée de son palais qui servait de grenier, il vit qu'il y avait relié-gué de vieux meubles, du linge hors d'usage et de grands coffres remplis d'or, de bijoux et de diamants. Soudain le sultan poussa un cri : il voulait d'apercevoir un miroir abandonné dans un coin.

Attiré par une coquetterie irréalisable, il se campa devant et se regarda.

Aussitôt des larmes coulant de ses yeux — ce qu'il avait de mieux — en détruisaient toute la beauté.

Il pleura longtemps, sans pouvoir détacher ses regards de cette image funeste et affreuse.

Debout, à côté de lui, le grand vizir Giagar pleurait aussi.

Enfin le sultan essuya ses larmes. Il venait de se rendre compte, à l'instant même, que cela ne lui servirait qu'à lui donner des yeux de lapin russe.

— Allons, viens, dit-il au vizir.

Mais le vizir continuait à pleurer, poussant de profonds gémissements et en proie à une désolation sans pareille.

— Par la barbe du Prophète, vociféra le sultan, cette façon de manifester ton oba-grin est ridicule... Après tout c'est de ma figure qu'il s'agit, c'est à moi de me désoler.

— Lumière des Crovants, gémit le grand vizir, vous avez pleuré d'avoir vu votre visage un moment dans cette glace. Mais moi, je la vois tous les jours, et du matin au soir.

Et il recommença à pleurer de plus belle.



sortit sa fournée, les sept pains qui se trouvaient dans le four étaient changés en pierres.

Voilà ce que j'entendis un de ces dimanches d'été dans le bois de hêtres de Lanriouare. De temps à autre, je crois, on l'y raconte encore... Les parents ont conté à leurs enfants le miracle de Kerilaouen : La leçon pleine de sagesse du pauvre aveugle a été écoutée, car il est bien difficile de trouver des gens plus charitables que ceux qui ont le bonheur de vivre au alentours du bois de hêtres où se trouve l'ermitage de St Hervé.

— Ce miracle est vrai, et si vous ne croyez pas ce que nous avons appris d'une génération à l'autre, allez au Cimetière des Saints, au bourg de Lanriouare, et vous y trouverez les sept pains de pierre !

Deux Bretons et Miss Kerbelick (traduit du breton, «Feiz ha Breiz, juin 1933») »

ALBERTE A L'HOTEL (HISTOIRE SANS PAROLES)



LE MYSTÈRE DU CHATEAU DU TAUREAU

Roman inédit de Job de Roinec



... La Chalotais fut arrêté et enfermé au fort du Taureau

RESUME. Le Dr Dinan, de Lesneven, porteur d'un document révélant l'existence d'un trésor au Château du Taureau, vient d'être assassiné dans des conditions troublantes. Yves et Armelle, enfants du Docteur, forment le projet d'éclaircir le mystère qui les entoure. Profitant de l'absence de leur mère, ils se rendent à Carantec où ils rencontrent deux hommes suspects qui semblent attirer eux aussi le secret du Château. Les deux enfants gagnent en canot, le Château.

chers. Quelques minutes après, il rejoignait la fillette.

— Tu le vois, dit-il, notre travaracé a été bonne... Nous n'avons plus maintenant qu'à visiter le château.

— Ils franchirent le pont levé qui désormais demeure toujours abaissé, puis ils pénétrèrent à l'intérieur du fort. Le tout était calme. L'épaisseur des murailles était telle qu'ils n'entendaient presque plus le bruit des flots. Au hasard, ils ouvrirent des couloirs sur lesquels donnaient les lourdes portes des chambres et des cachots.

— C'est sans doute ici, dit Yves, que l'on enfermait les prisonniers.

— Ils devaient y être bien mal, ne put s'empêcher d'ajouter Armelle qui frisson-

nait en regardant ces murs recouverts de saleté et d'humidité.

On ne peut évoquer le souvenir de ceux qui furent enfermés au château du Taureau sans avoir une pensée spéciale pour l'un d'eux, l'illustre La Chalotais.

Procureur Général au Parlement de Bretagne, La Chalotais était un défenseur farouche des libertés bretonnes. Comme il était entré en conflit avec un gouverneur, le duc d'Angoulême, à l'occasion du refus de payer certains impôts écrasants, il fut arrêté et enfermé au fort du Taureau. Il fut ensuite conduit à St Malo, puis à Rennes et à Paris. Comme rien ne permettait de condamner cet homme intègre, on l'envoya en exil dans le Sud-Ouest de la France, où il demeura sept ans avant de pouvoir revenir en Bretagne.

Poursuivant leur visite, les enfants arrivèrent bientôt sur la plate-forme dominant la forteresse. Malgré leurs soucis, ils ne purent s'empêcher de pousser un cri d'admiration : tellement le spectacle qu'ils avaient sous les yeux était merveilleux.

C'était tout d'abord l'entrée de la rade de Morlaix, puis la rivière qui s'en allait se perdre dans le lointain à l'intérieur des terres. Sur leur droite, ils pouvaient contempler l'île Louet, avec son phare blanc, puis Carantec, l'île Callot avec sa petite chapelle et enfin, à l'horizon, les clochers de Saint-Pol de Léon. A gauche, c'était la côte du Trégor qui se découpaient avec ses récifs, ses îlots et ses pointes rocailleuses... De ce côté aussi un petit phare, celui de l'île Noire, servait de point de repaire aux navigateurs.

— Quelis est jolis, notre Bretagne ! s'écria Armelle.

— Oui, et c'est pour cela que les étrangers viennent de si loin pour la visiter. Maintenant Yves, tournant le dos à la côte, se laissait entraîner dans une de ces réveries qui lui étaient familières lorsqu'il se trouvait au bord de la mer. Le regard fixé sur l'horizon, il semblait attiré par cet espace mouvant qui sur lui, comme sur tant d'autres petits Bretons, exerçait un véritable attrait...

— Je veux être marin, avait-il dit un jour. Et depuis il ne vivait plus qu'avec le désir de voir réaliser ce rêve.

Être marin ...

C'est-à-dire partir pour de lointains voyages, dominer les flots en furie, découvrir sans cesse des paysages nouveaux...

An bout de quelques instants, Armelle l'arracha à sa rêverie.

— Quelle heure est-il ? fit-elle... J'ai déjà faim.

— Tu as raison, nous allons manger.

Le garçon avait pris la précaution d'apporter avec lui plusieurs morceaux de pain.

— Ce sera un peu maigre comme déjeuner, dit-il, mais nous devons nous contenter de peu.

Pourtant brusquement une idée lui vint.

— Je reviens dans quelques minutes, fit-il.

En courant il descendit l'escalier qui conduisait à la plate-forme, puis franchissant le pont levé, il se dirigea vers les rochers. Rapidement la casquette fut faite. Quand il rejoignit sa sœur, il lui présenta une grosse poignée de coquillages.

— Ils sont délicieuses, affirma-t-il.

Leur frugal repas terminé, Armelle questionna son frère :

— Qu'allons-nous faire maintenant ?

— Attends... Les bandits ne vont sans doute pas tarder à arriver.

Immobilisé, il demeura silencieux, les yeux fixés sur la pointe de Carantec.

Mais rien ne bougeait dans cette direction. Seules, du côté de l'île Callot, quelques barques de pêche couraient sur les flots...

La semaine prochaine :

PRISONNIERS

UNE GRANDE & BELLE HISTOIRE : celle de notre Bretagne



30. — LA CONSPIRATION DE PONTCALLEG

La Régence continua envers la Bretagne, la même politique que le despotique gouvernement du Roi-Soleil qui avait déjà ruiné notre pays, son commerce et son industrie. Devant la misère qui régnait en Bretagne, voyant que le Pouvoir Royal ne respectait pas le Traité d'Union de 1532, des gentilshommes et paysans bretons fondèrent l'association des « Frères Bretons », dont les principaux chefs furent : le jeune marquis de Pontcalleg, de Montlouais, Talhouet et du Couédic, qui préparèrent une conspiration avec l'aide de l'Espagne. Mais ils furent trahis et condamnés à mort par la Chambre Royale.

Le 26 mars 1720, les quatre gentilshommes bretons moururent sur l'échafaud à Nantes, place du Bouffay, avec un courage admirable, coupables d'avoir lutté « pour une cause sainte : celle de la Tradition, du Droit et de la Liberté. » (1)

(1) D'après La Borderie.

LA DIFFUSION DU NUMÉRO A ST-YVES

Qui remportera « le Maout » ?

LA PAROISSE DU MINIHY-TREGUIER ET L'ECOLE ST JEAN BAPTISTE DE ST POL DE LEON. L'EMPORTENT SUR LE PATRONAGE DE LA RAZOUGES, FAB. 300 Exemplaires.
Voici donc notre 28me liste :
Le Minihy-Tréguier (C. d. N.) 300 ex.
Ecole St J-Bapt, St Pol de Léon .. 300 —
Patr. des garçons, Gourin (Morbh). 13 —
(avait demandé 60, mais la commande est parvenue trop tard.)
Ecole St Bernard, Bégard (C. d. N.) 50 —
Patronage de Servou s/ Vilaine 20 —
En attendant de recevoir d'autres résultats, félicitons le Léon et le Tréguier de leur beau succès ! Si l'on n'en tient là, l'Etendard ne quittera pas le Minihy, (St Yves veut peut-être le maintenir dans sa Sainte Chapelle !) mais un autre devra être également offert à St Pol de Léon ! La Basse-Bretagne l'emportera-t-elle sur la Haute ?



— Parfaitement ! Aussi vrai que je m'appelle Julien, je puis, avec ces chiffres, vous fabriquer un outil de menuisier. La semaine prochaine vous verrez si je dis vrai...



Le BILLET AU PAYS DE SAINT HERVE

TOUS UNIS !
Tonton Yann m'a confié, l'autre jour, que nous étions déjà 10.000 petits Bretons.
Dis donc, petit frère, tu parles d'une ronde que cela ferait si nous nous tenions tous par la main ! Une ronde de dix kilomètres de tour ! Tu te rends compte ?
Seulement, voilà : la Bretagne a plus de 1.000 kilomètres de tour, et pour l'encercler de notre ronde, il nous faudrait des bras longs de cent mètres, ce qui ne se voit pas tous les jours.

Et pourtant, on y réfléchissant bien, je pense qu'en restant chacun chez soi nous pouvons tout de même arriver à nous donner tous la main : les gens de St Pol-de-Léon à ceux de St Malo, et les petits Nantais aux mouscillons de Paimpol !
Car j'ai trouvé trois choses qui nous unissent mieux que si nous nous tenions par la main :
Nous sommes tous des petits Chrétiens !
Nous sommes tous des petits Bretons !
Nous aimons tous notre O LO LE !
Cela fait donc 10.000 petits Bretons UNIS dans l'amour du Christ, de la Bretagne, et de leur petit journal !
Autrement dit, 10.000 cœurs qui n'en font plus qu'un pour vibrer au même idéal !
Tu ne trouves pas que c'est beau ?
Moi, je trouve cela magnifique ! Si magnifique, que j'ai voulu te lancer ce mot d'ordre qui nous unira plus fortement que les mailloons de la chaîne la plus solide :
Pour O LO LE, pour la BRETAGNE, pour le CHRIST, tous UNIS !
Ton ami YVON.



LE CIMETIÈRE DES 7777 MARTYRS « Seiz mil seiz kant seiz ugent ha seiz ! »

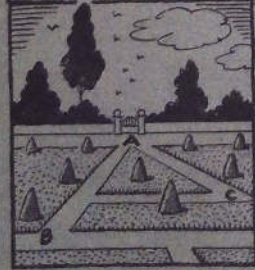
Il est dans le bas-Léon, en une petite commune des environs de Saint-Renan, à Lanriouare, un cimetière célèbre connu sous le nom de Bered an Holl-Zent, (Cimetière des Saints).
Ce lieu sacré entourant d'un côté l'église, et au milieu duquel s'éleva une croix de granit, est enclos d'un mur. Au pied du calvaire sont rangées sept pierres rondes. (1). Le sol y est recouvert de dalles : sous celles-ci reposent 7.777 saints.
Qu'étaient-ce réellement que ces 7.777 saints dont le souvenir se perpétue jusqu'à nos jours ?

« Les pirates scandinaves étaient, on le sait, des païens ardents, et tuaient souvent les chrétiens par pur fanatisme idolâtrique. Un massacre de ce genre lors des invasions normandes, surtout lors de l'inondation des Normands de la Loire et de la désolation de la Bretagne, de 919 à 921, serait donc très vraisemblable.

« Notons aussi que d'après l'une des rares chartes authentiques du Cartulaire de Landévennec, ce territoire de Lanriouare qualifié de trêve (tribus), appartenait en propre à Ewen le Grand, comte de Léon. Il s'y trouvait un lieu de Languenes, (aujourd'hui Landévennec). Peut-être ces circonstances attirèrent-elles sur Lanriouare les hostilités des pirates normands qui firent contre Ewen le Grand l'expédition dans laquelle ils furent vaincus par les guerriers bretons de Ewen lui-même (combat de Rumeren près de Plouider) ; peut-être avant d'aller débarquer au rivage de Kerlouan, pour attaquer directement ce comte, poussèrent-ils une pointe sur son domaine de Lanriouare pour le détruire et en massacrer les habitants.

« Il est possible, probable même, que la légende des martyrs de Lanriouare concerne un massacre des Bretons par les Normands, lors de la grande invasion de 919, ou plus tard, en 937, dans les combats engagés pour la délivrance de la Bretagne. Dans ces termes, sans préciser davantage, cette tradition serait acceptable. »
Petits Bretons, si un jour, vous vous rendez au Bered an Holl-Zent de Lanriouare, vous y entrerez gant nep seurt bout, respectueux de la tradition et des 7.777 martyrs bretons qui y reposent !

LES DEUX ALLÉES



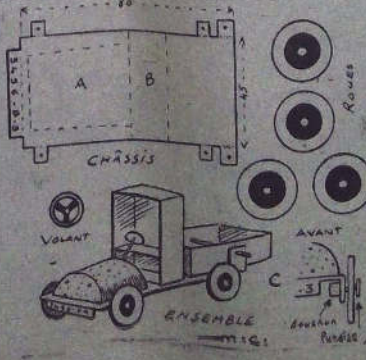
Voici deux allées d'un parc, AB, et AC. Si l'on vous demande quelle est la plus longue, vous direz certainement : « C'est AB ! » Eh ! bien, vérifiez, et vous verrez qu'elles sont toutes deux de même longueur.

Pour délier votre langue répétez deux plusieurs fois cette répétition :
Seiz mil seiz kant seiz ugent ha seiz !

La semaine prochaine : nous ferons connaissance avec :

LA BENNE BASCULANTE

Découpez dans du carton un châssis aux dimensions indiquées. Procurez - vous deux tiroirs de boîtes d'allumettes moyennes ; l'une collée en B sera la cabine du chauffeur, l'autre sera la benne, articulée par une alouette la traversant de part en part. (voir ensemble). Une moitié de bouchon collée en A formera le capot dans lequel vous fixerez le volant dont la tige sera une épingle. Les roues seront collées sur du carton et adaptées au capot (C). On pourra aussi placer une banquette en carton dans la cabine.



Le BILLET d'ANNAIG



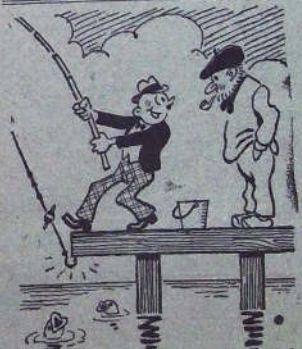
LA MESSE

Dimanche dernier, Yvonne et Marie se sont fort mal tenues à la Messe ; elles ont bavardé, regardé les images des livres voisins, et tourné la tête. Pourtant elles aiment le Bon Dieu, mais étourdies, elles oublient vite que c'est Jésus, qui meurt comme au Calvaire sur l'autel.

Moi aussi, il y a quelques semaines, j'étais bien distraite, mais tante Anne-Marie m'a donné un bon moyen pour suivre avec plus de respect d'amour et de compréhension les différents moments de la Messe.

Elle m'a expliqué tous les mouvements du prêtre et m'a fait copier leur signification sur une belle image que j'ai dans mon livre. Ainsi je peux m'unir sans distraction au sacrifice de Jésus sur l'autel. Elle m'a expliqué pourquoi le prêtre revêt tantôt des ornements rouges, tantôt des blancs ou des verts, et à quoi sert chaque objet sur l'autel. Quand nous aurons toutes compris la Messe, notre conduite devra être exemplaire car nous verrons Jésus depuis sa sortie du Cénacle pour aller sur le Mont des Oliviers priant, souffrant, mourant, jusqu'au moment où, béniçant ses disciples, il monte au Ciel pour leur envoyer le Saint-Esprit.

Avec un tel spectacle devant les yeux, comment pourrions-nous encore bavarder pendant la Messe ?
Ton Amie, ANNAIG.



— Je dois avoir un fameux poisson au bout de ma ligne... Je n'arrive pas à le sortir de l'eau !



— Je viens de trouver un cheveu dans le potage ?
— Monsieur peut voir que je n'y suis absolument pour rien !

GAIT, LA CAVALIÈRE DU TEXAS

RÉSUMÉ — Taoguy Derrien, fermier breton, sa fille Gait et son neveu Primel guident les caravanes au Texas. Gait est enlevée par un bandit et livrée aux Navajos. Détré par Primel, elle arrive à temps pour aider son père à faire prisonnier le chef des bandits. Mais la caravane voit venir à loin les guerriers Navajos.

1. - Les chariots sont immédiatement dissimulés derrière les rochers. On jette des couvertures sur la tête des chevaux pour les empêcher de haïmer et chacun prend ses dispositions de combat.



2. - Les Navajos approchent, s'arrêtent et mettent pied à terre... Ils n'ont pas vu la caravane et se préparent à camper. Il est impossible de bouger sans signaler sa présence. Gait a une idée qui, si elle réussit, permettra à la caravane de poursuivre son chemin.



3. - Mettant une fois de plus sa confiance en Ste-Anne qui ne l'a jamais abandonnée, elle prend Laouic par la bride et s'éloigne sans se faire voir. Puis, loin du convoi, elle saute à cheval et se lance dans la plaine, en vue de l'ennemi.

4. - A l'apparition de la Cavalière du Texas, les Navajos hurlent de joie et se mettent à sa poursuite. Mais la jeune fille a de l'avance et par mille détours réussit à dépister l'ennemi.



Elle est seule et son père doit être loin. Un ranch est en vue; elle décide d'y aller prendre un peu de repos.



5. - Le maître du lieu lui fait bon accueil et lui offre de partager son dîner. Elle laisse Laouic brider, en cas d'alarme, mais dépose devant lui un seau d'eau et du maïs.



6. - Tout à coup, au milieu du repas, la porte s'ouvre violemment; un homme, le feutre rabattu sur les yeux, entre et recule précipitamment à la vue de Gait.

La semaine prochaine : **DANS LES GRIFFES DES BANDITS**

RÉSULTATS du CONCOURS de DESSIN

(suite)



(Dessin de H. Solu, 13 ans, 8^e prix.)

- 34^e Prix. — Eugène DUCHESNE, (10 ans); Raymond CHEVALIER, (10 ans); Roland BOUFFART (8ans); Francis DID, (11 ans); Charles MARTIN, Roger LE GUYADER; Raymond GALLAIS, (11 ans); Bernard TOUCHAIS, (10 ans); Roger PIOC (11 ans); Bernard GESSIN (11 ans); Francis DROUADINE (11 ans); Ecole libre de Noyal-sur-Vilaine. Sujets: Décoratifs et dessins géométriques. Un écusson « Barzaz Breiz »
- 35^e Prix. — Armand WIMEL, Ploudalmézeau (Finistère). Sujet: Breton et Bretonne. Un écusson breton.

Hors-Concours. — Alain LE BRUN, (40 ans), Ecole libre de NOZAY (L. M.) Sujet: Sur le vil. L'art populaire en Bretagne. Le jury qui a procédé au classement des envois après un minutieux examen a cru devoir éliminer certains dessins, copiés ou calqués.

La semaine prochaine, nous publierons les résultats du CONCOURS DE CONTES

ATTENTION!

C'EST LA SEMAINE PROCHAINE QUE COMMENCE LA PUBLICATION DE NOTRE GRAND FILM D'AVENTURES:

le Tréfle noir

ou l'odyssée de JOBIG ET NORA. Un film entièrement illustré, captivant et saisissant!

« Quelqu'un pénètre dans mon sous-sol fantôme n'en sort jamais. » Le Tréfle Noir.

Perceva-t-on le mystère du Tréfle Noir, l'homme-fantôme qui personne ne connaît et dont le monde entier parle ?

(Les Journaux) « Coutrage, Mamm-goz, votre Jobig vous sera rendu sain et sauf ! » Jobig

LA CHASSE AU PAPILLON



—Attrape-le, papa!



!!!

KORNIG AR BREZONEG (Le coin de breton)

Huitième leçon

8 = Eiz Elzvet kentel

- Er skol. A l'école (dans l'école).
- Flou a zo er skol? (Qui est à l'école?)
- Yvonig, Pèrig, Yannig ha Laouic a zo er skol (Yvon, Pierre, Jean et Guillaume sont à l'école).
- Flou eo ar mestr? (Qui est le maître?)
- An Aotrou Lagadeq eo ar mestr. (Le Monsieur Lagadeq est le maître)
- Ar vugale a zo fur. Les enfants sont sages.

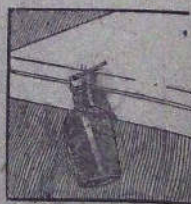


Fur eo ar vugale

Les enfants sont sages:

REMARQUES. — (1) er skol (dans l'école = à l'école); ne confondez pas er, (dans le, dans la, dans les) avec eur (un ou une); eur skol (une école) ni avec ar (le, la ou les); ar skol (l'école) — (6) en renversant la phrase 6, a zo devient eo: ar vugale a zo fur = fur eo ar vugale. PRONONCEZ BIEN. — (1) ère skòl — (3) Pèrig; Yannig; en deux syllabes, a naasl bref. — (4) mestr — (6) are vugalé — 8 èzveté.

EQUILIBRE FRAGILE



Prenez une bouteille, attachez une ficelle au goulot. Passez une allumette dans une boucle de la ficelle ainsi que l'indique notre dessin. Placez ensuite le tout au bord d'un meuble. La bouteille restera en équilibre, sans autre appui que l'allumette!



Un album illustré de 36 tableaux.

Couverture en 2 couleurs.

PRIX: 6 FRANCS

(Remises par quantité)

Editions O LO LE, Landerneau (Finist.)

Un livre d'histoire — Un livre d'images

Un livre de lecture — Un livre de prix.

Plus naturel que le vrai



J'étais en train de peindre un joli petit agneau passant dans une prairie, quand, tout à coup le ciel s'obscurcit... je levai la tête et j'aperçus un aigle qui fondait sur moi menaçant. De ses griffes puissantes...



...il étreignit ma toile... et le voilà parti... L'agneau que je venais de fixer sur la toile était plus naturel que le vrai!

ABONNEZ-VOUS A O LO LE!



Imp. du Léon, Landerneau
La gérante: M^{me} Vefa de Bellérog



O LO LIÉ

Journal illustré des Petits Bretons

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES



2^e ANNÉE — N° 29
22 JUIN 1941
80 centimes

ABONNEMENTS :
1 an : 35 fr.
6 mois : 18 fr.
3 mois : 10 fr.

Directrice : Mme Vela de Bellang
Administr. : 7, rue Lalyette - Landernau
C. G. G. Mlle Lucierc. 28556 Rennes.

Les Aventures de MATILIN AN DALL

Textes et Dessins de R. THOMEN

Chapitre III. — LES KORRIGANS.

RÉSUMÉ. — Matilin an Dall, le célèbre sonneur de bombarde à perdu son compagnon Yann ar Chapel, enlevé dans le char de l'Ankou. Matilin poursuit sa route, accompagné de Korrig, son nouvel ami.



1. Les traces laissées dans la boue du chemin par les roues de Karrigel an Ankou s'arrêtaient au pied d'un menhir, à l'endroit où le char de la Mort s'était enfoncé dans le sol. Matilin an Dall ayant donné de la bombarde, un air de binou lui répondit qui sortait des entrailles de la terre.



2. Yann ar Chapel est lâ-dessous ! s'écria joyeusement Korrig. Position défavorable pour un garçon habitué à vivre au grand air ! Donnons-lui la facilité de remonter à la surface ! > Et le brave Nain se mit à creuser le sol avec ses mains, comme le font les taupes.



3. Mais, moins bien armé par la Nature pour ce genre de travail, Korrig renonça bientôt à l'accomplir seul. Le musicien aveugle ne pouvant lui être d'aucun secours, il se décida



à appeler à l'aide l'équipe de korrigans spécialement affectée aux ouvrages de terrassement. D'un sifflet d'argent, il tira quelques modulations aiguës.

4. Aussitôt, Korrig vit accourir, des quatre coins de l'horizon, une bonne demi-douzaine de ses semblables conduits par Ar Bugel-Noz, (L'Enfant de la Nuit), leur chef, et armés de pelles et de pioches.



Ar Bugel-Noz se fit expliquer de quoi il s'agissait. « Rien de plus facile ! assura-t-il à Korrig. Du moment que tu prends sous ta protection ce brave Matilin et son inconséquent ami, je ne vois aucun inconvénient à prêter le concours de ma petite troupe pour qui nul travail n'est impossible ! »



6. Il ajouta : « A la condition cependant que Matilin nous sonnera quelques - uns de ses plus jolis airs. Travailler en musique donne du cœur à l'ouvrage ! » Le joyeux aveugle ne se fit pas prier

pour emboucher sa bombarde, et les Korrigans pour se servir de leurs outils avec une dextérité et une rapidité à peine croyables.



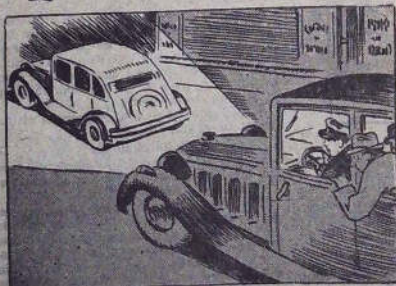
7. Le travail avançait rapidement, le trou était déjà fort profond quand il se produisit un lâcheux coup de théâtre. Un éboulement remit tout en question, éboulement si malheureux que les pauvres Korrigans se trouvèrent ensevelis, la tête seule sortant du sol, aussi mal pris que larrons au pilori, ou Chinois dans leur cangue.

La semaine prochaine : KORRIG SOURCIER ET LA CHAUMIERE QUI FUIT !

Le Trèfle noir

Chapitre L'AFFAIRE DE LA BANQUE LAJAT

Le récit dont la publication commence avec ce numéro est empreint d'une saine moralité. Il ne peut être confondu avec les romans policiers de vulgaire inspiration qui troublent l'esprit des jeunes... L'aventure, l'émotion, le mystère qui caractérisent le récit se confondent dans une intrigue, où le bien triomphe du mal.



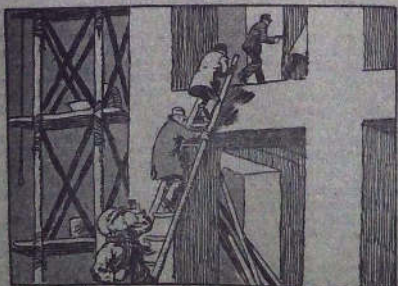
Par une nuit froide de Décembre 1938, une auto, tel un bulotte, sillonne les rues de Nantes. Elle est suivie par la voiture de « Police-Secours » alertée par le cambriolage de la banque Lajat qui a eu lieu à 2 heures du matin. Il s'agit d'un exploit extrêmement audacieux.



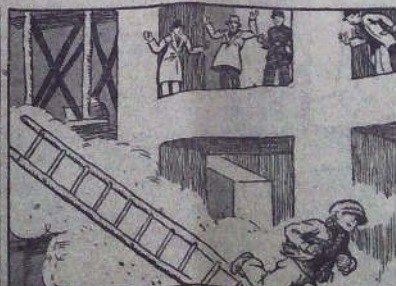
L'auto en fuite est bientôt rejointe par la police. Les malfaiteurs, bénéficiant d'une sensée avance sur la voiture de « Police-Secours » ont stoppé sur la chaussée. Les policiers cernent l'auto suspecte et s'approprient à arrêter les occupants. Stupeur, celle-ci est vide !...



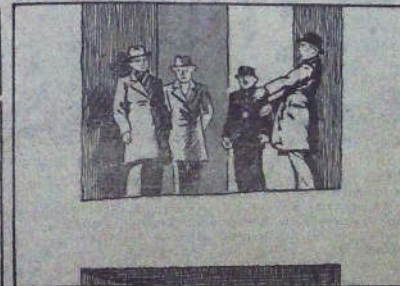
Dans la matinée, deux des fuyards se font arrêter au moment où ils s'approprient à prendre le train. La prise est bonne, mais le chef de la bande n'a pu être rejoint. Les policiers poursuivent leurs recherches, quand un inconnu les interpelle...



C'est un ouvrier de chantier. — L'homme que vous cherchez, dit-il, a disparu dans cette maison en construction que vous voyez là-bas !
Conduits par l'ouvrier, les policiers se dirigent vers une maison entourée d'échafaudages. Les inspecteurs montent les premiers.



Soudain, comme les agents viennent de quitter l'échelle, le jeune ouvrier, doué d'une force insoupçonnée, l'envole et la jette à terre. Laisant les policiers ahuris, il disparaît.



— Le brigand ! s'écrie le commissaire en chef, furieux d'avoir été joué de la sorte. — Cet homme, dit-il à ses agents, et bien ! c'est le chef de la bande des cambrioleurs de la banque Lajat. Déguisé en ouvrier, il vient de nous échapper...
La semaine prochaine : LAGADEC DETECTIVE.

CORSAIRE DES ILES

L'HISTOIRE VRAIE D'UN MARIN BRETON

RÉSUMÉ. — Après avoir participé avec distinction au combat de Grand Port le capitaine François Ripaud de Montaudefroit, sous le drapeau de l'île de France, est capturé par les forces anglaises. Ce combat est la dernière victoire de l'armée des îles. Le capitaine de l'île survit cependant car devant un ennemi supérieur en nombre, la résistance n'est plus possible.

1 — Le 3 décembre 1810, à 3 heures du matin, le capitaine-général Doosen signait la capitulation de l'île de France aux Anglais, capitulation que Napoléon déclara : la plus belle qui fut à sa connaissance.



2 — Entre autres conditions consenties par l'ennemi, les troupes de terre et de mer, n'étant pas prisonnières se restituaient avec armes et bagages, enseignes déployées, tambour battant, et étaient reconduites en France aux frais du gouvernement anglais.



3 — Les Anglais exigèrent l'embarquement immédiat de François Ripaud de Montaudefroit, sur le parlementaire emportant le premier contingent de troupes françaises. Il dut laisser dans l'île sa femme et ses filles. Mais il emmena avec lui son jeune fils Benjamin âgé de 11 ans.



4 — Logés dans l'entrepont, et partageant l'ordinaire de la troupe, le père et le fils subirent les plus mauvais traitements de la part des Anglais.



5 — Un matin le capitaine anglais rencontrant sur le pont le jeune Benjamin lui dit : — Votre père a eu de la chance de n'avoir pas été fait prisonnier... nous l'aurions pendu au bout de cette vergue. — Vos papiers ont eu aussi beaucoup de chance de rencontrer en mon père un ennemi généreux, car s'il avait fallu faire pendre tous ses prisonniers anglais les vergues d'une escadre n'eussent pas suffi !



6 — Rentré au village natal après 27 ans d'absence, Ripaud s'y trouva comme un étranger : tous les siens étaient morts ou dispersés ; la succession de ses parents avait été détournée par un mandataire infidèle.



Texte de Jacques de SEISSES.

Le prochain chapitre : PAVILLON HAUT

La Jolie légende...

Au XV^e siècle il arriva qu'un jeune breton natif de la paroisse de Plougasnou dans le Trégorier se trouvait en Normandie à combattre les Anglais. Il eut un vif désir de revenir chez lui. A cet effet, il demanda et obtint un congé. Mais avant de se mettre en route, il alla suivant son habitude, prier à l'église St Jean, où une jeune vierge nommée Thérèse avait autrefois rapporté de Palestine un doigt de ce Saint. Tout en faisant sa prière avec une grande ferveur et une grande dévotion, le jeune Breton se sentit tout à coup rempli d'une immense paix intérieure sans qu'il se rendit compte de ce qui la provoquait. Il se mit donc en route. Puis comme la première journée il traversait une ville, les cloches se mirent à sonner d'elles-mêmes. Sur son passage, les arbres se courbaient



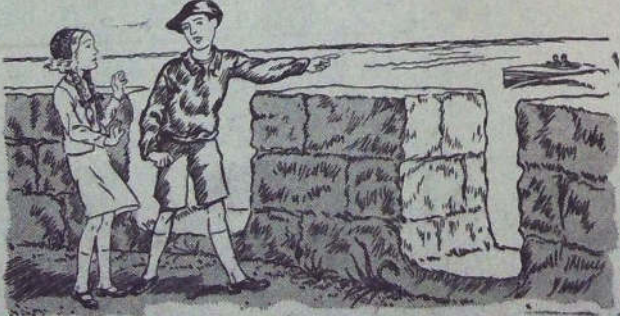
En face de l'autel, le jeune homme priait à deux genoux...

.. de Saint-Jean-du-Doigt

et s'inclinaient devant lui. Cela le surprit fort et tous les gens qui voyaient ces prodiges étaient aussi très étonnés. Mais ils ne tardèrent pas à le soupçonner de sorcellerie, et le pauvre jeune homme fut jeté en prison. Mais au lieu de se laisser abattre par l'adversité, il s'en remit à Dieu et à Saint Jean, puis, confiant en eux, il mangera, se coucha et s'endormit. Et quelle ne fut pas sa surprise lorsque le lendemain à son réveil, il se trouva dans son pays natal et dans sa paroisse même, près d'une fontaine qui s'appelle maintenant la « Fontaine du Doigt ». Nul doute ne lui était permis, et il reconnut même la maison de son père. Tout joyeux il se mit en marche et descendit la vallée. (Suite page 3)

LE MYSTÈRE DU CHATEAU DU TAUREAU

Roman inédit de Job de Roince



— Ce sont bien eux, dit-il... Il y a deux hommes à bord...

RÉSUMÉ. — Le D^r Dinan, porteur d'un document révélant l'existence d'un trésor au Château du Taureau, a été assassiné dans des conditions troubles. Yves et Armelle, ses enfants, veulent découvrir les criminels et se rendent au Château du Taureau.

Chapitre VI PRISONNIERS

Une longue heure s'écoula... Laissant sa sœur se reposer, Yves demeurait à son poste, guettant l'arrivée de ceux qu'il attendait. Parfois Armelle, que l'attente rendait anxieuse, le questionnait.

— Tu ne vois encore rien ?
— Non ! rien... Attendons !
Le garçon était calme. Il savait que les malfaiteurs, désireux de s'emparer du trésor, qu'ils convoitaient, ne tarderaient pas à mettre leur projet à exécution. Sans doute s'étaient-ils attardés à Carantec... Mais désormais leur arrivée ne pouvait plus tarder.

Le vent qui s'était levé balayait maintenant la plate-forme, et au pied de la forteresse, les lames venaient se briser dans un bruit de tonnerre. Parfois même des flots d'écume s'élevaient le long des vieilles murailles avant de retomber sur les rochers.

Soudain Yves sursauta... Là-bas, il croyait voir une barque, qui, venant de quitter le rivage se dirigeait vers le château. Il demeura immobile, le regard fixé. Quand il eut la certitude de ne pas se tromper, il s'écria :

— Les voici !
A son appel, Armelle, qui jusqu'ici était demeurée assise à l'abri du vent, se leva. De la main son frère lui montra le bateau qui maintenant se trouvait à la hauteur de l'île Louet.

— Ce sont bien eux, dit-il... Il y a deux hommes à bord et ils viennent droit sur le fort. Ils seront bientôt ici car leur canot marche au moteur.

— Qu'allons-nous faire ? demanda la fillette.
Rapidement, Yves lui exposa son plan... Maintenant, rien... Nous allons nous cacher dans une des chaigères du fort afin de laisser les bandits chercher le trésor. Comme ils ont sur eux le document qu'ils ont volé à notre père, ils ne tarderont pas à découvrir l'endroit où il est caché... Et tout de suite ils se mettront au travail... Nous attendrons pour qu'ils aient trouvé le coffret.

Agir ? Comment ? Yves négocia de la dire. Sir de son droit il était persuadé que l'aventure dans laquelle il s'était lancé, ne pouvait se terminer qu'à son avantage.

Maintenant la barque dans laquelle se trouvaient les deux malfaiteurs, était arrivée presque sous les murs de la forteresse. De son observatoire, tout en évitant de se faire remarquer, le garçon distinguait fort bien les deux hommes. C'étaient bien les individus qui, la veille, étaient venus faire une promenade à la pointe de Penlan. Dans quelques minutes ils allaient accoster. Alors Yves pensa qu'il serait imprudent de s'attarder davan-

sur la plate-forme, et il entraîna sa sœur.

— Allons nous cacher, fit-il.

Bien vite, ils descendirent l'escalier, puis ils s'engagèrent dans l'une des galeries sur laquelle donnaient plusieurs chambres. Au hasard, ils poussèrent une des portes.

La pièce dans laquelle ils se trouvaient devait être un ancien cachot, mais peu leur importait. Plongés dans une demi-obscurité, elle leur offrait l'abri sur qu'ils cherchaient.

— Nous serons bien ici, dit Yves... Il ne nous reste plus qu'à avoir un peu de patience.

A partir de ce moment, blottis dans un coin sombre, ils demeurèrent silencieux, attentifs aux moindres bruits qui leur venaient de l'extérieur.

Cinq minutes, puis dix s'écoulaient. Elles semblaient longues, bien longues aux deux enfants qui n'osaient plus bouger.

Tout à coup, ils tressaillèrent. Ils venaient d'entendre marcher à l'entrée de la galerie puis aussitôt des éclats de voix parvenaient jusqu'à eux.

Tout d'abord, ils ne comprirent pas les paroles que prononcèrent les deux individus mais bientôt, ceux-ci ayant fait quelques pas dans leur direction, ils purent suivre leur conversation. Et ce qu'ils entendirent les fit frissonner.

— Je suis certain, disait l'un des hommes qu'il y a quelque chose dans le château.

Ainsi donc, malgré toutes leurs précautions, ils étaient découverts. Mais comment les bandits avaient-ils pu deviner leur présence ? Ils ne tardèrent pas à être renseignés. L'individu en effet poursuivait :
— Ce cachot que nous avons trouvé, caché dans les rochers n'est pas venu là tout seul.

La semaine prochaine : LE DOCUMENT DANS LE MUR



31. — LA CHOUANNERIE.

« Après la mort de Pontcallec, la paix revint en Bretagne. Mais en 1765 de nouvelles difficultés surgirent entre le gouvernement royal et les Bretons » (1). L'illustre procureur de Bretagne, La Chalotais, âme de la résistance bretonne, fut emprisonné au Château du Taureau, en rade de Morlaix. « Mais la Bretagne put garder toutes ses libertés grâce à l'union des trois ordres : le Clergé, la Noblesse et le Tiers-Etat bretons. » (2)

Le 26 décembre 1788, les Etats de Bretagne se réunirent pour la dernière fois. Dans la nuit du 4 août 1789, les Etats Généraux supprimèrent les libertés bretonnes et la Bretagne fut morcelée en cinq départements.

La Révolution française fit connaître à notre pays des jours sombres et troublés. La Reuërie, noble breton, héros de la guerre d'indépendance américaine, fonda une puissante association pour défendre la Religion et la Bretagne, mais il mourut avant d'avoir réalisé son projet. Les chefs chouans, Boishardy, Tinténiac, Guillemot, Bois-Guy, et le terrible Georges Cadoudal poursuivirent la lutte et furent les principales figures de cette guerre des Géants.

(1) et (2). D'après l'Abbé Poisson, Histoire de Bretagne.

PAR 350 EXEMPLAIRES, L'ÉCOLE ST LEONARD DE GUINGAMP L'EMPORTE SUR ST POL DE LEON ET LE MINHY-TREGUIER.

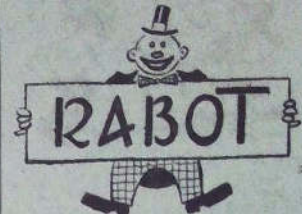
L'Étendard n'ira donc pas au pays du Léon ni au Minhy, mais il reste néanmoins en Basse-Bretagne... du moins jusqu'ici !

Et voici notre 3^{ème} liste :

Ecole St Léonard de Guingamp... 350 ex
Patronage de Crédin (Morbihan)... 20 —
Ecole libre des filles, Trévou-Tréguignec (C. d. N.)... 100 —
Ecole libre des garçons, St Guen (C. d. N.)... 100 —
Ecole St Antoine, Trégrom (C. d. N.)... 100 —

En attendant de connaître d'autres résultats, O le la félicité chaleureusement les gars de St Léonard de Guingamp de leur vente. Elle fut couronnée d'un tel succès qu'ils regretteront de n'avoir pas commandé 600 à 700 exemplaires ...

LE PROBLEME DE JULIG



Je vous avais bien dit, le semaine dernière, qu'avec des chiffres j'aurais fabriqué un outil de menuisier. Tenez, le voilà !



Le Billet d'Yvon

VOICI LA SAINT JEAN...
A SAINT-JEAN-DU-DOIGT



Le Billet d'Annaïg

DOUE HA BREIZ.

Mon ami Gwénéolé me disait l'autre jour, après avoir lu mon billet « Tous Unis » :

— Tous les petits Bretons et Bretonnes qui lisent O LO LE applaudiront à ton splendide mot d'ordre, mais il nous faudrait un « signe de reconnaissance ». Tu sais ce que je veux dire ?

— Tu y es, Gwénéolé, et O lo lè y a pensé : un insigne !

Et oui, c'est chose faite. Mon petit camarade, Potrig Toull - an - nor (qui se traduit en français par le Petit gars du Trou de la Serrure ; je l'ai surnommé ainsi parce qu'il est toujours à l'affût des initiatives d'O lo lè) est fier de vous annoncer cette nouvelle ! Il fallait le voir descendre la rue La Borderie, son insigne à la boutonnière, avec cet air qui semblait dire aux gens :

— Mais regardez-la donc, voyez si elle est belle !

Et de fait, elle est belle cette croix celtique qui rappelle celles que nos vieux saints plantèrent jadis en Irlande au Pays de Galles !

Elle est l'œuvre d'un grand artiste de l'Atelier Breton d'Art Chrétien, Xavier de Langlais, qui, inspiré par son art et par sa foi, y a gravé cette belle devise : DOUE HA BREIZ (1) (Dieu et Bretagne).

Et toi, Petit Frère, tu graveras dans ton cœur, et dans celui de tous tes camarades, ces deux grands Noms, symboles d'un Grand Amour : Aimer Dieu, notre Maître, et la Bretagne, notre terre natale.

Ton ami, YVON
(1) Prononcez: Doué ha Bréiz.

O vous qui par mes vers aimez la Bretagne, Si vous voulez un jour visiter la montagne, Ou vont nos pèlerins d'un pas si diligent, Venez au mois de Juin le jour de la Saint-Jean.

C'est ainsi qu'en strophes enthousiastes s'exprime notre poète national Brizeux, invitant chacun à venir à St-Jean du Doigt (en breton *St Yann ar Biz*), charmante bourgade trégoroise des environs de Morlaix, qui tient son nom d'une précieuse relique conservée dans son église depuis le XV^e siècle : une phalange de l'index de la main droite de saint Jean-Baptiste, de ce doigt avec lequel il désignait le Sauveur en prononçant ces paroles : *Voilà l'agneau du monde !*

« En vous rendant à St-Jean-du-Doigt, vous irez au pays des Légendes. Le joli vaillon de Traon-Meriadek est un de ces coins de Basse-Bretagne où le merveilleux chrétien se confond avec la tradition historique, et (1). Dans ce lieu écarté, la phalange du Doigt de saint Jean le Précurseur a opéré de nombreux miracles et attiré des foules.



Le calice en vermeil offert par Anne de Bretagne, et mesurant 0 m 344 de hauteur. Son poids est de 2 k. 300.

Notre dernière Duchesse, Anne de Bretagne, devenue Reine de France, y vint demander une guérison ; mais saint Jean l'humilia auparavant. L'histoire vaut la peine d'être racontée.

La reine était descendue dans la bonne ville de Morlaix, qui lui fit une réception magnifique. Souffrant doublement des yeux, elle songea à demander sa guérison à la relique de saint Jean-Baptiste dont on lui racontait les merveilles. Elle pria donc Meriadek de Guicannou, capitaine des ville et château de Morlaix, et ses deux aides de lui faire apporter le doigt du saint pour le lui appliquer sur les yeux.

On plaça la relique sur un brancard, mais à peine était-on sorti de l'église que le brancard se brisa avec éclat ! Quand on voulut le réparer on vit que la relique n'y était plus ; elle était tout simplement retournée dans son armoire.

Témoins de ce miracle, les envoyés de la Reine, n'osèrent insister pour qu'on déplaçât la relique. Ils retournèrent en hâte faire leur rapport à Sa Majesté. Anne, hâte faire leur rapport à Sa Majesté, Anne, hâte faire leur rapport à Sa Majesté, Anne, hâte faire leur rapport à Sa Majesté.



elle qui le devait aller trouver », et elle voulut faire tout le voyage à pied, accompagnée des princes et des prélats.

Guérie par la vénérée relique, la noble souveraine offrit à St-Jean-du-Doigt des présents magnifiques, entre autres un superbe calice en vermeil avec sa patène, et une croix processionnelle en vermeil également, qui font toujours partie du Trésor de l'église.

Cette église, d'architecture gothique, est un chef-d'œuvre de délicatesse et de légèreté ; les colonnes qui supportent le comble de l'édifice s'élèvent très haut ; elle a de charmantes galeries à jour et l'ensemble en est harmonieux et beau.

Autrefois, à la saint Jean, par un mécanisme adroit et bien combiné, un ange très artistiquement fait, descendait sur le milieu de la place allumer le feu qui y avait été préparé.

Nulle part ailleurs, cette fête n'est célébrée avec plus de piété et de dévotion, de joie aussi et de détails traditionnels. Ne soyez donc pas surpris si, vous promenant dans cette riante contrée au soir du 23 au 24 juin, vous voyez une grande affluente de pèlerins ; notre Brizeux vous dira que

Tous au bord du chemin chantent St Jean
du Doigt,
Saint Jean le Précurseur, le Patron de
l'endroit.
L. C. et H. K.

La jolie Légende de Saint-Jean-du-Doigt (Suite de la page 2)

Mais voici qu'à nouveau, les hêtres et les ormeaux, qui bordaient le chemin, se courbaient devant lui et s'inclinaient leurs cimes à mesure qu'il passait.

« Au fond de la vallée était une chapelle dédiée à saint Meriadek. Sa cloche se mit à sonner d'elle-même et d'une manière si extraordinaire que les habitants des villages voisins accoururent en toute hâte pour voir ce qui se passait.

Et voici le spectacle qui s'offrit à eux. En face de l'autel, le jeune homme en robe à deux genoux et en leur présence à tous, les cierges s'allumèrent soudain et l'on vit

LA MESSE : STATIONS SUR LE CALVAIRE

Suis-moi bien, petite sœur, l'office va commencer :

1. Première partie : Messe des Catéchumènes, appelés ainsi parce que autrefois ceux qui n'étaient pas encore baptisés y assistaient cependant. Le prêtre sort de la sacristie, et se présente au pied de l'autel ; Jésus sort du Céleste et s'en va au mont des Oliviers.

2. Commencement de la Messe et prière du prêtre ; Prière de Jésus au jardin des Oliviers. Voyez comme il est recueilli.

3. Le prêtre récite le Confiteur ; Jésus prie la face contre terre ; Il pense à moi il expie pour moi !

4. Le prêtre monte à l'autel et le baise. Jésus s'avance vers les Juifs et Judas le trahit par un baiser.

5. Le prêtre va du côté de l'épître ; Jésus est conduit par les soldats à Anne et à Caïphe.

6. Le prêtre lit l'Introït en faisant le signe de la Croix ; Jésus reçoit un soufflet, on lui voile le visage, on le couvre de crachats.

7. Le prêtre dit le Kyrie Éléison ; Jésus est tenu trois fois par Pierre.

8. Le prêtre se tourne vers le peuple et dit : Dominus vobiscum ; Jésus se tourne du côté de Pierre, le regarde et l'apôtre se repent.

9. Le prêtre lit les oraisons et l'épître ; Jésus conduit devant Pilate, est fausement accusé ; Il se défend avec calme.

10. Le prêtre au milieu de l'autel, prie à voix basse ; Jésus conduit à Hérode garde le silence !

11. Le prêtre lit l'Évangile ; Jésus renvoyé à Pilate affirme sa Royauté.

12. Prône ou sermon, c'est-à-dire explication de la parole de Dieu.

Après cette instruction on renvoyait les Catéchumènes.

Ton Amie ANNAÏG

ABONNEZ-VOUS A O LO LE !

quelque chose sauter sur l'autel ; c'était un doigt !

« A ce prodige, le jeune homme pensa mourir de joie !

Il avait reconnu la relique précieuse entre toutes : le doigt du précurseur qui avait désigné « Celui qui était attendu », et que Jean Baptiste avait pour mission d'annoncer en Israël.



Le clocher de St-Jean-du-Doigt, aujourd'hui. La flèche a été détruite par la foudre, le jour du Mardi-Gras, 5 mars 1935

(1) F. de Kergrist

L'ANE ET LE FILOU

Jehanigaud s'en allait un jour, portant son âne par le licol. Deux filous le virent et l'un dit à l'autre :
 — Je pense de m'emparer de cet âne sans faire la moindre violence à son maître.
 — Comment t'y prendras-tu ?
 — Suis-moi et tu verras.
 Le filou se dirigea vers l'âne et quand il en fut tout près, il détacha le licol, le passa à son cou, livra l'animal à son camarade, puis se mit à marcher derrière l'homme jusqu'à ce que son acolyte eut disparu.



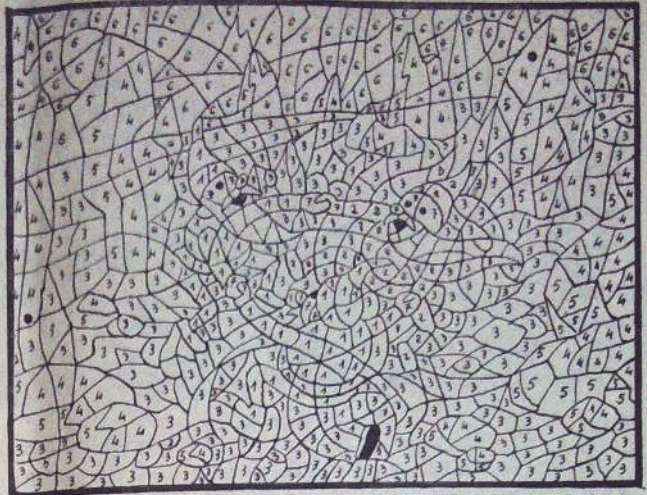
Alors il s'arrêta et le naïf, se frottant le nez, dit :
 — Qu'est-ce que tu fais là ? ... Qui est-ce donc ?
 — Je suis ton âne, répondit le filou, et quoique mon histoire soit fort étrange, je vais te la raconter :
 « J'avais la fâcheuse habitude de boire et un jour je me présentai ivre devant ma bonne vieille mère. Comme elle me faisait des remontrances, je pris un bâton et la frappai. Indignée, elle me maudit. Alors Dieu, pour me punir, me changea en âne, et je suis tombé entre tes mains. Enfin, ma mère s'est souvenue de moi, elle a imploré mon pardon, et je viens de reprendre ma première forme d'homme. »
 Jehanigaud crut à ces paroles et, tout ému, il s'écria :
 — O mon frère, je t'en conjure, pardonne-moi d'avoir fait de toi ma monture,

de t'avoir quelquefois maltraité, et reprends ta liberté.
 Le filou n'en demandait pas davantage et se sauva pendant que notre nigaud retournait chez lui, abasourdi de l'aventure qu'il s'empressa de raconter à sa femme.
 — Malheur à nous ! s'écria celle-ci après l'avoir entendu. Quoi ! pendant si longtemps nous avons fait une bête de somme d'un fils d'Adam !
 Cependant, voyant son nigaud de mari s'ennuyer depuis qu'il avait perdu sa monture, elle lui dit un jour :
 — Tu ne peux pas rester comme ça, va donc au marché acheter un autre âne. Il alla au marché. Il s'arrêta à l'endroit où l'on vendait les ânes et, tout à coup, il aperçut le sien. Quand il l'eut bien regardé pour se convaincre qu'il ne se trompait pas, il s'approcha de lui, et avec indignation, lui souffla dans ses longues oreilles :
 — Vaurien, tu t'es donc enivré de nouveau ! ... tu as encore battu ta mère ! ... Eh bien, cette fois ce n'est pas moi qui t'achèterai !
 Et il lui tourna le dos.

NOTE DE LA REDACTION

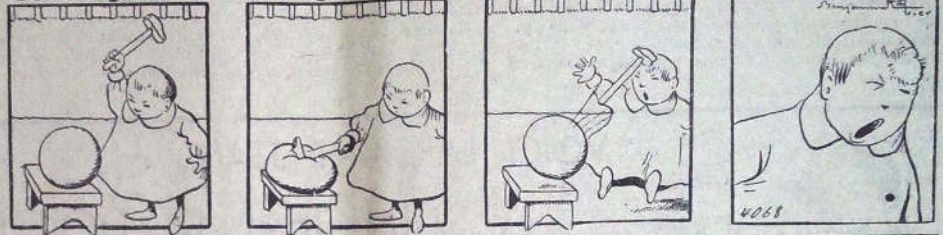
Notre collaborateur LE RALLIC, n'ayant pu fournir à temps la suite de GAIT, nous trouvons dans l'obligation de reporter au prochain numéro la publication du chapitre : **DANS LES GRIFFES DU BANDIT.**

COLORIEZ ET VOUS VERREZ... LA RONDE DES KORRIGANS



1 — Rouge 2 — Jaune 3 — Vert 4 — Marron clair 5 — Marron foncé
 6 — Bleu clair 7 — Rose

Toutouig, ar morzol hag ar c'houezigell ! (Toutouig, le marteau et le ballon)



Portez tous l'insigne d'O LO LE ! Demandez-nous des Carnets d'abonnements.

RÉSULTATS du CONCOURS de CONTES

- Premier Prix avec mention spéciale :
Anna Mari AR GO (12 ans)
 Gouézec (Fin.)
 Sujet : Rimodell Petraig. (texte breton).
 Gagne une Belle Poupée Bretonne.
 2° Prix. — **Marcelle TENDRON** (12 ans)
 Fay-de-Bretagne (L. Inf.)
 Sujet : La Dame Blanche. (Légende)
 Une poupée fougereuse.
 3° Prix. — **Geneviève LE GULU**, (12 ans)
 Pottiers.
 Sujet : Mariannik et Joël (inédit)
 Une poupée bretonne.
 4° Prix avec mention spéciale :
Mikael AR GO (10 ans)
 Gouézec (Fin.)
 Sujet : Regann-goz, (vieille rengaine bretonne recueillie par le concurrent). Un stylo.
 5° Prix. — **Marie DOLL** (12 ans)
 Ecole libre de Tréméven.
 Sujet : Les Ruines. (Légende)
 Une poupée communiant.
 6° Prix. — **Léa CORNEC** (13 ans)
 St Brieuc.
 Sujet : Gwennol ou le Lutin de la Grutte. (Légende). Une liasse.
 7° Prix. — **Claudine MAZEAS** (14 ans)
 Quingamp.
 Sujet : La Légende du Bonton d'or. Un ouvrage de luxe : La Cornouaille.
 8° Prix. — **Annik QUINTIN**
 Vannes.
 Sujet : L'étang noir. Le « Barzal-Breiz ».
 9° Prix. — **Jean GUEZENNEC** (13 ans)
 Ecole St Laurent, Callac. (C. d. N.)
 Sujet : Le Fatour du Menz ar Go. La Jeunesse bretonne sur les pas de ses saints.
 10° Prix. — **Michèle COCHETEL** (12 ans)
 Guémené-Penfao (L. Inf.)
 Sujet : La Légende du Moulin de Guérande. La Jeunesse bretonne sur les pas de ses saints.
 11° Prix. — **Thérèse SALESSEY**, (12 ans)
 La Cour de Tullévez (Morbihan).
 Sujet : La légende de Saint Colomban. (Conte du pays de Cornouaille). La Jeunesse bretonne sur les pas de ses saints.
 (à suivre)

TEL EST PRIS QUI CROYAIT PRENDRE



KORNIG AR BREZONEG (Le coin de breton)

Neuvième leçon.
 Navet kenol.

- 1 — Petra 'ra Annaig ?
 Que fait Anna ?
- 2 — Chôari a ra Annaig.
 Anna joue (jouer fait...)
- 3 — Gant plou e chôari Annaig ?
 Avec qui joue Anna ?
- 4 — Chôari a ra gant Mona ha Soazig er porz.
 Elle joue avec Yvonne et Françoise dans la cour.
- 5 — Peseurt e chôari a zo ?
 Quel jeu y a-t-il ?
- 6 — Chôari mouchig-dall.
 Jouer au coin-maillard.



E' chôari mouchig dall

Jouer au coin-maillard.

REMARQUES. — (2) e chôari : jouer - eur e chôari : un jeu — (5) Peseurt e chôari ? Quelle sorte de jeu ?
 PRONONCEZ BIEN. — Chôari : oa en une syllabe. — (3) gant plou e -- (5) peseurt — (6) mouchig-dall : a bref à cause du redoublement de consonne qui le suit — (6) — e navette. Faites sentir toutes les consonnes finales en breton.

ET VOICI : L'INSIGNE D'O LO LE.



Une belle croix celtique portant l'inscription :
 Doue ha Breiz.
 (Dieu et Bretagne)
 L'unité (francs) : 7,60
 par 25 : 6,75 (port en sus)
 par 50 : 6,50 (—)
 par 100 : 6. (—)



PRIX : 6 FRANCS
 (Remise par quantité)
 Editions O LO LE, Landerneau (Finist.)

POURQUOI ? Oui, pourquoi toussiez-vous ?

Parce que vous ne connaissez pas le **SIROP CELTIQUE**. Sirop étonnant et bénéfique, à base de plantes celtiques et espéranto, et source de boue de lacs maritimes et de boue de lacs maritimes et de boue de lacs maritimes. Contre : rhumes, bronchites, influenza, grippe, asthme et emphyseme. Augmentez l'efficacité du sirop en gardant dans la bouche une pastille **TOR'PAZ**. En vente toutes pharmacies et sous laboratoires du Dr en Phie Th. Moreul à Landerneau (Laboratoire de l'Académie de Médecine). Réglez la marque à **Sirop Celtique** pour éviter les nombreuses contrefaçons, rappelez-vous que l'on imite que les Grandes Marques.

LES GRANDS PROJETS D'O LO LE



J'ai su depuis la semaine dernière que O LO LE forme part cet été un projet particulièrement audacieux, dont il m'autorise à vous dire quelques mots :
 O LO LE ira à la découverte de la Ville d'Ys ! Vous savez la Cité du Roi Galois engloutie par l'Océan, il y a 1.500 ans je crois ! Ce sera formidable, paraît-il, car la baie de Douarnenez sera desséchée et la ville d'Ys apparaîtra ! Comment ? je ne le sais moi-même, mais il paraît que ça n'ira pas tout seul !
 Et voici qu'un autre projet, préparé en secret celui-là, vient d'être réalisé : l'insigne d'O LO LE : une belle croix celtique dont on vous parle plus loin ! ... Si vous saviez comme je suis fier de la porter ! ... J'en ai assez dit pour cette fois ! Mais la semaine prochaine je vous apprendrai encore du nouveau !
 C'est que, voyez-vous, je suis dans les confidences ! Heureusement d'ailleurs que je suis là, car autrement vous ne sauriez rien du tout ! kenavo !
 Paotrig Toull-an-nor

FORCE & SANTÉ

La formule est divine
 C'est le **DEPURATIF TONIQUE PUISSANT**
 qui agit sur le système circulatoire et sur le système nerveux. Il est le meilleur remède pour les personnes souffrant de troubles circulatoires et nerveux. Il est le meilleur remède pour les personnes souffrant de troubles circulatoires et nerveux. Il est le meilleur remède pour les personnes souffrant de troubles circulatoires et nerveux.



Impr. du Léon, Landerneau
 Le gérant: M^{me} Vela de Bellégar



O LO LIÉ

Journal illustré des Petits Bretons

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES



2^e ANNÉE — N° 29
29 JUIN 1941

80 centimes

ABONNEMENTS :

1 an : 35 fr.
6 mois : 18 fr.
3 mois : 10 fr.

Directrice : Mme Yvès de Belligny
Administrateur : 7, rue Lohyvel - Landrevarc'h
G. C. C. Mlle Lachère 28550 Rennes

Les Aventures de MATILIN AN DALL

Texte et Dessins de R. THOMEN

Chapitre III. — LES KORRIGANS.

RESUME. — Matilin an Dall, le célèbre sonneur de bombarde a perdu son compagnon Yann ar Chapel, enlevé dans le char de l'Ankou. Matilin poursuit sa route, accompagné de Korrig, son nouvel ami.



1. Les Korrigans, enfoncés jusqu'au cou dans l'humus de la lande, profitèrent de ce que leur tête était à l'air libre pour montrer leur mécontentement par des grimaces et des murmures. Si Matilin Taveugle ne voyait pas les unes, du moins entendait-il les autres. Le jovial musicien fut pris d'un accès de fou-rire dont les petits lutins se vexèrent. Et Ar Bugel-Noz, leur chef n'hésita pas à traiter le rieur de « vieux drôle ».



2. Puis, d'un sifflet d'or, Ar Bugel-Noz tira quelques sons stridents. Une formidable explosion y répondit. Le sol s'ouvrit et les Korrigans furent projetés en l'air. Ils étaient libérés, mais non sans dommage.



3. Meurtris et fâchés, ils ramassèrent leurs outils, se mirent sur deux rangs comme soldats à l'exercice et, sous le commandement de leur chef, ils quittèrent ce lieu malsain pour eux. Matilin an Dall accompagna ce départ d'un ironique air de bombarde. « Hum... lui dit Korrig, j'ai bien peur que tu ne sois fait là quelques ennemis irréductibles ! — Qu'à cela ne tienne ! répondit le musicien. Je ne les crois pas capables de m'aider à retrouver mon pauvre Yann ! »



4. Car, revoir le joueur de binouï si bizarrement disparu était la principale préoccupation du bombardier. A cette angouïse se joignirent, lorsqu'ils eurent marché quelques heures encore, les tortures de la faim et de la fatigue.



5. « Je n'en puis plus ! gémit Matilin. — Ne te décourage pas ! lui dit Korrig. A quelques pas d'ici, je vois une chaumière. La cheminée fume et, sur le seuil, la fermière nous attend pour tremper la soupe et cuire les galettes de sarrasin. Allons... encore un petit effort. ! »



6. Mais il se produisit un phénomène contraire à toutes les lois de l'optique. Plus nos héros s'avançaient vers la chaumière, plus celle-ci, rapetissant à vue d'œil, semblait s'éloigner. « Il y a de la magie là-dessous ! s'écria Korrig. Inutile de compter sur ce gîte et ce couvert ! »



7. D'un coup de pied rageur, le lutin envoya loin de lui la mesure qui, décevant mirage, n'était pas autre chose qu'un jouet d'enfant. Cependant que Matilin, anéanti par la fatigue, s'était endormi sur un talus.

La semaine prochaine : LAGALUCH, LA SORCIERE.

Le Trèfle noir

Chapitre II. — LAGADEC, DETECTIVE.

Dès maintenant économisez vos petits sous pouz souscrire à un ABONNEMENT DE VACANCES

3 mois : 9 fr. 2 mois : 6 fr. — Vous ne le regretterez pas. O LO LE se fera de plus en plus captivant !

RESUME. — A la suite du cambriolage de la banque Lajat, la police poursuit les voleurs. Elle en affète deux mais leur chef, déguisé en ouvrier, s'échappe sous les yeux des policiers.



Lagadec, le célèbre détective breton se repose dans son appartement quand une sonnerie interrompt sa sieste. Il va ouvrir et un policier apparaît sur le seuil de la porte.



— Mon chef divisionnaire m'envoie vous trouver. Il s'agit de l'affaire de la banque Lajat. Et il narre au détective avec force détails, les événements que nous connaissons. Lagadec, impassible écoute son interlocuteur.



Le détective se fait conduire à la cellule où sont enfermés les deux complices. Un cri de stupeur jaillit des lèvres des agents : la cellule est vide !...



Les policiers présents, affolés, s'apprêtèrent à donner l'alerte. Lagadec les arrêta du geste. — Que voulez-vous faire, demanda-t-il ? — Nous lancer à la poursuite des malfaiteurs.



— Trop tard ! les oiseaux sont loin. Mais qu'importe ! Les policiers font preuve d'une certaine nervosité. — Ne nous emballons pas, dit Lagadec d'un ton calme.



... Certes, nous avons affaire à de fins limiers, des professionnels, des spécialistes du vol... Il faudra jouer serré... La partie sera dure et... périlleuse.

La semaine prochaine : LE BILLET MYSTERIEUX.

CORSAIRE DES ILES (FIN)

L'HISTOIRE VRAIE D'UN MARIN BRETON

RÉSUMÉ. - 1811 - Le lieutenant Ripaud de Montauvert a reçu le commandement de la corvette la Sapho, embouteillée dans la rade de Boucau, à Bayonne, avec mission de l'en sortir et d'aller secourir la place de Santona, près de Sanader, bloquée par les Anglais. Mission irréalisable, car, en raison de son tirant d'eau, il était impossible que la corvette réussisse à repasser la barre. Et les travaux de désensablement tentés par son commandant furent vains. 1814. En dépit de ses états de service, et de ses demandes reléguées pour un poste plus sotil, et de l'intervention de Moxéna, Prince d'Essing, étonné de voir un officier si méritant et aussi peu récompensé, l'ancien corsaire des îles a été maintenu à bord de la Sapho.



1 - 1814. La destinée avait ménagé à François Ripaud une fin digne de son héroïque carrière. Les Anglais, vaincus d'Espagne, ont envahi le Sud-Ouest de la France. Bayonne est investie par les troupes du fameux duc de Wellington.



2 - En dépit de l'avis de son commandant et de tous les marins connaissant l'Adour, le Sapho a reçu l'ordre de s'embosser au milieu de la rivière. C'est la vouer à une destruction certaine.



3 - Le 25 février dès l'aube, la corvette se met à tirer sur des travailleurs ennemis qui étaient, contre elle, une batterie sur la rive gauche de l'Adour. Ripaud donne sa position défavorable, son tir inquiète peu les Anglais. Leur travail étant achevé, les artilleurs anglais ripostent avec des pièces de gros calibre.



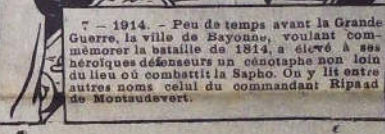
4 - Le feu est des plus meurtriers. Les manœuvres de la corvette sont brisées, les blessés et les morts sont nombreux. Debout sur son banc de quart le commandant à le bras droit emporté par un boulet.



5 - Ses officiers veulent l'emporter. Il refuse, fait ligaturer son moignon, pour enrayer l'hémorragie et continue à donner des ordres. Le bâtiment doit être remorqué à l'abri dans l'Arsenal.



6 - La Sapho a échappé à la destruction, mais son commandant a succombé épuisé par la perte de son sang. Pendant 25 ans il a combattu sans relâche, toujours il a eu le dessus sur l'Anglais, il a terminé glorieusement sa carrière, navillon haut.



7 - 1914 - Peu de temps avant la Grande Guerre, la ville de Bayonne, voulant commémorer la bataille de 1814, a élevé à ses héros défenseurs un obélisque non loin du lieu où combattit la Sapho. On y lit entre autres noms celui du commandant Ripaud de Montauvert.

Et voilà, enfants Bretons, un fier et noble exemple de bravoure et d'héroïsme, qualités caractéristiques de notre race qui, à travers les siècles, a étonné le monde. Aux noms célèbres de Jacques Cartier, Robert Surcouf, Duguay-Trouin, Mahé de la Bourdonnais, la Barblains, et plus tard Charcot, vous ajoutez celui non moins glorieux de Ripaud de Montauvert.

LE MYSTÈRE DU CHATEAU DU TAUREAU

Roman inédit de Job de Roince

RÉSUMÉ. - Le D' Dinan, porteur d'un document révélant l'existence d'un trésor au Château du Taureau, a été assassiné dans des conditions troublantes. Yves et Armelle, ses enfants, veulent découvrir les criminels et se rendent au Château du Taureau ; les deux hommes qu'ils soupçonnent les rejoignent.

PRISONNIERS

Yves comprit alors ce qui s'était passé. Comme lui, les mal fateurs avaient éprouvé le désir de dissimuler leur barque. En cherchant, eux aussi, un abri sûr, ils avaient trouvé le canot des enfants.

Maintenant l'autre individu répondait à son compagnon :

- Tu as peut-être raison...

Pour être fixés, nous n'avons qu'à visiter le fort. S'il y a quelqu'un, nous le verrons bien.

Tout de suite, ils commencèrent leur inspection. Ils allaient rapidement, décidés à en terminer le plus vite possible.

Avant qu'Yves et Armelle aient pu faire un mouvement, avant qu'ils aient pu songer à s'enfuir, la porte de la pièce dans laquelle ils se trouvaient fut brutalement poussée, et l'un des hommes s'avança, une lampe électrique à la main.

En voyant les deux petits, blottis dans leur coin, il poussa une exclamation, puis aussitôt, il appela son camarade.

- Viens vite... Ce sont des gosses.

L'autre homme accourut.

- Que faites-vous là ? dit-il.

Fort heureusement Yves, sa première émotion passée, s'était ressaisi et ce fut de la façon la plus calme, qu'il répondit.

- Nous visitons le château.

- Mais pourquoi, vous cachez-vous ?

- Vous nous avez surpris...

- Tu dis bien la vérité ?

- Vous pouvez me croire.

Les bandits hésitèrent, ne sachant que faire. Pour pouvoir discuter à leur aise, ils sortirent dans le couloir.

Qu'alliaient-ils faire des enfants ? Ils ne pouvaient les laisser s'échapper, car ce serait une imprudence qui pourrait leur coûter cher.

- Pour l'instant, fit l'un d'eux, nous n'avons qu'à les enfermer.

- Et ensuite ?

- Nous verrons.

Cette décision prise, ils revinrent sur leurs pas.

Comme nous n'aimons pas les curieux dirent-ils, nous allons nous enfermer. Yves voulut protester, mais il n'en eut pas le temps. Déjà les deux hommes étaient sortis en refermant derrière eux la lourde porte dont ils poussèrent soigneusement les verrous.

Prisonniers ! Yves et Armelle étaient désormais prisonniers !

Yves, qu'allons-nous devenir ? C'est Armelle qui, la première, manifesta ses craintes. Malgré tous les efforts qu'elle faisait pour conserver son courage, la fillette ne pouvait dissimuler son anxiété. Et elle devait se dominer pour maîtriser ses sanglots qui s'étranglaient dans sa gorge. Plus énergique, son frère ne voulait pas s'avouer vaincu. Certes, il le savait, la situation dans laquelle ils se trouvaient désormais était mauvaise.

Si mauvaise même qu'il se demandait comment ils parviendraient à s'en tirer. Malgré tout, il espérait... Tout d'abord, surpris par ce qui venait de se passer, il était demeuré abattu. Puis il avait bien vite réagi. Alors de toutes ses forces, il s'était jeté sur la porte espérant la faire céder. À coups de poings, à coups de pieds aussi, il avait frappé. Ses efforts avaient été vains. Le lourd battant de chêne avait résisté, et le garçon avait rapidement compris qu'il perdait son temps et qu'il s'épuisait inutilement. Mais il avait tapé si violemment qu'un des mal fateurs attiré par le bruit, était arrivé.

Il s'était d'abord contenté de ricaner. Puis il avait crié :

- Du calme, les gosses... Vous perdez votre temps, la porte est solide.

Et il s'était éloigné. Yves avait alors examiné la pièce dans laquelle lui et sa sœur se trouvaient enfermés.

C'était une petite pièce rectangulaire, qui pouvait mesurer trois mètres, sur quatre tout au plus. Nul mobilier ne la meublait. Les murs étaient formés de gros morceaux de granit... Une ouverture très étroite, qui ressemblait plus à une meurtrière qu'à une fenêtre, laissait pénétrer un peu de lumière. Deux gros barreaux de fer, solidement fixés, laissaient deviner que cette pièce avait du autrefois servir de cachot.

Avec difficulté, le garçon parvint à se hisser et à jeter un coup d'œil à l'extérieur. Il reconnut la côte du Trégor, puis également l'île Noire... Mais cela était loin trop loin.

La semaine prochaine :
LE DOCUMENT DANS LE MUR

La Cocarde de La Tour d'Auvergne



Un jour, le vaillant soldat est pris du mal du pays. Il s'embarque et fait voile vers la Bretagne sur un navire marchand dont s'empare un corsaire anglais. On le jeta à fond de cale et il arriva ainsi en Angleterre. Les Anglais maltraitaient les prisonniers; aussi La Tour d'Auvergne ne les aimait-il pas, loin de là !

Un jour, des soldats anglais tentèrent d'enlever aux soldats français la cocarde tricolore qu'ils portaient à leur chapeau. La Tour d'Auvergne, furieux, enfila la sienne à son épée et leur cria de venir la prendre! Les Anglais n'osèrent pas.

Dans un échange de prisonniers, il fut délivré et revint la France et la Bretagne, où, après plus de trente ans de guerre, il prit sa retraite.

CHEZ LES MOUCHES



Le temps se couvre ma chère, voyez ces gros nuages ! - Je ne me trompais pas !, c'est là pluie !



Le Billet d'Yvon

SOYONS LOGIQUES — Yvon, va me chercher une brassée de bois ! — Oui, maman ! Je me lève un peu contrarié, car j'étais plongé dans la lecture d'O LO LE. Arrivé sur le seuil de la porte, je m'aperçois que mon petit frère Jean-Yves s'est emparé de mon journal et s'apprête à le dévorer... à belles dents, comme le chien de Benjamin Rabier, le 1^{er} Avril ! Avant de sortir, je lui crie : « Il ne faut pas abîmer mon journal, Monsieur Jean-Yves ! » Quelques instants plus tard, je reviens avec ma brassée de bois et qu'est-ce que j'aperçois ? Mon Jean-Yves, sérieux comme un pape, s'appliquant consciencieusement à déchirer O LO LE en petits morceaux tout en répétant à un accent très convaincu : « Il faut pas abîmer mon journal, Monsieur Jean-Yves ! »

De surprise et d'indignation, j'en lâche ma brassée de bois qui s'écroute à mes pieds et je me précipite pour châtier le coupable.

Maman qui s'était absentée un instant arrive à temps pour me calmer : « Ton petit frère a eu tort, mais il est trop jeune pour comprendre. Toi, qui es un grand garçon, n'as-tu pas souvent agi comme lui ?... Tu me répètes tous les jours : Je t'aime bien ma petite maman ! et quelquefois ces paroles ne sont pas prononcées que tu te livres à quelques grosse bêtise qui me fait beaucoup de peine... »

Je sens bien que maman a raison ; et, tout en ramassant mon bois éparpillé sur le plancher, je prends la résolution de veiller davantage à ne plus lui faire de peine pour lui montrer que je t'aime encore plus que je le lui dis. Ton Ami, YVON

ABONNEMENTS DE VACANCES

A CARHAIX...



LA STATUE DE LA TOUR D'Auvergne

Notre lecteur et candidat au concours, Maxime LE GULLUEC est prié de faire connaître son adresse au journal.

Théophile-Malo CORRET dit LA TOUR D'Auvergne

Premier Grenadier de France



27 Juin 1941 : 64^{1^{er}} anniversaire de la mort de La Tour d'Auvergne, 100th anniversaire de l'inauguration de sa statue à Carhaix ! En cette double commémoration, O LO LE tient à rendre hommage à notre illustre compatriote en lui consacrant une large place dans ses colonnes, tout en faisant connaître des enfants bretons d'aujourd'hui, M. Taldir-Jaffrenou a bien voulu écrire pour vous cet article sur la vie du Premier grenadier de France.

Le 27 juin dernier, notre vieille ville de Carhaix a célébré discrètement, par une messe in memoriam, et par une séance artistique à laquelle ont collaboré les Ecoles libres et publiques, le 141^{er} anniversaire de la mort de La Tour d'Auvergne au Champ d'Honneur, et le 100th anniversaire de l'érection de sa statue.

On ne pouvait faire moins pour honorer ce héros, qu'on a coutume de présenter comme un guerrier, alors qu'il fut l'homme le plus pacifique du monde. Il écrivait ceci à son neveu Courbon de Perusel : « Mieux vaut guérir les blessures des hommes que de leur en faire... Pour moi, je n'ai jamais teint mon épée du sang de mes semblables, je me suis borné à entraîner les soldats. »

La Tour d'Auvergne naquit à Carhaix, le 23 septembre 1743. Son père était homme de loi, originaire de Lanrivain, et sa mère, de Collorec, nommée Jeanne Salaun. Comme c'était la mode, chacun se parait du nom d'un village pour imiter la noblesse. Les Corret se donnaient du Kerbauffret. Théophile-Malo fut élevé au Collège des Jésuites de Quimper, où il avait un oncle professeur. Pendant ses vacances à Carhaix il aimait les jeux et les danses, et composait des chansons. Il aimait à parler breton, et à étudier l'histoire nationale. A 20 ans, il entra aux Mousquetaires du Roi à Versailles, et en sortit sous-lieutenant. De 1770 à 1796, il appartint à l'Armée, et fit de nombreuses campagnes au cours desquelles, il acquit une réputation d'héroïsme et d'abnégation.

Ayant découvert dans les archives de sa famille des preuves qu'elle descendait de Turenne, (celui-ci s'appelait ainsi La Tour d'Auvergne) il prit, en 1780, le nom du célèbre maréchal des guerres de Louis XIV.

Bien que chrétien convaincu, il embrassa en 1789 les idées nouvelles, qui lui semblaient généreuses. Fidèle au Devoir, il refusa d'émigrer. Pour prouver sa sincérité, il repoussa ensuite les grades les plus élevés, désirant rester Capitaine. Bonaparte lui donna un sabre d'honneur, c'est tout ce qu'il voulut accepter.

En 1795, il prit sa retraite, mais comme il revenait par mer de Bordeaux à Brest,

les Anglais le firent prisonnier. Il profita de sa captivité à Bodmin en Cornwall, pour étudier le breton insulaire. Car c'était un savant ; au cours des guerres auxquelles il avait pris part en Espagne, et sur le Rhin, il avait appris l'espagnol et l'allemand, il était membre de l'Académie de Madrid.

Pendant les loisirs du camp, il s'occupait de rechercher les origines de la langue celtique que les savants bretons prétendaient être celle du Paradis Terrestre. Entre deux batailles, il écrivait des livres d'histoire : l'un d'eux seul a paru : Les Origines Gauloises. Il s'y montre un précurseur des idées modernes sur la communauté des races Celtiques et la nécessité pour elles de garder leur langue et leur culture.

Après avoir recouvré sa liberté, alors qu'il espérait finir ses jours dans sa chère Bretagne, il rengagea par dévouement. Le fils d'un de ses amis, le celtisant Le Brigant, devait partir pour l'Armée. C'était le dernier survivant de ses treize enfants. Le pauvre père écrivit une lettre éplorée à La Tour d'Auvergne en le priant de faire les démarches les plus actives pour que son fils ne partît pas. La Tour d'Auvergne répondit aussitôt :

« Mon cher Ami, votre fils vous sera rendu : Je lui ai trouvé un remplaçant ! » Le remplaçant c'était lui, le Vieux Grenadier ! Saisi d'admiration, Bonaparte le nomma « Premier Grenadier de France ». C'est au cours d'une campagne en Bavière, en juin 1800, qu'il fut tué à l'avant-garde de la 4^e Demi-Brigade, d'un coup de lance au cœur, à l'âge de 57 ans.

— Je meurs satisfait, eut-il cependant le temps de dire. J'avais toujours voulu terminer ainsi ma carrière ! »

Depuis, chaque jour, jusqu'en 1814, quand se faisait l'appel dans la Compagnie des Grenadiers, et que l'officier criait : « La Tour d'Auvergne ! », le porte-drapeau répondait : « Mort au Champ d'honneur ! » Et l'on voyait des larmes rouler sur les joues et les moustaches des vieux soldats.

Le cœur de La Tour d'Auvergne fut déposé dans la crypte des Invalides, sur une stèle en face du Tombeau de Napoléon I^{er}.

Voilà, Enfants Bretons, l'histoire de cet ancêtre, bel exemple de courage, de bonté et de modestie.

TALDIR

Le Billet d'Annaïg



LA MESSE : STATIONS SUR LE CALVAIRE

Les Catéchumènes étant sortis, le prêtre célébrait ensuite la partie essentielle, appelée Messe des fidèles. Sois attentive, petite sœur, car c'est maintenant que commence le drame lui-même de la Passion du Sauveur.

1. Le prêtre ôte le voile du calice : Jésus par ordre de Pilate est dépouillé de ses vêtements et attaché à une colonne.

2. Le prêtre fait l'offrande du Pain et du Vin : Jésus est battu de verges, la chair vole, le sang coule et c'est pour mes péchés d'orgueil de coquette.

3. Le prêtre couvre le calice avec la pain : Les soldats enfoncent une couronne d'épines sur la tête de Jésus.

4. Le prêtre se lave les mains : Pilate reconnaît l'innocence de Jésus et se lave les mains en disant qu'il ne peut rien faire de plus pour lui, contre les Juifs.

5. Le prêtre se tourne vers le peuple et dit : « Orate fratres, Priez, mes frères ». Pilate présente Jésus au peuple en disant : « Ecce homo ! Voilà l'homme ».

6. Le prêtre lit la Préface : Jésus est condamné à mort au milieu des clameurs des Pharisiens excitant le peuple contre lui.

7. Le prêtre dit trois fois « Sanctus » et les fidèles le répètent avec lui pour consoler le Cœur de Jésus entendant vociférer ces cris de la populace : « Qu'il soit crucifié ! A mort ! »

Soit notre cœur soit fier, petite sœur, de consoler Jésus. Pas de respect humain, de peur d'être vu faire le signe de la Croix, ou d'aller à l'Eglise. Aurions-nous voulu être dans la foule de Jérusalem pour Jésus ou contre Jésus ? Ton Amie, ANNAIG.

LA DIFFUSION DU NUMÉRO A ST-YVES

Qui remportera « le Maout » ?

ST LEONARD, DE GUINGAMP EST « BATTU » PAR L'ECOLE DU SACRE CŒUR DE ST SERVAN-SUR-MER, QUI NOUS ANNONCE UNE VENTE DE 360 exemplaires.

- Ecole du Sacré-Cœur, St Servan-sur-Mer (1. & V.) 360 ex. Patronage St Gwénolé, « l'Hermine Concarnoise », Concarneau 141 — Patronage de Plougonver, (C.d.N.), 100 — Ecole libre des filles, Camlez (C.d.N.) 20 — Ecole St Louis, Ploubezre, (C.d.N.) 35 — Ecole Ste Thérèse de l'Enfant Jésus, Rennes 180 —

La Haute-Bretagne l'emporte cette fois. Bravo les gars de St Servan ! Si d'autres ne dépassent pas votre chiffre, vous avez l'Etendard à St Léonard de Guingamp, par 10 points



LA PÊCHE MIRACULEUSE

Chaque joueur part de l'un des neuf points noirs et suit avec la pointe d'un crayon la ligne qui le prolonge jusqu'au poisson qui est à l'extrémité. Le poids de chaque poisson est indiqué en livres. Le gagnant est celui qui a le plus de livres. Si l'on aboutit aux récifs où le bateau se brise, ou aux sables où il s'enlise la partie est perdue.

Pensez dès maintenant à notre numéro à SAINT ANNE ! Il sera particulièrement soigné.



Un bon tour de Veig al Lamper

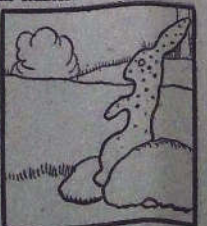
par Benjamin Rabier



Veig al Lamper et son confrère imaginent de jouer un tour à leur persécuteur, le chasseur Jakez. Aussi, après avoir placé bien en évidence une silhouette d'lapin en feu



blanc, jouet abandonné dans la garenne par un lapin, il décampèrent avant l'arrivée de Jakez. Jakez, voyant devant lui se profiler la silhouette, vit sa et tira.



Le lapin en effigie fut transpercé de balles. Mais Jakez qui était un peu naïf, ne se suspecta pas du subterfuge. Son chien Galopier s'avança au-devant de la vi-



time. Mais jugez de sa tête quand il se trouva en présence d'un gibier peu ordinaire. Quant à ses lapins, ils n'avaient jamais tant ri de leur vie.



— Papa, est-ce que les poissons se boudent ? — Pourquoi me demandes-tu cela ? — Je ne les entends jamais se parler.

GAIT, LA CAVALIERE DU TEXAS

RÉSUMÉ. — Tanguy Derrien, fermier breton, sa fille Gait et son neveu Primel guident les caravanes au Texas. Pour éviter une attaque des Navajos, Gait se montre seule aux Faux-Rouges et les entraîne à sa suite. Elle les dépiste et arrive à un ranch où elle partage le repas du propriétaire. Pendant le déjeuner un homme entre et se retire précipitamment à la vue de Gait.

1 - Le propriétaire du ranch sort en s'excusant. Gait, restée seule, est vaguement inquiète. Elle va à la fenêtre et voit Laouic piaffant d'impatience. Elle décide de partir immédiatement.



4 - Un balcon donne sur la chambre et à trois mètres un arbre touffu. Sans hésiter, Gait s'élançe risquant tout pour ne pas retomber aux mains du bandit.

3 - Un escalier donne dans la pièce. La jeune fille s'y précipite, pénètre dans une chambre et pousse le verrou. Des coups violents ébranlent aussitôt la porte. Elle va éclater.

5 - Elle se raccroche à une branche et se cache dans le feuillage juste au moment où la porte est entonnée, cède la place à ses ennemis s'obstine de ne trouver personne.



2 - Mais la porte s'ouvre et un homme entre menaçant. C'est Sam. Derrière lui son hôte et quelques bandits. Elle est tombée dans un traquenard.

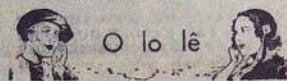


6 - Toute l'après-midi, des hommes allant et venant, l'empêchent de s'enfuir. Ils ont emmené Laouic dans un enclos.

7 - Enfin, le soir, elle entend le cri de ralliement de Primel. Il est à sa recherche. Répondant pour annoncer sa présence à son cousin, elle se laisse glisser au bas de l'arbre.

La semaine prochaine : LES LUMIERES MYSTERIEUSES.

LES GRANDS PROJETS D'



TENNADEG O LO LE

Tennadeg ! C'est évidemment un mot breton ; il veut dire : Tirage ! Tirage de quoi ? du journal ? d'une loterie ? Ah ! voilà ... Ne cherchez pas plus longtemps, je vais vous renseigner. Il s'agit d'une loterie originale et inédite, comme vous le verrez.

Écoutez bien : A partir du 6 juillet jusqu'à la fin des vacances, tous les exemplaires d'O LO LE seront numérotés différemment de 1 à 10.000.

Je suis allé voir l'imprimeur d'O LO LE qui m'a expliqué comment fonctionnera cette loterie originale.

— Chaque fois qu'un exemplaire sera imprimé, m'a-t-il dit, il sera marqué d'un nombre, par un numéroteur automatique !

Dans les 10.000 exemplaires tirés, on prendra note d'un N° qui sera publié la semaine suivante ; ce sera le gagnant !

Le lecteur ou la lectrice qui possèdera l'exemplaire portant ce N° devra nous l'adresser comme justificatif ; (afin de ne pas dépareiller sa collection, un autre N° lui sera adressé).

Et il en sera ainsi toutes les semaines jusqu'à la fin des vacances.

Que dites-vous de cette idée originale ? C'est une trouvaille, n'est-ce pas ? Pensez donc, pour 80 centimes, vous aurez un illustré et un billet de loterie !

Je suis sûr qu'O LO LE est le premier journal ... du monde peut-être, à lancer cette idée-là !

La semaine prochaine, il y aura encore du nouveau qui vous réjouira tout autant. Quel chic journal quand même qu'O LO LE ! Il n'a qu'un désir : faire plaisir à ses lecteurs et lectrices ; aussi restons-lui fidèles !

PAOTRIG TOULLAN-NOR

BIENTOT, AMIES LECTRICES :



VOUS PEREZ SA CONNAISSANCE !

UN PEU D'HUMOUR !



— Dites, donc, M'sieur l'aviateur, voulez-vous aller attraper le ballon de ma petite sœur ?

RECHERCHE



Le manieur n'est pas dans son moulin ! Où est-il ?

KORNIG AR BREZONEG (Le coin de breton)

Dizième leçon
Dekvet kentel

10 = dék

- 1 - Echu eo ar skol. (Finie est l'école.)
- 2 - Deuet eo Yvonn d'ar gêr. Yvonn est venu à la maison.
- 3 - Naon en deus kalz. Il a faim beaucoup (faim il a...)
- 4 - Debr bara a ra. Il mange du pain.
- 5 - Mat eo an tamm bara gant amann. Bon est le morceau de pain avec du beurre.

REMARQUES. — (2) deuet (venu) : la terminaison et dans un verbe indique le participe passé ; deuet eo (venu est) pour : il est venu — (3) en deus (il a) : naon en deus (faim il a...) — (4) Debr bara a ra (manger du pain il fait) remarquez le complément entre le verbe et l'auxiliaire faire.

PRONONCEZ BIEN. — échu - (2) deuet - (3) naone ène-deuze - (2) d'ar gêr - (4) debr : retenir bien que le g se prononce toujours gue — (4) debr - (6) made. — Naon, tamm, amann : les voyelles o e a suivies de n ou m sont toujours nasales comme en français on et an.

ET VOICI : L'INSIGNE D'O LO LE.



Une belle croix celtique portant l'inscription : Doue ha Breiz. (Dieu et Bretagne). L'unité (franco) : 7.60 par 25 : 6.75 (port en sus) par 50 : 6.50 par 100 : 6. (—)



PRIX : 6 FRANCS (Remise par quantité) Editions O LO LE, Landerneau (Finist.)

RÉSULTATS du CONCOURS de CONTES

- (Suite)
- 12° Prix — Marie-Claire GUEDON (11 ans) Granville (Manche).
Sujet : La griffe du diable (Légende de Haute-Bretagne).
La jeunesse bretonne sur les pas de ses Saints.
 - 13° Prix — Maxime LE GULLUEG (12 ans) Lorient.
Sujet : Un conte.
Un stylo.
 - 14° Prix — Jean DANO (14 ans) Etel (Morbihan).
Sujets : Un vieux conte. La légende de saint Cado.
Une boîte de papier à lettre aux initiales du lauréat.
 - 15° Prix — Anna TOUDIC (12 ans) Ecole libre de Loguivy-Plougras (C. d. N.).
Sujet : Imagination et réalité.
Une boîte de papier à lettre aux initiales de la lauréate.
 - 16° Prix — Claude LAURENT (12 ans) Pléfrin (C. d. N.).
Sujet : L'histoire du chiffonnier et les gars de Pléguien (Conte).
Un stylo.
 - 16° Prix ex-aequo — Lenig LE CALVEZ (11 ans) Vannes.
Sujet : Le Diable à Guéméné.
Un stylo.
 - 17° Prix — Yvette BELLOIR (13 ans) La Clarté-Perros (C. d. N.).
Sujet : Le Noël d'une petite bretonne La Chapelle de N.-D. de la Clarté. Tro-Breiz ou Le Tour de Bretagne de deux enfants.

(À suivre)



Impr. du Léon, Landerneau La géante : M^{me} Vefa de Bellatag



O LO LIÉ

Journal illustré des Petits Bretons

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES



2^e ANNÉE — N° 30
6 JUILLET 1941
80 centimes

ABONNEMENTS :
1 an : 35 fr.
6 mois : 18 fr.
3 mois : 10 fr.

Directrice : Mme Vela de Bellalong
Administrateur : 7, rue Lapeyrolle - Landerneau
G. C. C. Hille Lecteur 28556 Rennes

Les 5 & 6 juillet à Guingamp, Notre-Dame ITRON VARIA

Des rives de la mer, des champs de Cornouaille,
Des confins de l'Arvor, du pays du blé noir,
Les Bretons sont venus tous portant la médaille,
Déposer à tes pieds leur amour, leur espoir.



Le Portail de Notre-Dame le plus antique de Bretagne, tout embaumé des prières des générations bretonnes...



La dévotion à Notre-Dame de Vrai-Secours remonte au XIV^e siècle et se rattache à la fête de la Visitation de la Sainte-Vierge, instituée par le Pape Urbain VI pour obtenir la cessation du schisme d'Occident. Cette dévotion, dans son sens le plus strict, est indépendante du grand Pardon de Notre-Dame de Guingamp, antérieur au XIV^e siècle, dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

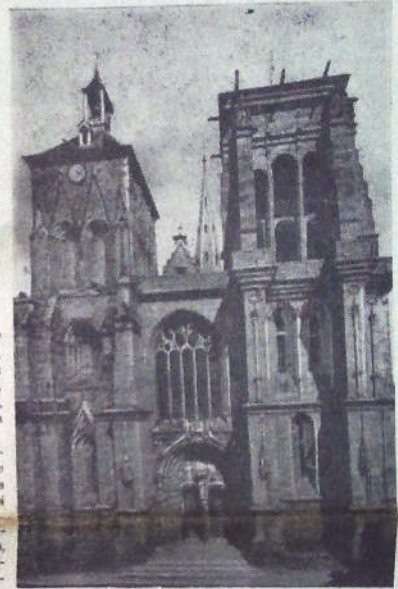
Aujourd'hui, depuis des siècles, les deux dévotions se confondent. La Visitation est devenue la fête patronale du sanctuaire et du pèlerinage. Et dans ce coin de terre de la Bretagne, tous les sentiments du peuple chrétien se résument dans le nom si doux de Notre-Dame du Vrai-Secours.

Aux pieds de la Sainte-Vierge de Guingamp, se sont succédées, depuis des siècles, des générations bretonnes, saint Yves, le saint prince Charles de Blois, la bienheureuse Françoise d'Amboise, duchesse de Bretagne, saint Vincent Ferrier, saint Vincent de Paul, y ont répandu leurs larmes et leurs prières. Les princes les plus illustres de la maison ducale de Bretagne, et de la maison royale de France, en leur qualité de ducs de Penthièvre, ont enrichi le sanctuaire de leur munificence.

(Suite page 3)

la Bretagne accourt vers du Vrai-Secours WIR-ZIKOUR !

O Itron Wir Zikour, war Wengamp ha war Vreiz
Ha war ar Vretoned a bed en hoc'h iliz ;
Kendalc'bet de ha noz, da skulda ho krasou,
Vel ma koue d'ar zav heol ar gliz war en deliou !



LA BASILIQUE DE NOTRE-DAME DE GUINGAMP
Tous les siècles y ont laissé leur empreinte... Tous les styles s'y sont donnés rendez-vous pour mieux redire les grandeurs et les gloires de la Vierge.

Les Aventures de MATILIN AN DALL

Texte et Dessins de R. THOMEN

Chapitre V. — LAGALUCH LA SORCIERE

RESUME. — Matilin an Dall, le célèbre sonneur de bombarde a perdu son compagnon Yann ar Chapel, enlevé dans le char de l'Ankon. Matilin poursuit sa route, accompagné de Korrig, son nouvel ami.



1. « Qui dort, dine ! », dit le proverbe. Il disait vrai pour Matilin qui, au cours de son sommeil, n'éprouvait plus les tortures de la faim. Cela ne l'empêchait cependant pas de ressentir les piqures des innombrables moustiques infestant ce lieu malfécond. Tout en dormant, il en



écrasait un grand nombre sur, sa joue à l'aide de claques retentissantes.

2. Son fidèle Korrig qui veillait sur son sommeil s'arma d'une touffe d'épines et tapa dans le tas. Quelques insectes mordirent la poussière. Alors apparut le Roi des Moustiques. Contre ce puissant personnage, le petit lutin ne pouvait rien.



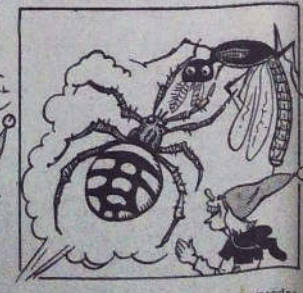
3. Se voyant mal en point, il se décida à appeler, par la vertu de son sifflet d'argent, son allié Lagaluch. Lagaluch était une vieille sorcière d'un grand pouvoir.



4. Au son du sifflet de Korrig, Lagaluch n'hésita pas à interrompre l'inférenale cuisine qu'elle mijotait sur son trépid magique. Il s'agissait cependant d'un philtre très efficace, dans la préparation duquel entraient, entre plusieurs autres ingrédients, du bouillon de pattes de lézards.



5. Donc, la sorcière grimpa aussitôt sur son coursier ordinaire, c'est-à-dire un balai qui lui servait pour se rendre au sabbat. En un clin d'œil, elle fut auprès de Korrig. « Bonjour, vieillard ! dit-elle. — Bonjour, vilain ! » gârnement le répondit Lagaluch. C'était leur façon de se saluer.



6. Il ne s'agissait du reste pas de perdre son temps en vaines formules de politesse. Voyant son petit ami en danger, une énorme cière se métamorphosa en une énorme araignée qui se précipita sur le Roi des Moustiques et n'en fit qu'une bouchée.



7. La mort de leur roi calma pour un moment l'ardeur combattive des fâcheux cousins. Mais il fallait s'attendre de leur part à une prochaine offensive. Aussi, pour mettre Matilin An Dall et Korrig qui s'était assis auprès de lui, à l'abri de leurs piqures, Lagaluche tissa une toile



qui les enveloppa comme d'une moustiquaire.

8. Et, reprenant sa forme habituelle, la sorcière se dépêcha de rentrer chez elle, pour surveiller l'efficacité de son philtre magique.

La semaine prochaine : YANN AR CHAPEL CHEZ LE DIABLE



Le Trèfle noir

Chapitre II. — LAGADEC, DETECTIVE

RÉSUMÉ. — La banque Laïat a été cambriolée. Le célèbre détective breton Lagadec est chargé de l'enquête. L'affaire se présente confuse et l'adversaire apparaît comme un redoutable malfaiteur professionnel.



Lagadec projette sur les murs sombres les rayons de sa lampe de poche. Son attention est attirée par un petit carré blanc fixé au mur.



Il prend précipitamment le papier sur lequel apparaît un Trèfle noir. Au dessous, il lit ces mots : « présente ses compliments au détective Lagadec. » Bien joué, dit-il. Le détective redescend au cachot. — Qui sait, dit-il,



si je n'y trouverai pas quelque indication sur cette mystérieuse affaire. Les plus forts bandits ont toujours été trahis par des détails insignifiants...



En effet à peine a-t-il pénétré dans la cellule, qu'un morceau de papier froissé attire ses regards. Il le saisit. Quelques lignes y sont écrites à la plume. « Voilà qui peut être important, » se dit le détective...



...Et croyant avoir mal lu, il prend à nouveau connaissance du papier. Pas d'erreur, il y était bien écrit ceci : **Dimanche 22 Novembre, Morgan!** Le tout souligné au crayon rouge.



- Voilà, pense Lagadec, qui doit avoir une signification de la plus extrême importance. Le détective se débarrasse des agents en leur donnant la consigne formelle de se tenir devant la porte du cachot vide, et lui-même, poursuivant son idée se dirige vers une agence maritime.

La semaine prochaine : **LE MORGAN**

Une Source de Richesse



Guyader était un honnête ouvrier, employé aux fours à briques, très nombreux dans le pays qu'il habitait, et qui faisait subsister de son travail sa femme et ses enfants, Yves et Marie-Anne. La famille vivait heureuse, quand un mal cruel s'abattit sur la jeune femme et l'obligea à

prendre le lit. Après plusieurs jours de fièvre, une affection douloureuse et incurable se déclara. La pauvre femme traîna plus d'un an ; pour la soigner, son mari vendit tout ce qu'il possédait, puis il s'endetta. Quand elle mourut, il était sans ressources et avait perdu sa place. Lorsqu'il revint du cimetière, il trouva devant sa maisonnette fermée, le propriétaire, homme dur et cupide.

Celui-ci lui déclara que, puisqu'il lui devait un fort arriéré de loyer et qu'il ne pouvait les payer, il avait loué à un autre qui venait prendre possession le lendemain, et qu'il gardait le peu qui restait encore dans la maisonnette pour se dédommager en partie. Malgré les supplications du pauvre homme, il fut impitoyable.

Guyader pensa alors que sa seule ressource était d'aller demander à saie

momentané à un de ses cousins qui demeurait à plusieurs lieues de là. Prenant ses enfants par la main, il se mit en route à travers une chaîne de collines. Mais la nuit, la pluie se mit à tomber à torrents. Le père se rappela qu'il y avait non loin de là une caverne qu'on appelait Roch-Toul. Il s'y réfugia.

Avant d'annoncé des galets pour construire un foyer, il alluma du feu. Comme il considérait tristement la flamme, il s'aperçut que les galets, en se calcinant, prenaient une apparence blanchâtre ; il les soumit à l'action de l'eau et acquit la certitude que c'était de la chaux. Toute la grève, aux environs, était recouverte de ces mêmes galets calcaires. Le pauvre homme avait découvert un trésor.

Avec quelque argent que son cousin lui prêta, il put construire un four et fabri-



quer une chaux excellente qu'il vendit très bien. Ce fut la source d'une petite fortune pour lui et d'une industrie très importante pour tout le pays. Près de Roch-Toul, Guyader fit, par la suite bâtir une maisonnette où il vécut heureux avec ses enfants.

LE MYSTÈRE DU CHATEAU DU TAUREAU

Roman inédit de Job de Roince



Yves déplia le document et lut avec émotion...

RÉSUMÉ. — Le Dr Dinan, porteur d'un document révélant l'existence d'un trésor au Château du Taureau, a été assassiné dans des conditions troublantes. Yves et Armelle, ses enfants, veulent découvrir les criminels et se rendent au Château du Taureau ; les deux hommes qu'ils soupçonnent les rejoignent et les enferment dans une cellule de la forteresse.

LE DOCUMENT

Pour atteindre la fenêtre, il avait dû poser la pointe de ses pieds sur l'un des blocs de granit. Or, il lui sembla soudain que la pierre tremblait. Intrigué, il descendit et examina curieusement le mur... Il ne s'était pas trompé : une des pierres était complètement dessellée, et presque sans difficulté, il parvint à l'enlever.

Alors, à sa grande surprise, il remarqua que le morceau de granit masquait une petite cavité qui avait été pratiquée dans la vieille muraille. Il ne put s'empêcher d'appeler sa sœur.

— Armelle, viens vite !

— Qui donc ?

— Il y a une cachette dans le mur.

Fouillant dans sa poche, Yves en retira une lampe électrique qu'il avait emportée et il braqua un rayon lumineux sur la cavité.

— Il y a quelque chose là, dans le coin, s'écria la fillette.

Et tendant le bras elle retira de l'excavation un tout petit rouleau de cuir intrigués, les enfants ouvrirent cette gaine. Un rouleau de papier s'en échappa.

— Tiens la lampe, ordonna Yves qui s'empressait de déplier le document qu'il se mit aussitôt à lire. Quelques lignes seulement étaient écrites sur le papier mais passionnément le garçon qui soudain s'exclama :

— Le trésor existe...

— Tu en as la preuve ?

— Oui, ce papier, qui doit être un double du document découvert par papa, le prouve... Le comte de Kerlanec donne ici toutes les indications utiles pour retrouver son coffret et il ajoute : Mais je vais te lire ses dernières lignes :

« Si je dois mourir avant de pouvoir retrouver ce que je viens de cacher, et si je n'ai pas d'héritiers, je demande à ceux qui découvriront le coffret qui contient une partie de ma fortune de consacrer cet argent à la reconstruction de l'abbaye de Landévenec que les Bleus viennent de détruire. »

Yves demeura un instant silencieux puis il s'écria :

— Tu le vois, il faut que nous empêchions ces bandits de s'emparer du trésor.

Et si nous y parvenons nous pourrions faire respecter les dernières volontés du comte de Kerlanec.

Armelle, qui avait peu voyagé, le questionna :

— Landévenec... Tu connais cela ?

— Je n'y ai jamais été, mais je sais que c'est un bourg situé à l'entrée de la rivière de Châteaulin. Les touristes qui s'y rendent visitent encore les ruines de l'abbaye qui fut fondée par saint Gwénoél. Papa m'avait promis de m'y conduire...

La découverte qu'ils venaient de faire avait bouleversé les enfants à tel point qu'ils avaient oublié leur situation.

— Je vais, fit Yves, soigneusement cacher ce document.

Il l'enfourma sous sa chemise, fixant à son tour l'œil de cuir à l'aide d'une petite corde. Puis, voulant éviter d'éveiller la curiosité des malfaiteurs, il remit à sa place la pierre qui masquait la cachette. Revenue à la réalité, Armelle questionna son frère.

— Qu'allons-nous devenir ?

— Ces hommes ne te font pas peur ?

— Peur ?

Yves haussa les épaules... Même s'il avait eu peur, il n'aurait pas voulu se l'avouer à lui-même et encore moins le laisser deviner à sa sœur. Celle-ci insista.

— Pourtant nous sommes enfermés... Ces bandits peuvent faire de nous ce qu'ils voudront.

NOTRE NUMÉRO A STE ANNE

Pensez-y! Déjà, O LO LE® enregistre un chiffre de commandes de quelques 1.000 exemplaires supplémentaires.

Ce numéro spécial contiendra entre autres :
Le Miracle de Ker-Anna ou la merveilleuse histoire de Nicolazig (entièrement en images). Un reportage illustré de photos sur Ste Anne d'Auray.

Des contes et nouvelles; des jeux et devinettes se rapportant à Ste Anne et à Nicolazig !

Nous y reviendrons, mais déjà passez-nous vos commandes de : 100, 200, 300, 500, 600, 800, 1.000 ex. Vous les vendrez, c'est certain !

— Je n'en sais rien, mais j'ai confiance.

— Que veux-tu qu'ils nous fassent ?... Ils ignorent qui nous sommes.

— Mais nous les gênons. Ils pourraient nous tuer ?

— Alors ?

— Le jeune garçon cherchait ce qu'il pourrait répondre à sa sœur pour lui faire partager sa confiance quand soudain il sursauta.

Un bruit sourd montait de l'intérieur du château.

La semaine prochaine : **LE TRÉSOR**

Attention au N° gagnant !

Cet exemplaire, comme tous les O LO LE qui paraîtront durant les vacances, est numéroté.

Le nombre sortant de la semaine qui sera publié dans notre prochaine numéro, gagne un album d'A. Le Drac sur la Bretagne.

Le gagnant doit réclamer son lot en nous retournant le chiffre sorti qui se trouve au bas de l'exemplaire.

L'abondance des matières nous oblige à reporter au prochain N° l'Histoire de Bretagne, le Cours de breton, les résultats du Concours de Contes, et les Grands projets d'O LO LE.

celle
de notre
BRETAGNE

PRIX : 6 FRANCS
(Remise par quantité.)
EDITIONS O LO LE, LANDERNEAU (Finistère)



Le Billet d'Yvon

LE VIEUX MENDIANT
Il y avait bien cinq minutes que Monsieur le Recteur avait sonné sa messe et le petit Yannic n'était pas là pour la répondre.

Mais le voilà qui arrive en coup de vent, l'air tout ému : « Monsieur le Recteur, si vous saviez ! Oh, les méchants !... Et mon Yannic de pleurer à chaudes larmes !

Monsieur le Recteur le console de son mieux et quand il est un peu calmé, il peut enfin s'expliquer :

« Je venais à l'église... A l'entrée du bourg, j'ai rencontré le vieux Robin : « Viens avec nous, m'ont-ils dit ; on a vu un vieux bonhomme couché sous la grange au père Job ; on va le chasser à coups de cailloux !... » J'ai suivi sans savoir ce que j'allais faire. En arrivant auprès de la grange, ils se sont mis à lancer des cailloux ! Réveillé en sursaut, le pauvre vieux s'est enfui en geignant... A ce moment, j'ai eu honte ; j'ai pensé tout à coup à ce mendiant que Saint Judicaël aida à passer une rivière, et qui n'était autre que le Christ. La colère m'a pris et je me suis jeté sur les deux Robin en frappant comme un sourd. Ils se sont sauvés en hurlant et en me retournant, j'ai vu le pauvre mendiant pousser la porte de l'église pour s'y réfugier... Regardez, Monsieur le Recteur : le voilà là-bas dans le dernier banc !... »

Monsieur le Recteur avait les larmes aux yeux. Il a baisé Yannic sur le front et la messe a commencé...

Quelle belle messe, n'est-ce pas, petit frère ! Comme Jésus a du bémol son vaillant petit Yannic et aussi le pauvre vieux mendiant qui priait, plié en deux, tout là-bas, dans le fond de l'église !...

Ton Ami, YVON



Avec la première lettre de chaque objet représenté dans cette rose, trouvez le nom d'un prince qui eut une grande dévotion à Notre-Dame du Vrai-Secours.



Yvon et Annaïg vont au Pardon de Itron Varia Wir-Zikour, mais ils ne sont pas seuls ? Paotrig Toull-an-nor les accompagne ! Cherchez-le ?



Pierrick Bouldu, le jeune pêcheur breton qui s'est improvisé détective, parvendra-t-il à découvrir, d'après les indices que lui livre ce papier, les mystérieux criminels qui menacent l'ingénieur Le Floch ? le hardi explorateur des fonds sous-marins, l'audacieux savant qui vient découvrir la ville d'X's, engloutie au VII^e siècle, sous les flots de l'Atlantique ?

C'est ce que vous saurez en lisant prochainement dans votre journal un passionnant roman en images : « A LA DECOUVERTE DE KER-YS, Le mystérieux cité sous-marins. »

Devant l'image de N. D. du VRAI SECOURS, Pie X s'écria : "La Bretagne, je la bénis du fond de mon Cœur!"



Le nom de Pie X est associé à l'histoire du pèlerinage de N. D. du Vrai-Secours. Au lendemain des grandes solennités du cinquantenaire de l'Immaculée-Conception, Pie X, béniissant dans les salles du Vatican, une banrière de la Vierge : « Oh - la Bretagne ! la Bretagne ! je la bénis du fond de mon cœur - » Et s'inclinant le Pontife Souverain baisa pieusement l'image de la Vierge vénérée de Bretagne.

NOTRE DAME DU VRAI SECOURS

Itron Varia Wir Zikour

(Suite de la 1^{re} page)

Renouant la tradition séculaire, la duchesse de Berry, en 1823, faisait don à Notre-Dame de Vrai-Secours de Guingamp, d'une bannière fleurdelisée à l'image de la Vierge, brodée par ses mains. Et au lendemain de son mariage avec Henri V, la comtesse de Chambord envoyait en hommage à la Vierge vénérée des Bretons, la moitié de ses robes de noces.

Dans le cours des temps, l'Eglise s'est plu à combler Notre-Dame de Guingamp de ses faveurs privilégiées.

En 1857, Pie IX accordait à Notre-Dame de Vrai-Secours les couronnes d'or, fondation romaine du comte Sforza Pallavicini pour le couronnement des Madones les plus célèbres du monde. En 1900, Léon XIII élevait le sanctuaire à la dignité de Basilique Mineure.

Les fêtes du cinquantenaire du couronnement, célébrées les 6, 7, 8 septembre 1910, ont montré la vitalité du culte de Notre-Dame du Vrai-Secours. Encadrées par les solennités de la béatification de Charles de Blois, son pieux et fidèle serviteur, et celles du Congrès Marial breton, elles ont vu accourir à Guingamp 14 évêques, 700 prêtres, 50.000 pèlerins.

La dévotion à Notre-Dame du Vrai-Secours est l'une des plus populaires de la Bretagne. Il n'est pas de jour qui ne voit accourir au Portail Notre-Dame de nombreux pèlerins qui viennent implorer, bénir, remercier... Mais le concours du peuple se fait de plus en plus nombreux aux approches du Grand Pardon, dont la solennité se célèbre le samedi qui précède le premier dimanche de juillet.

En ce jour, la Bretagne est véritablement présente aux pieds de sa Souveraine. Elle y est représentée dans l'élite de ses enfants, dont la variété de costumes et de dialectes forment ici le plus saisissant contraste.

Un des plus fidèles serviteurs de Marie, Mgr David, évêque de Saint-Brieuc, de sainte et douce mémoire, a pieusement raconté les manifestations de la foi bretonne qui se renouvellent chaque année au soir de ce grand jour.

« La nuit est tombée ; la foule silencieuse écoute la voix solennelle du bourdon fondu en 1598 pour servir Dieu et Notre-Dame de Guingamp, dit l'inscription naïve. Les portes de l'église s'ouvrent au bruit des chants pieux. C'est la procession qui s'avance avec ses bannières et ses flambeaux. La multitude des pèlerins que le temple ne pouvait contenir entre alors dans les rangs. Des deux côtés de la voie marche la famille bretonne : le père au milieu, à gauche et à droite la mère et la fille. Quoi de plus touchant ! L'étranger



LA FONTAINE DE GUINGAMP

qui suit du regard ces longues files priant à haute voix, croit voir l'Eglise de la terre en marche vers l'Eternité... Et, s'il en est parvenu les témoins de la fête qui aient laissé s'affaiblir la foi de leur jeunesse, ils la sentiront revivre et élever la voix dans leur âme à la vue de ces vrais fidèles dignes des anciens jours.

« Quels sont ces chants au rythme inconnu qui frappe l'oreille ? A l'exception des hymnes les plus anciennes de la liturgie, rien n'en égale la beauté. Ce sont nos mélodies bretonnes dont quelques-unes ont traversé les siècles sans s'altérer, tantôt grandioses, tantôt simples et touchantes... »

« La marche s'est arrêtée. Les anneaux gracieux se sont repliés sur eux-mêmes et se sont rangés en ordre sur la place principale ; alors, selon l'antique usage, trois feux sont allumés par la main de l'évêque et des autorités municipales présentes ; la flamme monte vers le ciel en spirales déboussolées, les ombres s'enfuient, tout s'éclaire et se colore, sans doute pour rappeler Celle qui s'avance dans le monde comme l'aurore de l'éternelle lumière. »

L'histoire de cette dévotion forme donc l'une des belles pages de l'histoire religieuse de la Bretagne.

En quittant Guingamp en cette soirée de juillet, nous chantons en nous-mêmes : Kenavo, dit Gvingamp, Kenavo d'oc'h va Mamm Gwir-Zikour vinniget Mamm Vat ar Vretoned !



Le Billet d'Annaïg

LA MESSE : STATIONS SUR LE CALVAIRE

Devant nous, par le mystère du St Sacrifice, les Juifs ont demandé la mort de Jésus, et le lâche Pilate n'a pas osé le délivrer, et condamné Barabas. Depuis le « Sanctus » jusqu'au « Pater », les prières du prêtre sont appelées Canon : règle, parce qu'elles ne changent pas par respect pour les mystères gent jamais, et elles sont dites à voix sans pareils qui vont se dérouler sous nos yeux.

1. Le prêtre commence la récitation des prières du Canon. Jésus est ému de notre compassion, et son cœur est prêt à accorder la pluie de ses grâces sur les âmes les plus desséchées. C'est le moment que l'Eglise choisit pour demander à Dieu de bénir le Pape, le clergé, les catholiques, les vivants pour qui la messe est dite.

Pendant ce temps, Jésus monte lentement au Calvaire.

2. Au Memento des vivants : Jésus console les saintes femmes qui le suivent. Il consolera aussi ceux qui souffrent, spécialement nos chers prisonniers.

3. Le prêtre tient les mains étendues sur le calice et l'hostie : Jésus couché sur la Croix étend ses mains sur le rude bois de la Croix.

4. Le prêtre bénit par plusieurs signes de croix, le pain et le vin : Jésus a les les poignets et les pieds percés de gros clous. Le sang ruisselle. Il ne se plaint pas. (Pensons, petite sœur à notre manque de courage dans nos maladies d'enfants.)

5. Le prêtre prononce les paroles de la Consécration, telles que Jésus les a dites le Jeudi-Saint : Jésus s'offre à Dieu son Père en expiation de nos péchés, et le voici qui réellement se trouve là, devant nous, caché sous la forme du Pain et du Vin.

6. Le prêtre élève l'Hostie consacrée puis le calice : la Croix où Jésus est attaché est brusquement élevée et plantée en terre, et son corps sanglant déchire, par son poids, ses poignets et ses pieds.

Pour nous, petite sœur, promettons à Jésus, de toute notre volonté, de moins chercher nos aises, de supporter sans plaintes les restrictions, et de souffrir avec courage les souffrances ou les humiliations qu'il nous envoie dans notre vie d'écolière.

Ton amie, ANNAÏG



« C'est un heureux présage que d'être suivi de près par un chat noir ! »

« Euh ! demandez donc à une souris si elle est de cet avis !!! »

Le serviteur de...

Parmi les princes et les ducs de Bretagne qui avaient une grande dévotion pour Notre-Dame du Vrai-Secours, il en est un, dont le nom est lié à celui de la Vierge de Guingamp : Charles de Blois.

Charles de Blois, on le sait, prétendait comme Jean de Montfort au trône de Bretagne. Dès sa plus tendre enfance, il montra plutôt les qualités d'un jeune homme destiné à suivre les voies tranquilles de la paix, que celles d'un capitaine de guerre. Obligé de batailler toute sa vie par les circonstances qui le firent désigner comme duc de Bretagne, il se distingua par son courage et ses hautes qualités militaires. Mais ce sont ses vertus de prince pacifique qui le font aimer et admirer.

Juste et bon, toujours prêt à réprimer les violences, à rendre à chacun son droit, il refusait de lever des impôts trop lourds, il préférait emprunter sur son bien.

Eprit éclairé et cultivé, il encourageait les arts. Il aimait

N. D. de Vrai Secours

faire édifier de belles églises et les décorer de peintures ; il contribua à la construction du chœur de Notre-Dame de Lamballe, et commanda à un artiste un tableau pour les Cordeliers de Guingamp, où il se fit représenter à genoux, devant les saints rois et ducs de Bretagne, ses prédécesseurs. Il pria longuement et n'oubliait jamais de réciter l'oraison pour la paix. Par mortification il portait un cilice. D'une grande charité envers son adversaire, s'il entendait ses amis décrier Montfort, il leur disait : « Vous avez tort, il croit avoir le droit de son côté comme je crois l'avoir du mien ; il défend sa cause, moi, la mienne. »

Il expira sur le champ de bataille d'Auray en prononçant le nom de Jésus. Autour de son tombeau, dans l'église des Cordeliers de Guingamp, s'accomplissent de nombreux miracles. Il fut longtemps vénéré comme saint et son culte vient d'être solennellement ré-

L'INSIGNE D'O LO LE S'ENLEVE !

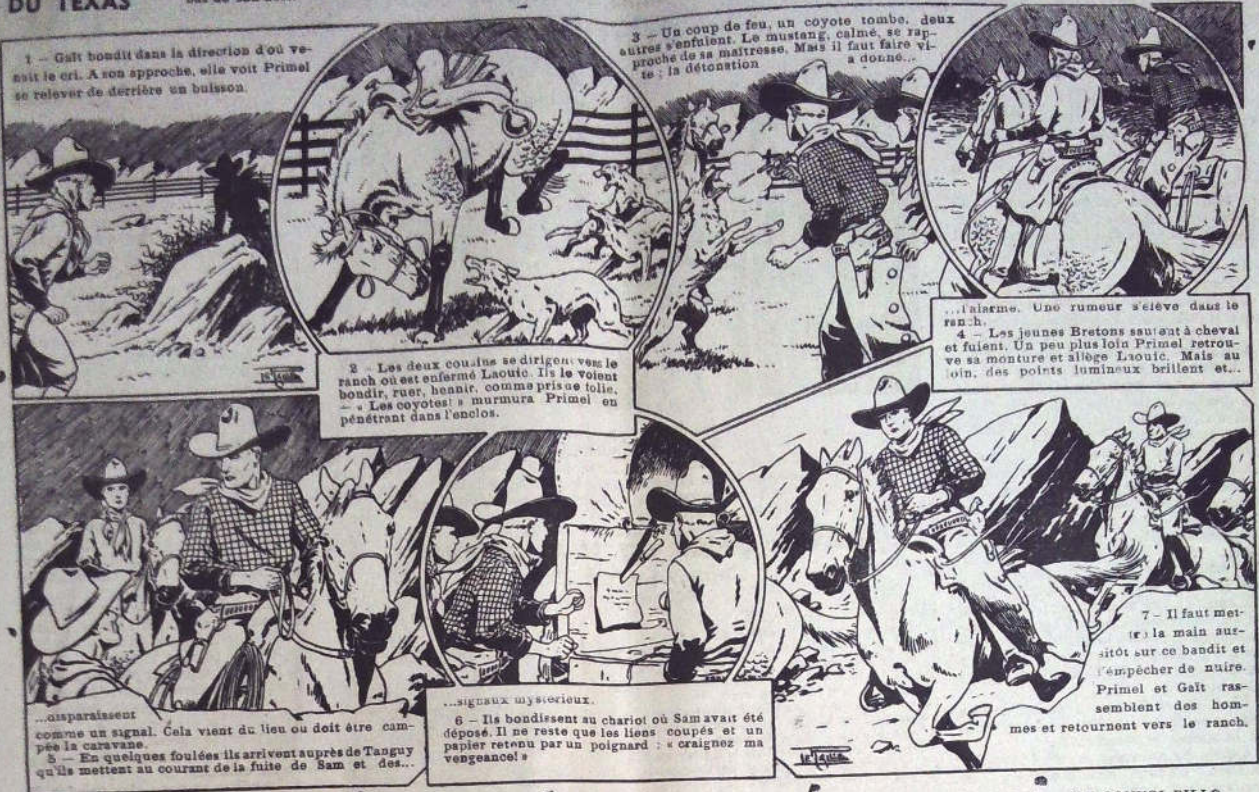


Une belle croix celtique portant l'inscription : Doue ha Breiz (Dieu et Bretagne) L'unité (franco) : 7.00 par 25 : 6.75 (port en sus) par 50 : 6.50 (—) par 100 : 6. (—)

couuu par le Pape. Priions pour la PAIX, Saint Charles de Blois, le Serviteur de Notre - Dame du Vrai - Secours ! (Texte et dessin : d'après l'H. de Bretagne de du Clouzou),

GAIT, LA CAVALIÈRE DU TEXAS

RÉSUMÉ. — Tanguy Derrien, sa fille Gait et son neveu Prinel guident les caravanes au Texas. Gait demandant l'hospitalité dans un ranch, tombe dans une embuscade et réussit à se cacher au milieu d'un arbre touffu. Le soir, le cri de ralliement de Prinel se fait entendre ; elle répond et glisse au bas de son abri.



1 - Gait bondit dans la direction d'où venait le cri. A son approche, elle voit Prinel se relever de derrière un buisson.

2 - Les deux cousins se dirigent vers le ranch ou est enclavé Laouic. Ils le voient bondir, ruer, hennir, comme pris en folie. — Les coyotes murmura Prinel en pénétrant dans l'enclos.

3 - Un coup de feu, un coyote tombe, deux autres s'enfuient. Le mustang, calmé, se rapproche de sa maîtresse. Mais il faut faire vite : la détonation a donné...

4 - Les jeunes Bretons sautent à cheval et fuient. Un peu plus loin Prinel retrouve sa monture et allège Laouic. Mais au loin, des points lumineux brillent et...

5 - En quelques foulées ils arrivent auprès de Tanguy qu'ils mettent au courant de la fuite de Sam et des...

6 - Ils bondissent au chariot où Sam avait été déposé. Il ne reste que les liens coupés et un papier retenu par un poignard : « craignez ma vengeance ! »

7 - Il faut mettre la main sur ce bandit et l'empêcher de fuir. Prinel et Gait rassemblent des hommes et retournent vers le ranch.

La semaine prochaine : LE CONVOI PILLE.

Bro ar Sivi ! Les Fraises de Plougastel

Qui d'entre vous n'a pas entendu parler n'a pas goûté les délicieuses fraises de Plougastel ? Mais connaissez-vous leur histoire ? Certains liront peut-être ces lignes en dégoûtant les dernières fraises de la saison, et les apprécieront ainsi doublement. A dater de quelle époque y a-t-il eu des fraises à Plougastel ? Dès le 18^{ème} siècle, apparaissait la fraise du Chili.



- SIVI BRAO, TUDOU ?
- ET VOICI DE BELLES FRAISES,
EN VOULEZ-VOUS ?



LA CUEILLETTE DES FRAISES. (Photos Job, Quimper)

Vers 1825, les plants de fraises venant d'Amérique furent cultivés dans le terrain de Kezalou, en Plougastel, et donnèrent une quantité abondante de fruits. Peu à peu, les gens des environs en cultivèrent à leur tour, et quelques années plus tard, chaque famille avait son champ. C'est grâce à un climat favorable, à une bonne composition et exposition du sol que la culture de la fraise a été favorisée à Plougastel. Et ces fraises, les Plougastelises les vendaient à Brest, à Landerneau et autres lieux. On les voyait par les routes avec leurs charrettes chargées de paniers aller, dans les localités où il y avait une foire ou un pardon. Mais je vous parle là d'un autre temps ! C'est surtout vers 1890, que ce commerce se développa considérablement avec l'exportation vers l'Angleterre, qui devint extrêmement importante ces quarante dernières années...

Si vous êtes allé en juin à Plougastel, vous vous êtes peut-être dit comme tant de gens : — Comme ils sont heureux, les Plougastelises ! Ils peuvent manger des fraises comme il leur plaît ! C'est vrai, mais détrompez-vous, ils n'en mangent pas tant que cela ! Car, si la culture de la fraise est d'un bon rapport, elle demande beaucoup de soins, une préparation spéciale du terrain ; aussi, les hommes comme les femmes et les enfants qui ne sont pas les derniers à apporter leur aide, travaillent courageusement, toute l'année par tous les temps pour avoir une bonne saison ! Durant combien de temps, un champ donne-t-il des fraises ? Pendant deux ou trois ans seulement. La terre arrive vite à se fatiguer. Dès lors, il faut cultiver autre chose ; ainsi donc, Plougastel n'est pas uniquement le pays des fraises, on y fait également la culture du blé, du trèfle, de la betterave et d'autres produits agricoles.

RÉSULTATS du CONCOURS de CONTES (Suite)

- 18^e Prix — Suzanne GRIGNOU (12 ans)
Landerneau.
Sujet : Le rêve d'Yvon.
Tro-Breiz.
- 19^e Prix — Jean THOMAS (11 ans)
Lorient.
Sujet : La Légende du Folgoet.
Tro-Breiz.
- 20^e Prix — Pierre LE CORRE (12 ans)
Roubo (Morbihan)
Sujet : Sainte Anne, patronne de Bretagne.
Tro-Breiz.
- 21^e Prix — Hélène GUILLO (12 ans)
Mür-de-Bretagne (C. d. N.)
Sujet : Lenaik
Tro-Breiz (à suivre)

Un parcours de procession de 12 km ? Le connaissez-vous ? Lisez, la semaine prochaine, dans O le :

LA GRANDE TROMENIE DE LOCRONAN

qui n'a lieu que tous les six ans, et précisément cette année (les 13 et 20 juillet).

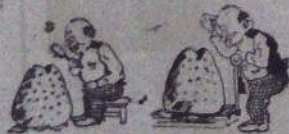
LA DIFFUSION DU NUMÉRO A ST-YVES

Qui remportera « le Maout » ?

L'ÉCOLE ST SIMILIEN DE NANTES L'ENLEVE À ST SERVAN-SUR-MER PAR UNE VENTE DE 550 exemplaires. Ecole St Similien, Nantes 550 ex. M. Guillaumin, Tréguier 150 — Ecole libre des garçons, Plomeur, (Morbihan) 100 — Ecole libre des filles, Loguivy 50 — Plougras, (C. d. N.) 50 — Bravo, le Pays Nantais ! Quel chiffre éloquent ! Selon toute probabilité, vous remporterez l'Étendard d'O LO LE, Petits Bretons de Nantes !

Néanmoins, il va sans dire que la fraise reste la richesse du pays ! Lorsque la paix reviendra, il est évident que les délicieuses fraises de Plougastel connaîtront de nouveaux et nombreux débouchés à travers l'Europe, qui augmentent la prospérité de ce coin fertile de notre riche Bretagne.

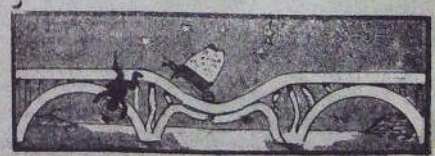
Eur Zivienn vrao ! (Une belle fraise)



Setu amzer ar sivi ! An Astrou Perapaol a gavas eur vintioez e e lloz, eur zivienn gwer evel ma n'oa ket bet gwelet biskoz war douar Plougastel. Penses a rao, tud vat, 4000 lur ! — Voici le temps des fraises ! M. Perapaol trouva un matin dans son jardin, une belle fraise comme jamais on n'en vit sur la terre de Plougastel...



Ha diouz ar pardaez, an Ao. Perapaol a gargas e frouezenn seberus en eur gargell hag a yeas da Vrest d'he gwerza ! — Fel vat, a soñje hor Ewas, 10 lur al lur zivi brenna, au dra-se a zigas d'ha eun tamm mat a arc'hant, 4.000 lur bennak ! Et quand vint le soir, M. Perapaol chargea son fruit phénoméne sur une brouette pour le vendre à Brest ! — Ma foi, songeait notre bonhomme, 10 fr. la livre de fraises aujourd'hui, cela me fera une somme bien rondelette : 4.000 fr. dites donc !



Met slouaz ! digouezet e kreiz Pont Plougastel, emma Perapaol o koueza war e benn karrigeil, ha zivienn hag all e ster an Elorn. Met, evit lavaret ar vintioez n'ea devoa graet nemed eun hunvrez ! Mais hélas ! arrivé au milieu du pont de Plougastel, celui-ci fléchit sous le poids de la fraise... Et patatra ! voilà Perapaol piquant une tête, entraînant brouette et fraise dans l'Elorn ! ... Mais, en vérité, ce n'était qu'un rêve !



2^e ANNÉE — N° 31
13 JUILLET 1941
80 Centimes

ABONNEMENTS :
1 an : 35 fr.
6 mois : 18 fr.
3 mois : 10 fr.

Directrice : Mme Yvel de Bellou
Administr. 7, rue Lafayette — Landerneau
C. G. Nlle Lochez 28556 Brest

Le Pardon de la Montagne

La grande Troménie de Locronan

Aux battements des tambours, aux chants des cantiques, croix et bannières et tout un peuple de pèlerins partent, tous les six ans, à l'assaut de la montagne de Saint Ronan...



Dominant la verdoyante vallée du Porzay et la baie de Douarnenez, se dresse une vieille bourgade : Locronan, qui doit son nom à un saint ermite venu d'Irlande, Ronan, et qui vécut dans ce coin riant de la Cornouaille bretonne.

Locronan fut également jadis la cité des tissages, industries qui faisaient la prospérité du pays et qui est, malheureusement, tombée ! Malgré cette disparition des métiers à tisser qu'aujourd'hui cependant on tente de faire renaître pour le plus grand bien de notre artisanat, Locronan est demeurée ce qu'elle était tout d'abord : un but de pèlerinage.

Après la mort du saint ermite et le transfert à Locronan de ses reliques vénérées, le culte de St Ronan n'avait pas tardé à se répandre dans le pays. Il s'est perpétué et s'affirme d'une façon particulière dans la traditionnelle et célèbre procession de la Troménie : ce mot vient de « Tro-Maithy », issu lui-même de « Tro meue'h ty » : le tour du monastère.

A l'occasion de cette troménie notre belle cité

cornouaillaise voit accourir tout un peuple de pèlerins.

Chaque matin, d'après la tradition, l'ermite faisait, en esprit de pénitence, le tour de la montagne pieds nus et à jeun. Le sixième jour, il accomplissait un plus long circuit qui passait par la plaine du Porzay pour rejoindre le premier au sommet de la montagne.

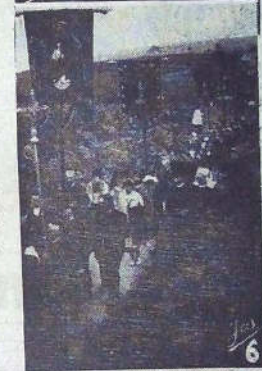
C'est ce premier itinéraire long de quatre à cinq kilomètres, que suivent, chaque année, les pèlerins. Le second dimanche de Juillet, dans la procession de la petite Troménie.

Tous les six ans et précisément cette année, durant la semaine qui va du 2^e au 3^e dimanche de Juillet, se célèbre solennellement le pèlerinage de la Grande Troménie, avec le concours de plusieurs milliers de fidèles.

L'après-midi de ces deux dimanches s'organise et se déroule la grande procession, sur un trajet très mouvementé de 12 à 13 km. ; ce parcours représente dans les souvenirs populaires celui qu'accomplissait chaque semaine le saint ermite.

(Suite page 3)

1. — L'église de Locronan et la chapelle du Pénity (XVI^e s.). — 2. — Après l'impressionnante cérémonie du baisement des bannières, toutes défilent faisant le tour de l'église. — 3. — C'est au son des tambours que la procession fera son parcours de 13 kilomètres. — 4. — Dans l'étroit sentier de la montagne la procession en file indienne gravit péniblement la rude montée. — 5. — Hutte de N. D. de Plité, aux premières rampes de la montagne de Plas-ar-c'horn. — 7. — Le re-gretté Yann Vouezek, le dernier bragou-bras.



SAINT RONAN ET LA KEBEN



On apporta le coffre, on y trouva l'enfant...
Le bienheureux seigneur Ronan regut le jour dans l'île d'Irlande, au delà de la mer bleue, de chefs de famille puissants.
Un jour qu'il était en prière, il vit une clarté et un bel ange vêtu de blanc, qui lui parla ainsi :
— Ronan, Ronan, quitte ce lieu ; Dieu l'ordonne, pour sauver ton âme, d'aller habiter dans la terre de Cornouaille.
Ronan obéit à l'ange, et vint demeurer en Bretagne, non loin du rivage, d'abord dans une vallée de Léon, puis dans la Forêt Sacrée du pays de Cornouaille.
Il y avait deux ou trois ans ou davantage qu'il faisait, en ces lieux, pénitence, lorsqu'un soir sur le seuil de sa porte, à deux genoux devant la mer,
Un loup bondit dans la forêt, avec un mouton en travers dans la gueule, et à sa poursuite, un homme haïssant et pleurant de douleur.
Ronan eut pitié de cet homme et pria Dieu pour lui.
« Seigneur Dieu, je vous prie, faites que le mouton ne soit pas étranglé ! »
Sa prière n'était pas faite, que le mouton avait été déposé, sans aucun mal, sur le

seuil de la porte, aux pieds de Ronan et du pauvre propriétaire.
Depuis ce jour, le cher, homme venait souvent le voir : il venait avec grand plaisir l'entendre parler de Dieu.
Mais il avait une épouse, une méchante femme, nommée Kében, qui prit en haine Ronan, au sujet de son mari.
Un jour, elle vint le trouver et l'accabla d'injures :
— Vous avez ensorcelé les gens de ma maison, mon mari aussi bien que mes enfants.
Ils ne font que vous rendre visite, et mon ménage en souffre, Si vous ne faites pas plus attention à mes paroles, vous aurez beau japer, je vous châtierai !
Alors elle forma le projet d'opprimer le saint homme de Dieu, et elle alla trouver le roi Gradlon de l'autre côté de la montagne.
— Seigneur roi, je viens vous demander justice ; ma petite fille a été étranglée ; c'est Ronan qui en a fait le coup dans la Forêt Sacrée : je l'ai vu se changer en loup.
Sur cette accusation, Ronan fut conduit à la ville de Quimper et jeté dans un cachot profond, par ordre du Seigneur roi Gradlon.
On le tira de là, on l'attacha à un arbre, et on lâcha sur lui deux chiens sauvages affamés.
Sans s'émouvoir et sans avoir peur, il fit un signe de croix sur son cœur, et les chiens reculèrent tout d'un coup, en hurlant lamentablement, comme s'ils eussent mis le pied dans le feu.
Quand Gradlon vit cela, il dit à l'homme de Dieu :
— Que voulez-vous que je vous donne, puisque Dieu est avec vous ?
— Je ne vous demande rien que la grâce de la femme Kében : son petit enfant n'était pas mort, elle l'avait enfermé tout vivant dans un coffre.

On apporta le coffre, et on y trouva l'enfant : il était couché sur le côté, et était mort : saint Ronan le ressuscita.
Le seigneur Gradlon et ses gens, stupéfaits de ce miracle, se jetèrent aux genoux de saint Ronan pour lui demander pardon.
Et il revint à la forêt, il y resta jusqu'à sa mort, faisant pénitence, une pierre dure pour oreiller ;
Pour vêtement, la peau d'une génisse tachetée, une branche tordue pour ceinture ; pour boisson l'eau cuit sous la mare ; pour nourriture, du pain cuit sous la cendre.
Lorsque sa dernière heure fut venue, et qu'il eut quitté ce monde, deux buffles blancs sauvages furent attelés à une charrette et trois évêques menèrent le deuil.
Arrivés sur le bord d'un lavoir, ils trouvèrent Kében, qui faisait la buée le Vendredi-Saint, sans égard pour le sang de Jésus, notre Sauveur.

Et elle de lever son battoir, et s'en frapper un des buffles à la corne, si bien que le buffle bondit épouvanté, eut la corne arrachée d'un coup.
— Retourne, charogne, retourne à ton trou ! Va pourrir avec les chiens morts ! on ne te verra plus à cette heure, te moquer de nous.
Elle avait encore la bouche ouverte, que la terre s'engloutit parmi des flammes et de la fumée, au lieu que l'on nomme la tombe Kében.
Le convoi poursuivait sa marche, lorsque les deux buffles s'arrêtèrent tout court, sans vouloir avancer ni reculer.
C'est là qu'on enterra le Saint — c'était sans doute sa volonté — là dans le bois vert, au sommet de la montagne, face à face avec la grande mer.
(Traduction de la « Gwerz sant Ronan » publiée dans le Barzaz-Breiz.)



...La Kében leva son battoir pour frapper un des buffles !

Les Aventures de MATILIN AN DALL

Texte et Dessins de R. THOMEN

Chapitre VI. — YANN AR CHAPEL CHEZ LE DIABLE.

RESUME. — Matilin an Dall, le célèbre sonneur de bombarde a perdu son compagnon Yann ar Chapel, enlevé dans le char de l'Ankou. Matilin poursuit sa route, accompagné de Korrig, son nouvel ami.



1. A l'abri des piqûres de moustiques derrière la toile d'araignée que leur avait tissée la sorcière Lagaluch, Matilin et Korrig dormirent longtemps. Ils furent tirés de leur bienheureux sommeil par une suite de sons discordants. « Quelle

est cette cacophonie qui offense mes oreilles de musicien ? » s'écria Matilin An Dall, et d'où cela vient-il ?
2. Cette musique enragée n'était pas aérienne. Elle sortait des entrailles de la terre où le pauvre Yann ar Chapel avait été entraîné par l'Ankou (la Mort) dans sa carriole à l'essieu gringant. Le sonneur de biniou n'

vait bien appelé au secours, mais personne n'avait répondu à cet appel.

3. Et Karrigel an Ankou — le sinistre Char de la Mort — avait continué de s'enfoncer dans le sol. Quand elle fut arrivée à une profondeur suffisante, la carriole s'ar

êta dans une vaste grotte. Aussitôt une nuée de diabolins l'entoura. Quatre d'entre eux se saisirent de Yann ar Chapel et le portèrent en triomphe, malgré ses protestations véhémentes et ses menaces d'en référer à qui de droit.



4. Le malheureux Yann comparut alors devant le maître du lieu. « Paol Gornok! s'écria Yann, bième d'épouvante et claquant des dents. — Paol Gornok lui-même, autrement dit : le Diable ! ricana le personnage. Ceci dit, voici ce que j'attends de toi, de toi qui, pour l'instant, n'est ni mort, ni vivant.

5. « Ta réputation de musicien breton est venue jusqu'à moi et je t'ai fait venir ici afin que tu enseignes le biniou à un certain nombre de mes diabolins particulièrement doués pour la musique. Commence de suite ce que je me rends compte de la valeur de ton enseignement. » Trois diabolins se mirent en devoir de souffler dans des biniou à leur taille.

6. « Hum... fit le Diable. 7. Voilà pourquoi Ce n'est pas très harmonieux que les sons nieux ! — Dame... Paol discordants eurent Gornok... le biniou ne vassés de se faire entendre guère sans la bombarde de l'oreille de Matilin perçut mon ami Matilin an Dall, distinctement son nom — Tiens, tu me donnes une trois fois prononcé et idée, fit le Diable. Si tu ap-apportés par le vent soufflais Matilin, peut-être flûant dans les roseaux viendrait-il te rejoindre ? » dit Yeun.

La semaine prochaine :

LA PETITE FEE DU YEUN ELEZ

Le Trèfle noir

Chapitre III — LE MORGAN.

RESUME. — Après le cambriolage de la banque Lajat deux des cambrioleurs arrêtés se sont évadés. Leur chef est également en fuite. Le détective Lagadec a la périlleuse mission d'éclaircir cette mystérieuse affaire.



Arrivé à l'agence maritime, le détective Lagadec s'inquiète auprès de l'employé de l'heure du départ du prochain paquebot en partance pour l'Amérique.

— Le 22 novembre précise l'employé. — Et quel est ce

bateau? — Le Morgan. — Merci. Tiens, tiens! se dit notre détective, l'affaire se corse! Et il rehit le précieux papier trouvé dans la cellule.

Plongé dans ses réflexions, Lagadec ne voit pas un

homme s'approcher de lui et le bousculer. Le papier lui échappe des mains et disparaît.
Le remarquant, le détective interpelle l'individu dont on ne pouvait distinguer le visage dissimulé dans le col de son pardessus.



L'homme articule froidement cette phrase qui fait courir un frisson dans le dos du détective : — Lagadec, le Trèfle Noir n'aime pas qu'on se mêle de ses affaires. Dernier avertissement », et l'homme disparaît.
Lagadec se dirige vers le commissariat de police où l'attendent les journalistes en quête de nouvelles sensationnelles. Assailli par les reporters, il leur déclare : — Messieurs, vous avez tous entendu parler du Trèfle Noir, que personne n'a vu dont on ignore tout de sa personnalité. Et bien, c'est à lui que nous avons affaire.

Le lendemain, la presse annonçait en titre énormes :

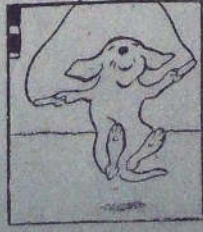
Le « Trèfle Noir » sur le point d'être arrêté? L'homme fantôme dit le Trèfle Noir, est-il l'auteur du cambriolage de la banque Lajat? Le détective breton, Lagadec parviendra-t-il à percer le mystère du « Trèfle Noir » ?
« En plein mystère : le « Trèfle Noir » fait encore parler de lui ! »

La semaine prochaine : L'INDUSTRIEL NANTAIS.

Boulig a c'hoari evel Lizig (Boulig s'amuse comme Lizig)

par Benjamin Rabier

LA PRESSE & LES DIFFICULTÉS ACTUELLES



Les difficultés de fabrication et de transport, ont occasionné un sérieux retard dans la livraison du papier destiné à l'impression de notre journal. Pour parer à ce contretemps, nous avons dû tirer ce numéro sur un papier non approprié à notre publication. Mais O L O LE doit paraître coûte que coûte. Car ce qui importe, ce n'est pas le papier sur lequel est imprimé votre cher journal, mais qu'il vous parvienne régulièrement chaque semaine et qu'il continue d'être aussi intéressant ! En avant, toujours ! « Warask bepred ! » comme disaient nos aieux.



Le Billet d'Yvon

LES NAVAJO

Il y a actuellement au patronage un jeu qui fait fureur : Nous jouons à Gait, la Cavalière du Texas !

Le blond petit Yannic tient le rôle de Gait : le grand Corentin est le cheval Laocic : ie suis Tangy. Jobig est Primal et le bandit Sam est représenté par le gros Yvonnic. Les autres sont les Navajos : ils rampent dans l'herbe et s'élancent vers Gait en poussant des cris terribles.

Or, jeudi dernier, au plus fort de la bataille, un des Navajos a fait un beau croc en jambes au cheval Laocic qui ne s'y attendait pas. Patatras ! Voilà la Cavalière du Texas qui roule sous son cheval !

Qu'on fait les Navajos ? Ils tenaient Gait à leur merci et allaient l'emmener prisonnière quand le bandit Sam a pris la parole : « Arrêtez ! s'est-il crié, nous sommes des bandits, c'est vrai ; mais ce n'est pas une raison pour tricher ; les crocs-en-jambes sont interdits : laissez aller la Cavalière du Texas ! »

Les Navajos tout penauds ont remis eux-mêmes sur pieds le cheval Laocic. Gait est remontée en selle et le cercle des bandits s'est écarté pour lui livrer passage...

Eh bien, je t'assure, petit frère, que cette scène m'a fait plaisir. J'y ai vu la preuve que mes petits amis avaient une âme droite même quand ils remplissent un rôle de bandits.

Et je souhaite que tous les petits Bretons soient toujours aussi chevaleresques dans toutes les circonstances de leur vie.

Car il faut que l'on puisse dire de chacun d'entre nous ce qu'on disait de notre glorieux ancêtre Saint Julien : « LOYAL et GENEUREUX, parce que CHRETIEN et BRETON ! »

Ton ami, YVON.

NOTRE NUMÉRO SPÉCIAL DE Ste ANNE paraîtra sur 8 pages, en deux couleurs : rouge et noir

On y trouvera : Une belle illustration inédite : « L'homme des enfants bretons à Ste Anne » due au talent de l'artiste Micheau-Vernez.

Le Miracle de Keranna, illustré par la délicieuse imagier Jobbé-Duval. — Ste Anne grand-mère du Petit Jésus devenue la grand-mère des Petits Bretons. Le pèlerinage d'Yvon et d'Annaïg à Ste Anne d'Auray. — La prière des Petits Bretons à Ste Anne. — Une nouvelle inédite : Le Bisou de Lom, illustré avec finesse par Le Raffic.

Une page de jeux, devinettes récréatives ayant trait à Ste Anne et à son fidèle serviteur Nicolazig, et enfin l'activité d'O LO LE de la St Yves à la Ste Anne.

Ce numéro placé sous la protection de la grande patronne de la Bretagne, pour lequel la direction d'O LO LE ne ménage pas ses efforts, doit connaître un succès encore plus grand que celui du N° à St Yves. Vous serez en vacances, c'est vrai, mais votre attachement à O LO LE doit rester le même. Montrez que vous êtes capables d'ÉCOULER CHACUN AU MOINS 20 N° !

Directeurs et Directrices de patronages, passez-nous vos commandes sans retard (Voir en 4° page, un bulletin spécial à nous retourner.)

Nous ne garantissons pas les commandes qui nous parviendront après le 22 Juillet.

LE MYSTÈRE DU CHATEAU DU TAUREAU Roman inédit de Job de Roincé



L'un d'eux vérifia la solidité des verrous...

RESUME. — Le D. Disan, porteur d'un document révélant l'existence d'un trésor au Château du Taureau, a été assassiné dans des conditions troublantes. Yves et Armelle, ses enfants, veulent découvrir les criminels et se rendent au Château du Taureau : les deux hommes qu'ils soupçonnent les enlèvent et les enferment dans une cellule de la forteresse. Les deux enfants y trouvent un document selon lequel le trésor doit être consacré à la reconstruction du manoir de Lanvéneven. Pen-

LA GRANDE TROMÉNIE DE LOCRONAN (suite de la 1° page)

Plusieurs jours avant le grand événement, les paroissiens, à l'appel de leur bon recteur, préparent fiévreusement cette solennité et ont pris leurs dispositions concernant le chemin de la Troménie. Dans les champs qu'elle emprunte, on coupe sur une largeur suffisante le tréfle ou le blé : un débarras la voie traditionnelle de tout ce qui peut encombrer : clôtures ou ronces. Dans les bas-fonds marécageux de « Pradig-an-Drovlivy », de « Touil-ar-Siff » on jette des fagots, des brassées d'ajoncs ou de genêts. Puis on dresse les petites huttes légères et fragiles, faites de branchages de sapin entrelacées et recouvertes de draps blancs. Elles s'échelonnent au nombre de 44 tout au long du chemin joyeux, pour abriter, durant les huit jours du pèlerinage, les saints de la Troménie, pour laquelle elles constitueront un pittoresque décor.

Le Samedi à minuit les cloches sonnent à toute volée pour annoncer à l'entour que la grande fête commence. Dès ce moment plusieurs pèlerins se mettent déjà en route pour accomplir la pieuse randonnée.

Beaucoup de pèlerins partent dès l'aube pour pouvoir entendre la messe de bonne heure sur la montagne, aux deux tiers du parcours.

LE CORTÈGE PROCESSIONNEL

C'est vers trois heures que s'organise dans la chapelle du Pénity, la procession solennelle et officielle. La bannière de St Ronan ouvre la marche.

On rencontre les premières huttes sous lesquelles s'abritent les saints qui ont été dressés pour huit jours, les églises et les chapelles des paroisses sur le territoire desquelles doit cheminer la procession pour venir offrir à St Ronan leurs hommages tout au long de la voie traditionnelle.

Dans chacune de ces chétives cabanes, se trouve un fabriqué dont la clochette au son argentin signale, à l'approche des pèlerins isolés, qui font la Troménie privée, la présence du saint dont il a la garde.

En tête, de solides gâs brandissant fièrement les bannières qui s'avancent majestueusement dans les chatoiements rouges et verts de leurs velours. Puis viennent les croix d'argent et d'or étincelant sous les rayons éblouissants d'un soleil ardent.

Suivent les enseignes et les images de la Vierge portées par les jeunes filles et les jeunes mariées, parées de leurs plus beaux atours ; les broderies d'or ou d'argent des corsages et des tabliers scintillent de mille éclats. Deux jeunes gens portent gaillardement sur leurs épaules, l'antique cloche de St Ronan, subissant sans cesse les cahots d'un sol pierreux. Cette cloche portable, l'ermite dut l'emporter d'Irlande où elle lui servait à appeler les fidèles à la prière.

Les battements des tambours en « chupen bleus », et les sonneries des clairons, alternent avec le chant des hymnes et des cantiques populaires bretons chantés à voix pleines par les « pardonneurs ».

Après avoir visité les stations de St Eutrope, L. V. ar chéou-mat, l'Ecce Homo, etc., la procession attaque le circuit fermé qui entoure l'ancien ermitage et ne s'achève désormais ni des obstacles, ni des difficultés de la route. Les pèlerins vont suivre avec une minutieuse précision la voie sacrée empruntant les sentiers poussiéreux, et tortueux ; des chemins de passage ont dû être tracés dans deux ou trois champs en culture. Inévitables la fatigue et à la chaleur, aucun obstacle naturel ne pourra arrêter ni détourner les pèlerins du chemin mystique, pas même les flancs abrupts et glissants de la montagne qu'ils graviront allègrement aux sons entraînants des tambours et des clairons. Couverts de poussière, on les verra franchir, jeunes et vieux, toujours vaillamment, le chapelet à la main, le front découvert sur lequel perlent des gouttes de sueurs, le Ménéz avec ses terres à landes, et suivre les sentiers épineux, encombrés de ronces, pour arriver enfin, au soir tombant, le cœur content au terme de leur pieuse randonnée.

Au bout de 2 km, la procession arrive dans un profond chemin à la 4° station : Ste Anne La Palud. L'aïeule de Jésus, la grand-mère des Bretons, est venue de son célèbre sanctuaire saluer St Ronan.

Puis le cortège disparaît complètement par moment, le haut des enseignes s'accroche aux branches, faisant fuir les oiseaux des buissons, et les pèlerins franchissent courageusement les marécages de « Pradig-an-Drovlivy ».

Après le cantique de St Ronan chanté à pleins voix par cent poitrines, les tambours et les clairons reprennent leurs battements et leurs notes aiguës.

N-D. de Kergoat, venue de sa gracieuse chapelle de Quéménéven, salue le pieux cortège qui hâte sa marche vers la montagne dont la ligne sombre apparaît maintenant aux yeux de la foule. Sur les flancs couverts d'ajoncs, se découvre une multitude de points noirs mouvants : c'est la foule éparpillée des spectateurs qui guette l'approche des pèlerins.

Et l'on arrive bientôt au village de Gernévez blotti dans un bouquet d'arbres. C'est là que réside, dit-on, le farouche Kében. Voici le huyot où, raconte la légende, elle faisait la nade, le Vendredi-Saint, sans égard pour le sang du Sauveur, lorsque vint à passer le char aux bœufs sauvages qui portaient le corps du saint.

La nuit commence déjà à se faire sentir après cette pénible marche de deux heures. Les petites fontaines rustiques qui apparaissent soudain au détour des chemins creux sont prises d'assaut, de même que les puits dans la traversée des hameaux et des cours de fermes. Les braves habitants de Gernévez ont eu l'amabilité de placer, au passage des pèlerins, des bassines et de gros bois d'eau, les privilégiés, ou les plus débrouillés, chez les porteurs d'enseignes — les plus à l'ouvrage, et sans doute aussi les plus éprouvés — sauront même se procurer un bon coup de cidre, avant l'assaut de la montagne dont nous parlerons la semaine prochaine.

Quelques instants après, ils reprennent leur travail. Comme il sentait sa sécurité inquiète, Yves lui dit : — Tu devrais dormir. — Oui, car je suis bien fatiguée, mais je n'en ai pas le courage. — Si nous réclions notre prière. — Tu as raison... Invoquons Notre-Dame de Folgoët et aussi Sainte Anne, la Patronne des Bretons. Elles seules peuvent nous sauver.

Epuisée, Armelle s'était assise dans un coin de la pièce. A voix basse, elle répondit au chapelet que récitait Yves, et elle mettait toute sa ferveur à invoquer les saints dont elle implorait le secours. Mais bientôt ses réponses se firent plus faibles et tout à coup, elle demeura silencieuse.

Quelque heure pouvait-il être ? Assez tard, sans doute, car petit à petit la nuit venait et bientôt l'obscurité fut complète dans la pièce qui servait de cachot aux enfants.

— J'ai froid, murmura Armelle. — Presque aussitôt après elle ajouta : — J'ai faim aussi. Yves poussa un soupir. — Nous n'avons rien à manger, fit-il... J'ai oublié nos dernières provisions sur la terrasse.

Pour réchauffer sa sœur, il enleva sa veste qu'il lui jeta sur les épaules. C'est que véritablement, l'air était glacé dans cette chambre. A l'humidité des murailles s'ajoutait le froid de la mer et de la nuit. On n'entendait plus maintenant travailler les malfaiteurs. Fatigués, les deux hommes devaient se reposer. Ils en profitèrent pour venir voir à leurs prisonniers étaient toujours là. L'un d'eux vérifia la solidité des verrous qui maintenaient la porte, puis sans prononcer une parole, ils s'éloignèrent.

Quelques instants après, ils reprirent leur travail. Comme il sentait sa sécurité inquiète, Yves lui dit : — Tu devrais dormir. — Oui, car je suis bien fatiguée, mais je n'en ai pas le courage. — Si nous réclions notre prière. — Tu as raison... Invoquons Notre-Dame de Folgoët et aussi Sainte Anne, la Patronne des Bretons. Elles seules peuvent nous sauver.



terent avec le chant des hymnes et des cantiques populaires bretons chantés à voix pleines par les « pardonneurs ».

Après avoir visité les stations de St Eutrope, L. V. ar chéou-mat, l'Ecce Homo, etc., la procession attaque le circuit fermé qui entoure l'ancien ermitage et ne s'achève désormais ni des obstacles, ni des difficultés de la route. Les pèlerins vont suivre avec une minutieuse précision la voie sacrée empruntant les sentiers poussiéreux, et tortueux ; des chemins de passage ont dû être tracés dans deux ou trois champs en culture. Inévitables la fatigue et à la chaleur, aucun obstacle naturel ne pourra arrêter ni détourner les pèlerins du chemin mystique, pas même les flancs abrupts et glissants de la montagne qu'ils graviront allègrement aux sons entraînants des tambours et des clairons. Couverts de poussière, on les verra franchir, jeunes et vieux, toujours vaillamment, le chapelet à la main, le front découvert sur lequel perlent des gouttes de sueurs, le Ménéz avec ses terres à landes, et suivre les sentiers épineux, encombrés de ronces, pour arriver enfin, au soir tombant, le cœur content au terme de leur pieuse randonnée.

Au bout de 2 km, la procession arrive dans un profond chemin à la 4° station : Ste Anne La Palud. L'aïeule de Jésus, la grand-mère des Bretons, est venue de son célèbre sanctuaire saluer St Ronan.

Puis le cortège disparaît complètement par moment, le haut des enseignes s'accroche aux branches, faisant fuir les oiseaux des buissons, et les pèlerins franchissent courageusement les marécages de « Pradig-an-Drovlivy ».

Après le cantique de St Ronan chanté à pleins voix par cent poitrines, les tambours et les clairons reprennent leurs battements et leurs notes aiguës.

N-D. de Kergoat, venue de sa gracieuse chapelle de Quéménéven, salue le pieux cortège qui hâte sa marche vers la montagne dont la ligne sombre apparaît maintenant aux yeux de la foule. Sur les flancs couverts d'ajoncs, se découvre une multitude de points noirs mouvants : c'est la foule éparpillée des spectateurs qui guette l'approche des pèlerins.

Et l'on arrive bientôt au village de Gernévez blotti dans un bouquet d'arbres. C'est là que réside, dit-on, le farouche Kében. Voici le huyot où, raconte la légende, elle faisait la nade, le Vendredi-Saint, sans égard pour le sang du Sauveur, lorsque vint à passer le char aux bœufs sauvages qui portaient le corps du saint.

La nuit commence déjà à se faire sentir après cette pénible marche de deux heures. Les petites fontaines rustiques qui apparaissent soudain au détour des chemins creux sont prises d'assaut, de même que les puits dans la traversée des hameaux et des cours de fermes. Les braves habitants de Gernévez ont eu l'amabilité de placer, au passage des pèlerins, des bassines et de gros bois d'eau, les privilégiés, ou les plus débrouillés, chez les porteurs d'enseignes — les plus à l'ouvrage, et sans doute aussi les plus éprouvés — sauront même se procurer un bon coup de cidre, avant l'assaut de la montagne dont nous parlerons la semaine prochaine.

Quelques instants après, ils reprennent leur travail. Comme il sentait sa sécurité inquiète, Yves lui dit : — Tu devrais dormir. — Oui, car je suis bien fatiguée, mais je n'en ai pas le courage. — Si nous réclions notre prière. — Tu as raison... Invoquons Notre-Dame de Folgoët et aussi Sainte Anne, la Patronne des Bretons. Elles seules peuvent nous sauver.

Epuisée, Armelle s'était assise dans un coin de la pièce. A voix basse, elle répondit au chapelet que récitait Yves, et elle mettait toute sa ferveur à invoquer les saints dont elle implorait le secours. Mais bientôt ses réponses se firent plus faibles et tout à coup, elle demeura silencieuse.

Quelque heure pouvait-il être ? Assez tard, sans doute, car petit à petit la nuit venait et bientôt l'obscurité fut complète dans la pièce qui servait de cachot aux enfants.

— J'ai froid, murmura Armelle. — Presque aussitôt après elle ajouta : — J'ai faim aussi. Yves poussa un soupir. — Nous n'avons rien à manger, fit-il... J'ai oublié nos dernières provisions sur la terrasse.

Pour réchauffer sa sœur, il enleva sa veste qu'il lui jeta sur les épaules. C'est que véritablement, l'air était glacé dans cette chambre. A l'humidité des murailles s'ajoutait le froid de la mer et de la nuit. On n'entendait plus maintenant travailler les malfaiteurs. Fatigués, les deux hommes devaient se reposer. Ils en profitèrent pour venir voir à leurs prisonniers étaient toujours là. L'un d'eux vérifia la solidité des verrous qui maintenaient la porte, puis sans prononcer une parole, ils s'éloignèrent.

Quelques instants après, ils reprirent leur travail. Comme il sentait sa sécurité inquiète, Yves lui dit : — Tu devrais dormir. — Oui, car je suis bien fatiguée, mais je n'en ai pas le courage. — Si nous réclions notre prière. — Tu as raison... Invoquons Notre-Dame de Folgoët et aussi Sainte Anne, la Patronne des Bretons. Elles seules peuvent nous sauver.

Epuisée, Armelle s'était assise dans un coin de la pièce. A voix basse, elle répondit au chapelet que récitait Yves, et elle mettait toute sa ferveur à invoquer les saints dont elle implorait le secours. Mais bientôt ses réponses se firent plus faibles et tout à coup, elle demeura silencieuse.

Quelque heure pouvait-il être ? Assez tard, sans doute, car petit à petit la nuit venait et bientôt l'obscurité fut complète dans la pièce qui servait de cachot aux enfants.

— J'ai froid, murmura Armelle. — Presque aussitôt après elle ajouta : — J'ai faim aussi. Yves poussa un soupir. — Nous n'avons rien à manger, fit-il... J'ai oublié nos dernières provisions sur la terrasse.

Pour réchauffer sa sœur, il enleva sa veste qu'il lui jeta sur les épaules. C'est que véritablement, l'air était glacé dans cette chambre. A l'humidité des murailles s'ajoutait le froid de la mer et de la nuit. On n'entendait plus maintenant travailler les malfaiteurs. Fatigués, les deux hommes devaient se reposer. Ils en profitèrent pour venir voir à leurs prisonniers étaient toujours là. L'un d'eux vérifia la solidité des verrous qui maintenaient la porte, puis sans prononcer une parole, ils s'éloignèrent.

Quelques instants après, ils reprirent leur travail. Comme il sentait sa sécurité inquiète, Yves lui dit : — Tu devrais dormir. — Oui, car je suis bien fatiguée, mais je n'en ai pas le courage. — Si nous réclions notre prière. — Tu as raison... Invoquons Notre-Dame de Folgoët et aussi Sainte Anne, la Patronne des Bretons. Elles seules peuvent nous sauver.

Epuisée, Armelle s'était assise dans un coin de la pièce. A voix basse, elle répondit au chapelet que récitait Yves, et elle mettait toute sa ferveur à invoquer les saints dont elle implorait le secours. Mais bientôt ses réponses se firent plus faibles et tout à coup, elle demeura silencieuse.

Le Billet d'Annaïg



LA MESSE : STATIONS SUR LE CALVAIRE

Le Sauveur est présent sur l'autel ; notre respect doit être plus grand encore qu'au début de la Messe.

1. Le prêtre continue en silence les prières de la Messe ; Jésus aperçoit Marie et les Saintes femmes qui pleurent.

2. Le prêtre fait plusieurs signes de croix sur les Saintes Espèces : Jésus exposé sur la Croix montre les plaies sacrées de son corps. Ce sont mes péchés d'orgueil, de jalousie, de paresse, qui lui font tout ce mal.

3. Le prêtre dit le Memento des Morts : Il nomme les âmes pour lesquelles la Messe est dite, afin que, très vite, elles aillent dans le Paradis. Jésus, lui, pensant à nous, à ces âmes, nous recommanda à sa Mère, et nous dit de l'aimer.

4. Le prêtre se frappe la poitrine et dit : « Nobis quoque peccatoribus » : « A nous aussi, pécheurs. » Jésus, témoin du repentir du bon larron, lui promet le ciel pour le jour même. Demandez-lui cette grâce pour le jour de ta mort, petite sœur, car il faut demander pour se voir.

Alors se terminent les prières du Canon, lorsque le prêtre tient l'Hostie sur le calice, les élevant un peu en signe de louange à Jésus-Christ.

Ton Amie, ANNAÏG



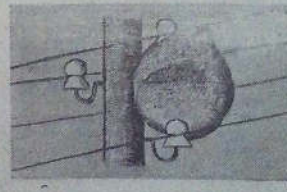
Quelle est cette ombre sinistre, qui rôde derrière l'ingénieur Le Floch et semble le menacer ?

Ne serait-ce pas celle du mystérieux ennemi qui tend de continuelles embûches sur les pas de l'ingénieur, ennemi que l'on ne peut parvenir à identifier ?

Pour connaître la vérité sur ces attentats continuels et angoissants, lisez prochainement, dans ce journal, notre passionnant roman en images :

A LA DÉCOUVERTE DE KER YS, La mystérieuse cité sous-marine.

CURIOSITÉ !



Un nid situé dans un arbre, pour le moins artificiel !

Surpris, le garçon se pencha : — Armelle... Armelle...

La fillette ne répondit pas à son appel... Terrassée par la fatigue, elle venait de s'endormir et l'on n'entendait plus que son souffle régulier. Plus résistante, Yves lutait contre le sommeil, car la pruderie lui conseillait de demeurer éveillée. Pour lui, la nuit s'écoula, lugubre, martelée sans cesse par le bruit de la mer et aussi par celui que faisaient les deux hommes en fouillant le sol du vieux château afin de lui enlever ses richesses...

LE TRESOR

Aussi la nuit parut longue à Yves, terriblement longue... Sans cesse, il levait les yeux vers la petite lucarne, guettant l'apparition des premières lueurs du jour... Une à une, il vit les étoiles disparaître, puis bientôt le ciel se fit moins noir... Là-bas à l'horizon, vers l'est, un peu de clarté apparut enfin, faible rayon qui allait en grandissant.

L'enfant était exténué par cette nuit d'insomnie. Il souffrait également de la faim. Moins résistante, Armelle avait succombé à la fatigue, et son sommeil était si lourd qu'elle n'avait pas bougé, n'entendant ni le vent souffler, ni la mer rouler de grosses vagues au pied du fort, ni, non plus, les malfaiteurs qui, sans arrêt avaient poursuivi leurs recherches. Quand enfin il fit grand jour, Yves se décida à la réveiller. Doucement il appela : — Armelle.

La fillette ouvrit les yeux, puis elle murmura : — Où suis-je ?

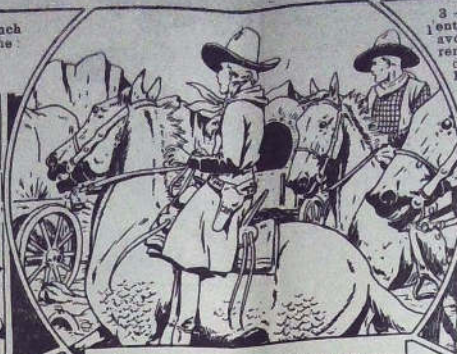
LES PETITS PAPIERS A LA MER.

La semaine prochaine :

**GAIT,
LA CAVALIERE
DU TEXAS**

RÉSUMÉ. — Tanguy Darrien, sa fille Gait et son neveu Primel guident les caravanes au Texas. Gait, tombée dans un traquenard, va être prise par un bandit, Sam. Elle s'échappe et rejoint le convoi avec Primel venu à son secours. Une troupe repart aussitôt mettre la main sur le bandit.

1 — Les cavaliers, guidés par Gait, cernent le ranch et, mettant pied à terre, font irruption dans la ferme. Personne, l'oiseau s'est envolé.



3 — Soudain un homme arrive en titubant. C'est Tom. On l'entoure pour le reconforter et, à l'étonnement de tous... il avoue tout d'une traite qu'il était au service de Sam et le renseignait sur l'itinéraire du convoi. C'était lui qui laissait des signaux dans la nuit, lui enfin qui a fait évader Sam. Pris la remorque, il avait voulu délivrer les prisonniers, mais ses hommes parles boudés.

2 — Au petit jour ils rejoignent le convoi. Mais un spectacle lamentable s'offre à eux. Les chariots sont pillés, les occupants ont disparu. Sam s'est bien vengé. Le désastre est immense. Un seul espoir leur reste, il n'y a pas de mort. Ils ne se sont donc pas battus et ont été faits prisonniers par surprise. Les cow-boys sont prêts à courir au secours de leurs confrères.



4 — Les prisonniers sont enfermés dans le Défilé aux Portes de Fer, approchez-vous en et moi !



5 — Chacun part de son côté. Gait et Primel entraînent leurs hommes et en vue du défilé mettent pied à terre. Les chevaux sont cachés dans des anfractuosités de rocher et le jeune Breton part en reconnaissance.



6 — Il se rend bien compte que des sentinelles gardent tous les sentiers conduisant au fameux défilé. Seul le côté du ravin n'est pas surveillé tant franchir sa muraille abrupte semble impossible.

La semaine prochaine : **RETOUR CHEZ LES NAVAJOS.**

qui ne risque rien n'a rien

tentez donc votre chance à la

LOTÉRIE NATIONALE

E 22

Attention au N° gagnant !

Cet exemplaire, comme tous les O LO LE qui paraîtront durant les vacances, est numéroté.

Le nombre sortant de la semaine qui sera publié dans notre prochain numéro, gagne un album d'A. Le Braz sur la Bretagne.

Le gagnant doit réclamer son lot en nous retournant le chiffre sorti qui se trouve au bas de l'exemplaire.

La loterie d'O LO LE

Voici le gagnant du 6 Juillet :

Le N° 19.117

Que celui qui possède l'exemplaire portant ce nombre nous l'adresse, et immédiatement, il recevra l'album sur la Bretagne, d'A. Le Braz !

ABONNEZ-VOUS A O LO LE !

La Gérante : Mme VIEA DE BELLAING.

Impr. du Léon, Landerneau

FORCE & SANTÉ

La formule est divine

Tout le monde le sait

Grâce à l'UMININE

Ceux qui par hasard l'ignorent

N'ont qu'à en faire l'essai

Le phosphate sélectionné

YOLIN UMININE GINE (Phosphates)

Assoc. de l'Ormeau et du Noyon.

DEPURATIF TONIQUE PUISSANT

Mérite à l'heure à nos malades cette préparation qui depuis plus d'un demi siècle, agit de plus en plus et le travail de santé, contre les pâles couleurs, l'anémie, l'asthme, les toux, les diarrhées, les coliques, les maux de tête, les vertiges, les migraines, les états de faiblesse, les troubles du sommeil, les troubles de la digestion, les troubles de la circulation, les troubles de la menstruation, les troubles de la croissance, les troubles de la vieillesse.

De nombreux médecins passent le conseil de l'Ormeau et du Noyon, et ont vu les plus beaux résultats, les plus beaux succès, les plus beaux succès, les plus beaux succès, les plus beaux succès.

En vente dans toutes les pharmacies et les laboratoires du Dr en Médecine, 10, Moreau, à Landerneau (Landes) et à Landerneau (Landes).

Attention ! Les imitations en vente partout qui ne valent que les grands succès.

DISQUE - REBUS

Avec la première lettre de chaque objet représenté dans cette roue, trouvez le nom d'un roi breton de Cornouaille.

PROPAGANDISTES !

Diffusez 50 N°s à Ste Anne pour mériter la Croix d'Olole

KORNIG AR BREZONEG (Le coin de breton)

- 11 = eunekvet kentel
- 11^e leçon
- 1 — Sec'het am eus kalz
J'ai soif beaucoup.
 - 2 — Piou en deus sec'het ?
Qui a soif ?
 - 3 — Me am eus sec'het.
(Moi) j'ai soif.
 - 4 — Eva dour a ran.
Je bois de l'eau (boire de l'eau je fais)
 - 5 — Dour a zo e pelec'h ?
Où y a-t-il de l'eau ? (de l'eau il y a où ?)
 - 6 — Dour fresk a zo er feunteun.
Il y a de l'eau fraîche dans la fontaine.
- REMARQUES.** — (1) am eus : j'ai ; sec'het am eus (soif j'ai) — (3) Me am eus : moi j'ai — (5) pelec'h : où ? ; e pelec'h : dans où ? — Dour a zo : (de l'eau) (est) il y a.
- PRONONCEZ BIEN.** — (1) sec'hette an-ème — (2) ène deuse — (5) e pelec'h : accent sur la dernière syllabe. — (6) fresk ère fûn-n'tunne (prononcez un comme en français. — (11) ènek — 11 : eunékvette.

RECHERCHE

Voici le corps de St Roman traîné par deux bœufs blancs... Mais la Kéhen n'est pas loin !

SOLUTION DU DISQUE - REBUS

— 1. Chat — 2. Hache — 3. Ane — 4. Raquette — 5. Lion — 6. Espadon — 7. Sabot — 8. Dé — 9. Escargot — 10. Bannière — 11. Litre — 12. Œufs — 13. Ile — 14. Soufflet.

CHARLES DE BLOIS

Dour fresk a zo er feunteun

Il y a de l'eau fraîche dans la fontaine

RÉSULTATS du CONCOURS de CONTES (Suite)

- 22^e Prix — **Henri LE TALLEC** (10 ans)
Pédernec (C. d. N.)
par Mamm-goz) Toull ar bleiz Conté
Sujets : Karrigel an Ankon (Conté par Mamm-goz)
Un plumier garni.
- 23^e Prix — **Henri LANDAIS**
Grandchamp - des - Fontaines, par Trellières (Loire-Inf.)
Sujet : La Légende de cenet
Un plumier garni.
- 24^e Prix — **PrixSoazig MUZET** (8 ans)
Sotteville-lez-Rouen.
Sujet : Le petit chat.
Une poupée bretonne
- 25^e Prix — **Bernard TOUCHET** (10 ans)
Noyal-sur-Vilaine.
Sujet : Le pont du diable
Un album à colorier.
- 26^e Prix — **Bernard GESLIN** (11 ans)
Noyal - sur - Vilaine.
Un album à colorier.
Sujet : Un peu d'humour.
- 27^e Prix — **Francis DROUDAINE**
Un album à colorier.
- Les contes, légendes, récits primés seront publiés dans la Page des Vacances qui sera entièrement rédigée par les lecteurs et lectrices d'O LO LE.

OMISSION

CONCOURS DE DESSINS : 33^e Prix
Chantal et Gwénéolé de St Maur, Guingamp.
Une boîte de couleurs, un album à colorier.

Tous les prix du concours de dessins et de contes sont adressés cette semaine aux lauréats.

L'insigne d'O LO LE

CONNAIT UN VIF

Une belle croix celtique portant l'insigne : Doue ha Breiz (Dieu et Bretagne)

SUCCÈS !!!

L'unité (franco) : 7.60
par 25 : 6.75 (port en sus)
par 50 : 6.50 (—)
par 100 : 6. (—)

BULLETIN DE COMMANDE DU N° A Ste Anne

M

Ecole ou Patronage de _____

désire recevoir _____ exemplaires du N° spécial d'O LO LE à Ste Anne conformément aux conditions suivantes :

a) Vente du N° 1 fr. Remise de 0,25 par numéro vendu.

b) Reprise des inventés et règlement sur relevé de l'administration d'O LO LE



2^e ANNÉE — N° 34
20 JUILLET 1941
80 Centimes

ABONNEMENTS :
1 an : 35 fr.
6 mois : 18 fr.
3 mois : 10 fr.

Directrice : Mme Veu de Bellain
Administrateur : R. rue Lafayette - Landerneau
G. G. Mlle Laclère 27556 Rennes

Les Aventures de MATILIN AN DALL

Texte et Dessins de R. THOMEN Chapitre VII — LA PETITE FEE DU YEUN ELEZ

RESUME. — Yann ar Chapel, compagnon de Matilin An Dall, est élevé par le char de l'Ankou, qui l'emène chez Paul Gornok, le Diable. Yann apprend aux diabolots à jouer du binou, mais il réclame un sonneur de bombarde. Le Diable l'invite à appeler Matilin qui, avec Korrig, recherche Yann...



1. Donc, l'oreille de Matilin avait distinctement perçu son nom trois fois prononcé s'apportant par le vent qui soufflait dans les roseaux. Et le bombardier avait reconnu la voix de son ami le sonneur de binou. Il s'agenouilla. A son tour, il appela à trois reprises : « Yann ! Yann !



Yann ! »
2. Yann Ar Chapel entendit clairement cet appel, bien qu'il fût à plus de cinq cents pieds sous terre, et en dépit du vacarme que faisaient ses élèves diabolots en soufflant à tort et à travers dans leur binou.
3. Matilin et Korrig continuèrent de parcourir la lande, à la recherche



d'une excavation leur permettant de descendre dans le sous-sol et d'aider à la délivrance du prisonnier du diable. Une hirondelle tournoyait autour d'eux, semblant les guider. De temps en temps, pour manifester sa présence à celui qui ne pouvait la voir, l'oiseau effleurait de son aile la joue du musicien aveugle.



4. De son côté, Yann ar Chapel essayait de fausser compagnie à ses geôliers. N'avait-il pas la prétention de remonter à l'air libre en s'aidant des stalagmites dont les parois de la grotte infernale étaient garnies ! « Décidément, mon garçon, s'esclaffe Paul Gornok, tu es aussi présumptueux que stupide, ce qui n'est pas peut dire ! »



5. Le barde et le korrigan arrivèrent bientôt dans un lieu désolé appelé le Yeun Elez, où les bruyères marécageuses semblaient voûtes de squelette. Korrig avait mis le premier pied dans cette tourbière sentit le sol s'enfoncer sous son poids pourtant léger. Il laissa échapper un jaron bien aodin mais qui prouvait qu'il n'était pas



content.
6. D'autant plus mécontent était-il, en voyant que Matilin An Dall, de la catégorie des ponde joubé et se tenait aussi à l'aise sur ce sol mouvant que s'il se fut trouvé sur une route



L'hirondelle était venue se percher sur la joue du sonneur de bombarde.
7. Tout-à-coup, l'oiseau se trouva change en une ravissante fillette. « Je suis Gwen-nigel, la petite fee du Yeun Elez, dit-elle Matilin, je te prends sous ma protection... » Les deux matrilots se regardèrent. Les yeux de Korrig, qui tout à coup rayonnait émanant d'elle que Matilin An Dall, à qui était refusé le bonheur de la contempler, la devina aussitôt telle qu'elle était : douce, jolie, aimable, adorable, pour tout dire.



La semaine prochaine : **LES CANARDS SAUVAGES.**

Le Trèfle noir

Chapitre V. — L'INDUSTRIEL NANTAIS.

RESUME. — L'auteur du cambriolage de la banque Lajat est découvert : c'est le fameux voleur international célèbre sous le nom de « Trèfle Noir ». Le détective Lagadec poursuit sa périlleuse enquête.



Le transatlantique Morgan file à toute vitesse sur l'Atlantique. Dans la luxueuse salle à manger, le dîner touche à sa fin. On écoute l'un des passagers, un riche industriel nantais, homme très distingué.



— Mais oui, dit-il, il paraît que le Trèfle Noir le bandit-fantôme, celui que tous les policiers du monde entier, n'ont pu arrêter, serait à bord de ce navire... Qui sait... peut-être est-il là, au milieu de nous ?



— On remonte sur le pont. Près du bastingage, un homme est assis, fumant un cigare. C'est le détective Lagadec. Plongé dans ses réflexions, il ne semble pas prêter attention aux passagers.



L'industriel s'approche de lui et lui fait cercle autour d'eux. Ce sont les journaux qui ont révélé l'existence à bord d'un coffret renfermant pour 80 millions de perles. Toute la presse en parle depuis deux jours...



...Ce coffret se trouve dans une cabine isolée. Deux policiers en gardent la porte, nuit et jour. Nul n'a droit de passage devant la cabine. Bref le trésor est bien gardé ! Il se fait tard. Chacun regagne sa cabine.



Lagadec n'a pas desserré les dents durant la conversation de l'industriel. — Encore quelques jours, se dit-il quelques heures peut-être et la presse mondiale parlera de nouveau du Trèfle Noir.
La semaine prochaine : **LE MOUSSE JOBIG**

NOTRE NUMÉRO SPECIAL DE Ste ANNE paraîtra sur 8 pages, en deux couleurs : rouge et noir
Les commandes AFFLUENT CHAQUE JOUR ! Retardataires, dépêchez-vous !
NOTRE 1^{er} CONSIGNÉ : Chaque lecteur, chaque lectrice doivent placer un N° le 26 Juillet, DANS UNE FAMILLE où on ne connaît pas encore O LO LE.
O LO LE EST LU dans les écoles, dans les patrouilles et dans toutes les bonnes familles.



Dans un bourg de Basse-Bretagne vivait, il y a fort longtemps, un vieux sonneur tout cassé par l'âge et si perclus de rhumatismes que le pauvre homme ne pouvait monter sans gémir les degrés de la tour de l'église pour aller remplir son office. Comme il parvenait tout de même à s'acquitter de sa tâche, étant plein de bonne volonté, et qu'il était fort bien vu de tous, le vieux curé le maintenait dans cet emploi, mais le bonhomme n'ignorait pas que le jour n'était guère plus éloigné où il devrait céder la place à plus jeune et plus vigoureux que lui, et cette pensée ajoutait à sa peine.

Or il advint qu'un jour, comme il se lamentait en lui-même sur les misères dont il était accablé, le diable lui apparut et lui dit en lui frappant sur l'épaule :

— Cesse donc de te plaindre, père Antoine, cela ne sert à rien. Ecoute-moi plutôt. Voici ce que je te propose je te délivre des maux qui t'affligent et je rends la force, la souplesse et la vigueur de tes vingt ans, tu pourras grimper jusqu'au haut du clocher aussi aisément qu'un jeune homme. En retour, je te demande peu de choses. Simplement ceci : tu continueras à sonner messes et vêpres comme d'habitude, mais pour le reste, une fois sur deux je te remplacerai. Cela te va-t-il ?

Tout heureux à la pensée de voir enfin la fin de ses misères et sans plus réfléchir, le bonhomme accepta cette proposition, trouvant même que le diable ne se montrait guère exigeant. Et comme c'était justement l'heure de carillonner pour un baptême, il gravit les degrés de pierre et fut tout étonné et ravi de ne ressentir aucune fatigue non plus que lorsqu'il empoignait les cordes pour mettre en branle les cloches. Le diable ne l'avait point trompé. Plus le père Antoine sonnait, plus il sentait la vigueur lui revenir. Et lui qui redoutait à tout instant, tout tremblant qu'il était, de se rompre les os en descendant la lanque spirale de pierre, il la dégringola cette fois en courant comme un gamin, et il avait si bon air en arrivant en bas que les gens du baptême furent tout heureux de lui voir cette mine, et que le parrain et la marraine de l'enfant lui donnèrent de belles pièces d'argent.

Cependant le diable dont c'était, selon le marché qui avait été conclu, le tour de sonner, attendait son heure. Celle-ci arriva le surlendemain après-midi, au moment de célébrer la messe d'enterrement de l'un des plus riches fermiers de la paroisse, qui venait de mourir subitement. Le convoi approchait. Le vieux sonneur monta dans

LE SONNEUR ET LE DIABLE

Illustrations E. Jobbé-Duval



la tour comme d'habitude, mais comme il était convenu, il laissa cette fois le diable se mettre à la besogne. Or à peine celui-ci avait-il saisi les cordes qu'on lui des coups lents et nombreux du glas, un allègre carillon éclatait, répondant par tout l'espace sa joyeuse musique argentine.

— Arrête ! arrête ! cria le père Antoine, interdit. Ce n'est pas d'un baptême qu'il s'agit, c'est d'un enterrement !

— Eh, compère, est-ce ton affaire ou la mienne ? répliqua le diable d'un ton quinquard.

Et le diable de carillonner de plus belle, et la joyeuse volée de s'élever sur le bourg et la campagne.

Affolé, le vieux sonneur se précipita sur le diable pour l'arrêter, mais ses efforts furent vains : le diable était plus fort que lui.

Et les cloches chantaient, chantaient toujours. A la fin, pourtant, elles se turent.

— Et voilà, l'am ! dit le Malin avec un rire qui fit trembler les grosses poutres. A toi l'honneur la prochaine fois !

Comme bien l'on pense, le malheureux sonneur eut mille peines à se tirer de ce scandale sans être renvoyé. Il assura qu'il avait perdu complètement la tête. Mais ce furent plutôt ses larmes qui lui valurent de conserver sa place, étant parfaitement entendu, l'avertit le vieux curé, qu'une pareille chose ne se renouvelerait



pas. Le malheureux promit. Il disposait d'un certain répit puisque c'était à lui de sonner. Mais quand ce temps fut passé il vit avec terreur approcher le moment où, à nouveau, le diable, entrerait en scène. Il supplia celui-ci de rompre le pacte, mais l'autre s'y refusa absolument.

— Au moins, accorde-moi quelque chose, demanda le vieux sonneur.

— Parle, dit le diable.

— Laisse-moi sonner moi-même cette fois-ci : en compensation, tu sonneras

les deux prochaines fois.

— Soit, concéda le Malin.

Le père Antoine s'octroyait ainsi un nouveau répit. Mais ce n'était que reculer pour mieux sauter. Et quand ce temps encore fut passé, l'angoisse le reprit. Et de désespoir, il s'arrachait les derniers cheveux blancs qui lui restaient encore quand une inspiration le vint.

On devait ce matin-là célébrer le mariage de deux jeunes gens, et le Malin attendait avec impatience le moment de se payer en se livrant à quelque abominable plaisanterie, quand le bonhomme lui dit en le regardant avec un air de profonde tristesse :

— Ah, voici bien le plus sombre jour de ma vie. Qui m'aurait dit en effet que mon bon ami le menuisier mourrait ainsi dans la fleur de l'âge, laissant dans la misère une pauvre femme et cinq malheureux petits enfants.

— De qui parles-tu ? demanda le diable.

— De qui parlerais-je si ce n'était de mon pauvre ami le menuisier que l'on va porter en terre tout à l'heure, répondit le sonneur en seignant une profonde douleur.

Le diable, étonné de ces paroles, éclata d'un grand rire :

— Eh bien, compère, voici de quoi adoucir ton chagrin et consoler tout à la fois la veuve et les orphelins, s'écria-t-il. Et aussitôt il se mit à faire adroitement les cloches, à la grande



voix être pris au piège où tu pensais me prendre ! Et il se mit à carillonner joyeusement. Mais cette fois encore il fut joué, car il s'agissait réellement d'un baptême. Alors il entra dans une affreuse colère et jura effroyablement, ce qui réjouit fort le vieux sonneur.

Cependant, le diable, qui se dissimulait depuis longtemps qu'avec un adversaire de cette trempe il était vaincu d'avance si personne ne venait à son secours. Son amorce redoubla. Se voyant perdu, il se mit en prières, suppliant à genoux son bon patron Saint Antoine de lui venir en aide. Saint Antoine eut de lui venir en aide. Saint Antoine eut de lui venir en aide. Il commença par le réprimander très sévèrement pour le pacte qu'il avait fait avec le malin, puis, touché de compassion en voyant couler les larmes du pauvre homme, il lui chuchota quelques choses qui eurent le don d'arracher un soupir de soulagement au vieux sonneur et d'allumer dans ses yeux une lueur de joie.

— Merci, bon Saint Antoine, merci, dit-il d'une voix émue quand le bon saint eut achevé.

Et à minuit il fit ce que lui avait prescrit son saint patron. Pieds nus et en chemise, un cierge allumé dans une main, un bénitier rempli dans l'autre, il monta dans le clocher et fit trois fois le tour des cloches en aspergeant celles-ci d'eau bénite le plus abondamment qu'il put. Après quoi il fit un grand signe de croix et regagna son lit où il dormit toute cette nuit-là d'un bon sommeil paisible comme il n'en avait pas goûté depuis longtemps.

Le lendemain, dans la matinée, il se trouva sur la place quand il vit des paysans accourir vers lui à toutes jambes en criant :

— Le feu ! le feu !

Ils lui apprirent qu'un violent incendie venait de se déclarer dans une ferme à une lieue de là et menaçait de gagner tout le village.

D'un bond, le vieux sonneur fut au haut de la tour, prêt à sonner le tocsin. Mais le diable qui l'y avait précédé se plaça devant lui et lui barra le passage en ricanant :

— Doucement, compère, doucement c'est à mon tour, il me semble. Il y a le feu à ce qu'il paraît ? Va donc pour le feu ! Nous allons annoncer cela à notre manière, camarade : en large !

Et le Malin saisit les cordes, se disposant à exécuter son saugrenu dessein quand — surprise ! — à peine les avait-il empoignées qu'un hurlement lui échappait et que ses mains devenaient incandescentes comme un fer rouge. Fou de douleur et de rage, et ne pouvant détacher ses doigts, déchirant lui-même le plus furieux tocsin que l'on ait jamais entendu de mémoire de Breton, et qui alerta tous les villages à cinq lieues à la ronde.

(suite et fin page 4)

LE MYSTÈRE DU CHATEAU DU TAUREAU

Roman inédit de Job de Roince



Yves lança les petits papiers à la mer...

RESUME. — Le D^r Dinan, porteur d'un document révélant l'existence d'un trésor au Château du Taureau, a été assassiné dans des conditions troublantes. Yves et Armelle, ses enfants, veulent découvrir les criminels et se rendent au Château du Taureau ; les deux hommes qu'ils soupçonnent les rejoignent et les enferment dans une cellule de la forteresse. Les deux enfants y trouvent un document selon lequel le trésor doit être consacré à la reconstruction du monastère de Landevennec. Pen-

dant ce temps, les malfaiteurs recherchent la fortune du comte de Kerlanet. Armelle épuisée s'est endormie...

Mais bien vite elle revint à elle et, angoissée, elle questionna son frère.

— Nous sommes toujours enfermés.

— Oui, toujours... D'ailleurs les bandits ne doivent pas avoir trouvé le trésor... Ils travaillent encore.

— Ah, si quelque'un pouvait venir nous délivrer.

— Il ne faut pas trop l'espérer... En ce moment, il n'y a pas de touristes en Bre-

tagne et personne ne vient visiter cette vieille forteresse.

Pour passer le temps, Yves grimpa le long de la muraille et, les mains solidement cramponnées aux barreaux de la lucarne, il explora les environs.

Il était là depuis un certain temps déjà quand soudain, il poussa une exclamation.

— Qu'y a-t-il ? fit Armelle.

— Je vois plusieurs barques qui passent au large du château... Si seulement les pêcheurs pouvaient nous apercevoir... Je vais tâcher de leur faire signe.

Il tendit le bras, mais la muraille était si épaisse qu'il parvenait à peine à toucher l'extrémité extérieure de la lucarne. Voyait que ses efforts étaient inutiles, il n'insista pas.

Alors il se laissa retomber sur le sol mais ce fut pour s'écrier aussitôt :

— J'ai une idée... Donne-moi ton écharpe.

Bien vite, Armelle lui tendit le long foulard qu'elle portait autour du cou.

Deux minutes après, ce signal, dont l'une des extrémités était accrochée à l'un des barreaux, flottait au dehors.

— Cela doit se voir de loin, fit le garçon, mais ce n'est pas suffisant.

Il avait pris maintenant un carnet qui se trouvait dans la poche de sa veste, et se travailla des feuilles qu'il venait d'en sur plusieurs des notes :

« Nous sommes enfermés dans le château par des bandits. Venez vite nous délivrer. Il y a un trésor. Écrivez-moi, si possible, l'écriture pour la mer, puis, par la fenêtre, il de Peau de la vide les petits morceaux de lanca dans le vide les petits morceaux de lanca quand, aussitôt, furent emportés par

le vent. Cela fait, il demeura à son poste, surveillant les barques...

Tandis que les deux petits prisonniers tentaient ainsi d'attirer l'attention des pêcheurs, les deux bandits poursuivaient leurs recherches.

Comme les enfants l'avaient deviné, ces individus étaient bien les criminels qui avaient tué le docteur Dinan. Aventuriers, toujours en quête d'un mauvais coup à faire, ils appartenaient à une bande connue de la police parisienne, et plusieurs fois déjà, ils avaient comparu devant les tribunaux.

Le plus grand, René Malou, avait déjà été condamné pour cambriolage, vol, tentative à main armée, tentative de meurtre. Son compagnon que se nommait Vincent Allermé, était, lui, un spécialiste de l'escroquerie. C'est lui qui, par une indication, avait appris que le docteur Dinan recherchait les descendants d'un émigré, afin de leur remettre le document qu'il possédait, document qui devait permettre de retrouver un trésor.

Muni de ce renseignement, Vincent Allermé avait réuni ses complices et leur avait dit qu'il y avait là une occasion à ne pas laisser passer. Rapidement, un plan avait été élaboré, et Malou et Allermé avaient été chargés de l'exécuter.

Hommes sans scrupules, ils n'avaient pas hésité. Pour eux ce n'était pas payer trop cher un trésor, que de l'acquiescer au prix d'un meurtre.

De Paris, les malfaiteurs avaient gagné Landerneau puis, comme on s'en souvient, ils avaient tendu un piège au docteur, afin de l'attirer hors de chez lui. (à suivre)

On était au lendemain de la grande Révolution, et il était urgent de réparer les ruines morales accumulées par cette triste et néfaste période.

La Bretagne connut alors un apôtre infatigable, au rôle de feu et au courage de fer : Jean-Marie de la Mennais.

Il naquit à St Malo en 1780, où son père était armateur. Durant la terrible disette qui desola la Bretagne en 1782 et 1786, M. de la Mennais rendit aux Bretons les plus éminents services en faisant venir du blé de l'étranger ; Louis XVI le récompensa en lui octroyant des lettres de noblesse.

A 10 ANS

1790 venait de commencer. Le dernier évêque de St Malo, Mgr de Pressigny se disposait à prendre le chemin de l'exil. Il se rendit un soir à La Chesnaie, maison de campagne située à dix kilomètres de Dinan où l'attendait M. de la Mennais avec toute sa famille. L'évêque témoignait le désir de célébrer la messe le lendemain.

Mais qui la répondra, dit le prélat ? — Moi ! s'écria Jean-Marie.

Tu sais donc servir la messe, mon enfant ? — Oui, Monseigneur.

Et ton catéchisme, le sais-tu aussi ? — Oui, Monseigneur, je le sais en entier.

Alors, les yeux du vénus pasteur se reposèrent avec attendrissement sur le jeune enfant.

Ecoute, mon petit Jean, lui dit-il, après l'avoir interrogé, je vais partir : je ne sais s'il me sera donné de revenir jamais. Puisque tu sais si bien ton catéchisme, prie le bon Dieu et je te confirmerai demain matin avant la messe.

UN CŒUR ARDENT.

Mgr de Pressigny devait, durant la nuit, s'embarquer pour les Indes Britanniques. Une dernière réunion avait lieu au salon paternel pour les adieux suprêmes, mais



Le Billel d'Yvon

LES SAINTS BRETONS

Au patronage, on joue aux Navajos ; à la maison on joue à des jeux plus tranquilles. Alors on joue aux Saints Bretons.

Mon petit frère Yann est rempli de bonne volonté ; aussi on le charge toujours des rôles les plus ingrats : Il fait le Dragon quand je suis Saint Pol de Léon... Il se change en Loup quand je deviens St Hervé... Il se fait Serpent pour que te sois Saint Samson... Il se transforme en Baleine si le veau de Saint Malo... Il a même accepté de se laisser enfermer dans une lessivasse pour représenter le Diable agitant la marmite de Saint Judicaël...

Quant à ma sœur Maryvonne, elle se charge de la mise en scène. Elle est d'une habileté incroyable pour transformer une blouse en manteau d'évêque ou un vieux chapeau de paille en casque de chevalier. C'est elle aussi qui taille dans du carton les oiseaux, les poissons et les autres animaux qui jouent un rôle si important dans la vie des Saints de Bretagne.

Pais comme nous, petit frère ! Demande à O LO LE le beau livre : « La jeunesse bretonne sur les pas de ses Saints ». Tu le liras à haute voix à tes frères et sœurs ou à tes camarades ; et vous pourrez, comme nous, organiser des jeux passionnants qui vous permettront de vous amuser, de vous instruire et de vous édifier en la compagnie de nos vieux Saints Bretons.

Ton ami, YVON.

A L'ASSAUT DE LA COLLINE

Affrès au pied de la montagne à la hauteur de L. V. au Druex (N. D. de Piété) qui est bien à sa place et qui semble s'être postée là comme pour insuffler du courage aux plus hésitants, tous se mettent à genoux et l'on entend le chant du Misereere et du Parco Domine. Et c'est l'ascension épique de la colline. Au son entraînant des



tambours et des clairons qui, infatigables eux, sonnent la charge pour stimuler les courageux, les porteurs entraînent la montée à une assez vive allure, que montre bien la raideur de la pente. Les vieux, tout sages s'efforcent, tant bien que mal, de

Une belle figure bretonne :

Le Vénérable Jean-Marie Robert de la Mennais Ardent Apôtre de l'Enfance & de la Jeunesse



Jean, au grand étonnement de tous, ne s'y trouvait pas. Tout à coup, il apparut un bâton à la main, et un petit paquet sous le bras.

Où vas-tu donc, mon fils ? dit M. de la Mennais.

Je vais avec Monseigneur.

Mais il ne faut pas tant de monde pour conduire Monseigneur : on ferait trop de bruit.

Ce n'est pas pour le conduire que je pars, c'est pour rester avec lui ; Monseigneur va chez les protestants, et il ne trouvera personne pour lui répondre la messe.

Vivement ému par ce dialogue, l'évêque intervint.

Mon cher enfant, dit-il, je te remer-

sèrent reparaitre, et Mgr de Pressigny revint à Paris. Jean-Marie l'ayant appris accourut près de son évêque.

La scène qui se passa alors entre le père et le fils est des plus touchantes.

Ainsi donc, c'est bien décidé, Jean, vous voulez être prêtre. Mais, savez-vous à quel cela vous engage ? Venez, mon fils, je vais vous l'apprendre.

Et l'évêque conduisit le jeune homme dans la chapelle des Carmes, toute rouge encore du sang des martyrs.

Ici, même, dit le prélat, il y a neuf ans, des évêques, des prêtres, des religieux furent fusillés en haine de la religion. Voici les traces du massacre : l'immense tache de sang n'est point effacée, et les bourreaux vivent encore. ... Pen-



L'Evêque conduisit le jeune homme dans la chapelle des Carmes...

ce, mais comme je ne sais quand je reviendrai, je ne t'emmenai pas.

Jean-Marie dit alors en pleurant : Mais Monseigneur, avec vous je n'aurai point peur... J'irai avec vous et je serai votre enfant de chœur ; vous m'apprendrez le latin, vous me ferez prêtre, et je ne vous quitterai jamais.

UNE VOCATION INEBRANLABLE

Après Thermidor, on commença à respirer en France ; bientôt les proscriptions

se-vez-vous, mon fils, qu'ils ne recommenceraient pas ?

Ils purent recommencer, Monseigneur, répond Jean-Marie. J'ai vu en Bretagne des prêtres mourir sur l'échafaud ; j'ai vu leur sang couler sous la hache des persécuteurs, et cette vue n'a fait que fortifier ma ferme résolution de verser le mien pour la même cause.

Jean-Marie reçut les ordres mineurs et le sous-diaconat des mains de Mgr de Pressigny, à Paris, le 24 décembre 1801



L'ETABLISSEMENT LA MENNAIS A PLOERMEL

LA GRANDE TROMÉNIE DE LOCROUAN (1)

(suite et fin)

gagner le point culminant de la Troménie, tout en déroulant entre leurs doigts cailloux les grains de leurs chapelets jaunis. C'est une vertigineuse escalade ; elle est abrupte et glissante, la piste, et plus d'un s'affaissa et glissa sur l'herbe desséchée et lisse. Le moment est venu pour les porteurs d'enseignes de déployer toute leur adresse et leur savoir faire.

La tâche est certes pénible, mais N. D. de Bon-Secours qui, dans sa petite hutte adossée à un talus, semble adresser aux pèlerins un geste d'encouragement, n'apporte-t-elle pas à tous son réconfort ? Et l'on atteint bientôt, essoufflé il est vrai, mais le cœur plein de joie, le sommet de la colline, entre deux haies de spectateurs accourus pour assister à cette montée sensationnelle.

Là, le bon air venant du large et un léger repos devant un paysage enchanteur et de toute beauté, remettent de leur fatigue passagère les pèlerins qui, à l'ombre de la chapelle, respirent un peu ; enfin, en écoutant le sermon traditionnel... sur la montagne.

DE PLAS AR CHORN AU PENITY Après le sermon, sur un appel des clairons la procession se reforme et reprend son train, en cheminant de nouveau dans les dédales d'un chemin encaissé où elle disparaît par moment.

Les jeunes porteurs se fessignent difficilement au silence et le rompent plusieurs fois en cours de route ; mais les vieux absorbés dans la prière et le recueillement, paraissent insensibles à ce qui les entoure et aux difficultés de ce chemin immuable que des générations sans nombre ont foulé. Ils récitent leur chapelet et ne font d'autre geste que de déposer leur offrande dans le plat de leurs saints préférés, ou de baisser leur reliquaire.

Après s'être encore étirés le long d'un chemin creux, la procession débouche bientôt dans un champ aride. Voici, couché sur une terre d'ajoncs, dans cette morne solitude des landes de Gorréker un gros bloc de granit : c'est la « Chaise de St Ronan ». On l'appelle aussi « Ar Gazeg Wenn » : « Jument de pierre ». La légende prétend que c'est là la fameuse barque de pierre sur laquelle St Ronan traversa la mer. Au contact de la terre ferme la curieuse barque serait devenue « cavale » et se serait « pétrifiée » à tout jamais sur ce flanc dénudé de la montagne.

La Troménie de Locrovan est un pardon breton qui se célèbre aujourd'hui tel qu'il se célébrait il y a neuf siècles, un pardon tranquille que ne viennent gêner ni le tumulte des foules, ni les attractions diverses, déshonneur de tant de nos fêtes religieuses.

Elle est à la fois un pèlerinage de pénitence, une fête traditionnelle et populaire qui, tous les six ans, ramène infailliblement au tombeau du saint protecteur, les nombreux enfants de la paroisse qui ont dû émigrer au loin et profitent de cette

circonstance exceptionnelle pour revoir leurs vieux parents et leur vieille cité.

(D'après « Locrovan - St Ronan - et la Troménie », par un Locrovanais.)

et le diaconat à Rennes en 1803. Il fut ordonné prêtre, également à Rennes, par Mgr de Maille, le 25 février 1804.

D'abord vicaire à St Malo, il devint dès la suite vicaire capitulaire de St Brélès. A partir de 1815, à la mort de son évêque, il dut porter pendant cinq ans, presque seul, le poids de l'administration d'un des plus grands diocèses de France.

UN GRAND MISSIONNAIRE

Pour restaurer la foi et les mœurs dans son diocèse, M. de la Mennais fit prêcher partout des missions et il y payait largement de sa personne. Sa parole nette avait une autorité irrésistible, et une éloquence qui arrachait des larmes. A l'exemple de St Vincent Ferrer, il conduisait les foules en plein air et prêchait sur les places publiques.

— Ah ! disait un bon recteur, qui demandait un missionnaire à M. de la Mennais, si je pouvais espérer que vous viendriez vous-même, le succès de ma mission serait certain.

SON ŒUVRE CAPITALE

L'œuvre capitale de cet homme de bien fut la fondation de l'Institut des Frères de l'Instruction Chrétienne de Ploermel, des Filles de la Providence de St Brélès.

Pour remédier aux maux de l'époque, M. de la Mennais résolut d'ouvrir des écoles. Mais les maîtres manquaient. Il demanda à son ami, curé de la Roche-Derrien, de lui envoyer trois jeunes gens de sa paroisse, simples paysans bretons, mais enfants de bonne volonté, pieux et intelligents, qu'il instruisa lui-même.

Moins de quarante ans après, M. de la Mennais convoitait de ses écoles les cinq départements de la Bretagne, et avait poussé des branches en Gascogne, en Normandie et jusque'en Angleterre.

Enfant, n'oubliez point ce grand apôtre de la jeunesse bretonne, et priez Dieu de lui donner beaucoup de disciples, qui rayonneront non seulement en Bretagne mais dans toute la France et le monde entier.

Le Billel d'Annaïg



LA MESSE : STATIONS SUR LE CALVAIRE

La quatrième partie de la messe commence.

5. Le prêtre, les mains étendues, récite la plus belle des prières, celle de Jésus lui-même, le « Pater » ; il évangélise quelques paroles : « Mon Père, pardonnez-leur comme je leur pardonne... J'ai soif ». Jésus a soif de notre salut, de nos petits sacrifices.

6. Le prêtre fait le signe de la croix avec la patène, la balise, y dépose l'Hostie, puis après l'avoir adorée, il la rompt. Jésus dit : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains », et il expire.

7. Le prêtre met une parcelle de l'Hostie dans le calice. L'Âme de Jésus descend aux limbes ; disons-lui de venir bien vite dans nos âmes.

8. Le prêtre se frappe la poitrine, disant l'Agnus Dei. Les soldats et les Juifs sur le Calvaire s'écrient : « Il est vraiment le Fils de Dieu ! »

9. Le prêtre communique : « Seigneur, je ne suis pas digne de vous recevoir, mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie. » Le corps de Jésus est mis au Tombeau. Jésus, venez dans mon cœur !

10. Le prêtre recouvre le calice. Le tombeau de Jésus est fermé d'une grosse pierre. Que Jésus reste dans nos cœurs, et nous aide à corriger nos défauts, à être des « rayons de soleil » dans nos foyers.

Ton Amie, ANNAÏG



(Photos J. Le Doaré, Châteaulin)

circumstance exceptionnelle pour revoir leurs vieux parents et leur vieille cité.

(D'après « Locrovan - St Ronan - et la Troménie », par un Locrovanais.)

(1) Voir N° du 6-7-41.

GAIT, LA CAVALIÈRE DU TEXAS

RÉSUMÉ. — Tanguy Derrien, sa fille Gait et son neveu Primel guident les caravanes au Texas. Les deux cousins partent avec une petite troupe pour tenter d'arrêter un bandit. Ils ne le trouvent pas, mais voient au retour la route pillée et abandonnée. Un de leurs hommes, Tom, arrive sur ces entrefaites et avoue qu'il faisait partie de la bande de Sam. Pris de remords, il s'était fait assommer en essayant de délivrer les prisonniers enfermés dans le défilé aux Portes de Fer. Tom part prévenir la police, les autres s'approchent du camp ennemi.

1 - En faisant un long détour pour ne pas être vus des sentinelles, Primel, Gait et leur troupe arrivent au fond du ravin. En s'aidant des racines et des pierres, ils saillent. Les deux cousins commencent leur ascension. Leurs amis restent en bas pour les secourir en cas de besoin.



2 - Gait, angoissée, parvient au trou et s'y laisse glisser. Elle retrouve son cousin dans un boyau étroit; une lueur apparaît au loin. Ils avancent sans bruit et parviennent à une salle basse où Sam et sa bande font le recensement de leur butin. Ils parlent de supprimer les prisonniers et de quitter le pays.



2 - Arrivés à mi chemin, une racine cède sous le poids de Primel. Il va rouler jusqu'en bas lorsqu'il disparaît dans un trou.



4 - Jamais les policiers n'arriveront assez tôt. Soudain Gait a une idée. Elle entraîne Primel, sort du souterrain, rejoint les chevaux et, sautant sur Laouic, elle

part au galop. - 5 - En trombe la jeune fille entre au village des Navajos et s'arrête devant le sorcier qui sort de chez lui. Elle supplie les Peaux-Rouges de venir délivrer son père. S'ils acceptent, elle reviendra et sera leur reine.

6 - Les Indiens acceptent, mais, pour voir si les dieux sont favorables, Gait doit combattre seule un bison. Aussitôt elle est placée dans un enclos devant la hâte pesante qui s'avance bruyamment. Elle n'a comme arme qu'un couteau.

La semaine prochaine : LE COMBAT

LE SONNEUR ET LE DIABLE (Suite et fin)

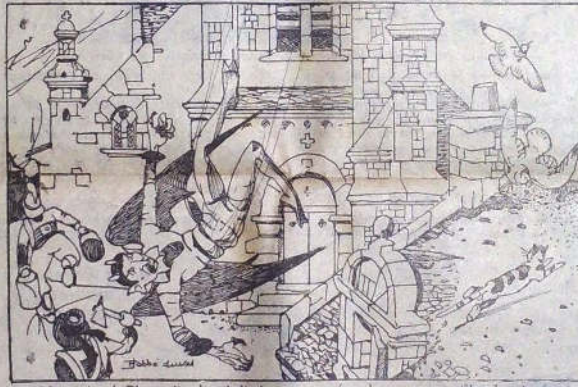


Quelle est cette laide figure aux traits haineux ? Est-ce le visage d'un homme ou d'une femme ? Ceux qui l'ont entrevu l'appellent « l'homme ridé », celui-là même qui n'est autre, probablement, que le pire ennemi de l'ingénieur Le Floch.

Vous saurez le fin mot de cette passionnante énigme en lisant bientôt dans ce journal : notre sensationnel feuilleton en images.

« A LA DECOUVERTE DE KER-Y.S. »

La mystérieuse cité sous-marine.



Plus vite ! Plus vite ! criait, ivre de joie, le vieux sonneur, les oreilles pleines du vacarme des cloches et voyant l'autre se tremousser comme un horrible et grimaçant pantin. Plus vite ! Plus vite encore !

Au bout de longues minutes cependant, le diable, à force de gesticuler, parvint à lâcher les cordes. Mais emporté par son élan, il fut précipité dans le vide et vint s'écraser avec un grand crat sur les pavés de la place où il se transforma aussitôt en une grosse pierre noircie puant le soufre.

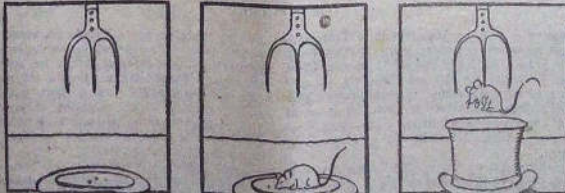
Débarassé de la présence du maudit, le père Antoine vécut de longues

années heureux, gaillard, aimé et estimé comme jamais sonneur ne le fut. Il rendit l'hémé ayant lui-même sonné le glas de ses plus vieux amis, marié leurs enfants et corbillonné pour le baptême de leurs petits enfants dont les petits-fils vous montrent aujourd'hui, quand vous visitez ce bourg de Basse-Bretagne où ceci se passa, une lourde pierre de granit toute noire. Ils affirment qu'elle est authentique. Mais je ne vous donnerai certainement pas en vous disant que l'odeur du soufre n'y est plus.

Paul. A ROIC

(Reproduction interdite).

HISTOIRE D'UN CHAPEAU-CLAC par Benjamin Rabier. 1. Le piège à souris



KORNIG AR BREZONEG

12 = daouzek	naon am deus	daouzekvet kentel	= J'ai faim
1 = unan	naon en deus	= il a faim	
2 = daou	debril bara	= mangez (du) pain	
3 = tri	debril kig	= mangez (de la) viande	
4 = pevar	evit deus	= il a soif	
5 = pemp	evit gwin	= buvez (de l')eau	
6 = c'houec'h	debril bara a ra	= buvez du vin	
7 = seiz	debril bara a ran	= il mange (du) pain	
8 = eiz	evit deus a ra	= je mange (du) pain	
9 = nao	evit deus a ran	= il boit (de l')eau	
10 = dek		= je bois (de l')eau	
11 = eunek			

REMARQUES. — (3) debril (mangez) — (7) evit (buvez) la terminaison R indique la 2^e pers. du pluriel de l'impératif ou du présent de l'indicatif. — (9) a ra (il fait) — (10) a ran (je fais).

PRONONCEZ BIEN. — (3) debrilo — (6) c'houec'h (en une syllabe) — (7) seise — evite — (10) dek — a ran-ne — (12) = daouzek (en 2 syllabes) — gouine (une syllabe).



Naon en deus

L'insigne
D'O LO LE
CONNAIT
UN VIF
SUCCÈS !!!

Une belle croix celtique portant l'inscription :
DUE HA BREZ
(Dieu et Bretagne)
L'unité (franco) : 7.80
par 25 : 6.75 (port en sus)
par 50 : 6.50 (—)
par 100 : 6. (—)

DERNIERE MINUTE !
MOBILISATION GENERALE
DES « O LO LE »
Cette nuit, O LO LE a décrété, en effet, la mobilisation générale de tous ses lecteurs et lectrices (oui, mêmes les filles pour... la diffusion du N° à Ste Anne !
Je repars pour vous annoncer une nouvelle !...
Une nouvelle qui n'est pas un bobard !
Votre émotion est passée ! Il s'agit de faire pénétrer O LO LE dans toutes les familles qui ne le connaissent pas encore !
C'est une véritable offensive voyez-vous qui se déclenche le 25 Juillet au soir !
Dépêchez-vous donc de commander à l'« Arsenal » d'O LO LE, les munitions qui vous sont nécessaires : des numéros : 50, 80, 100 et plus...
Il est temps ! et plus que temps !
Paotrig-Toul-an-Nor.



Comment ! imprudente ! encore dehors !
Mais, grand-mère, un passant a dit tout à l'heure qu'il n'y avait pas un chat dehors !...

BULLETIN DE COMMANDE DU N° à Ste Anne
M
Ecole ou Patronage de :
desire recevoir exemplaires du N° spécial d'O LO LE à Ste Anne conformément aux conditions suivantes :
a) Vente du N° 1 fr. Remise de 0,25 par numéro vendu.
b) Reprise des invendus et règlement sur relevé de l'administration d'O LO LE.

La loterie d'O LO LE
Voici le gagnant du 13 juillet :
Le N° 9.195

Que celui qui possède l'exemplaire portant ce nombre nous l'adresse, et immédiatement, il recevra l'album sur la Bretagne, d'A. Le Braz !

PROPAGANDISTES !
Diffusez 50 N°s à Ste Anne pour mériter la Croix d'Olole

PETITES ANNONCES
ON DEMANDE, jeune fille catholique, connaissant breton, pouvant enseigner enfants 6 et 10 ans, dans bonne famille bre. jeune de l'Eure. Ecrire au journal.

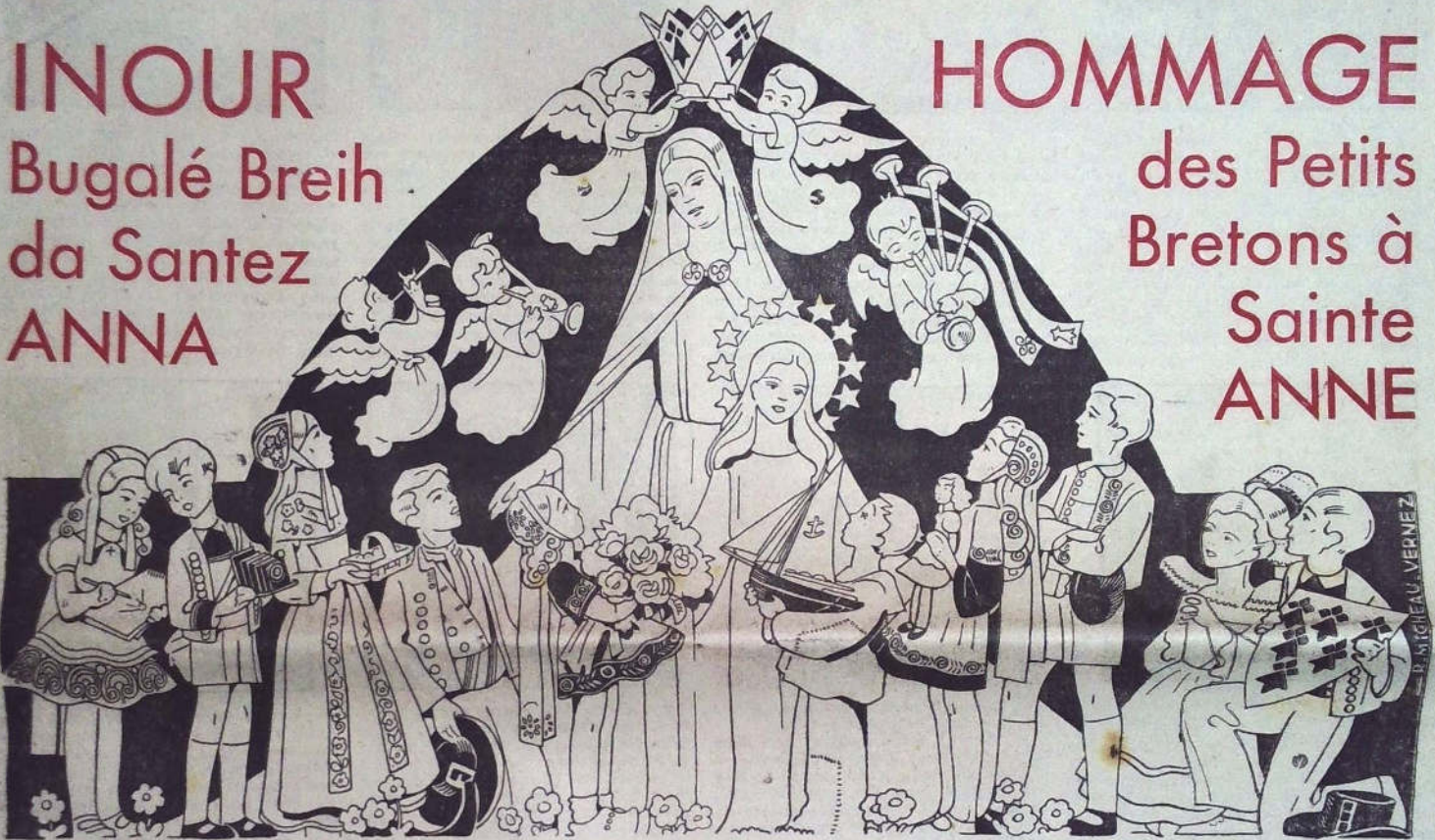
La Gérante : Mme VERA de BELLAING, Impr. du Léon, Landernau

qui ne risque rien
à la
LOTERIE NATIONALE



INOUR
Bugalé Breih
da Santez
ANNA

HOMMAGE
des Petits
Bretons à
Sainte
ANNE



HOR PEDEN
DA
SANTEZ ANNA

Santez Anna, hor Mamm-goh, plijet genoh cheleu peden viriudik hou pugaligeu, én dé kaer-mam konsakret d'oh-hui.

Miret d'emb perpet té karet hor badient !
Roet d'emb ur fians divral e madéleh en Eutra Doué !
Ar er garanté a zoug eidoh er Vretoned, ahoudé meur a gantved, groeit ma vleunio en hor Breih en holl vertukieu, groeit d'er merhedigeu a zoug hou hano, hou karet muich hoah én ur lakat ennoh o fians a-béh.

Dioh pep droug diocillet hon Tadeu, hor Breudeur, ar re zo prizoniet ar re azo ar vor.

Disket d'emb-ni, en despet me'h omb youank, « béa leuen atañ é-kreiz er boén.

Ar er c'héru, ar mézeu, skuillet gliz hou madéleh. Béniget hon flegehieu, hon esteu !

Groeit ma vemp léal atañ d'er brehoneg, el lavar hou poé konzét d'hou servitour karet, Nicolazig.

Hevo Breih, perpet hou pro muia karet, ma uélot niverus, bugaligeu hor bro, ouz hou meuli er Baradoulz da vikén !

Santez Anna, goarantet Breih da viriuden !



NOTRE PRIÈRE
A
SAINTE ANNE



Ste Anne, Notre Grand'Mère, daigne écouter la prière fervente de toutes tes petites-filles et de tous tes petits-fils, en ce jour qui t'est consacré :

Garde nous toujours la foi de notre baptême. Donne-nous une confiance inébranlable en la bonté de Dieu.

Que ton culte conserve chez nous la vertu et accorde à toutes les petites Bretonnes qui portent ton nom, de t'aimer en mettant tous leurs espoirs en toi.

De tous les dangers garde nos papas, nos frères, ceux qui sont prisonniers, et ceux qui sont sur la mer.

Soutiens le courage de nos mamans, de nos grandes sœurs, apprends-nous malgré notre jeunesse - à sourire dans les difficultés. »

Sur les cités, sur les campagnes, répands le fruit de tes bienfaits.

Bénis nos foyers, nos moissons. Fais que nous aimions et apprenions de tout cœur le breton, la langue que tu parlais toi-même à ton serviteur fidèle, Nicolazig.

Que notre Breiz enfin reste toujours ton fiel préféré, que les petits enfants de chez nous arrivent nombreux au paradis pour te bénir pour l'éternité.

Sainte Anne, protégez la Bretagne pour toujours !

YVON NICOLAZIG, le serviteur de Sainte Anne



1. En 1623, vivait à Keranna, au pays de Vannes, un paysan qui s'appelait Yvon Nicolazig. C'était un homme droit, travailleur, et d'une piété exemplaire. Dès sa toute jeunesse, il avait appris à aimer sainte Anne. Le nom de son village d'abord : Ker-Anna, les récits des vieux qui rappelaient la chapelle du Bosenno qui existait autrefois, avaient contribué à intensifier chez le pieux Nicolazig son amour pour Ste Anne, qu'il appelait sa Bonne-Maitresse (E Vestrez vat).



2. Or, un soir d'été, Nicolazig et son beau-frère allaient chercher leurs bœufs dans un pré voisin de la fontaine, lorsque leurs bêtes épouvantées, refusèrent d'avancer. Les deux hommes, surpris, se rapprochèrent pour voir ce qui était cause de leur effroi, et que voient-ils ? Une dame majestueuse est debout, le visage d'une gravité tendre, tourné vers la source ; sa robe à la blancheur de la neige, sa main tient un flambeau allumé, et ses pieds reposent sur un nuage. A cette vue, le premier mouvement



des laboureurs est de s'enfuir, mais bientôt, se ravisant, ils revinrent sur leurs pas : l'apparition avait disparu. Quelle était donc cette Dame mystérieuse qui n'avait pas parlé ?

3. Très tard, le 25 Juillet 1624, veille de la fête de Sain'e Anne, Nicolazig revenait d'Auray où il avait été se confesser. Comme d'habitude, il avait son chapelet en main. Au moment où il passait près de la croix qui porte aujourd'hui son nom, la Dame mystérieuse lui apparut soudain... Mais cette fois, elle



l'appela par son nom : Yvon Nicolazig, et le rassurant par de douces paroles en breton, elle lui fit signe de la suivre.

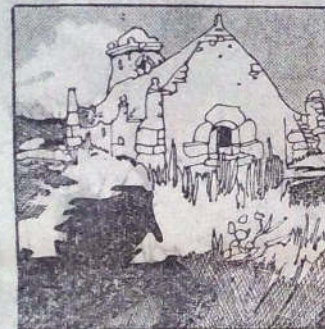
4. La Dame inconnue prend alors la direction du Village, le flambeau qu'elle porte à la main éclaire la nuit. Sans hésitation, Nicolazig la suit... Ils vont ainsi jusqu'aux habitations. Elle, tenant son flambeau, lui, égrenant son chapelet. A l'approche de la ferme, la Dame mystérieuse s'élève dans les airs et disparaît soudainement, laissant Nicolazig bouleversé.



5. Voulant être seul, il se retira dans la grange prétextant d'y garder pendant la nuit, le seigle que l'on venait de battre

Soudain, vers 11 heures, une vive clarté emplit la grange, et dans une lumineuse auréole, apparait la Dame, plus resplendissante que jamais. Nicolazig est effrayé, mais elle le rassure et lui dit en breton :

— Yvon Nicolazig, me eo Anna, Mamm Mari! N'ho pet ket aon. (N'ayez aucune crainte, je suis Anne, mère de Marie !)



6. Puis, en breton toujours, Sainte Anne déclara à Nicolazig :

— Dites à votre recteur que dans la pièce de terre appelée le Bosenno, il y avait autrefois, avant même qu'il y eût aucun village, une chapelle dédiée en mon nom ! C'était la première de tout le pays. Il y a 924 ans et six mois qu'elle est ruinée ! Je désire qu'elle soit rebâtie au plus tôt, et que vous en preniez soin, parce que Dieu veut que j'y sois honorée ! » Cette révélation faite, Sainte Anne disparut et le voyant resté seul. Rassuré, Nicolazig s'endormit tranquille.



7. Le voilà donc chargé par sa Bonne Maitresse d'une grave mission ! Après bien des hésitations, craignant un peu qu'on ne se moque de lui, il va trouver le recteur de Pluneret, Dom Roduez, mais celui-ci refuse de le croire, et le considère comme un faible d'esprit. Nicolazig rentre chez lui, navré et déconcerté.

8. Sainte Anne apparaît de nouveau plusieurs fois, pour réconforter son serviteur et l'encourager à persévérer dans la grande tâche que elle lui confie. Mais Nicolazig la supplie de faire un miracle pour persuader ses voisins et surtout



son recteur. Dans la nuit du 7 au 8 mars 1625, tandis que ses domestiques veillent encore dans la pièce voisine, et que Nicolazig récite son chapelet, la chambre s'illumine soudain : Sur la table, un cierge brille d'un éclat très vif, puis sainte Anne apparaît.

9. D'une voix agréable et engageante, elle interpelle Nicolazig et lui dit : — Appelez vos voisins, menez-les avec vous au lieu où ce flambeau vous conduira ! vous y trouverez l'image qui vous mettra à couvert du monde, lequel connaîtra enfin la vérité de ce que je vous ai promis. » Après ces paroles, Ste



Anne disparaît mais le cierge demeure. Nicolazig, tout à la joie, se lève, et lorsqu'il sort, le flambeau marche devant lui... Il réveille son beau-frère Yann er Rouz, et quatre autres voisins qui s'empresent d'accourir voir le prodige ! Le flambeau se met alors en mouvement, les paysans le suivent, heureux et pleins d'espoir comme jadis les mages guidés par l'Etoile !

10. Arrivé en face du Bosenno, le flambeau sort du chemin, pénètre dans le champ et se dirige jusqu'à l'endroit de l'ancienne chapelle ! Là, il s'arrête!



Les paysans le voient alors s'élever et s'abaisser trois fois comme pour attirer l'attention sur cet emplacement, puis disparaître dans le sol ! Soudain, Nicolazig dit à son beau-frère :

— Toull ahé ! (Creuse là)

Yann er Rouz n'eut pas plus tôt donné cinq ou six coups de pioche dans la terre que son outil frappa contre une pièce de bois...

11. Confiants, tous se mirent à l'œuvre et bientôt, ils retirèrent du sol une vieille statue toute défigurée qui gisait là depuis 900 ans !



Après l'avoir contemplée, ils l'adosèrent avec respect contre un talus, et tout heureux, se retirèrent en attendant de revenir à l'aube ! Nicolazig avait enfin une preuve de sa mission.

12. Le bruit de cet évènement court le pays comme l'éclair. Mgr de Rosmadec, évêque de Vannes, fait faire une enquête ; les pèlerins accourent nombreux des quatre coins de la Bretagne, des miracles se produisent, et enfin, après avoir surmonté bien des difficultés, Nicolazig peut voir son rêve et celui de sa Bonne Maitresse se réaliser ! Les



constructions de la chapelle commencent sous la direction même du serviteur de Ste Anne ! Les pèlerins, des plus humbles aux plus riches, ne cessent d'accourir en ce lieu vers Celle qui a choisi la Bretagne comme fief !

Nicolazig mourut, son œuvre terminée, et il reçut enfin la belle récompense que lui avait promise Ste Anne, qui, accompagnée de sa Fille Marie et de son petit-Fils Jésus, devait attendre son serviteur breton sur le seuil du Paradis.

(D'après MM. Buleon et Le Garrec).

LE BINIOU DE LOM

Nouvelle inédite
pour la Sainte Anne



C'était le jour de la sainte Anne ! Mon oncle Jean-Yvon alla décrocher le vieux biniou qui ornait sa salle à manger, l'épousseta légèrement et souffla dedans. ... Quelques secondes plus tard, il en tirait les accents du célèbre cantique breton : « Itron Santez Anna », qu'il reprit par trois fois, et lorsqu'il eut fini, je le priai de jouer d'autres airs, mais il racrocha pieusement son instrument sans mot dire.

Il est bien original, me dis-je ?
— Mais, Tonton, vous semblez être un excellent sonneur ! Pourquoi ne jouez-vous pas autre chose ?

— Ah ! mon gars, c'est impossible !
— Vous ne connaissez donc pas d'autres airs de biniou ?

— Si, des gavottes, et des jabadao !
— Alors ?

— C'est que, vois-tu, ce biniou qui est celui de Lom, — Dieu ait son âme — que tu as peut-être connu, ne doit sonner qu'une fois l'an !

— Pour la Sainte Anne, donc ?
— Oui, c'est un vœu, auquel mon camarade, — Doue r'ben pardono —, resta fidèle toute sa vie, et qu'en mourant il me pria de continuer ! Nous étions de vieux amis, et nous avions surtout vécu ensemble une heure si dramatique, lors d'une croisière dans l'Inde, que je ne pouvais que tenir cette promesse.

— Mais je ne comprends toujours pas Tonton Jean-Yvon ?

— J'arrive au sujet. Assieds-toi ! Et, après avoir allumé sa vieille bouffarde à l'aide d'un tison, mon oncle commença :

C'était en 1910 ! Nous partions en croisière dans l'Inde, à bord du Porzmoguer ! En flânant dans les rues de Lorient, Lom Kerdilès eut l'idée d'acheter un biniou ! Il n'en avait pourtant jamais touché de sa vie, mais il me dit :

— Je suis Léonard comme toi, et c'est la première fois que je touche à un biniou ! Mais il nous rappellera le pays pendant la traversée, et il y aura tout de même parmi nous quelqu'un qui saura s'en servir. »

Et l'instrument passa de main en main. Laou Kerc'houllet ne sut que le faire gémir, Fanch Abgrall, que tu as connu, le faisait beugler ! Seul Kaou ar Flaou, qui était de Rosporden, réussit à en tirer quelques sons pas trop discordants !

Dans l'équipage, composé naturellement de Bretons pour la plupart, il manquait malheureusement un fervent disciple de Matilin An Dall !

— Tout Léonard que je suis, dit un

jour Lom, je vais m'y mettre et j'arriverai peut-être à un résultat quelconque ! C'est qu'il y tenait à son biniou, et persévérant comme il était, il réussit à nous jouer quelques airs populaires sans trop de fausses notes. Et j'en fis autant ! Un air dans lequel, j'excellai, c'était le cantique à Ste Anne.

Et Dieu sait si plus d'une fois pendant ce long voyage, notre biniou, l'a lancé entre ciel et mer, accompagné souvent par les voix des copains qui même, un soir, me firent escorte en faisant le tour du pont ! Tu trouveras peut-être cela ridicule, mais mon gars, ça nous rappelait nos processions de pardon, et je dois te dire que nous étions émus ! L'aumônier, originaire du Morbihan, était ravi... Il ne nous manquait plus que la Grazi aour, et les Bannières !

Enfin Yanaon ! Là, nous restâmes quelques semaines avant de gagner l'Indochine, et c'est à ce moment-là que le biniou de Lom joua un grand rôle ! Ecoute-moi bien, maintenant !

Un soir, comme nous allions, tous les deux, accompagnés d'un autre camarade, Saik Fichou, faire une petite promenade sur les bords du fleuve Gadavari, Lom eut l'idée d'emporter son biniou :

— Nous allons imiter les charmeurs de serpent du pays », s'écriait-il. Il ne croyait pas si bien dire, le pauvre !

La chaleur était accablante, et nous nous décidâmes à prendre un bon bain dans le Gadavari ! Fichou et moi nous étions déjà dans l'eau tandis que Lom continuait de se dévêtir...

Au bout d'un quart d'heure, voyant qu'il ne venait pas, nous fûmes pris d'inquiétude, et je décidai d'aller voir ce qu'il devenait.

Il m'est impossible de décrire telle que je l'ai vue, la scène horifiante qui se présenta à mes yeux.

Lom était pâle, pâle comme un mort, à moitié dévêtu, appuyé contre un arbre, et une forme noire s'enroulait autour de sa jambe, que je reconnus pour être un serpent. Comme j'avais pour lui porter secours, il murmura d'une voix pleine d'angoisse :

— Ne bouge pas ! pour l'amour de Dieu !

Je fis signe à Fichou de venir ! tu devines son effroi. Nous hésitions cependant à obéir à notre pauvre camarade, voulant à tout prix lui porter secours avant qu'il ne soit trop tard, mais lui, insistait :

— Ne bouge pas ! ne faites pas le moindre mouvement, disait-il en comprimant sa voix de manière qu'elle s'échappât sans produire le moindre é-

branlement de sa personne. Si vous remuez, je suis un homme mort ! Nous nous regardions avec stupeur, tandis que le reptile, un cobra, le plus terrible des serpents vénimeux, montait vers la cuisse du pauvre Lom, qui, nous voyant affolés faisant un mouvement, insistait, insistait toujours à voix basse :

— En han ! Doue ! Ne bouge pas, Bécam ! Reste là, Fichou ! Oh ! vous avez remué la tête ! Le serpent vous a vu ! Par tout ce que vous connaissez de plus sacré, ne recommencez pas ! Mon sort sera bientôt décidé ! J'ai là-bas au pays, une femme et cinq enfants ! Dites leur que je meurs en les bénissant... Mes dernières pensées sont pour eux... Je sens le cobra qui monte et se glisse vers le jarret !... Va Doue binniget ! truez... Je sens son souffle ! Faut-il mourir ainsi ! Spontus eo menez tra !

Nous restions impuissants, écoutant les tristes et courageuses paroles de notre pauvre ami... Fichou avait bien un revolver, mais Lom Kerdilès, comme s'il eût deviné son intention, reprit, haletant :

— Surtout, Saik, ne te sers pas de ce truc-là !

Il avait raison. Nous risquions d'aggraver la situation et d'atteindre notre ami plutôt que le reptile.

— Ah ! il me serre ! Joen milliget, murmura Lom, en crispant sa bouche ! Mais soudain, son regard désigna... son biniou, qui était tout près de lui. Il venait d'avoir une idée :

— Pour charmer le serpent, souffla-t-il ! Mais vas-y doucement, doucement, Bécam ! »

Je compris ! et avec des précautions infinies, je réussis sans attirer l'attention du cobra qui fixait sa victime de ses yeux de braise, à m'emparer du biniou.

— Je le portai délicatement à mes lèvres. Un bourdonnement s'éleva, semblant intriguer le serpent, qui siffla menaçant ! puis... quelques notes... un air... Mais mon camarade gémissait ! — Hélas, cela ne fait rien, dit-il désespéré ! Tu n'es pas fait, ni moi davantage, pour charmer cette maudite bête. Elle a détaché son cou d'en haut ! C'est pour reculer sa tête, afin de mieux mordre ! Je n'ose regarder ! Va Doue, Pardonnit d'in !...

Néanmoins je continuai de sonner.

Après quelques instants, il ajouta encore :

— Je ne manque pas de courage ! Je voudrais montrer de la fermeté, mais ceci est au-dessus des forces humaines ! Mourir par la dent de cette bête im-

monde, savoir que son venin va courir dans mes veines ! Spontus eo ! Ne dites pas que j'ai été lâche ! Il me serait moins pénible de mourir en mer, ou sous la dent d'un requin. Mais cette bête, cette bête !... Or, à peine avait-il prononcé ces mots qu'il ajouta comme s'il eût été heureusement inspiré :

— Joue « Santez Anna » !

C'est vrai ! Pourquoi n'y avais-je pas pensé de suite ? Deux fois, trois fois, je repris l'air du cantique et enfin Lom murmura avec une lueur d'espoir dans les yeux :

— Il défait un pli ! Il glisse ! Fichou eut un mouvement involontaire :

— Par pitié ! ne remue pas, Saik, ou je suis perdu ! Il va partir ! Soyez tous deux sur vos gardes, murmura Lom, épuisé.

Et je continuais de sonner inlassablement, tout en restant dans l'immobilité d'une statue ! Et nous vîmes le maudit reptile glisser de la jambe de sa victime, et lâcher définitivement son étreinte pour se tourner vers moi, attiré par la musique ! Je sonnai toujours, gardant mon sang-froid. Lom me regardait, inquiet, et semblait dire :

— Pourvu qu'il tienne jusqu'au bout. Car, je n'étais en effet guère rassuré, et me demandais si la bête n'allait pas bondir sur moi ? Mais elle était réellement charmée cette fois, et, bercée par les accents doux et prenants du biniou, elle balançait mollement sa tête en cliquant ses yeux de feu dont l'éclat était moins vif ! Ces minutes furent angoissantes !

Lom fit signe à Fichou de se servir de son revolver, le reptile étant désormais isolé ! Saik visa à la tête et tira plusieurs coups ! Le serpent fit quelques soubresauts et retomba dans l'herbe : il était mort !

Quoique épuisé par l'émotion, Lom ne s'attarda pas dans ces dangereux parages, s'habilla rapidement, et tous trois, après avoir eu soin de couper la tête du cobra, nous partîmes en emportant son corps !

Et depuis ce jour, Lom Kerdilès fit le vœu de ne se servir de son biniou que pour rendre hommage, une fois l'an à Itron Santez Anna ! On lui devait bien ce privilège, pas vrai ! Je m'associai à son vœu et Fichou en fit autant ! Tous deux sont morts depuis, et le biniou n'est resté ! Et lorsque je les rejoindrai, il devra être porté à Ker-Anna aux pieds de sainte Anne, notre protectrice ! C'est notre dernier vœu à tous les trois !

H. C.

Abonnez-vous à « O LO LÉ »

LE JOURNAL ILLUSTRE
des Petits Bretons et de la famille
1 an : 35 francs
6 mois : 18 francs
3 mois : 10 francs
2 mois : 6 francs

Demandez des carnets d'abonnements

Tout abonnement d'un an donne droit à une prime : Les Contes du Korrigan.



Petits Bretons ! portez fièrement l'insigne d'OLOLE

L'unité : 7 fr. 60 (franco). Pař 25 : 6,75 (port en sus). Pař 50 : 6,50 (port en sus). Pař 100 : 6 fr. (port en sus).

Une grande & belle histoire :
Celle de notre
BRETAGNE
36 pages illustrées
PRIX : 6 francs
Remises par quantités.

CHAQUE SEMAINE dans OLOLE

Les Aventures de Matilin an Dall le célèbre sonneur de bombarde qui font les délices des enfants



De la gaieté sur la lande bretonne !



Sainte Anne de Saint-Nazaire

Comment Sainte Anne grand'mère du Petit Jésus devint la « Mamm-goz » des - Petits Bretons.

Un jour, Anna apprend que sa douce et pure Marie est maman d'un charmant enfant, qui vient de naître à Bethléem. Les bruits qui courent sur sa naissance lui parviennent. Les anges l'ont loué par leurs chan's, les bergers et les mages sont venus le visiter, et le méchant Hérode veut le faire périr !...

Anna apprend tout cela ! Peut-être sait-elle aussi que son petit-fils est le Sauveur promis ? Troublée par la joie et la tristesse, elle se rend à Bethléem. Mais à sa grande surprise, elle ne trouve personne ; elle revient à Nazareth où habitait Marie et Joseph ; personne non plus !... Où donc sont-ils ? (Ils sont partis en Egypte pour éviter la main criminelle d'Hérode, mais nul ne le sait) et, la pauvre Grand-mère revient toute désolée à Jérusalem...

ANNE et Joachim habitaient près du temple de Jérusalem, non loin de la piscine probatique, où Jésus guérit le paralytique. Ils désiraient vivement avoir des enfants, dans l'espoir de voir un jour le Messie promis naître de leurs descendants.

Mais leur foyer restait désert malgré leurs ferventes prières. Cependant, au moment où ils ne comptaient plus être exaucés, Dieu écouta leur supplication.

Dans ce foyer béni, naquit une adorable petite fille qu'on appela Marie. Cette enfant, que Dieu destinait à être la mère de son Fils, faisait la joie et le bonheur de ses parents... Mais lorsqu'elle eut trois ans, Anne dut s'en séparer, car elle avait promis de donner son enfant à Dieu. Elle conduisit alors au Temple, la petite Marie, pour y être élevée. Certes, la séparation fut bien pénible pour toutes les deux, mais le sacrifice fut accepté généreusement.

De temps en temps, Anne allait au Temple voir Marie. Vous devinez comment se passaient ces visites. Ce n'étaient que caresses, baisers, paroles affectueuses, et prières !

Devenue jeune fille, Marie épousa un jeune charpentier de Nazareth nommé Joseph.



Six années passèrent ! Un soir Anne sortait pour aller prier et... pleurer au Temple, lorsqu'elle aperçut un groupe se dirigeant vers sa maison. Elle s'arrête sur le seuil de sa porte et voile de sa main les rayons du soleil couchant afin de mieux voir. (suite page 6)

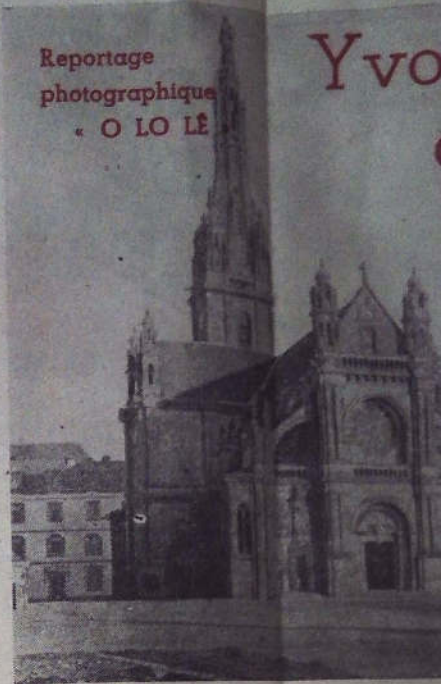


ITRON santez anna
GOARNET HO PRETONED
GOULENNET DREIST PEP TRA
MA VEINT FIDEL PERPET



Reportage
photographique
« O LO LE »

Yvo



Aux 240.000 Bretons
morts pour la France

Breiz d'he Bugale



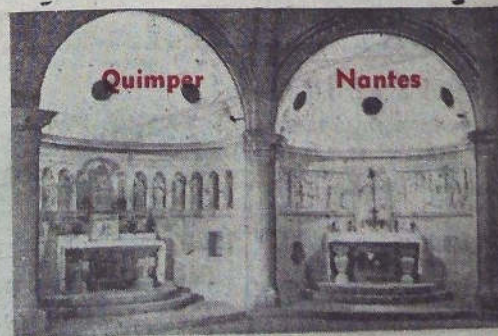
Le regretté et sympathique
EVEQUE de KER-ANNA
Son Exc. Mgr. TREHIU
(Photo inédite prise à Ste-Anne,
le 25 juillet 1937)

Sous la protection de l'Aïeule,
des jeunes Bretons seront prêtres un jour !



Au Petit Séminaire de Ste-Anne d'Auray

Ce monument de foi bretonne
Tout en austère et dur granit
S'élève au pied de la Patronne
Qui le regarde et le bénit.
Les autels des cinq diocèses



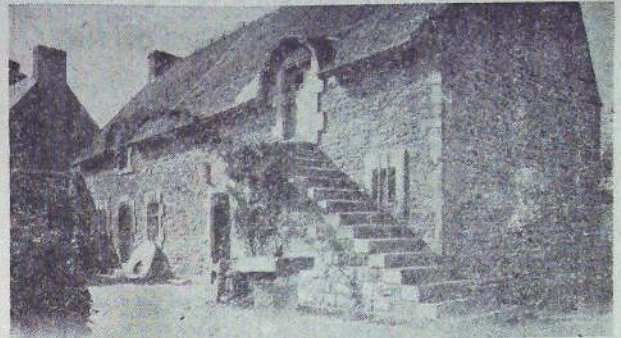
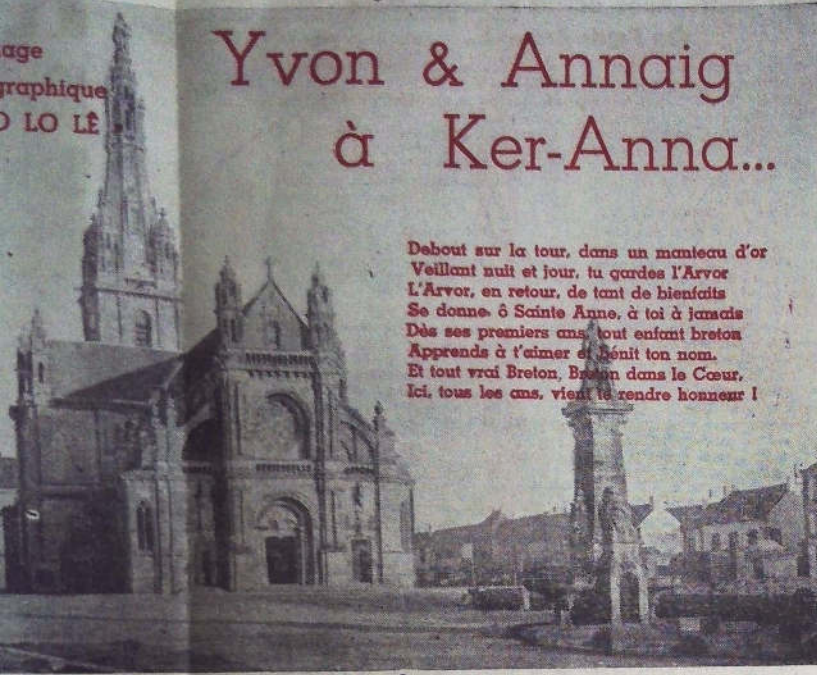
PROPAGANDISTES !
DIFFUSEZ 50 N° A Ste ANNE
POUR MÉRITER LA CROIX d'OLOLE

QUE DITES-VOUS DE CE NUMERO ?
Ainsi paraîtra OLOLE en Octobre
prochain sur 8 pages !

age
graphique
O LO LÊ

Yvon & Annaig à Ker-Anna...

Debout sur la tour, dans un manteau d'or
Veillant nuit et jour, tu gardes l'Arvor
L'Arvor, en retour, de tant de bienfaits
Se donne à Sainte Anne, à toi à jamais
Dès ses premiers ans, tout enfant breton
Apprends à t'aimer et bénit ton nom.
Et tout vrai Breton, Breton dans le Cœur,
Ici, tous les ans, vient te rendre honneur !



LA MAISON DE NIKOLAZIG

Elle se composait d'un rez de chaussée sans étage. La toiture, en chaume, était très épaisse et solide, ce qui rendait l'habitation saine. Les croisées étaient petites et partagées par deux meneaux en pierre en forme de croix. La porte était en bois et arrondie en courbe élégante. Sur le côté extérieur de l'habitation, il y avait un large escalier en granit par lequel on se rendait au grenier qui s'étendait sur toute la maison. Les cheminées étaient hautes et larges ; le foyer était bas et profond. C'est là que l'on passait les veillées d'hiver, et que se racontaient les légendes d'autrefois ; là aussi que l'on récitait le chapelet, et que l'on faisait la prière en commun. Autour de l'âtre, devaient se réunir Yvon Nicolazig, sa femme qui filait la quenouille ou tournait son rouet, le chapelain de Ste Anne, dom Y, Richard qui résidait au village, Julien Légulit, le marguillier de la paroisse, et tous les domestiques de la ferme.

Dans cette maison qui contenait l'élite encore obscure, mais peu à peu rayonnante qui préparait les voies d'un pèlerinage célèbre et que hantait la pensée de Sainte Anne, on avait tout pour être heureux : harmonie du ménage, rapports cordiaux entre amis et voisins, maîtres et serviteurs, bonne santé, travail productif, aisance et probité.

Cependant quelque chose manquait à la félicité de Nicolazig : il n'avait pas d'enfants. Et comme vous savez que sainte Anne, mère de la Vierge Marie, et aïeule de Jésus est aussi la patronne des Mères de famille, vous dites bien vite : « Pourquoi donc, quand il lui parlait familièrement. Yvon Nicolazig ne demanda-t-il pas à Sainte Anne, la faveur de lui accorder un fils ou une fille ? » Il le fit, en effet, et sa « Bonne Maitresse » comme il l'appelait, envoya à l'heureux ménage deux filles et un fils, l'aîné, qui devint prêtre. La maison de Nicolazig existe toujours. On y a fait un musée, et elle est pieusement conservée et visitée.

(Extrait de « Histoire d'un Voyant » : Yves Nicolazig, à l'usage de la jeunesse, par Léone Calvez. (En préparation).)

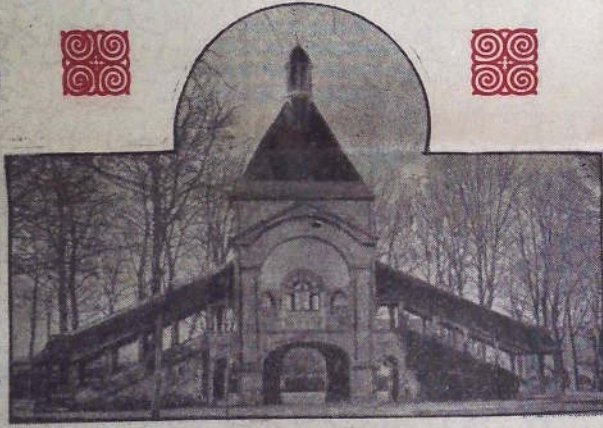
**Neb ne gar ket Mamm ar Werc'hes,
Eus Breiz-Izel n'eo ket hennez !**

(Celui qui n'aime pas la Mère de la Vierge,
Celui-là n'est pas de Bretagne.)

Vieuñ dictoù breton :



Le regretté et sympathique
EVEQUE de KER-ANNA
Son Exc. Mgr. TREHIOU
(Photo inédite prise à Ste-Anne,
le 26 juillet 1937)



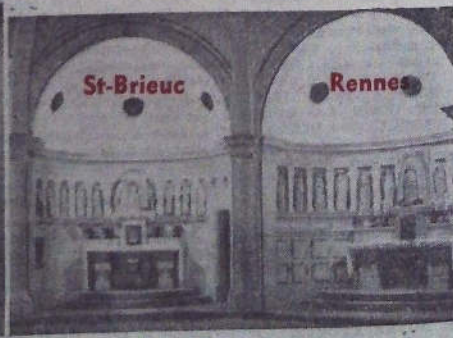
La Scala Sancta...
...que les pèlerins montent à genoux.

**Aveit omb-ni éma
Hé haranté vrasan ;
Aveit omb-ni é hra
Hé burhudeu kaeran.**

de Bretagne dans la Crypte



Vannes



St-Brieuc

Rennes

CONSIGNES pour la Ste ANNE

1. Fleurir et décorer la statue de sainte Anne à l'école, au Patronage ou à l'église paroissiale.
2. Assister à la Messe, le 26 juillet, communier, réciter la prière d'Yvon et d'Annaig, en breton ou en français.
3. Ceux qui, naturellement, en auront les possibilités se feront un devoir d'aller à Ker-Anna, en pèlerinage, le 26 juillet où ils n'oublieront pas de demander à la Grande Patronne des Bretons de veiller sur notre Pays, sur nos marins et nos prisonniers. (Nous rappelons qu'une Messe sera dite à 9 h. 30, (Heure de l'Europe centrale), au Monument aux Morts, pour la Bretagne, nos prisonniers et les Bretons morts à la guerre.)
4. Assurer enfin la diffusion du N° à Ste Anne, les 26 et 27 juillet, (vente à la criée, visite aux particuliers). Chaque propagandiste doit placer un exemplaire à un ami ou à une amie qui ne connaît pas encore OLOLE et l'amener à embrasser comme vous l'idéal : DOUE HA BREIZ (Dieu et Bretagne).

MEULEUDI DA SANTEZ ANNA !
GLOIRE A SAINTE ANNE !



**D'hor Mamm Santez Anna
D'an Itron Varia
D'hor Zalver benniget,
Ni vo fidel bepred.**



PELL DIOUZ
AN NEIZ

C'est avec fierté que vous recevez, chaque semaine, votre journal. A travers les pages d'OLOLE, vous goûtez comme un écho des sentiments qui montent de vos jeunes cœurs bretons.

Assis au foyer ou longeant les murs de galets tout près des champs de blé noir, au retour de l'école, ou devisant sur la cale du petit port, juchés sur une barque tirée hors des atteintes de la marée, vous mêlez vos cris de joie au bruit de la mer et du vent.

Mais songez-vous parfois, chers petits amis, à ceux qui se sont éloignés de vous et qui furent pourtant les compagnons ou compagnes de votre enfance ?

Ils jouaient autrefois avec vous ; ils gardent encore dans leur mémoire fidèle le souvenir de : Saint-Servan, Quimper, Lorient, Pont-Croix, Rennes, Serignac, Saint-Brieuc, Saint-Pol-de-Léon...

Ils vous ont quittés depuis cinq, dix, quinze ans ou plus. Loin du Pays qui les a vus naître, ils vous regardent avec envie, vous qui, sous le toit familial, à l'école, apprenez à respecter Dieu et à aimer la Bretagne.

Ils pensent qu'avec ces mois d'été, les pardons sillonnent encore nos villages chrétiens et qu'ils n'y sont pas. Ils savent qu'un grand nombre d'entre vous prendront part au pèlerinage de Sainte Anne et qu'eux, trop éloignés, ne pourront s'y rendre ! Ils comprennent aussi qu'au cours des vacances, vous pourrez vivre heureux et libres dans vos campagnes ou près de la Grande Bleue, tandis que ceux resteront confinés dans ces banlieues de villes où les corps s'étiolent et où les âmes risquent tant !

Et pourtant ils ont au cœur un grand amour pour le sol natal ; ils l'apprécient d'autant mieux qu'ils en sont éloignés !

Et pourtant eux aussi sont chrétiens, et je vous assure qu'ils doivent parfois lutter très dur pour garder leur foi...

...Eux aussi sont Bretons... Mais voilà, ils ne sont plus chez eux...

Chers petits Bretons et Bretonnes du Terroir, vous qui avez un cœur magnifique, un cœur de la race d'Arthur et des Nominoc, n'oubliez pas ceux qui, loin de vous cultivent néanmoins le même idéal.

déal « Dieu et Bretagne » ; je suis sûr que vous saurez témoigner la plus grande sympathie à vos petits compagnons et compagnes déshérités, et que, les enlaçant dans la même affection, vous vous vous relancerez le cri de ralliement « O LO LE » !

...Votre ami Yvon vous a dit récemment qu'en restant à la maison vous pourriez arriver à vous donner la main. Les gars de St-Pol-de-Léon à ceux de St-Malo, et les petits Nantais aux moussaillons de Paimpol et vous savez comment !

Faites donc un petit crochet par la Manche, la Seine, la Sarthe, la Dordogne afin de donner la main à ceux qui ne savent pas à qui la tendre.

Et dans vos prières au Bon Dieu et à Sainte Anne, parlez de ces petits frères et de ces petites sœurs qui malgré la distance restent de la Famille.

...Mais vous, « Restez au nid ». Ne quittez pas le sol où vous avez vu le jour, car au loin on souffre toujours un peu et le cœur demeure sans cesse inquiet.

Ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis, le seuil de la porte où l'on jouait jadis, s'écriait notre grand Brizeux ! C'est vrai.

Restez chez vous : vous y êtes si bien, il y fait si bon !

Et vous, chers petits Bretons qui vivez loin du nid, dans la banlieue de Paris ou sur les collines de Normandie, dans la Sarthe, en Bance ou en Dordogne, gardez ineffaçable dans votre cœur, l'amour de la terre des Aïeux.

...L'orage des dangers et de l'âge peut venir, restez fermes comme le granit, purs comme la mer. Souvenez-vous que vos petits frères et petites sœurs de Bretagne ne vous abandonnent pas mais qu'ils vous donnent la main, pour « vibrer au même idéal » et pour former à votre tour la Chaine de l'unité dans le Christ.

Abbé Charles LARDIC
Directeur de « Pell diouz an Neiz »

Toute correspondance concernant « Pell diouz an Neiz » doit être adressée à M. l'abbé Ch. Lardic, 48, rue H. Delagénère, Le Mans (Sarthe).

Les conférences d'OLOLE

« ...Jeunes Bretons, vous serez l'élite qui entrainera à sa suite les âmes courageuses dans le renouveau moral et spirituel de notre époque... »

...déclare notre Directrice à 300 enfants réunis à Quimper.

Madame Vefa de Bellaing, directrice d'OLOLE a donné à Quimper, le 24 juin dernier, au Likès (Pensionnat Ste Marie) une conférence sur la Bretagne. Trois cents élèves ont été vivement

intéressés par ce sujet qui fut traité avec sincérité, reflet du vrai visage de la Bretagne, exaltant les vertus et les gloires bretonnes ; puis notre Directrice montra l'opportunité de la naissance d'OLOLE à l'heure où le Maréchal Pétain désire la résurrection des provinces et l'attachement au sol natal. De la conclusion que Mme de Bellaing adressa aux enfants cornouaillais nous publions quelques extraits qui iront droit au cœur de tous les jeunes Bretons :

« Votre génération qui monte doit être encore plus vivante, plus forte que les précédentes, parce que le rôle qui lui est dévolu, est plus difficile à remplir, mais plus belle sera la récompense.

La France est, à l'heure actuelle, dans un passage douloureux de son his-

Comment sainte Anne devint la Grand-Mère des Petits Bretons... (Suite de la page 4)

Mais bien sûr, ce sont eux ! Marie et Joseph. Et voici qu'un charmant petit garçon, le visage éveillé, encadré de beaux cheveux bouclés, vêtu d'une tunique de laine blanche, embelli encore par les reflets pourpre du soleil couchant et surtout par son sourire divin, accourt bien vite. C'est Jésus, Anne lui tend les bras.

— Grand-mère ! crie l'enfant. Des baisers, des caresses, des pleurs de joie, mais pas un mot ! La surprise et la joie étouffent la pauvre Grand-mère qui est enfin heureuse de connaître son petit-fils.

Marie lui raconte toute leur histoire mouvementée, depuis la naissance de l'enfant jusqu'à la fuite en Egypte. Puis ils se rendent au Temple pour remercier Dieu de cet heureux retour.

Ensuite, Anne sert à sa famille un repas bien simple : un pain cuit sous la cendre, quelques légumes et des fruits. Jésus mange d'un bon appétit sur les genoux de sa Grand-mère, qui le contemple et le gâte.

Trente ans plus tard, Jésus donne sa vie pour sauver le Monde. Son Evangile est prêché ; par toute la terre, et les Bretons sont parmi les fervents disciples du Christ.

Les petits enfants d'Armorique eux-mêmes, montrent combien ils aiment

Jésus, car avec l'enthousiasme et la fidélité qui caractérisent notre race, ils le servent et ils le prient même peut-être que les autres.

Alors Jésus dit un jour : « Comment récompenser cette fidélité des petits Bretons ? Que leur offrir ? J'ai tout donné aux hommes, même ma Mère ! Que vais-je donc donner aux enfants de Bretagne ? »

Et soudain, voyant passer Sainte Anne dans un de ces sentiers fleuris du Paradis, qui ressemblent à nos chemins bretons, bordés de genêts d'or, Jésus s'écria :

— Les plus beaux jours de ma vie, ce sont ceux que j'ai passés auprès de ma Grand-mère. Je ne l'ai pas donnée aux hommes. Je la donne aux petits Bretons ! Elle sera leur grand-mère, leur Mamm-goz comme ils disent ! Et je suis sûr qu'elle les rendra heureux, en les gardant de toute souillure jusqu'à leur mort ! »

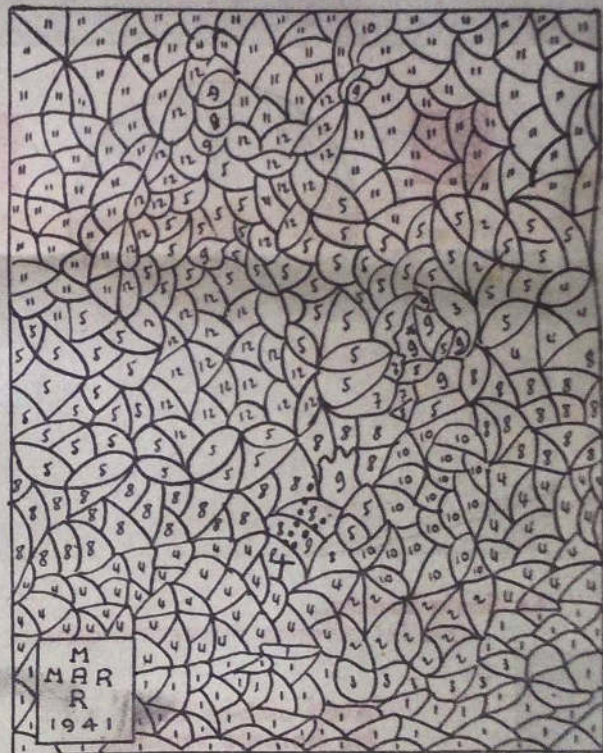
Et voilà comment Sainte Anne, la Grand-mère du Petit Jésus est devenue la Mamm-goz des petits Bretons.

Mais, n'oubliez pas ce qu'il nous demande pour cela, Sainte Anne elle-même est venue nous le dire :

« Dieu veut que je sois honorée, ici. (Dans ce pays) »

Tad Koz ERWAN.

COLORIÉZ-VOUS VERRIEN



1. Jaune. — 2. Marron. — 3. Noir — 4. Vert foncé. — 5. Blanc. — 6. Vert clair. — 7. Orange. — 8. Rouge. — 9. Orange. — 10. Rouge. — 11. Bleu clair.

toire. Son chef, le Maréchal Pétain s'est adressé à vous plusieurs fois. Il vous a demandé un relèvement moral qui seul pouvait remonter le pays.

Je n'hésite pas à le dire : CE SERA EN BRETAGNE QUE CE RELEVEMENT SERA LE PLUS GRAND. PARCE QUE C'EST LA QUEXIEN. TENT LES MEILLEURS ELEMENTS. Pour élever un monument, il faut une base solide. Votre base, ce sont vos origines chrétiennes, votre passé glorieux qui font de vous un peuple d'élite.

« Comme la Bretagne, de par sa situation géographique, est le phare de l'Europe, VOUS SEREZ L'ELITE QUI ENTRAINERA A SA SUITE, LES AMES COURAGEUSES DANS LE RENOUVEAU MORAL ET SPIRITUEL DE NOTRE EPOQUE »

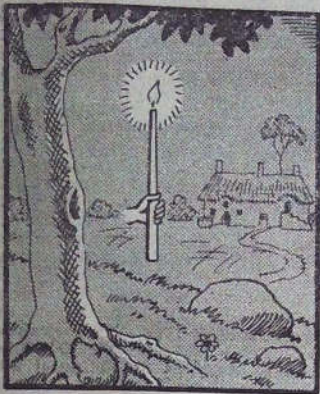
Après les vibrants applaudissements des 300 jeunes qui étaient enchantés d'avoir entendu magnifier et exalter la Bretagne et les Bretons, Monsieur le Directeur du Likès en remerciant Notre directrice déclara :

« C'est un nouvel appel aux jeunes qui vous est lancé. Ou a besoin en ce moment d'une jeunesse saine et forte. Mme de Bellaing vient de vous dire que la jeunesse de Bretagne est plus à même qu'une autre de contribuer au relèvement moral de la France, par ses origines ! »

OLOLE est heureux de faire paît de cette nouvelle branche de son activité à ses lecteurs et lectrices et fait savoir aux directeurs, directrices d'écoles et de patronages qu'il se met à leur entière disposition pour des conférences similaires, surtout à la rentrée scolaire.

LES JEUX

RECHERCHE



Le cierge, dans la nuit du 7 mars 1625 conduit Nicolazig au Bosenno. Mais voyez-vous le serviteur de Sainte Anne ?



Ce ne sont point des signes cabalistiques qui sont tracés sur ce vieux parchemin, mais des lettres qui réunies formeront un nom bien connu des Bretons. A vous de les assembler correctement.

S. Exc. Mgr. ROQUES
Archevêque de Rennes
exprime
sa sympathie
à OLOLE

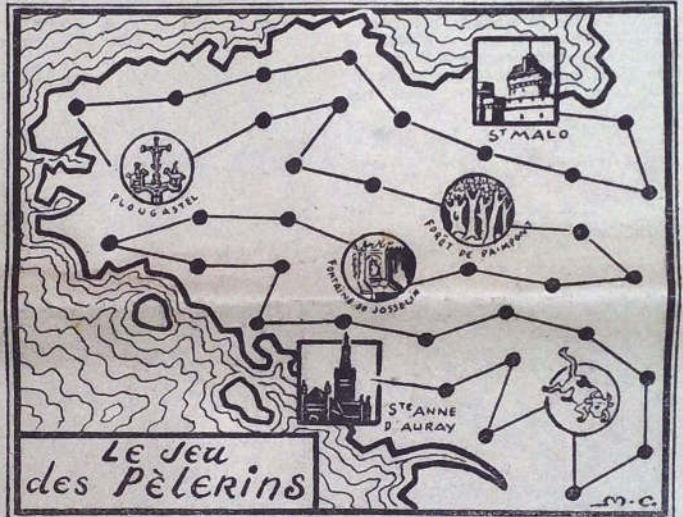


A l'occasion de la Saint Yves, O LO LE adressa à S. Exc. Mgr. ROQUES, Primat de Bretagne, un exemplaire du numéro spécial du 19 mai, tiré sur Vélin. Monseigneur, sensible à notre geste, envoya à notre Directrice ses vifs remerciements et témoigna ainsi son intérêt pour l'œuvre entreprise par OLOLE auprès de l'enfance bretonne.

OLOLE a été créé pour répondre au désir du Maréchal PÉTAINE de refaire la France dans l'épanouissement des Provinces.



Les lettres de cette pancarte ont été à moitié effacées par les intempéries. Avec un crayon complétez les lettres de façon à reconstituer l'inscription.



Ce jeu se joue à plusieurs avec un dé et des pions. Les pèlerins partent de St Malo pour se rendre à Sainte Anne. Chaque pèlerin lance le dé. Si le dé marque 5 points, par exemple, le pèlerin placera son pion sur la cinquième station, (chaque cercle noir formant une station) en partant de St Malo et ainsi de suite jusqu'à l'arrivée. Si un pèlerin amène son jeton sur le calvaire de Plougastel il restera un tour sans jouer de façon à avoir le temps de faire une prière. S'il s'aventure dans la Forêt de Palmont, la partie est finie pour lui, il est hors du jeu. Si par malheur il arrive au Taureau celui-ci de ses cornes le renvoie à cinq stations en arrière et, à la fontaine de Josselin il restera un tour sans jouer pour pouvoir se désaltérer. Le pèlerin qui arrivera le premier à Sainte Anne gagnera la partie.



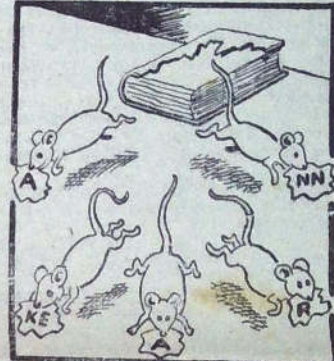
VOUS LE SAUREZ EN LISANT BIENTOT NOTRE ROMAN EN IMAGES.

DE KER-ANNA

RECHERCHE



Nicolazig et ses compagnons ont enfin découvert la statue antique de Sainte Anne. La voyez-vous ?



Les rats viennent de déchiquer la couverture d'un livre. Reconstituez le titre de ce livre grâce aux morceaux que chaque rat tient entre des dents.



O LO LE ! leur joie ! leur bonheur !



ET
COMBIEN
NE FONT
PAS
COMME
ELLE !
Veuillez m'abonner pour un an au lieu de 6 mois, car O LO LE est devenu pour toute la famille une lecture indispensable - votre fidèle lectrice Cernaig

l'Activité d'O lo lè...

O LO LE, l'appel des pâtres bretons a résonné en novembre 1940 aux quatre coins de la Bretagne, par la voix d'une saine publication, qui depuis cette date rayonne sur tout le pays d'Arvor.

Après les premiers mois de « rodage », l'activité d'O LO LE s'est considérablement développée, depuis le 19 mai surtout : fête de St Yves. L'illustre Patron de la Bretagne qu'O LO LE a choisi pour être celui des écoliers Bretons a certes « présidé » à cet élan.

Rappelons d'abord les vœux de 10.000 petits Bretons au Maréchal Pétain, transmis au chef de l'Etat par notre ambassadeur M. de Kergariou.

Puis, le 19 mai : une grande date dans la vie d'O LO LE, nos lecteurs et lectrices se sont faits les ardents propagandistes de leur cher journal, mais, fait significatif et sans précédent, ils ont rendu au grand Protecteur de la Bretagne, un hommage public.

Tandis qu'en la « sainte Chapelle » de St Yves, au Minihy, O LO LE faisait dire une messe pour la Bretagne et ses Prisonniers, dans un grand nombre de paroisses, des enfants assistaient également à l'office, communiaient, fleurissaient la statue de St Yves, chantaient son émouvant cantique, et enfin clamaient bien haut sur la voie publique le nom de celui qui est le Porte-Etendard de la Bretagne, lors de la diffusion du N° spécial qui lui était consacré.

C'était à qui rendrait le plus grand hommage à notre saint national ; à qui remporterait l'Etendard d'OLOLE qui escortait ce jour-là le chef de St Yves dans l'impressionnante procession de Tréguier.

Depuis cette date le succès d'O LO LE n'a cessé de grandir ; Des sections de propagandistes se sont formées en Haute et Basse Bretagne ! N'a-t-on pas vu Guingamp diffuser 1200 N° le jour du Pardon de N.-D. du Vrai Secours et l'effort de Locronan pour la Grande Troménie ?

Signalons encore les pages éducatives mises à profit : nos billets d'Yvon et d'Annaig. Ainsi à St Pol de Léon, pour la fête des mères, les enfants n'ont pas trouvé de plus beau morceau à déclamer que le poème présenté par Annaig : KALON AR VAMM.

Nos suggestions : par exemple, les reposoirs bretons dont nous avons eu échos des belles réalisations de St-Philbert-de-Gd-Lieu et de Servon-sur-Vilaine, etc... Et les cours de breton qui intéressent au plus haut point les Haut Bretons, comme le témoigne ce petit gars du Vivier-sur-Mer, qui fait des économies pour se procurer une grammaire et un dictionnaire bretons.

Il faudrait 8 pages comme celles-ci pour énumérer toutes les activités de

SOUS LE SIGNE :



les enfants de Bretagne sont unis
Voici le vainqueur de l'Étendard de St Yves

L'ECOLE THEOPHANE VENARD, DE NANTES, REMPORTE L'ETENDARD DE ST YVES PAR UNE DIFFUSION DE 625 N° LE 19 MAI !

Jusqu'ici le chiffre le plus élevé était celui de l'Ecole St Similien de Nantes : 550 ex. Celle de Th. Vénard a réussi à dépasser ce chiffre pourtant éloquent ! O lo lè est heureux de féliciter les petits Nantais de ces deux écoles qui ont dé-

ployé une ardeur insoupçonnée pour faire flotter dans la Cité des ducs de Bretagne, l'Étendard des petits Bretons

Petits Nantais, vous avez la garde de cet Etendard jusqu'à la St Yves 1941 ! Peut-être, l'an prochain une autre école, un autre patronage vous l'enlèvera ? Il ne dépend que de vous de le conserver ! Nous en reparlerons !

En attendant, il s'agit aujourd'hui de remporter celui de Ste Anne !



Cinq jeunes Arradonnais qui seront bien surpris de se voir sur leur journal... OLOLE les captive à un tel point qu'ils n'ont pas vu notre reporter les prendre sur sa pellicule !

...de la Saint-Yves à la Sainte-Anne

nos lecteurs et lectrices, animés de ce bel idéal : DOUE HA BREIZ.

Enfin O LO LE, vous annonce en ce jour de la Ste Anne une nouvelle initiative qui étendra largement son rayonnement : la création d'une association des Petits Bretons Emigrés dont nous parlons d'autre part.

Nos éditions : O LO LE, vient de publier une Histoire de Bretagne en images qui dès sa parution a obtenu un grand succès dans les écoles. Cette édition sera suivie de bien d'autres brochures enfantines éducatives et attrayantes.

Et en terminant, il nous revient cette question qu'O LO LE posait dans son premier numéro : « N'aimeriez-vous pas, enfants de Bretagne qu'O LO LE devienne votre cri de ralliement afin que ne meurent pas chez nous la Tradition, la Beauté, la Pureté, mais qu'elle s'épanouissent dans tous les cœurs ? »

Il n'a pas été déçu, car ce désir devenait quelques mois plus tard une réalité éclatante, dépassant nos prévisions. Mais rappelons encore une fois qu'O LO LE n'avait pas été placé en vain le jour de sa naissance sous la protection des Saints Bretons, nos Guides, nos Éclaireurs, pour inculquer à nos enfants les nobles sentiments de nos aïeux : DOUE HA BREIZ ! DIEU ET BRETAGNE !

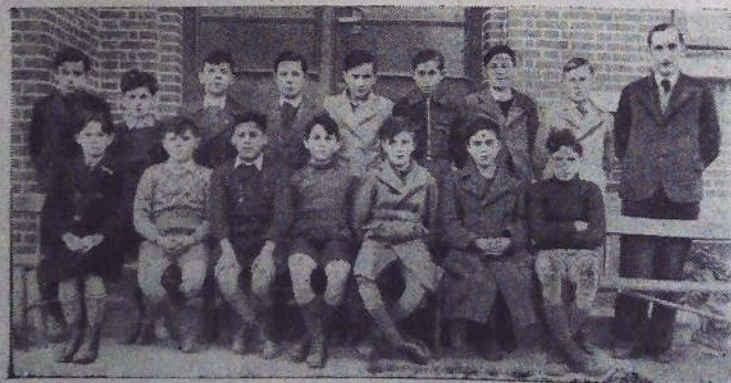
L'ÉTENDARD D'OLOLE !



L'Étendard d'OLOLE de la St Yves, exécuté par l'Atelier des Amis de la Beauté du Culte Divin, dirigé par M. la Baronne de Planhol, à qui a été également confié l'exécution de l'Étendard de Ste Anne.

LA LOTERIE D'OLOLE
Tirage du 20 Juillet 1941
N° 12.315

Que celui qui possède l'exemplaire portant ce nombre nous l'adresse et, immédiatement, il recevra 1 album sur la Bretagne, d'A Le Braz ! N'oubliez pas que chaque semaine, il y a un numéro gagnant.



NOTRE EQUIPE DE PROPAGANDISTES DE L'ECOLE TH. VENARD DE NANTES. — A droite du Directeur, notre sympathique Paul ARDENT, le jeune Eugène DOUCET (14 ans) qui est le plus fervent animateur de la propagande d'OLOLE.



O LO LE ARRIVE A SIXT-S-/AFF (I. et V.)

O LO LE, quand tu viens, tu crées la bousculade
On a hâte de te lire, et pour l'avoir enfin,
On attend le facteur, l'on pille son butin,
Puis on te dévore, en allant en débandade...
Comme on t'accueille bien, O lo lè, quand tu viens.



O LO LIÉ

Journal illustré des Petits Bretons

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES

Redact.-Adm. : 7, rue Lafayette, LANDERNEAU (Finistère)



2^e ANNÉE - N° 34

3 Aout 1941

80 Centimes

ABONNEMENTS :

1 an : 35 fr.
6 mois : 18 fr.
3 mois : 10 fr.

Directrice : Mme Vela de Bollong
Administrateur : 7, rue Lafayette - Landerneau
C. G. C. Mlle Leclerc 2856, Rennes

Les Aventures de MATILIN AN DALL

Texte et Dessins de R. THOMEN

Chapitre VIII — LES CANARDS SAUVAGES

RÉSUMÉ. — Yann ar Chapel, compagnon de Matilin An Dall, est enlevé par le char de l'Ankou, qui l'emène chez Paol Gornok, le Diable. Yann apprend aux diabolotes à jouer du binton, mais il réclame un sonneur de bombarde. Le Diable l'invite à appeler Matilin qui, avec Korrig, recherche Yann... Soudain apparaît Gwennigel, la petite fée du Yeun Elez qui prend nos deux amis sous sa protection...



1. « Gwennigel, petite fée du Yeun Elez, si tu me veux réellement du bien, qu'attends-tu pour me sortir de ce bourbier ? » fit ironiquement remarquer le petit lutin Korrig.

— Je te rendrai volontiers ce service, puisque tu es l'ami de mon grand ami Matilin » répondit Gwennigel en lui tendant les mains.



Mais, ajouta-t-elle, si tu ne veux pas t'enliser à nouveau, je te conseille de ne pas t'aventurer plus avant sur cette tourbière. Je me chargerai de guider le pauvre aveugle à travers le marécage. » Cette proposition n'était pas du goût de Korrig. Matilin le devina et dit au lutin : « Allons monte sur mon dos ! » Ainsi fut fait et l'étrange cortège se mit en marche.



3. Un splendide canard sauvage volait autour du groupe. Korrig l'admira comme il convenait. Non pour sa parure, certes ! La beauté de son plumage laissait indifférent le lutin que la faim tentait. Mais, par la pensée, il le voyait rôti et doré à point par les flammes. Le canard s'étant approché de lui, il ne put résister au désir de s'en saisir.



4. Les oiseaux de ces lieux sont sous ma protection. Pardon, ma toute belle ! Interrompit Korrig, tu prétends également protéger Matilin, donc tu dois le protéger contre la faim. Or, ce brave sonneur de bombarde n'a rien mangé depuis hier. Sans compter que moi... un blanc de canard rôti, est ma volonté ! »



5. Les oiseaux de ces lieux sont sous ma protection. Pardon, ma toute belle ! Interrompit Korrig, tu prétends également protéger Matilin, donc tu dois le protéger contre la faim. Or, ce brave sonneur de bombarde n'a rien mangé depuis hier. Sans compter que moi... un blanc de canard rôti, est ma volonté ! »



6. Gwennigel refusa à discuter plus longtemps avec ce bavard. Pour réparer dans la mesure du possible le sanglant donjon, la petite fée toucha de sa baguette de roseau le canard étranglé, et dit : « Il m'est impossible de rendre la vie à cet oiseau, hélas ! Mais que de chacons de ses plumes, naissent un nouveau canard. Tel est mon désir, telle



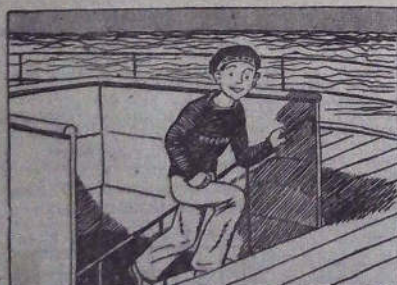
7. Et les fait, ce qui eut pour résultat cette multiplication des canards ! fit Korrig en plumant sa victime. Si cet endroit était moins désert, nous aurions pu inviter du monde à dîner ! — Si seulement, mon pauvre Yann ar Chapel pouvait prendre part à ce festin de Balthazar ! » soupira Matilin.

La semaine prochaine : KI DU AR YEUN

Le Trèfle noir

Chapitre VI — LE MOUSSE JOBIG

RÉSUMÉ. Le bandit-fantôme, le Trèfle Noir, après le cambriolage de la banque Lajat, à Nantes, dont il est l'auteur, s'est enfui pour l'Amérique à bord du Morgau. Le célèbre détective Lagadec est à bord du transatlantique où il fait la connaissance d'un riche industriel nantais...



— Oh, vastu, moussaillon ! cria un voix des entreponts. Un pas alerte clique sur les marches en fer de l'entrepont et Jobig Youennou, mousse fait son entrée sur le pont du Morgau.



— Je ne peux pas rester cuire en bas, dit-il, quand il y a ici un bon petit air frais du large. Il fait si bon sur le pont... Et le petit mousse, content d'avoir pu, un instant, s'évader des entrepôts surchauffés...



...respire à pleins poulmons la bonne brise salée venant de la mer. Le paquebot se balance mollement, son plancher trépidant sous l'action des machines... C'est une belle nuit d'été, scintillante d'étoiles...



Jobig Youennou, Potelle aux aguets, a eu vent de l'affrayante nouvelle. Il sait que le bandit le plus fameux des temps modernes se trouve sur le navire, et cela le fait frissonner.



Soudain, comme la peur le prend, il se dirige vers l'écoutille et s'apprête à redescendre quand il a un haut le corps. — Malheur, voilà quelqu'un... et il se cache derrière un tas de cordage.



Jobig a à peine le temps de se dissimuler dans l'ombre que des bruits de pas sur le pont, se font de plus en plus précis... Son cœur bat très fort et une sueur froide perle sur son front...

La semaine prochaine : DEUX OMBRES DANS LA NUIT



L'AVENTURE DU CLERC YVES

alors que c'était son propre fils, le jeune Yves, qui, si brèvement, avait délaissé la pauvresse.

— N'avez-vous pas honte, criait-elle aux écoliers, de vous comporter ainsi? Est-ce la conduite d'enfants qui ont bon cœur?

— Mais c'est la Meffraie! s'objecta comme excuse, l'un des éfrontés.

La Meffraie, de son vrai nom Ferné ou Martin, natif de Nantes qu'elle avait quitté toute jeune pour n'y revenir que depuis quelque temps, était une créature bizarre, dont le passé et les ressources étaient inconnus.

On la disait sorcière, et à cette époque de superstition naïve et de grande ignorance, cette accusation, vraie ou fausse, offrait pour celui ou celle contre qui elle était lancée, plus d'un terrible danger. Cela conduisait tout bonnement à être brûlé vif. Cette objection n'arrêta nullement l'intervention charitable d'Yvonne le Foll.

« Qu'importe! fit-elle sévèrement. Il faut toujours et partout respecter les vieilles gens, surtout quand, à leur vieillesse, vient s'ajouter la misère. Votre conduite cruelle est sans excuse, et vous avez mal eu! »

Comprenant un peu trop tardivement ces reproches, les enfants baisèrent la tête et se dispersèrent. La Meffraie sauvée pouvait continuer son chemin.

Mais avant elle considéra bien attentivement l'enfant qui l'avait secourue, comme si elle voulait à tout jamais graver ses traits en sa mémoire.

demanda son nom, puis après avoir dit simplement merci s'éloigna.

Huit ans plus tard, un jeune élève de l'Université d'Angers, une des principales écoles de France, dont la renommée rivalisait avec celle de Paris, s'était un jour quelque peu égaré de cette ville.

Il aimait sans doute la compagnie et les bois, car d'un pas lent, il se dirigeait en promenant vers les sites charmants qui environnent Angers dans les parages du château de Chambois. C'était aussi probablement un étudiant écolier, car fuyant le soleil, il s'était arrêté au bord d'un petit bois, et s'abîmait dans la lecture d'un livre qu'il avait emporté.

Sa lecture l'intéressait à ce point qu'il se trouva tout à coup entouré par un groupe de cavaliers qu'il n'avait pas entendus approcher.

« Que lis-tu donc avec tant d'attention, camarade? dit un des nouveaux arrivants.

— La Bible, mon gentilhomme

— Dans le texte Hébreu?

— Oui.

— Voilà, si je ne me trompe, un compagnon dont la société ferait grand plaisir à notre seigneur Gilles. Qu'en dites-vous, vous autres? » continua-t-il en s'adressant à ses compagnons.

Ceux-ci se contentèrent, pour toute réponse de quelques éclats de rire.

« Hold! mon beau clerc, reparti le cavalier, viens avec nous jusqu'au château. On va t'y procurer diversifi-

ment et occupatiens qui seront sans doute de ton goût... »

L'incident accidentel avec lequel ce mots avaient été prononcés avait mis le jeune homme en défiance. Il se tenait courté douze en disant :

« Et si! ne me plaisait pas à moi de vous accompagner? »

Mais avant qu'il eût eu le temps d'achever sa phrase, on s'était rué sur lui, et l'étudiant, gâté, avait été jeté sur la croupe d'un cheval et conduit au château de Chambois.

Le portier, franchi, fut relevé aussitôt, et quelques minutes après, avec une attention gardée à vue, l'étudiant était conduit en présence de Gilles de Rais.

Des histoires mystérieuses couraient sur le compte de ce grand seigneur, dont la jeunesse fut remplie d'actions guerrières, qui avait combattu, courageusement aux côtés de Jeanne d'Arc et du comte de Richemont, dont la bravoure personnelle avait, pour une large part contribué à la prise d'Orléans, mais dont la vie fastueuse et dissolue avait épuisé ses richesses qu'il était loin de posséder.

Pour se créer des ressources nouvelles, il s'était adonné sans scrupule aux coupables pratiques de l'alchimie et de la sorcellerie, par lesquelles il espérait conquérir la science, la puissance et le pouvoir de faire de l'or. On l'accusait dans tous les pays d'être l'auteur de nombreux enlèvements d'enfants, dont les corps servaient à de terribles expériences.

Quand l'étudiant se trouva en présence du seigneur breton, celui-ci lui tendant un manuscrit hébreu, très rare et traitant des choses de sorcellerie, lui dit :

« Les élèves de ton école ont grande réputation de science par le monde. Traduis-moi ce manuscrit et prouve-moi, en le faisant, que ce bon seigneur n'est point chose usurpée. »

Fin page 4



— Hold, mon beau clerc, viens avec nous jusqu'au château...

LE MYSTÈRE DU CHATEAU DU TAUREAU

Roman inédit de Job de Roince



Les bandits avaient trouvé le trésor et maintenant, ils l'emportent.

RESUME Yves et Armelle sont prisonniers dans le Château du Taureau, en rade de Morlaix, des malfaiteurs qui ont assassiné leur père pour lui enlever un document révélant l'existence d'un trésor dans cette forteresse. Ils le trouvent, tandis que les enfants découvrent dans leur cellule le testament du propriétaire du château...

Brutalement alors, ils l'avaient tué afin de s'emparer du document qu'il portait toujours sur lui.

Désireux de s'emparer rapidement de la fortune que leur crime devait leur rapporter, ils s'étaient rendus au Château du Taureau. A cette époque de l'année où les courtisanes sont rares, et où le château est pour ainsi dire abandonné, ils espéraient pouvoir opérer en toute tranquillité. Aussi, grande avait leur surprise de trouver sur leur route deux enfants. Sans hésiter, ils avaient enfermé ces « écoliers gênés ».

Pendant toute la nuit, ils avaient poursuivi leurs recherches, et quand le jour était levé, ils n'étaient pas éloignés du but

Déjà, à l'endroit indiqué sur le document, ils avaient enlevé plusieurs lourdes dalles de granit et maintenant ils enlevaient les blocs de pierre qui servaient de fondation. Il pouvait être huit heures du matin quand soudain, René Malou poussa un cri de joie.

— Le voilà!

Les deux hommes se penchèrent. Très nettement, au fond du trou, ils virent un coffre de bois solidement bardé de fer. Quelques derniers coups de pioche leur permirent de le dégager complètement.

Alors, péniblement, ils hissèrent le pesant fardeau.

C'était un coffre, solidement construit, presque carré et qui pouvait avoir quatre vingt centimètres de côté. Mais les malfaiteurs ne s'attardèrent pas à le contempler. A l'aide de leurs outils, ils firent sauter les barres de fer qui le maintenaient fermé, puis ils soulevèrent le couvercle. Alors ils ne purent s'empêcher de pousser une exclamation de victoire.

Le coffre était plein de pièces d'or et

d'argent ainsi que de bijoux. Si ce trésor représentait déjà une fortune à l'époque de la Révolution sa valeur devait maintenant être beaucoup plus considérable...

— Il faut maintenant embarquer tout cela, fit Armelle. Ensuite, nous partirons.

— Et les gosses qui sont là-haut?

Rapidement les deux bandits discutèrent. Ils ne pouvaient songer à relâcher les enfants qui les dénonceraient. Les abandonner là, c'était également risquer de les voir délégués par les pêcheurs qui passaient au large du château. Alors?

— Il faut les emmener, dit Armelle... Comme cela, ils ne parleront pas.

Après avoir lancé au dehors ses papiers moqueux de papier, Yves était demeuré accroché aux barreaux de la lucarne, le regard fixé sur les barques qui naviguaient sur les flots. Plus que jamais, il était confiant. Il était persuadé que tout à l'heure un pêcheur verrait son signal et viendrait les délivrer.

— On marche dans le couloir, fit Armelle. Le garçon est tout juste le temps de descendre de son observatoire. Sous une violente poussée la porte venait de s'ouvrir. Sur le seuil se tenaient les deux bandits.

— Allons, les gosses, venez. Comme les enfants hésitaient à obéir, l'homme reprit :

— Et plus vite que cela... Sinon. En prononçant ces paroles, le malfaiteur eut un geste menaçant.

Jugéant inutile de résister, Yves et Armelle sortirent. Suivis de leurs gardiens, ils firent quelques pas.

— Oh nous menez-vous? questionna le garçon. Les deux hommes ricanaient.

— Faire une promenade en mer, répondit l'un d'eux.

Les bandits avaient, en effet, préparé leur départ. Leur bateau, une fois canot à moteur, était maintenant amarré au quai de l'arsenal qui servait d'embarcadere de l'arsenal et le soir prirent place à l'arrière de la barque... Soudain, Yves sursauta. Il venait de voir, au fond du castron, le coffre à moitié recouvert par une bâche. Le trésor!... Les bandits avaient

trouvé le trésor du comte de Kerlanet et maintenant, ils l'emportent.

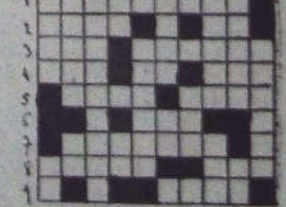
— Quand nous serons à terre, pensa le garçon, nous pourrions causer. Alors, on arrêtera les misérables...

Mais il fut bien vite déçu... La barque ne prenait pas la direction de la côte... Elle était vers le large.

(à suivre)

Avez-vous bien lu notre N° à S' Anne? Faites ces MOTS-CROISÉS!

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10



HORIZONTALEMENT

1. Il découvre la statue de Ste Anne. — 2. Répétition d'un son. Deux lettres de Marie. — 3. Grand serpent. Inconnu à Acra. — 4. 3 lettres de René. Note de musique. Le commencement de la géographie. — 5. Petite ville du Morbihan, près de la mer. Six Anne était celle de la Ste Vierge. — 6. Les deux abords. — 7. Ce que fit Napoléon quand il apprit la déroute de Ste Anne dans la terre. — 8. Animaux femelles qui vivaient successivement dans les îles de Bretagne. — Adjectif possessif. — 9. Le contraire du mal.

VERTICALEMENT

1. Quatre lettres de France. — Mesure chinoise. — 2. Image russe. — Note de musique. — 3. Les deux qui ont été un monastère à Auray. — 4. Deux fois la même voyelle. — Deux lettres de TOP. — 5. Petite ville dans un jardin. — 6. Celles sont deux localités de Ste Anne. — 7. Deux lettres de René. — 8. C'est elle qui forme le golfe du Morbihan. — 9. Celle de Ste Anne est toujours dans votre livre de sagesse. — Sans elle vous ne savez pas vivants. — 9. Appelle tout. — Pronom personnel. — 10. Ce le montre sur les rochers.

UNE GRANDE & BELLE HISTOIRE : celle de notre Bretagne



32 - LES CORSAIRES

Depuis la nuit du 4 août 1789, la Bretagne a perdu son autonomie et son histoire se confond officiellement avec celle de la France. Elle l'a toujours loyalement servie, au prix du meilleur sang de ses fils, chaque fois que celle-ci lui a fait appel pour sa défense (1) comme on le verra au cours des 19^e et 20^e siècles.

Sous le Premier Empire, des marins bretons se distinguèrent lors des combats navals contre les Anglais, tel le malouin Robert Surcouf, surnommé le « Roi des Corsaires ».

Malheureusement, Napoléon 1^{er} eut le tort de méconnaître le Droit Breton et ruina la Bretagne par ses nombreuses guerres qui désolèrent les populations.

(1) Abbé, Ponsom, il. de Bretagne.

Le Coin des Vacances

Rappelons que toute collaboration au COIN DES VACANCES est rétribuée. Cette rubrique est réservée aux jeunes lecteurs d'O LO LE.



Dessin de Sané de Parosveaux (11 ans)

IRLANDAIS ET AMERICAIN

Un Irlandais et un Américain se promenaient dans une rue de Dublin. Comme ils passaient devant une superbe automobile, l'Irlandais fit remarquer : « Voilà une belle voiture ! — Il y en a de plus belles en Amérique ! » répondit le Yankee. L'Irlandais, vexé, car ce n'était pas la première fois que son compagnon lui répondait de la sorte, n'objecta rien, mais en sortant de la ville, désignant un immense bâtiment, il dit : « que dites-vous de cette maison ! Chez nous, il y en a de plus grandes ! — Oh ! je veux bien le croire, répondit l'Irlandais, c'est un asile d'aliénés ! »

(Envoi de Jean Marie Malgoire, Villa les Chimères St Brévin l'Océan (Loire Max))

O LO LE

Après la victoire de Goutal...

La Bretagne sort un champion cycliste par an !



René LE GREVÈS



Albert GOUTAL
Champion de France 1941

SPORTS



Pierre CLOAREC



Le Billet d'Yvon

LA TEMPÊTE

On jouait jeudi aux « Saints bretons ». Je m'étais allongé dans l'auge de pierre dans laquelle maman lave son linge et je m'imaginai être un vieux Saint naviguant à travers les mers.

J'avais chargé mon petit frère de remplir le rôle du démon. Il devait provoquer une tempête effrayante pour tenter de submerger mon navire de pierre ; et je me demandais bien comment il s'y prendrait pour réaliser sa tempête !

Dans un coin de la cour, mes deux sœurs, Annaïg et Maryvonne s'abritaient sous une hutte en branchages ; elles représentaient les peuplades païennes.

J'étais tout à fait plongé dans la préparation du beau sermon que je leur ferais en débarquant lorsque, tout à coup, plic ! ploc ! j'ai reçu une douche formidable et je suis trempé jusqu'aux os ! C'était le Diable qui faisait sa tempête !

Figurez-vous que ce brigand de Yannic avait remarqué que le tuyau de la pompe se trouvait juste au-dessus de ma tête. Il s'était approché à pas de loup et s'était mis à pomper avec une ardeur diabolique.

Du coup, j'en pardis le fil de mon beau sermon et les peuplades païennes partirent d'un grand éclat de rire.

Ce fut Yann qui prêcha à ma place : « Vois-tu, Yvon, me dit-il, quand on veut imiter les grands Saints bretons, il faut être prêt à souffrir comme eux ! »

Et c'est très juste, au fond, petit frère. Nous ne défendrons pas notre Foi et notre Bretagne sans recevoir quelques douches froides ; car c'est par l'épreuve et le sacrifice que se conquièrent les âmes.

Ton Ami, YVON.

SOLUTIONS DES RECREATIONS

- des N^{os} 32 et 33
N^o 32 — DISQUE REBUS : 1 Guitare - 2 Râteau - 3 Arrosoir - 4 Livre - 5 Livre - 6 Oiseau - 7 Nègre (GRALLON)
N^o 33 — LA PANCARTE. Moutouli du Bateau Anna Maman de Vestouli.
— LE TIERRE DU LIVRE : Rev. Anna.
— LE NOM : Nicolang

En Bretagne, lorsqu'on veut récompenser dignement un petit qui a bien travaillé et qui a été très sage, on lui offre une belle bécane, Yvon à son vélo, Annaïg aussi à son vélo ; je m'en souviens parfaitement ; c'était pour leur certificat d'études. Et ils en ont fait des courses sur la « toile ondulée » des routes bretonnes ! C'est rudement chic, allez, la bicyclette... On voit du beau pays. Le luisant macadam qui s'enfonce dans le vert des prés, qui escalade les collines, qui éventre les forêts nous tend des appâts insaisissables ; viens ici, viens là, et il vous emmène au diable ! Comment voulez-vous dans ces conditions que nos petits Bretons ne soient pas de rudes bécaniers ? Le paysage est si varié, si attirant et il est si enivrant de vaincre nos « montagnes russes » de Bretagne...



Paul LE DROGO

Sans s'en douter on devient un champion. Ces rudes montées et ces descentes raides se vous forger des muscles d'acier. Ajoutez à cette préparation physique la tenacité, ce muscle moral que les Bretons ont si développé. Et puis il y a une telle émulation.

Ferdinand et Paul — Le Drogo évidemment ! — ont eu leurs admirateurs. On les suivait sur les routes de France et on essayait de les imiter : « Moi j'ai le style de Ferdinand !... » clamait Fanchig.

... Pas vrai ! vas pas sa facilité ; reconnaît Jean secrètement persuadé que c'était lui l'héritier des dons de Ferdinand. Cloarec, ce bon boulogne ! Le Grevès ce fin limier, hantèrent ensuite les nuits de nos petits gars pressés de quitter l'école

pour se mettre, entre deux devoirs, au travail sérieusement ! Puis ce fut Jean Marie — je ne vous ferai pas l'injure de citer son nom —, Jean-Marie, le fil de fer du cyclisme, le gars qui s'enlevait dans les cols quand ses petits camarades jaloux ne le retenaient pas par sa selle. Puis ce furent le Cogan — révélés par le magnifique circuit de l'Ouest-Eclair, Puis ce furent... Je renonce à les citer, tous ceux qui furent et qui restent les grands as de chez nous.

Laissez-moi aborder le dernier-né, le Baulois Goutal, ce brave coiffeur qui vient de remporter le titre de champion de France sur route. Goutal, avez-vous assez mérité ce championnat de 1941, vous, l'éternel second, le meilleur de chaque course ! Le beau maillot tricolore vous va à ravir et je comprends votre joie. Combien touchant est votre geste d'avoir, chez vous, épinglé ce magnifique maillot sous le portrait de « Tonin » Magne manifestant ainsi votre reconnaissance à un homme qui est, si l'on peut dire, le Descartes du cyclisme français. Cela prouve mon cher Goutal que votre titre de champion ne vous a pas fait perdre la tête et que vous êtes inaccessible au péché d'immodestia. Les poildes vortus de la race bretonne se manifestent en vous ; vous êtes dignes de vos aïeux et vous méritez, à votre tour, que nos gosses rêvent de vos exploits.

André des ALLENTS



Jean Marie GOASMAT



Le Billet d'Annaïg

LA MESSE : STATION sur le CALVAIRE

Jésus est présent dans notre âme : Que cette fin de Messe soit une action de grâce que nous prolongerons toute la journée dans notre cœur.

- 1 — Le prêtre va du côté de l'Épître pour y lire l'antienne de la communion: Jésus ressuscite glorieux du tombeau.
- 2 — Le prêtre, tourné vers le peuple, dit « Dominus Vobiscum » — Jésus apparaît à sa mère et aux disciples.
- 3 — Le prêtre lit les dernières oraisons: Jésus converse pendant 40 jours avec ses disciples.
- 4 — Le prêtre redit aux fidèles : « Le Seigneur soit avec vous, allez, la Messe est dite » — Jésus souhaite la paix à ses disciples et monte au ciel leur préparer une place.
- 5 — Le prêtre bénit le peuple, comme Jésus bénit ses disciples en leur envoyant l'Esprit Saint.
- 6 — Le prêtre lit le dernier Évangile —

Remercions Jésus, petites sœurs, de nous avoir comblés de ses grâces et de nous avoir appris à être plus près de son cœur, pendant que se déroule la grande tragédie du Calvaire. Maintenant que nous avons compris, il n'en est pas un parmi nous qui ose être dissipé pendant que Jésus souffre et meurt devant nous.

Cœur de Jésus, nous vous offrons toutes les Messes qui se célèbrent dans le Monde entier, pour que votre règne arrive dans nos cœurs et dans nos foyers !

Ton amie Annaïg.

NOTE — La Messe : Stations sur le Calvaire est extraite a) du « Livre de piété de la jeune fille », ouvrage honoré de la bénédiction de sa Sainteté Pie IX - Aubaniel frères, Avignon, éditeurs imprimeurs de N. S. P. le Pape — (1871)

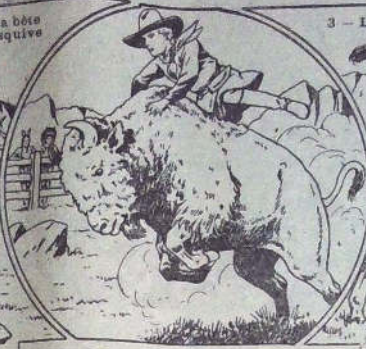
b) du livre « Explications du St Sacrifice de la Messe » par le R. P. Martin de Cochim - H. et L. Castelnau, éditeurs pontificaux, Paris (1899) — Approbations de nombreux évêques, entre autres de Mgr Amédée Jean évêque de Vannes, et de T. R. P. Euzèpe ministre provincial, procureur des RR. PP.

GAIT, LA CAVALIERE DU TEXAS

RÉSUMÉ. — Tanguy Berrien, sa fille Gait et son neveu Primel guident les caravanes au Texas. Leur convoi a été pillé par un bandit, Sam, et sa bande pendant une absence des deux constats et de quelques cow-boys. Tanguy et le reste des convoyeurs, sont prisonniers. Pour les délivrer, Gait va trouver les Navajos qui acceptent de venir si la jeune fille sort victorieuse d'un combat contre un bison. Elle accepte et est placée dans un sac en face de la bête furieuse.



1 — Après une fervente prière à Ste Anne, Gait affronte la bête sauvage. Maintes fois, elle risque d'être atteinte, mais esquive toujours les furieux coups de tête.



2 — Enfin, faisant de la voltige, la Cavalière du Texas saute sur le dos de l'animal, se cramponne et plonge son couteau dans le cou du bison, tranchant la carotide.



3 — La bête blessée à mort fait encore quelques bonds et s'éroule, vaincue.



4 — Les Navajos acclament la petite Bretonne et partent à sa suite. Elle les guide vers le ravin où Primel les attend.

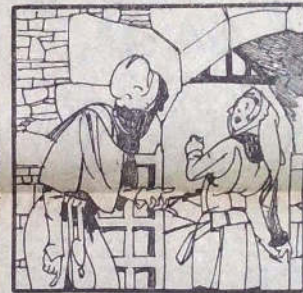


5 — Silencieux, ils gagnent le sommet de la colline et se mettent aux aguets derrière des roches.



6 — Sam et sa bande préparent leur exode. Les prisonniers, enfermés dans une grotte, sauteront une heure après le départ des bandits : une meche est préparée, le dernier l'allumera.

La semaine prochaine : **LA SOURCIERE**



L'Aventure du Clerc Yves

(suite de la page 2)
L'étudiant était un jeune homme d'une piété sévère. Aussi, n'eût-il pas plutôt baissé les yeux sur le manuscrit qu'on lui tendait, qu'il le rejeta avec dégoût en esquissant précipitamment un grand signe de croix.
« Tu refuses ! s'écria Gilles de Rais furieux. Frands garde ! Tu es en ma puissance. Nulle force humaine ne pourrait t'y soustraire. Il se passe ici

des choses qui doivent demeurer ignorées, il faut ou que tu meures, ou que tu sois notre complice, et alors, nous te laisserons une liberté qui ne sera plus pour nous une menace !
— J'aime mieux mourir ! répondit le clerc.
— Qu'on l'emène ! ordonna brutalement le gentilhomme furieux.
Et le pauvre étudiant fut traîné dans une pièce voisine. Tandis qu'il se lamentait à cette idée de ne plus revoir les siens, la porte de la chambre s'ouvrit, et une femme âgée, vêtue de gris, le visage caché sous un voile, entra. Complice de Gilles de Rais, elle au-

rait, elle aussi, bien voulu connaître le contenu du manuscrit. En voyant la physionomie du jeune étudiant, la sorcière ne put cependant se défendre d'un léger tressaillement.
— Ton nom ? lui demanda-t-elle, anxieuse.
— Yves le Foll !
— Suis-moi !
Guidant alors le jeune homme à travers les nombreux détours d'un escalier dérobé, elle lui fit traverser un souterrain qui lui permit d'atteindre sans encombre une poterne donnant issue sur la campagne.
« Fuis ! dit-elle.

— Qui donc es-tu ? demanda curieusement le jeune Yves.
— Celle que tu sauras, tout enfant, il y a huit ans : la Melfroie, qui se trouve heureuse d'avoir pu le payer aujourd'hui sa dette de reconnaissance.
« Quelques mois plus tard, le 26 octobre 1440, après de longs débats, au cours desquels on révéla qu'il s'était rendu coupable de l'assassinat de 149 enfants, fut pendu Gilles de Laval, sire de Rais et autres lieux, premier baron de Bretagne, maréchal de France et conseiller du roi Charles VII.
Arzano

LA LOTERIE D'OLOLE
Tirage du 25 Juillet 1941
N° 34.130
Que celui qui possède l'exemplaire portant ce nombre nous l'adresse et, immédiatement, il recevra l'albun sur la Bretagne, d'A Le Braz !
N'oubliez pas que chaque semaine, il y a un numéro gagnant.

NOTRE NUMERO A SAINTE ANNE
Les demandes ayant de beaucoup dépassé nos prévisions, nous avons dû, en dernière heure, sortir une seconde édition. De ce dernier tirage, il reste à ce jour quelques centaines d'exemplaires du NUMERO SPECIAL que nous pouvons adresser par retour à ceux qui nous en feront la demande. Le N° à vendre 1 fr. est facturé 0,75 par quantité.

KORNIG AR BREZONEG

13 = trizek trizekvet kentel 13^e lezon
1 — Petra eo ? (Qu'est-ce ?)
2 — Eur bez eo en eur vared (C'est une tombe dans un cimetière)
3 — Peirad zo war ar tombe ? (Qu'y a-t-il sur la tombe ?)
4 — Eur groaz a go war ar bez (Il y a une croix sur la tombe)
5 — Ploc a zo daoulinet war ar bez ? (Qui est agenouillé sur la tombe ?)
6 — Annaig eo ; pedi a ra : Mamm-goz a zo maro. (C'est Annaig ; elle prie ; Grand-mère est morte.)

(Le coin du breton)
Pedi a ra, mamm goz a zo maro
Elle prie : grand-mère est morte.

REMARQUES. — (5) daoulinet : genoux (deux genoux) ; daoulinet : agenouillé ; la terminaison et indique très souvent le participe-passé — (6) Tad-koz (père-père), grand-père) — Mamm-goz (mère-vieille, grand-mère) ; remarquez que *koz* devient *goz* après Mamm ; mutation du k en g dans les adjectifs après les noms féminins singuliers.
PRONONCEZ BIEN. — (2) *eur* béez ; *eur* véred ; (3) *war ar béez* — (4) *étre* groaze (une syllabe).

POURQUOI ? Oui, pourquoi toussiez-vous ?
Parce que vous ne connaissez pas le **SIROP CELTIQUE**. Sirop lentif et béni, à base de plantes colibactantes et expectorantes, au Thiocol et au grindelin, qui avec quelques caillères arrête la toux quinteuse et fatigante et assure de bonnes nuits calmes et reposantes.
Contre rhumes, bronchites, influenza, grippe, asthme et emphyseme. Augmentez l'efficacité du sirop en gardant dans la bouche une pastille **TOR'PAZ**.
En vente toutes pharmacies et tous laboratoires du Dr et Phle Th. Morel à Landerneau (Lauréat de l'Académie de Médecine).
Exigez la marque « Sirop Celtique » pour éviter les nombreuses contrefaçons ; rappelez-vous que l'on limite que les Grands-Markes.

Les oiselets de saint Vincent de Paul

Un jour, saint Vincent de Paul apprend qu'une fête splendide se prépare à la cour d'Autriche, pieuse mère de Louis XIV. Il n'hésite pas, il pénètre jusqu'aux salons au milieu des courtisanes. Ceux-ci sourient en voyant le Saint avec son pauvre habit.
— Reine, dit-il, vous allez à une fête. Il me tarde aussi de procurer une fête aux pauvres oiselets mourant de faim dans leurs nids et qui sont les enfants trouvés. Mes mains sont vides, mais béni soit leur misère pour vous, car vous n'avez jamais refusé de le secourir.
Anne d'Autriche, dont l'âme était grande, comprit la leçon ; elle se regarda et prieresses de son front et les bracelets de ses poignets, elle jeta le tout dans la main du pauvre prêtre.
Prenant alors une rose aux bouquets qui garnissaient le salon, elle la passa dans ses cheveux.
— Qu'faites-vous lui dit une dame ; quelle fête ?
— Laissez faire, répondit la reine c'est pour les oiselets de saint Vincent de Paul.

FORCE & SANTÉ
La formule est divine
Tout le monde le sait
Grâce à **FERRUGININE**
C'est qui pour honorer l'égroté
N'ont qu'à en faire usage
Toute l'humanité s'enthousiasme
Voulez-vous **FERRUGININE** ?
Avec de l'Orignal du Nord
DÉPURATIF TONIQUE PUISSANT
Mammes ! Dites à vos enfants cette prophétie qui dépote plus que tout autre, tout de suite au lieu de la laisser attendre.
C'est le plus sûr remède, l'écrit, l'écrit, l'écrit, l'écrit, c'est le meilleur remède contre la tuberculose.
Un grand nombre d'années le succès de l'Orignal a été marqué par les plus beaux succès. Les plus beaux succès ont été ceux qui ont permis de guérir des tuberculoses en un seul an, ceux qui ont permis de guérir des tuberculoses en un seul an, ceux qui ont permis de guérir des tuberculoses en un seul an.
En vente toutes pharmacies et tous laboratoires du Dr et Phle Th. Morel à Landerneau (Lauréat de l'Académie de Médecine).
Exigez la marque **FERRUGININE** pour éviter les nombreuses contrefaçons ; rappelez-vous que l'on limite que les Grands-Markes.



O LO LE

Journal illustré des Petits Bretons

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES

Redact.-Adm. : 7, rue Lafayette, LAN DERNEAU (Finistère)



2^e ANNÉE — N° 35
11 AOUT 1941
80 Centimes

ABONNEMENTS :
1 an : 36 fr.
6 mois : 18 fr.
3 mois : 10 fr.

Directrice : Mme Vela de Bellaling
Administrateur : 7, rue Lafayette - Landernau
C. G. C. Mile Luciere 28556 Rennes

Le MARÉCHAL écrit à Olole

ENFANTS BRETONS,

Le 26 juillet, tandis que vous honoriez notre Grande Patronne Ste Anne, et propagez avec enthousiasme notre N° spécial d'O LO LE à des milliers d'exemplaires, faisant connaître aux quatre coins de Bretagne votre idéal « Doue ha Breiz », votre cri d'espérance « O LO LE », une grande nouvelle nous parvenait :

M. Taldir Jaffrennou, président du Collège des bardes, que nous avions chargé en mai dernier, de remettre à M. de Kergarion, Sénateur des Côtes-du-Nord, les vœux des Petits Bretons au Maréchal Pétain, recevait de notre délégué une réponse personnelle du Chef de l'Etat.

Comme nous, vous lirez avec joie et émotion cette lettre paternelle du Maréchal lui-même,

Ces paroles affectueuses, adressées aux enfants de Bretagne ont une grande signification :

Elles sont une marque d'affection profonde du Maréchal pour les enfants et petits enfants des héroïques combattants bretons que le Grand Soldat a vus de près

Elles sont l'expression de gratitude et d'admiration de la France envers la Bretagne, envers cette Bretagne qui a contribué pour une large part au rayonnement de la France, cette Bretagne qui aujourd'hui, la soutient dans son malheur avec le même esprit de générosité et de sacrifice !

LE MARÉCHAL SAIT LE RECONNAITRE

« J'aime votre Province », dit-il ! Oui, le Maréchal Pétain aime sincèrement la Bretagne et c'est pourquoi, comme un Père qui veut le bonheur de ses enfants, il désire satisfaire leurs rêves, et ceux que vous lui avez exprimés dans votre message, il les réalisera bientôt :

« La renaissance de votre Chère Province de Bretagne ! Apprendre avec joie à l'histoire et la Langue de vos aïeux ! »

M. Taldir-Jaffrennou nous donne d'autre part des précisions intéressantes.

Le Maréchal a ainsi témoigné à O LO LE sa vive sympathie, et montré combien il approuve notre œuvre d'apostolat pour le plus grand bien de la Bretagne et de la France.

(Suite 3^e colonne)



LE MARECHAL PETAIN
Chef de l'Etat

Vichy, le 8 juillet 1941

Mes Enfants,

On m'a remis la jolie carte par laquelle vous m'adressez vos vœux à l'occasion de mon anniversaire.

Je tiens à vous remercier personnellement et à exprimer toute ma gratitude à votre journal qui a pris l'initiative de vous grouper en cette manifestation d'affection qui m'a beaucoup touché.

J'aime votre belle Province qui a donné à la France tant de grands Serviteurs et de bons Soldats que vous aurez à cœur d'imiter pendant toute votre vie.

P. Pétain

Dans une lettre aux Petits Bretons le Chef de l'Etat dit toute son affection pour la Bretagne...

Vous avez le droit d'être fiers, lecteurs et lectrices d'OLOLE, spontanément ralliés au cri d'appel des Pères que nous avons lancé, car vous appartenez au premier mouvement de jeunes créé pour accomplir :

LE RELEVEMENT DE LA FRANCE DANS LA RENAISSANCE DES PROVINCES.

Ce mouvement malgré les difficultés que nous avons rencontrées est désormais bien lancé. Nous savions d'ailleurs qu'il réussirait, car nous l'avions construit sur deux bases solides : Dieu et Bretagne !

Vous êtes donc la jeune élite conquérante qui entrainera à sa suite tous les Enfants Bretons pour les grouper derrière l'Etendard « Doue ha Breiz », afin que notre Bretagne soit un Phare sur le monde, dont vous serez plus tard les vaillants Gardiens !

H. C., Rédacteur en chef d'O LO LE.

M. TALDIR-JAFFRENOU

vous communique...

« J'ai le grand plaisir, de vous transmettre la réponse de Monsieur le Maréchal Pétain, Chef de l'Etat Français, aux vœux que lui ont adressés les petits lecteurs et lectrices d'O LO LE à l'occasion de la St Philippe et de son 85^{ème} anniversaire.

« Le Billet que O LO LE édite spécialement pour le Maréchal, lui a été remis en mains propres à Vichy par M. Edgar de Kergarion, qui avait déjà, vous le savez, porté là-bas, le FLACET des Grandes Associations Bretonnes, le 15 décembre 1940.

« Sur les trois réformes sollicitées, la première est octroyée : l'enseignement de l'HISTOIRE DE BRETAGNE deviendra obligatoire dans toutes les écoles le 1^{er} octobre 1941 ; elle sera sanctionnée par les examens. Une chaire d'Histoire de Bretagne est créée à l'Université de Rennes et confiée à M. Barthélémy POQUET du HAUT JUSSE, collaborateur du regretté Arthur de Moynes de la Borderie notre grand historien breton.

« Bientôt, je vous annonce, que les revendications, dont l'enseignement de la langue bretonne seront accordées. Mais il faut prendre son temps, les circonstances y obligent.

« Je vous félicite vivement d'avoir obtenu l'approbation de l'Auguste Chef avec sa signature antégra phie ce qui est pour vous la plus haute récompense et le meilleur encouragement.

F. TALDIR JAFFRENOU

Les Aventures de MATILIN AN DALL

Texte et Dessins de R. THOMEN Chapitre IX — KI DU AR YEUN. (Le chien noir du Yeun)



Talonné par la faim, Korrig n'en eut pas pour longtemps à plumer et à vider le canard. Une tringle de fer trouvée sur place servit à embrocher l'oiseau. « Par exemple, dit Matilin, nous n'avons ni briquet d'amadou ni allumettes. Comment ferons-nous du feu ? — En frottant



deux morceaux de bois l'un contre l'autre, comme les sauvages des Amériques, répondit Korrig. Du reste... Un aboiement furieux coupa la parole au lutin. Et un chien de grande taille ne tarda pas à faire son apparition.

Ce chien n'était pas normal. D'un aspect diabolique, il avait des yeux de braise et sa langue était de feu. Quand il ouvrit la gueule il en sortit des flammes capables d'incendier toute une forêt.



« Korrig, questionna Matilin An Dall, quel est cet animal ? — Heu... habutia le lutin... si mes renseignements sont exacts, nous avons affaire à Ki Du ar Yeun ! N'ais crainte je vais lui dire deux mots... » aussitôt Korrig prit la seconde de ses formes qui était celle d'un inoffensif toutou. Ainsi métamorphosé en chien, il se planta devant Ki Du ar Yeun et lui dit : « Ata Kenderv ! » « C'est-à-dire : « Alors Cousin... »



Ki Du ar Yeun était mauvais coucheur : il se complaisait dans la plaisanterie. Il bondit sur Korrig-chien. Ce dernier se dit, en sentant les crocs de son terrible adversaire s'implanter dans sa fourrure : « J'ai joliment bien fait de me déguiser ainsi, sans quoi cette bête diabolique eût mis mon captaine de Kor-



rigan en piteux état !... » Naturellement, Korrig n'était pas décidé à se laisser mettre à mal sans riposter. Il rendit morsure pour morsure. Ki Du ar Yeun, peu habitué à ce qu'on lui résiste, cessa de moutonner et se prit à grogner sérieusement. Il se contenta de lancer des flammes telles que l'atmosphère en fut toute réchauffée. Ce qui donna à Matilin une idée lumineuse. « Korrig ! Korrig ! s'écria-t-il, voilà du feu pour faire rôtir notre volaille ! »



Le terrible gardien du Yeun, se trouve vexé d'avoir été relevé à ce rang domestique. Il se jeta et disparut dans une fondrière insondable — le Youdic — qui passe pour communier avec les demeures infernales. La semaine prochaine : UN BINOU A QUATRE PATTES.

Et nos héros purent s'occuper de préparer et de déguster leur repas, sous la sauvegarde de Gwennigel, la petite fée du Yeun Elzeu, qui cachée derrière un arbre, regardait le bande aveugle avec infiniment de sympathie et beaucoup d'attendrissement.



Le Trèfle noir

Chapitre VII — DEUX OMBRES DANS LA NUIT

RÉSUMÉ. Le bandit-fantôme, le Trèfle Noir, après le cambriolage de la banque Lajol, à Nantes, dont il est l'auteur, s'est enfui pour l'Amérique à bord du Morrav. Le chef de police Lagarde est à bord du transatlantique où il fait la connaissance d'un riche industriel nantais.



Deux ombres s'approchent lentement sur le pont. Des chuchotements de voix se font entendre. Les silhouettes sont maintenant tout près de Jobig. Ce sont deux hommes, deux passagers.



Jobig s'apprête à quitter sa cachette voyant qu'il n'a rien à craindre quand il s'arrête soudain et laisse échapper une exclamation : — Ah ! par exemple !... Jobig se fait de plus en plus petit. Retenant sa respi-



ration il tend l'oreille dans l'espoir de saisir des bribes de conversation. Les hommes avancent toujours, l'un préoccupé.

La conversation est animée. Mais ce qui paraît étrange



à Jobig, c'est que les deux inconnus parlent breton et le breton de Concarneau, le breton de chez lui. — Je me recache, se dit Jobig, ça fait trop plaisir d'entendre sa langue maternelle, sa langue à lui, la langue de sa marm-goz, la langue de tous les pêcheurs de là-



bas. Et c'est toute la vie de sa terre natale qui lui revient à l'esprit !

Mais le mousse oubliant le tragique de la situation, s'abandonne à de doux souvenirs... Soudain, il tressaute



et devient pâle comme un linge... Sentez Anna biniget ! Qu'a-t-il entendu ?...

La semaine prochaine : UNE CONVERSATION EN BRETON.

SATAN dans la brousse

Ici, le Démon a tout avantage à ne pas se montrer. En pays païen, c'est le contraire. Aussi il se montre parfois : en voici un exemple.

Deux missionnaires arrivent dans un petit village de la Brousse africaine et bâtitent une chapelle. Ceci ne plaît guère à Satan qui règne en roi dans le pays. Il



met alors dans la tête d'un vieux sorcier de bâtir, près de la chapelle, une grande maison. Elle servira d'autre pour le sorcier et ses serpents, et aussi de « dancing ».

La maison fut vite construite. Alors, toutes les nuits, et le jour pendant les offices et le catéchisme, le tam-tam et autres instruments de musique retentissaient. Ces jeux rendaient le travail impossible dans la chapelle et, surtout attireraient les païens qui ne venaient plus au catéchisme : Satan était ravi !

Les missionnaires ne savaient que faire lorsqu'un jour ils reçoivent une riche aumône inattendue. Ils vont trouver le sorcier :

— Nous te donnons trois mille francs de plus que la maison ne t'a coûtée si tu veux nous la vendre ; d'ailleurs, si tu ne veux pas nous allions la bémir !... Séduit par l'argent, et effrayé aussi de la bénédiction, le sorcier vend immédiatement sa maison.

Mais... Satan n'avait point terminé son bail, et ce marché ne l'arrangeait pas du tout ! Une fois la maison aménagée en presbytère et en école, ce fut épouvantable. Toutes les nuits c'était un vacarme... du diable ; le maudit cornu s'amusa à trainer des chaînes invisibles dans toutes les pièces. C'était un bruit infernal du soir au matin !

On procéda à l'exorcisme : du coup les nuits furent calmes. Mais Satan ne se tint pas pour battu ! — Un matin, les Pères vont à la chapelle. A peine le seuil franchi, une grosse pierre tombe à leurs talons ! Ils regardent ; personne, pas de trou dans le mur !... Ils regardent la pierre et partent. A leur retour le même fait se produit. Il en était de même chaque fois qu'un Père franchissait le seuil. La pierre tombait toujours à côté et les Pères se restauraient aussitôt pour l'enlever.

Le Père Supérieur eut le malheur de dire : « Quand le tas de pierres sera assez gros, nous bâtirons une église. » Depuis ce jour, Satan ne jeta plus de pierres au grand regret des missionnaires ! Mais, par contre, chaque nuit, le charivari infernal recommençait.

Une nuit, ennuyé de ne pouvoir dormir, le plus jeune Père se lève, prend sa lampe de poche et inspecte toutes les pièces ; il ne trouve rien, ne voit personnel... Enfin, il ouvre la porte des cabinets : il aperçoit là un grand monsieur très bien habillé ! C'était le vieux cornu qui avait pris des apparences humaines pour l'effrayer.

— Ah ! dit le Père, c'est toi, vilain singe !... Eh bien tiens la lampe, que j'aille chercher le Père Supérieur et qu'on t'en fiche une raclée !

Abasourdi par cette hardiesse, Satan trembla et disparut, sans prendre la lampe ni attendre la raclée ! Depuis ce jour, on ne l'a jamais revu ni entendu... La mission prospère toujours, et le Père dit souvent à ses petits noirs de l'école :

— Méfiez-vous du cornu, c'est un rusé ; mais s'il vous tend des pièges, ne craignez rien : il est potron comme une petite fille !

Tad-Kor Erwan



LE MYSTÈRE DU CHATEAU DU TAUREAU

Roman inédit de Job de Roince

RÉSUMÉ... Yves et Armelle sont prisonniers dans le Château du Taureau, en rade de Morlaix, des malfaiteurs qui ont assassiné leur père pour lui enlever un document révélant l'existence d'un trésor dans cette forteresse. Ils le trouvent, tandis que les enfants du propriétaire du trésor. Les deux bandits emportent le trésor et emmènent avec eux les deux enfants vers une destination inconnue.

DISPARUS

Quand il avait vu s'éloigner ses cousins, Mikael Seite avait regretté de n'avoir pu les convaincre. Pour lui, l'aventure dans laquelle se lançaient les deux enfants, était pleine de risques. N'étaient-ils pas, d'ailleurs, beaucoup trop jeunes pour user effrontement deux bandits capables de tout...

Aussi, quand ses parents étaient rentrés, une heure plus tard, il n'avait pas hésité à leur faire part du passage d'Yves et d'Armelle et à leur communiquer ses craintes. Ils avaient donc décidé que ses enfants, Mikael s'en irait à Carantec, à leur recherche.

Sur ces entrefaites, ils avaient reçu une lettre de Françoise, la vieille domestique de Madame Dinan. Inquiète, la brave femme demandait aux enfants qu'elle croyait toujours à Saint-Pol-de-Léon, de revenir le plus rapidement possible à Lesneven. « Si votre maman, écrivait-elle, savait que vous êtes partis, elle me gronderait... Rentrez donc tout de suite afin que vous soyez là pour son retour... »

Comme deux jours déjà s'étaient écoulés depuis le passage d'Yves et Armelle, Monsieur Seite n'avait pas voulu attendre davantage.

— Tu vas te rendre en bicyclette à Carantec, avait-il dit à son fils, rechercher tes cousins... Pourvu même qu'il ne soit pas trop tard.

Tout de suite, Mikael était parti. Son premier soin, en arrivant au bourg de Carantec, avait été de se renseigner. Un peu au hasard, il avait questionné quelques personnes mais toutes les premières réponses avaient été négatives.

Il commença à désespérer quand soudain un gamin qui l'avait entendu le renseigna.

— Je les ai vu, moi, fit-il... Ils m'ont même demandé la route pour aller à la pointe, d'où l'on voit le château du Taureau. — Et après ? — Après ! Je ne sais pas... Ils sont partis tout de suite comme s'ils étaient pressés.

Cette fois, Mikael était dans la piste. Il se dirigea vers le petit port de Carantec avec l'espoir d'y trouver le marin qui avait fait faire aux deux jeunes aventuriers la traversée de la côte au château.

Les pêcheurs qu'il rencontra n'avaient rien vu.

— Ce n'est pas la saison des promenades en mer, dit l'un d'eux, et il y a longtemps que nous n'avons embarqué de touristes... Et puis, les enfants que vous cherchez ont peut-être pris une barque sans rien demander à personne.

— La chose est possible, se dit le jeune homme qui n'ignorait pas que son cousin était capable de conduire un canot. Puis, comme il était décidé à poursuivre son enquête, il avait demandé à l'un des pêcheurs de le conduire au fort.

— Avec plaisir, Monsieur... comme la mer est calme, aujourd'hui la traversée sera bonne. Si vous voulez embarquer, voici mon bateau.

Deux minutes après, tous les deux quittaient le port et, profitant d'un vent favorable, se dirigeaient rapidement vers l'entrée de la rivière de Morlaix. Bientôt, ils accostèrent au pied du château. Comme Mikael venait de sauter sur les marches de l'escalier, le pêcheur lui proposa :

— Si vous ne connaissez pas le fort, je vais vous conduire. Je serais d'ailleurs bien surpris si vous y trouviez les enfants que vous cherchez... Enfin, nous verrons bien.

Un peu au hasard, ils s'engagèrent dans les couloirs, visitant les pièces qui se trouvaient sur leur passage. Soudain, comme ils venaient de pénétrer dans une vaste salle, le marin poussa une exclamation de surprise : — Regardez, fit-il !

(à suivre)

RECHERCHE AUX MISSIONS



Ces petits noirs attendent le Père missionnaire pour les baptiser. Le voyez-vous venir ?



Le misérable qui commet ce lâche attentat : faire tomber, du haut d'un échafaudage, une énorme pierre de taille sur l'ingénieur Le Floch dans l'espoir de l'écraser, se verra réussir-t-il son coup ?

Vous le saurez en lisant bientôt, dans notre journal, notre captivant roman en images :

A LA DÉCOUVERTE DE KER-VAN

NOS PROPAGANDISTES DE VITRE



Xavier NOEL (à gauche) qui a vendu successivement 36, 65 et 60 numéros. Henri CLEYMAN (à droite) qui a fait deux semaines de 100 numéros. Ces deux vaillants petits gars ont reçu le coté O L O L E.



LA BRETAGNE

HAITI Perle des Antilles

O LO LÈ AUX MISSIONS



Haiti ! La Bretagne noire, comme l'a appelée Mgr Duparc, évêque de Quimper. Et c'est bien vrai, car c'est en effet, de chez nous que partent pour cette île lointaine, située entre les deux Amériques, la plupart des apôtres que Dieu destine à son évangélisation. Presque toutes les paroisses bretonnes ont fourni à la Mission d'Haiti un ou plusieurs de leurs enfants (1).

Et si nous vous parlions un peu de ce beau pays que nos Missionnaires ont adopté comme leur seconde Patrie ?

Christophe Colomb le découvrit lors de son premier voyage, le 6 Décembre 1492, jour de la fête de S' Nicolas, et l'endroit où il aborda, s'appelle encore aujourd'hui du nom qu'il lui donna : le Môle S' Nicolas, le pays lui parut si beau, les habitants si pleins de douceur, qu'il écrivit au roi d'Espagne qu'il lui semblait avoir découvert le Paradis terrestre ; le deuxième endroit où il descendit, il l'appela Valparaiso (Vallée du Paradis).

L'Anglais Spenser lui-même, écrit sur Haiti : « J'ai parcouru presque tout le globe et je puis dire qu'il n'y a nulle part une île aussi belle. »

Deux choses y sont incomparables : la lumière et la végétation. L'atmosphère est si pure qu'on y trouve comme quelques chasses de surnaturel, que du haut des montagnes on aperçoit à plus de 50 km, les villes et les bourgades, ou sur la mer les bateaux

qui passent. On se croirait à chaque instant dans un parc de château où grandissent à l'état sauvage les oranges toujours en fleurs, les palmiers de toute espèce, les bananiers aux feuilles immenses et les fougères grandes comme des arbres. On voit des migrations de papillons blancs et innombrables s'en allant tous dans une même direction comme des flocons de neige. Les nuits sont si belles qu'on y voit comme en plein jour, et quand les étoiles sont voilées, les lucioles (vers luisants allés), semblent une multitude de petites étoiles qui vous entourent en vous précédant sur le chemin.

N'est-ce pas aussi le pays des boucaniers, des filibustiers, aventuriers, corsaires bretons, normands, angevins qui, au XVII^e siècle ont accompli des exploits incroyables. Avec des barques, ils montaient à l'abordage des galions espagnols qui transportaient du Pérou, chargés d'or et de pierres précieuses comme Carthagène rien que par la terreur qu'ils inspiraient, associés à la vie à la mort par ce qu'ils appelaient le Matelotage. Comme sans y penser, ils avaient fondé une colonie, quand en 1640, le roi de France leur donna un gouverneur. Pendant le XVIII^e siècle, ce fut, en

paroisses de plaine ou de montagne qui n'ont souvent qu'un prêtre pour 30.000 habitants ! Car un cheval est nécessaire pour y faire de l'apostolat.

Regardez bien ce cavalier... Que lui manque-t-il pour être un parfait missionnaire ? Une soutane ?... Un bréviaire ?... Une croix ?... Pourquoi pas aussi un enfant de chœur sur un petit poney ?

Non ! Il lui manque tout simplement une barbe !

A Haiti, pour faire un bon missionnaire il faut trois choses : un prêtre, une barbe, un cheval.

Un prêtre, rien de plus évident. Une barbe ; car le prêtre, le missionnaire doit être un homme. Or, pour les indigènes, qui n'ont pas de barbe n'est pas un homme.

Un cheval ; parce qu'on ne peut rien faire sans cheval dans ce pays. Les paroisses sont immenses et les routes très rares. On ne peut compter ni sur l'auto, ni sur la bicyclette. A pieds, il faudrait plusieurs jours au missionnaire pour se rendre dans certains villages. Le cheval lui permet de traverser les forêts et les rivières, et d'arriver à temps au chevet des malades et des mourants, pour les soigner ou leur administrer les sacrements. Il lui permet de

occupés à enseigner ou tiennent des hôpitaux dans la Mission comptant eux aussi beaucoup de Bretons.

Mais y a-t-il un pays sur la terre où on ne trouve pas de missionnaires bretons ?

Tout le temps que les familles nombreuses, l'esprit chrétien, le courage et le dévouement fleurissent chez nous, le Monde ne manquera pas de missionnaires et la Bretagne connaîtra de beaux jours.

Et parmi vous, petits Bretons et Bretonnes, il s'en lèvera plus d'un, plus d'une pour continuer la noble tradition des Aînés, et suivre l'exemple de nos saints évangélistes d'autrefois, et la Bretagne, je le répète, connaîtra de beaux jours !

(1) Le Petit Séminaire d'Haiti est à S' Pol-de-Léon et le Grand Séminaire à Lampaul-Guimiliau (Finistère).

Où le témoinne sa gratitude au R.P. Aubin, Missionnaire d'Haiti, domicilié actuellement à la Clarté, en Kerlaz, par Douarnenez, pour les photos et notes publiées ci-dessus et à Tad Koz Erwan qui a interviewé un Missionnaire.



Le
Billet
d'Yvon

MISSIONNAIRES BRETONS

Sais-tu bien, petit frère, que la Bretagne est le pays au monde qui courrit le plus de missionnaires ?

Mon père qui est marin a bourlingué sur toutes les mers du globe ; or, partout où il a passé, à Haiti comme au Groenland, en Chine comme en Nouvelle-Calédonie, au Congo comme à Madagascar, partout, entends-tu bien, il a retrouvé avec joie et fierté des missionnaires bretons.

Toi-même, n'as-tu jamais entendu ton père parler d'un de ses camarades d'enfance, un de tes oncles peut-être, qui à un jour quitté sa famille et son village pour aller par-delà les mers évangéliser les pauvres sauvages ?

Cela prouve, vois-tu, que les Bretons d'aujourd'hui sont les dignes descendants de nos vieux Saints d'autrefois qui affrontèrent si souvent les périls de la mer pour porter partout la Foi chrétienne.

El comprends-tu combien nous devons être fiers d'appartenir à cette race généreuse qui a toujours compris et réalisé mieux que toute autre la vibrante parole du Maître : Allez, enseignez toutes les Nations !

Vivent donc nos missionnaires bretons !

Mais il ne suffit pas de les applaudir ; il faut encore les aider.

Comment ?

Nous en reparlerons la semaine prochaine.

Ton ami YVON



Jeune Missionnaire rentrant de ses visites paroissiales.

effet, la plus belle colonie que la France eût jamais possédée, fournissant du sucre à la moitié de l'Europe, sucre de canne ou canne à sucre qui pousse dans les dans les champs.

Les campagnes haïtiennes sont encore remplies des ruines des aqueducs, des moulins, des entrées monumentales, des belles habitations que nos compatriotes avaient construit jadis. Les villages ont gardé leur nom. Et quelle impression cela vous fait quand, en parcourant cette brousse exubérante, le noir qui vous conduit dit au missionnaire qui va voir les malades dans leurs pauvres cases : ici, c'est l'habitation de M. de Kerado, de Kerabeck, de La Noue, de Gallivet, de Reals, du Vieux Chatel de Kerbiguet, de La Houssaye, etc...

Les Haïtiens sont indépendants depuis plus d'un siècle.

Il ne manque qu'une chose à ce pays qui a conservé la langue, la politesse, la religion, la douceur de vivre des XVII^e et XVIII^e siècles pour redevenir un petit paradis, c'est d'avoir assez de missionnaires pour apprendre à tous ces braves gens, à connaître, aimer et servir Dieu !

En attendant, les chevauchées sont harassantes sous le soleil ardent dans ces

visiter ses paroissiens, de faire le catéchisme à domicile, de chasser, de pêcher. De pêcher... Cela semble bizarre. Voici un exemple : dans ce pays, il faut avoir un cheval pour la pêche aux huîtres que d'ailleurs, l'on pêche sur les arbres !

Ceci s'explique : l'île est bordée de lagunes et les arbres croissent si près du rivage que leurs longues branches retombent dans l'eau. Les huîtres s'y accrochent alors par grappe.

Les pêcheurs s'en vont à cheval sur les rivages. Dans les endroits peu profonds, ils attirent au-dessus de l'eau, à l'aide d'un crocnet, les branches couvertes d'huîtres ; dans les endroits plus profonds lorsque la mer est basse, ils abaissent alors les branches à la hauteur du cavalier qui peut ainsi cueillir les précieux mollusques.

Si un jour, vous répondez à l'appel du Saint-Père, en allant évangéliser Haiti, vous verrez encore bien d'autres curiosités. Mais n'oubliez pas que pour cela il faut trois choses : être prêtre, avoir une barbe, savoir faire du cheval !

A Haiti sur 200 missionnaires occupés au service paroissial des cinq diocèses de l'île, 170 environ sont bretons. Les Pères du S' Esprit, les Frères Lamennais, les Sœurs de Cluny et de la Sagesse qui sont



LES BELLES VACANCES

« Pourtant c'est beau l'école

Mais les vacances, c'est si joli ! »

Oui, bien joli, si du moins nous le voulons. C'est pourquoi, avant de partir, notre maîtresse nous a donné quelques conseils afin que les fassions belles nos vacances.

« C'est pendant ces deux mois de liberté, nous a-t-elle dit, que vous apprendrez aux autres et à vous-même ce que vous valez. Dans vos lectures, vos travaux, se révélera votre caractère : c'est pendant ces semaines où vous n'avez pas de règlement, que l'on verra votre degré de volonté.

« Celui qui veut, celui-là peut » dit la chanson de Nominé. Voulons-nous être plus tard de vraies jeunes filles sur lesquelles on peut compter. Dès maintenant, alors, forçons notre cœur et notre volonté en tenant fermement notre résolution de vacances. Pour Anna qui est égoïste, ce sera rendre chaque jour un service qui l'ennuie et la dérange. Gwenola qui n'aime pas le ménage, aidera chaque jour sa maman... Chacune travaillera le côté qui lui coûte le plus... Un bon système, pour ne pas oublier sa résolution, c'est celui des scouts : faites chaque matin un nœud à votre écharpe, et défaits-le seulement quand vous aurez rendu un service autour de vous. Je crois, petite sœur, que Mademoiselle a raison.

Vite un nœud à notre foulard, et en chasse pour le sacrifice que nous offrirons chaque soir à Jésus. Plus notre moisson sera grande, plus nos vacances seront belles.

Ton amie Annaig.

PORTEZ-VOUS L'INSIGNE

D' O LO LÈ ? ?



Une belle croix celtique portant l'inscription : Dieu ha Breiz (Dieu et Bretagne) L'unité (franco) : 7,60 par 25 : 6,75 (port en sus) par 50 : 6,50 (—) par 100 : 6 (—)



JUBILEE EPISCOPAL de Mgr KERZUNAN
A gauche : Mgr Le Bihan, évêque de Cayes Port Pain et Mgr Plechon, évêque de Cayes P. Cadlon, P. Glatre et Mgr Pietin, nonce.
A droite : Mgr Comman, Mgr Le Gouaze, P. Le Marié.



Étants de chœurs baillons du R.P. Lamballais, de Rennes, à Petit-Goève.



Mission d'Haiti : Le passage d'une rivière.

Le Coin des Vacances

COMMENT IVAN RCHAPPA AUX LOUPS

Dessins de Brigitte de Roquefeuil, 54, boul. de Sévigné, Rennes.



GAIT, LA CAVALIÈRE DU TEXAS

RÉSUMÉ. — Tanguy Derrien, sa fille Gait et son neveu Primel guident les caravanes au Texas. Leur convoi a été pillé par un bandit, Sam, et sa bande pendant une absence des deux cousins et de quelques cow-boys. Tanguy et le reste des convoyeurs sont prisonniers. Pour les délivrer, Gait va trouver les Navajos qui acceptent de venir si la jeune fille sort victorieuse d'un combat contre un bison. Elle accepte et est placée dans un enclos en face de la tête furieuse. Gardant tout son sang-froid, elle fait de la voltige et d'un coup de poignard tranche la carotide du bison qui tombe blessé mortellement. Les Navajos l'accablent et suivent Gait pour délivrer les cow-boys. Il est temps car Sam et sa bande vont faire sauter la grotte...

1 - Les deux premiers qui sortent sont immédiatement immobilisés, ficelés et jetés le long du sentier. Mais les autres donnent l'alarme et reculent. Il serait imprudent de les suivre à l'intérieur de la caverne.

2 - Au bout d'un moment, Primel voit un bandit sortir au bas du ravin. Il y a là une autre issue. Les Indiens, alertés, font rouler des rochers pour fermer le défilé.

3 - A ce moment les policiers arrivent, conduits par Tom qui connaît bien le repaire. En un instant, les bandits, cernés, se rendent.

4 - Tanguy et ses amis sont délivrés, les caisses et les chevaux du convoi récupérés. Il n'y a plus qu'à reprendre la piste. Mais Gait a fait une promesse, elle doit la tenir et s'apprête à faire ses adieux à son père pour suivre les Navajos.

5 - Le shérif lui annonce alors qu'une grosse prime revient à celui qui capture Sam. Elle y a droit et peut choisir un terrain à la limite de la concession des Navajos.

6 - C'est accepté. Elle conduira le convoi en lieu sûr et reviendra vivre auprès des Indiens tout joyeux d'avoir bientôt la Cavalière du Texas pour les gouverner.

FIN

Un distrait



1 - On attribue aux savants et surtout aux Mathématiciens une inimaginable distraction. En voici un exemple. Le savant Dendesket dont les distractions font le désespoir de sa famille, rentre un soir chez lui, trempé par une pluie diluvienne.



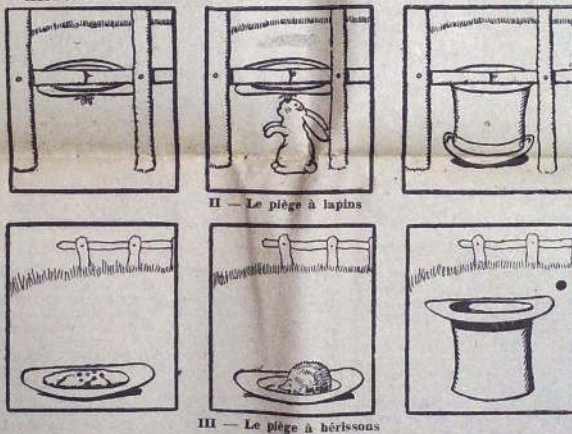
2 - A sa femme qui accourt dans l'antichambre, il raconte qu'il avait oublié son parapluie.
« Et quand donc t'en es-tu aperçu ? lui demande-t-elle assez surprise qu'il ait remarqué cet oubli ?
— Ah ! voilà, fit-il avec un sourire de satisfaction. C'est lorsque la pluie a cessé que j'ai voulu le remettre.

PARENTS !
le journal illustré des enfants et de la famille.

O LO LE
paraîtra en octobre sur huit pages. Tout abonné d'un an donne droit à une prime.

LES CONTES DU KORRIGAN
Demandez des Carnets d'abonnements !

HISTOIRE D'UN CHAPEAU-CLACQUE (suite) par Benjamin Rabier



Le coin des Vacances (suite de la page 3)



Le Gérant : Mme Vera de BELLAING, Imp. d'OLOLE Landegneau.

ENTRE RAPINS



— Malheureux, tu as brisé mon tableau !
— Mais tu m'avais dit de casser la croûte.

Les propos de Tonton Yann

LA LETTRE DU MARECHAL

L'autre matin, notre Rédacteur en chef, dépouillant son courrier vint me trouver tout radieux :
— Ça y est, Tonton Yann, nous l'avons !
— Et quoi donc ?
— La réponse du Maréchal !
— Ah ! enfin... Justement j'ai un lecteur qui me demande si le Maréchal a répondu à O LO LE !
— Oui et c'est lui-même qui a écrit !
— Vous voulez rire ! Dites plutôt son secrétaire ! Et c'est déjà beaucoup d'honneur car je ne vois pas le Maréchal répondre lui-même à toutes les lettres et veux qu'il reçoive ! Déjà le courrier d'O LO LE c'est quelque chose ! Alors celui du Maréchal Pétain...
— Mais tenez, lisez !
Je pris la lettre, la lu avec émotion et j'examinai le chiffre du Chef de l'Etat, les deux bâtons de maréchaux croisés, et sa signature : Ph. Pétain ! En effet, c'est Lui, c'est bien Lui, qui a écrit cette lettre aux enfants de Bretagne !
— Alors, que pensez-vous de cet honneur ? Et bien moi, je vous dis que si le Maréchal a tenu à vous remercier personnellement de vos vœux si touchants, c'est parce qu'il vous aime bien, Petits Bretons.
Le Maréchal Pétain ? mais il est pour vous plus qu'un Maréchal de France, plus qu'un Chef d'Etat, c'est un Grand-père, un Tonton qui affectionne et voudrait gâter ses petits enfants.
Au Maréchal vous direz tous d'un même cœur un chaleureux : Bennoz Doue, Tad, Koz !

TONTON YANN

Tirage du 3 Aout 1941

N° 38.340

Que celui qui possède l'exemplaire portant ce nombre nous l'adresse et, immédiatement, il recevra l'album sur la Bretagne, d'A Le Bras !



O LO LIÉ

Journal illustré des Petits Bretons

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES

Redact.-Adm. : 7, Rue Lafayette, LANDERNEAU (Finière)

2^e ANNÉE - N° 36
17 AOUT 1941

80 Centimes

ABONNEMENTS :

1 an : 35 fr.
6 mois : 18 fr.
3 mois : 10 fr.

Directrice : Mme Veu de Bellang
Administrateur : 7, rue Lafayette - Landerneau
C. C. E. Mlle Lockers 23556 Rennes

Les Aventures de MATILIN AN DALL

Texte et Dessins de R. THOMEN Chapitre IX — KI DU AR YEUN. (Le chien noir du Yeün)



Leur festin terminé, Matilin et Korrig s'assirent au pied d'un saule et ne tardèrent pas à s'endormir. Un rêve les visita qui dégénéra en cauchemar. Ne s'y voyaient-ils pas obligés de dévorer Ki Du ar Yeün roti à la broche !...



Gwenneig en les réveillant, leur épargna ce repas indigeste. « Allons paraissez ! leur reprocha gentiment la petite fée du Yeün Elez. Est-ce en agissant ainsi que vous comptez retrouver ce pauvre Yann ar Chapel ? En route mauvaise troupe ! »



Il est au milieu du Yeün, une fondrière insupportable, le Youdic, qui communique avec les demeures infernales. On y précipite, après les avoir emprisonnés dans des corps de chiens noirs, les âmes des revenants incorrigibles qui tourmentent les vivants. Matilin an Dall et Korrig eurent l'occasion d'assister à l'une de ces noyades.



RÉSUMÉ. — Yann ar Chapel, compagnon de Matilin An Dall, est enlevé par le char de l'Ankou, qui l'emmène chez Paul Gornok. Le Diable l'invite à appeler Matilin qui, avec Korrig, recherche Yann... Soudain apparaît la petite fée du Yeün Elez qui prend nos amis sous sa protection...



En regardant le chien mort disparaître dans l'eau limonneuse de la tourbière, le bombardier et le lutin étaient à cent lieues de penser qu'il allait directement rejoindre Yann ar Chapel. Le sonneur d'ajonou le rescut sur les épaules, ce qui eut pour effet de le faire pousser son juron familial.



Justement, Yann ar Chapel venait de demander une audience au Diable et elle lui avait été accordée. La Salle du Trône dans laquelle il pénétra était un immense brasier. Le Maître du Monde infernal, assis sur un trône chauffé à blanc, était environné de flammes : « Yann, que me veux-tu ? demanda-t-il — D'abord le saluer, Paul Gornok. Ensuite, te supplier de me permettre d'aller respirer l'air de la lande bretonne. La chaleur et l'odeur de corne brûlée qui régnaient en ces lieux m'incommodent... »



En attendant la décision de son nouveau maître, Yann ar Chapel suait à grosses gouttes et suffoquait lui qui avait pourtant, lorsqu'il enfilait la panse de son biniou, du souffle pour deux. Quelques instants plus tard, une douce mélodie vint caresser le tympan de Matilin à l'oreille si musicale. Il y répondit en sonnant de son instrument.



* Et, bientôt, biniou et bombarde accordés — la [bombarde de Matilin an Dall et le biniou de Yann ar Chapel, de Yann revenu sur terre dans la peau du chien noir, par permission de Paul Gornok — firent entendre leurs plus beaux airs, sans doute pour charmer Mac'harit, la grue cendrée, pêchant immobile sur une palte.

La semaine prochaine : LE DOLMEN D'AR BUGEL NOZ.

Le Trèfle noir

Chapitre VIII — UNE CONVERSATION EN BRETON

RÉSUMÉ. Le bandit-fantôme, le Trèfle Noir, après le cambriolage de la banque Lajst, à Nantes, dont il est l'auteur, s'est enfilé pour l'Amérique à bord du Morgau. Le célèbre détective Lagadec est à bord du transatlantique où il fait la connaissance d'un riche industriel nantais. Deux passagers suspects sont surpris par le mousse Jobig rôdant la nuit sur le pont.



Les deux hommes marchent de long en large sur le pont. Enfin, lassés, ils s'arrêtent et s'accourent sur le bastingage, près de la cachette de Jobig plus mort que vit !



N'eus ket da gaout son, (il n'y a rien à craindre) chu chotait un des hommes ; komz a reomp eur yez ha n'eo ket anaavezet aman ; ar martolod hepken a zo war zao... (Nous parlons ici une langue inconnue, seul le matelot veille...)



Entendet mat so 'la evit ar perlez... Ar Sirène a zo erfu da heul !... (Entendu pour les perles... La Sirène suit !... Jobig instinctivement se dresse et inspecte l'horizon...)



Sous la clarté de la lune, la mer ouverte sans fin, foule les vagues. L'imminence des flots apparaît dans toute sa plénitude énivrante... Rien n'apparaissait à l'horizon.



Mais le mouvement que le mousse vient de faire a été aperçu par les mystérieux passagers. Déjà, ils se sont dressés et se dirigent vers Jobig qui saute sur ses pieds et se dirige vers l'écouille.



Il descend quatre à quatre les marches et ne respire qu'en bas : — Ma Doue, ma Doue... balbutie-t-il, tout tremblant, la gorge serrée par la peur...

La semaine prochaine : LE VOL DU COFFRET DE PERLES



LA FLEUR DE FOUGERE

(Récit Ukrainien)

C'ÉTAIT en 1918. Le peuple ukrainien luttait avec acharnement pour défendre sa liberté et ses traditions religieuses menacées par les bolchéviki.

Le bedeau de Birzuva, le père Ouzvaï était paralysé. Ne pouvant plus remplir ses fonctions, sa fille Pavaska, une gracieuse ukrainienne de dix-sept printemps, le remplaçait à l'église en l'absence de son frère qui, comme tant de jeunes gens du pays, combattait sous les ordres du chef ukrainien Denikine.

En ce soir d'été, Pavaska fleurissait les saintes icônes ; son père qui la regardait avec attendrissement lui dit :
— Il ne manque qu'une fleur mon enfant !
Et comme sa fille l'interrogeait du regard sans comprendre, il continua :
— Mais oui, la fleur de Fougère ! As-tu oublié que c'est la saint Jean ?
— C'est vrai père, et je cours la chercher ! Et si je la trouve, je l'offrirai à mon frère ! Elle lui portera bonheur.

A ce moment un groupe de jeunes filles passa en chantant un hymne de la saint-Jean. Pavaska se joignit à elles et ensemble, elles se dirigèrent vers le bois, où chacune courut de son côté chercher, selon la vieille tradition ukrainienne, la fleur de la fougère qui ne dure que la nuit de la Saint-Jean.

Pavaska s'éloigna de ses compagnes pour se diriger vers un coin du bois où elle savait la fougère abondante.

Elle fut bien inspirée, car quelle ne fut pas sa joie de découvrir la fleur rare ! Elle

la contempla quelques secondes avant de s'en emparer puis la cueillit délicatement et l'épingla à son corsage.

Elle s'en retournait toute triomphante vers ses compagnes lorsqu'elle entendit des bruits de voix qui venaient de derrière un rocher dissimulé par un fourré. On parlait en russe. Elle s'approcha doucement sans être vue, elle reconnut des soldats bolchéviki qui écoutaient les ordres d'un chef :
— C'est donc bien entendu, disait celui-ci, nous allons rejoindre tout à l'heure après avoir traversé Birzuva, les camarades de la section Litvinoff pour nous emparer de l'Ukrainien Denikine et ses hommes, que nous savons être par ici ce soir.

Ces paroles firent tressaillir la jeune fille ; elle ignorait que le chef ukrainien se trouvait dans les parages. Comment le prévenir du danger, qu'il courait, et où le trouver ?

Elle eut cependant le courage d'écouter davantage, et apprit ainsi que les bolchéviki devaient d'abord s'emparer de l'église pour éviter que l'alarme ne soit donnée... Angoissée et toute tremblante, Pavaska s'éloigna sans bruit et oubliant ses compagnes elle prit le chemin le plus court qui menait au village. Sans perdre de temps elle se dirigea vers l'église, monta au clocher...

Quelques secondes après la voix d'airain de la cloche rompit brusquement le silence de la nuit, éveillant les échos loin-

tains... Elle sonnait à grands coups précipités. Ce n'était pas le grave tintement du glas ni le joyeux carillon des fêtes ! C'était le battement annonciateur des calamités, le tocsin qui chante en ondes sonores l'appel aux armes...

Puis la cloche, après avoir fait entendre quelques coups violents, s'arrêta net...

Mais à peine s'était-elle tue que d'autres voix lui répondaient. Dans tous les villages espacés entre Birzuva, les cloches alertaient les populations qui se mettaient sur la défensive...

Seul, Birzuva ne sonnait plus...

La manœuvre de surprise des bolchéviki fut déjouée et les patriotes ukrainiens sauvés.

Mais qu'était devenue Pavaska ?

Aux premiers coups du tocsin les hordes bolchéviki avaient hésité à poursuivre leur marche et un groupe pénétra dans l'église pour se saisir de la personne qui donnait l'alarme ; ils trouvèrent Pavaska auprès des cloches et se jetèrent sur elle en vociférant :
— Ah ! vermine, tu ne sonneras plus longtemps !

Et après l'avoir brutalisée, ils la pendirent à la corde d'une des cloches...

Quelques jours après, le frère de Pavaska arrivait chez lui et trouva son père plus vieilli encore. Lorsque celui-ci lui eut

Le plus clairvoyant des deux

Un aveugle qui possédait une modeste petite rente avait réussi à mettre de côté cinq cents écus. Craignant d'être volé à cause de sa cécité, il les cacha dans une plate-bande de son jardin ; mais un voisin l'avait aperçu.



Quand l'aveugle fut rentré chez lui, ce voisin alla déterrer le trésor et l'emporta. L'aveugle ne trouvant plus son argent fut navré et soupçonna tout de suite celui qui pouvait l'avoir dérobé. Mais que faire ?

Il alla trouver son voisin et lui dit qu'il venait lui demander un conseil : qu'il avait mille écus dont la moitié était cachée dans un lieu sûr et qu'il ne savait s'il devait mettre le reste au même endroit.

« Bien entendu, dit le voisin, c'est ce qu'il y a de mieux à faire, puisque vous dites que votre cachette est sûre », et il se hâta d'aller reporter les cinq cents écus avec l'espoir d'en retirer bientôt mille.

Mais l'aveugle ayant ramassé ses cinq cents écus, s'empressa de les porter chez le notaire ; après quoi il dit à son voisin :
« Compère, l'aveugle a vu plus clair que celui qui a deux yeux. »

LE MYSTÈRE DU CHATEAU DU TAUREAU

Roman inédit de Job de Roincé



Mikael montra à son compagnon le sol tout bouleversé...

RÉSUMÉ — Le Docteur Dinan ayant été assassiné par des inconnus pour lui servir un document révélant l'existence d'un trésor au Château du Taureau, ses deux enfants Yves et Armelle, sont à la poursuite des criminels. Ceux-ci après les avoir enfermés dans le fort et découvert le trésor les emmènent vers une destination inconnue. Mikael Seite, leur cousin, est à leur recherche...

De la main, il montrait à son compagnon le sol qui avait été tout bouleversé. De grandes dalles de granit avaient été enlevées et une grande excavation avait été creusée.

— Le trésor ! murmura Mikael Yves avait donc raison. Intrigué, le pêcheur le questionna du regard. En quelques mots le jeune homme le mit au courant de ce qu'il savait et du but que poursuivaient ses cousins.

— Mais fit l'homme, vos cousins étaient bien imprudents.

— Oui, moi, je leur avais déconseillé de se lancer dans cette aventure. Ils n'ont pas

cupé d'eux. Depuis on ne les avait pas revus...

Comme la journée touchait à sa fin Mikael reprit le chemin de St Pol afin de rapporter à ses parents les renseignements qu'il avait pu recueillir.

Comme on le devine, le passage à Carantec de Mikael Seite avait provoqué plus que de la curiosité. Tout le monde savait désormais qu'un drame avait dû se jouer au vieux château du Taureau et l'on plaçait les deux enfants qui, victime de leurs bons sentiments, avaient dû tomber entre les mains des bandits.

Quand une heure plus tard, après avoir tout exploré, le jeune homme et le pêcheur quittèrent la forteresse, ils n'avaient pas retrouvé ce qu'il cherchait. Par contre, ils avaient la certitude qu'Yves et Armelle étaient venus là puisqu'ils avaient trouvé l'écharpe que portait la petite fille...

De même, les bandits avaient également laissé les traces de leur passage au château du Taureau. Mais les uns et les autres avaient disparu. Et Mikael Seite se demandait avec angoisse ce qu'avait pu devenir ses cousins.

Qu'avaient pu devenir Yves et Armelle ?

Personne ne le savait. Mais chacun émettait son opinion. Pour les uns ils avaient été enlevés par les malfaiteurs. Pour d'autres, ils devaient être morts. Pour s'en débarrasser, les criminels n'avaient pas hésité à les jeter à la mer.

Il se trouva même une vieille femme pour affirmer qu'elle avait vu une forme blanche flotter au-dessus de la forteresse... Pour elle, ce ne pouvait être que l'ombre de la petite Armelle...

Les nouvelles vont vite. Rapidement les journalistes de Morlaix étaient mis au courant de ce qui venait de se passer dans la petite station balnéaire et ils étaient même venus faire une enquête sur place.

Le lendemain, les journaux quotidiens régionaux annonçaient sous de gros titres : **Le Trésor du Château du Taureau...** Un trésor a-t-il été découvert dans la vieille forteresse ?

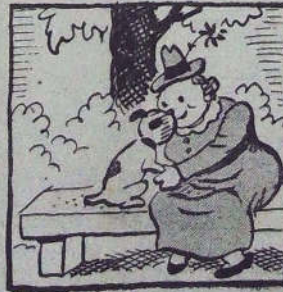
Mais tous ceux qui suivaient cette affaire avec passion, se posaient toujours l'angoissante question à laquelle personne ne pouvait donner de réponse : qu'étaient devenus les enfants du Docteur Dinan ?

(à suivre)



Une vieille femme affirmait avoir vu une forme blanche sur la forteresse...

Madame TOUTOU





33. — LES LETTRES BRETONNES AU XIX^e Siècle.

Au XIX^e siècle, la Bretagne eut des hommes qui s'illustrèrent dans le monde scientifique, artistique et littéraire : des savants comme Laënnec, inventeur de l'auscultation, des écrivains, des penseurs comme Chateaubriand, Paul Féval, Lamennais, Ernest Hello, etc...

D'autres Bretons se levèrent pour maintenir le flambeau de l'âme bretonne : Brizeux exalta notre langue celtique, le génial Hersart de la Villemarqué publia un ouvrage à la gloire de la Bretagne : le Barzaz-Breiz; l'érudite Le Gonidec fonda l'Académie celtique et fut le législateur de la langue bretonne (reizher ar brezonneg); le barde Luzel recueillit les vieilles chansons et les œuvres de la littérature populaire bretonne; Arthur de la Borderie consacra sa vie à l'histoire de Bretagne.

Ces hommes préparaient ainsi la renaissance culturelle de notre pays. Malheureusement le gouvernement impérial, au lieu de la favoriser, fit dissoudre l'Association Bretonne fondée par de Kerdrel, la Villemarqué et la Borderie et interdit l'enseignement du breton dans les écoles de Bretagne.

Nous préparons une PAGE SPÉCIALE des Vacances, entièrement illustrée et rédigée par nos lecteurs et lectrices.

Mais adressez-nous des DESSINS exécutés à l'ENCRE NOIRE et sur PAPIER BLANC et de bonnes PHOTOS.

Nous invitons ceux qui ont de l'imagination à nous exécuter un titre illustré avec ce texte "LA PAGE DES VACANCES illustrée et rédigée par les "OLOLE".

La meilleure composition sera publiée et primée, artistes en herbe, à l'ouvrage.



Le Billet d'Annaïg

PEGEN KAER EO MAMM JESUS !

Quelle est belle la Mère de Jésus !

Quelle est bonne et pleine de bonté.

Quelle est douce et compatissante !

1 — Dis-moi, homme de la mer, si ta barque est aussi belle sur l'onde,

avec ses voiles blanches déployées ?

2 — Dis-moi, homme de l'Argoat, si les feuilles vertes sont aussi belles,

quand un rayon de soleil les éclaire ?

3 — Homme de l'Arrée, dis-moi si le sommet des Monts est aussi beau,

le matin, sous la neige immaculée ?

4 — Dites-moi, petits enfants, qui cueillez des fleurs dans les prés, est-il fleur aussi belle ?

5 — Dis-moi, pasteur, s'il est une étoile aussi belle, dans la nuit étoilée ?

6 — Ni sur la mer, ni dans les bois, dans la montagne, le firmament ni le pré, Rien n'est beau, rien n'est si bon.

Quel est celui de nos cantiques bretons dont vous venez de lire la traduction, qui résume mieux tout ce que l'on veut dire sur Marie, notre Maman du ciel ?

Aimons-la parlons-lui, comme de petites filles confiantes, lui disant nos peines comme nos joies, et donnons-lui nos cœurs pour qu'elle les garde purs et jeunes dans la joie, et les fasse forts dans la peine.

Ton amie ANNAÏG

ement commercèrent à Koar Keo, sous l'impulsion du tenace pasteur.

Ce fut une bien ingrate besogne : débarrasser le sol des ronces, des broussailles ; débayer surtout les ruines de la terre qui les recouvrait ! La pelle, la pioche, la faucille ne chômaient pas.

Chaque jour, des volontaires, galvanisés par l'audace de leur recteur, se présentaient pour accomplir une ou plusieurs journées de travail pour un Iron Varia.

Et tandis que dans les arbres séculaires de Koar Keo éclataient les bourgeois, les ruines du sanctuaire apparaissaient...

Lors que vint le 15 août, la tradition fut renouée : le Pardon qui n'avait pas eu lieu depuis 1896 fut émuant. Je me souviendrai ! Une matinée de cette année ou Notre-Dame de Menez-Arrée, portée sur les robustes épaules d'un jeune de la montagne, faisait son entrée dans le sanctuaire de son antique sanctuaire, reprenant ainsi la possession de son lieu.

Il n'y avait pas encore de cloches pour saluer la Reine de l'Arrée, mais les oiseaux dans les arbres, les cantiques, les murmures des prières, et jusqu'aux accents mélodieux des bi-huons et des bombardes lui rendaient le plus beau des hommages.

Quatre ans plus tard, en l'année millénaire de la Ressurrection de la Bretagne surgissait sur les ruines un nouveau sanctuaire, conçu dans un style breton moderne, tout en restant profondément traditionnel : "Castel", digne de la Reine du Menez-Arrée, avec trois héraldiques à son clocher pour inviter les sujets à venir saluer leur souveraine : Ronan, Divi et Gwenaél, les trois cloches de Koatkeo, lieu de pèlerinage, de pardon, ressuscité par un apôtre de la foi et des traditions bretonnes : l'abbé V. V. Perrot.

Un de ses disciples.



Le Billet d'Yvon

Humbles Pèlerinages du 15 Août

15 août ! Quel Marie Hanter-Eost (fête de Marie Mi-Août) comme on la désigne en breton ! Nombreux sont, en ce jour de l'Assomption, les Pèlerinages et Pardons. Ololé vous les fera connaître les uns après les autres. Cette année nous parlerons de deux humbles pèlerinages " dans les Ruines ".

Les Pèlerins de nuit

— Alors, tu viendras cette année à la messe de 4 heures, me demanda Yvig en cette veille de la 15 août.

— Oui mon père veut bien. Mes frères viendront aussi.

— Donc, c'est entendu, demain matin à 4 heures, j'irai vous chercher !

Et nous nous séparâmes pour aller nous coucher de bonne heure.

Nous nous faisons une fête de prendre part à ce pèlerinage nocturne que nos parents accomplissaient régulièrement depuis de nombreuses années. A 4 heures mon père nous réveilla et quelques instants après Yvig, Louis et François nous rejoignirent...

Le silence de cette tiède nuit d'été, était seulement troublé par les pas des pèlerins qui se rendaient comme nous à la messe de 4 heures à N. D. de Releq.

Dans un sentier tortueux, fantaisiste comme la plupart de nos chemins bretons, nous disparâmes dans le bois de Koutosquet, à la diable blafarde de la lune.

Nous n'avions pas peur parce que nous étions en groupe, mais je vous assure que je n'aurais pas osé traverser seul ce bois où l'ombre des arbres se dressait impressionnant.

Nous marchâmes d'un pas allégre ! De temps en temps, un lapin, troublé dans sa quiétude, surgit d'un fourré et fut devant nous ! Ces petits incidents nous amusent. Mais les grandes personnes n'y prêtent guère attention : elles prient, elles écoutent leur chapelier tout en marchant !

Soudain au loin, on entend un chant ; un cantique : — Re Plouneour ! (Ceux de Plouneour), dit quelqu'un. En effet ce sont les pèlerins de Plouneour Menez, la Paroisse de laquelle dépend le Releq, qui nous précèdent en entonnant le cantique d'I. V. ar Releq.

L'étang apparaît bientôt reflétant les petites lumières des maisons du hameau, qui s'allouent les unes après les autres.

Nous sommes arrivés : il est 3 heures 1/2 du matin, nous allons d'abord commander un petit déjeuner que nous prendrons après la messe, et nous nous rendons au sanctuaire qui se dresse dans les ruines de l'abbaye.

En attendant que soit célébrée la messe, les pèlerins se rendent à l'autel d'Iron Varia ar Releq, et selon la tradition, font trois fois le tour de l'autel invoquant la Vierge.

A quatre heures, la cloche de l'église abbatiale sonne l'heure de l'office. A l'autel le prêtre commence la messe, répondue par un de mes camarades fier de remplir cette fonction tandis que les fidèles chantent le cantique d'I. V. Releq.

Ensuite, accompagnés d'un ami étudiant, nous visitons l'église et les ruines du monastère.

— Vers l'an 960, nous dit notre guide improvisé, eut lieu sur cette terre un combat entre le cruel Conomor, comte du Poher, et le jeune prince breton, Judual. Celui-ci promit à la Vierge, s'il était victorieux, de lui bâtir une église sur le territoire de Plouneour, rapporte la tradition. Conomor est tué et ses troupes vaincues...

Quelques années plus tard saint Tanguy, envoya sur le lieu de la bataille, saint Tanguy, pour y fonder un monastère. Un spectacle digne s'offre à ses regards : Des ossements humains jonchent le sol. Tanguy éleva ce qu'on croit son monastère, qui fut consacré à N. D. des Reliques : Iron Varia ar Releq.

En 914, les Normands envahirent la Bretagne saccagèrent l'abbaye de Landévennec, dans la presqu'île de Crozon. Celle du Releq ne fut pas épargnée ! Pendant deux siècles un silence de



Au cœur de l'Arrée un pardon renait...

En cet après-midi du 14 août 1932, l'accompagna M. le Recteur de la paroisse montagnarde de Scrignan dans une visite à un malade, lorsqu'en traversant un chemin, il me dit :

— Je vous ai parlé de Koar Keo, ce lieu de pèlerinage célèbre autrefois dans la montagne, que l'on pouvait comparer au Folgoat ! Je vais vous montrer ce qu'il en reste aujourd'hui...

Et le prêtre montra un amas de broussailles ! Je croyais au moins voir quelques ruines ! Mais non ! Cette désolation me rappela le tableau que fit la Borderie des ruines de la cathédrale de Nantes, lors des invasions normandes. " Plus de traces de toiture ! Tous les murs écroulés, enfouissous de la terre et la ronce ! Plus rien n'attestait qu'il y avait eu tel le sanctuaire qui, jadis, voyait accourir les populations de la montagne !

Ce lieu que la prière avait embaumé, vallée pénible au cœur de l'Arrée, était désormais désert.

— Voilà ce qui arrive quand on ne connaît pas l'histoire de son pays quand on ne s'attache pas à ses traditions soupira M. le Recteur en écartant d'un coup de bâton quelques ronces, puis d'un ton énergique, il ajouta :

— Je ressusciterai ce sanctuaire millénaire ! C'est là un beau rêve, et qu'on aurait pu croire irréalisable avec l'indifférence religieuse des Cornouaillais de l'Arrée, mais leur pasteur était un de ces apôtres animés d'une foi capable de soulever des montagnes...

En août 1933, année millénaire de la Rédemption du Fils de Marie, les travaux de déblai-



Au cœur de l'Arrée, à Koatkeo sur les ruines d'un sanctuaire millénaire, se dresse ce bijou d'art breton moderne, dédié à Notre-Dame...

(Architecte J. BOUILLE, de l'atelier Breton d'Art Moderne.)



PAR TRANSPARENCE
Faites mélanger le jeu, et le reprenant faites en sorte d'en regarder la dernière carte sans être vu, ceci est facile en faisant quelques gestes tout en expliquant que vous ne connaissez nullement l'ordre des cartes, puisque vous ne les avez pas mêlées vous-mêmes, ce qui rend le tour très difficile, etc.

Élevez la main gauche devant vous, à la hauteur de la poitrine, paume en dessous, le bout des doigts en avant. Déposez le jeu sur le bout des doigts face en dessous, les petits côtés placés parallèlement aux doigts.



Faites couper le jeu en deux parties. Le second paquet sera le plus rapproché de vous. Soulevez-le légèrement de façon à en voir la dernière carte dont vous voudrez bien pour la suite du tour.

Demandez à votre partenaire de soulever également l'autre paquet et de prendre connaissance de la dernière carte. Dites-lui qu'au moment où il a soulevé son paquet vous avez aperçu dans le vôtre, un reflet vous permettant de lui annoncer la carte qu'il a vue et qui est la. (Vous lui nommez alors celle qui était primitivement sous le jeu).

Prenez son paquet, placez-le sur le vôtre, ramenez tout le jeu sur le bout des doigts et recommencez la manœuvre. Cette fois, vous lui annoncerez la carte que vous aviez vue tout à l'heure. Souvenez-vous de celle que vous venez de voir et vous voulez refaire le tour une troisième fois... mais, je vous le répète, ne le faites pas trop souvent de suite et passez immédiatement à une autre expérience.
Merlin « Le récréateur mystérieux »

LE COIN DES PETITS BRETONS ÉMIGRÉS



LOIN « D'ELLE » RESTEZ CHRÉTIENS

Quand un petit Breton a quitté son Pays pour se rendre sous d'autres Cieux, que de fois n'a-t-il pas eu l'impression que là, on était moins chrétiens !

Il avait appris au Pays qu'on doit adorer le Bon Dieu ; ici, le Bon Dieu c'est l'argent, le cinéma, les plaisirs !

Sa « Mamm Goz » lui avait dit : « Va Mabig, prends garde au loñ, fais attention aux mauvais camarades qui n'ont pas ton bel idéal ».

Et que de fois le petit gars a vu des compagnons qui se moquaient de lui parce qu'il voulait malgré tout rester l'ami du Bon Dieu !

Chers petits Bretons émigrés, je sais combien vous devez parfois souffrir ; je disais l'autre jour à vos petits frères et petites sœurs de Bretagne, que vous deviez lutter parfois très fort pour conserver votre Foi.

Ce n'était pas un mensonge, car la réalité est là !

Je connais tel petit Breton qui un jour s'était fait presque battre par des camarades parce qu'il restait dans une église...

Un Breton ne passe nul part inaperçu ; il a trop de foi pour ne pas la donner, et trop d'enthousiasme pour rester à rien faire !

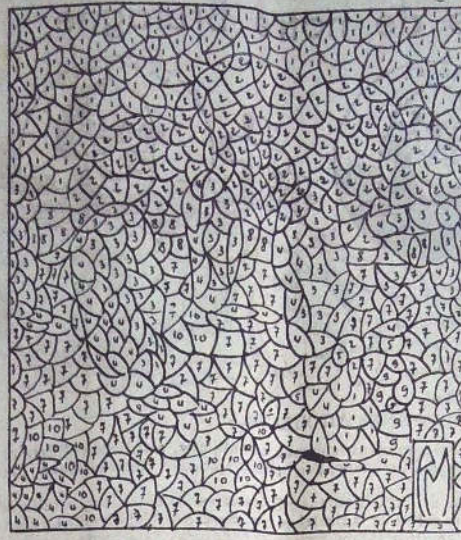
Cependant malgré tout, loin du clocher qui abrita votre première jeunesse et celle de vos aînés, vous conservez, en dépit du temps et de la distance une solide attache avec le Sol Natal.

Gardez-la toujours cette attache. Personne n'a le droit de vous l'enlever.

Et puis, sachez que vous n'êtes pas des boîtes. Dans tous les autres Départements il y a comme vous d'autres petits Bretons qui eux aussi sont « Loin du Nid » !

Avec vos petits compagnons et compagnes de Bretagne, vous ne formez qu'une seule famille... Eux, Elles, restent au Foyer ; Vous autres, vous avez une belle mission à remplir : montrer aux petits Parisiens, aux petits Normands, aux petits Auvergnats, LE VRAI VISAGE DE LA BRETAGNE ; et ainsi, ayant durant dix vingt, trente ans accompli cette Mission vous pourrez rentrer au FOYER, au FOYER breton, pour finir vos jours dans l'innocence des Aînés dont les jolies exemples auront toujours plané au dessus de votre vie d'APOTRES !

Abbé Charles LARDIC
Adressez toute correspondance à M. l'abbé LARDIC, directeur de « Pell Drouz an Neiz »
48, rue Delagivière Le Mans (Sarthe)



COLORIEZ ET VOUS VERREZ !

Autour des Membirs

- 1 - Bleu
- 2 - Blanc
- 3 - Marron
- 4 - Noir
- 5 - Orange
- 7 - Vert
- 8 - Violet
- 9 - Rouge
- 10 - Jaune

Les propos de Tonton Yann

« Bonne Sainte Anne, il nous faut du papier ! »

SI nous parlions un peu du N° à Ste Anne, voulez-vous ? Je devais le faire la semaine dernière mais LA LETTRE DU MARCHAL à « bouleversé » notre mise en page, et mon Dieu, il y avait de quoi ! ...

Notre numéro du 26 juillet a obtenu un succès encore plus considérable que celui du 19 mai. Oh ! n'ayez crainte, Saint Yves n'en sera pas jaloux ! Lui et Sainte Anne s'entendent parfaitement en bons Patrons de la Bretagne... Mais je dois vous dire que notre O LO LE n'est pas sorti sans peine ! Tandis que les commandes affluaient : 1000, 2000, 3000, 5000, 8000, 8000, puis 10.000, et jusqu'à 15.000 exemplaires, nous étions bien arrosés ; pas une seule feuille de papier pour tirer notre journal ! Notre commande n'arrivait pas et les demandes de N° s'accumulaient toujours ! Pourtant nous nous disions : « Sainte Anne ne peut ainsi nous laisser tomber, c'est impossible ! »

Pendant ce temps, un petit groupe de lecteurs qui était au courant de nos difficultés « agissait » auprès de la Mamm Goz des Bretons. Voici ce qu'écrivait leur abbé le 15 juillet :
« Les Petits gars de Servon prient Sainte Anne tous ces jours pour qu'elle envoie du papier O LO LE ! Ils ont écrit ce matin sur leurs cahiers en guise de pensée morale :

KORNIG AR BREZONEG

- 1 - Petra eo se ? (Qu'est-ce ?)
- 2 - Eur gwelo tomm eo. (C'est un lit chaud)
- 3 - Petra welit war ar gwelo ? (Que voyez-vous sur le lit ?)
- 4 - Eur pallenn gwenn ar welenn. (Une couverture blanche je vois)
- 5 - Plou ar zo er gwelo tomm ? (Qui est dans le lit chaud ?)
- 6 - Me eo Yvonig, chomit peoc'h, kousket ouñ ! (C'est moi, Yvonig ; taisez-vous ; je dors (endormi je suis).)

REMARQUES. — (1) Petra eo se ; se = ce, cela — (3) Petra welit, it indique la 2^e pers du pluriel de l'impér, ou de l'ind. — (5) er gwelo (dans le lit) ; ne pas confondre er, ar, eur ; er = dans le, dans la, un ou une. — (6) kousket, (endormi) ; kousket eo : il est endormi — (4) A welenn = je vois ; a'welit : vous voyez.

PRONONCEZ BIEN : eure gwelê tome — (3) pétra vélite — (4) pallénne gouénne — (6) chomite peoc'h — kousketo.



PROPAGANDISTES !
DIFFUSEZ 50 N°
POUR MERITER LA CROIX D'OR
O LO LE
JOURNAL DE LA FAMILLE
Abt. 1 an : 25 fr. — 6 mois : 15 fr.

Le grilloir de la veuve.

Dans un petit village d'Irlande, il y avait une pauvre veuve. Elle possédait pour tout bien un rostin ; on notame ainsi une plaque de fer ronde sur laquelle on fait cuire, en Irlande, les galettes de farine d'avoine ou de froment sans levain qui, avec des pommes de terre, sont la principale nourriture des paysans.

Cette pauvre femme, se sentant près de mourir, n'avait pas d'argent pour se faire dire des messes, ni enfants, ni personnes qui priât pour le salut de son âme après sa mort. Cette pensée la troublait et l'inquiétait.

Alors, elle pensa à son grilloir et elle le légua au village, à la condition qu'il passerait de main en main toutes les fois qu'on en aurait besoin et que chaque personne qui l'emploierait dirait un Pater et un Ave pour l'âme de la donatrice.



De nombreuses années on passé depuis, et le saint rostin, comme on l'appelle toujours en réquisition, est resté le meilleur grilloir du village ; les galettes cuites dessus paraissent bien plus savoureuses que les autres, grâce sans doute au Pater et à l'Ave qui sanctifient le pieux levain de la veuve.
O. HELIE

LE COIN DES PROPAGANDISTES

AU TABLEAU D'HONNEUR D'O LO LE



Les meilleurs propagandistes de St Léonard de Guingamp. Yves Boucher (à gauche) qui a vendu 147 numéros le même jour. Bernard Josselin (à droite) 110 numéros. Au centre leur animateur M. Rideller.



Voici le gros de l'équipe qui diffusa 1200 O LO LE au pardon de Guingamp : Patrik Grébdal, vendit 100 N° - Guy Pérez, 58 N° - Francis Bochat, 52 N°.

Les petits gars de St Léonard de Guingamp, ont promis de reprendre l'offensive d'O LO LE à la rentrée scolaire avec encore plus d'ardeur, et souhaitons que le même mot d'ordre soit donné d'un bout à l'autre du Pays.

De St Pol-de-Léon, le « communiqué » suivant :

« Sur l'offensive du vendredi 25 juillet 1941, j'ai fait connaître à tous ceux de ma famille et à trois autres familles qui ne connaissaient pas encore O LO LE, tous les N° que j'ai reçus, c'est-à-dire de St Yves à Ste Anne.

Votre cher lecteur Jacques Moal, Dalch mat atao, paotr Kastell ! (à suivre)

Loterie d'O Lo Le !
Cicage du 11 Aout 1941
A' gagnant : 25.003



O I L O L I É

Journal illustré des Petits Bretons

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES

Redact.-Adm. : 7, rue Lafayette, LANDERNEAU (Finistère)

2^e ANNÉE - N° 37
24 AOUT 1941

80 Centimes

ABONNEMENTS :
1 an : 35 fr.
6 mois : 18 fr.
3 mois : 10 fr.

Directrice : Mme Veuve de Feliang
Administrateur : 7, rue Lafayette - Landerneau
C. G. G. Mlle Laclère 28554 Rennes

AU PARVIS DE BRETAGNE

A SAINT-PHILBERT DE GRAND LIEU

Une vieille abbaye et son Pèlerinage



Non loin d'un lac de légende, il est une vieille basilique, toute moussue de souvenirs, qui voit passer sur son seuil, surtout quand revient le 20 août, un flot de pèlerins.

Écoutons d'abord la légende du lac enchanté. Il y avait là, tout jadis, une cité fructueuse, un peu sœur de Ker-Ys qui dort là-bas au fond de l'anse des Trépassés. La note s'appelait Herbadilla. Et Herbadilla était, elle aussi, une cité perverse. Un jour, un apôtre passa qui voulut la convertir. Il prodigua des exhortations et multiplia les jeûnes et les prières : ce fut en vain, et bientôt, devant la colère impie et exaspérée de la foule, Martin, c'était son nom, dut s'enfuir à la hâte sous peine de se voir lapidé.

Mais, le courroux du ciel s'exaspéra en même temps. Derrière les pas de l'apôtre prosaïque, gronda une mystérieuse tourmente. Dans le gouffre entr'ouvert la cité s'abîma. Trois rivières accoururent pour en recouvrir les restes qui gisent sous des profondeurs de sable et de fange, d'où parfois les pêcheurs retirent dans leurs filets quelque vestige, étonnant : bracelet d'or, glaive de bronze...

Telle est d'un mot la légende du grand lac et de la ville de rêve, que l'on situe plus volontiers vers la pointe nord de la vaste nappe d'eau.

A l'autre bord, ce fut, cinq siècles plus tard,

une toute autre aventure. Mais l'aventure cette fois est de la plus stricte histoire. Des moines s'avancèrent en cortège chantant, sous un ciel lumineux d'été, venant des horizons de mer. Ils portaient sur leurs épaules un pesant sarcophage en marbre gris aux reflets bleutés. Dedans était saint Philibert, le thaumaturge de Normoutier, l'initiateur de toute une discipline monastique. On fuyait le péril normand des îles et des côtes, et par un chemin pavé de prodiges on arrivait à la pointe sud du lac d'Herbadilla.

Une basilique y attendait, toute souriante sous sa parure jeune d'arceaux blancs et roses, comme il se pratiquait en ces vieux temps carolingiens — car l'évêque de Poitiers Ansoald avait donné à saint Philibert lui-même, depuis longtemps, ce coin tranquille de son vaste diocèse, qui devenait le moulinier du refuge, et sous les yeux des foules en prières, les grâces du miracle continuaient à couler.

Bien des âges ont passé depuis. Et pourtant, merveille encore, la basilique est toujours là. Le sourire des vieux cintres s'est à peine fané, tel celui d'une débonnaire aieule, et le sanctuaire est toujours présent avec encore une partie du corps saint, et sous son rayonnement, le ciel daigne toujours accorder des faveurs.

(suite page 3)

Un conte de François Coppée

MORTE EN MER

Il y a quelques années, j'ai passé plusieurs semaines dans un village marin de la côte bretonne.

J'occupais, dans l'antique auberge du lieu, une grande chambre blanchie à la chaux, sommairement, mais proprement meublée, dont la fenêtre s'ouvrait sur le large. Assis sur une chaise de paille devant une table de bois blanc, j'ai composé alors tout un poème au bruit solennel et berceur des grandes lames qui semblaient me redire sans cesse que le rythme est une loi de la nature.

Le bel endroit de tristesse et de réverie ! Vers le ciel d'automne où couraient les nuées, le clocher à jour s'élançait, pieux et svelte. Des corbeaux, qui s'y étaient nichés, s'en échappaient et y revenaient en croissant, et l'ombre de leurs grandes ailes sans cesse glissait sur les tombes éparpillées dans l'herbe haute. Le soir, surtout, quand à travers le squelette d'un vieux pommier mort, aux branches raqueuses, on voyait là-bas, à l'horizon, le soleil couchant signer sur la mer, ce sauvagement cimelère emplissait l'âme d'une poignante mélancolie.

Ce fut par un de ces soirs-là qu'en errant parmi les tombeaux — plusieurs au-dessous d'un nom de marin, portaient la mention sinistre : « Mort en mer » — le lus, sur une croix encore neuve, ces mots qui m'étonnèrent et m'émerurent :

Ici repose
NONA LE MAGUET

Morte en mer

le 26 octobre 1878, à l'âge de 19 ans.

Morte en mer ! Une jeune fille ! Les femmes n'embarquent pourtant jamais sur les bateaux de pêche. Comment ce matheur était-il arrivé ?

— Eh bien, Monsieur, dit tout à coup derrière moi une voix rude, vous regardez donc le tombeau de notre pauvre Nonna ? (suite page 3)

Les Aventures de MATILIN AN DALL

Texte et Dessins de R. THOMEN

Chapitre 11 — LE DOLMEN D'AR BUGEL-NOZ



1 Matilin an Dall s'arrêta le premier de sonner de son instrument. « Oui, s'écria-t-il, c'est bien le biniou de Yann ar Chapel qui répond à ma bombarde ! Oui, c'est bien Yann lui-même que je vois par les yeux de Korrig, sous l'aspect d'un chien noir ! Ah ! cher et infortuné Yann, je te retrouve enfin ! »

2 Et le musicien s'élança avec impétuosité sur la tourbière, pro-



tège de l'enlèvement par la petite fée Gwennigel, son ange gardien. Il portait sur ses épaules le lutin Korrig, et c'était comme dans la fable, l'aveugle et le paralytique. « Tu marcheras pour moi, j'y verrai pour toi ». — Que vois-tu Korrig ? — Ce que je vois, Matilin ? Rien qu'une peau de toutou privée d'âme ! ...



3 — Matilin comprit que Yann avait dû réintégrer son domicile infernal, sa courte permission sur terre expirée. Il en fut tout consterné. Du reste, la nuit venait et il commençait à pleuvoir.



4 « Mettons-nous à l'abri sous ce dolmen, proposa Korrig. — Excellente idée ! » accepta le bombardier. Pas fâcheux, au contraire, l'idée de Korrig. Car ce dolmen servait de demeure à Bugel Noz et à son équipe de Korrigans.



5 Or, souvenons-nous que pour avoir inno-

centement fini de la fâcheuse position dans laquelle s'était trouvée les Korrigans. Matilin s'était attiré l'inimitié d'Ar Bugel-Noz. L'enfant de la nuit dit à ses soldats : — Qui a construit facilement peut démolir plus facilement encore, n'est-il pas vrai ? — C'est exact ! répondirent les nains en chœur.

6 — Donc, mes enfants, démolissez-moi ce dolmen, en moins de temps qu'il en faut à la grue cendrée



Mac'harit pour pêcher une friture de lanches dans le meurs, naturellement. — Et sans éveiller les dor-

Les Korrigans enlevèrent tout d'abord la lourde table de pierre, puis les pilons qui la soutenaient, cela avec facilité en un temps record.

7 Puis ils rétablirent le dolmen, dans sa forme première, à quelques centai-



mes de mètres de là. Au petit jour, Matilin et Korrig s'éveillèrent, trempés jusqu'aux os, ce qu'ils ne s'expliquèrent pas tout d'abord. Korrig dit à son bombardier :

« Quel sommeil agité nous avons eu ! Nous nous sommes déplacés d'un bon demi kilomètre en dormant ! » Gwennigel vint peu à peu leur expliquer ce qui s'était passé. La semaine prochaine : L'AUBERGE « PEURLIP »

Le Trèfle noir

Chapitre 9 — LE VOL DU COFFRET DE PERLES

RÉSUMÉ. Le bandit fantôme, le Trèfle Noir, après le cambriolage de la banque Lajat, à Nantes, dont il est l'auteur, s'est réfugié par l'Amérique à bord du Morgan. Le célèbre détective Lagadec est à bord du transatlantique où il fait la connaissance d'un riche industriel nantais. Deux passagers suspects sont surpris par le mousse Jolig rôdant la nuit sur le pont.



Jolig se rend aux appartements du commandant. En matelot l'arrête : — Où vas-tu, patron ? — Va Donez ! Va Donez ! je vais chez le commandant — Bien que ça, riane le matelot Traon... Tu en as des prétentions !



— Tu ne t'imagines tout de même pas que je vais réveiller le commandant, pour que Monsieur l'abbé Youanou, la fleur des mousses, désire lui parler... Tu ne vas pas pleurer, je pense !... Allons, mon patron... tu sais bien que ton ami Traon ne te caresse jamais l'échine !...



Devant l'accent sincère du mousse qui l'assurait qu'un danger menaçait le navire, le matelot Traon se laisse attendrir. De retour de la cabine du commandant, Traon fait signe à Jolig qu'il peut se présenter.



Jobig, introduit auprès du commandant fait le récit de ce qu'il a vu et entendu sur le pont : — Commandant... c'est é-pouvantable ce que j'ai entendu... Deux hommes ont volé, cette nuit, le coffret de perles qui se trouvait sur le navire... j'ai...



Mais le commandant ne le laisse pas achever. Il sonne son matelot : — Mével, cours chercher M. Lagadec le détective cabine 117... Fais vite... Discretion absolue... et prudence ! Le matelot court à la cabine du policier. Lagadec dormait sur sa couchette tout habillé. En entendant frapper à sa porte



il s'écrie : — Qu'est-ce qui se passe ? Vous avez capturé le Trèfle Noir, plaisante-t-il ? — Pas tout à fait, répond le matelot, mais il s'est passé quelque chose à bord... le commandant m'envoie vous chercher...

La semaine prochaine : LA SIGNATURE.

LE MYSTÈRE DU CHATEAU DU TAUREAU

Roman inédit de Job de Roinec



— Voilà l'île ! s'écrie Mikael...

RÉSUMÉ — Le Docteur Dinan ayant été assassiné par des inconnus pour lui ravir un document révélant l'existence d'un trésor au Château du Taureau, ses deux enfants Yves et Armelle, sont à la poursuite des criminels. Ceux-ci après les avoir enfermés dans le fort et découvert le trésor les emmènent vers une destination inconnue. Mikael Seite, leur cousin, est à leur recherche...

Michel Seite n'était pas demeuré inactif. Sans se laisser rebuter par divers échecs, il avait continué ses recherches. Assurément il allait un peu au hasard n'ayant pas de renseignements suffisants pour orienter ses démarches mais il avait rapporté la certitude que ses cousins s'étaient rendus au fort où ils avaient rencontré les deux bandits.

Ceux-ci, après avoir enlevé le trésor étaient partis, emmenant avec eux leurs jeunes prisonniers. Partis ! Mais pour où ? Toute la question était là, désormais ! A bicyclette, Mikael avait parcouru toute la côte de Saint-Pol-de-Léon à Plouescat...

N'ayant rien appris de nouveau, il avait poursuivi ses recherches. Au passage, il s'était arrêté à Lanneven ou madame Dinan était revenue, véritablement affectée par la nouvelle de la disparition de ses enfants.

Ce jeune homme s'était efforcé de la consoler. Il avait confiance et il avait demandé à la veuve du docteur Dinan de partager cette confiance puis il était reparti.

A Gousseny, à Landéda, Porspoder, il avait questionné les pêcheurs leur posant à tous la même question. Partout les réponses avaient été négatives.

— Un canot à moteur monté par deux hommes et deux enfants ?... Non, nous n'avons pas vu cela.

D'autres à sa place auraient renoncé. Mikael, tenace, ne se laissait jamais démoraliser, reprenait chaque fois sa course, visitait tous les ports de la côte du Finistère.

— Ils ont bien abordé quelque part, se disait-il...

La persévérance est toujours récompensée. Un jour, qu'il interrogeait un marin qui venait de la pêche, celui-ci avait hoché la tête.

— Je peux me tromper, avait-il répondu, mais je crois bien avoir vu ceux que vous cherchez.

— Il y a longtemps ?

— Non, quelques jours à peine.

— Et où cela ?

— Pas très loin d'ici... Comme je passai au large de l'une des petites îles de l'Archipel d'Ouessant, j'ai remarqué un canot à moteur

qui se dirigeait vers l'une de ces îles... Et si j'ai bien vu il y avait quatre personnes à bord.

Mikael n'avait pas caché sa joie, et tout de suite, il avait demandé au pêcheur s'il pouvait le conduire à cette île. Pour le décider, il lui avait, en quelques mots, fait le récit de la disparition des deux enfants qu'il recherchait.

Aussi l'homme avait-il accepté :

— Donnez-moi tout juste le temps de débarquer mon poisson et nous pourrions partir.

Mikael était si impatient qu'il avait aidé le marin à décharger ses paniers, puis il avait sauté dans le bateau.

Vingt minutes après, son compagnon lui avait montré un point à l'horizon.

— Voilà l'île... un îlot plutôt !

A partir de ce moment, le jeune homme n'avait pas quitté des yeux ce point qui peu à peu, grossissait...

Tout en dirigeant sa barque qui filait rapidement sous le vent, le marin lui donnait quelques explications :

— Naturellement, c'est un îlot désert... Et situé dans un mauvais coin... Il nous arrive parfois de nous y arrêter lorsque nous cherchons un abri pour fuir une tempête... Mais c'est rare...

Autrefois, des goémonniers ont voulu s'y installer. Ils n'y sont pas demeurés six semaines.

La petite île, était maintenant toute proche. On distinguait très nettement les récifs qui l'entouraient et sur lesquels les vagues venaient se briser.

— Nous allons accoster de ce côté, fit le matelot... Il y a là une petite crique qui nous permettra de mettre le bateau à l'abri.

Avec prudence il manœuvra pour amener la barque sur le rivage, puis tous deux sautèrent à terre...

Rapidement, Mikael explora les environs. Tout était désert.

— Nous allons faire le tour de l'île, expliquait-il... Peut-être trouverons-nous ceux que nous cherchons ou tout au moins les traces de leur passage. Mais soyons vigilants car les deux bandits qui ont enlevé mes cousins sont capables de tout.

L'homme éclata de rire :

— Je n'ai pas peur, fit-il.

Et il montra les deux poings.

— Avec cela, ajoute-t-il, un Breton sait toujours se défendre. Un peu au hasard, tous les deux s'avancèrent, explorant chaque coin...

Rapidement, Mikael, qui marchait le premier, se mit à courir.

— Les voici, fit-il.

A cent mètres à peine en effet, il venait d'apercevoir deux enfants : un garçon et une fillette,

te, allongés sur l'herbe. Malgré lui il ne put s'empêcher de crier.

— Yves... Armelle...

A cet effet, les enfants surpris se levèrent et, en courant, eux aussi, ils vinrent se jeter dans les bras de leur cousin.

— Mikael, toi ici ?

— Mais oui...

L'arrivée si imprévue du jeune homme avait si profondément ému Armelle qu'elle ne pouvait s'empêcher de pleurer.

Plus maître de lui, Yves donnait aux nouveaux arrivants les renseignements que ceux-ci attendaient de lui.

— Vous arrivez bien, nous sommes seuls en ce moment, car les malfaiteurs qui nous retiennent prisonniers sont partis depuis un certain temps déjà et ils ne seront pas de retour avant une bonne heure.

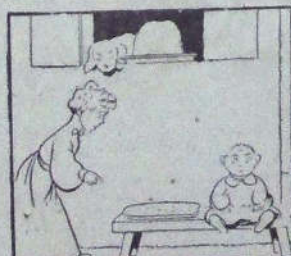
(à suivre)

Les amis valent mieux que l'argent



Un riche rentier était malade depuis quelques semaines et s'étonnait que plusieurs de ses amis ne vinssent pas le voir : « Ils n'osent lui dit son homme d'affaires... Et pourquoi ? — Vous leur avez prêtés de grosses sommes dont le paiement est échu et qu'ils ne sont pas en état de vous rendre. — Eh bien ! répondit le malade, allez leur dire de ma part qu'ils ne me doivent plus rien, que je les prie de venir chercher leur quittance ; j'aime mieux perdre mon argent que mes amis !

Donnez-nous les adresses de vos amis ! Nous leur ferons connaître O LO LÉ.



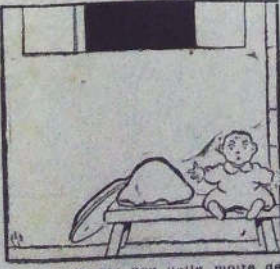
Maman — Toutouig... Tu n'as pas été sage, aussi pour te punir tu mangera du pain sec. Kiki, qui a bon cœur a pitié de son petit maître...



...aussi d'un coup de patte fait-il becqueter l'assiette...

La motte de beurre

par Benjamin Rabier



...qui contenaient une belle motte de beurre mise au frais par la maman de Toutouig sur le bord de la fenêtre.



Toutouig — maman a dit qu'elle me punissait alors qu'elle voulait me faire une bonne surprise !...



Le Billet d'Yvon

ALORS, IL EST EN ENFER ?
Jeudi dernier, nous sommes allés, avec Monsieur l'Abbé, jouer au ballon sur notre coin de lande préféré...

AU PARVIS DE BRETAGNE : à St-Philbert de Grand Lieu (suite de la 1^{re} page)



Sarcophage de saint FILBERT, dans l'église abbatiale de St-Philbert-de-Grand-Lieu.

Et c'est la cérémonie nocturne. Quand la nuit commence à descendre, la voix de toutes les cloches s'épand par la cité. Sous le porche sombre, le flot humain s'engouffre pressé : l'abbatiale est bientôt comble.

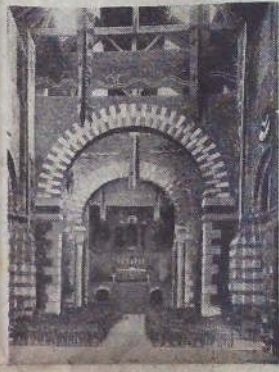
de l'intertransfert et des déambulations. Les voix mâles déferlent en orgues puissantes... La grande solennité se place, comme un peu partout, le dimanche le plus proche de la fête liturgique.

Tout le clergé de la contrée est là, les prêtres et les séminaristes, en ce temps de vacances. Et c'est la belle grand-messe dans la somptueuse parure du sanctuaire.

La grande procession suit le chant des Vêpres. La foule à ce moment est peut-être encore accrue. Cette fois c'est par toutes les rues que le long ruban se déroule : ors et soies, fanions et bannières, chorale et harmonie.

N'est-ce pas qu'il valait la peine de conter des belles choses à tous les charmants lecteurs d'O LO LE ?

ERMETAIRE



L'église abbatiale de St-Philbert-de-Grand-Lieu, dont l'intérieur est fort remarquable, servait il y a encore très peu de temps de halle et de marché, a été restaurée et vendue au culte en 1936, lors du 11^e centenaire de l'arrivée à Deas du corps de saint Philbert (11 juin 836 - 11 juin 1936).

Les parents de Loïc ne lui ont jamais parlé du Bon Dieu : ils le laissent cependant venir au patronage parce que « ça les débarrasse ». C'est ainsi que Monsieur l'Abbé a pu lui apprendre un peu de catéchisme.

Ton Ami YVON

Roue-Rébus



Avec la première lettre de chaque objet représenté dans cette roue, forme le nom d'un Saint très honoré en Haute-Bretagne.

O LO LÉ paraîtra en Octobre sur 8 pages.

Je me retournaï et je reconnus un vieux marin à jambe de bois, dont quelques verres d'eau-de-vie, offerts par moi dans la salle basse de l'auberge, m'avaient acquis les bonnes grâces.

Nous sommes tous réunis, dans mon pauvre appartement, et le monsieur, Monsieur Pierre, et le monsieur, Monsieur Nona, grandissant, passait comme un charbon de soufre. Mais voilà qu'un jour de gros temps où l'Amélie, le barreau que montait le Maquet, avait dû mal à revenir à l'échouage, voilà que moi à revenir à l'échouage, voilà que moi à revenir à l'échouage...

Suivent les Litanies que clôture le Salut du S. Sacrement, et la foule s'écoule lentement aux accents de la Vendémie à laquelle le cantique du saint a été adapté.

Le dernier soir de la neuvaine n'est pas des moins priants. C'est le soir de la procession eucharistique des hommes. Chacun est venu apporter son flambeau et du haut du chœur, dans la sombreur du temple, c'est un spectacle impressionnant que celui de ces centaines d'étoiles d'or palpantes, oscillant bientôt en un ruban fantastique, situant dans le dédale au plan si original des nefs, réveillant les vieux motifs carolingiens des chapelles basses.

MORTE EN MER

(suite de la première page)



Nous l'avons retrouvée sur un rocher couvert de varech...

vous, vous, que, pour ne pas rester une âme en peine jusqu'au jour du grand jugement, il faut reposer en terre consacrée. Nous ne croyons pas à toutes ces bêtises-là, nous autres, qui savons comment les choses se passent quand il y a un décès à bord.

Cependant, malgré tout le temps est un fameux marchand d'oubli, et Nona, au bout de quelques années, me laissa l'effet de se consoler un petit peu. De reste, ce ne l'avait pas empêchée de « faire » et d'embellir, et ce n'est pas parce que j'étais comme un père, mais, parole d'honneur, elle était la plus fraîche et la plus jeune femme de la paroisse. Nous vivions si heureux ensemble !

On n'était pas riche, bien sûr, mais, bah ! on s'en tirait tout de même. J'ai ma pension, ma médaille, et puis, nous allions toujours, Nona et moi, chercher du homard dans les rochers. Le métier n'est pas mauvais, et il n'y a qu'un danger, celui de se laisser surprendre par la marée montante...

Un jour que mon rhumatisme me clostait au logis et qu'elle était allée seule à la pêche, un jour comme aujourd'hui, tenez, ciel clair et grand vent, voilà que les fouilleurs de rochers, en revenant avec leurs paniers pleins, apercevoient que Nona manquait à l'appel. Pas de doute possible, elle s'était attendrie, elle avait été cernée par le flot, elle était morte en mer !

Le Billet d'Annaig



VACANCES OUI ! MAIS N'OUBLIONS PAS DIEU !

Qu'il est agréable pendant les vacances de courir la campagne et les bois. J'ai passé l'autre jour, une après-midi délicieuse au bois où j'aime me rendre ! Tandis que je brodaï un napperon celtique aux entrelacs rouges, verts et oranges parsemé d'hermines noires, les oiseaux chantaient dans les arbres et les bosquets et me rappelaient ces beaux vers du cantique du « dévot labourer », que je me pris à chanter :

Al laboused a gam, Meuleudi d'o C'Hrouer, Me zo duoc'h eget ar vran Ma n'her meulan e pep amzer ! (Les oiseaux chantent - les louanges à leur Créateur - je suis plus noir que le corbeau - Si je ne le loue pas en tout temps.)

Et je pensais à ces vers tout en brochant :

Ne devons-nous pas faire comme les oiseaux du Bon Dieu, surtout pendant les vacances ; ne pas oublier de le louer par nos prières quotidiennes, matin et soir ! On est souvent trop négligent sur ce chapitre pendant les vacances, ne crois-tu pas, petite sœur ?

Le matin à genoux aux pieds de notre petit lit, faisons du fond du cœur notre prière. Il vaut mieux la faire courte mais fervente, que de ne pas la faire du tout. Dans la journée, quelques élavations du cœur, une visite au St Sacrement, le soir un bon merci, un bon « Bennoz Doue » de cette journée et Jésus sera content. C'est le moins que nous puissions faire, je pense.

Mais au moins, nous ne serons pas « noires » comme le corbeau qui oublie de chanter le matin la gloire de Dieu...

Ton amie Annaig.



- Regardez-le, depuis qu'il a vendu 100 numéros à l'ancien dotalier, et surtout depuis qu'il est décoré de la croix d'O LO LÉ, il ne reconnaît plus son vendeur ! - Ma chère, tâchons d'en vendre 150.

PARENTS !

O LO LÉ le Journal Illustré des enfants et de la famille, paraîtra en octobre sur huit pages. Tout abonnement d'un an donne droit à une prime !

LES CONTES DU KORRIGAN Demandez des Carnets d'abonnements !

Je partis avec les autres à la recherche du corps.

Et nous l'avons retrouvée, ma Nona, poursuivait le vieux marin dont la voix s'altérait. Nous l'avons retrouvée sur un rocher couvert de varech où, se voyant perdue, la brave mignonne s'était arrachée pour mourir. Oui, Monsieur, elle avait noué ses loupes avec son fichu, au-dessous de ses genoux, par dévotion, et conservant toujours son ancienne idée, elle s'était attachée au godéon, par ses cheveux, par ses beaux cheveux noirs, certaine ainsi qu'on la retrouverait et qu'on la mettrait en terre sainte... Et, je peux vous le dire, moi je m'y connais en bravoure, il n'y a peut-être pas d'homme assez crâne pour en faire autant.

Le vieillard se tut. A la dernière lueur du crépuscule, je vis deux grosses larmes qui coulaient sur ses joues tannées. Nous descendîmes ensemble vers le village, côte à côte, sans rien nous dire. J'étais profondément ému par le courage de cette simple fille qui, jusque dans l'angoisse de la mort, avait conservé la pudeur de son sexe et la piété de sa race, et, devant moi, dans l'immensité lointaine, dans les ombres solitaires du ciel et de la mer s'illuminaient les phares et les étoiles. Oh ! braves gens de mer ! Oh, nobles Bretons.

François COPPEL



O LO LIÉ

Journal illustré des Petits Bretons

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Redact.-Adm. : 7, rue Lafayette, LANDERNEAU (Finistère)



2^e ANNÉE - N° 26

31 AOUT 1941

80 Centimes

ABONNEMENTS :

1 an : 35 fr.
6 mois : 18 fr.
3 mois : 10 fr.

Directrice : Mme Vela de Bédizac
Administrat. : 7, rue Lafayette - LANDERNEAU
C. C. C. Mlle Luchet 24556 Brest

Brudeta ha kaera Pardon Breiz

Le plus célèbre & le plus beau Pardon de Bretagne.



La chapelle de Sainte-Anne la Palud s'élève au fond de la Baie de Douarnenez, dans la paroisse de Plonevez-Portzay. Venez-vous du bourg ? Elle vous apparaît soudain comme blottie au flanc de la colline qui la protège des vents d'ouest. Avec son gracieux clocher à jour, ses pierres toutes grises de la patine du temps, le bouquet d'arbres penchés vers l'est qui essaient de lui donner de l'ombre, le mur de clôture qui entoure son placître gazonné, son calvaire à personnages, et sa vieille statue de 1548, Sainte-Anne la Palud a vraiment tous les caractères de la chapelle bretonne.

Panorama

Un jour de ciel serein, gravissez la colline haute de 23 m. 50. Le magnifique spectacle !

D'un côté les flots bleus, de l'autre la plaine verdoyante, l'Arvor et l'Argoat, la mer et les bois, un résumé de la Bretagne ! Le poète Brizeux chantait :

« O Breiz Izel, o kaera bro !
Kout en he c'hreiz, mor en he zro
O Bretagne, le plus beau pays !
Bois au milieu, mer à l'entour ! »

La « Palud »

Dans « sainte Anne la Palud », le terme « Palud » désigne le terrain marécageux sur lequel la tradition situe la première chapelle dédiée à la grand-mère de Jésus, et que les eaux ont recouvert. D'après la croyance générale, nos côtes bretonnes du

moins celles qui s'élevaient maintenant presque à pic au-dessus de l'Océan, étaient autrefois prolongées par une ceinture de terres basses que les vieux auteurs appelaient « la Bretagne marécageuse ».

Fondation du pèlerinage

La tradition rattache la fondation du pèlerinage de Sainte-Anne la Palud à la destruction de la ville d'Ya.

« Après la submersion de la ville d'Ya, causée par les péchés de la jeunesse, le Roi de Cornouaille, Grallon se trouva profondément affligé.

« Pour détourner la malédiction divine de sa personne et du pays de Cornouaille, il donna, en esprit de pénitence, beaucoup de biens en aumônes :

« La « Palud » à sainte Anne, Rumengol à la Vierge Marie et Landevennec pour y prier. Le Roi chargea son grand ami saint Gwenoal de bâtir la maison de sainte Anne et celle de Notre-Dame. »

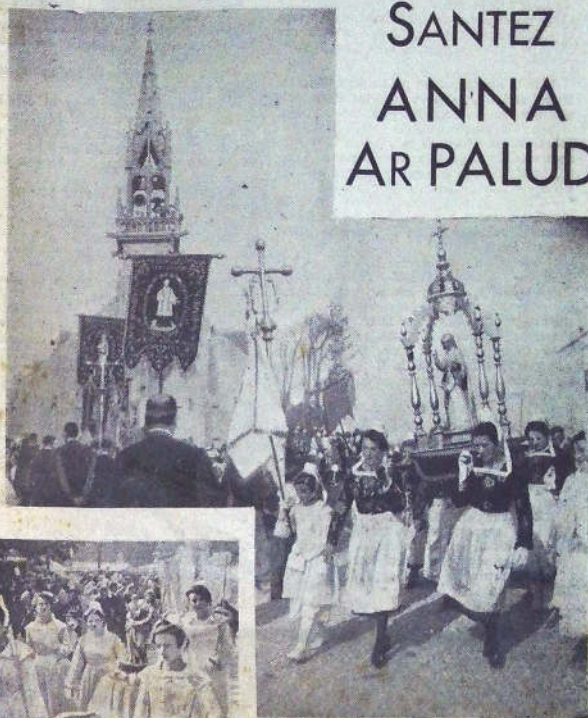
En se référant à notre savant historien M. de la Borderie, on peut dire que le pèlerinage de la Palud a été fondé vers l'an 500. Il existe donc depuis quinze siècles ! Comme les Bretons ont raison de chanter :

A-dreuz an eil kantved d'eben
E-deut aman ar bobl kristen (1).

À travers les siècles est accouru ici le peuple chrétien ! »

(suite page 3)

SANTEZ ANNA AR PALUD



Patronez Breiz, Santez Anna garet
Hizig Breiz-Izel 'zo aman drede!
Da rei lestenn d'eo'h euz he c'harantez
C'houi, mamm ar Wer'hoz.

Patronez des Bretons, sainte Anne aimée,
Aujourd'hui, la Bretagne est ici accourue
Pour vous rendre témoignage de son amour,
Vous, la Mère de la Vierge !

Les Aventures de MATILIN AN DALL

Texte et Dessins de R. THOMEN

Chapitre XII - L'AUBERGE DE « PEURLIP »



1. La petite fée Gwennigel conduisit nos héros hors du Yeun Elez. Elle les mena devant une auberge située au pied du Menz Mikael de Brasparis, où rouliers et tourblers avaient accoutumé de boire la dernière lampée et que, pour cette raison, on appelait l'auberge « Peurlip ». « Entrez vous sécher et vous restaurer dans cette auberge leur dit-elle. Et si, d'aventure,



il vous arrivait au désagrément, que Matilin soume de la bombarde. 2. « J'entendrai et, de si loin que je sois, j'accourrai. » L'instant d'après, Matilin et Korrig étaient assis dans la salle, devant une bouteille de cidre, un croûton de pain, et tout ce qu'il fallait de beurre pour le graisser. Mais quand ils eurent bien bu et mangé, Matilin s'aperçut qu'il n'avait pas d'argent pour régler la dépense. 3. « Qu'à cela ne tienne dit-il, en se souvenant de la recommandation



de Gwennigel. Je vais vous payer en vous régaland d'un air de bombarde. » Le musicien aréglé emboucha son instrument, souffla dedans et, il en sortit, au lieu de son assez d'écus pour remplir le bécot du Korrigan.

4. « Donne cet argent à l'hôtesse, dit Matilin au



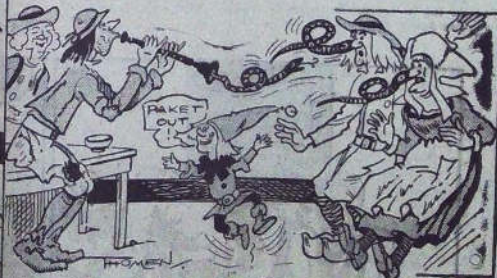
Dall à Korrig. C'est beaucoup plus que nous n'avons coûté, mais, bah !... Si ce qui vient de la Hôte s'en va par le tambour, ce qui vient de la bombarde peut bien prendre le même chemin ! »

Hélas ! pourquoi faut-il que les bonnes colères tournent si souvent à l'encontre du but qu'elles se proposent ?

5. Le geste désintéressé de Matilin au Dall éveilla la cupidité de ceux qui avaient assisté à cette scène,



celle de la patronne de l'auberge, d'abord, et surtout l'avidité au gain d'un pilhaouer (un chiffonnier) qui se trouvait là. « Cette bombarde enserorée est comme la fameuse poule aux œufs d'or disait. Celui qui la possède est assuré de ne jamais manquer de rien. Y a-t-il longtemps que tu l'as, Matilin ? - Plus de vingt ans, Pilhaouer. - Eh bien, quand je l'aurai eue aussi longtemps, je te la rendrai ! »



Et pour illustrer cette plaisanterie, il la lui arracha des mains, malgré les efforts pour l'en empêcher.

6. Dès qu'il eut la bombarde en mains, le Pilhaouer la mit à ses lèvres et souffla dedans. Mais, au lieu d'écus, il sortit de l'instrument d'horribles serpents qui vinrent implanter leurs crochets à venir dans le nez de la cabaretière et celui de Cheun an Dardoup, le plus vieux client du Peurlip ! (à suivre)

La semaine prochaine : AR PILHAOUER

Jean-Pierre GUERMEUR

le blasphemateur

1. STREMBENTIS. L'ILLUSTRATION de Jean-Pierre Guermeur, Bretons émigrés, dans les années 1850, sur un pays breton, comme tant d'autres de la région de la Cornouaille. Les Bretons émigrés, dans les années 1850, sur un pays breton, comme tant d'autres de la région de la Cornouaille.



ALLIA

QUIA SA

Cette année, deux petits compatriotes, Hervé et Tina, se disputent dans la même maison que leur grand-père. Mais, qui loin du pays, ceux-ci lui sont cependant restés profondément attachés et tentent d'y intervenir, y compris au moment de son décès.

— Tout ça, non pauvre Hervé, c'est du passé, c'est d'un autre temps, lui dit Jean-Pierre à Voyans. Il faut m'expliquer avec son époque !

Hervé n'entend pas ce langage et défend avec flamme l'idéal que lui ont inculqué ses parents ; car ceux-ci tenaient à ce que leurs enfants tout en étant « loin du bit », s'occupent de leurs origines.

Un jour Guermeur lui dit :

— Ce soir, à mon club, je donne une conférence dans laquelle il sera question de la Bretagne et de ce qu'on appelle les traditions...

Un public nombreux accourt ce soir-là écouter la conférence de Guermeur. Plusieurs Bretons y assistent, certains entraînés par Guermeur, mais d'autres, parce qu'ayant appris qu'on parlerait du pays sans savoir davantage de quoi il s'agit.

Guermeur en vient donc à parler du pays de ses ancêtres, « pays qui en fait encore dit-il, aux croyances et aux superstitions stupides d'autrefois ! »

Des murmures de désapprobation circulent...

Mais l'orateur détaille, ironise les per-

sons les phéromones et pousse le sacrilège jusqu'à traiter de ridicules les traditions de la Toussaint !

— Eh quoi, interpele quelqu'un, on respecte encore ses morts !

— T'as jamais été au Folgoat, à la Palud, à Rumbengol, pour parler ainsi !

— Je ne suis peut-être pas dévot, s'écrie un Cornouaillais de l'Arée, mais j'aime bien aller à Sainte-Anne quand je suis au pays...

Et les protestations pleuvent sur Guermeur, un moment interrogé : il ignorait que ses compatriotes, qui fussent leurs idées, restent toujours attachés, malgré tout à ce qu'ils appellent ar vro (le pays)...

Mais il se reprend, élevant la voix pour dominer le tumulte et l'orage qui vient d'éclater au dehors, par cette soirée d'été.

— Il est inconcevable qu'il y ait encore parmi vous à s'accrocher à ces mœurs étreintes, s'emporte-t-il !

— Superstitions ténébreuses, porter le bannier ! Je voudrais bien t'y voir, riposte un gars de Lampaul-Guilmain !

Mais Guermeur exaspéré continue :

— Alors quoi ! Vous croyez encore en l'existence d'un Dieu ! — Et brusquement sortant sa montre tandis que le tonnerre et les éclairs rendent cette séance mouvementée plus houleuse encore, il lance ce défi, qui remplit d'angoisse son auditoire :

— S'il y a un Dieu, qu'il me frappe dans une minute !

A ce blasphème, quelques-uns sortent... La minute dramatique s'écoule ! un éclair traverse la salle, suivi aussitôt d'un violent coup de tonnerre...

dirigé à tâtons jusqu'à la fenêtrée, puis a tiré le store !

— Ah ! aveugle, aveugle d'éternité, à quel point est horrible !

Chaque jour, Hervé et Tina viennent le voir et le réconfortent de leur mieux.

Jean-Pierre, lui, dit-il, un soir, dans quelques jours, au pays, en vacances, chez nous à Plouzevet-Furcy !

Et nous avons au Folgoat de la Palud !

— Nous pourrions à vous, lui dit Tina, je vous enverrais de l'eau de la fontaine miraculeuse où l'on baigne les yeux malades.

Guermeur sourit ironiquement.

— Encouragez que vous ne puissiez venir, Jean-Pierre.

Cette nuit-là, il ne dort pas ! Malgré lui, son esprit va vers cette Palud qu'il est totalement inconnu... et ses paroles de la petite Tina bourdonnent dans ses oreilles ! Fontaine miraculeuse... où l'on baigne les yeux des malades !

Hervé comme d'habitude, revient de l'hôpital, mais ce soir-là, il est tout radieux.

— Ça va-t-il ? lui demandent sa mère et sa sœur.

— Une grande nouvelle à vous annoncer, Jean-Pierre est guéri !

Non, mais il veut de moi dire qu'il veut aller en pèlerinage à la Palud.

— Lui ? est-ce possible ?

— Oui, il a même insisté et compte se-



Voir, voir ! suppliait-il à Sainte-Anne de la Palud...

A l'hôpital, Hervé et Tina, sont accourus au chevet de Guermeur. Le docteur examine le blessé.

— Souffrez-vous toujours ?

— Oui, j'ai de violentes douleurs dans la tête et dans les yeux !

Le docteur fait baisser le store devant la fenêtre et enlève le bandeau qui couvre les yeux de Guermeur. Puis il passe à plusieurs reprises sa main devant les yeux grands ouverts... Jean-Pierre ne bronche pas !

— Entrainez dans une pièce voisine, Hervé, Tina et la sœur de garde, leur déclare :

— Il ne voit plus ! Il est aveugle ! Une violente commotion sur la nuque, le nerf optique est paralysé ! Je crains que ce soit incurable !

Et soudain ils entendent Guermeur pousser un cri... voulant se rendre compte lui-même de ce qu'il a, il s'est levé et s'est



Guermeur sortit sa montre et lança à Dieu un défi...

Le Trèfle noir

Chapitre X ... LA SIGNATURE.

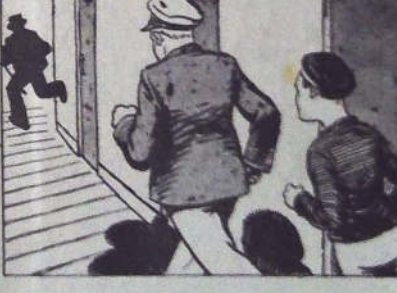
RESUME. Le bandit-fantôme, le Trèfle Noir, après le cambriolage de la banque Lajat, à Nantes, dont il est l'auteur, s'est enfui pour l'Amérique à bord du Morgan. Le célèbre détective Lagadec est à bord du transatlantique où il fait la connaissance d'un riche industriel nantais. Deux passagers suspects sont surpris par le mousse Jobig rôdant la nuit sur le pont.



Arrivé chez le commandant, le détective fait répéter au mousse ce qu'il a entendu. Lagadec, pourtant si maître de lui à l'ordinaire, devient étrangement pâle à mesure que Jobig poursuit son récit.



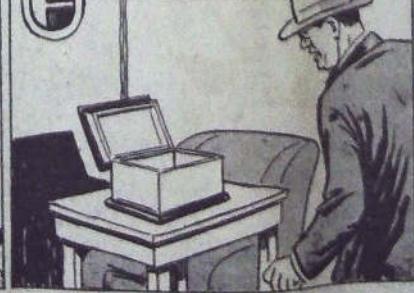
Prenant subitement Jobig par les épaules, le détective le presse de questions : — Es-tu sûr de ce que tu as entendu ?... Ces hommes étaient-ils jeunes, vieux ?... Leur taille ?... Ah ! petit, si tu disais vrai !... Et t'y tenant plus, Lagadec bondit dans le couloir...



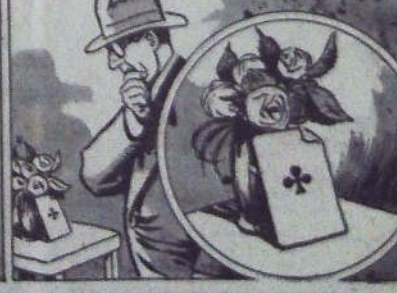
Le commandant suivi de Jobig se lancent à sa suite afin de lui prêter main forte en cas de besoin. Le jeune mousse, loin de se laisser impressionner par ce drame, sent toute sa curiosité s'aiguiser et son courage croître avec le danger.



De loin, ils aperçoivent le policier courant toujours dans le couloir sur lequel donne la cabine 16 où étaient enfermées les perles. Devant la porte, les deux policiers chargés de monter la garde dorment à poings fermés, fatigués par un narcotique.



La porte une fois ouverte, aux yeux éperonnés de Lagadec qui rejoignent enfin le commandant et Jobig, le coffret apparaît, grand ouvert et vide. Maîtreisant son émotion, le détective pénètre dans la pièce.



Lagadec n'est pas au bout de ses surprises. Sur une table, est posée, bien en vue, une carte à jouer, ornée sur laquelle apparaît le signe terrifiant : le Trèfle Noir !



Le statue de Sainte-Anne la Palud a 393 ans. (1548)

LE PARDON de Sainte-Anne-la-Palud (suite de la 1^{re} page)

La première chapelle bâtie par les soins de saint Gwenoù, grâce aux largesses du Roi Gallon, est désignée sous le nom de Santez Anna gallet. On croit qu'elle était située au Sud-Ouest des dunes actuelles sur un terrain aujourd'hui ensablé et que la mer couvre aux hautes marées. Le vieux chemin tout gazonné qui descend directement de Sainte-Anne à la grève est encore appelé Heut Santez Anna gallet, « le chemin de Sainte-Anne la disparue ».

La deuxième chapelle fut bâtie non plus tout près et en vue de la mer mais sous la colline qui domine la baie, bien à l'abri des fûts et des vents d'Ouest. Elle était de l'époque romane. Elle subit plusieurs modifications et restaurations avant de devenir l'édifice qui fut remplacé, il y a 70 ans, par la chapelle actuelle. C'est cette deuxième chapelle qui eut l'honneur de recevoir la statue de sainte Anne de 1548.

Au XIX^e siècle, la chapelle de Sainte-Anne, avec ses « médiocres dimensions », ne convenait plus du tout au grand pèlerinage qui avait lieu chaque année à la Palud. En 1858, la construction d'un nouveau sanctuaire fut décidée. La statue vénérée de l'oratoire — celle qui est, pour le pays, Santez Anna ar Palud — représente sainte Anne grave et souriante à la fois. Devant la Sainte Vierge enfant, la mère tient ouvert le livre de la Loi ; symbole touchant de l'éducation maternelle. Elle porte, taillée dans le socle la date de 1548. Il y a donc 400 ans qu'elle reçoit les hommages et les prières des fidèles Bretons.

Jadis, aux jours de grands pardons, selon un usage assez répandu en Bretagne, on l'habillait somptueusement avec les plus beaux costumes du pays. On ne le fait plus depuis une trentaine d'années. Souhaitons cependant, qu'un jour cette belle tradition sera renouée...

LE GRAND PARDON Celui de Sainte-Anne la Palud est parmi les plus connus et les plus considérables de Bretagne. « Nulle fête n'est comparable à celle de la Palud et celui-là ne sait point ce que c'est qu'un pardon, qui n'a assisté, sous la splendeur du ciel bleu, aux merveilles sans égales du pardon de la mer », écrivait Anatole Le Braz. (1) Ce pardon a lieu tous les ans, à la fin d'août et il dure trois jours. L'affluence des pèlerins est énorme et c'est par dizaines de milliers qu'on les voit accourir rendre leurs hommages à la Reine des Bretons. Il est un point au sommet de la Palud que l'on nomme « Plus ar Zalud » (la Place du Salut), parce que jadis, et encore maintenant, c'est en cet endroit que s'agenouillaient les pèlerins pour saluer d'une prière la Sainte vénérée. Saluer sainte Anne, voi-

là bien la première pensée des pèlerins, arrivant à la Palud. Voyez-les surtout les jours du grand Pardon. De quelle manière et de quel côté qu'ils atteignent le domaine sacré, ils se dirigent tous, d'un même pas comme mas par un même sentiment, vers le cher sanctuaire. L'étranger veut-il comprendre la piété des Bretons envers sainte Anne ? Qu'il passe et repasse par la chapelle ! Toujours du commencement à la fin du Pardon, des Bretons sont là, priant devant la sainte image, graves, recueillis, confiants. Le couronnement de sainte Anne Le couronnement de Sainte-Anne la Palud eut lieu le 31 août 1913. Il fut l'objet de fêtes inoubliables, présidées par son Ex^{te}. Mgr. Duparc, évêque de Quimper. Rappelons ce couronnement : « Lorsque le moment solennel arrive, Mgr.



Le jour du Couronnement, le 31 août 1913, Sainte-Anne la Palud reçoit les hommages de milliers de pèlerins...

Duparc, revêtu de ses ornements pontificaux se dirige entouré de ses évêques, vers le trône où repose l'Aleule. Le spectacle fut vraiment inoubliable. La foule compacte, innombrable, est debout, immobile, silencieuse. Des nuages ourlés et vides de menaces, descendent, jusqu'à la minute du Couronnement, une lumière grise et douce qui laisse aux visages toute leur sérénité.

Les prières liturgiques commencent par l'hommage national à sainte Anne, l'antienne « O Mater Patrie », « O Mère de la patrie, Anne très puissante, sois le salut de tes Bretons, et, par ton intercession, garde-leur la foi, préserve leurs mœurs, accorde-leur la paix. Puis l'évêque passe au cou de la Vierge et de sainte Anne deux superbes croix, toutes ruisselantes de la lumière qui se joue dans les diamants et les pierreries. Il couronne d'abord, suivant les prescriptions rituelles, le front de la Vierge. Quand ses bras s'élèvent, portant la couronne destinée à sainte Anne, l'émotion de la foule est à son comble. Un frisson court à travers le plaisir où s'agitte, dans un remous prolongé, la mer des coiffes et des têtes découvertes, et c'est comme une puissante rumeur d'océan qui salue la Reine des Bretons quand, le geste épiscopal achevé, se découvre le front de la grande Aleule resplendissant sous l'or de son diadème.

Des applaudissements éclatent, des vivats s'élèvent et le « Te Deum » unit dans un même élan de reconnaissance et de joie, les cœurs des fidèles sujets de Sainte Anne. Après la magnifique procession le Salut du Saint Sacrement clôt le pardon. Et alors c'est le départ, curieux exode qui dispersa à travers toute la Cornouaille, le Léon et le Trégor, tout un peuple de pèlerins, heureux de la joie éprouvée et fiers de l'hommage rendu à Sainte Anne, souveraine et protectrice du Pays. (1) Au Pays des Pardons. D'après l'ouvrage de MM. Bosau et Thomas, recteurs de Plonévez-Porzay. (Photos M. Le Doaré, Châteaulin).



Après avoir adressé un salut à la vénérée Sainte Anne et fait trois fois le tour de la chapelle, le pèlerin se dirige à la fontaine miraculeuse.

LE BILLET D'YVON ET D'ANNAIG

LES MIRACLES DU «MAMM DOUE» Les « Sauvés » de la mer viennent à la Palud remercier sainte Anne qui les a préservés d'un naufrage. Avec quelle ferveur leurs cris de reconnaissance montent vers Elle. Et ceci nous rappelle notre grand-père qui faillit périr en mer avec ses camarades sans l'intervention de la bonne sainte Anne, qu'ils suppliaient de les sauver. Ils allèrent tous en pèlerinage à la Palud le jour du Grand Pardon, les gens du « Mamm-Doue » ! Par un sentiment de délicatesse ils avaient révisés pour la circonstance les effets qu'ils portaient le jour du naufrage, au moment où sainte Anne leur vint en aide et conjura en leur faveur le péril des flots. Les uns étaient torse nu, d'autres dans leur harnais de travail, le pantalon de toile trempé sur le caleçon de laine, la vareuse de drap bleu usée, trouée, mangée par les embruns, maculée de taches de goudron, le ciré couleur de safran jeté en travers sur les épaules ! Mon grand-père avait poussé par le souci de la reconstitution exacte du drame en allant, prendre un bain tout habillé, et assistait ainsi à la procession des vœux, le corps tout ruisselant d'eau de mer. Quel bel exemple, ne trouvez-vous pas ? Soyons comme ces rudes marins animés d'une foi ardente, d'un courage invincible, et confiants dans notre Mère Sainte Anne, qui nous secourra toujours dans l'angoisse et le danger !

Jean-Pierre GUERMEUR, le blasphémateur (Suite de la 1^{re} page)

— Voici les tambours, les croix et les riches bannières, les pèlerins accomplissant leurs vœux, un cierge à la main les « sauvés » de la mer, et enfin la statue vénérée de Sainte Anne portée par des femmes aux parures magnifiques, et suivie de tout un peuple qui chante avec foi. Santez Anna war ar Palud, Bezit da viken hor patronez, 'Vel hon tou kor ar ho salud, 'Yskouevit d'omp kor bras madaez ! Et dire que je ne suis rien voir de tout cela ! soupire Guerneur, par ma faute, par ma faute ! Soudain, il se dresse et dans un vocifération désempéré, il jette ces mots, les yeux pleins de larmes : — Ah ! voir... voir !... Puis il pousse un nouveau cri, refoulé et lui-là dans sa gorge car l'émotion l'étouffe... Il vient d'avoir l'impression qu'à l'instant où la statue de sainte Anne a passé devant lui, un peu de clarté est entré dans ses yeux... Peu à peu il perçoit des choses confuses... Il devine : ici à ses pieds de l'herbe, là du bleu : c'est le chupen d'un gisank ! et là des silhouettes blanches : les jeunes filles dans leur belle toilette bretonne de villos « blanc et perlé !... et au dessus de lui un autre bleu, plus pur : le ciel !... Tout cela se précipite : il voit... il voit... Et comme un fou, il se lève ! Hervé et Tina veulent le retenir, mais Jean-Pierre, suffoquant de bonheur, s'engage dans la procession, en criant : — Je vois ! je vois ! Il n'est donc plus aveugle, grâce à l'intervention de l'Aleule des Bretons, de l'Aleule de Celui qu'il a bali... Guerneur, le renégat, le blasphémateur, a rencontré sur son chemin une mère miséricordieuse, sainte Anne, celle de tous les Bretons !

RÉSUMÉ — Le Docteur Dinan ayant été assassiné par des inconnus pour lui ravir un document révélant l'existence d'un trésor au Château du Taureau, ses deux enfants Yves et Arnel, sont à la poursuite des criminels. Ceux-ci après les avoir enfermés dans le fort et découvert le trésor les emmènent vers une destination inconnue. Mikael Seite, leur cousin, est à leur recherche et trouve ses cousins dans un îlot... Yves fit à Mikael le récit des événements qui s'étaient déroulés depuis le moment où ils avaient quitté Saint-Pol de Léon. Tout d'abord, il dit comment ils avaient gagné le Château du Taureau, puis également comment ils étaient tombés entre les mains des malfaiteurs. — Quand ceux-ci nous obligèrent à embarquer avec eux, poursuivit-il, nous ne savions pas où nous allions... Nous avons tout d'abord pris la direction du large, puis, arrivés à la hauteur de Roscoff, nous nous sommes dirigés vers l'île de Batz où nous avons accosté. Nous laissant sous la surveillance de son compagnon, un des bandits a débarqué, juste le temps d'acheter quelques vivres, puis nous sommes aussitôt repartis. C'est alors que nous sommes venus ici. Depuis quelques jours en effet, nous sommes là et j'ai cru deviner que les malfaiteurs veulent s'y cacher afin d'échapper aux recherches qui la police ne peut manquer de faire. — Mais désormais, leur cachette est découverte, grâce à toi, et maintenant... — Maintenant, coupa Mikael, nous allons vous enlever à ces misérables. — Cela lui semblait si naturel qu'il fut surpris de voir Yves refuser sa proposition. — Comment, fit-il, tu ne veux pas venir... Tu veux rester là. — Oui. — Pourquoi cela ? — Parce que ma tâche n'est pas terminée. — Comment cela ? Yves montra alors à son cousin le docu-

LE MYSTÈRE DU CHATEAU DU TAUREAU Roman inédit de Job de Roincé



ment que le hasard lui avait permis de découvrir pendant son séjour au château du Taureau. — Tu le vois, fit-il, le comte de Kerlanet a exprimé très nettement ses dernières volontés. La fortune qu'il a laissée doit servir à reconstruire le monastère de Landevenec... Or, si les bandits se soucient fort peu de ma sœur et de moi, ils attachent, par contre, un grand intérêt au trésor qu'ils ont volé... Et le coffret qui le contient ne les quitte jamais. Quand ils s'éloignent, comme ils l'ont fait aujourd'hui, ils le déposent soigneusement au fond de leur cachot. — Mais alors que va-t-on faire ? Yves réfléchit pendant quelques instants puis il reprit : — Vous allez repartir emmenant Arnel avec vous... Moi je vais rester ici et quand les bandits reviendront, il me sera facile de leur dire, par exemple, que ma sœur est tombée à la mer... Pendant ce temps, vous vous rendrez à la ville la plus proche, c'est-à-dire à Brest, où vous alerterez la police. Alors vous reviendrez un nombre et cette fois vous me délivrerez tout en faisant arrêter les criminels... — Mikael et le pêcheur qui l'accompagnait protestèrent, déclarant qu'ils ne voulaient pas ainsi abandonner le jeune garçon mais celui-ci se montra si énergique qu'à la fin ils cédaient... — Rendez-vous tout de suite à Brest, leur cria Yves, quand ils s'éloignèrent... Puis, il demeura tout seul sur le rivage, regardant s'éloigner la barque qui emmenait son cousin et sa sœur. (à suivre)

UNE BONNE NOUVELLE ! Dans notre précédent N° nous annoncions par cette semaine une série de dessins faits par nos lecteurs et lectrices ! Devant le nombre intéressant que nous avons reçu nous ferons mieux : nous vous consacrerons un numéro ! Voilà ce qui vous fera plaisir : deux belles pages entièrement dirigées par vous.

A LA DÉCOUVERTE DE KER-Y'S

Texte et Dessins de LORTAC

UN DOCUMENT SENSATIONNEL

RÉSUMÉ. — Le pêcheur breton Boullu retire de la mer, dans la baie de Douarnenez, une statuette d'or renfermant un manuscrit ancien. L'ingénieur Le Floch étudie cette trouvaille.



1 — Il n'y a qu'un homme qui puisse déchiffrer le texte écrit sur ce parchemin : c'est le savant anglais James Hennicot, spécialisé dans les langues gauloises anciennes. Je vais lui écrire. Pouvez-vous me confier ce précieux document, père Boullu ?
— Bien sûr, donc, M'ieu Le Floch !
— Merci ! Je lui en enverrai la photo !

Et trois jours après...
— J'arrive de London... Je vois votre Mister Le Floch. Dites que je souis James Hennicot, son collègue de l'English Archeological Institute ?
— Mousseur Hennicot !
3 — Enchanté de vous connaître, Moa aussi Mister Le Floch. Sa-

vez-vous que vous m'avez envoyé un document extraordinaire, qui va révolutionner le monde savant ? Ecoutez plutôt la traduction
4 — J'écris ceci en l'an 415 de l'ère de N. S. Jésus-Christ. Je me tiens dans une chambre étanche, actuellement plongée sous les eaux de la mer, comme toute la cité de KER-Y'S dont je crois être le seul survivant.

5 — KER-Y'S, la merveilleuse cité bretonne sur laquelle régnait Haut et Puissant Seigneur le Roi Gradlon (Dieu ait son âme !...) a été engloutie voici deux jours, par suite d'un brusque affaissement du sol causé par une terrible éruption volcanique jointe à un terrible raz-de-marée d'équinoxe. Des 300.000 habitants de la ville sans doute at-je seul survivant.



6 — Aux premiers signes avant-coureurs du cataclysme j'ai pu me réfugier dans cette galerie étanche qui renferme les trésors du roi Gradlon, trésors dont j'étais le gardien.

6 — Il y a là des morceaux d'or et de pierres... Mais que m'importe ? Je vais mourir lentement, faute d'air respirable



et de nourriture. Auparavant je vais confier à la mer ce document, renfermé dans une statuette creuse de Sainte. Puisse-t-il révéler aux générations futures l'existence de la merveilleuse cité de Ker-Y's, engloutie sous les flots, et non pas écorchée ou démolie mais intacte, comme la partie du palais où je suis, intacte et remplie de trésors !



7 — C'est fantastique, Monsieur Hennicot ! En effet, cette nouvelle va faire un bruit de tous les diables !
— Yes ! et pour nous c'est la gloire ! Je vais m'installer à l'hôtel et nous attendrons la visite des journalistes car je les ai prévus. Good bye ! à bientôt !



loigné qu'une foule de reporters, de photographes et cinéastes envahit la villa de l'ingénieur Le Floch, interviewant et photographiant ce dernier, qui les prie en vain d'attendre le retour de son collègue Hennicot.

(Dans notre prochain numéro, la suite : « MENACES DE MORT ».)

Nos Propagandistes



Nos propagandistes de Plouézec-Touray dans leur ravissant costume blanc, qui assurent la diffusion de ce numéro au Patron de la Palud.



A Sainte-Anne-d'Auray, le 26 juillet dernier : — Martineau vient acheter O LO LÉ pour son petit fils.

Nous souhaitons bientôt les féliciter de la diffusion de N° à venir Aïe !

RECHERCHE



Amélie a perdu le poil de son chien, Chouchou.



D'EMP D'AR PALUD da bardona

Ena a bep tu, pardonerien a gired d'ar Palud ena eis kor g'hebevel. Pehis es an hent a ranker kemeret ?
De tous les côtés les pèlerins se rendent à Ste-Anne-la-Palud, de huit villes différentes : Montreuil (Morlaix), St-Brieuc (St-Brieuc), St-Malo, Roscoff (Pentec), An Oriant (Locvent), Gwened (Pentec), An Nooned (Nautes).
Quel est le chemin qui y conduit ?

Le coin des Vacances

PEPIN LE BREP

Un instituteur interroge un écolier :
— Comment s'appelle le père de Charlemagne ?
L'écolier est bien embarrassé pour répondre mais son voisin lui montrant avec instance le parapluie du maître posé dans un coin de la salle, il lance fièrement :
— Chambertin !
(Extrait de Jean Marie Maguire)

Abonnez-vous à « O LO LÉ »

LE JOURNAL ILLUSTRE des Petits Bretons et de la famille
1 an : 35 francs
6 mois : 18 francs
3 mois : 10 francs
2 mois : 6 francs
Demandez des carnets d'abonnements
Tout abonnement d'un an donne droit à une prime : Les Contes du Korrigan.



Ar Roue Gradlon en deus prometet sevel eur chapel er Palud da Santez Anna, Sant Kaourintin ha sant Gwenedola a zo gantan ! N'o gwelit ket ?
Le Roi Gradlon a fait le vœu d'élever une chapelle à Sainte, à la Palud. Saint Corentin et saint Gwenedol l'accompagnent. Les voyez-vous ?

SOLUTION de la ROUE-REBUS
1 Faux - 2 Ibis - 3 Lièvre - 4 He - 5 Broc - 6 Enveloppe - 7 Roche - 8 Tambour.

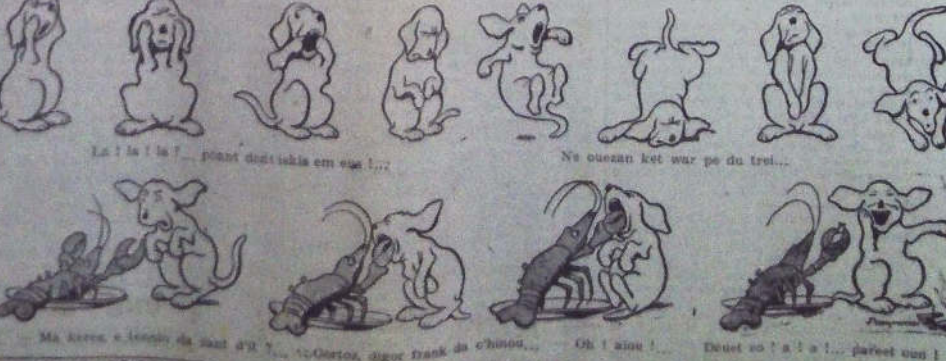
FILIBERT

La loterie d'O LO LÉ

Voici le gagnant du 24 août :
N° 8.263
Que celui qui possède l'exemplaire portant ce nombre nous l'adresse, et immédiatement, il recevra l'album sur la Bretagne, d'A. Le Braz !

Eur boan dent iskis !

(Un mal de dents terrible)
par Benjamin RABIER



Ma kerez a' Annonc da sant d'ar... Oortoz, digor frank da c'houe... Oh ! aïe !... Deuet eo 's'a !... parfet un !



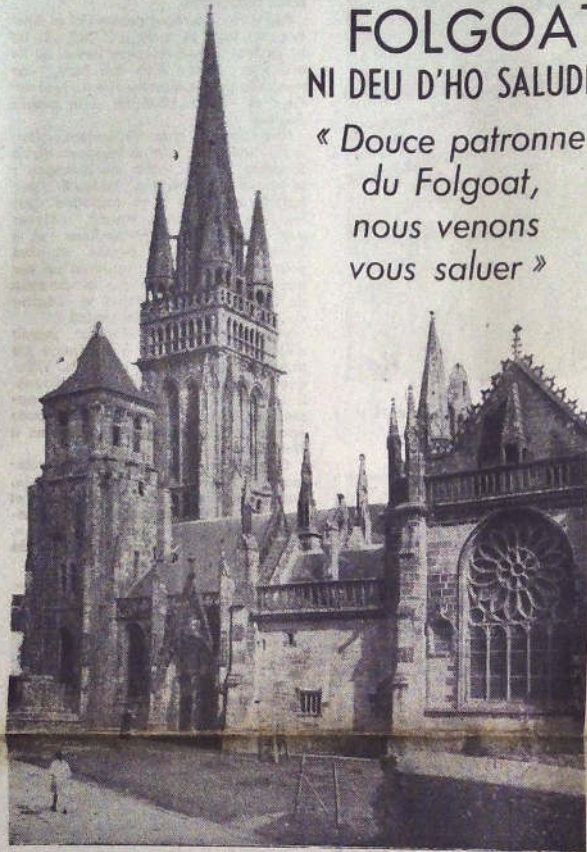
ABONNEMENTS :

1 an : 35 fr.
6 mois : 18 fr.
3 mois : 10 fr.

Directrice : Mme Veu de Bellalong
Administr. : 7, Rue Lafayette - Landerneau
G. C. G. Mlle Laclerc 28556 Rennes

PATRONEZ DOUS AR FOLGOAT NI DEU D'HO SALUDI

« Douce patronne
du Folgoat,
nous venons
vous saluer »



Er Palud, Breiz he deus pedet an Itron Santez Anna eiz dez z'o ! Er Folgoat, hiro, e teu da zaulina e troid he Merc'h, an Itron Varia ! Eur mor a dud a zired bep bloaz annan e laera iliz savet d'Ezi war douar Breiz, hini ar Folgoat, Palez dispar Rouanez ar Nenv...

A la Palud, la Bretagne est venue prier Madame Sainte Anne, la sœurve dernière ! Au Folgoat, elle vient aujourd'hui s'agenouiller aux pieds de sa Fille, Notre-Dame ! Des milliers de pèlerins accourent ici chaque année vers le plus beau sanctuaire qui lui a été élevé en Bretagne, vers ce Folgoat historique, « la Merveille du Léon », magnifique palais de la Reine du Ciel...

Dans la paroisse de Lesneven, fondée par le comte de Léon, Even, dit « La Terreur des Normands », vivait, aux débuts du XIV^e siècle, un pauvre « Innocent », appelé Salaun, que les gens du pays avaient surnommé ar Foll.

Il n'était ni bruyant ni agité. Ses propos n'étaient pas toujours incohérents. Il parlait peu d'ailleurs, mais, en marchant d'un pas paisible et lent par les chemins de son pays, il répétait sans cesse la même invocation : Ave Maria !

Après la mort de ses parents, ne sachant aucun métier qui lui permit de gagner sa



« et Dieu fit naître sur la tombe oubliée de Salaun un lys beau par excellence dont les feuilles portaient, écrites en caractères d'or, ces paroles : Ave Maria. Ce fut en l'An 1364 »



La Merveilleuse Histoire de SALAUN AR FOLL

vie, il se fit mendiant. Le bâton à la main, la besace sur le dos, quand il se présentait à la porte des métairies, les chiens n'aboient pas et les fermiers lui faisaient un accueil sympathique, le pieux Salaun était donc aimé et respecté de ceux qui le connaissaient.

Il demeurait dans un bois, à l'extrémité du village de Guic-Elleau, tout auprès d'une claire fontaine. Il n'avait d'autre lit que la terre et d'autre abri que les arbres. Son corps perclus de souffrance, était couvert de ballons. Il marchait toujours les pieds nus.

Il quittait chaque matin le bois pour venir à la messe à Lesneven. Il répétait sans arrêt, pendant toute la durée de l'office, les deux seuls mots de prière qu'il connaît. De temps à autre, cependant, on l'entendait exprimer cette autre invocation : O Itron gwerc'hez Vari (Oh ! madame Vierge Marie !)

Il lui arriva un fois de parler plus loû-

quement. Ça lui venait pour confier à ceux qui voulaient bien l'écouter le secret d'une rencontre qu'il avait faite dans une de ses courses.

Comme il traversait une clairière, une grande dame, magnifiquement vêtue d'une robe blanche constellée de perles et de bijoux, tenant, par la main, un petit enfant, était venue au devant de lui. Sa beauté avait l'éclat du jour et ses traits pleins de douceur témoignaient de sa bonté. Elle s'agenouilla et murmura en souriant. Sur ses pas se répandaient des roses. Une lumière fléchissante et parfumée l'entourait de toute part, et comme pour accompagner sa marche légère, les accords mélodieux d'une musique vibraient dans l'espace.

Convaincu de se trouver en face de la Reine des Breagnes, Salaun, timidement, essaya de se cacher derrière un gros arbre. La dame l'aperçut cependant.

— Pourquoi caches-tu ? lui demanda-t-elle. Il ne faut pas prendre crainte de



(Photos Hamouic et Le Boyer)

moi. Je suis celle que tu appelles sans cesse. Parce que je sais ton grand amour pour moi, je viens te voir, pour te dire qu'il faudra, dès que tu pourras, me faire construire une belle église auprès de la fontaine où tu te désaltères après y avoir trempé le pain dur qu'on t'a donné.

En entendant ces paroles, Salaun, qui avait deviné l'identité de la « dame », était tombé à genoux, en répétant, les mains jointes : O Maria ! O Maria !

(Suite page 2)



(Photo Villafit)

Taillé dans le granit l'humble Salaun est là, donnant l'exemple au pèlerin de saluer avec dévotion Itron Varia ar Folgoat.



(Photo Binet)

Les pèlerins ne manquent pas de faire une visite et de boire une goutte de cette eau de miracle, de cette eau céleste qui donne la joie » (Louis Gilet, de l'Académie française).



Pendant les Vêpres en plein air, dans la belle procession du Folgoat, on admire ces heaumis de dentelle, ces ébaies de soie brodées, châles à franges, blancs, roses, fins tabliers aux couleurs variées.

(Photo Boyer)



Le FOLGOAT a la bonne fortune d'avoir un recteur archéologue, M. l'abbé GUEGUEN (1) qui a mis tout en œuvre pour faire autour de la Merveille du Léon, dont il est le vigilant gardien, et autour de la dévotion à la Vierge, dont il est propagateur attentif, une publicité méritée !

On remarque sur cette photo, Sa Excellence Mgr. DUPARC (2), évêque de Quimper, qui a présidé plus de trente fois le pardon de N.-D. du Folgoat. « Son visage est d'un saint, sa parole est de feu ! »

Patronez dous ar Folgoat
 Hoc-Mamm hag hon Itron
 An dour en hon douglad
 Ni ho ped a galon
 Harpiz an Iliz Santel
 Avel diroll a ra,
 Teva hag hira eo ar breizell,
 Ar peoc'h, ô Maria !

Douce patronne du Folgoat
 Notre Mère et notre Dame
 Les larmes aux yeux,
 Nous vous prions avec amour :
 Soutenez la Sainte Eglise,
 Les vents sont déchainés,
 Dure et longue est la guerre,
 La Paix, ô Marie !

La merveilleuse histoire de Salaün ar Foll

(suite de la 1^{re} page)



A la fontaine sacrée Salaün se plongeait malgré les rigueurs de l'hiver.

Sous l'éblouissement de la lumière ses paupières s'étaient fermées et il avait senti les lèvres de la Vierge se poser sur son front.

Quand il rouvrit les yeux, la vision avait disparu. Après cette rencontre à laquelle personne ne voulait croire, Salaün continua de mener sa vie de misérable.

Il ne pouvait pas travailler. Il errait, sans but apparent, à travers les bois et les champs. Parfois, au plein cœur de l'hiver, alors que la glace couvrait les ruisseaux, il se déshabillait et se baignait. Lorsqu'il avait repris ses haillons, il montait dans les branches d'un arbre et se balançait pour se réchauffer en répétant toujours sa prière : O Maria ! O Maria !

Salaün mena ainsi pendant quarante années son existence pieuse et nomade. A la fin d'un été, il tomba gravement malade. Le curé de Guic-Elleau vint le voir. Il le trouva dans un grand état de misère et voulut le faire transporter dans une maison voisine. Salaün repoussa ces offres, comme il repoussa celle des habitants compatissants de Lesneven qui se présentaient pour le soigner. Il ne voulait pas abandonner sa retraite et c'est au seuil de celle-ci, au pied des arbrès qui n'avaient pas encore perdu toutes leurs feuilles, qu'on le trouva mort, le jour de la Toussaint de l'an 1358.

Trois peu de semaines après son décès, on raconta, dans la région qui s'étend de Lesneven à Saint-Fol-go-Léon, que des événements qui tenaient du prodige se produisaient aux alentours et même à l'intérieur de la tombe de Salaün. Notamment, on avait, à plusieurs reprises, vu trembler la terre qui recouvrait le corps. Des bruits insolites, qui tantôt paraissaient des cris d'appel, tantôt des grondements de colère ou des sanglots, jetaient l'émoi dans l'âme des passants.

A la suite de ces propos, les uns déclaraient que Salaün était, de vivant, possé-

Billet d'Yvon et d'Annaig

TOUJOURS FIDÈLES

« Les volontaires pour la vente d'O LO LE ?

— Moi, moi, s'écrient deux voix fluettes. Et l'on voit s'avancer le petit Pol et sa sœur Assonor...

— Comment, ils ont la prétention de vendre chacun vingt exemplaires ? Vous êtes trop petits mes amis, leur crie le grand Coroulin !

— Sainte Anne nous aidera, et nous promettons de réussir, répond Pol, sans se laisser intimider !

Et tous deux se sont si bien débrouillés qu'ils ont vendu non pas vingt mais cinquante numéros chacun. Voilà comment des petits Bretons savent tenir leurs promesses.

Aussi comme récompense, Pol et Assonor ont reçu la croix d'O LO LE. Ils la portent fièrement cette croix, et ils ont bien raison d'en être fiers, car n'est-elle pas le témoignage de leur ardeur et de leur fidélité à la parole donnée.

Nos ancêtres autrefois étaient « toujours fidèles » aux promesses qu'ils faisaient à nos saints de Bretagne : le vieux roi Gradlon lorsqu'il s'enfuit de sa ville d'Ys engloutie par les flots déchainés, promit d'élever des sanctuaires à Sainte-Anne et à Notre-Dame. Il tint parole, et c'est pourquoi nous voyons aujourd'hui sur noire terre d'Armorique la chapelle de Sainte-Anne la Palud et l'église de Notre-Dame de Rumengol...

Plus tard Jean de Montfort promit d'élever une chapelle à la Vierge s'il triomphait de Charles de Blois. Vainqueur, et reconnu Duc de Bretagne, il fit bâtir cette merveille qu'on appelle le Folgoat et qui, depuis cette époque reçoit les vœux des Bretons à Notre-Dame...

Comme le vieux roi Gradlon, comme Jean IV, comme tous nos ancêtres, comme nos amis Pol et Assonor, et avec l'aide de nos saints, nous serons, nous aussi, « toujours fidèles », coûte que coûte, à notre parole de Breton.

dé du démon ; les autres, au contraire, affirmèrent que sa vie se pouvait donner en exemple et que, en conséquence de sa piété, sa mort avait été celle d'un saint.

Afin de mettre la paix dans son troupeau, le curé de Guic-Elleau résolut de se rendre sur la tombe de Salaün. En présence des habitants assemblés, il prononça les paroles rituelles des exorcismes et, en faisant plusieurs signes de croix, chassa Satan, si toutefois il était demeuré dans le corps de Salaün, d'en sortir à l'instant.

A la troisième sommation la terre se gonfla et s'affaissa plusieurs fois, comme une poitrine qui respire. Des bruits étranges se firent entendre. Sourds et impétueux au début, ils se muèrent peu à peu en une sorte de chant qu'accompagnaient des violons et des hautbois.

L'anxiété étreignait les assistants. Le prêtre renouvela ses prières. L'agitation du sol grandissait toujours. Une atmosphère d'angoisse planait sur les esprits. Chacun se rendait compte qu'un événement capital et mystérieux allait se produire. Si Satan obéissait à l'adjuration, peut-être, parmi des flammes jaillies de toutes parts, verrait-on apparaître un effrayant dragon ou un visqueux crapaud.

A la dernière oraison la terre se souleva plus fortement encore. Les chants et les accords mélodieux s'amplifièrent. De staves et de délicats arômes emplirent l'espace. Tout le monde se mit à genoux et, d'une même voix, entonna la salutation angélique.

Un lys magnifique au calice immense et d'une blancheur immaculée venait de s'élever du sol. Sa haute tige montait droite et verte, parallèlement à la croix de bois placée au chevet de la tombe. A l'intérieur de la corolle blanche, les pétales étaient disposés de telle sorte qu'ils brodaient en lettres d'or l'invocation si souvent répétée durant sa vie par Salaün : « O Maria ! »

Cette fleur miraculeuse demeura pendant six semaines dans son éclatante et fraîche beauté. Elle résista aux ardeurs du soleil, aux souffles du vent, aux lances de la pluie. On vit la corolle s'éclaircir de fort loin, car le récit du prodige s'était, de bouche en bouche, rapidement colporté dans toute la Bretagne. Certains se demandaient encore si ce n'était pas là une nouvelle ruse du Malin.

(Fin page 3, 1^{re} colonne)



[Dessiné par...]



Itron Varia Folgoat

Le FOLGOAT ! Cette superbe église toute de dentelle, fut élevée il y a cinq cents ans sur la tombe de Salaun ar Foll, en l'honneur de Notre-Dame, par Jean IV le Conquéreur, duc de Bretagne, et terminée par son fils Jean V, sous le règne duquel notre Bretagne fut si prospère, avec le concours des plus grands artistes de l'époque.

Le duc y fonda en 1433 une collégiale et nomma quatre chanoines pour y célébrer les cérémonies sacrées et prier pour la Bretagne et les Bretons.

Lorsque la Révolution française se déchâna sur la Bretagne, en l'année sinistre

de 1793, la Basilique du Folgoat fut achetée à vil prix par un fripier de Brest, nommé Anquetil, et fut sur le point d'être démolie et vendue pierre par pierre, sans la décision courageuse de paysans qui se cotisèrent pour racheter le célèbre sanctuaire et sauver ainsi, ce chef-d'œuvre des vieux Bretons.

N.-D. du Folgoat fut couronnée en 1888. 80 processions, 200 paroisses vièrent rendre un suprême hommage à Itron-Varia, comme ces 500 pèlerins de Saint-Pabu qui parcoururent 7 lieues et demi derrière leurs croix et leurs bannières.



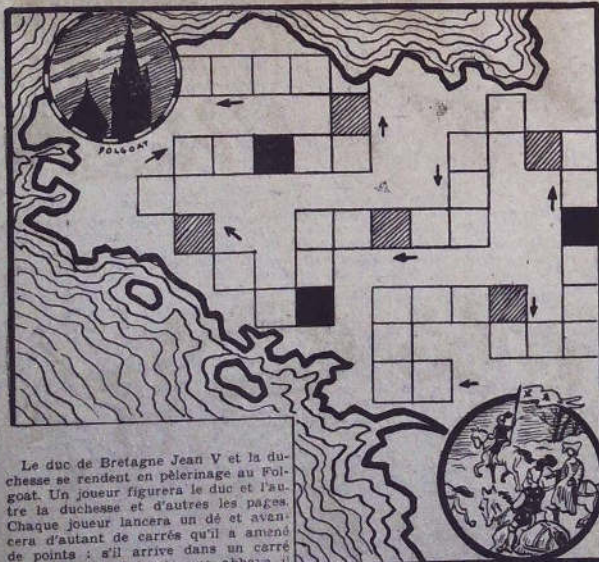
La procession du Folgoat est un émerveillement pour les yeux et pour le cœur... Ces jeunes filles de Plounéour-Trez, ne dirait-on pas des princesses ?...



Les princes et princesses de Bretagne et de France accouraient prier N.-D. du Folgoat ! La reine Anne logea au Doyenné, aujourd'hui presbytère, et la chambre qu'elle occupait a gardé le nom de « Kamb ar Rouez » (Chambre de la Reine). Elle fit de riches présents à N.-D. du Folgoat, marques de son affection profonde à la Vierge

L'HOARIOU PARDON AR FOLGOAT

(LES JEUX DU PARDON DU FOLGOAT)

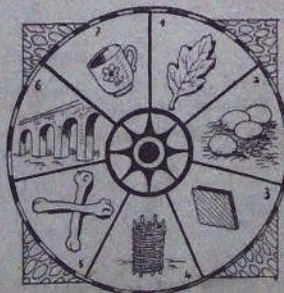


Le duc de Bretagne Jean V et la duchesse se rendent en pèlerinage au Folgoat. Un joueur figurera le duc et l'autre la duchesse et d'autres les pages. Chaque joueur lancera un dé et avancera d'autant de carrés qu'il a amené de points. S'il arrive dans un carré hachuré qui représente une abbaye il s'y arrêtera pour y passer la nuit et laissera son partenaire jouer deux fois de suite. S'il arrive dans un carré noir représentant un marécage, il s'y embourbe et par conséquent est hors de jeu. Le premier qui arrive au Folgoat est le gagnant.

La merveilleuse histoire de Salaun ar Eoll (Suite et fin)

On décida de creuser la terre avec précaution autour de la tige du lys merveilleux. Quand le travail fut terminé, croyants et incrédules constatèrent que cette tige sortait de la bouche de Salaun. Jean de Monfort ne tarda pas à apprendre cette surprenante nouvelle. On lui rapporta en même temps le récit de l'entrevue de Salaun avec la « Dame » de ses pensées et de ses prières. Il fit le vœu, s'il triomphait de Charles de Blois, de bâtir une chapelle à la Vierge du Fou du Bois.

Au lendemain de la bataille d'Auray (29 septembre 1384) qui, par la mort de son rival, le faisait seul duc de Bretagne, Jean IV posa solennellement la première pierre de l'église, au lieu même où le lys avait poussé.



Avec la première lettre de chaque objet représenté dans cette roue formez un nom très connu des Bretons.



Le Jugé de la Basilique du Folgoat: une merveille de sculpture aux frises si profondément refouillées, taillées dans le dur granit de Kersanton



N'ho'h les ar geriou-mat ! Mat, lammit 5 lizerenn hag e lennoec dloustu komzou a vez ano anez e istor Folgoat ! En suprimant cinq lettres à ces deux mots sans qualification vous en trouverez deux autres qui vous sont très familiers.



La Reconstitution du pèlerinage du Duc Jean V fut réalisée par l'Association culturelle bretonne : le « Bleun-Brag », et donna lieu à une belle commémoration historique.

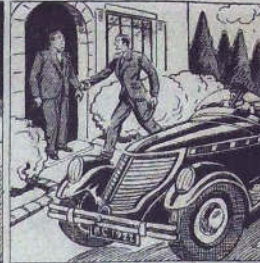
A LA DÉCOUVERTE DE KER-Y'S

Texte et dessins de LORTAC

III

MENACES DE MORT !

RESUME — Dans les mains de l'ingénieur Le Floch tombe un document du 5^e siècle révélant que l'antique ville d'Ys a été engloutie en 415 sous les flots. Les journalistes accourent.



Pressés de reprendre le train, les journalistes s'en vont avant le retour de James Hennicot et, le soir même, les éditions des quotidiens répandent la nouvelle : Ker-Y's n'est pas un mythe ! La ville existait, et a été recouverte par la mer au 5^e siècle !

— Aôh ! Mais il n'est question de vous là-dedans, Mister Le Floch !

— Concernant mon modeste individu ?

— Ce n'est pas votre faute d'avoir parié de vous à ces damnés journalistes ! Qu'importe, d'ailleurs ! Vous êtes au-dessus de ça ! Si on ne m'avait pas nommé, je m'en moquerais bien !

— Ce qui nous intéresse, Hennicot, c'est d'attirer l'attention universelle

sur Ker-Y's, afin de réunir l'argent indispensable pour effectuer les recherches dans la baie de Douarnenez, et finalement, découvrir Ys et l'assécher... Voilà notre but, bien au-dessus des questions de vanité, n'est-ce pas ?

Et quelques jours plus tard, un jeune étranger se présente à Roz-ar-

Mor : Padraig O'Donnell.

— J'ai lu votre interview concernant la ville d'Ys ! Quel beau projet !

— Mais quel travail de titan, l'assèchement de cette baie !

— Qui ne doit pas effrayer un Breton ni un Irlandais ?

— Quoi, vous vous intéresseriez à l'affaire ?



— Elle m'en housiasme ! Dirigeant une importante société archéologique celtique, la « Cumann na h-Éireann », spécialisée dans les recherches des trésors échoués au fond des mers, je serais heureux de vous apporter mon concours pour découvrir l'antique cité celtique !

— Quelle somme vous faudrait-il pour assécher la baie de Douarnenez ?

— Je ne sais pas exactement ! Il faut voir ! J'ai à peine esquissé mes plans ! Voyez ; je bâtirai une digue ici... là, une autre !

— Mais (bien) ! Je peux mettre un milliard à votre disposition. Et, je propose de consacrer les trésors trouvés au bénéfice des Académies culturelles et artistiques bretonnes et irlandaises, et, une troisième part à ma société.

— Voulez-vous signer un accord ?

— Oui, mais il me faut d'abord l'autorisation du gouvernement ! On va venir pas l'eau de la baie de Douarnenez comme une simple baignoire.

— Je m'en rends bien compte ! Quand commençons-nous les travaux ?

— Sitôt l'autorisation obtenue !

— En attendant, on peut déjà rechercher l'emplacement d'Ys à

l'aide du matériel que possède ma société. Par temps clair, on survolera la baie en avion, puis nos scaphandres spéciaux exploreront les profondeurs sous-marines...

— Aotrou Floch ! Venez voir, ce que j'ai trouvé, planté dans la porte ! Un poignard traversant un papier sur lequel on lit des menaces ! Et je n'ai vu personne... Qui a bien pu faire ça

« Le Floch, renonce à tes projets

de découvrir Ker-Y's. Sinon, tu mourras ! »

Et c'est signé : « Le Maître des X... »

— Étrange en vérité, M. O'Donnell.

— Papa, j'ai peur, s'écrie Janig.

— Rassurez-vous, Mademoiselle. Je veillerai !

Dans notre prochain numéro : **PREMIÈRES RECHERCHES PREMIER ATTENTAT**

Les Aventures de MATILIN AN DALL

Texte et Dessins de R. THOMEN Chapitre XIII — LE PILHAOUER ET LES SERPENTS.



1. Quelle fâcheuse idée le pilhaouer avait eu de souffler dans la bombarde de Matilin an Dall et d'en faire sortir des serpents, au lieu des pièces d'or escamotées ! Les reptiles s'acharnèrent après les vêtements de la cabaretière et de son client Cheun le tourbier qui, en un clin d'œil, se trouvèrent couverts de loques. On a beau ne pas être très coquet, ce sont des choses qui ne font pas plaisir !



2. Aussi les victimes de la fureur serpentine s'en prirent-elles à Matilin coupable. À leurs yeux, ce ne pas prendre leur disgrâce avec un sérieux. Quant à Korrig, le pilhaouer se chargea de le punir de ce qu'il



manifestait sa joie trop ouvertement. Nos héros furent quelque peu malmenés.

3. Ce fut cet instant que Gwennigel choisit pour intervenir en faveur de ses amis. Une brèche sourit dans le mur de l'auberge Peurlip et la petite fée du Yeun Elzez apparut aux regards éblouis de la comtère et des deux compères frappés de stupeur.



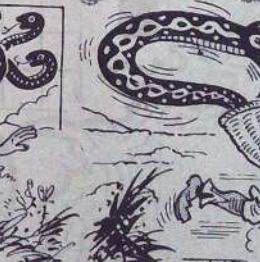
4. Quand ils éperpèrent leurs esprits, la fée, le sonneur de bombarde, le Korriggan et les serpents avaient disparu par la brèche qui s'était refermée sur eux. Et ils auraient pu s'imaginer avoir rêvé si les dégâts causés à leur garde-robe n'avaient attesté de la réalité de cette aventure.



5. Le sens pratique du pilhaouer fit voir de cette affaire. Le commerce du chiffonnage et acheter des chiffons, n'est-il pas un vrai métier ? Les vieux chiffons, les vêtements loqueteux que après s'être vêtus de sacs à larmes de



7. En, regagnant son domicile, le chiffonnier se félicitait de cette bonne affaire. C'était trop tôt se réjouir. Car, tout à coup, les loques en lambeaux qui remplissaient sa hotte se muèrent en serpents plus gros que les précédents.



7. Ces reptiles se changèrent eux-mêmes en serpent unique, un serpent énorme, le serpent de Bolazec, à n'en pas douter, qui poursuivait le chiffonnier, en ne cessant de le harceler, jusque dans les montagnes d'Arée où sont originaires tous les pilhaouers bretons, passés, présents et à venir.

O LO LE VOUS L'APPRENDRA

- Il paraît que Yve, notre héros du « Mystère du château du Taureau » ne recevra pas à temps le secours que Mikasi doit lui apporter.
- ...Que le « Tréfil noir » est sur le point d'être démasqué par le détective Lagadeo et la mousses Jobig.
- Que les Petits Bretons émigrés, ceux qui sont « Pell diouz an Neiz », vont de l'avant au Mans !
- Quelqu'un l'a vu, vous aurez plus de précisions dans notre prochain numéro.

POURQUOI ?

Parce que vous ne connaissez pas le SIROP CELTIQUE, à base de plantes collantes et émollientes arrête le toux quinteuses. Contre rhumes, bronchites, grippe, asthme et emphyseme. Augmentez l'efficacité du sirop en gardant dans la poche une pastille TORPAZ, produit de nos laboratoires du Dr en Phie Th, Moreul à Landerneau (Lauréat de l'Académie de Médecine).

Exigez la marque « SIROP CELTIQUE » pour éviter les nombreuses contrefaçons ; rappelez-vous que l'on imite ce que l'on aime.

Oui, pourquoi toussiez-vous ?

Sirop lentil et béchique, à base de plantes collantes et émollientes, au Thicolol et au grindelia, qui avec quelques cuillères arrête le toux quinteuses. Contre rhumes, bronchites, grippe, asthme et emphyseme. Augmentez l'efficacité du sirop en gardant dans la poche une pastille TORPAZ, produit de nos laboratoires du Dr en Phie Th, Moreul à Landerneau (Lauréat de l'Académie de Médecine).

Exigez la marque « SIROP CELTIQUE » pour éviter les nombreuses contrefaçons ; rappelez-vous que l'on imite ce que l'on aime.

La semaine prochaine : AU PALAIS DE GWENNIGEL

PARENTS, ABONNEZ VOS ENFANTS A O LO LE JOURNAL SAIN ET CHRÉTIEN. Tout abonnement d'un an donne droit à une prime : Les Contes du Korriggan.

La loterie d'O LO LE

Voici le gagnant du 31 août :

N° 14.268

Que celui qui possède l'exemplaire portant ce numéro nous l'adresse, et immédiatement, il recevra l'album sur la Bretagne.

Le Gérant : Mme VERA DE BELLAING



O LO LIÉ

Journal illustré des Petits Bretons

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Redact.-Adm. : 7, rue Lafayette, LANDERNEAU (Morbihan)



2^e ANNÉE - N° 40
14 SEPTEMBRE 1941

80 Centimes

ABONNEMENTS :

1 an : 36 fr.
6 mois : 18 fr.
3 mois : 10 fr.

Directrice : Mme Yvel de Balland
Administrateur : 7, rue Lafayette - Landerneau
G. G. G. Mlle Leclerc 28556 Rennes

Les Aventures de MATILIN AN DALL

Texte et Dessins de R. THOMEN Chapitre IV... AU PALAIS DE GWENNIGEL.

RÉSUMÉ — Yann ar Chapel, compagnon de Matilin an Dall, est prisonnier du Diable. Matilin le recherche, accompagné de Korrig et Gwennigel, la petite fée du Yeun Elez. Ils descendent dans une auberge du Mener-Mikael où ils rencontrent un pilhaouer qui s'empare de la bombarde de Matilin...



1. Après avoir tiré Matilin an Dall des mains de ses ennemis de l'auberge Penrili, Gwennigel le conduisit, en le tenant par le petit doigt, à travers le dédale de sombres chemins souterrains. Korrig suivait sur leurs talons, de crainte de s'égarer. « Où m'emmènes-tu, petite fée du Yeun Elez, interrogea le bombardier ?

« Dans mon palais, répondit Gwennigel. »

2. Au bout de peu de temps, ils débouchèrent dans une salle immense, tapissée de pierres précieuses et brillamment éclairée par les feux d'un diamant d'une grosseur invraisemblable. Gwennigel fit asseoir Matilin à sa droite, sur son trône somptueux. Les deux sœurs de la

petite fée servirent aux hôtes du palais des confitures de pétales de roses, arrosées d'hydromel.

3. Alors que Korrig vidait coupe sur coupe de cette divine liqueur Matilin y trempa à peine les lèvres. Il était tout mérose. « Pourquoi cette tristesse ? », lui demanda Gwennigel.

4. Le sonneur de bombarde répondit : « Il m'est pénible d'être fâché avec Ar Bugel-Noz et ses nains. Pour le repos de ma conscience, je voudrais faire la paix avec eux... »

— Qu'à cela ne tiens ! Tu vois ces pierres ?



6. J'y ai enfermé les Korrigans pour les punir de t'avoir fait du tort. Mais, puisque tu le décides, je vais leur rendre la liberté. » La petite fée frappa une pierre de sa baguette de roseau. Aussitôt le caillou vola en éclats et Ar Bugel-Noz en sortit, comme sort le poussin quand il

a brisé sa coquille.
6. Il en fut de même des six autres pierres libérant les six nains.
« Je vous pardonne, leur dit Gwennigel. Par exemple, jusqu'à nouvel ordre, vous resterez tout petits comme vous l'êtes devenus. »

— Cela nous est égal, dit Bugel-Noz. Et, pour montrer leur joie d'être libres, ils se mirent à danser une ronde, en chantant leur refrain préféré : « Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, » accompagnés par la bombarde de Matilin.

Puis, Matilin, remis en belle humeur, ne se fit pas prier pour chanter, Korrig étant promu bombardier à titre exceptionnel, la chanson qui a perpétué son souvenir.

« Me eo Matilin an Dall
« Ar bombardier laouen etc.

Le Trèfle noir

Chapitre XI — L'ENQUÊTE

RÉSUMÉ — Un vol audacieux a été commis à bord du Morgau. Est-ce un nouvel exploit du Trèfle Noir ? Le détective Lagadec qui se trouve à bord est alerté. Stupeur, le larcin est signé : Le Trèfle noir.



Le détective monte sur la dunette près de l'officier de quart et passe une partie de la nuit à surveiller le navire, mais en vain. Le pont reste désert et pas une ombre suspecte ne se montre. Tout dort sur le Morgau.



Quelques heures après, l'industriel nantais, causant avec sa verve habituelle, interpelle le détective : — Et bien, lui demande-t-il narquois, ce fameux brigand en habit noir, que devient-il ?
— Je n'ai pas encore de ses nouvelles, mais ça ne sau-



le commandant. Lui non plus n'est pas reposé en cette nuit tragique. Jobig est appelé. Le commandant qui n'était pas donneur de compliments félicite le mousse et lui pardonne son équipée de la nuit sur le pont du paquebot.
— Connais-tu les deux hommes ? demande Lagadec.



Fait tarder, répond d'un ton industriel dans les yeux. Puis l'interlocuteur, le détective Jobig, que passionnait de sa situation à rejoint le détective Lagadec en fixant l'industriel sur le talon à son éné.
— en plus le tragique de la situation, et tous deux, à l'abri des



— Non, ce sont des passagers. — Si tu les voyais, pourrais-tu les reconnaître ? — Oh certainement ! — Bon, fait le détective. Après le déjeuner tu me rejoindra sur le pont des premières et tu me diras si les mystérieux promeneurs se trouvent parmi les passagers.



curieux, examinent les passagers qui se trouvent sur le pont. A la vue d'un certain personnage, Jobig ne peut s'empêcher de tressaillir...

La semaine prochaine : COUP DE THEATRE



L'ASSOCIÉ DU BON DIEU

C'est l'histoire de ce dernier qui sera le sujet de cet article. Elle est originale au dernier degré. Vraie en tous points. Et d'une haute moralité. Elle prouve que la confiance de l'homme dans la Providence n'est jamais vaine.

Et qu'une véritable dévotion à sa récompense immédiate ou future : Pol Tuat, ayant donc continué le commerce de son père, rechercha la clientèle des princes étrangers, et à la chute du cardinal Albréoni, il ne fut pas payé par l'Espagne.

Incapable de continuer seul l'exploitation de sa maison, Pol Tuat chercha un associé.

Il trouva un lapidaire juif qui mit à sa commandite de telles conditions, qu'il fut obligé de rompre cette association pour éviter une ruine complète.

Il demanda alors un nouveau participant à ses affaires.

Un second lui-même qui, à l'aide de fonds importants et d'une activité nécessaire, relèverait cette grande affaire, que de joaillerie, et tristement amoindrie.

Il lui vint tour à tour un Anglais trop habile et un Brésilien inconsidéré, qui le lancèrent dans de telles opérations de crédit, qu'en six mois la maison de Pol Tuat était aux portes de la banqueroute.

Plus de crédit chez les marchands de métaux.



Plus d'assortiments de pierres précieuses. Plus de moyens de continuer les affaires.

En perspective, la misère et le désespoir.

Pol Tuat le bijoutier, tomba malade. Son frère, qui avait, comme nous l'avons dit, pris les ordres, le vint voir. Il se fit raconter la biographie des divers associés en marchandises.

Il n'y a qu'une chose à faire, dit le bon prêtre.

— Laquelle ? fit le commerçant. — Il faut l'associer encore une fois... — Après ce qui m'est arrivé ? — Qu'importe ! — Et avec quel me lierait-je ? — Avec celui qui ne trahit jamais. — Tu le nommes ? — Le Bon Dieu.

Le marchand se leva sur son séant : — Tu railles ! exclama-t-il. — Je ne plaisante pas, dit le bon curé, je crois au succès des entreprises placées sous la protection du Ciel. D'ailleurs, qu'est-ce que tu risques ? Voilà un associé qui ne mangera pas les fonds, qui ne sera pas gênant et qui s'en rapportera à toi pour la gestion des affaires.

— Mais, dit Pol Tuat, il faut de l'argent pour reléver l'établissement. — Qu'en sais-tu ? Est-il rien de difficile pour la Providence ? — Mais j'en ne paie pas des dettes énormes... avec des oraisons ! — Homme de peu de foi, murmura doucement le prêtre, à quel ennui l'expose l'expérience à faire ? — A aucun.

— Que te coûte-t-il de la tenter ?.. Pol Tuat sourit, et consentit à ce pacte qui avait l'intérêt pour mobile, mais aussi la foi pour base.

Il fut rédigé par Pol Tuat authentiquement à Rennes, un acte d'association avec Dieu, lui assurant, dans le cas où la maison se relèverait, la moitié nette des bénéfices à venir.

Ce qui suit est toujours de l'histoire et nous n'inventons rien.

Le lendemain de la signature du traité, un des anciens associés faisait restitution, à l'heure de la mort, de sommes considérables indûment détenu.

Pol Tuat se sentait fort d'une asso-

ciation mystique dont son frère lui avait garanti l'efficacité. Et chose miraculeuse ! à peine avait-il retait sa fortune, que ses créances d'Espagne devinrent bonnes.

Il lui rentra en écus sonnants la totalité des sommes qui lui étaient dues.

L'associé du bon Dieu n'avait pas mal placé sa confiance. Il mourut millionnaire.

Il y avait un testament. La part de Dieu était faite, payable aux pauvres, ses protégés sur la terre, et exigible par les hospices et maisons de bienfaisance.

Les héritiers attaquèrent le testament comme bizarre et excentrique. On plaida !

On exhiba l'acte de société ! Et le bon Dieu gagna sa cause !

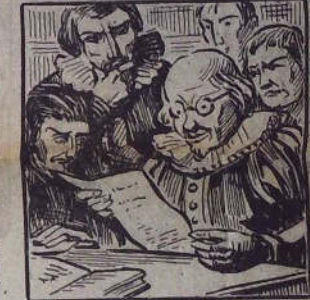
d'après Th. Rémy.

Vers la fin du seizième siècle, on remarquait dans les environs de la rue Saint-Honoré, une boutique de joaillier fort estimé dans le monde des affaires. Elle ne portait pas à sa devanture, selon la mode moderne, des lettres éblouissantes, séparées à peine du public par un rempart de cristal, mais il était avéré, par les témoignages les plus notables, que ses petits tiroirs de chêne sculpté contenaient des diamants et des rubis de la plus belle eau, et en imposante quantité.

Le maître de l'établissement s'appelait Jean Tuat : il était syndic de sa corporation, et avait passé des examens de joaillier expert devant le procureur du roi au châtelet.

Le bijoutier avait deux fils. L'un se fit prêtre.

L'autre continua le commerce paternel, sous le nom de Pol Tuat aîné.



LE MYSTÈRE DU CHATEAU DU TAUREAU

Roman inédit de Job de Roince



Les six hommes se trouvèrent réunis dans cette salle obscure...

RÉSUMÉ - Le Docteur Dinan ayant été assassiné par des inconnus pour lui ravir un document révélant l'existence d'un trésor au Château du Taureau, ses deux enfants Yves et Armelle, sont à la poursuite des criminels. Ceux-ci après les avoir enfilés dans le fort et découvert le trésor les emmenèrent vers une destination inconnue. Mikael Seite, leur cousin, est à leur recherche et trouve ses cousins dans un hôt. Tandis que Mikael part avec Armelle prévenir la police de Brest, Yves reste seul dans l'île, voulant sauver à tout prix le trésor...

— Bientôt ce sera mon tour, se dit-il. Et un sourire illumina son visage. Comme il l'avait prévu, Yves n'eut pas grand mal à faire croire aux malfaiteurs que sa sœur, victime d'une imprudence, était tombée à la mer. René Malou et Vincent Allerne ne pouvaient penser en effet que l'enfant serait demeuré seul dans l'île et qu'il aurait refusé de s'en aller s'il en avait eu l'occasion. L'un d'eux même ricana en déclarant : — Cela fera une bouche de moins à nourrir. Tout allait donc fort bien et le garçon

se réjouissait en constatant la facilité avec laquelle les criminels avaient cru ce qu'il venait de leur dire.

Mais hélas, sa joie devait être de courte durée. Vincent Allerne, en effet, lui faisait signe de le suivre.

— Viens, fit-il, et plus vite que ça, nous embarquons.

Yves crut avoir mal entendu.

— Allons, nous l'attendons, reprit l'autre. — Comment, fit le garçon qui était devenu tout pâle, nous partons ? — Si tu crois que nous avons l'intention de finir nos jours ici. — Un instant, le garçonnet eut l'intention de s'enfuir, mais il renonça à ce projet. L'île était si petite qu'au bout de cinq minutes, il aurait été rejoint. Pourtant son angoisse était grande. Tous ses projets s'écroulaient. Tout à l'heure, quand Mikael reviendrait, il ne le trouverait plus.

Déjà le moteur du canot était en marche, et quand Yves se fut installé à l'arrière de la barque celle-ci s'éloigna.

plusieurs hommes solidement armés, accostait au rivage. Sous la conduite de Mikael, les policiers s'en venaient procéder à l'arrestation des assassins du docteur Dinan et en même temps, délivrer leur jeune prisonnier.

Mais une pénible déception les attendait. L'île était déserte... Les bandits s'étaient emparés encore une fois, les malheureux Yves.

Pendant des heures et des heures le canot avait couru sur les flots... On écrivait, où le menait-on, le pauvre Yves ? Il n'en savait rien et ses compagnons se fiant à ce qu'il se rendit compte qu'il était maintenant bien loin de la Bretagne, et que ceux qui le recherchaient pour le dévorer auraient beaucoup de mal à le retrouver...

Une seule chose pourtant le réjouissait : c'était de savoir sa sœur désormais à l'abri...

Après plusieurs heures de traversée, le canot enfin accosta. Le rivage sur lequel Yves prit pied lui était totalement inconnu. Il constata seulement qu'il était bien différent des côtes bretonnes... Mais il comprit tout de suite que les malfaiteurs n'abordaient pas là au hasard.

En effet, ils étaient à peine à terre que deux hommes se dirigèrent vers eux et aussitôt l'un d'eux les questionna :

— Alors, tout s'est bien passé ? — Très bien, fit Malou. — Le paquet ? — Il est là... Nous allons le débarquer.

Soudain le nouvel arrivant remarqua Yves. Aussitôt il fronça les sourcils : — Cet enfant... Que fait-il là ? — Nous vous expliquerons... Pour le moment ne perdons pas de temps. La voiture est là ?... Parfait !

Rapidement les quatre hommes enlevèrent le coffret qui se trouvait au fond du canot et le portèrent dans l'auto, puis brusquement ils poussèrent Yves au fond de la voiture...

Après une longue randonnée l'auto s'arrêta. Isolée en pleine campagne la maison qui allait servir de repaire aux bandits était une solide demeure. Les arbres qui l'entouraient la masquaient presque complètement comme si toutes les précautions

avaient été prises pour éviter tout contact avec le monde extérieur.

Le premier soin des malfaiteurs fut de décharger le précieux coffret, puis Malou s'adressant à Yves le pria de le suivre...

La pièce dans laquelle ils entrèrent devait servir à la fois de cuisine et de salle commune. Les six hommes qui s'y trouvaient réunis avaient tous l'allure de gens peu recommandables et l'on devinait facilement qu'ils appartenaient tous à une bande organisée...

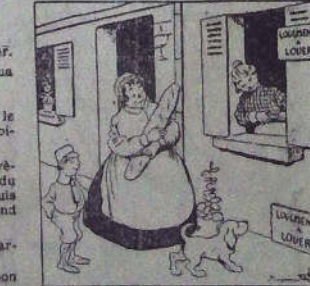
— Maintenant que nous sommes réunis loin des oreilles indiscretes fit celui qui semblait être le chef, vous allez pouvoir nous raconter votre voyage en Bretagne.

— Pas encore, grommela Allerne... Il faut auparavant que nous décidions de ce que nous allons faire de ce gosse. Et il désigna Yves.

L'homme réfléchit un instant et appela : — Harry !

L'individu qui portait ce nom était un grand gaillard bâti en hercule... — Me voici, que me voulez-vous ? — Tu vas conduire ce gosse là-haut et enferme-le bien dans la petite chambre jaune...

(à suivre)



— Pourquoi, mère Le Motel, avez-vous mis votre pancarte si bas ? — Mais, pour ceux qui ont la vue basse

Une grande et belle histoire : celle de notre Bretagne.



34. LES BRETONS EN 1870 ET EN 1914-1918.

Quand éclata la guerre de 1870 entre la France et la Prusse, le général breton de Kératry fut chargé de former une Armée de Bretagne pour assurer la défense de Paris. 80.000 Bretons quittèrent leurs foyers. L'armée bretonne fut cantonnée à Coëlle, près du Mans, où le gouvernement de Gambetta la laissa tout l'hiver, parquée dans la boue, sans armes, sans vivres ! De nombreux soldats périrent de froid, de faim, de nostalgie. Ceux qui restèrent furent sacrifiés dans la désastreuse bataille du Mans.

Coëlle restera dans l'histoire de tragique mémoire — « Kerfank » comme on l'appelait en breton... la ville de boue... où devait sombrer toute la force morale de cette armée sans armes, toute l'énergie naturelle de ces 80.000 Bretons accourus des champs et de l'atelier à l'appel d'un homme de leur race » (1)

La Guerre de 1914-1918 révéla une fois de plus la vaillance et l'héroïsme breton. Partout nos soldats et nos marins exposés aux endroits les plus dangereux, montrèrent les rares qualités de courage et d'endurance de leur race. Des héros tels que Foch et Joffre qui les virent de près témoignèrent de l'indomptable bravoure bretonne. Mais dans cette guerre, la Bretagne supporta un lourd sacrifice : 240.000 de ses enfants tombèrent sur les champs de bataille ou périrent en mer.

(1) Camille Le Mercier d'Erme : « L'Étrange Aventure de l'Armée de Bretagne ».

Une partie d'échecs

Le café de la Régence, ainsi nommé parce qu'il avait été inauguré au moment où le duc d'Orléans gouvernait la France pour le petit roi Louis XV, mineur, fut pendant cent ans le rendez-vous de toutes les célébrités.

On allait y jouer aux échecs. Les plus forts joueurs s'y donnaient rendez-vous, et les amateurs faisaient cercle autour de l'échiquier. La révolution cependant faillit porter un coup funeste au café de la Régence. La rue Saint-Honoré était sur le chemin de la place de la Révolution, et le spectacle de ceux qu'on menait à la mort n'était pas gai.

Robespierre allait presque tous les jours jouer au café de la Régence ; mais il parvint de la peine à rencontrer un partisan, car il inspirait une terreur générale et on savait qu'il n'aurait pas perdu. Certain jour, bien qu'il y eût beaucoup de monde dans la salle, personne ne lui proposa une partie.



Tout à coup, un jeune homme, sans mot dire, vint s'asseoir devant lui. « Que jouons-nous, citoyen ? demanda Robespierre. Une tête. — Que veux-tu dire ? — C'est bien simple : je te joue ma tête contre celle d'un condamné à mort à mon choix. L'enjeu te convient-il ? »

Robespierre regarda en face le jeune homme qui lui faisait cette étrange proposition et répondit : « Soit ! La partie s'engagea ; elle fut longue et chèrement disputée. Tous les assistants entouraient les joueurs retenant leur souffle. Robespierre, à chaque pion enlevé, fronçait les sourcils et s'agitait.

Son adversaire, au contraire, était parfaitement calme. Un moment, la galerie crut qu'il avait perdu, mais une combinaison heureuse et hardie lui donna la victoire. « J'ai gagné, dit-il en tendant au dictateur un papier où était écrit un nom. Signe, citoyen. » Robespierre signa l'ordre d'élargissement. Le jeune homme reprit le papier et, montrant le nom aux assistants leur dit simplement : « C'est mon frère. »

Le Billet d'Yvon



O LO LE vient d'arriver et chacun se précipite... Le gros Yvonnig s'inquiète du sort du pauvre Yann ar Chapel... Jobig, plus sérieux, se plonge dans la lecture des pélerinages bretons... Corentin cherche à son numéro n'est pas sorti à la loterie d'O LO LE... Hervé suit avec passion « le Mystère du châteaun du Tauracu » et « Trêfle Noir ».

Notre studieux Loic cherche le « Coin du Breton » pour apprendre de nouvelles phrases... Et le petit Yannic, qui ne sait pas encore bien lire, se rattrape sur les images... Et moi, émerveillé, j'admire le pouvoir de notre petit journal qui passionne à ce point tous mes petits camarades.

Et je pense que nous avons bien de la chance, nous, petits Bretons, d'avoir un journal bien à nous qui entretient dans nos cœurs l'amour de Dieu et de notre chère Bretagne.

Je pense aussi à tant de petits Bretons qui ne connaissent pas encore O LO LE.

Ils ne peuvent pas, ceux-là, se réjouir des bonnes histoires de Matilin an Dall, ni s'instruire des coutumes de la chrétienté en Bretagne, ni se passionner pour les aventures du mousse Jobig et de nos amis Yves et Arnelle, ni même avoir la chance de gagner à la loterie d'O LO LE.

Et c'est pourquoi je te dis, petit frère : Propageons notre O LO LE ; faisons-le connaître à nos camarades. Soyons apôtres auprès d'eux ; apôtres de l'idéal breton, apôtres de l'idéal chrétien.

Si chacun d'entre nous le veut, tous les petits Bretons connaîtront bientôt l'idéal DOUE HA BREIZ.

Ton ami YVON.

Pour vous lectrices... Quelques modèles de broderie

Ce sont des napperons et des serviettes à thé, inspirés de nos belles broderies bretonnes, de difficultés d'exécution différentes. Par ces temps de restrictions de linge, votre maman sera très contente si vous lui faites un joli service de table ou à thé, à peu de frais. Vous en trouverez la matière première dans les bons morceaux (tour, cotés) de draps usagés. Vous taillerez dans cette toile, suivant les proportions des parties données, des carrés ayant environ 22 sur 25 centimètres pour les serviettes et un mètre sur un mètre pour la petite nappe, ou des rectangles de 34 sur 40 cm. qui se posent directement sur la table à la place de chaque personne, et remplacent la nappe si difficile à laver actuellement. Toutes ces mesures sont indiquées pour vous donner une idée des tailles courantes, mais peuvent être modifiées selon votre fantaisie ou le format de vos morceaux de tissu.

Vous exécuterez le numéro 1, le plus facile, au point de chaînette et au point de tige avec du gros coton à broder (perlé brillant n° 3 à la Croix ou D. M. C.). Les deux bandes droites forment encadrement sont au point de chaînette en coton rouge, les tiges croisées sont jaunes avec les feuilles vertes. au point de tige et les soleils sont rouges.

Ce modèle se prête très bien aux petites nappes individuelles. Vite fait, il peut être reproduit à pas mal d'exemplaires et égayé agréablement une table. Le dessin n° 2 est le plus difficile à broder. Nous vous conseillons plutôt d'utiliser pour un beau napperon ou un fond de plateau. Il est exécuté au plumetis ou au bourdon (coton blanc n° 8 chaque arceau étant bien détaché des autres. Vous pouvez plus facilement le broder au point de chaînette. Dans ce cas l'arceau extérieur sera rouge, le second vert, le plus petit jaune pâle et l'amanche du milieu bleu sombre.



Le dernier modèle conviendra surtout pour un service à thé, petits motifs sur un angle pour les serviettes, motifs plus nombreux ou même se touchant pour la nappe. Les vrilles étant exécutées au cordonnet bleu pâle, les hermines en bleu foncé et les feuilles en rouge. La broderie sera faite à votre choix au point de tige, bourdon ou chaînette.

Maintenant, mettez-vous à l'œuvre et réalisez de charmants napperons que vos amis admireront lorsqu'elles viendront goûter chez vous.

CL. CHALLIER.

CURIOSITÉ



Un petit king-charles ayant eu les pattes de derrière fort endommagées par une automobile, ses maîtres imaginèrent de lui faire construire une petite voiture en osier munie de deux roues, qui supportent à seconde moitié et lui permet de se promener ainsi sur ses deux pattes. Ce mode de locomotion semble agréer à ce néo-bipède, qui néanmoins préférerait encore son arrière-train disparu.

Le Billet d'Annaïg

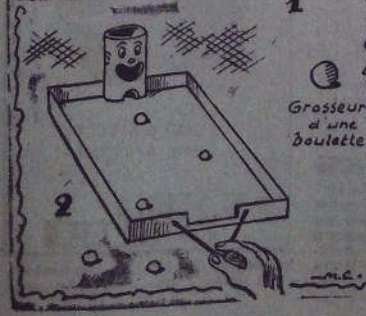


Je reviens du Folgoat et je pense avec mélancolie que la saison des pardons se termine. Comme je me souviens avec émotion de ce beau pardon où l'on pria, dans cette basilique, « merveille du Léon », aux pieds de la Vierge du Folgoat, embrasée de cierges.

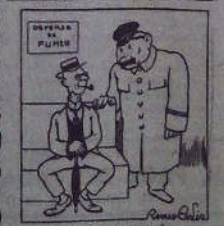
« Ave Maria ! » A cinq siècles de distance l'« Ave Maria » de Saladin retentit encore au fond de nos cœurs. Et j'ai cueilli comme tant d'autres cet « Ave Maria » sur les lèvres de celui qu'on appelait par dérision le fou des bois, pour l'attacher comme un diadème au front de Marie. Et dans cette foule en prière, j'ai senti avec émotion que l'« Ave Maria » ne s'éteindra jamais, cet « Ave Maria » de Saladin, tant que la Bretagne tout entière viendra le redire sur son tombeau fleurdelysé.

Et l'Eglise du Folgoat n'est elle-même qu'un gigantesque « Ave Maria » de dentelle de pierre que le peuple de Bretagne fera monter vers le ciel comme un témoignage de sa dévotion séculaire envers la mère de Dieu. Ton amie Annaïg.

(D'après Mgr. Freppel, évêque d'Angers).

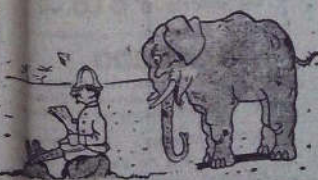


Découpez la fig. 1 après l'avoir collée sur du carton. Enroulez-la de façon à former un cylindre, collez l'onglet et ajoutez la bouche. Prenez un couvercle de boîte en carton, collez le passe-boules à une extrémité, entailliez l'autre et attachez un élastique de chaque côté de l'échancrure. Grâce à cet élastique, il ne vous reste plus qu'à envoyer des boulettes de mie de pain dans la bouche du bonhomme.



— Je ne fume pas !
— Mais vous avez votre pipe à la bouche.
— Oui... j'ai aussi mes pieds dans mes chaussures... mais je ne marche pas !

Un éléphant compatissant.



— Le pauvre... avec cette fraîcheur du sol il va s'enrhumer...



Faisons-lui un cache-col improvisé. Maintenant il peut continuer la lecture d'O LO LE en toute quiétude !

A LA DÉCOUVERTE DE KIER-Y'S

LA PREMIÈRE CITÉ

Texte et dessins de LORTAC

PREMIÈRES RECHERCHES PREMIER ATTENTAT

RÉSUMÉ. — L'ingénieur Le Floch veut assécher la baie de Douarnenez pour retrouver la ville d'Ys. Un Irlandais, O'Donnell, directeur d'une importante société archéologique celtique met en milliard à sa disposition. Mais Le Floch trouve un billet le menaçant de mort s'il donne suite à son projet.



De nouveau, les journaux du monde entier publient des articles sur l'accord signé entre O'Donnell et Le Floch. Ce dernier prend congé de sa fille pour aller solliciter l'autorisation du gouvernement. En son absence Jeanig Le Floch reçoit la visite de O'Donnell.

— Mademoiselle, je vais commencer à explorer la baie, en la survolant



dans mon avion particulier. Par temps clair, on voit très bien les fonds marins, et, si la ville d'Ys est là, on doit l'apercevoir. Voulez-vous venir avec moi ?

— Volontiers ! Vous devriez emmener le père Bouldu.

Car lui, qui a trouvé la statuette, pourra vous dire où il l'a tirée de l'eau.



— Bonne idée en effet. Adopté ! Une heure plus tard : les trois voyageurs décollent d'un aérodrome de fortune voisin.

— Comme c'est beau, la baie, vue d'ici !

— N'est-ce pas, Mademoiselle ? Alors, père Bouldu, pouvez-vous indiquer l'endroit où vous avez pêché la statuette d'or ?



— Le voici, droit dessous !

— Mais voyez ! Ne distinguez-vous pas comme des murs, des tours, entre deux eaux ?

En effet, on dirait des constructions !

— J'en fais des photos, qu'on agrandira ensuite !



— Attention ! L'avion ne répond plus aux commandes ! Nous allons sans doute tomber ! Mademoiselle, sautez en parachute ! Je crois que nous pourrions atterrir sans dommages, mais je préfère vous savoir en sûreté !



Ouf ! J'ai eu chaud ! Nous avons cassé du bois, mais pas nos os, c'est le principal. N'est-ce pas, père Bouldu ?

— Sur donc ! Mais je me sens plus rassuré dans mon canot ! A présent, allons chercher Mlle Le Floch, qui a dû tomber en mer.



— Alors, Dieu soit loué ! vous n'êtes pas blessés, Mademoiselle ?

— Non ! J'en serais quitte pour un bain forcé et une séance de natation ! Mais quelle est la cause de cet accident ? Que s'est-il donc passé ?



— Examinez cette commande de mon « zinc ». Elle était neuve, elle n'est ni usée, ni brisée. Elle a été cisailée par une main criminelle ! Il s'agit d'un sabotage ! D'un attentat anonyme et lâche !

— Mais qui peut nous vouloir du



mal ! Qui donc nous poursuit ainsi, de sa haine ? Je commence à craindre pour la vie de mon père !

— Comptez sur moi pour vous protéger tous les deux. Nous trouverons bien l'auteur de ces actes criminels.

Dans notre prochain numéro, la suite :

LE MYSTÈRE CONTINUE

Le coin des Petits Bretons émigrés



« LOIN D'ELLE, RESTEZ DES APÔTRES ET DES CHEFS »

Chaque famille a ses traditions. La famille bretonne a les siennes. Les Bretons sont des Apôtres et des chefs. Au cours de l'Histoire du monde, partout où il fallait aller de l'avant, les Bretons étaient là.

Des âmes à sauver ? Voilà nos saints évêques, nos moines, qui s'élançaient au plus vite pour convertir les païens.

Une victoire à gagner ? C'est nos rois, nos ducs, ou Richemont, Lafayette, l'Amiral Rouarc'h.

Une terre à découvrir ? Des ennemis à mettre en déroute ? C'est Jacques Cartier, Duguay-Trouin, Surcouf.

Loin d'être à la remorque des autres peuples, la Bretagne est toujours demeurée à l'avant-garde dans les conquêtes. Ces traditions, la Bretagne les a gardées inviolées : le temps loin de les amoindrir, doit en augmenter l'intensité... Les Ancêtres donnent l'exemple.

« Loin du Nid », Chers petits Bretons, vous seriez tentés d'abdiquer devant un sourire ou une critique. Restez fermes comme le granit de nos rivages.

L'âme bretonne est conquérante parce que chrétienne ! Elle voit grande et loin. Dieu n'a-t-il pas fait les Bretons : « Amoureux de la Lande, de gwerz et de souloz ?

S'élevaient d'infini... et du son des binious ? »

Donnez à vos petits compagnons et petites compagnes, cette foi que les Aïeux vous transmise... Soyez des Apôtres et des chefs !

Pour défendre leur Pays, nos fiers et courageux ancêtres ont répondu aux appels de leurs Tierns ou chefs... depuis Vahok jusqu'aux lieutenants de la Duchesse Anne.

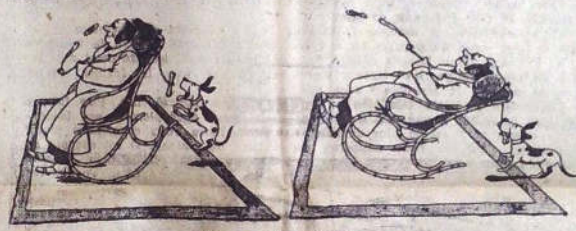
Dans la suite chaque fois que des hommes de cœur et de génie ont fait appel aux Bretons, ceux-ci se sont sacrifiés avec courage et héroïsme.

Ils ont répondu en 1870.
Ils ont répondu en 1914.
Et après avoir versé le meilleur de leur sang, ils sont encore heureux aujourd'hui, de faire couler sur les plaines de la Patrie meurtrie, le baume de leur foi.

Vous n'êtes plus en Bretagne. Il vous faut double courage, soyez deux fois plus chrétiens.

PRESENTS, disaient nos ancêtres quand ils parlaient au combat !
PRESENTS, répondent nos missionnaires quand Dieu les veut au loin !

N° 15271

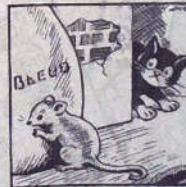


M. Durand fait sa digestion.

KORNIG AR BREZONEG (Le coin de Breton)

16 - C'houezkvet Kentel - 16 leçon.

- 1 — Petra wellit a-hont ?
(Que voyez-vous là-bas ?)
- 2 — Eul logodenn a welan a-hont.
(Une souris je vois là-bas).
- 3 — Lost al logodenn a zo hir
(La queue (de) la souris est longue).
- 4 — Petra'ra al logodenn lost hir ?
(Que fait la souris longue queue ?)
- 5 — Laerez bleud a ra, eul laer eo.
(Elle vole (de la) farine (voler de la farine elle fait); c'est une voleuse).
- 6 — Met, paket e vo al logodenn-gant ar c'haz.
(Mais, attrapée sera cette souris avec le chat).



Al logodenn-se a vo paket gant ar c'haz

REMARQUES. — Nous connaissons maintenant les trois formes de l'article an, ar, al (le, la, les) — Eul, eur, ul (un, une). Al et eul s'emploient devant les mots commençant par l, au et eul devant les voyelles et m, d, t, h, ar et eur devant les autres lettres. — (6) Laer (voleur, voleuse) ; laerez (voler). Prononcez bien : (1) a-on-te - lo-godenn-ost-re - (5) laé-réz-bleud-e ; laé-ré (8) é vo.

La loterie d'O LO LE

Voici le gagnant du 7 septembre :

N° 13.300

Que celui qui possède l'exemplaire portant ce nombre aux Adresses, et immédiatement, il recevra l'album sur la Bretagne.

PARENTS, ABONNEZ VOS ENFANTS A O LO LE

JOURNAL SAIN ET CHRÉTIEN

Tout abonné d'un an donne droit à une prime : Les Costes de Korrigaan.

PROPAGANDISTES !

POUR MÉRITER LA CROIX O LO LE

DIFFUSEZ 50 NUMÉROS

PRESENTS ! répondront les Petits Bretons à l'appel du Maréchal, les livrant lui prêter secours sur la CONVERSION de la FRANCE.

Abbé Charles LARDIC.

Adresser toute correspondance concernant les Petits Bretons Emigrés à :

M. l'abbé Charles LARDIC

directeur de « Pell diouz an Neiz »

48, rue Delagènière, Le Mans (Sarthe)

QUELQUES MOTS...

■ Notre grande page de vacances paraîtra la semaine prochaine. Nous avons attendu un peu afin de pouvoir publier certains dessins « retardataires » mais excellents !

■ Les vacances prennent fin, mais O lo le continue, et compte sur chacun de vous pour le propager et le faire aimer de vos camarades de classe qui ne le connaissent pas encore !

■ Une récompense sera donnée à tout propagandiste qui trouvera un nouvel abonné d'un an.

■ Soyez fidèles à O lo le et vous connaîtrez bientôt Goneri, le petit chouan ; Tinalg, la gentille espigle ; les ingénieurs Le Hénaff sur la stratosphère ; les nouvelles aventures de Matilla an Dall, Nova et Jobig, etc., etc...

Dans notre prochain numéro :

LA PAGE DES VACANCES

entièrement réalisée par les O Lo Le

BIENTÔT VOUS SEREZ CAPTIVES PAR UN GRAND FILM HISTORIQUE BRETON ! EN PLEINE CHOUANNERIE DANS NOS LANDIERS ET DANS NOS BOIS

RECONNAISSANCE DE DETTE



Dans une écurie, un cocher priait un de ses camarades, qui venait de toucher de l'argent, de lui prêter mille francs.

— Je veux bien, répond le camarade, à condition que tu me fasses une reconnaissance, et nous n'avons ici ni plume, ni papier.

— Bah ! riposte l'emprunteur, finacraït la chose sur la muraille avec mon couteau ce sera pareil.

— Tiens, je n'y aurais pas pensé ! Tu sais toujours te tirer d'embaras, toi. Et le naïf remet au malin les mille francs, après avoir lu ce qui suit, gros sièrement brûlé sur le mur :

« Je soussigné, reconnais devoir la somme de mille francs, que je m'engage à rembourser au porteur de la présente. »



CHAQUE BILLET

ATTIRE LA FORTUNE

LOTÉRIE NATIONALE

Imprimerie d'O LO LE - Landemecq - La Grotte - Mme Vava de Bellairs.



O LO LIÉ

Journal illustré des Petits Bretons

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Redact.-Adm. : 7, rue Lafayette, LANDERNEAU (Finistère)

2^e ANNÉE - N° 41
21 SEPTEMBRE 1941

80 Centimes

ABONNEMENTS :

1 an : 36 fr.
6 mois : 18 fr.
3 mois : 10 fr.

Directrice : Mme Yvonne de Bostang
Administrateur : 7, rue Lafayette - Landerneau
C. G. Mlle Lachère 29556 Rennes

Les Aventures de MATILIN AN DALL

Traité et Dessins de R. THOMEN

Chapitre XIV — LA HARPE DE MERLIN

RESUME — Yann ar Chapel, compagnon de Matilin an Dall, est prisonnier du Diable. Matilin le recherche, accompagné de Korrig et Gwennigel, la petite fée du Yeün Elez qui les conduit dans son palais...



Quand Matilin eut fini de chanter la chanson qui a perpétué son souvenir, Gwennigel lui dit : « Mon aïeule était cette fée Viviane qui enferma jadis son maître, le barde Merlin, dans un cercle magique dont il ne put plus sortir. Dans ma famille on conserve la harpe du célèbre enchan-

teur. La voici, tu peux en jouer ! Je te la donne ! »

Le sonner de bombardes pinça les cordes, mais de l'instrument ne sortit aucun son. Alors il le reposa à terre. Dès qu'il eut fait ce geste, la harpe se mit à vibrer d'elle-même, faisant entendre une musique des plus agréables. C'était l'accom-

plissement de la chanson de Merlin. Matilin an Dall la chanta aussitôt : « Du temps que j'étais barde dans le monde, j'étais honoré de tous les hommes. Les fêtes ne durent pas éternellement. Une heure après être entrés au palais de Gwennigel, Matilin et Korrig se retrouvèrent dans la lande bretonne : « j'ai faim !

dit le bombardier — Moi aussi ! » fit le Korrig qui ajouta : « Dame ! les confitures de pétales de roses, c'est exquis mais peu nourrissant ! Attends-moi là ! »

Quelques minutes plus tard, Korrig était de retour, brandissant dans chaque main une côtelette de porc qu'il avait obtenues on ne sait comment.



Il s'agissait de faire rôtir ces côtelettes. Un lutin n'est jamais arrêté par les difficultés. « Matilin ne peut me voir puisqu'il est aveugle, se dit Korrig, donc aucun inconvénient à ce que la harpe de Merlin me serve de gril ! »

En raisonnant ainsi Korrig ou-

blisait que la harpe était enchantée. Dès que celle-ci eut compris l'usage saboteur que l'on voulait faire d'elle, elle se révolta. Pris de panique, le lutin chercha son salut dans la fuite. Il s'arrêta au pied d'un rocher.

Sur ce rocher une petite ouverture :

l'entrée d'une grotte peu profonde. Korrig y pénétra. La harpe vint se placer devant l'ouverture, ses cordes servant de barreaux à la prison du lutin.

8. La disgrâce de Korrig dura peu. La harpe de Merlin ayant disparu subitement, le prisonnier se trouva délivré. Il mit

toute cette histoire sur le compte de l'hydromel dont il avait abusé. Puis, les côtelettes se trouvant cuites comme par enchantement, il prit sa forme canine qui lui était plus commode pour ronger les os.

La Semaine prochaine : L'HERBE D'OR

Le Trèfle noir

Chapitre XI — L'ENQUÊTE

RESUME — Un vol audacieux, signé du Trèfle Noir a été commis à bord du Morgau. L'enquête se poursuit fiévreusement. Lagadee est persuadé être sur la piste.



L'industriel s'avance vers le groupe des passagers, le sourire aux lèvres, l'air jeune, malgré ses cheveux grisonnants. Jobig est là, figé, le regardant toujours...



Soudain, malgré lui, oubliant toute prudence, il s'avance et d'une voix que tous entendent : — Le voilà, cri-t-il, c'est lui. Et de son index, il désigne l'industriel nautais pétrifié...



Au milieu se la stupeur générale, on s'écarte... Alors, on assiste à une chose inouïe : l'industriel bondit vers le bastingage, ôte son chapeau, arrache la perruque grise qui le déguisait jusque là et la jance à la tête du détective.



Puis, en un clin d'œil, il se dévêtit de ses pardessus. Avant que Lagadee, aidé de Jobig, ait pu sauter sur lui, le bandit était au bord, les poings tendus armés, chacun avec un revolver.



comme par enchantement l'industriel est transformé : vêtu d'un habit noir sur lequel se détache une pochette blanche marquée du signe fatidique : un Trèfle Noir.

Tous reculent épouvantés, et d'une voix stridente, l'homme lance : « Vous voulez connaître l'Homme-Fantôme ? Le Trèfle Noir, le roi des cambrioteurs ? C'est moi !... Regardez-moi bien... Mais regardez-moi donc !... » Ne perdant pas son sang-froid, le détective ordonne au bandit de se rendre. Le Trèfle Noir sent l'air se resserrer autour de lui ! Jugant la partie perdue, il se constitue prisonnier, tandis que Jobig est chèrement félicité de son exploit...

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Lagadee qui vient de démasquer le « TRÈFLE NOIR » a-t-il terminé sa mission ? N'oublions pas que le terrible malfaiteur n'est pas homme à s'avouer vaincu ! Prisonnier n'aura-t-il pas recours à un exploit des plus invraisemblables pour échapper à la police et continuer sa vie de hors-la-loi ? Aurons-nous l'occasion de revoir Jobig dont le courage vient d'être si brillamment couronné de succès ? Vous lirez prochainement la suite de ces passionnantes épisodes dans la deuxième partie de notre film :

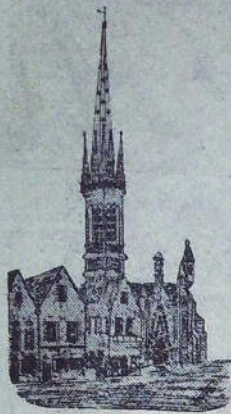
JOBIG ET NORA

Des aventures encore plus étonnantes, plus mystérieuses !

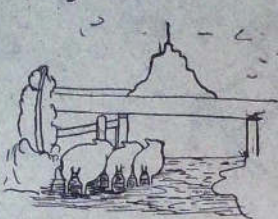


(Titre de Gwen de Parcvaux, 14 ans, Langonnan, Plouzané, Finistère.)

Les Paysagistes



« VA ZOUR DANTELEZET »
St-Pol-de-Léon le Krels Ker au bon vieux temps.
(Dessin de Claude Le Joly, St-Pol.)



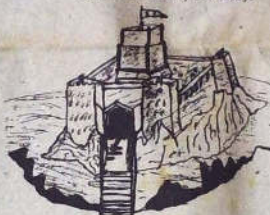
« Le Couesnon dans sa folie, mit le mot en Normandie. »
(Dessin de Thérèse Saussey, Touffé de Tolveast, Manche.)



(Dessin de Erwan ar Berr, 5 ans, rue du Palais, Quimper.)



Cour de ferme bretonne
(Dessin de Marie Le Doll, 13 ans, Ecole libre de Treméven Finist.)



CHATEAU FORT BRETON
(Dessin de Marcel Guénaf, St-Pol-de-Léon, Finistère.)

Enfin voici cette PAGE DES VACANCES ! Ce n'est pas trop tôt direz-vous ! Et encore vous voyez nous n'avons pas pu tout publier en une seule fois... La semaine prochaine se fera le tour des jeunes reporters photographes et de ceux dont les dessins n'ont pas paru dans ce numéro.

O LO LE est heureux de remarquer que certains d'entre vous ont de bonnes dispositions pour l'illustration ! Qu'ils persévèrent et un jour ils deviendront des collaborateurs assidus d'O LO LE comme dessinateurs professionnels.

La semaine prochaine nous en reparlerons... En attendant admirez vos dessins imprimés.



MA POUPEE MARIANNIK
Gagnée au concours de Coates d'O LO LE.
(Vue par Genaviève Le Guen, Angoulême.)

Les Décorateurs



MOTIF DE BRODERIE BRETONNE
(Dessin de Léone Duval, 12 ans, St-Brieuc.)



HOMONYME

Un voyageur descend trop rapidement du train, glisse sur le marchepied et tombe. On s'empresse autour de lui.

— Avez-vous beaucoup de mal ?
— Non, je n'ai qu'une valise.
(Envoi de l'Ecole des Filles d'Aigrefeuille-sur-Maine.)



Croix celtique
(Composition de M. Th. de la Pintière, « Spenn-Gwen », La Châze.)



Motif décoratif pour faïence
(Dessin de Louis Rivail, Ecole Ste-Anne, Rennes.)



« CROQUIS DE DANSE »
(Dessin de Pierre Olichon, 6 rue Fote Potern, Vannes.)



(Dessin de Jacques Bostel, 11 ans, rue des Eaux, Forges (S.-I.).)



SOUVENIR DU LEGUE
(Dessin de Henri Tallec Pédernec (C.-d.-N.).)

Le MYSTÈRE du CHATEAU du TAUREAU



Lorsque tu chantaient, ça m'a fait quelque chose...

RÉSUMÉ — Le Docteur Dinan ayant été assassiné par des inconnus pour lui ravir un document révélant l'existence d'un trésor au Château du Taureau, ses deux enfants Yves et Armelle, sont à la poursuite des criminels. Ceux-ci après les avoir enfermés dans le fort et découvert le trésor les emmènent vers une destination inconnue. Mikael Seite, leur cousin, est à leur recherche et trouve ses cousins dans un îlot. Tandis que Mikael part avec Armelle prévenir la police de Brest, Yves reste seul dans l'île, voulant sauver à tout prix le trésor mais les bandits l'emmenent vers une destination inconnue...

— Compris... Allons, toi, suis-mois, fût-il à l'enfant terrifié.

... Sans prononcer une parole, mais en ayant un geste de menace, Harry indiqua à Yves sa nouvelle prison. Après quoi, il s'en alla, en refermant derrière lui la porte à double tour...

Curieux, Yves inspecta rapidement la pièce. Comme la porte, les murs étaient épais et solides. Une toute petite fenêtre donnait sur l'extérieur mais le feuillage des arbres qui entouraient la maison formait un rideau qui masquait la vue.

Le mobilier était rudimentaire. Un lit de fer, une petite table et une chaise... Légèrement abattu, surtout épuisé par le manque de sommeil, le jeune prisonnier s'allongea. Il aurait voulu s'endormir pour oublier... Il ne le put pas...

Au rez-de-chaussée les bandits menaient un grand vacarme. On entendait leurs cris, leurs rires bruyants... Sans doute fêtaient-ils par de joyeux libations la victoire que deux des leurs venaient de remporter en dérobant le trésor du Château du Taureau !

Deux longues journées s'écoulaient sans que rien ne vint modifier l'existence de Yves. Elles lui paraissaient encore plus mornes que les heures passées dans la froide prison du Château du Taureau... Il était surtout angoissé, ne sachant pas quelle décision les bandits avaient prise à son sujet... S'enfuir, il ne pouvait hélas y songer. Ses gardiens avaient eu la fâcheuse idée de placer juste sous sa fenêtre la niche d'un chien féroce.

Il devait donc attendre, mettant sa confiance en la Providence, en Notre-Dame

Roman inédit de Job de Roincé

du Folgoat qu'il priait souvent et qui ne l'abandonnerait certainement pas...

Deux ou trois fois par jour, Harry venait le voir, et lui apporter ses repas... L'homme était bourru et brutal !

Jamais il ne manifestait la moindre pitié à l'égard de cet enfant sans défense. Son attitude était telle qu'Yves se rendit compte que si un jour ses compagnons lui donnaient l'ordre d'exécuter le prisonnier, il le ferait sans le moindre remords... C'est donc avec une certaine frayeur que l'enfant le voyait pénétrer dans la chambre.

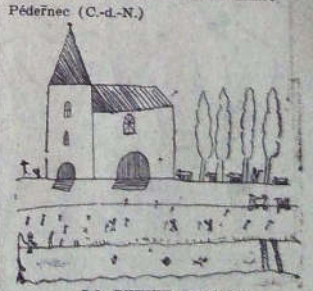
Le matin de sa troisième journée de captivité notre jeune ami fut brusquement éveillé par un bruit qui venait de l'extérieur. Intrigué, il se précipita à la fenêtre et fut renseigné tout de suite : Un des bandits venait de sortir l'auto du garage, et, en compagnie de plusieurs camarades, se préparait à partir en voyage. A cette vue Yves devint tout joyeux. S'il demeurait seul peut-être parviendrait-il à s'évader ? Il fut bien vite dérompé. En effet, après le départ de l'automobile, il entendit marcher au rez-de-chaussée. Quelqu'un était donc resté afin de la garder.

Déçu, il se résigna. Au dehors tout était calme, le soleil matinal annonçait une belle journée. Pour passer le temps, Yves se mit à chanter, doucement d'abord, puis peu à peu sa voix s'éleva plus forte...

Les paroles qui viennent sur ses lèvres sont celles d'une vieille complainte bretonne, d'une « gwerz » du Léon et que sa mère chantait souvent. Ce chant lui faisait évoquer sa maison de Lennegon, sa maman, sa Bretagne. Tout ce qui lui manquait !

Bruquement, il se tut. Quelqu'un montait l'escalier. C'était Harry qui, d'une poussée brutale ouvrait la porte.

— Alors, on chante maintenant ?
— Ce n'est pas défendu, je crois !
— Défendu ? Non !



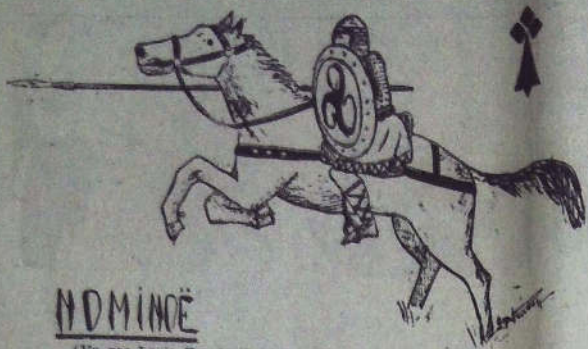
LA PETITE EGLISE
(Dessin de Dodig ar Berr, 7 ans, Quimper.)

Le malfaiteur hésitait comme s'il voulait ajouter quelque chose... Il reprit :
— Cette chanson était...
— Une complainte bretonne, une très vieille chanson de chez nous.
— C'est bon, grogna Harry.

Il sortit aussi brutalement qu'il était entré.

Quelques minutes s'écoulaient, puis il reparut de nouveau, apportant au prisonnier son petit déjeuner... Contrefaiblement à son habitude, il demeura là. Yves remarqua qu'il y avait quelque chose de changé dans son visage. Son regard se faisait moins dur.

— Ainsi donc, tu es Breton ! Je peux donc te dire cela. Tout à l'heure, lorsque tu chantaient, ça m'a fait quelque chose. Brusquement, tout mon passé, toute ma jeunesse me sont apparus. Car, moi aussi, je suis Breton !
Yves fut tout surpris.



NDMINCÉ

(Vu par Louis Feunteun, 32 rue Brizeux Quimper.)



n'eus butun ken -

(Dessin de Yves l'Hévéder, 11 ans 1/2, lycée Clémenceau, Nantes.)



(Dessin de Jacques Maillard, Sana marin de Pen-Bron, par Le Croisic (L.-I.).)



MELEVDI DA JAMEZ
MAMM AR BRETONEZ
(Dessin de Gwenaél Le Gars, 11 ans, Landrévarzec.)



En route pour chercher O LO LE malgré la pluie !
(Dessin de Maurice Guillou, place de l'Église, St-Philbert de Gd Lieu (L.-I.).)



« IL A EU LA CROIX D'O LO LE »
(Dessin de Emmanuel Guyader, 15 quai Penieroff, Concarneau.)



« En faveur du... retour à la terre ! »
(Dessin de Pierre Remy, villa Annette, ville Sero. St-Quay-Por-Treux (C.-N.).)



TOUTOUG, LA LA, VA MABIG
(Dessin de Raymond Cudennec, 13 ans 1/2, Ecole St-Jean-Baptiste St-Pol-de-Léon Finistère.)



PAOTR AR BROIOU TOMM
(Le Colon)
(Dessin de Mikael ar Gô, 9 ans, Gouézec (Finistère).)

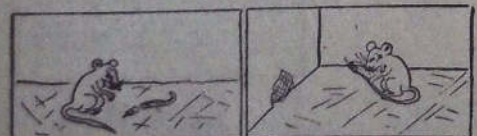


DANSE BRETONNE
(Dessin de L. Rouxel, 11 ans, 24, Rue de la Maine Le Mans.)

Le Coin des humoristes



« WAR HENT AR MARCHAD... »
(Dessin de Jean Le Bars, 13 ans, Plou-guerneau.)



1. La souris - Tiens Yfig a décapité le serpent, non joué préféré !
2. Une idée ! Je vais jouer un bon tour à Bisig.



3. Il arrive ! Sauvons-nous vite !
4. Bisig - Va Doux ! un serpent, je suis mort !
(L'auteur de cette historiette a certes de l'imagination, mais il est très distrait : il a oublié de joindre son nom et son adresse !)

DEUX BONS AMIS



- Donnez-moi un peu de feu, s'il vous plaît !
- Donnez-vous la peine de monter !
(Dessin de Georges Trézel, Servon-sur-Vilaine.)



C'est la fée Carabosse, lon ia Digue, don, ma dondaine,
C'est la fée Carabosse, Qui n'est pas loin du Don,
Qui n'est pas loin du Don Digue, don, ma dondon.
Extrait d'une chanson populaire de Guéméné
(Dessin de Michelle Cochotel, Guéméné- Penfao.)



- Le Maître - Citez-moi des quadrupèdes.
Yannig - La table, deux peufes, et mon petit frère !
(Dessin de Marie Th. Gourdin, Pléme-Fougères, I et V.)



Dans son lit déserte, Gaik le naufragé, rêve au pays, et Bisig se demande s'il mangera encore de la sardine...
(Dessin de Jean Thomas, 11 ans 1/2, 15 rue St-Pierre, Lorient.)

EN FAMILLE

Un ami de la maison prend bébé sur ses genoux et le fait sauter.
- Oh ! Monsieur, dit l'enfant terrible, fais bien attention de ne pas me faire tomber.
- Mais non, mais non.
- C'est que tu sais, hief, pendant une promenade à la plage je suis tombé d'un éte.
(Envoi de l'École des Filles d'Aigréfeuille-sur-Maine.)



O LO LIÉ

Journal illustré des Petits Bretons

PARAISSENT TOUS LES DIMANCHES

Redact.-Adm. : 7, rue Lafayette, LANDERNEAU (Finistère)



2^e ANNÉE — N° 42
28 SEPTEMBRE 1941
80 Centimes

ABONNEMENTS :
1 an : 35 fr.
6 mois : 18 fr.
3 mois : 10 fr.

Directrice : Mme Veu de Bellégo
Administr. : 7, rue Lafayette - Landerneau
C. C. G. Mlle Loicere 28556 Rennes

Les Aventures de MATILIN AN DALL

Textes et Dessins de R. THOMEN Chapitre XV. — L'HERBE D'OR.

RÉSUMÉ — Yann ar Chapel, compagnon de Matilin an Dall, est prisonnier du Diable. Matilin le recherche, accompagné de Korrig et Gwennigel, la petite fée du Youn Elez qui les conduit dans son palais...



Nous voici transportés dans l'autre de Lagaluch. En compagnie de son compère Paolig, la sorcière prépare une drogue infernale destinée à rendre malade, pour le restant de ses jours, celui qui l'absorbera. Cette drogue est faite de l'oeil gauche d'un corbeau, du cœur d'un cratout, de la graine de la fougère verte cueillie à cent brasses au fond du puits,

Il n'y manque plus que la racine de l'Herbe d'or qu'il faut arracher tête nue, au lever du soleil, en cheminant nu-pieds, Lagaluch dit : « Par malheur, il n'y a que les saintes gens qui trouvent l'Herbe d'or ! Paolig, mon ami, bien que tu sois tout le contraire d'un saint, tâche de me procurer tout de même cette plante indispensable ! »

Paolig, simple jeteur de sorts, ne pouvait refuser ce service à une sorcière aussi puissante que Lagaluch. Il se mit en route.

De son côté, accompagné de Korrig, Matilin poursuivait son chemin, à la recherche de son insaisissable camarade Yann ar Chapel. En traversant une

prairie, il marcha par mégarde sur l'Herbe d'or.

Aussitôt il ressentit une grande lassitude du cerveau et des membres. Il s'assit et céda à l'invincible sommeil. Korrig le secourut pour l'éveiller, caâ



c'était l'aurore et il n'était plus l'heure de dormir. Voyant ses efforts vains, le petit lutin prit le parti de s'allonger à ses côtés pour tenter de cocher.

Celui qui a marché sur l'herbe sacrée acquiert la faculté d'entendre le langage des chiens, des loups et des oiseaux. Quoique aveugle et endormi, le bombardier vit Ki Du Ar Youn se dresser devant lui, et il comprit que les aboiements

de ce chien voulaient dire : « Si je m'appelais Matilin, je jouerais un bon tour à Paolig qui s'avance, attiré par l'Herbe d'or.

Cette proposition sourit à Matilin an Dall. (Paolig n'était-il pas à l'origine des maux dont souffrait Yann ar Chapel, prisonnier du Diable ?) Il dit au chien du Youn : « Ma cacité m'interdit de faire ce que tu me proposes ; mais je te

laisse libre de brimer ce mécréant ! »

Ki Du, alors, ergusa sous l'Herbe d'or un trou dans lequel il se blottit.

Paolig a vu l'Herbe d'or. Et pour l'arracher selon le rite prescrit dans les grimoires, il commence à se dévêtir. Il a déjà été ses sabots et s'avance. Mais... qu'à donc le sol à brûler ainsi ? A la plante de ses pieds nus, la chaleur devient intolérable.

Il se met à danser, pour soustraire, son après-pensée, ses pieds aux charmes qui sortent de la queue du chien magique. On ne danse bien qu'en musique. Matilin, réveillé, accompagne cette danse sur sa bombarde. Korrig nargue le danseur et Gwennigel, la petite fée, sourit avec indulgence à son grand aru.

(à suivre).

LAOU ET LE NOYE



Laouk qui se vante un peu trop de ses exploits imaginaires, se voit un certain jour interpellé par un compère qui s'est promis de jouer un bon tour à notre héros.

— Un homme se noie



dans l'étang, lui dit celui-ci, venez vite, je ne sais pas nager.

Laouk, qui aurait préféré être à cent lieues de là, redoutant de passer pour un poltron qu'il est, court au secours de l'infortuné.

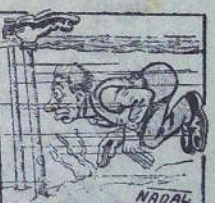


Arrivé sur la berge, il se dévêtit. Deux souliers émergent de l'eau. Vite, il faut sauver le malheureux noyé, s'il en est encore temps.

Il essaie d'attraper la victime par les pieds. Mais



ceux-ci sont déjà faldes... Le sinistré serait-il mort ? Prenant son courage à deux mains, car on l'observe du bord de l'étang, Laouk plonge au fond de l'eau, chose qu'il n'a jamais faite de sa vie...



Stupeur ! le pseudo-Noyé n'était que deux béquilles piquées en terre, surmontées d'une paire de vieux souliers.

Laouk a compris la leçon, aussi se promet-il d'être plus modeste à l'avenir.



LE COMBAT DES TRENTE

Un exploit célèbre de la guerre de Succession de Bretagne fut le Combat des Trente qui mit aux prises trente Bretons et trente Anglais.

En voici la cause :

Malgré la trêve conclue entre les Français du Parti de Blois et les Anglo-Normands attachés à Montfort, des aventuriers étrangers, auxiliaires de ce dernier, ayant à leur tête un chef de bande nommé Beambrough, ravageaient le pays de Bretagne.

Beambrough avait pris Piérenel, dit un poète français du temps, et menait les Bretons au gré de son caprice, quand un jour, le 3 mars de l'année

1351, le bon seigneur de Beucmanoir, commandant de Josselin pour Charles de Blois, se rendit vers les Anglais et leur demanda raison. Or, il fut témoin d'un spectacle qui lui fit grand pitié : il vit de pauvres paysans, les fers aux pieds et aux mains ; tous enchaînés deux par deux, trois par trois, comme vaches et bœufs que l'on mène au marché. Beucmanoir vit cela, et son cœur soupira.

Chevalier d'Angleterre, dit-il à Beambrough, vous êtes bien coupable en tourmentant ainsi ceux qui sèment le blé, et qui nous procurent la viande (Suite page 2).





— Beaumanoir bois ton sang !...

ce serait à nous, nobles, à travailler la terre, à manier le fléau et la houe, à endurer la pauvreté. Laissez-les donc vivre en paix, car ils ont souffert trop longtemps.

— Parlons d'autre chose, Beaumanoir, répondit Bembrough ; les Anglais domineront, les Anglais régneront par tout !

Beaumanoir répondit : — Toutes vos bravades n'aboutiront à rien ; ceux qui parlent le plus ardemment le moins bien. Mais, si vous le voulez, prenons jour pour nous battre on verra bien, par le résultat de la bataille, qui de nous a tort ou raison.

— J'y consens, dit Bembrough ; Ainsi fut jurée la bataille. (1) Elle eut lieu le samedi 26 mars 1351 dans la Lande de Mis-Voie entre Ploërmel et Josselin.

Les Bretons eurent d'abord le dessous. Un des leurs fut tué, trois autres faits prisonniers. Bembrough succomba à son tour ; mais les Anglais serrent les uns contre les autres ; se formèrent en un bataillon hérissé de lances qu'il était impossible d'entamer. Beaumanoir, blessé et épuisé de fatigue, car on était en carême et, fidèle observateur de la loi de l'Eglise, il avait jeûné, demanda à boire.

— Bois ton sang, Beaumanoir, lui répondit un de ses compagnons, et la soif te passera. » Cependant un chevalier breton, Montauban, monté à cheval, lança à coups de lance sur le bataillon anglais et réussit à le rompre, ce fut le signal de la victoire des Bretons. Il y eut trois morts du côté des Anglais et, de l'un et l'autre parti, il n'y avait pas un des survivants qui ne fût blessé plus ou moins grièvement. Les chevaliers et écuyers qui avaient pris part à ce combat furent regardés comme des héros. Un grand nombre d'années après, l'historien Froissard rencontra l'un d'eux, Even Charuel, à la table du roi de France, et parce qu'il avait été l'un des Trente, on lui faisait plus d'honneur qu'à tous les autres. Il avait la figure toute tailladée par les blessures qu'il avait reçues, et l'on voyait par là, combien cette bataille avait été rude. On n'avait pas souvenance d'avoir vu un pareil fait d'armes. (2)

(1) H. De La Villemarqué, Barzaz-Breiz.
(2) Alain Raison du Cleuziou, Histoire de Bretagne.

■ ABONNEZ-VOUS A O LO LE ! ■

LES PAUVRES ET LES RICHES

Un courtisane, retirée des affaires, s'était installée à la campagne. Dans ses promenades, il aimait à s'entourer des enfants du village et à causer avec eux. Un jour que deux petits écoliers étaient réunis autour de lui, ils lui demandèrent pourquoi il y avait des pauvres et des riches.

Le rentier prit dans sa bourse cinq pièces de cinquante centimes et en donna une à chaque enfant : — Faites-en ce que vous voudrez, dit-il et revenez ici demain. Je vous expliquerai alors pourquoi il y a des pauvres et des riches ?

Le lendemain, fidèles au rendez-vous, les petits garçons rejoignirent de nouveau le monsieur.

— Hé bien, dit celui-ci à l'aîné, qu'as-tu fait de ta pièce ? — Je l'ai mise dans ma tirelire. Quand j'en aurai plusieurs autres, je les porterai à la Caisse d'épargne. J'ai déjà amassé près de cinquante francs avec les sous que j'ai mis de côté. »

On est riche, dit alors le rentier, parce que l'économie est la base de la fortune mais il faut se garder de la confondre avec l'avarice.

— Moi, dit le second écolier en retournant sa poche dans laquelle se trouvaient encore des miettes de gâteaux, j'ai acheté de bonnes choses que j'ai mangées.

— Et moi, dit un troisième, j'ai employé mes dix sous à monter sur les chevaux de bois.

— On est pauvre, fit alors le donateur, car la gourmandise et le plaisir sont deux sources de ruine.

— Moi, je n'ai pas été si sot, s'écria alors le quatrième garçon. Etant allé à la ville avec mon père, j'ai acheté des fruits



que j'ai revendus ensuite plus cher, de sorte qu'à présent, au lieu de dix sous, j'en ai vingt.

— On est riche, répéta le troisième, parce que le commerce bien compris procure des gains considérables, mais il faut faire attention à le pratiquer honnêtement.

— Et toi, petit ? ajouta-t-il en se tournant vers le dernier enfant qui était le plus jeune de la bande.

— Moi, je n'ai plus rien, dit le petit. En rentrant chez nous, hier, j'ai rencontré le frère Paulin, le vieux mendiant avec sa petite fille qui pleurait, parce qu'elle n'avait pas d'argent pour acheter à manger. Alors, je leur ai donné ma pièce.

Le vieux monsieur attira le petit à lui, et l'embrassa !

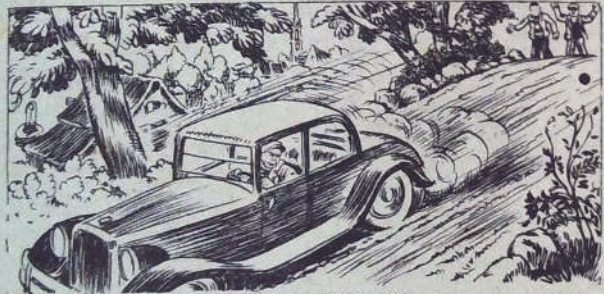
— On est pauvre, dit-il, quand on se dépouille de ce que l'on a pour les malheureux, mais c'est une pauvreté qui nous procure une véritable richesse : celle de mériter et des bonnes œuvres, la seule qui compte aux yeux de Dieu.

Une bonne réplique



M. Durand. — Mon petit gars, toi qu'ies malin, comment dit-on foot-ball en breton ?
Yaan. — Et vous, M'sieu, comment le dites-vous en français ?

Le MYSTÈRE du CHATEAU du TAUREAU Roman inédit par Job de Roince



...l'auto démarra brusquement...

RÉSUMÉ — Le Decteur Dinan ayant été assassiné par des inconnus pour lui ravir un document révélant l'existence d'un trésor au Château du Taureau, ses deux enfants Yves et Armelle, sont à la poursuite des criminels. Ceux-ci après les avoir enfermés dans le fort et découvert le trésor les emmènent vers une destination inconnue. Mikael Seite, leur cousin, est à leur recherche et trouve ses cousins dans un îlot. Tandis que Mikael part avec Armelle, sont à la police de Brest, Yves Armelle se fait enlever, voulant sauver à tout prix le trésor mais les bandits l'emmenent vers une destination inconnue. Son gardien est Breton.

— Comment ? Pourquoi votre nom ? — Harry n'est pas mon vrai nom. Mais pourquoi le raconter mon histoire ? — Mais si... — Après tout, parler de mon passé et le raviver un peu me sera doux. Crozon est mon pays natal. Mes parents y sont morts alors que je n'étais qu'un gamin. Ce fut ma grand-mère qui m'éleva, ma « Mamm Goz ». Après d'elle je fus heureux. Elle fut douce et bonne pour moi. Combien de fois ne m'a-t-elle pas chanté cet éternel refrain que je viens d'entendre. Puis, un jour, elle mourut... — Emu, l'homme s'arrêta. — Ce fut fini pour moi. J'avais tout perdu, surtout... Comment dit-on cela dans le catéchisme, voyons ? — Votre Ange Gardien. — Oui, précisément, mon petit gars. En suite ma vie fut bien triste et je préférais me taire, fit Harry en haussant les épaules d'un mouvement plein de lassitude, tandis qu'un rictus désolé se dessinait à son visage une expression de souffrance atroce.

Landevennec, fit Tenenan, ne m'est pas inconnu. Ce n'est pas loin de Crozon. Landevennec me rappelle, particulièrement ce refrain que chantait ma grand-mère : « E Landevennec Kalon Breiz... »

Chapitre XII UNE FUITE PRÉCIPITÉE

Les deux amis ne pouvaient s'entretenir longuement afin d'éviter d'attirer l'attention des malfaiteurs et ne se voyaient que lorsque Tenenan apportait ses repas au prisonnier. Ils ne pouvaient donc échanger que quelques brèves paroles.

Un soir pourtant Tenenan jeta ces mots : « Cette nuit je viendrai te voir. Que se passera-t-il ? L'enfant l'ignorait et ce fut avec anxiété qu'il attendit l'arrivée de son compatriote.

Il faisait noir lorsque celui-ci pénétra sans bruit dans la chambre et murmura à l'oreille de l'enfant : — Quelques-uns des hommes de la bande doivent se rendre à Bordeaux demain pour vendre le trésor... Je dois conduire l'auto, il faut profiter de l'occasion. Nous devons partir de fort bonne heure, je viendrais te chercher. Tiens-toi prêt dès le petit jour.

Il se retira silencieusement. Il est inutile de dire qu'Yves ne dormit pas cette nuit-là. Il faisait des projets et grande était sa joie en pensant qu'il allait revoir sa maman si chère. Mais, pour cela, il fallait que Tenenan Abiven parvienne à le tirer de là. Comment allait-il s'y prendre ? Il importait surtout de déjouer la surveillance des deux bandits.

A l'aurore, Tenenan entra ouvrit la porte et pria le garçon de le suivre.

Ils descendirent l'escalier sur la pointe des pieds. La porte du garage était ouverte toute grande.

Tu vas le cacher dans le coffre arrière et y demeurer jusqu'au moment où nous serons hors d'atteinte.

Ce sera long ? — Je n'en sais rien, mais espère que non !

L'enfant s'y installa aussi confortablement que possible. Tenenan rabaisa la couverture puis s'éloigna.

Il ne tarda pas à revenir accompagné de deux malfaiteurs portant le trésor de Kerlanet.

Tenenan prit le volant, tandis que la voix bourru d'un des hommes commandait : — En route !

Les bandits étaient fort joyeux. Ne se fendaient-ils pas à Bordeaux chez un riche antiquaire devant, en échange de l'or et les bijoux contenus dans le coffre, leur remettre trois millions. Ils devaient leur grand bruit quand, soudain, la voiture s'immobilisa.

— Hé bien ! grogna l'un des hommes, ça ne va plus ?

Tenenan Abiven était déjà descendu et examinait anxieusement le moteur. Relevant la tête, il dit : — Ce n'est pas grand-chose. Il faudrait pourtant pousser l'auto pour la remettre en marche.

Tout en parlant, il avait repris place à son volant. Ses compagnons possédaient déjà le véhicule qui roula d'abord lentement, puis, tout à coup, démarra. Les deux bandits regardaient l'automobile disparaître rapidement. En effet, Tenenan appuyait à fond sur l'accélérateur et s'enfuyait...

Les deux amis comprenant la duperie de « Harry » se regardèrent avec effroi. Le fureur leur fit entrevoir la situation critique.

C'est en vain qu'ils fouillèrent la route jusqu'à l'horizon, dans l'espoir d'y apercevoir une voiture qui leur permettrait de rejoindre le fuyard. La gorge serrée, l'un d'eux dit : — Nous sommes roulés. Ce sacré pantin veut être le seul possesseur des trois millions !

L'auto roulait toujours à vive allure, ça persuadé que ses complices, seraient tout leur possible pour le rejoindre, Harry voulait se mettre hors d'atteinte. Au lieu de continuer vers Bordeaux, il bifurqua vers le Nord.

Se jugeant bientôt en sécurité il s'arrêta et s'adressa d'aller délivrer Yves.

— Alors, nous sommes sauvés ? — Oui, moi idée n'était pas mauvaise, vois-tu. Nous n'avons plus qu'à continuer vers la Bretagne !...

(à suivre)



— Accusé, avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense ? — Non, monsieur président. Je suis pressé, parce que si l'on doit me mettre en prison j'aimerais autant y aller tout de suite, afin de ne pas arriver après la soupe.

Une grande et belle histoire : celle de notre Bretagne.



36. — SUR LA TRACE DES AIEUX

Enfants bretons, maintenant que vous connaissez l'histoire de votre chère Bretagne, vous l'aimerez ardemment comme un fils aime sa mère ! Vous la ferez aimer de tous ceux de votre âge, et vous vous intéresserez à notre langue millénaire, ce bel héritage de nos pères.

Fiers d'être Bretons, vous marcherez sur les pas de vos ancêtres en embrassant le noble idéal d'un cœur vaillant breton :

DOUE HA BREIZ ! DIEU ET BRETAGNE !
TADOU AR VRO, O'HOUI SENT KOZ HOLL DOUJET,
GWARANTIT BREIZ DA VIRVIKEN !
PERES DE LA PATRIE, VIEUX SAINTS VENERES,
GARDEZ LA BRETAGNE POUR TOUJOURS !

Une amusante plaisanterie

Voici une ingénieuse farce qu'un bon plaisant s'amusa à jouer tout récemment, un jour de marché, à une brave marchande dont l'intelligence un peu rétrécie et la crédulité toute naïve s'y prêtèrent comme par inspiration.

Notre quidam cassa délicatement l'une de chaque extrémité de deux œufs, introduisit dans l'un une pièce de dix francs et dans l'autre deux pièces d'or de 20 francs, puis colla d'une manière si imperceptible les deux morceaux enlevés, qu'il eût fallu une vue presque télescopique pour reconnaître qu'ils avaient été détachés de la coquille.

Il plaça ensuite un œuf dans chacune de ses poches et se dirigea vers le marché à l'entrée de la rue du Marché. Il trouva précisément cette bonne femme qu'il aborda et à laquelle il marchandait un douzain d'œufs. Après un assez long débat il se décida sur le prix qu'elle en voulait, à en prendre une demi-douzaine, non sans toutefois les avoir tournés, les uns après les autres, dans ses doigts pour en découvrir la fraîcheur. « Peine inutile, répliqua la marchande, car je les ai levés comme un œuf avant mon départ. » Il lui versa donc la somme convenue et se disposa à partir.

Par une maladresse simulée, notre fauteur laissa échapper un œuf de sa poche, bien entendu son enveloppe ne put résister à ce choc et fut littéralement bisée ; mais quelle fut la stupefaction de notre brave femme quand elle en vit sortir une pièce de dix francs. Vous la dépendre serait bien difficile ; elle est restée tout d'abord dans un ébahissement complet ; elle demanda alors qu'on en cassât un autre pour s'assurer si pareille chose se reproduirait ; en effet, mais d'une manière plus

Un poids trop lourd !



Un riche propriétaire convoitait le champ d'une pauvre. Ce champ avait appartenu à son père, lequel l'avait cédé, mais sans contrat. Le maître du domaine gagna son procès et vint lui-même signifier son arrêt à la pauvre vieille femme. Celle-ci ne protesta pas. « Je vous demanderai seulement, dit-elle de me permettre d'emporter un sac avec la terre de mon champ et de l'emporter en souvenir. » Le propriétaire ne put refuser, et la bonne femme se mit à remplir un grand sac de terre.

Quand ce fut fait : « Auriez-vous la bonté, dit-elle, de me le charger sur les épaules ? » L'autre refusa d'abord ; mais sur l'insistance de la femme, il essaya de soulever le sac. « C'est beaucoup trop lourd, dit-il. — Quoi ! s'écria, la vieille femme, vous trouvez ce peu de terre trop lourd et vous chargez votre conscience de ce champ ! » Cette réflexion fit réfléchir l'homme. Il jugea sévèrement sa conduite et restitua le champ.



Le Billet d'Yvon



Le Billet d'Annaïg

CONTRE VENTS ET MARES

Je suis allé à la pêche en mer avec mon oncle Yaan. Le courant violent, les vagues écumantes et le vent contraire retardaient la marche du bateau.

Mais mon oncle Yaan est un fin marin ; serrant le vent au plus près, attaquant le courant de biais, évitant le choc des vagues, il dirigeait sa barque vers le large avec patience et habileté.

Et tout en admirant la manœuvre je pensais que la vie ressemble singulièrement à un voyage en mer.

Pour atteindre les Rives Eternelles, il faut aussi lutter contre le souffle des passions, résister aux courants du vice et éviter les vagues d'assaut des méchants. J'ai souvent entendu dire que les marins bretons sont les premiers du monde pour lutter contre les tempêtes de la mer. Et je me disais : Pourquoi aussi les petits gars bretons ne seraient-ils pas les meilleurs chrétiens du monde pour lutter contre les tempêtes du démon ?

Nous essayerons, n'est-ce pas, petit frère, de mériter ce beau titre.

Puissions-nous être toute notre vie des chrétiens courageux et des Bretons sans peur que les assauts du monde et du démon ne détournent jamais de la voie droite qui mène au port de l'Éternité.

Ton ami, YVON.

RENTREE

Voilà déjà finies les vacances ! Elles ont été trop courtes, pensent certaines qui aiment la flânerie, et... n'aiment pas beaucoup l'étude ! Elles ont été trop longues, disent les travailleuses... Mais le principal est de savoir si elles ont été bonnes. Hum ! un examen de conscience n'est pas toujours intéressant à faire !

Mes vacances ont-elles été ce qu'elles le devaient ? Bonnes, c'est-à-dire généreuses, montant de la joie autour de moi, et reposantes pour maman ? Si nous pouvons chacune répondre oui, alors commençons d'un cœur léger une nouvelle année, avec plus de joie et de courage encore que l'an dernier.

Si, malheureusement, nous n'avons pas su être des « rayons de soleil », si nous n'avons pas su « être prêtes » pour les sacrifices qui se présentaient, demandons pardon à Jésus, et puis reprenons la tâche de l'année avec la volonté vraie de travailler cette année nos études aussi bien que nos caractères.

La joie de nos parents, la tranquillité de notre conscience ne seront-elles pas notre meilleure récompense, en attendant le couronnement de notre travail, dans la réussite à nos examens ?

Ton amie, ANNAIG.



singulière encore, car, au lieu d'une pièce de 10 francs, elle aperçut à son grand étonnement deux pièces de 20 francs au milieu du jaune de cet œuf.

Qu'arriva-t-il ? Vous le supposez, sans doute, notre marchande revendiqua ses œufs et voulut que son acheteur les lui rende. Pour rien est fallu que la résistante opiniâtre de celui-ci ne lui valût quelques cheveux de moins. La bonne femme alors d'appeler la police ; mais à son désespoir la police resta muette. Notre farceur se retira, et la rusée campagnarde de déclipper adroitement pour aller casser à plus vite les œufs qui lui restaient, tant il lui tardait de savoir s'ils contenaient le produit d'une autre poule aux œufs d'or. Jugez de sa déception.



Titre de Louis Feunteun, 12 Rue Brizeux, Quimper.

Nos Reporters



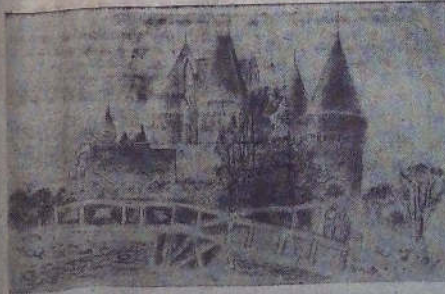
Les îlotiers d'O lo le, de Trégastel en pèlerinage à Saint-Guirec.

(Photo Anna Maugaud, inst. libre, Trégastel (C.-d.-N.).



Pendant la récréation, la lecture d'O lo le est passionnante...

(Photo de l'Institution St-François Xavier, Vannes.)



(Dessin de Jean Dano, Etel, Morbihan.)



Le château de Tonquédec

(Photo de Henri Tallac, Pédernec (C.-d.-N.).



L'ILE TUDY

(Photo de M. Th. Gourdin, Pleine-Fougères.)

La semaine prochaine nous terminerons la publication des Dessins de la "Page des Vacances".

LE 15 OCTOBRE VOUS LIREZ :

Le Bolide Stratosphérique ou l'Odysée de deux audacieux ingénieurs bretons dans la Planète Mars.

A LA DÉCOUVERTE DE KIER-Y'S

Texte et dessins de LORTAC

VI
LES AVATARS D'UN DÉTECTIVE
RÉSUMÉ - L'agencier Le Floch veut s'acheter la base de Donarnez pour retrouver la ville d'Ys.
Grâce aux espions d'Orléans, Le Floch va commencer les travaux. Mais des ennemis inconnus le poursuivent de leur haine; il fait appel, pour déjouer ces machinations, au détective Ringois, venu de Paris.



Le lendemain matin, Le Floch va chercher Ringois à son hôtel.
— C'est curieux, j'ai beau frapper fort, il ne répond pas !
— Il est pourtant chez lui, j'en suis sûr !
— Donnez-moi la clé, Mme Madec, peut-être a-t-il le sommeil dur.
Mais je crains un malheur !
Cette odeur de gaz... Cette immobilité... Pourvu qu'il ne soit pas asphyxié ! Donnez de l'air... Ah ! il ouvre les yeux, il se ranime ! Il est sauvé ! Mais si nous n'étions pas arrivés à temps il serait mort ! Est-ce un simple accident ? Ou bien est-ce qu'au contraire... ?
Le réchaud est dans le cabinet de toilette. Je l'avais refermé. Mais une main criminelle a pu passer par ce vasistas donnant de plain-pied avec la rue, ouvrir la lucarne, afin que le gaz s'accumule et m'asphyxie !
Pour me remettre, je vais déjeuner ! J'ai très faim !
— Je vous ai préparé des crêpes de sarrasin ; goûtez-moi ça !
— Excusez, mon estomac fragile ne les supporte pas ! Permettez que j'en offre une à ce petit chat !
Mais il tombe mort ! Quelqu'un avait drogué les crêpes !



Il faut que j'aie averti le gendarme de Donarnez. A quelques kilomètres d'ici, j'ai bien fait d'apporter mon vélo Diabolo ! Il y a de rudes descentes, dans ce pays ! Crac ! Allons, bon ! ma chaîne vient de se casser. Et mes freins n'obéissent plus. Gare la bûche ! Déjà, j'ai joué de malheur aujourd'hui. Jamais d'un sans trois, dit le proverbe !
— Vous n'êtes pas blessé, M'sieu ?
— Non, petit, ce n'est rien, merci ! Mais veux-tu regarder ce que mon vélo a de cassé ?
— La chaîne a un maillon de limé, les tiges de frein aussi. On dirait que ça été fait exprès pour vous faire démôler !
— Tiens, tu n'es pas bête, toi, mon petit gars !
— Comment t'appelles-tu ?
— Tangy Bouldu, M'sieu.
— Alors, tu es le fils du pêcheur qui a découvert la statuette d'Ys, et tu connais M. Le Floch ?
— Autrouv' Fioc'h ? Je pense bien ! Ma grande sœur, Annaig, est domestique chez lui ! C'est un bien brave homme !
— Ecoute ! Je suis chargé de le pro-léger ! Il me faudrait, pour m'aider, un petit gars dans ton genre, honnête... dégourdi, parlant breton. Nul ne se méfierait de lui, tandis que moi ! Tangy veux-tu être mon second dans cette affaire que je mets mon honneur à débrouiller ? Veux-tu devenir détective amateur ?
— Qui donc, M'sieu ! Ça doit être amusant !

(Dans notre prochain numéro, la suite : RINGOIS DEMISSIONNE.)

ABONNÉS DE VACANCES

Prolongez votre abonnement, vous ne le regretterez pas !
O LO LE prépare pour vous un beau film inédit où l'Histoire se mêle au Roman :

GONERI

LE FILLEUL DE CADOUAL
De l'aventure sur la lande bretonne, des exploits chevaleresques, des conspirations, du dévouement, de la vaillance, ça va tout mêlé :



Choisissez par un arrière-petit-fils de Chouan : votre ami LE RALLIC.

La loterie d'O LO LE

Voici le gagnant du 31 septembre :

N° 1.055

Que vous ayez pu posséder l'emplacement pour-tant et modifier sous l'adresse, et immédiatement, il recevra l'album sur la Bretagne.



Fait et al logodenn

Kaz, ar c'haz. - Kl, ar c'hli. - Bran, ar vran. - Tad-koz, mamm-gez. - Kaz du (chat noir). - Braa zo (corbeau noir). - Ar c'haz koz (le vieux chat). - Ar vran gos (le vieux corbeau). (Bran est féminin).
2. La terminaison et dans un verbe indique souvent le participe passé : daoulnet (agenouillé). - Gwelet (vu, voir). - Chomet (resté). - Kousket (endormi).
3. Retenons bien : Oun (je suis) ; eo (il est, elle est) ; daoulnet oun (je suis agenouillé). - daoulnet eo (il est, elle est agen.). - Gwelet oun (je suis vu) ; gwelet eo (il est, elle est vue). - Chomet oun ; chomet eo...
4. Eo (est) devient a zo (est) si nous commençons la phrase par le sujet ; daoulnet eo Annaig = Annaig a zo daoulnet. - Paket eo al logodenn = al logodenn a zo paket (la souris est attrapée).
5. A zo (il y a) ; ez eus (il y a) ; bara a zo war an daol = war an daol ez eus bara (sur la table il y a du pain) ; a zo devient ez eus si nous commençons la phrase par le complément.

18 = triouec'h
18^e Leçon
Triouec'hvet-Kentel

KORNIG AR BREZONEG (Le coin de Breton)

RECAPITULONS

1. Habituez-vous aux mutations en répétant souvent ce qui suit :

UNE CLÉ QUI OUVRE TOUTES LES PORTES

Le caricaturiste Henri Monnier venait souvent fort tard, ce qui se plaignait pas à son concierge. Certain nuit, après avoir sonné plusieurs fois, il entend le portier crier : « Je n'ouvre pas à cette heure-là... mais il fait très froid dehors. - Tant pis pour vous, moi j'ai bien chaud ici. - Voyons, ouvrez je vous donnerai quelque chose. - Combien - Vingt sous. - Ce n'est pas assez, il me faut cinq francs. - Surt, mais ouvrez vite. » Le concierge tira le cordon ; au même instant, le locataire laisse bruyamment tomber sur le trottoir une pièce de cinq francs et s'écrie : « Bon j'ai laissé tomber ma pièce et je n'y vais goutte pour la ramasser. » Tout en grognant, le concierge sort de la maison à demi-vêtu, une bougie à la main, et se baïssa pour chercher les cinq francs. Henri Monnier en profita pour entrer et referma brusquement la porte. « Vous avez refermé la porte, s'écrie le concierge, ouvrez-moi vite. - Oh ! on n'ouvre pas à cette heure-là. - Je sais bien que vous voulez me faire une farce. - Pas du tout. - Ouvrez-moi vite ! - Vous tenez à



rentre ? - Bien sûr, on gèle dehors. - En bien vous savez le prix ? C'est cinq francs. - Comment cinq francs ? - Bien sûr, si vous voulez que j'ouvre, passez-les-moi sous la porte. » Furieux, mais dompté le concierge passa la pièce. Monnier la ramassa, tira le cordon et alla se coucher.

Dans une noble famille bretonne, une petite fille de cinq ans se mourait. Son père l'avait prise dans ses bras, soit pour prolonger la vie, soit pour la tenir vivante encore plus près de son cœur ; l'enfant était sans mouvement et ses yeux étaient fermés.

Le médecin dit au père :
— Remettez-la dans son berceau ; elle n'a plus qu'un soufrire.
Le père la posa sur son lit en lui disant :
— Confiance, mon enfant, tu vas aller voir le bon Jésus.
Il pouvait à peine croire qu'il eût été entendu ; mais la mourante ouvrit les yeux :
— Papa, dit-elle, je ne sais pas par où aller.
— Tout ému, le père répondit :
— Surt tranquille, mon enfant, le bon Jésus va venir audevant de toi pour te chercher.
Au même instant, elle rendit son âme à son père au bon Jésus.
P. V. DELAPORTE, S. J.

Par où aller ?



L'ESPRIT DE CHARITE



Un brave Recteur de campagne, se dépouillant de tout au profit des pauvres.
Sa servante, le voyant un jour gratifier un mendiant d'un gilet de filanelle achetée la veille, n'y put tenir :
— Eh quoi ! Monsieur le Recteur, vous lui avez donné le gilet neuf ! Ne pourriez-vous pas, tout aussi bien, lui faire l'aumône de celui qui est tout usé ? Il s'en serait contenté.
Le bon Recteur eut une réponse superbe :
— Cet homme était assez riche en guenilles, dit-il à sa servante ; il était inutile de lui en ajouter une de plus !



LOTÉRIE NATIONALE

Imprimerie d'O LO LE - Landerneau
La Grande - Rue Vers DE BELLEAU



O LO LIÉ

Journal illustré des Petits Bretons

PARAISSENT TOUS LES DIMANCHES

Redact.-Adm. : 7, Rue Lafayette, LANDERNEAU (Finistère)



2^e ANNÉE — N° 43
5 OCTOBRE 1941
80 Centimes

ABONNEMENTS :
1 an : 35 fr.
6 mois : 18 fr.
3 mois : 10 fr.

Directrice : Marie Tala de Bellisq
Administrat. : J. rue Lafayette, LANDERNEAU
C. G. G. Mlle Leclercq 28556 Brest

Les Aventures de MATILIN AN DALL

Texte et Dessins de R. THOMEN Chapitre 17 LE PORTE-BRANDON



Au bout de peu de temps, Gwennigel déclara : « La punition est suffisante ! » Sur son ordre, Ki Du Ar Yeun cessa de lancer des flammes, Matilin cessa de souffler dans sa bombarde, Paolig cessa sa danse involontaire. « Du reste, ajouta la petite fée, l'Herbe d'or est brûlée, elle ne pourra plus servir aux maléfices de la sorcière ! »



Bien qu'elle ne fut pas couronnée de succès, la mission de Paolig était terminée. Le mécréant associé de Lagaluch remit ses sabots et s'appâta à quitter un lieu aussi funeste. Mais il ne voulait pas partir sans avoir jeté un sort à Matilin an Dall, sort aussitôt conjuré par la petite fée du Yeun Elez.
Non loin de là, au bord de l'étang, le



méchant homme rencontra la sorcière Lagaluch qui venait au-devant de lui. Elle était accompagnée d'un porte-brandon ou feu follet. Ce feu follet, chargé de brûler par vengeance maisons et récoltes, avait pris la forme d'une chèvre blanche.



En apprenant les tourments subis par son sous-ordre, la sorcière entra dans une grande colère. « Va ! ordonna-t-elle au porte-brandon. Avec ton tison enflammé, va mener la panique chez ces gens ! Incendie ce bombardier maudit qui me prive de l'Herbe d'or aux vertus magiques ! » La chèvre, obéissante, fila comme une flèche.



Elle fut vite près de nos héros. Mais Korrig l'avait vu venir. En qualité de lutin, le Korrigan avait le don de divination très développé. « Cours toujours, ma belle cria-t-il à la chèvre porte-brandon. Ton tison ne nous fait ni chaud ni froid ! » Tout en disant ces mots, il



sooïssa jusqu'au sol une branche flexible et il attendit.
Quand le porte-brandon arriva à sa hauteur, Korrig passa adroitement sa branche dans les cornes de la bête. Puis il la lâcha et elle reprit sa position normale. Et la chèvre se trouva suspendue



à quelques pieds du sol, immobilisée et, par conséquent, incapable de nuire.
Rien ne retenait plus en cet endroit les acteurs de cette petite comédie. Korrig éteignit le tison enflammé et Gwennigel dit à la chèvre : « Mon pauvre



porte-brandon, je te salue, pour une autre fois, mes méditations ressemblent d'ores et déjà, tu diras à Lagaluch qu'il est dangereux de s'attaquer aux amis de la petite fée du Yeun Elez ! » Et la petite troupe s'en fut, en musique.



La semaine prochaine nous commencerons une nouvelle série des aventures de Matilin an Dall, encore plus merveilleuses.

LE TERRE-NEUVE



Un colon breton s'était porté avec sa famille sur la frontière de la Floride, pour défricher et former une plantation. Il choisit une clairière à l'entrée d'une forêt vierge, où il établit sa demeure. Les arbres lui servirent à construire une habitation qu'il entourait de fortes palissades, et une partie de la forêt, à laquelle il mit le feu, fut par ses efforts transformée en fertiles cultures. Dans ces conditions lointaines et solitaires, la vie de l'Européen prend une teinte de celle du sauvage ; la chasse occupa tous les instants que le travail ne réclamait pas impérieusement ; et la chasse, au milieu des forêts et des savanes de l'Amérique, c'est la guerre, c'est une lutte perpétuelle avec le chat, qui se rapproche du tigre par la force et les formes. On habitait, dès le jeune âge, les enfants à combattre et à vaincre de si redoutables ennemis. Notre colon emmena donc un jour, dans une de ses excursions dangereuses, son jeune fils âgé de cinq ans. Emporté à la poursuite d'un cerf, il laissa l'enfant en arrière, campant le rejoindre après avoir tiré sur l'animal, mais l'enfant s'égarait en chahuchant des fleurs. Les cris d'appel du colon, le bruit des décharges répétées de son arme, ne parvinrent pas jusqu'au

petit égaré, qui s'enfonça dans la forêt et ne put retrouver sa route. Le père rentra atterré ; il croyait son fils mort victime de la rapacité de quelque bête féroce. Je ne chercherai point à dépeindre le désespoir de l'infortunée mère ; il était au dessus de toute description ; cependant elle ne perdit pas entièrement l'espoir. Appelant les ouvriers et les domestiques, elle se mit à leur tête et passa la nuit à battre la forêt ; ce fut en vain. L'enfant fatigué, après une marche de plusieurs heures, s'endormit dans un hallier formé par les lianes entrelacées. Le lendemain il s'éloigna encore ; puis, épuisé de faim et de fatigue, il tomba comme anéanti. Deux jours s'étaient passés en inutiles recherches de la part de la famille ; le colon et ses gens venaient de rentrer, persuadés que toute perquisition serait désormais inutile, lorsqu'un indigène, qui plusieurs fois, avait reçu l'hospitalité dans la plantation, se présenta, suivi d'un grand chien de Terre-Neuve, son fidèle compagnon. « Salut à mon frère blanc », dit-il en entrant... Il s'arrêta en voyant l'expression de tristesse profonde peinte sur tous les visages. Prenant une expression solennelle, il saisit la main du colon. « Si mon frère blanc a éprouvé quelque dom-

LE COFFRET MERVEILLEUX

Une fermière voyait ses revenus diminuer de jour en jour et ses dépenses augmenter, sans qu'elle put en découvrir la cause. Elle alla consulter un bon vieillard qui avait une grande réputation de sagesse.
— Qui est-ce qui veille sur votre maison ? demanda le sage. — Une brave femme en qui j'ai pleine confiance et qui surveille mes domestiques. — Et qui tient la caisse ? — Un caissier, que j'ai pris à cet effet depuis la mort de mon mari.
Le vieillard se leva et passa dans la pièce voisine. Au bout de quelques moments, il en revint, portant un petit coffret de bois blanc fermé.
— Tenez, lui dit-il, prenez ceci et portez-le une fois de bon matin, trois fois par jour, et une fois par nuit dans l'étable, dans la litière, à la cave, au grenier, dans tous les coins de votre maison, pendant un an. Puis revenez me trouver et vous me direz le résultat. La fermière fut bien surprise de cet étrange cadeau, mais elle avait confiance dans le vieillard, et partit en lui promettant de suivre ses conseils.
— Dès le lendemain, elle commença ses promenades, accompagnée de la précieuse boîte, et découvrit bien des choses. A la cave, un valet qui volait du vin.
A la laiterie, du lait gâté ; à la cuisine, ses servantes, qui au lieu de travailler, festoyaient avec les provisions de sa maison.
Dans l'étable, les vaches beuglant parce qu'on avait oublié de leur donner leur ration, tandis que le vacher, pris de vin, dormait sur une botte de paille.
Au grenier, le palefrenier qui emplissait un sac de haricots pour son usage personnel.



Elle se rendit enfin dans la pièce où travaillait le caissier ; celui-ci parut fort étonné de son attitude dont il n'avait pas l'habitude ; son visage embarrassé n'échappa pas à la fermière, qui, pour la première fois de sa vie, eut l'idée de lui demander à voir ses livres.
Elle y constata de nombreuses erreurs à son désavantage ; renvoya le caissier et se résolut à faire elle-même sa caisse dorénavant.
Au bout de l'année, sa fortune s'était beaucoup améliorée. Elle s'en fut remercier le bon vieillard du cadeau précieux qu'il lui avait fait. — Mais, demanda-t-elle, me direz-vous maintenant ce qu'il y a dans cette boîte merveilleuse ?
Le vieillard ouvrit le coffret, et la fermière n'y trouva que ce billet : « Surveille-toi-même ta maison et tout ira bien ; »

parcourir par le colon et son fils ; il arriva au lieu où ils se séparèrent, prit sur la droite, et, après quatre heures de marche, s'enfonça dans un buisson et aboya de nouveau. L'animal le plus vite s'empara des assistants ; la mère et le père s'élançant, trouvèrent l'enfant encore vivant, mais en proie à l'agonie, par suite du long jeûne qu'il avait souffert. Après lui avoir fait prendre quelques gouttes d'un liquide fortifiant, on le plaça sur un brancard fabriqué à la hâte. Ramené à la plantation, des soins bien entendus le rendirent à la vie. Le bon chien auquel il devait son salut ne voulut plus depuis, se séparer de lui.



C'était à l'époque où l'esclavage régnait encore aux Etats-Unis.
Un planteur ayant eu vent des déprédations commises dans son poutailier, exerça une surveillance. Il acquit la certitude que les malversations étaient dues à un de ses esclaves noirs. Un jour, il le vit voler un poulet et l'emporter à sa case.



A l'heure du repas, le planteur surgit soudain devant la table du voleur. Celui-ci achevait de consommer les restes du poulet. La carcasse se dressait encore dans son assiette comme pièce à conviction.
Nier était impossible. Le nègre baissa la tête sans chercher à contester le fait.
— Misérable ! cria le maître. Tu oses



me voler mes poules. Attends un peu, je te ferai passer le goût de la volaille. Pendant trois jours, tu recevras vingt coups de fouet chaque matin. Le châtiment était sévère.
— Maître, dit alors le nègre, je n'ai pas mérité de punition, car je n'ai pas fait de mal.



— Comment ? interrompit le planteur.
— Je suis votre esclave et le poulet est votre propriété. Je n'ai fait que mettre ce qui appartenait dans l'autre. Vous avez moins de poules, c'est certain. Mais vous avez plus de nègre.
Désarmé par ce raisonnement inattendu, le planteur pardonna.

LA RUSE DU CADÏ



Un marchand chrétien, qui avait confié à un chamelier turc des balles de soie pour les transporter d'Alep à Istanbul, se mit en route avec lui. Au cours du voyage ce marchand tomba gravement malade et ne put continuer à suivre la caravane qui arriva, longtemps avant lui, à destination.
Au bout de quelques semaines, le chamelier ne voyant pas revenir son homme, s'imagina qu'il était passé de vie à trépas et vendit les balles de soie dont le bénéfice lui permit d'abandonner la profession peu lucrative de chamelier.
L'affaire fut portée devant le cadï qui dit au marchand :
— Que demandes-tu ?
— Je réclame les vingt balles de soie que j'ai confiées à cet homme.

Le cadï se tourna ensuite vers le chamelier :
— Que réponds-tu à cela ?
— Je réponds que cet homme est un menteur. Je ne sais ce qu'il veut dire avec ses balles de soie. Au reste, je le vois aujourd'hui pour la première fois. Le cadï s'adressa de nouveau au chrétien.
— Quelle preuve peux-tu donner de ce que tu avances ?
— Pas d'autre que ma bonne foi.
— Vous êtes deux misérables. Retirez-vous de ma présence ! ordonna le cadï en leur montrant la porte.
Quand de sa fenêtre il les vit dans la rue, il cria :
— Hé ! chamelier !
Le turc sans se rappeler qu'il avait abjuré cette profession, se retourna aussitôt. Le cadï le fit saisir, le condamna à la bastonnade, à la restitution du vol et à une forte amende.

J. Y.



O LO LE remercie ceux d'entre vous qui se sont inscrits comme propagandistes et ont déjà fait du bon travail : abonnements, diffusion de numéros gratuits, vente d'insignes et d'histoires de Bretagne.
Vous qui aimez votre journal, demandez-nous des carnets d'abonnements, des numéros gratuits, et nos conditions spéciales faites aux propagandistes sur les abonnements, insignes et éditions...
Tous au travail pour la progression d'O LO LE !

SOUTIEN DE FAMILLE A DOUZE ANS

Au XVIII^e siècle, un enfant de 12 ans, qui venait d'entrer comme bouvier dans une école militaire, se fit remarquer par une frugalité rare à son âge ; il ne mangeait que de la soupe et du pain sec, et ne buvait que de l'eau. Le sous-directeur, averti de sa singularité, lui en fit des reproches : — Vous ne trouvez donc pas bon ce qu'on vous sert ? dit-il. — Oh ! Monsieur, tout ce qu'on nous sert me paraît bien appétissant, mais je ne puis me résoudre à en manger.
Le sous-directeur, n'ayant pu tirer de lui aucune réponse, fit son rapport au gouverneur de l'école. Le gouverneur fit venir l'élève et, après lui avoir doucement représenté combien il était nécessaire d'éviter toute singularité, et de se conformer à l'usage de l'école, voyant que l'enfant ne s'expliquait point sur les motifs de sa conduite, il le menaça de le rendre à sa famille.

— Hélas ! Monsieur, dit alors l'enfant, vous voulez savoir la raison de ma conduite, hé bien ! la voici : mon père, ma mère, mes frères sont dans la détresse ; ils ne mangent que du pain noir et ne boivent que de l'eau, et moi quand je vois toutes les bonnes choses qu'on nous sert ici, et que je songe à la misère de mes pa-

PENHEREZIG OU LA PETITE HERRIÈRE

est le titre de notre nouveau roman que vient d'écrire pour O LO LE Martha Le Berre, l'auteur de la Jeunesse bretonne sur les pas de ses Saints.
PENHEREZIG, une charmante compagnie.
PENHEREZIG, un Roman de famille !



...Landévennec, si riche en souvenirs historiques...

Le MYSTÈRE du CHATEAU du TAUREAU

Roman inédit par Job de Roinceé

RÉSUMÉ — Le Docteur Dinan ayant été assassiné par des inconnus pour lui ravir un document révélant l'existence d'un trésor au Château du Taureau, ses deux enfants Yves et Armelle, sont à la poursuite des criminels. Ceux-ci après les avoir enlevés dans une destination inconnue, Mikael Seite, leur cousin, est à leur recherche et trouve ses cousins dans un îlot. Tandis que Mikael part avec Armelle prévenir la police de Brest, Yves reste seul dans l'île, voulant sauver à tout prix le trésor mais les bandits l'emmènent vers une destination inconnue. Son gardien est Breton et s'enfuit avec Yves et en emportant le Trésor...

Chapitre XIII RETOUR EN BRETAGNE

Se livrant tout entier à la joie, la route ne paraît pas longue aux deux voyageurs.
A l'immense bonheur de retrouver sa mère et sa sœur, Yves ajoutait celui de pouvoir enfin réaliser son rêve. Le trésor du comte de Kerlanet allait servir à reconstruire l'abbaye de Landévennec, ce sanctuaire breton, si riche en souvenirs historiques. De là-haut, le docteur Dinan ne pouvait que bénir son fils qui avait si courageusement poursuivi son œuvre.
Tenenan n'était pas moins satisfait. Reniant tout son passé de mauvais garçon, il retrouvait une conscience calme lui

permettant d'envisager l'avenir avec confiance et loyalement. Ferme et décidé à se refaire une vie nouvelle, celle d'un honnête homme, il allait retrouver au pays natal la force de reconstruire cette existence.

Une auto venait de s'arrêter devant la maison de Mme Dinan ; précipitamment Yves en descendit et appela :
— Maman ! Maman !
Mme Dinan se précipita vers son fils et l'étreignit avec force. Tous deux pleuraient de joie et ne disaient mot, la soufferte coupée par le bonheur et l'émotion.
Armelle était là aussi. C'est en baissant des mains qu'elle exprimait son bonheur de revoir son frère, dont elle avait, pendant quelques jours, partagé les aventures.
— Sauvé ! Tu es sauvé, dit enfin Mme Dinan, oubliant de gronder son fils.
— Tu as dû bien pleurer, chère maman !
— Peu importe si j'ai pleuré. Tu es là, Dieu merci.
Armelle ne cessait de questionner son frère. Elle voulait savoir ce qui s'était passé après son départ. Pourquoi les bandits avaient-ils quitté l'île ? Où s'étaient-ils réfugiés ? Comment avaient-ils pu s'enfuir ? Qu'était devenu le trésor ?
Avant de répondre à toutes ces questions, Yves voulut faire connaître son bonheur à sa mère.



— Maman, ma barque sera celle des Saints bretons...

— Je dois tout mon bonheur à ce brave garçon. Comme il n'a pas de famille, je compte sur toi pour le recevoir.
Yves fit signe à Tenenan d'entrer. Mais celui-ci ne bougea point.
— Il faut d'abord sortir le coffret de l'auto, expliqua-t-il.
Aidés d'un voisin, ils transportèrent la lourde malle chez Mme Dinan.
Yves fit alors le récit des événements qui s'étaient déroulés depuis le moment où Armelle l'avait quitté. En conclusion il dit :
— Si je n'avais rencontré Tenenan sur mon chemin je ne sais comment cela se serait terminé.
Touché par cette parole pleine de reconnaissance, celui-ci ajouta :
— C'est moi qui dois me réjouir d'avoir rencontré Yves, car, grâce à lui, je vais redevenir un homme.
— Nous vous y aiderons, mon ami, déclara Mme Dinan. Il me sera facile de vous procurer un emploi qui vous permettra de gagner honorablement votre vie. En attendant, vous resterez chez nous.
Ce soir-là Mme Dinan et ses enfants partagèrent avec Tenenan Abiven la joie du retour et la douceur de la vie de famille.

EPILOGUE

Un dimanche de printemps de cette même année, Mme Dinan et ses enfants, y compris Tenenan Abiven, le « repenté », se rendirent à Landévennec, remercier saint Guénolé du retour d'Yves.
Dans ce site merveilleux qui fut le cœur de la Bretagne au X^e siècle, d'où partit la réurrection de la Patrie bre-

tonne, Yves contemplant les ruines et qui un jour connaîtront à nouveau la vie...
— Alors, tu veux toujours être marin, lui demanda Mme Dinan ?
— Maman, mon désir est toujours de diriger un vaisseau, mais ma barque sera celle des saints bretons, répondit le jeune homme !
Mme Dinan se comprit...
Yves sera pêcheur d'hommes.
— Il a bien commencé, voyez-vous, ajouta Tenenan en se montrant ; et pour un début c'est une bonne prise !
Et dans un rêve, en contemplant ce lieu qui évoque de grands souvenirs millénaires, Yves se vit sous l'habit monacal, dans le chœur du Monastère de saint Guénolé, enfin relevé de ses ruines.

FIN





Le Billet d'Yvon

EN PELERINAGE

Je suis allé en pèlerinage avec mes petits camarades à un sanctuaire dédié à la Sainte Vierge, à 10 kilomètres de chez nous.

Bâton à la main et sac au dos, chacun a vaillamment fait à pied laller et le retour.

Le grand Corentin marchait devant en nous jouant des airs de pipeau ; le gros Yvonnig fermait la marche, suant et soufflant péniblement.

Le gentil Loïc et son petit frère Yann étaient aussi du voyage. Leur maman avait bourré de victuailles une lourde musette que Loïc portait avec courage.

Il avait chaud, le pauvre Loïc ! J'ai eu pitié de lui et je lui ai proposé de prendre un peu sa musette pour le soulager :

« Oh, non ! m'a-t-il répondu. Ni toi, ni petit Yann, ni un autre : J'ai promis à la Bonne Vierge de porter mon sac tout seul ; il faut que je tiens ma promesse ! »

J'ai admiré le courage et l'esprit de foi de mon petit camarade ; et lorsque les bras en croix, nous avons dit notre chapelet pour la Bretagne et pour la France, j'ai pensé en regardant Loïc que la Bonne Vierge devait écouter sa prière.

Car il y a quelque chose de plus fort que les péchés des hommes : ce sont les sacrifices généreux des petits enfants de chez nous.

Ton ami, YVON.

La page des Vacances

LE JOYEUX CAMPEUR!!! (par Marcel Danigo)



Un coup de vent puceux Dessin inédit de Georges Le Toux, 15 ans, route de Langonnet, Gourin, (Morb.)



Dessin inédit de Georges Le Toux, 15 ans, route de Langonnet, Gourin, (Morb.)

L'Histoire de Salaün ar Foll...

Vue par Joel Sévellec, 10 ans, rue des Capucins, Landerneau.



Le Billet d'Annaïg

VEILLONS AUX LECTURES DE NOS CADETS

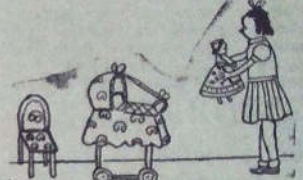
Voilà la rentrée des classes. Avec mélancolie on pense encore aux belles vacances ensoleillées ! Mais, nous avons de si bonnes résolutions pour notre année scolaire que la gaieté régnait dans les rangs des élèves.

Dans notre groupe, nous parlons des Pardons et pèlerinages et naturellement d'« O LO LE » qui les a si bien évoqués. Ici, toutes nous connaissons « O LO LE ». Quelle joie de voir que notre journal se vendait par centaines au Folgoët, à La Palud, à Sainte-Anne, à Saint-Philibert-de-Gd-Lieu, à Guingamp, à Tréguier, etc. Mais, hélas ! que de mauvais illustrés sont encore entre les mains des Petits Bretons et Bretonnes ; illustrés aux titres vulgaires, d'esprit douteux et d'origine suspecte donnant à nos petits frères et petites sœurs peu surveillés, le désir de vivre ces mauvaises aventures où le méchant, s'il est malin, a le beau rôle. Et, lorsqu'on a fermé ce journal, on a aucun désir de devenir meilleur, aucune bonne pensée. D'ailleurs où y trouve-t-on le nom de Dieu ?

Notre devoir à nous, les grandes sœurs, n'est-il pas de veiller aux lectures de nos cadets, en leur faisant aimer et connaître « O LO LE » qui, dans tant de foyers est devenu l'illustré de la famille.

Ton Amie, ANNAÏG.

P. S. — O LO LE vient de créer un service de renseignements sur les lectures enfantines. (Revue, livres). Joindre un timbre pour la réponse.



« Annaïg est heureuse de vous présenter sa poupée bretonne... » Dessin de Annaïg Sévellec, 11 ans, rue des Capucins, Landerneau.



« On file l'amarre » ! Dessin de Aimé Monfort, 14 ans, (élève du Lycée de Quimper) Etel, (Morb.)

INGÉNIEUX STRATAGÈME

Récit dédié aux Petits grésillons

Lorsque les Anglais, après s'être emparés de Belle-Isle, ravagèrent les côtes bretonnes en 1703, le Recteur l'île de Groix s'avisait, pour repousser l'ennemi, d'un curieux stratagème.

Presque tous les hommes qui naissent dans l'île de Groix, et qu'on nomme Groisillons ou Grésillons, s'adonnent à la pêche et sont marins ; la culture de la terre est laissée aux femmes.

Lorsque la flotte anglaise, commandée par l'amiral Rooch, se présenta aux abords de l'île et s'apprêta à débarquer plusieurs milliers de soldats, une véritable armée, les Grésillons étaient tous absents de chez eux, en train de pêcher la sardine bien loin de là. Il n'y avait, pour ainsi, que des enfants et des femmes dans l'île.

Le recteur ne se laissait pas troubler par le danger, et, faisant appel au courage des Grésillonnes, leur promit le salut sous condition d'une prompte et complète obéissance.

Le leur ordonna d'amener tous les bestiaux, sur la partie la plus élevée de l'île et chacun d'eux reçut un cavalier, ou plutôt une cavalière. Jeunes filles et femmes avaient couvert leur visage de longs filaments de goémon desséchés, et placé sur leurs épaules des bâtons destinés à simuler des mousquets. Des bonnets rouges de pêcheur remplacèrent leur coiffures habituelles, en même temps que le corset écarlate de leur costume national simulait l'uniforme des gardes-côtes.

De loin l'illusion fut complète, l'amiral Rooch, qui déjà avait fait mettre des chaloupes à la mer, se ravisa et renonça au débarquement ; il prenait l'étrange corps d'armée organisé par le recteur pour des escadrons de dragons des troupes régulières.

Groix fut ainsi préservée du sort de Belle-Isle, et ses habitants et habitantes n'eurent qu'à remercier leur dévoué pasteur et le féliciter de son ingénieuse et excellente idée.

Comment en or très pur, l'argent s'était changé.

Un mendiant reçoit d'un passant très élégant une pièce de vingt sous. L'habitue est rare. Le pauvre diable remercie avec effusion, et soudain, craignant que la pièce ne soit fautive, va la faire sonner.

Sur le mur bas d'une propriété où se dresse les fers de lance d'une haute grille masquée de volets sombres et que débordent en souple retombée les beaux arbres d'un jardin. Par malheur, la pièce, ayant soulevé l'argent le plus indubitable, se relève, roule et, sous la grille, va retomber à l'intérieur du mur.

L'homme, navré, se décide à sonner à la porte de service. Un grand portier gaulois ouvre, l'écoute et, compatissant, va voir dans les massifs. Le mendiant attend un peu sur le trottoir. Enfin, le portier revient :



« On n'a pas trouvé vos vingt sous... Cependant, je vous assure... Mais on a trouvé... cela. Vous avez dû vous tromper... » Et il tend au mendiant une pièce de 20 francs.

Le malheureux, devant la métamorphose, n'en croit pas ses yeux. Il s'en va, béissant le ciel. Et dans son jardin, Madame la comtesse de... se réjouit d'avoir fait la plus discrète des charités. Passant dans son allée, elle a vu par hasard tomber la pièce : et c'est elle qui l'a remplacée par une autre de 20 francs.

CURIOSITÉS



FRUIT BIZARRE

On a trouvé à la Havane (île de Cuba), une noix de coco figurant à s'y méprendre une tête de cheval. Ressemblance purement extérieure, bien entendu, mais bien curieuse cependant.

UN ARBRE ANTE-DILUVIEN

Dans l'Arizona, entre le Mexique et la Californie, il existe des fûts d'arbres pétrifiés. Voici, d'après une photographie, un de ces géants antédiluviens. Âgé de plusieurs milliers d'années, situé au milieu d'autres arbres vivants et verdoyants.



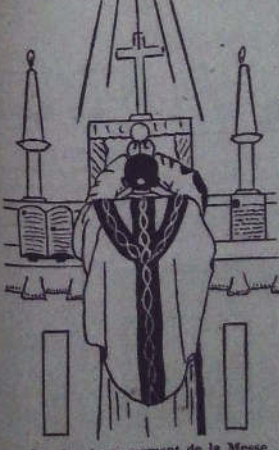
LE PANIER FLEURI

Dessin de Ronan Henaff, Kervavarn, Locronan (Fin.)

D'autres dessins nous sont parvenus lorsque ce numéro était déjà sous presse. Notre Page des Vacances étant close, O LO LE ayant toujours le désir d'être agréable à ses petits amis, continuera de réserver un bon accueil à leurs envois, et les publiera s'ils sont agréés.

Nous rappelons que les dessins fait au crayon ou en couleurs, sur papier rayé ou quadrillé ne peuvent être reproduits.

Faites-les à l'encre noire (encre de Chine si possible) sur papier blanc.



Le plus beau moment de la Messe

Dessin de Jan Emery, 12 ans, 17, Senté les Sorbiers, Suresnes (Seine).

ABONNEZ-VOUS A O LO LE !

Donnez-nous les Adresses de vos amis qui ne connaissent pas encore O LO LE. Nous leur enverrons des spécimens.

O LO LE prépare pour vous un grand film où l'Histoire se mêle au Roman :
GONERI, LE FILLEUL DE CADOUDAL



Deux scènes émouvantes parmi tant d'autres...

Un soir au Quartier Général des Chouans, une ballade v. nant de l'extérieur
 siffle à l'oreille de Cadoudal.
 — Maladroit, grommelle le chef chouan, puis un éclair dans le regard,
 il se tourne vers le groupe :
 — Il y a un traitre parmi vous !

...Les Bleus surgissent menaçants :
 — Cadoudal se cache par ici ? Nous le savons !
 — Ne comprenant ket, répond en breton Tina Kallouh !
 — Parlez un langage clair, ou sinon !...
 Les deux Bretonnes restent impassibles, quand tout à coup...

Tous, même vos parents, voudront lire ce récit historique qui a pour principal héros une grande figure bretonne : **Georges CADOUDAL**.

A LA DÉCOUVERTE DE KIER-YS
 LA VIVANTRIÈRE CITÉ Océanographique
 ...n'est pas terminé, rassurez-vous ! Dans notre prochain N° vous suivrez avec passion la suite de ce captivant récit et apprendrez avec surprise pour quel le détective Ringois démissionne, tandis que l'ingénieur Le Floch est toujours menacé et victime d'un attentat dont l'auteur reste inconnu...
 Le mystère est donc loin de s'éclaircir !

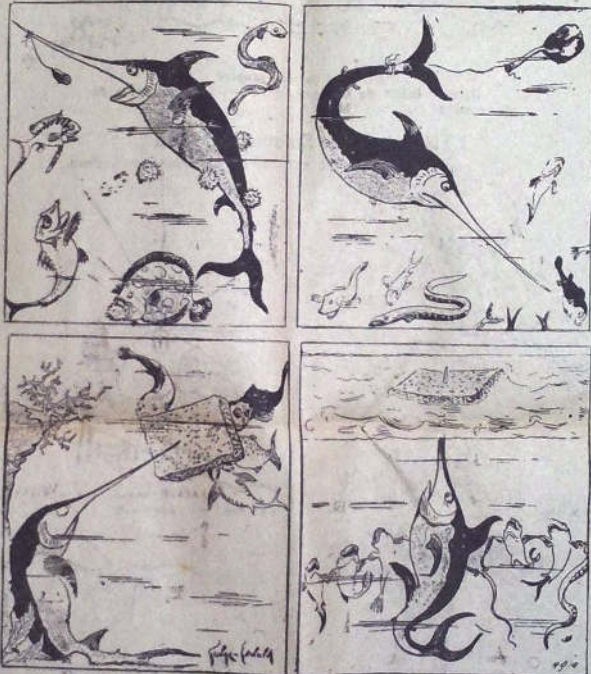
Un sou qui fait parler de lui.



Un de mes amis racontait souvent l'histoire de cette pauvre vieille qu'il avait connue avant l'autre guerre : « Vers huit heures chaque jour, elle arrivait clopint-clopant, de ses deux bras de ses deux jambes, elle n'en a plus qu'un et plus qu'une. Un œil manqué, un bras et une jambe sont paralysés.
 Elle a cependant assez de forces pour porter un panier qu'elle dépose à ses côtés, et où sont toutes ses provisions plus un chapelet. Passant par là presque chaque jour, presque chaque jour aussi le lui donne royalement... cinq centimes. Cette royauté, on le voit, est peu ruineuse.
 Tantôt lorsque je remis à la bonne vieille le sou traditionnel, survint un petit manège que j'avais plusieurs fois remarqué. Elle prit un couteau et le plaça dans son panier. Les années précédentes déjà cela m'avait frappé. Ce n'était point toutes les fois, mais souvent.
 — Je lui demandai l'explication de la chose
 — C'est pour les chapelets, me dit-elle.
 — Pour les chapelets ?
 — Oui !
 — Comment ?
 — Chaque fois qu'on me donne quelques centimes, je dis un chapelet. Je ne peux pas les dire tous d'un seul coup, surtout quand la maison est bonne et que les bienfaits sont charitables. Alors, je marque avec les centimes dans mon panier. Je les dis le soir quelquefois même en hiver.
 — En hiver ?
 — En hiver, naturellement. Je feste chez nous, plus personne ne passe ici. L'année dernière, il ne restait plus de cent réalités à dire, pour les poches. Sans manquement, je les ai dit tous »

La garantie : M^{me} Vela de Bollaing
 Impimenterie d'O LO LE, Landernau
La loterie d'O LO LE
 Voici le gagnant du 25 septembre :
N° 4.322
 Qui celui qui possède l'exemplaire portant ce numéro sous l'adresse, et immédiatement, il recevra l'album sur la Bretagne
 A partir de la semaine prochaine « O LO LE » paraîtra sous un nouveau format.
 Demandez-nous des vieux numéros pour votre propagande.

UN PETIT CONCOURS



Celui ou celle qui nous enverra le texte le plus amusant se rapportant à cette histoire sans paroles, recevra un intéressant ouvrage sur les traditions bretonnes : **BRETAGNE D'HIER**, de M. Léon Le Berre.



Le Bolide Stratosphérique
 Une fusée lancée dans l'infini à l'aide d'une roue de 100 mètres de diamètre... Deux audacieux ingénieurs bretons dirigent ce bolide de leur invention !... Quelques secondes pour mettre leurs masques respiratoires et déjà de grands dangers les attendent, au cours de ce voyage dans la stratosphère, dont vous suivrez les péripéties dans O LO LE, dès la semaine prochaine.

celle de notre BRETAGNE

PROCEZ-VOUS L'INSIGNE O LO LE
 Franco : 7,50
 PRIX : 6 FRANCS (Remise par quantité.)

Une nouveauté pour les écoles vient de paraître :

Me a zesk Brezoneg

(Mon premier livre de breton)
 N.N.S.S. les évêques de Basse-Bretagne ont, depuis quelque temps déjà, rendu obligatoire dans les écoles libres de leur ressort, l'enseignement de la langue bretonne. Mais le manque de livres classiques appropriés à, jusqu'ici, pratiquement empêché les écoles de se conformer à ces prescriptions épiscopales.
 Cette lacune vient d'être comblée par l'édition d'un manuel de breton ayant pour titre : « ME A ZESK BREZONEG », et, comme sous-titre : « Mon Premier livre de Breton ».
 Ce manuel est, avant tout, une méthode de lecture.
 On y trouvera :
 A. — Dans la première partie : Une série de tableaux de lecture et la conjugaison du verbe régulier modèle SKRIVA et de celle des trois verbes auxiliaires OBER, BEZA, KAOUT.
 B. — Dans la deuxième partie : Un choix de textes suivis d'exercices. Chacun de ces textes est suivi de la traduction des mots et expressions difficiles et de quelques exercices grammaticaux.
 C. — Dans la troisième partie : Un vocabulaire des mots du breton usuel, classés méthodiquement, d'après le sens, par M. KOPARZ HÉMON, l'écrivain breton connu.
 OBSERVATIONS. — Tous les textes de ce manuel peuvent servir d'exercices de copie et de dictée. Un passage de chaque lecture a été spécialement indiqué à cet effet.
 D'une façon générale, ce livre peut convenir à tous les cours. Il pourra servir provisoirement de livre unique de breton, étant donné qu'il est à la fois, un syllabaire, une grammaire, un vocabulaire, une anthologie, et pourrait même constituer, pour les élèves avancés, un recueil de versions.
 L'unité hors de l'école... 18 fr. (port en sus). Remise très importante aux écoles à partir de 10 exemplaires.
 Adresser commande et paiements à :
 M. SEITE Ecole Sainte-Barbe
 ROSCOFF (Fre) C. C. P. 417.04 Rennes

UNE PIÈCE DE THEATRE POUR PATRONAGES
UN DRAME AU LARGE

Voici une pièce que les directeurs de patronages pourront inscrire au programme de leur prochain spectacle. Un drame au Large, pièce en trois actes de Job de Hainaut, ne comporte que des rôles d'hommes et l'action de cette comédie dramatique qui met en scène des marins, plaira à tous les publics.
 Envoi franco de la brochure contre mandat de 11 francs adressé à l'auteur : M. Job de Hainaut, 2, rue de la Paix, à LAVAL (Mayenne).

FORCE & SANTÉ
 La formule est divine
 Tout le monde le sait
 Grâce à MUBINI GINE
 Ceux qui par hasard l'ignorent
 N'ont qu'à en faire l'essai
 Ils en trouveront les bienfaits
 Voilà MUBINI GINE (Général d'Artois) Aisé de l'Ormeau de Mayet.
DÉPURATIF TONIQUE FOISSANT
 Mubini Gine est un remède contre l'acidité qui donne après 4 à 6 jours, peut de fois en plus la liberté de l'estomac. Soigne les coliques, les maux de tête, les migraines, les étourdissements, les nausées, les vomissements, les diarrhées, les constipations, les hémorroïdes, les hémorrhagies, les urticaires, les éruptions, les boutons, les taches, les points noirs, les rides, les cheveux blancs, les cheveux tombants, les ongles cassants, les pieds secs, les mains sèches, les yeux secs, les yeux rouges, les yeux larmoyants, les yeux fatigués, les yeux qui ne voient pas, les yeux qui voient double, les yeux qui voient flou, les yeux qui voient des étoiles, les yeux qui voient des anneaux, les yeux qui voient des spirales, les yeux qui voient des cercles, les yeux qui voient des carrés, les yeux qui voient des triangles, les yeux qui voient des pentagones, les yeux qui voient des hexagones, les yeux qui voient des heptagones, les yeux qui voient des octogones, les yeux qui voient des nonagones, les yeux qui voient des décagones, les yeux qui voient des undécagones, les yeux qui voient des dodécagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux qui voient des undécakagones, les yeux qui voient des dodécakagones, les yeux qui voient des triskaïdékagones, les yeux qui voient des tétraïdékagones, les yeux qui voient des péntakagones, les yeux qui voient des hexakagones, les yeux qui voient des heptakagones, les yeux qui voient des octakagones, les yeux qui voient des ennéakagones, les yeux qui voient des décakagones, les yeux



ABONNEMENTS :

1 an : 35 fr.
6 mois : 18 fr.
3 mois : 10 fr.

Directrice : Mme Yvonne de Bellaing
Administrateur : 7, rue Lafayette - Landerneau
G. C. C. Mlle Laclère 28556 Rennes

L'ODYSSÉE DE RONAN, YVES & JEAN-LOUIS



Les mouses Ronan, Jean-Louis et Yves étaient trois bons petits camarades, nés aux environs de Saint-Nazaire. Ils étaient destinés tous les trois, sans le savoir, à accomplir un haut fait inouï, le plus invraisemblable qui soit.

Ils embarquèrent sur l'Arvor, cargo-boat



emportant dans sa cale du matériel mécanique de toute sorte, destiné à l'Amérique du Sud.

Après quinze jours de voyage, le navire fut assailli par un cyclone terrible qui le dématâ. Emporté par l'ouragan, l'Arvor, son gouvernail brisé, fila vers des régions



incertaines.

La tempête le jeta sur les récifs d'une île inconnue où, à marée basse, il resta accroché dans les rochers. De multiples coups de mer avaient emporté capitaine, officiers, équipage. Des courants avaient emmené ces malheureux au loin.



Seuls, Ronan, Jean-Louis et Yves avaient été épargnés par les éléments en fureur. Lorsque la tempête fut calmée, ils descendirent du cargo-boat et, épuisés de fatigue, s'étendirent sur des roches. Ils dormirent là pendant de longues heures. Après s'être reconfortés avec quelques



vivres qu'ils avaient emportés, ils gravirent le sommet d'un rocher et observèrent au loin une montagne haute de plusieurs centaines de mètres et qui se trouvait à peu près au centre de l'île.

Ils firent l'ascension de cette montagne et atteignirent son sommet, qui était un cratère. Des fumées en sortaient.

Ce cratère n'est pas éteint, dit Ronan à ses compagnons. Il peut se réveiller un jour ou l'autre. Il faut partir de cette île le plus vite possible.

Mais comment partir ? Les embarcations de l'Arvor étaient détruites. Il y



avait non loin de la plage plusieurs réservoirs naturels formés par des creux de rochers et qui s'emplissaient aux marées.

Il y a là une force qui nous rendra service, dit Ronan, grâce à elle nous construirons un bateau. Vous verrez ! J'ai un livre de sciences dans lequel les conseils ne manquent pas.

A ce moment, un violent remous des eaux attira leur attention. Ils regardèrent, atterrés. Grand Dieu ! c'étaient des requins qui s'agitaient là-bas ! Toute la réserve des provisions du bord avait, par les déchirures de la coque de l'Arvor,



glissé à la mer. Les requins s'en régalaient.

Les trois mouses s'armèrent de barres de fer et entrèrent dans l'eau pour chasser les requins. Ronan, vit que les requins formaient deux groupes, l'un devant les provisions et l'autre s'acharnant après une petite caisse lui appartenant et qui contenait le livre de sciences qui devait lui être si utile.

Il faut sauver les vivres ! s'écria Jean-Louis.

Non pas, dit Ronan, le livre avant tout !

Ronan et ses deux braves petits com-



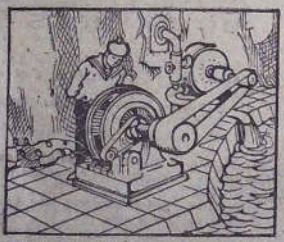
pagons livrèrent bataille à l'aide de leurs barres de fer au groupe de requins qui s'acharnaient après la petite caisse. Les requins, gênés par le peu de profondeur de l'eau, furent vaincus et mis en fuite.

Ronan vit en possession de son précieux livre.

Nous n'avons à présent plus rien à manger, lui dirent ses camarades.

Chaque marée, répondit-il, apportera et laissera des poissons dans les réservoirs de rochers que nous avons vus. Nous n'aurons qu'à puiser.

En effet, ils eurent ainsi des vivres tant que dura leur séjour dans l'île.



Grâce aux conseils de son livre, Ronan adapta un moteur hydraulique au-dessous d'un des réservoirs rochers dont nous avons parlé, réservoir placé très haut, ne s'emplissant qu'aux marées d'équinoxe, et dont un écoulement à la base était au-dessus des marées ordinaires. Ce moteur hydraulique actionnait une machine dynamo qui transportait la force obtenue par la puissance de l'eau jusqu'à une petite usine de scierie mécanique également installée par Ronan à



l'aide de la cargaison du navire. Là, la force électrique, transformée en mouvement mécanique, actionnait des scies circulaires. On sciait des arbres pour, en faire un bateau qui devait permettre de quitter l'île.

La puissance hydraulique, puissance de ce qu'on appelle la « houille blanche », transformée par les machines en lumière, cette fois, éclairait les naufragés. Ils avaient même, à l'aide de lampes, cela très haut dans la montagne, écrit une



phrase d'appel lumineuse que des navires, passant au large, eussent pu voir.

Mais des singes, écartés par ces lampes et attaqués par nos amis. Il leur fallut combattre ces hideuses bêtes. Il y eut contre elles des batailles en règle, ce qui n'avancait pas les travaux.

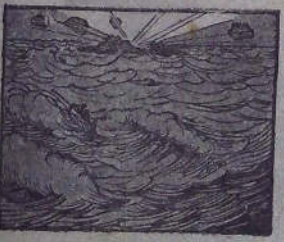
Au cours d'un de ces combats, Jean-Louis fit un beau geste de dévouement. Il se plaça devant son petit ami Ronan pour recevoir, à la place de ce dernier, une grosse pierre lancée par les singes. L'in-



telligent et ingénieux Ronan, c'était tout l'espoir du groupe.

J'ai la tête plus dure que toi ! dit Jean-Louis à Ronan. La chose n'est d'ailleurs aucune suite grave.

Cependant la construction du bateau s'achevait. Il était temps. Le volcan donnait des signes de plus en plus manifestes d'activité. L'air commençait à s'emplier d'acide carbonique, sulfureux et chlorhydrique. Le sol avait de fréquents précurseurs de catastrophe.



Des jours sombres passèrent ainsi. Le bateau enfin terminé fut mis à l'eau. L'air était de plus en plus empli de gaz irrespirables sortis de la cheminée du volcan. Mais Ronan s'était, ainsi que ses compagnons, muni d'un appareil respiratoire à oxygène liquide permettant de vivre dans ce milieu mortel.

Les trois mouses s'embarquèrent et s'apprêtèrent vigoureusement vers le large. Ils



étaient à peine à deux kilomètres de l'île que celle-ci sautait, éclatait sous l'effroyable poussée des gaz souterrains. La mer fut terriblement agitée et couverte de vagues gigantesques.

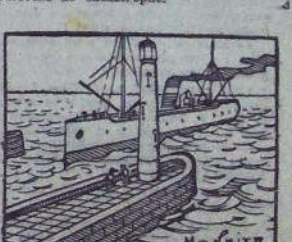
Mais le bateau, construit d'après les données puisées par notre petit ingénieur dans son livre, était absolument insubmersible. Vous le voyez représenté ci-dessus en coupe. L'eau pouvait se précipiter



sur son pont où nos petits héros s'étaient attachés.

Elle disparaissait immédiatement par la quille qui était creuse. Cette quille, très lourde, tenait le bateau d'équilibre. Le pont, toujours au-dessus du niveau de l'eau, ne demeurait que légèrement incliné. Seul, un bateau de ce genre avait pu tenter d'échapper au cataclysme.

Sur ce bateau, les trois camarades errèrent plusieurs jours, jusqu'au moment où



le cargo-boat Sainte-Anne, allant de Capetown à Southampton, apparut à l'horizon. Ils lui firent des signaux qui furent aperçus.

Le capitaine du Sainte-Anne recueillit à son bord les trois survivants de l'Arvor et les ramena à Southampton, d'où ils gagnèrent la côte bretonne.

Telle est l'aventure des trois petits mouses, Ronan, Jean-Louis et Yves...



Le Billet d'Yvon

SUR LA PENTE

Au bas de la prairie, Jobig a découvert un vieux pneu d'auto.

Le grand Corentin a une idée : « Roulez-le en haut du terrain ! » Tout le monde se met à pousser.

—Maintenant, continue Corentin, qui veut faire un voyage en auto ? Voyons, Yvonig, toi qui n'as peur de rien glisse-toi là-dedans, on va te faire rouler ! »

Le gros Yvonig n'a pas l'air très rassuré ; mais puisqu'il s'agit de paraître brave, il n'y a plus à hésiter. Il se roule donc en boule à l'intérieur du pneu et s'y cramponne énergiquement des mains et des pieds.

« Poussez, vous autres ! » commande Corentin. Et voilà le pneu qui dévale la pente, emportant dans sa course folle, un Yvonig hurlant de terreur !

Subitement, c'est la catastrophe : Yvonig a lâché prise et il se trouve projeté comme un boulet de canon contre la haie.

Aux cris poussés par Yvonig, M. l'abbé se précipite. On lui explique l'affaire et il relève la victime qui a eu plus de peur que de mal ; puis, se tournant vers nous : — Voilà, nous dit-il, comment le démon sait nous perdre. Comme ce gendarme de Corentin, il flatte notre amour-propre et nous nous laissons enfermer par lui dans le cercle de nos défauts ; et quand nous y sommes bien attachés, il n'a plus qu'à nous laisser aller.

Une fois sur la pente, plus moyen de s'arrêter et c'est la catastrophe qui peut se terminer dans l'enfer ! Si nous ne voulons pas y tomber, il ne faut pas nous laisser rouler ! »

Tout le monde a compris la leçon. Et toi aussi, n'est-ce pas, petit frère ?

Ton ami, Yvon.

- 1. D - houe - are - mard - nez (Douar-menez)
- 2. Cinq BRI - Yvon (Saint-Brieuc)
- 3. L - gauls - croix - nic (Le Croisic)
- 4. Château - B - R - L - Y - ans (Châteaubleau)
- 5. Briant (Ancenis)

Délicatesse et Indélicatesse



Un grand médecin avait soigné un petit enfant. La mère reconnaissante arrive chez le sauveur du chérubin.

— « Mon Dieu ! docteur, dit-elle, il y a des services qui ne se payent pas. Je ne savais comment reconnaître vos soins... j'ai pensé que vous voudriez bien accepter ce porte-monnaie que j'ai brodé de ma main.

— Madame, répliqua un peu rudement le disciple d'Esculape, la médecine n'est pas une affaire de sentiment... et nos soins veulent être rémunérés en argent. Les petits cacécoux peuvent entretenir l'amitié ; mais ils n'entretiennent pas nos maisons...

— Mais, docteur, dit la dame éplorée et blessée, parlez, fixez un chiffre !

— Madame, ne vous récriez pas, c'est deux mille francs. »

Alors, la dame ouvre le porte-monnaie, en tire cinq billets de mille francs en distrait deux qu'elle donne au médecin, remet les trois autres dans le porte-monnaie et se retire en faisant une grande inclination.

NOS GLOIRES !

UN BRETON CHEZ LES BOERS



« Il n'a pas froid aux yeux ! »

Qui n'a entendu parler de ce petit peuple du Sud de l'Afrique mettant en échec la grande nation des Anglais. Mais les sympathies de toute l'Europe et même de l'ancien monde allaient au vaillant peuple qui se défendait si bien. A l'époque, bon nombre de volontaires partaient pour aller leur porter secours : des soldats qui avaient fini leur temps, des officiers auxquels la vie de garnison était insupportable.

Or, parmi ces vaillants cœurs, le lieutenant - colonel de Villebois-Mareuil, un Nantais qui ne comptait pas avec les dandies et les années, s'en fut porter aux Boers sa vieille expérience et son intrépidité. Regardez son portrait et vous verrez que ce fut un de ces hommes auxquels s'applique cette façon très expressive de parler : « il n'a pas froid aux yeux. »

Entre nous, il n'avait pas froid aux yeux, et voilà pourquoi le Colonel n'avait rien écouté des conseils de sa famille et de ses amis et s'était embarqué à Marseille sur le «Peïo-Ho».

Le Colonel de Villebois-Mareuil partit à l'âge de 59 ans pour le Transvaal. Il venait de faire la campagne de Cochinchine lorsque éclata la guerre de 1870, au cours de laquelle il fut blessé. Il fit ensuite la campagne de Tunisie et prit part à diverses expéditions en Algérie.

Lorsque la limite d'âge l'atteignit, il était colonel du 2^e régiment de la Légion étrangère.

A sa retraite, il fut nommé général de brigade dans l'armée de réserve, grade qu'il dut résilier pour servir dans l'armée du Transvaal.

Le Lieutenant-Colonel de Villebois-Mareuil est tombé glorieusement à Boshof (Transvaal), le 5 Avril 1900, en défendant ce peuple héroïque injustement attaqué par une grande nation qui voulait lui ravir son or.

J. du Relecq.

Le Billet d'Annaïg



LE ROSAIRE

Avec Octobre voici le mois du Rosaire et je pense à ce beau cantique breton que nous chantons dans nos églises de Basse-Bretagne, si évocateur « Ar Rozera ». Pour mes petites amies de Haute-Bretagne, et aux non-bretonnantes, je suis heureux de leur donner la traduction de quelques couplets qu'elles aimeront, j'en suis sûr :

Pensons pendant cette première dizaine, A la joie que ressentit la Vierge, Quand elle fut saluée par l'Ange, Annonçant qu'elle serait la mère du Sauveur du Monde !

Le premier mystère douloureux Nous montre l'agonie de Jésus, Baigné dans une sueur de sang, Et prosterné, priant son Père.

Dans le premier mystère glorieux, Chantons les louanges de Jésus ; Il est sorti du tombeau, Comme il l'avait prédit, au bout de trois jours.

Mois du Rosaire, mois des Saints Anges ! Quel plus beau mois pour reprendre avec ardeur le travail qui prépare notre avenir à toutes.

Ton amie ANNAÏG



— Mais laisse-moi donc tranquille. C'est pour gagner ton pain que je travaille !

— Oh ! papa, je n'ai pas faim !

Notre nouvel O LO LE

Nous devons vous le présenter cette semaine, mais un retard est survenu dans l'arrivée du papier.

Dans huit jours donc, vous recevrez un O LO LE différent de celui-ci, de format plus petit ! Avez-vous connu l'ECHO DE NOEL ou BERNADETTE ? ...

O LO LE aura ce format-là, sur 8 pages dont 4 en couleur. Nous avons certes projeté de le faire plus grand, comme notre numéro du 26 juillet, mais les restrictions se faisant de plus en plus sentir dans le papier, O LO LE a depuis un mois bien du mal à se « ravitailler » ! Alors, pour qu'il continue de paraître RÉGULIÈREMENT, nous avons dû lui imposer ce changement. Mais, rassurez-vous : il sera encore plus intéressant ; ses 8 pages hebdomadaires seront variées et abondamment illustrées ! La 4^e page de ce numéro vous en donne une idée !

O LO LE, sachant combien vous l'aimez et lui êtes dévoués ne fait pas de doute sur l'accueil chaleureux que vous entreprendrez pour lui trouver de nouveaux et nombreux amis !

Warrok atao (en avant toujours) ! comme disaient nos aïeux !...



Quel chic journal

Carte-Rébus



Trouvez les noms de cinq villes de Bretagne... (La solution est publiée quelque part dans ce numéro).

NOTRE PETIT CONCOURS HEBDOMADAIRE



Trouvez un texte amusant en breton ou en français pour cette historiette sans paroles ! La première composition sera primée et publiée !... Au travail les humoristes !

Lisez O lo lè c'est bien ! - S'abonnez et trouvez des abonnés c'est mieux !...

L'OFFENSIVE D'AUTOMNE D'O LO LÈ

« J'aime O LO LÈ, dis-tu ? Nous n'en doutons pas et te remercions de l'avoir préféré à d'autres illustrés. »

O LO LÈ aussi l'aime bien, mais il serait encore plus heureux si tous ses lecteurs et lectrices suivaient l'exemple des premières équipes de propagandistes qui, depuis la Saint-Yves font un travail excellent.

C'est en effet une véritable joie pour les dirigeants d'Olole, un précieux encouragement que de recevoir des bulletins d'abonnements d'un an, de 6 mois, de 3 mois.

Aujourd'hui avant de lancer une nouvelle série, O LO LÈ demande à chacun de vous d'être un ardent propagandiste.

Qui décidera un ami à s'abonner ? Qui nous donnera des adresses intéressantes auxquelles nous enverrons des numéros spécimens ?

Qui diffusera l'Histoire de Bretagne éditée par O LO LÈ, et l'insigne « Doue ha Breiz » que tous les petits Bretons et Bretonnes devraient porter librement !

Voilà différents moyens de faire de la Propagande, sans compter d'autres que nous vous ferons connaître bientôt par un MANUEL DU PROPAGANDISTE et des Affiches illustrées qu'O LO LÈ prépare en ce moment !

En attendant, demandez-nous des carnets d'abonnements, des insignes, des Histoires de Bretagne, et passez commande du numéro du 19 octobre (Nouvelle série).

En effet un de nos fidèles lecteurs d'Ille-et-Vilaine, Jean Desbières, nous a suggéré une idée qui doit donner de très bons résultats :

Almer O LO LÈ, c'est bien,
Le faire connaître, c'est MIEUX !

RETENEZ DES AUJOURD'HUI VOS EXEMPLAIRES DE LA SEMAINE PROCHAINE.



Notre mot d'ordre :
"O. LO. LÈ" DANS TOUTES LES FAMILLES

« Envoyez-moi, si vous voulez bien, nous écrit-il aujourd'hui, 50 numéros d'octobre comme propagande ! Ensuite je ferai tout mon possible pour trouver au moins VINGT-CINQ LECTEURS. »

A la bonne heure ! Voilà un type ! et nous sommes persuadés que Jean Desbières n'est pas unique dans son genre !

Alors nous nous sommes dit : « Pourquoi les autres n'en feraient-ils pas autant ? » Ce serait un moyen de recruter à O LO LÈ de nouveaux lecteurs abonnés ou acheteurs au numéro. Vous êtes d'accord ? Alors, allons-y ! Déclenchons une offensive d'automne, le 19 octobre prochain !

Ecoutez bien maintenant les ORDRES d'O LO LÈ :

1° Passez-nous commande immédiatement du nombre d'exemplaires que vous désirez.

2° Sur chaque numéro vendu 1 fr., nous vous accordons 20 centimes ! et nous reprendrons les invendus à nos frais !

3° Demandez des carnets d'abonnements, des Histoires de Bretagne, des insignes !

Enfin, si vous voulez être PROPAGANDISTE OFFICIEL d'O LO LÈ, vous recevrez après une première épreuve (minimum : vente 50 numéros ou deux abonnements d'un an) la carte de propagandiste et envoi de la Croix Celtique OB, réservée aux Propagandistes uniquement.

O LO LÈ compte sur vous ! Tous pour son offensive d'automne !
EN AVANT POUR DIEU ET LA BRETAGNE !

Quelques-unes des « Belles Histoires » qu'O lo lè vous promet :

CE
VAILLANT
PETIT GARS
AURA TOUTE
VOTRE
SYMPATHIE
dans



GONERI, le Filleul de Cadoudal

De la légende, de l'Histoire
du Merveilleux...



Un Chef-d'œuvre d'humour et de poésie !
Un Rêve que vous aimeriez faire !
Un Conte breton qui vous enchantera...

Tel sera
Le Merveilleux Voyage de MATILIN AN DALL
A travers les Siècles bretons

écrit et illustré pour vous, par le maître humoriste R. Thomen, et dont O LO LÈ commencera la publication la semaine prochaine.

Les Contes du Rouet



écrits par une maman au délicieux talent de conteuse

LEONE CALVEZ
vous charmeront tous les mois !
Mais pour entendre le Ron ! Ron ! du Rouet il faut lire O LO LÈ !

La géante : M^{me} Vofa de Bellaing
Imprimerie d'O LO LÈ - Landerneau



DEUX NOUVELLES SCENES DU FILM

Dans le bois de Pont-Kallec, la jeune amazone aperçut à temps la corde subitement tendue devant elle... Mais, excellente cavalière, elle a vu le danger, et franchit l'obstacle !

— Un cri de rage s'éleva alors du fourré !

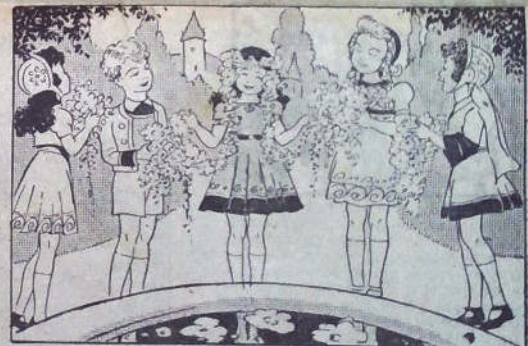
— Sonet ta, sonerion, sonet munit ha gè !... chante gaiement Visant, le « barde-soldat », tandis que ses compagnons d'armes reprennent en chœur la vieille zone bretonne... quand soudain le cri de la chouette se fait entendre...
Les hommes se lèvent et prennent immédiatement leurs armes...



Certains disent avoir entrevu cette laide figure « l'Homme Ridé », comme on l'appelle, errer sur la côte de Douarnenez, et dans les environs du Menez-Hom !
Il ne serait autre que le pire ennemi de l'ingénieur Le Floc'h, qui, comme vous le savez, a entrepris ce gigantesque travail : « Découvrir la ville d'Ys, en desséchant la baie de Douarnenez ! »

Les détectives s'empresseront-ils de l'« Homme Ridé » ? Dans notre prochain numéro vous saurez le fin mot de cette passionnante énigme en lisant la suite de notre sensationnel roman en images :

A la découverte de KER-YS,
la mystérieuse cité
sous-marine.



PENHEREZIG (La Petite Héritière)

Avec notre prochain numéro vous ferez la connaissance de :
PENHEREZIG : Une petite Reine de cinq ans !... dans un roman de famille plein de fraîcheur, par Marie Le Berre, l'auteur de la « Jeunesse bretonne sur les pas de ses Saints ».



LE BOLIDE STRATOSPHERIQUE

Tel un obus, l'engin transportant les ingénieurs Le Hénaff a été projeté dans un sifflement aigu ! La terre n'est déjà plus qu'une balle de tennis dans l'imensité...

Tout-à-coup, les aiguilles de la direction oscillent, une lumière éblouissante aveugle les deux frères, en même temps qu'une chaleur atroce les fait tituber !

Les courageux explorateurs de la stratosphère surmonteront-ils les dangers qu'ils rencontrent dans leur audacieux voyage ? Vous le saurez en lisant les prochains numéros d'O LO LÈ !

Un Ouvrage à mettre entre les mains de tous les enfants :
Une grande et belle histoire, celle de notre BRETAGNE.

dont le succès a été immédiat
dans un grand nombre d'écoles.

L'UNITÉ : 6 FR. 60 FRANCO

(Remise par quantités)

EDITIONS O LO LÈ

LANDERNEAU

